

HISTOIRE

DE

LA RÉPUBLIQUE

DE FLORENCE.

Imprimerie de Worms, boulevard Pigale, 46.

HISTOIRE

DE LA

RÉPUBLIQUE

DE FLORENCE.

PAR

Mme HORTENSE ALLART,
Membre des académies de Florence, Sienne, Arezzo, Borgo, etc.

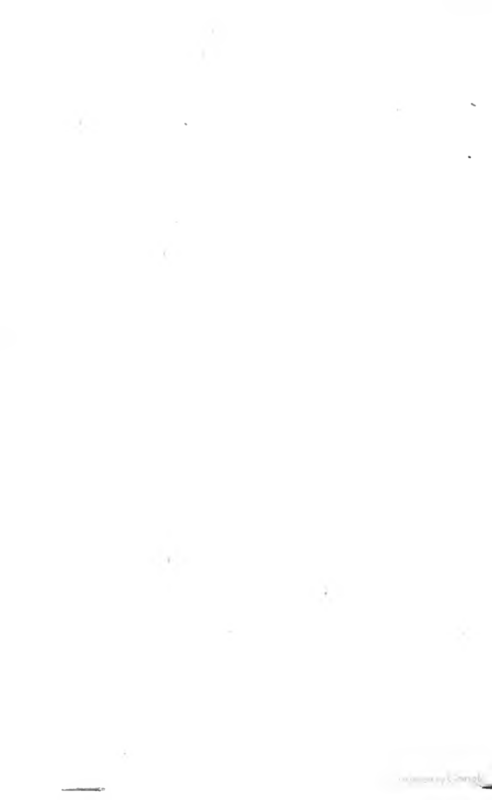
Il n'y a point de doute que l'on ait jusques à présent négligé d'ecrire plusieurs histoires particulières que l'on a pu rendre fort bonnes, ou au moins passables; et ce défaut a tourné au grand préjudice des royaumes et des républiques en l'honneur et à la recommandation desquels elles devaient etre faites.

(Bacon, *De la Dignité des Sciences*).



PARIS,
DELLOYE, ÉDITEUR.
PLACE DE LA BOURSE, 13.
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

1843



AUX FEMMES.

Privée, dans une histoire civile, du moyen de soutenir une cause à laquelle j'ai consacré d'humbles efforts, je la dédie aux femmes qui veulent une réforme, je la dédie à un principe, celui d'une amélioration dans leur sort, celui d'un honneur moins frivole et d'une carrière plus étendue.

S'il faut s'étonner que les femmes se soient contentées si longtemps d'une existence et d'une vertu bornées (mais les femmes supérieures ne s'y renfermèrent jamais), il ne faut qu'en protester plus énergiquement pour leur réveil, leur courage, leur probité, ces qualités qui nous feront enfin parvenir au mérite véritable.

L'esprit, d'ailleurs, n'a pas de sexe; la science, la justice, le droit, n'en ont pas. Dès que la femme a l'intelligence, elle atteint tout ce que l'intelligence humaine atteint, et jamais on ne s'est informé du sexe des vérités.

Tandis que toutes les femmes auront un honneur comme une vertu plus éclairés, quelques femmes formeront avec les hommes cette aristocratie morale dont l'honneur et la vertu aussi seront l'égide, et où, sans doute, l'avenir, la préservation et la gloire du monde sont attachés.

PRÉFACE.

L'Histoire de Florence n'existe pas en français, et c'est une histoire très intéressante en ce moment: à Florence comme en France, une plèbe victorieuse de sa noblesse s'empara de l'autorité.

On alla plus loin qu'en France : on exclut les nobles du gouvernement, on les força de renoncer à leurs noms, d'entrer dans les boutiques ou de rester dans la vie privée. Chose inouïe ! on accorda comme faveur à ceux des nobles qu'on ne redoutait pas, de sortir du rang des nobles, d'abandonner leur parenté et de changer de noms. Enfin, pour punir un plébéïen on le fit *grand*, et pour punir un grand on le fit *ultra-grand.*

On a vu dans Rome antique le peuple s'armer, réclamer dès droits, les obtenir, avoir des magistrats à lui, les tribuns, et oser prétendre à toutes les charges. En France, on a vu le tiers-état renverser la noblesse et l'oublier, ne l'appeler ni ne l'exclure; mais à Florence, d'un côté la considération que les temps accordaient encore à la naissance, de l'autre l'inhabileté et l'insolence de la noblesse dans cette ville, expliquent en partie une persécution continuelle.

Nulle part, si ce n'est dans les républiques de la Toscane qui suivaient Florence, on n'a vu la noblesse ainsi exclue. C'est ici le trait qui caractérise cette histoire et la distingue de toutes les histoires; c'est ici une plèbe victorieuse comme il n'en est pas d'exemple.

A Florence, comme en France, la classe moyenne eut le fruit du succès; mais sans parler de la différence d'une petite république à un grand royaume, l'organisation de la plèbe à Florence, les milices citoyennes, la force des arts, l'admission des ouvriers mêmes aux charges publiques, les formes républicaines, donnent aux événemens un tout autre caractère qu'à la France, où le peuple est si vif et si guerrier, que dès qu'il a le pouvoir il s'arme, fait feu, est entraîné encore plus loin que le peuple italien et rendra longtemps dangereux les efforts qu'on fera pour l'organiser. Les beaux-arts, les poëtes, le ciel ajoutent aussi à l'histoire de Florence un éclat inconnu dans nos climats.

Comme la politique est une science, et que la plèbe, peu propre à y atteindre, a son rôle de plèbe à jouer (au moins pour longtemps encore) nous avons écrit sans partialité l'histoire d'une démocratie, curieuse surtout de conserver à l'histoire sa vérité, et pénétrée de *la simplicité* et de *la gravité* des historiens italiens. Les Arts-Mineurs (c'est ainsi qu'on nommait les charpentiers, bonnetiers,

cordonniers, maçons, forgerons, etc.,) aujourd'hui si à la mode à Paris, étaient aptes, à Florence, aux magistratures, et nous voyons que l'art des fripiers passait pour un art relevé, parce qu'il avait été dès longtemps compris entre les Arts-Mineurs. Nous appelons l'attention du lecteur, dans la première partie, sur le livre VI, où, au milieu de luttes pleines d'intérêt, les ouvriers et la politique naissante sont aux prises.

Les Médicis renversèrent la liberté et soumirent Florence à l'église par le pontificat qu'obtint deux fois leur maison, mais la liberté se réveilla contre eux toujours plus habile et plus belle. C'est alors que des hommes comme Machiavel, Guicciardini, Salviati, Vettori, et tant d'autres, cherchèrent à combiner des pouvoirs pour préserver la liberté contre les Médicis. L'empire de la basse plèbe ou des Arts-Mineurs était fini dans cette seconde époque; c'était le talent qui avait pris le gouvernement en main. On vit alors, comme chez les Grecs, les plus grands esprits s'exercer à établir, dans un petit espace, une science certaine, basée sur des principes éternels. Toute cette seconde partie de l'histoire de Florence est une étude pour la politique, mais surtout les livres II et III. Il nous reste le regret d'avoir été trop souvent si au-dessous du sujet, heureuse si des mains plus habiles lui rendent un plus éclatant hommage!

Pour faire cet ouvrage, les matériaux ne manquaient pas, il fallait se préserver, par un bon choix, de la foule des historiens florentins. Ce travail offrait autant de plaisir que d'ennui, autant de charme que de fatigue, car tout-à-tour on était séduit par la naïveté des chroniques, repoussé par leur lourdeur, enchanté de cette plèbe audacieuse, ou perdu dans la monotonie de ces perpétuelles luttes civiles. Il fallait raviver tant de récits longs et pesans, en retrancher plusieurs, saisir l'esprit du temps, se

garder de donner aux événemens les couleurs de nos jours, se rappeler enfin que l'histoire est une muse, fille de la Mémoire.

Nous avons toujours choisi les écrivains contemporains, nous attachant surtout aux faits de leur chronique dont ils avaient été témoins, selon que la suite des événemens nous faisait passer d'une chronique ou d'une histoire à une autre; fidèle tour-à-tour, pour les temps de la liberté populaire, aux Malespini, Villani, Paulino di Piero, Dino Compagni, Gino Capponi, Stefani, Poggio, Leonardo Aretino, Ammirato, Nerli, Bruti, etc., les chroniques de Pise, Sienne, etc., etc., nous avons mis une grande importance à la Chronique florentine de Donato Velluti, que nous n'avons vu citer nulle part que chez Tiraboschi, et nous avons apporté dans les notes deux fragmens intéressans de lui.

Machiavel seul, par la hauteur des vues, nous a semblé un guide pour toutes les époques, mais nous n'aurions pas osé esssayer de le suivre dans sa manière, car, pour écrire cette histoire, il a pris la *toge*: quand les Florentins disaient la *commune*, il a dit la *république*; c'est avec regret qu'il s'abaisse au gouvernement des *bons hommes*. A la place des simples paroles de Silvestre Médicis au conseil, qui dit que si on ne veut pas l'écouter *il s'en retournera à sa maison*, Machiavel lui fait tenir une longue et noble harangue. Il met, dans la bouche du gonfalonier Luigi Guicciardini, le discours de Quintus Capitolinus dans son quatrième consulat; au lieu de vouloir peindre les Florentins comme ils sont, il songe aux Romains et à la beauté civile au plus haut degré. Nous avons laissé ce grand maître sculpter ainsi en marbre; pour nous, ouvrier inhabile, nous avons pris l'argile et montré les temps dans leur naïveté et leur rusticité.

Machiavel a fini son histoire à la mort de Laurent, mais

pour les temps après lui, nous avions Nardi, Nerli, les Morelli, Cambi, Guicciardini, Segni, Busini, Varchi, etc., etc., une foule de documens, de discours, de fragmens et de correspondances. Nous avons dû beaucoup aussi, durant un long séjour à Florence, aux hommes savans de cette ville, dont les conseils et l'amitié nous ont guidée. Tous pleins encore de ces événemens, ils en causent à la façon de Machiavel, et on peut discourir avec eux sur l'organisation du grand conseil ou le gouvernement de Soderini, comme si c'étaient là les événemens du jour.

Quelques vérités ressortent de cette histoire : on y comprend mieux l'excellence de deux pouvoirs dont nous avons parlé dans un autre ouvrage (1), l'*aristocratie* et la *démocratie*, car Florence tira sa gloire de la démocratie et manqua, par l'absence d'une aristocratie et d'un sénat, de plus d'ambition et de force. Au jourd'hui qu'on relève le peuple et qu'on le prépare sans doute pour former un pouvoir, il est temps de préparer aussi une aristocratie, non pas héréditaire, le temps et la justice n'y sont plus, mais indépendante, privilégiée, chargée de la science et de la grandeur de l'Etat. La nature a créé les masses sur un moule faible et uniforme, pour déposer, chez quelques créatures d'élite, la flamme et l'énergie auxquelles la vertu et le savoir donnent seuls la perfection.

Florence manqua d'une haute direction ; mais elle eut une démocratie organisée et forte, elle eut un des deux moyens par où s'établit la *liberté*.

L'Italie est le pays où le troupeau des hommes est le plus intelligent, le plus passionné, le plus agité, où les créatures d'élite sont en plus grand nombre, où la plèbe, dans l'antiquité et chez les modernes, s'indigna le plutôt

(1) La Femme et la Démocratie de nos temps.

de sa bassesse, s'arma et s'organisa en corps. Cette contrée n'appartint pas à ses souverains, elle appartint aux hommes de génie qui l'habitaient : une aristocratie naturelle y régna par le droit, et comme un Gonzague, duc de Mantoue, disait de sa ville : — Mantoue n'est pas à moi, mais c'est la ville de Jules Romain, — ainsi l'Italie se rangea sous de vraies autorités. Et espérons qu'elle saura le mieux un jour constituer les deux pouvoirs par lesquels elle s'est illustrée !

Quant à l'auteur, il n'a rien à dire de lui-même, si ce n'est qu'étant femme, et n'ayant pu prendre part à la politique, comme on voit faire à tant degens, il s'est amusé à raconter à son pays une histoire civile très compliquée.

HISTOIRE

DE LA RÉPUBLIQUE

DE FLORENCE.

LIVRE PREMIER.

Commencemenl de Florence.

CHAPITRE PREMIER.

J'essaierai d'écrire l'histoire de cette petite république démocratique et marchande, si fameuse dans la politique, la science et les beaux-arts, si forte dans la vie civile, mère de grands hommes en tout genre, depuis Dante et Michel-Ange jusqu'à Machiavel, lassée et vaincue la dernière, en terminant l'histoire de l'Italie indépendante.

L'histoire moderne d'Italie est l'histoire de la *cittadinanza*, la *citoyenneté*. Si, dans l'antiquité, une seule république soumit les autres et conserva la souveraineté, plus tard, un grand nombre de villes s'élevèrent égales et rivales; la liberté et non l'agrandissement fut leur but; car elles existaient encore sous la domination de l'empire romain; leur commencement fut grossier et villageois; l'énergie se développa : comme les lois politiques étaient insuffisantes, l'audace espéra, les mœurs se corrompirent. Le sort des villes ne fut pas semblable : si, dans quelques-unes, des chefs habiles sacrifièrent la liberté municipale, dans d'autres villes, on respecta jusqu'à la fin le gouvernement libre et borné de la démocratie. Au milieu des luttes et des destinées diverses, les idées politiques se formèrent : les bourgeois des monarchies, occupés seulement de leur économie domestique ou de leur petite fortune, furent inconnus à l'Italie, qui eut des *citoyens*, occupés sans doute de leurs affaires particulières, mais intéressés surtout à la patrie qui leur donnait la prospérité, la guerre civile, ou l'exil. Nous ne saurions traduire *cittadinanza* par bour-

geoisie; *città*, c'est la ville, la place publique; *cittadinanza*, c'est le droit d'habiter la ville et la place publique.

Entre ces républiques, il y en eut une qui confia son pouvoir à l'aristocratie, exclut le peuple de toute part à la souveraineté, s'éloigna de la modestie de son origine, étendit sa domination dans l'Orient et dans l'Italie, et s'attira une haine générale qui la ruina. Il y eut une autre république qui resta longtemps démocratique et modérée, respectant la liberté de ses voisins, et offrant le spectacle étrange d'une aristocratie opprimée, réfugiée dans les classes du peuple pour y trouver la considération et le pouvoir civil. Longtemps Venise eut l'avantage sur Florence : la première unissait les succès au dehors au calme intérieur, que la seconde était faible à l'extérieur et troublée au dedans. Les hommes qui étudiaient la politique à Florence proposaient Venise pour modèle à leur patrie; mais, si nous considérons aujourd'hui ces deux républiques à distance, Florence nous offre la foule de ses grands hommes en tout genre, quand Venise ne nous laisse que le souvenir d'une habileté politique imparfaite. Il semble que ces deux villes se soient partagé les deux principes qu'il faut unir pour faire marcher le monde : celui de Venise lui donna la hauteur, la force et la domination; Florence tira du sien la richesse, le désordre et le génie.

Florence, au pied des Apennins, entouré de collines, s'étend sur les deux rivages de l'Arno; la ville est au bas du mont de Fiésole; le pays est resserré et dans de petites proportions, mais charmant : les collines couvertes d'oliviers et de figuiers, les vallées, les mouvemens du terrain, impriment la grâce et la vie; l'Arno, épuisé durant les chaleurs, porte, à la saison des pluies, les bâtimens jusqu'à Pise et à la mer, à travers de belles et fertiles campagnes; un jour éclatant, plus beau qu'en Lombardie, éclaire le pays; l'air est sain; des eaux limpides descendent de l'Apennin. La Toscane n'a pas partout le même caractère, plus pittoresque, plus montagneuse dans le Casentino où l'on trouve à la Verna, à Valambrosa, une nature grande et sévère, des hauteurs escarpées et des bois de sapin; plus ouverte dans les Maremmes et dans le pays de Pise, sur les rivages de la

mer. Tenant de ses collines un caractère étroit, la Toscane n'a point d'horizon, et brille seulement par la forme du terrain, les bois, les oliviers. Elle est bornée au levant par le Tibre, qui descend du mont Falterone dans l'Apennin, où l'Arno aussi prend sa source; au midi par la mer Tyrrhénienne, qui baigne de ses flots les Maremmes; au nord par les Apennins, qui la séparent de la Lombardie et de la Romagne.

Les États d'Italie, avant d'être divisés par les événemens, semblent avoir été divisés par la nature: le Piémont, dans les Alpes, porte le caractère de ces montagnes; la Lombardie s'étend dans des plaines fertiles; la Toscane, dans l'Apennin, est ornée de collines et d'oliviers; le pays romain ne ressemble à aucun autre par son air de grandeur et de majesté, et le royaume de Naples se prolonge sur des rivages délicieux.

On a peu de connaissances sur les commencemens de Florence, bourg de Fiésole, ancienne cité des Étrusques. Fiésole, située sur un mont, envoyait ses marchands dans la plaine; voilà comment naquit Florence, qui se peupla et devint une ville lorsque les lieux bas furent assurés par la domination des Romains. Augmentée par des colonies romaines, les uns lui donnent Sylla, les autres César pour fondateur; ses édifices et ses hommes la firent bientôt compter entre les villes d'Italie. Quand les Barbares ravagèrent l'Empire, Florence fut détruite par cet Attila, surnommé le fléau de Dieu : restée déserte durant environ trois cent cinquante ans, lors des malheurs de l'Empire, les marchands de Fiésole, qui continuaient de tenir le marché dans la plaine, et quelques anciens habitans, qui composaient un bourg sur les ruines, voulurent en vain, aidés des seigneurs voisins, autrefois habitans de la ville, la rebâtir; ceux de Fiésole s'y opposèrent, ainsi que les comtes de Mangone, de Mont-Carelli, de Capraia et de Certaldo, alliés des Lombards, qui venaient armés attaquer et ruiner les travaux (1). On raconte qu'enfin Charlemagne la fit rebâtir

(1) Ricordano Malespini, cap. 42; — G. Villani, lib. III, cap. 1; — Machiavelli, lib. II. Il est inutile de citer Léonard Aretin, Scipion Ammirato, Poggio, etc., qui, pour ces temps-là, n'ont fait que suivre Malespini et Villani.

sur le modèle de Rome; bientôt fut posé le *Ponte Vecchio*, le premier pont. La petite ville de Florence, grâce à la bonté du site, fut bientôt peuplée et forte de murs, de tours et de fossés pleins d'eau; les habitans, d'abord gouvernés sans ordre et par des coutumes, ordonnèrent leur gouvernement *à la manière de Rome*, c'est-à-dire avec deux consuls et un conseil de cent sénateurs, les meilleurs citoyens (1).

CHAPITRE II.

ITALIE. — PREMIÈRES LUTTES CIVILES DANS FLORENCE.

Quelques époques brillent dans le temps, comme quelques individus sortent de la foule; car la foule et le temps s'écoulent dans de longs silences, interrompus par des éclats d'héroïsme, d'invention ou de sentiment. Florence, fondée dès le temps de Sylla, ne nous offre que trois siècles de gloire, et le règne des Barbares en Italie fut plus long que n'avait été la république romaine. Déjà les temps sont affreux depuis Commode, et depuis lors jusqu'au douzième siècle, c'est un espace cruel de mille ans. L'invasion des Barbares venant fondre sur l'Empire corrompu, plongea l'Italie dans des maux incalculables que sa bassesse seule égala, puisque ces Barbares, la rappelant aux grossières lois de la nature inculte, la réformèrent, lui rendirent le courage, les mœurs rurales, en même temps qu'ils apportaient des lois nouvelles, et divisaient le pays en fiefs et comtés, suivant le système féodal. La Toscane forma un duché dont la cour était la plus brillante entre celles des grands feudataires (2). La célèbre comtesse Mathilde, qui laissa ses biens à l'église, en 1115, était comtesse héritière de Toscane.

(1) G. Villani, lib. III, cap. 2. — Cronica di Paolino di Piero ; Rerum italicarum scriptores. Muratori.

(2) Muratori, Annali d'Italia, année 813.

Si l'on songe à ce qu'il en coûte à une république ou à un royaume pour changer de prince ou de gouvernement, on pourra imaginer ce que souffrirent, dans ces temps, l'Italie et les autres provinces romaines, qui changèrent non seulement le gouvernement, mais les lois, coutumes, habitudes, religion, langue ; le changement d'une seule de ces choses épouvante l'âme ferme, qui ne fait que l'imaginer sans le voir ni le souffrir : des villes nouvelles furent fondées ; d'autres disparurent : pays, lacs, fleuves, mers, hommes prirent d'autres noms (1).

Ce qui resta de l'antiquité fut défiguré : des municipalités villageoises empruntèrent à Rome ses consuls, en restant toujours sous la suprématie de l'Empire, alors qu'il y avait à peine un empire, et l'ignorance et la superstition rendirent à Rome une suprématie universelle, qu'elle avait due jadis à son génie ; Rome catholique s'éleva sur les ruines de Rome antique. Le règne de Charlemagne, dont l'héroïsme se débattait dans les ténèbres, fut suivi par les malheurs des neuvième et dixième siècles, les plus désastreux de l'histoire du monde. Des empereurs italiens, comme leurs historiens les appellent, tentèrent d'établir une souveraineté nationale : Béranger, le premier, fut *preux dans les armes*. Des querelles éternelles signalent ces temps grossiers ; dans l'Eglise, on vit tantôt deux papes, tantôt un, tantôt trois ; ils se chassaient, se faisaient mourir ou arracher les yeux, les uns les autres, avec ou sans appui de l'Empire, et au milieu des guerres et du sang, sur tous les points de l'Italie.

Florence, attachée à l'Eglise, en partageait les revers, et voyait Fiésole sur sa tête devenir plus hardie avec les succès de l'Empire.

Enfin les Othon d'Allemagne, renversant les princes italiens, laissèrent, à cause de leur séjour éloigné, se développer en liberté ces républiques villageoises.

Florence, d'ailleurs, en savait peu des villes d'Italie : partout mœurs rustiques et religieuses avec peu de communications ; foi et langue communes qui liaient cette

(1) Machiavelli, lib. I.

grande contrée, mais isolement, et barbarie de chaque localité : l'histoire a depuis porté le jour sur tant de villes séparées; mais alors tout était obscur et confondu. Cette clarté, cette lucidité, que l'esprit trouve par le temps et les classifications, n'existait nulle part; c'est dénaturer en quelque sorte l'histoire de ces âges, que de la donner distincte et lumineuse; il faut voir l'épaisseur, la confusion, les répétitions éternelles des historiens contemporains : leur vue ne perçait pas les murs de leur cité. On avait peu d'expérience, l'esprit n'était pas ouvert; on sortait à peine d'une longue enfance, le savoir appartenait aux prêtres, et c'est tout dire d'une religion qui était un foyer d'erreurs et de superstitions. La Toscane, la Lombardie, la Romagne, formaient autant de groupes de villes qui prenaient successivement des institutions semblables ; les villes avaient de l'influence les unes sur les autres par le voisinage; mais à distance les populations ne se connaissaient pas: chaque commune se renfermait dans les mesquines affaires de son petit territoire; les municipalités républicaines agissaient séparément avec un esprit local.

Autour de Florence, Pise, Sienne, Arezzo, Pistoïa, Volterra, Lucques, fondaient leur liberté communale; Pise fut des premières à instituer un gouvernement libre, ainsi que Gênes dont elle allait devenir rivale; les villes de Lombardie s'organisaient aussi sous une liberté grossière, et ces temps portent une empreinte à la fois rustique et civile.

Florence, durant l'agitation lointaine de tant de communes, avait exercé son énergie naissante contre Fiésole, avec qui elle était toujours en guerre, puis contre les Sarrasins; et enfin elle avait combattu pour l'Eglise durant les discordes ou l'Iliade (1) de l'Empire et des papes, qui, après avoir été soumis aux empereurs, commençaient à vouloir devenir leurs maîtres. Malgré la guerre et les fatigues, le peuple s'augmenta, quoique durant deux cents ans le nom ni la force de Florence ne pussent s'étendre; car la campagne était toute pleine de châteaux occupés par des nobles, alliés à Fiésole pour faire la guerre aux

(1) Muratori, Annali d'Italia.

Florentins ; mais Florence avait des citoyens unis et des tours fortifiées en si grand nombre, qu'elle paraissait de loin comme la ville la plus belle et la plus fière de son petit territoire. Les trois Othon la favorisèrent. Cependant les Florentins voyaient avec jalousie et inquiétude Fiésole entretenir sur leurs têtes un continuel péril : en vain ils avaient tenté de s'en emparer par la force ; occupés d'un nouveau dessein, ils font une trève avec cette ville, et ils commencent à s'y promener ; puis, le jour de san Romolo (1010), la plus grande fête de Fiésole, ils tombent armés sur les habitans, au mépris de la trève et de l'hospitalité, s'emparent de la ville, la détruisent et en appellent les habitans à Florence. La forteresse seule résista et fut conservée avec les églises. Afin d'unir les Florentins et les Fiésolains, on réunit en une seule les armes des deux communes : les armes de Florence, qu'elle avait reçues des Romains, étaient rouges avec un lis blanc ; celles des Fiésolains blanches avec une lune d'azur ; on supprima le lis et la lune d'azur, et l'on fit le caroccio de Florence rouge et blanc. Les deux consuls gouvernèrent comme avant la ville avec le sénat des cent meilleurs citoyens (1).

Villani remarque, dans sa naïveté ordinaire, qu'il ne faut pas s'émerveiller si les Florentins sont toujours divisés entr'eux, ce qui vient de ce que la ville a été fondée sous l'influence de la planète de Mars, mais plus sûrement, dit-il, de cette transportation des Fiésolains au milieu des Florentins, deux peuples et deux noblesses divers de nature, de coutumes, ennemis dès l'antiquité, où l'on vit combattre les Romains contre Fiésole.

Depuis cette réunion pourtant, Florence éloigna ses murs et prit chaque jour plus de force ; l'empereur Conrad I[er] et la cour de Rome y séjournèrent. On raconte qu'au temps de l'empereur Henri III, qui fut en guerre avec l'Église et la comtesse Mathilde, un gentilomme de Florence né des seigneurs de Petrolo du val de Pise, nommé Jean Gualberto, déclara la guerre à ses voisins, les meurtriers

(1) Ricordano Malespini, cap. 54, 55, 56. Muratori ne croit pas à la vérité de ce fait (Annali d'Italia).

de son frère et arriva à Florence à cheval suivi de sa compagnie armée; là près de l'Église de San-Miniato-du-Mont, il rencontre l'homme qui avait tué son frère ; l'homme effrayé se jette à terre aux pieds de Jean , les bras en croix, et demande merci au nom de Jésus-Christ. Jean, ému de pitié, pardonne à son ennemi et le conduit dans l'église de San-Miniato, devant le Christ. Dieu fit voir aussitôt dans son image une grande merveille, dont toute la compagnie de Jean fut témoin : le crucifix incline visiblement la tête à Jean, et le bienheureux Jean, homme très-dévot, plein de reconnaissance de la grâce et de l'honneur que Jésus-Christ lui avait faits, laisse l'habit séculier et se fait moine à l'abbaye de San-Miniato-du-Mont, pour fonder plus tard, dans les solitudes agrestes de Valambrosa, l'abbaye fameuse, d'où tant d'autres en Toscane sont sorties (1). Si, de nos jours encore, le peuple florentin prétend voir des miracles, on peut juger combien il en révérait dans cet âge religieux.

C'est lorsque l'empereur Henri III, qui se rendait de Sienne en Lombardie, assiégea Florence, vaillamment défendue, que commencèrent, entre les citoyens, les premières divisions du parti de l'Eglise (2) (1080).

Nous rapporterons ici un trait qui contraste avec la prise de Fiésole par les Florentins : les Pisans avaient réuni une armée navale de galères et de navires pour attaquer l'île de Majorque, occupée par les Sarrasins ; (1117) ils ne laissaient dans la ville que les hommes au-dessus de soixante ans et au-dessous de quinze, et l'armée était partie et déjà réunie au-dessus de Vada pour faire le voyage, lorsque Pise est attaquée par les Lucqois. Les Pisans de l'armée, suspendus entre la crainte de continuer leur route et le regret d'abandonner leur entreprise, imaginent d'envoyer des ambassadeurs aux Florentins, avec lesquels ils étaient en grande amitié, et de les prier de venir garder Pise, se fiant à eux *comme à d'intimes amis et à des frères*

(1) Ricordano Malespini, cap. 65. — G. Villani, lib. IV, cap. 16.

(2) G. Villani, lib. IV, cap. 22. — Cronica di Paolino di Piero Muratori.

chéris. Les Florentins acceptent la garde de Pise contre les Lucquois; des gens d'armes à pied et à cheval en grand nombre viennent se poser à deux milles de Pise, sans vouloir y entrer, par respect pour les femmes; ils ordonnent peine de mort pour quiconque entrerait dans la ville, et comme un homme y pénètre malgré la défense, il est pris aussitôt et condamné aux fourches; en vain les vieillards de Pise demandent sa grâce, on la refuse; les vieillards demandent au moins qu'on ne souille pas leur terrain, et les capitaines florentins achètent d'un paysan un morceau de terre au nom de leur commune, où ils font dresser les fourches, et rendre justice selon leur ordonnance. L'armée des Pisans, de retour de Majorque, fit choisir aux Florentins ce qu'ils voulaient du fruit de sa conquête, ou des portes de métal, ou des colonnes de porphyre, enlevées et rapportées de Majorque; les Florentins choisirent les colonnes, qui leur furent envoyées couvertes d'écarlate; quelques-uns disent que les Pisans les gâtèrent par envie avec de la fumée, digne présent entre deux villes qui devaient bientôt s'exécrer (1).

Mais alors que Florence soumettait les châteaux de son territoire, qu'elle faisait une guerre victorieuse à tant de petits pays, qu'elle s'emparait de la forteresse de Fiésole et de celle de l'antique maison des Buondelmonti (1135), étendant son territoire, dit la chronique, plus par force que par raison (2), des agitations intérieures se préparaient pour la troubler : le bonheur, le repos et une superbe ingratitude poussent les Uberti, les plus puissans citoyens de Florence (dont on faisait remonter la famille jusqu'à César (3), à commencer une guerre contre les consuls, guerre très-dure; (1170) on avait armé les nombreuses tours, hautes de cent ou cent vingt bras (4), on en élève de nouvelles qu'on bâtit aux frais du voisinage, et qu'on

(1) Ricordano Malespini, cap. 76. — G. Villani, lib. IV, cap. 30. Cronica di Paolino di Piero.

(2) G. Villani, lib. IV, cap. 38.

(3) Ricordano Malespini, cap. 27.

(4) Le *braccio* de Florence est d'environ vingt-deux pouces.

appelle *Tours des compagnies*. Cette *peste*, comme l'appelle Villani, dura plus de deux ans, et cette guerre entre citoyens était devenue si habituelle, qu'un jour ils combattaient les uns contre les autres, et le jour suivant, ils mangeaient et buvaient ensemble, en racontant leurs prouesses; ils cessèrent d'eux-mêmes de combattre par lassitude ou par repentir; mais les partis venaient de naître pour les guerres civiles.

Les nobles, dépouillés de leurs châteaux et forteresses vinrent se plaindre à l'empereur Frédéric Barbarousse (1184), lorsqu'il passa par Florence pour se rendre en Pouille, après ses luttes avec la glorieuse et rustique ligue lombarde; l'empereur ôta à la commune la seigneurie du territoire, et fit rendre la justice par ses vicaires impériaux; il en fit de même aux autres villes de la Toscane qui avaient suivi le parti de l'Eglise; mais, comme les Florentins se distinguèrent dans la Terre-Sainte, à la prise de Damiette, le pape Grégoire (1) rendit à Florence la domination du territoire jusqu'à dix milles à la ronde.

Les vicaires impériaux donnés aux villes par l'empereur s'appelaient *podesta*. Soit habitude, soit embarras civil, les communes qui en avaient eu se plurent à confier à un étranger le soin de la justice; on le supposait plus impartial, plus étranger aux intrigues ou aux affections de la cité. Le nombre des consuls à Florence avait été porté de deux à six (selon le nombre des quartiers de la ville), élus pour un an, et choisis entre les premiers citoyens. On les déchargea de la justice pour en remettre le soin à un podesta étranger appelé pour un an (1184); celui-ci devait gouverner avec eux et le sénat de cent citoyens. Logé à l'évêché, car Florence n'avait pas encore de palais de la commune, vêtu d'une grande robe blanche ou jaune ou de brocart d'or, coiffé d'un bonnet rouge, il fut entouré d'honneurs, comme chef de la seigneurie.

(1) G. Villani, lib. V, cap. 12.

CHAPITRE III.

FLORENCE SE DIVISE EN GUELFES ET GIBELINS.

Les Florentins avaient pris peu de part aux luttes des Guelfes et des Gibelins, qui divisaient l'Italie entre le parti de l'Eglise et celui de l'Empire, quand une querelle de famille vint tout à coup les partager eux-mêmes en Guelfes et Gibelins : Gherardo Orlandi était podesta, lorsqu'un Buondelmonte de la famille noble des Buondelmonti, cavalier aimable et beau, promit d'épouser une fille des Amidei (1215). Un jour qu'il se promenait à cheval par la ville, une femme de la maison des Donati, Aldruda, l'appelle, descend aussitôt, suivie de sa fille, l'aborde, et lui fait compliment sur son mariage, en le blâmant d'épouser une Amidei, qui n'était ni belle ni faite pour lui. Elle ajoute : — Je vous avais gardé ma fille; et, comme la porte était restée ouverte, elle la lui montre; la fille était d'une beauté rare; Buondelmonte s'enflamme pour elle, et sans songer aux Amidei, à la foi jurée, à l'injure qu'il allait faire, ni aux périls où il se jetait : — Puisque vous me l'aviez gardée, dit-il à la mère, je serais un ingrat de la refuser. — Et bientôt il l'épouse. Les Amidei outragés crient vengeance; les Uberti, leurs parens, partagent leur ressentiment; ils jugent, avec beaucoup d'autres de leurs parens, qu'une pareille injure ne peut se supporter sans honte, ni se venger que par la mort de Buondelmonte. Quelques-uns opposent le danger d'un parti si violent, Moscha de Lamberti répond : — Qui pense à tant de choses n'en conclut jamais aucune. — Et il ajoute la fameuse sentence qui décida ces luttes : *cosa fatta capo ha*, ce qui voulait dire qu'il fallait commencer. Le jour de Pâques, les mécontens se réunissent dans la maison des Amidei, à Santo Stefano; Buondelmonte, galamment vêtu de blanc sur un cheval

blanc, paraît de l'autre côté de l'Arno; ils le rejoignent quand il avait passé le pont vieux, et là, au pied de la statue de Mars, ancien protecteur de Florence païenne, Buondelmonte est renversé de son cheval par Schiatti des Uberti, par Moscha de Lamberti, par Amidei, assailli et blessé; on lui coupe les veines. Florence en rumeur court aux armes; les six quartiers de la ville se divisent en deux partis: les Guelfes suivent les Buondelmonti, les Gibelins les Uberti. Villani attribue en partie ces malheurs à cette idole de Mars au pied de laquelle tomba Buondelmonte; des trêves interrompent les luttes sans les terminer, et la ville, qui n'était pas encore pavée (1), se transforme en une sorte de camp avec tours et forteresses.

L'empereur Frédéric II, qui soutenait partout les Gibelins et qui enflammait les luttes en Italie, excite les Uberti; et la commune, souvent en guerre aussi avec Pise et Sienne, s'abandonne à la guerre civile. La plèbe se divise dans les deux partis; les Gibelins se réunissaient au palais des Uberti, et des combats se livraient dans tous les quartiers de la ville; on élevait barricades contre barricades. Un roi d'Antioche, fils naturel de l'empereur Frédéric, promet sa cavalerie pour appuyer les Gibelins; alors les Guelfes, après des combats héroïques, quittent Florence sans l'attendre, pour former la ligue guelfe; les familles nobles se retirent dans les châteaux, et les familles plébéiennes à la campagne ou chez leurs amis (1248).

Les Gibelins, restés maîtres de la république, par la force et avec la cavalerie allemande, la gouvernent à leur guise; ils détruisent trente-six palais, forteresses et tours; alors tomba la première et noble forteresse des Tosinghi sur le vieux marché, appelée palais; elle était haute de quatre-vingt-dix bras, et ornée de petites colonnes de marbre.

Et remarquons que depuis que Florence était bâtie, on n'y avait encore renversé aucune maison; ici les Gibelins commencèrent la fatale coutume de les détruire (1249).

(1) Cronica di Paolino di Piero. — Ricordano Malespini, cap. 104. — G. Villani, lib. V, cap. 37. — Dino Compagni Cronica, lib. I. — Machiavelli, ib. II.

La guerre continua avec les châteaux, et l'empereur, arrivé en Toscane et maître des premiers chefs guelfes, pris avec le château de Capraia, les emmena en Pouille, où, sur la demande des Gibelins, il les fit jeter à la mer, ou bien les priva de la vue, en accordant à quelques-uns la permission de se faire religieux.

Dans ces temps que nous venons de parcourir, Florence est au pouvoir de l'aristocratie : les familles nobles, divisées par trop de prospérité, se séparent en deux partis, guelfe et gibelin, et le peuple qui les suit se partage avec elles; le gouvernement est simple et les affaires bornées. Saurions-nous comprendre, quand rien ne nous l'indique, comment le peuple va tout à coup s'unir et s'armer contre sa noblesse, la vaincre et la supplanter (1249.)?

LIVRE DEUXIÈME

Vieux peuple de Florence. — Gouvernement de dix ans des anciens du peuple.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIER TRIOMPHE DU PEUPLE SUR LA NOBLESSE ET GOUVERNEMENT POPULAIRE DES ANZIANI.

Les Gibelins vainqueurs, de retour à Florence, opprimèrent le peuple et le chargèrent d'impôts insupportables, tandis que les Guelfes au dehors l'attaquaient sans cesse. Les Uberti et les autres nobles lui prodiguaient l'insolence. Le peuple, jusqu'ici soumis au gouvernement des nobles, mais enfin lassé de leur tyrannie, songe à s'en délivrer. Les hommes de la classe moyenne ou les *bons hommes* se réunissent en tumulte à l'église de St-Florence (20 oct. 1250); n'osant rester là à cause de la force des Uberti, ils se retirent à Sainte-Croix, à l'église des Frères-Mineurs, où ils s'arrêtent quelque temps, armés et agités, sans oser retourner à leurs maisons, dans la crainte des Uberti. Puis, avec la même crainte de la seigneurie, ils s'en vont armés à Saint-Laurent; là ils nomment, toujours en armes, trente-six caporaux du peuple, ils ôtent la seigneurie au podesta, ils changent toutes les charges, créent un gouvernement nouveau, élisent un capitaine du peuple, messer Uberto de Lucques, et enfin ils nomment douze anziani (anciens) du peuple, deux de chaque quartier, pour gouverner le peuple et conseiller le capitaine (1). Les anziani étaient pris dans toutes les classes, puisqu'on nous en cite un cordonnier. On donne en même temps au capitaine vingt gonfalons (étendards) du peuple, sous lesquels on enrôle la jeunesse, avec ordre de se réunir chacun sous sa bannière selon qu'elle en serait requise par le capitaine du peuple

(1) Machiavel dit que leur charge était d'un an.

ou les anziani. On fait faire une cloche que le capitaine garde en son pouvoir pour appeler la troupe; le gonfalon du capitaine était la croix rouge sur un champ blanc; les autres gonfalons avaient d'autres signes et d'autres couleurs. Le peuple de la campagne se divise de même sous trente-six étendards qui devaient s'appuyer entre eux, et venir au secours de la ville quand il en serait besoin. Maîtresse du mouvement, la plèbe modérée ordonne que les tours et les forteresses dont Florence était remplie seraient toutes taillées à la hauteur de cinquante bras seulement. En même temps, on fonde un palais pour la seigneurie, qui délibérait dans les églises et sans lieu fixe.

C'est ainsi que le gouvernement fut enlevé aux familles nobles; nous ne savons quel pouvoir paralysa les nobles et leur ôta le moyen de défendre leur autorité; cela nous ferait croire à un concours unanime du peuple contre eux, concours favorable à l'œuvre des bons hommes. Cette révolution, qui changea le caractère de la république, est racontée de cette manière par les historiens originaux, et sans les détails qui pourraient nous éclairer (1).

Nous y voyons un peuple organisé en milices, armé, et soumis aux anciens sortis de son sein, révolution et époque fameuses qui donneront l'impulsion à toute cette histoire d'un peuple toujours pénétré de sa force et de sa liberté.

Frédéric II meurt au mois de décembre suivant: le peuple, à cette nouvelle, rappelle les Guelfes et rétablit la paix entre les partis. Le parti guelfe représenta bientôt le parti populaire. Ici commence l'intérêt de ces luttes civiles qui ont formé à Florence de grands caractères. L'exil était la peine la plus rude pour ces citoyens mêlés tous aux affaires. Ils emportaient l'amour de la patrie et de la liberté; ils rapportaient la haine et des combats nouveaux. La plèbe, attentive et mêlée à ces luttes, y prit toujours plus de goût, comme avait fait la noblesse. Bien que les affaires fussent petites, et les temps ignorans, les rapports des hommes simples et grossiers, pourtant les passions et les idées

(1) Ricordano Malespini, cap. 141. — G. Villani, lib. VI, cap. 39.

se développèrent au sein de ce mouvement perpétuel; l'habileté s'éveilla, les actions se combinèrent. Nous touchons à une époque célébrée par Dante.

Les Florentins ayant ainsi fondé leur liberté sur des institutions civiles et militaires, on ne saurait imaginer combien ils acquirent de force et d'autorité en peu de temps; non seulement Florence domina la Toscane, mais elle fut comptée entre les premières villes d'Italie, et elle serait arrivée plus haut encore si les divisions n'eussent aussitôt recommencé.

Le parti de l'Eglise ou des Guelfes devint plus fort par la mort de l'Empereur et par la présence du pape Innocent, de retour à Rome avec sa cour, d'au-delà des monts. Cependant, Florence et Lucques seulement s'étaient déclarées; Pistoïa, Pise, Sienne, Volterra et presque tous les gentilshommes étaient gibelins. Florence, inquiète de voir Pistoïa au pouvoir de Conrad, successeur de Frédéric II, envoie ses troupes citoyennes l'attaquer; les nobles s'opposent à la guerre, et lorsque l'armée revient victorieuse, les familles qui avaient résisté sont exilées (juillet 1251). Florence laissa aux Gibelins les armes du champ vermeil avec un lis blanc, et adopta un champ blanc et un lis vermeil; mais l'*antique, la noble et triomphale enseigne de la commune de Florence* ne changea jamais, le caroccio blanc et vermeil, appelé l'étendard. La république continue avec succès la guerre contre les Gibelins, maîtres de quelques châteaux et soutenus par les Pisans et les Siennois, de sorte que la guerre s'engage avec Sienne et Pise; c'était une guerre de petits combats; nul ne cherchait à conquérir; on suivait la querelle des partis sans idée plus importante. Les Florentins, alors tous unis à cause de leur bon gouvernement et de leur loyauté, allaient à la guerre à pied ou à cheval, selon leurs moyens, avec cœur et hardiesse, pour acquérir, par leurs victoires, honneur et gloire à la patrie.

Comme la paix intérieure et les succès au dehors augmentaient la puissance et la richesse de la république, les marchands ordonnèrent, ainsi que le peuple et la commune, pour l'honneur de tous, qu'on battît de la monnaie d'or, et ce fut alors qu'on commença à avoir le florin d'or

de vingt-quatre carats. Huit de ces florins pesaient une once : d'un côté était le lis ; de l'autre, saint Jean-Baptiste (1). Le florin valait vingt sous ; au commencement où il parut personne n'en voulait (2).

Les Florentins attaquent une seconde fois Pistoïa (1253), l'assiégent et la soumettent, y font rentrer les Guelfes, puis ils bâtissent un château du côté de la route de Florence et l'occupent pour rester sûrs des habitans. On ne trouve à Florence nulle idée d'ambition et d'agrandissement ; ce sont ici des municipalités voisines, souvent ennemies, mais qui reconnaissent un droit, qui n'ont pas même l'idée de le violer et qui se respectent. Il suffit aux Florentins de soutenir en Toscane le parti guelfe. Ainsi ils se contentent d'effrayer Sienne, ils s'emparent de plusieurs châteaux ; entrés à Volterra (1254), la plus forte ville d'Italie, située sur une hauteur, et où ils pénétrèrent en poursuivant les fuyards, ils voient venir à eux l'évêque, le clergé, avec la croix en main, puis les femmes échevelées, tous criant : « Seigneurs florentins, paix et miséricorde ! » Et ils se bornent à réformer l'Etat, à chasser les chefs gibelins, sans désordre et sans offense. On ne sait si c'était là bien entendre la sûreté et la force futures de Florence ; mais comment ne pas admirer cette gloire modeste et loyale ? Vainqueurs à Volterra, ils marchent vers Pise, et comme les Pisans épouvantés envoient au-devant d'eux des ambassadeurs avec les clefs du pays à la main, en signe d'humilité, et demandent la paix, les Florentins se laissent désarmer, et exigent seulement d'être à jamais francs de gabelle ou de droit de marchandise à Pise, de pouvoir entrer librement par mer ou par terre, et de donner aux Pisans leurs poids et mesures ; il est vrai qu'en signe de paix et d'alliance ils voulurent qu'on leur livrât un château, qu'ils cédèrent ensuite aux Lucquois. L'armée revint à Florence au milieu de la joie et des fêtes ; c'était dans le mois de septembre, qui est si beau à Florence. On appela cette heureuse année l'année

(1) Ricordano Malespini, cap. 152. — G. Villani, cap. 53, lib. VI.

(2) Cronica di Paolino di Piero. Muratori.

victorieuse (1); et c'est ainsi que se signalait le gouvernement du peuple.

CHAPITRE II.

MANFRED APPUIE LES GIBELINS. — FARISATA DES UBERTI DIRIGE HABILEMENT SON PARTI, ET DÉCIDE, PAR UN STRATAGÈME, LE GOUVERNEMENT FLORENTIN A LA GUERRE.

(1256) Manfred, fils naturel de Frédéric II et grand homme, succède à son frère Conrad sur le trône de Naples, au préjudice de Conradin, son neveu, et le parti gibelin se trouve de nouveau un appui. Les Pisans, excités par ce prince, rompent la paix avec les Florentins et les Lucquois, et attaquent, sur le territoire de Lucques, le château de Ponte à Serchio, que les Florentins et les Lucquois délivrent par une victoire remportée sur les Pisans, rompus, pris, tués, ou noyés dans le Serchio. Les vainqueurs marchent surPise jusqu'à Saint-Jacques, dans le val de Serchio, et là ils font tailler un grand pin et battre sur le tronc le florin d'or en signe de triomphe. Les Pisans leur demandent la paix; les Florentins l'accordent, ainsi que les Lucquois, mais en exigeant, dans l'intérêt des Lucquois et afin d'avoir le pays de Mutrone libre pour leurs marchandises, que le château de Mutrone, occupé par les Pisans, soit, au gré des vainqueurs, conservé ou détruit. Les Pisans se soumettent, et les anziani, dans un conseil secret, décident que Mutrone sera détruit, et que le lendemain la décision sera publiée dans le parlement (l'assemblée du peuple). Les Pisans, dans la crainte que les Florentins ne laissassent le château de Mutrone à la garde des Lucquois, avaient envoyé en secret à Florence un secrétaire de la république, avec assez d'argent pour en répandre s'il en

(1) Ricordano Malespini, cap. 155. — G. Villani, cap. 58, lib. VI.

était besoin. Le Pisan s'adresse, par un tiers, à un des anziani, Aldobrandino Ottobuoni, grand citoyen, puissant près du peuple et de la commune, de famille plébéienne de Saint-Firence, et il lui fait offrir quatre mille florins d'or et plus pour que Mutrone soit détruit. Le vieil Aldobrandino comprenant, en loyal et vertueux citoyen, que la destruction de Mutrone, qu'il avait décidée la veille, pouvait être contre l'intérêt des Florentins et des Lucquois, puisqu'elle était désirée des Pisans, retourne au conseil sans parler de la proposition qui lui avait été faite, et conseille, sur de nouveaux et bons motifs, le contraire de ce qui avait été décidé, c'est-à-dire que le château de Mutrone soit conservé. Et ainsi il arriva. Aldobrandino n'était pas riche ; mais il sut préférer à tout l'intérêt de sa commune. « Il me semble donc une digne chose d'en faire mémoire, dit Villani, pour donner à nos citoyens un bon exemple, qui les rende loyaux envers leur commune, et leur fasse préférer un renom de vertu à un intérêt corrupteur. » Peu de temps après, Aldobrandino mourut en si bonne renommée, à cause de ses vertueux travaux pour le peuple et la commune, que ses concitoyens reconnaissans lui firent élever, dans l'église de Sainte-Reparata, un monument de marbre où ils déposèrent son corps avec de grands honneurs ; plus tard les Gibelins, dans une vengeance de parti, firent détruire ce monument et traîner dans les rues et jeter dans les fossés les restes de ce vrai citoyen. (1)

Les succès de Manfred et son habileté réveillèrent les Gibelins de Florence, comme ils réveillaient le parti dans toute la Toscane. A Florence ils commencent à espérer, se réunissent et s'informent avidement des nouvelles ; les Uberti avec eux, séduits par les promesses de Manfred, forment une conjuration pour changer le gouvernement ; le projet est découvert, les Gibelins sont cités pour comparaître devant la seigneurie ; ils ne comparaissent point, et la famille du podesta est maltraitée par eux, battue, blessée ; le peuple en fureur court aux armes et à la mai-

(1) Villani, cap. 64, lib. VI.

son des Uberti, où il tue Schiatuzzo des Uberti et plusieurs de ses amis; Uberto Caini des Uberti et Mangia delli Infangati sont pris, avouent la conjuration et ont la tête tranchée. Les autres Uberti, avec plusieurs maisons gibelines, sortent de Florence, les Fifanti, Guidi, Amidei, Lamberti, Scolari, beaucoup d'autres grands et plébéiens, plus qu'on n'en peut nommer; ils se rendent à Sienne, où dominait alors le parti gibelin. Le peuple fit abattre les tours, les palais nombreux des exilés, et se servit des pierres pour continuer les murs de la ville. Bientôt l'abbé de Valambrosa, de la maison des Beccheria de Pavie, soupçonné de trahison gibeline, fut mis au martyre et à mort par les Florentins; le pape excommunia Florence pour ce fait.

Ce peuple qui se gouvernait lui-même était superbe, dit la chronique, arrogant et prompt aux entreprises; ses recteurs eurent le mérite de la droiture et de la probité. Un anziano avait enlevé et envoyé dans sa maison de campagne une vieille balustrade qui servait à une sorte d'égoût dans la place Saint-Jean, il fut condamné à mille livres d'amende pour avoir volé la commune (1).

Les citoyens de Florence vivaient sans luxe alors, leurs mets étaient communs, leurs dépenses petites, plusieurs de leurs coutumes rudes et barbares; vêtus, ainsi que les femmes, d'étoffes grossières, plusieurs d'entre eux portaient des peaux sans doublure pour habits. Tous avaient des bonnets et des bottes. Les femmes ne connaissaient point les ornemens, et la plus grande dame se croyait parée avec une robe étroite d'un gros drap écarlate, retenue par une ceinture de métal antique, et un manteau de fourrure qui couvrait aussi la tête. Les femmes du peuple portaient un habit de même forme, mais de gros vert de Cambrai. On donnait pour dot à celles-ci cent livres. Les dots de deux cents et trois cents livres étaient de grandes dots; les filles se mariaient à vingt ans ou plus. Avec ces mœurs rustiques, les Florentins avaient l'ame loyale, ils étaient

(1) Ricordano Malespini, cap. 159. — G. Villani, cap. 66, lib. VI. — Leonardo Aretino, lib. II.

mutuellement fidèles, dévoués à la commune, et ils servaient avec vertu et avec honneur leur gouvernement populaire (1).

« Florence dans son antique enceinte, dont elle a gardé encore la division du jour et des heures, se conservait en paix, sobre et pudique. Ses femmes ne connaissaient pas les chaînettes, les couronnes, les ceintures et ces parures qu'on regarde avec plus d'attention que celles qui les portent. La fille, en naissant, n'effrayait pas encore son père par la crainte de la marier trop tôt ou de la doter trop peu. Les maisons ne manquaient pas de familles. Nos Sardanapales ne nous avaient pas encore enseigné à profaner nos chambres... J'ai vu Bellincion Berti aller ceint de cuir et d'os, et sa femme quitter son miroir sans être fardée. J'ai vu un Nerli, un del Vecchio, contens d'être vêtus de peaux sans ornemens, et leurs femmes occupées à leur rouet et à leur fuseau. O femmes fortunées! Chacune était sûre de sa sépulture, et nulle ne voyait son lit déserté par son mari pour la France. L'une veillait auprès du berceau de son enfant qu'elle consolait en parlant cet idiome qui amuse les pères et mères ; l'autre en filant sa quenouille s'entretenait avec sa famille des Troyens, de Fiésole et de Rome. Une Ciaghella, un Lapo Salterello eussent été tenus alors pour merveilles comme seraient aujourd'hui Cincinnatus et Cornélie (2). »

Comme par la paix conclue entre les Florentins et les Siennois, ceux-ci ne devaient pas recevoir les Gibelins exilés, les Florentins envoyèrent deux ambassadeurs à Sienne, Albigo Trinciavegli et Jacopo Gherardi, tous deux docteurs de la loi, capables de discuter les conditions de la paix et de soutenir le droit. Arrivés à Sienne, ils demandèrent que les réfugiés fussent chassés; les Siennois résistèrent et acceptèrent la guerre, qui leur fut aussitôt déclarée. Dans ce péril, les exilés se hâtent d'envoyer des ambassadeurs au roi Manfred pour lui demander des secours : le roi avait déjà envoyé des troupes à Sienne

(1) Ricordano Malespini, cap. 161. — Villani, cap. 71, lib. VI.
(2) Dante.

sous le commandement du comte Giordano pour secourir cette république, mais les exilés voulaient un secours qui les aidât à rentrer à Florence.

Farinata des Uberti, le plus habile des Gibelins, était à la tête de l'ambassade, qui avait plein pouvoir de parler et d'agir. Les ambassadeurs, arrivés près du roi, implorent son appui à genoux, mais ils n'en reçoivent pas la réponse qu'ils attendaient. Soit que Manfred, usurpateur du trône de son neveu Conradin, se défiât de l'attachement des Gibelins à sa maison, soit qu'il fût las des luttes éternelles de l'Italie (1), il hésita à aider les exilés de Florence, et comme les ambassadeurs allaient partir mécontens, il leur promit cent hommes de cavalerie allemande. Les ambassadeurs, honteux d'un si faible secours, quand on espérait à Sienne plus de six cents hommes, voulaient le refuser. Farinata des Uberti leur dit : — Ne vous découragez pas et ne refusez rien; faisons seulement qu'il donne aux siens une enseigne, et nous la placerons en un tel lieu qu'il faudra bien qu'il nous envoie un plus grand aide. — Les ambassadeurs acceptent gracieusement l'appui du roi, ils obtiennent l'enseigne; mais ils n'en sont pas moins reçus à Sienne par des risées pour s'être trop fiés à sa protection.

(1260) En mai, les troupes florentines marchent contre Sienne et conduisent le caroccio en triomphe.

Le caroccio, char de couleur vermeille, traîné par des bœufs, supportait l'étendart de la commune, blanc et vermeil. Quand on partait pour combattre, les comtes, les seigneurs du voisinage, les gentilshommes de la ville, conduisaient le char sur la place du marché neuf, et là, ils le recommandaient au peuple ainsi que l'étendard. Les plébéiens les plus considérés le conduisaient à pied à l'ennemi, et toute la force se réunissait autour. L'usage était aussi, un mois avant que l'armée ne marchât, de poser sur l'arc de la porte Sainte-Marie, au marché neuf, une cloche appelée la Martinella, que quelques-uns nommaient la *cloche des ânes*. Lorsque l'armée florentine partait, on

(1) Lonardo Aretino, lib. II.

enlevait la cloche de dessus l'arc, on la posait sur le char, et l'armée marchait au son de cette cloche. L'orgueil du vieux peuple florentin ne reconnaissait ainsi dans la guerre que cette pompe du char et de la cloche.

Les Florentins s'emparent en route du château de Vico, de celui de Mazeno, de celui de Casciole, et posent leur camp près de Sienne, au monastère de Sainte-Pétronelle Là, sur une petite hauteur d'où se voyait Sienne, ils font élever une tour pour y poser une de leurs cloches. C'est tandis qu'ils étaient ainsi campés que Farinata jugea le moment favorable pour compromettre la bannière de Manfred. Il fallait pousser les Allemands à attaquer les Florentins plus nombreux. Farinata prépare son dessein: les exilés de Florence à Sienne invitent les Allemands à un repas ; ils les font boire et les enivrent ; puis tout-à-coup ils les pressent de s'avancer et de monter à cheval. Ainsi excités, ils les décident à faire une sortie contre les Florentins, avec la promesse de grands présens et d'une paie double. Les Allemands, ivres, sortent de Sienne, et assaillent vaillamment le camp des Florentins. Les Florentins, qui ne s'attendaient pas à être attaqués et qui méprisaient leurs ennemis, s'effraient, et croyant que les Allemands étaient soutenus, ils s'enfuient en partie, mais revenus à eux, ils s'avancent, se défendent; tous les Allemands sortis de Sienne sont massacrés; l'enseigne du roi Manfred restée aux Florentins, est traînée dans leur camp et renvoyée à Florence, où la suit l'armée contente (1).

Alors les Siennois et les exilés, après avoir emprunté de la compagnie de Salimberi, de Sienne (compagnie composée de marchands) vingt mille florins d'or, députent des ambassadeurs en Pouille avec cet or, afin d'apprendre au roi Manfred que ses troupes ont été tuées pour être en trop petit nombre, et que son enseigne a été traînée honteusement dans le camp des vainqueurs et portée à Florence ; les ambassadeurs ajoutent tout ce qui peut animer le roi contre les Florentins ; ce prince, irrité, leur donne aussitôt

(1) Ricordano Malespini, cap. 163, 164. — G. Villani, cap. 77, 78, lib. IV. — Cronica sanese di Andréa Dei, Muratori, t. 15.

huit cents hommes de cavalerie pour trois mois, qu'il paie en partie avec l'argent apporté de Sienne, il leur envoie ces soldats avec des ambassadeurs au commencement de juillet, (1260) pour être mis sous les ordres du comte Giordano, et réunis aux troupes que le comte commandait déjà comme vicaire-général du roi Manfred en Toscane. Les Gibelins retrouvent le courage et la vigueur; les Siennois attaquent le château de Mont-Alcino, occupé par les Florentins ; ils appellent les Pisans, tous les autres Gibelins de la Toscane, et se font une nombreuse armée.

Ici nous allons voir le peuple Florentin, après s'être montré glorieusement durant dix ans, commettre une de ces fautes d'ignorance plébéienne où l'on reconnaît les démocraties.

On avait éprouvé la valeur et la force des Allemands : les Florentins, effrayés par cent d'entre eux à Sainte-Pétronelle, avaient vu s'ils étaient à redouter; on savait qu'ils n'étaient soldés que pour trois mois ; rien n'était moins prudent que d'aller les chercher ; les Siennois attaquaient Mont-Alcino ; mais on pouvait faire soutenir ce château par les Orbitani, qui s'étaient offerts à le défendre. Les nobles guelfes, qui entendaient la guerre, conseillaient d'attendre l'ennemi, mais le peuple et les anziani voulaient l'aller chercher et recouvrer Mont-Alcino. Quelques-uns racontent qu'ils étaient excités dans ce dessein, par des émissaires secrets de Farinata.

Farinata des Uberti et les exilés n'avaient rien obtenu s'ils n'attiraient pas les Florentins hors de leur camp ; le temps vole, et déjà un mois et demi s'était passé depuis qu'ils avaient obtenu la cavalerie allemande.

Farinata, qui avait d'abord décidé son parti à accepter le premier secours du roi, qui depuis avait compromis la bannière de ce prince, dont l'habileté, en un mot, avait tout fait, emploie encore la ruse. Il savait le peuple de Florence orgueilleux de ses victoires ; il juge qu'on peut tromper les anziani plébéiens, ignorans de la guerre, et entraîner la ville au combat. Farinata et Gherardo de Lamberti choisissent deux frères mineurs pour dupes et

instrumens de leur perfidie ; ils les envoient à Florence en leur disant que la seigneurie de Provenzano Salvani, qui dominait à Sienne, en favorisant les exilés (pour entretenir la guerre et s'aider des armées étrangères,) déplaisait aux Siennois, que, si les Florentins donnaient aux exilés dix mille florins d'or ceux-ci livreraient Sienne ; que Florence n'avait qu'à envoyer de grandes forces sous prétexte de secourir Mont-Alcino, et que les exilés leur livreraient la porte de Saint-Vito de Sienne, qui était sur la route dArezzo. Les deux frères mineurs partent pour Florence avec des lettres et le sceau des deux Gibelins: arrivés là, ils disent aux anziani qu'ils viennent leur apprendre de grandes choses à l'honneur du peuple et de la commune, mais des choses secrètes qu'on ne pouvait confier que sous serment et à peu de personnes. Alors les anziani choisissent deux d'entre eux, Spedito, un des plus influens parmi le peuple, homme de condition vile, ignorant et présomptueux, et Jean Calcagni, qui après avoir fait serment sur l'autel, reçoivent le secret et les lettres apportés par les moines. Les deux anziani donnent en plein dans la mystification ; par un zèle imbécile, ils trouvent aussitôt dix mille florins d'or, réunissent le parlement ou le conseil des grands et du peuple, et représentent à l'assemblée le besoin de marcher sur Sienne pour secourir Mont-Alcino.

Plusieurs nobles guelfes se lèvent pour s'opposer à l'avis des anziani. Le comte Guido Guerra et d'autres, ignorant les promesses de Farinata, mais connaissant la guerre, informés d'ailleurs de l'arrivée des Allemands à Sienne et se rappelant Sainte-Pétronelle, s'aperçoivent du grand péril de l'entreprise proposée, et, sachant les Florentins variables et mal disposés à faire la guerre, ils se prononcent vivement contre la proposition des deux anziani, d'autant qu'ils savaient que les Allemands, en partant, laisseraient bientôt les Siennois et les exilés dans une faiblesse plus grande que jamais. Celui qui exprime pour tous cette opinion est Teghiaio Aldobrandi des Adimari, homme éloquent, sage, brave dans les armes et d'une grande autorité.

Spedito, troublé et irrité par le discours de Teghiaio, se tourne vers lui avec un geste trivial, disant : — Prends garde que la frayeur ne t'égare. Notre magistrature doit moins considérer ton épouvante que sa dignité; si tu as peur... Ici Spedito ajoute un dicton vulgaire (1). Teghiaio répond qu'au poste où il se mettrait dans la bataille, Spedito n'oserait pas le suivre; puis le seigneur Cece Gerardini se lève pour répéter ce qu'avait dit Teghiaio; les anziani lui défendent de parler, sous peine de cent livres; le chevalier les paie pour parler; les anziani doublent aussitôt la peine; le chevalier veut parler, et consent de payer jusqu'à quatre cents livres; alors on lui défend de parler sous peine de la vie.

Dans cette délibération violente, les anziani furent appuyés d'un peuple fier, plein de ses victoires, qui voulait combattre, non pas tant pour vaincre que pour ne pas sembler timide à l'ennemi.

Ainsi, le gouvernement et le peuple entraînés, décident selon ce qu'avait voulu Farinata des Uberti (2).

Ici, nous abordons ces nobles événemens, ces grands citoyens, ces combats, chantés par Dante, l'Homère du moyen âge; lorsque entrant aux enfers il rencontre, pour la première fois, un Florentin, il lui demande aussitôt : « Dis-moi où sont Farinata et Teghiaio qui furent si dignes, Jacopo Rusticucci, Arrigo, Mosca, et les autres qui se sont appliqués à bien faire? Un grand désir me presse de savoir si le ciel leur est doux ou si l'enfer les tourmente. Et l'autre : — Ils sont entre les âmes les plus noires; des fautes diverses les ont plongés au fond des enfers; si tu descends si bas, tu pourras les voir.

Teghiaio Aldobrandi avait été podesta d'Arezzo. Dante le trouve plus tard avec Guido Guerra et Jacques Rusticucci, exposés tous trois *à une pluie de larges flocons de feu qui tombait comme une neige sans vent dans les Alpes*, marchant sur une arène brûlante, punis pour un vice hon-

(1) Dicendo, si cercasse le brache.

(2) Ricordano Malespini, cap. 165, 166. — G. Villani, lib. VI, cap. 77.

teux. « Trois ombres ensemble se détachent d'une foule qui passait sous la pluie du cruel martyre ; elles venaient vers nous, et chacune criait : — Arrête-toi, toi qui sembles être, à l'habit, de notre coupable pays. — Hélas ! que de plaies anciennes et récentes je vis sur leurs membres, allumées par les flammes ! J'en souffre encore en m'en souvenant. Mon conducteur eut égard à leurs cris ; il tourna son visage vers moi : — Attends, me dit-il, il faut accueillir bien ceux-ci, et si ce n'était le feu qui darde et la nature du lieu, je dirais que l'empressement te convient mieux qu'à eux. Comme nous attendions, les ombres recommencèrent leurs plaintes, et quand elles nous eurent joints, elles se mirent toutes trois en rond autour de nous, telles que des champions prêts à combattre, nus et luisans, qui examinent entre eux leurs forces et leur proie. Chacun me regardait, tandis qu'au contraire, moi, je baissais la tête. — Si la misère de ce lieu inondé, et notre aspect triste et hideux nous fait prendre en mépris, ainsi que nos prières, commença l'une des ombres, que notre renommée plie ton âme à nous dire qui tu es, toi qui, en sécurité, portes ainsi tes pieds vivans dans l'enfer. Celui-ci, dont je suis les traces, quoiqu'il marche nu et dépouillé, fut d'un plus haut rang que tu ne crois ; il fut neveu de la bonne Gualdrada : il se nomma Guido Guerra, et, durant sa vie, il fit beaucoup avec son esprit et son épée. L'autre, qui marche près de moi sur le sable, est Teghiaio Aldobrandi, dont le nom doit être cher dans le monde là-haut ; et moi qu'on a mis ici avec eux sur la croix, je fus Jacopo Rusticucci, et certes ma fière épouse m'a nui plus que le reste. — Si j'eusse été préservé du feu je me serais jeté entre eux, et je crois que mon conducteur l'aurait souffert ; mais comme par là j'eusse été brûlé, la peur vainquit la pressante envie que j'avais de les embrasser. — Je leur dis : Dès que mon seigneur m'a laissé comprendre qui vous étiez, votre condition a éveillé en moi non le mépris, mais une peine si profonde qu'elle est lente à se dissiper. Je suis de votre contrée, et toujours j'ai entendu et je me suis rappelé avec affection vos travaux et vos honorables noms. »

CHAPITRE III.

BATAILLE DE MONT-APERTI.

Le peuple de Florence, décidé à la guerre contre l'avis de la noblesse, cherche des alliés, et en trouve à Lucques, à Bologne, à Pistoïa, à Prato, à San-Miniato, à Volterra, à Saint-Gemignano, à Colle di Val d'Elsa, pays qui formaient alors une ligne guelfe avec la commune de Florence. Comme on était en été au moment de la récolte, ces soldats cultivateurs ne marchèrent pas sans regret; la fréquence des guerres commençait d'ailleurs à faire détester les armes. A Florence, on avait plus de huit cents cavaliers et cinq cents soldats, qui partent pour combattre au commencement d'août, avec le caroccio et la cloche Martinella. Presque toute la plèbe part avec les enseignes des compagnies; il n'est pas une seule maison ni une famille qui n'envoie un des siens, à pied ou à cheval, au moins un par maison, quelquefois deux, selon son pouvoir. On trouve plus prudent d'emmener les Gibelins avec les compagnies que de les laisser à Florence durant l'absence de la force publique.

Cependant on annonçait en Toscane, à Florence et à Sienne, des présages horribles pour détourner de la guerre; en vain les magistrats défendaient d'épouvanter les peuples par ces impostures où régnaient l'ignorance et la crédulité des temps.

Les Florentins dépassent Sienne et s'établissent à cinq milles de cette ville, au levant, à Val di Biena, sur l'Arbia, lieu abondant en eau, en pâturages, gardé et défendu sur les flancs et derrière par les collines de Mont-Aperti, château escarpé, inconnu, rendu alors illustre par le combat. Les Florentins rejoignent avec les Arétins, en grand nombre, les Perugins et les Orviétains qui les attendaient; l'ar-

mée se trouve, en comptant les alliés, au nombre de trois mille hommes de cavalerie et plus de trente mille d'infanterie. Farinata et ses amis, qui avaient fait un traité secret avec les deux anziani, avaient envoyé de nouveau à Florence pour gagner à leur trahison les grands et les plébéiens gibelins qui s'y trouvaient; car il leur semblait avoir peu de monde en comparaison des Florentins. Les Gibelins s'étaient engagés à passer aux Siennois, et ils étaient au camp florentin, n'attendant que le moment favorable pour trahir et épouvanter l'armée guelfe.

Et Sienne, dans des cérémonies religieuses, s'était mise sous la sainte protection de la Vierge. Des volontaires avaient couru s'enrôler au nombre de cinq mille; les hommes soldés et les exilés Florentins faisaient ensemble trois mille. Les Pisans, engagés dans leur lutte avec Gênes, n'avaient pu envoyer autant de forces qu'ils auraient voulu contre les Florentins leurs rivaux. Les huit cents Allemands, sous les ordres du comte Giordano, songeaient à leurs intérêts d'argent, tandis que les citoyens se dévouaient pour la patrie.

Les troupes florentines venaient de se camper sur le Mont-Aperti, et les anziani qui les conduisaient, mais entre lesquels on ne nomme que Spedito, attendaient que la porte promise leur fût livrée par la trahison, lorsqu'un puissant plébéien gibelin de Florence, nommé Razanti, voulant informer les Gibelins de Sienne de ce qui se passait dans l'armée florentine qu'il espionnait, sort du camp, à cheval, entre à Sienne, et, arrivé au milieu des exilés, leur conte comment on disait dans le camp florentin que Sienne devait être trahie et livrée, comment le camp était rempli de belles troupes de cavalerie et d'infanterie; il les avertit de se garder, de livrer bataille aux Florentins. Farinata des Uberti et ses amis, informés des discours de Razanti : — Tu te perds toi-même, lui disent-ils, si tu répands ces nouvelles dans Sienne; car tu épouvanteras tout le monde. Nous voulons que tu dises le contraire; si nous ne combattons pas, à présent que nous avons ces Allemands, nous sommes morts, nous ne retournerons jamais à Florence, et il vaut mieux pour nous périr que d'errer misérablement

par le monde. — Razanti leur obéit : il pose une guirlande sur sa tête, remonte à cheval, affecte de la joie et vient au parlement, au palais où étaient rassemblés le peuple de Sienne, les Allemands et les autres alliés; là, avec un visage content, il dit que l'armée florentine était divisée, mal conduite, et serait battue si elle était vaillamment attaquée. Le peuple à ces mots prend les armes, criant : Bataille! bataille! Les Allemands, animés aux cris des citoyens, demandent aussitôt une double paie qui leur est accordée. La bataille est décidée. On ouvre cette porte St-Vito, au levant, qui donnait du côté du camp florentin. Il était près de midi; c'était le mardi 4 septembre (1260) (1); le soleil était ardent. Le mois de septembre est le plus beau de la Toscane; seulement alors on commence à pouvoir supporter l'éclat du jour et à sortir dans les campagnes; les riantes collines de Sienne, ses fraîches vallées appelaient l'homme au repos plus qu'au combat, et rien dans la nature ne favorisait les deux armées. Les bannières siennoises commencent à s'agiter dans les airs; les Allemands, au nombre de deux cents, les précèdent, suivis des hommes d'armes siennois à cheval, des exilés florentins et de l'infanterie sous les bannières. Les Florentins croient d'abord que les Allemands sortent pour tenter une escarmouche et les exciter, comme on avait déjà fait les jours passés; mais, quand les escadrons descendent des collines, et que les Florentins découvrent la multitude du peuple siennois marchant sous les ordres de ses gonfaloniers, ils s'intimident. Ici nous ne comprenons pas comment l'armée florentine, venue pour combattre, s'intimide. Si les anziani avaient été trompés, eux pouvaient s'étonner de voir descendre l'armée des collines de Sienne; mais comment les troupes florentines pouvaient-elles n'être pas préparées à une bataille qu'elles étaient venues chercher? La crainte naît d'abord parmi les alliés des Florentins, qui, venus par amitié pour les Guelfes, et par haine des Gibelins, étaient peu exercés à la guerre. Les Siennois, pour sembler plus

(1) D'autres historiens disent le samedi 4 septembre, entre autres Paolino di Piero et la Cronica sanese d'Andrea Dei.

nombreux, avaient fait marcher avec eux les serviteurs de l'armée coiffés de casques et suivis des bêtes de somme, qu'on éloigna dans la vallée voisine dès que l'action commença.

L'infanterie se range sous ses bannières sur les collines, mêlée avec les cavaliers siennois.

A ce moment, les Florentins. inquiets, restent quelque temps incertains s'ils se renfermeront dans leur camp; mais ils rougissent d'éviter l'occasion de combattre. Ils commencent donc à se préparer; Spedito les fait armer promptement, parle aux plébéiens, leur montre le caroccio. Chacune des armées avait à s'emparer de la hauteur des monts pour tomber sur l'autre; le signal est donné avec la trompette et des cris horribles; car, dans ces temps, où l'on ignorait les armes à feu, la voix humaine, le bruit des coups portés et le son des instrumens étaient les seuls stimulans des batailles; les Allemands, à cheval, assaillent les cavaliers florentins avec une si grande vigueur que ceux-ci sont renversés et poussés vers leur second escadron. Soutenus aussitôt par un autre escadron de cavalerie et par l'infanterie, qui se jette hardiment au-devant de cet assaut, la bataille devient furieuse: capitaines, soldats, tous sont mêlés, tous combattent, l'arme à la main; les Siennois enflammés de colère et pleins de confiance, les exilés de Florence désespérés, se souvenant de la proscription et décidés à vaincre ou à mourir.

Le comte Guido Novello, surtout, animait les siens, et, s'engageant au milieu des Florentins, il appelle les Gibelins à haute voix et leur crie de se joindre aux Siennois.

Ce qui découragea le plus les Florentins, fut cette trahison des Gibelins de leur armée, qui passent bientôt ouvertement à l'ennemi, conduits par les Abbati et les Della Pressa, selon qu'ils en étaient convenus avec Farinata. La plèbe n'en défend pas moins le caroccio avec une valeur incroyable durant plusieurs heures, et se fait mettre en pièces autour de la bannière: les soldats s'excitent les uns les autres; plusieurs fois la bataille recommence avec une nouvelle fureur; les Italiens avaient l'ame et le patriotisme; les Allemands la vigueur et la paie. Le mal-

heur des Florentins voulut que, combattant au levant dès midi, ils eussent continuellement le soleil dans les yeux de sorte qu'éblouis et ne voyant rien devant eux, ils connaissaient l'ennemi aux coups et aux cris plus qu'à la vue. Comme les Allemands attaquainet ceux qui défendaient l'enseigne de Florence, portée par un des Pazzi, homme de grande valeur, Bocca Abbati, un des Gibelins qui trahissaient, appartenant à cette troupe, pousse son cheval derrière Pazzi et lui tranche la main, qui tombe avec l'enseigne. Aussitôt Bocca attaque les défenseurs du caroc cio; plusieurs nobles gibelins s'ouvrent un chemin à sa suite, abandonnent les rangs florentins et passent avec lui aux Siennois. La terreur s'empare des Florentins : la cavalerie et la plèbe, sans enseigne, trahies, pressées des Allemands, se débandent. La cavalerie, qui s'aperçoit de la trahison, s'enfuit en laissant seulement trente-six hommes de renom entre les morts et les prisonniers ; mais l'infanterie plébéienne, accablée de pertes sans nombre, se jette autour du caroccio, qu'elle continue de défendre avec un héroïsme jamais démenti ; plusieurs des combattans pressent et baisent les bords du caroccio. Jean Tornaquinci, cavalier de près de soixante-dix ans, mais d'ame vigoureuse, en avait la garde; d'une des premières familles guelfes, ami du gouvernement populaire, s'étant trouvé à toutes les batailles, voyant celle-ci perdue, il se fait tuer avec son fils et ses parens. Le carnage est affreux dans l'infanterie plébéienne des Florentins, des Lucquois, des Orviétains ; tous s'enfuient enfin en criant : Nous sommes défaits, nous sommes vaincus ! Ceux qui courent vers le camp sont tués : chevaliers, fantassins, voituriers, serviteurs, et jusqu'aux bêtes de somme ; le carnage eût été encore plus grand si les Siennois, attachés au butin, n'eussent laissé le temps à quelques fuyards d'échapper par de petis chemins derrière les collines.

Les vaincus, renfermés dans le château de Monti-Aperti, sont tous pris ou tués ; on voulut à la fin épargner les alliés, mais non les Florentins ; plus de deux mille cinq cents de ceux-ci restèrent morts sur le champ de bataille, et plus de quinze cents furent pris, du meilleur peu-

ple de Florence et presque de chaque maison. Ainsi en fut il des Luquois et des autres alliés; le nombre entier des morts et des prisonniers fut porté jusqu'au nombre exagéré de trente mille. Le caroccio resta à l'ennemi, avec la cloche Martinella et une multitude de dépouilles. Au coucher du soleil on combattait encore rudement; la bataille ne finit qu'avec le jour, après avoir duré continuellement environ sept heures: bataille des plus sanglantes de ces temps, et celle d'où naquit le plus de changemens. Alors fut détruit le *vieux peuple de Florence*, qui venait de se signaler durant dix ans par tant des victoires et une si grande autorité (1).

Dante, marchant aux enfers entre des têtes, en frappe une du pied qui lui crie, pleurant : — Pourquoi me foules-tu aux pieds? Si tu ne viens pas augmenter la vengeance de Mont-Aperti, pourquoi me maltraiter? — Et moi : — Mon maître, attends-moi, que je sorte de mes doutes sur celui-ci; ensuite nous nous hâterons. — Mon guide s'arrêta, et moi je demandai à celui qui blasphémait encore : — Qui es-tu, toi qui réprimandes ainsi les autres? — Et qui es-tu, toi, reprit la tête, qui frappes mon visage d'une façon trop cruelle, même si tu étais vivant? — Je suis vivant, répondis-je, et je puis te devenir cher si tu veux la renommée, et si je mets ton nom avec les autres. — Je désire ardemment le contraire: va-t'en, ne m'afflige plus; la plaisanterie va mal dans cette plaine. — Je le pris alors par la nuque, disant: — Il faut que tu te nommes, ou il ne te restera pas un cheveu. — Pourquoi m'arracher les cheveux? dit-il; je ne te dirai ni ne te montrerai qui je suis,

(1) Ricordano Malespini, cap. 166, etc. — Villani, cap. 78, lib. VI. — Muratori, Annali d'Italia, t. VII. — Leonardo Aretino, lib. II. — Tommasi, Hist. di Sienna, lib. V. — Scipione Ammirato, lib. II. — Tronci, Memorie di Pisa. — Machiavelli, lib. II. — Andrea Dei, dans sa Cronica sanese, prétend que les Siennois brûlèrent vingt-sept châteaux des Florentins, et que Pise, qui était sous la seigneurie de Florence, en fut délivrée. Cronica sanese di Andrea Dei. Muratori, t. 15. — La Cronica di Pisa anonyme (Muratori 15) dit que les Pisans battirent les Guelfes avec les Siennois à Mont-Aperti.

quand même tu me frapperais mille fois sur la tête. — Déjà j'avais ses cheveux roulés dans ma main et je lui en arrachais, tandis qu'il criait (aboyait) en tenant ses yeux baissés, quand un autre cria : — Qu'as-tu, Bocca ? il ne te suffit pas de faire sonner ta mâchoire si tu n'aboyes ? quel diable te touche ? — Oh bien ! dis-je, je ne veux plus que tu parles, méchant traître ; et à ta honte, je porterai de toi de vraies nouvelles

LIVRE TROISIÈME.

Epoque de Dante. — Sa jeunesse. — Organisation des arts majeurs. — Second peuple de Forence. — Magistrature du parti guelfe. — Institution des prieurs. — Organisation des arts mineurs.

CHAPITRE PREMIER.

FARINATA DES UBERTI.

La nouvelle de la défaite de l'Arbia arrive à Florence Les fugitifs s'y jettent, et il s'élève un cri *d'hommes et de femmes si grand qu'il allait jusqu'au ciel* chaque maison pleure un ou plusieurs des siens tués ou prisonniers. Les Guelfes, nobles et plébéiens revenus de la bataille, et les Guelfes qui étaient à Florence, épouvantés par les exilés qui allaient arriver avec les Allemands, voyant déjà les Gibelins tout puissans, et ne pouvant se fier au bas peuple qui suit le vainqueur, se décident, dans leur grand trouble et sans y être encore forcés, à abandonner la ville le jeudi 18 septembre (1260), où ils sortent de Florence en pleurant, pour se retirer à Lucques. Le résultat de la victoire des partis à Florence était cruel ; le parti vaincu ne perdait pas seulement le pouvoir, mais le sol ; il fallait fuir : le bonheur était fini, les biens arrachés, la résignation impossible ; animés par l'espoir de rentrer au péril de leur vie, les vaincus allaient invoquer les ennemis de Florence ou l'empereur ; les affaires publiques ne se passaient pas au forum ; les villes d'Italie portaient leurs passions et leurs pleurs les unes chez les autres ; les citoyens n'avaient pas obtenu le premier droit du citoyen, qui est d'habiter sa patrie. On vit alors partir les Rossi, Bardi, Mongi, Gerardini, Cavalcanti, Pulci, Buondelmonti, Scali, Spini, Giandonati, Tornaquinci, Tosinghi, Adimari, Pazzi ; les maisons plébéiennes des Canigiani, Machiavelli, Orciolini, Ricuicci, Soderini, et une multitude d'autres maisons nobles et plébéiennes. Plusieurs familles du peuple qui, sous le gouvernement des anziani, avaient commencé à devenir puissantes et célèbres partirent avec les anciennes familles guelfes

Avec elles se trouva exilé Brunetto Latini, le maître de Dante, très fameux dans ces temps par l'éloquence et la doctrine; envoyé par la république à Alphonse, roi de Castille, pour implorer les secours de ce prince contre les Gibelins, son parti avait été vaincu tandis qu'il négociait (1). Les Guelfes se hâtèrent trop de quitter Florence, car la ville était forte de murs et de tours, de fossés pleins d'eau, qui pouvaient la défendre. Ce gouvernement populaire se montra peu courageux à sa chute; la bataille ni le lendemain de la bataille ne furent dignes des dix années passées.

Le dimanche suivant, 16 septembre, les exilés de Florence, vainqueurs à Mont-Aperti, le comte Giordano, les troupes allemandes, et d'autres Gibelins de la Toscane, tous enrichis des dépouilles des vaincus, entrent à Florence sans trouver d'opposition et nomment aussitôt le comte Guido Novello, (de la famille des Guidi, seigneurs de Poppi dans le Casentino) podesta de Florence pour deux ans au nom du roi Manfred. Le comte Guido fait jurer à tous les citoyens fidélité au roi, et, selon qu'il s'y était engagé avec les Siennois, il fait détruire cinq châteaux du territiore de Florence, du côté de la frontière de Sienne. Le comte Giordano s'établit à Florence avec ses Allemands à la solde des Florentins, et garde le titre de capitaine-général de la guerre pour le roi Manfred. Il persécute beaucoup les Guelfes dans la Toscane. On s'empare de tous les biens des Guelfes de Florence, qu'on met en commun, et on rase plusieurs de leurs maisons jusqu'aux fondemens. Ces mesures violentes et la destruction du gouvernement populaire excitent la haine, et le peuple en devint plus ennemi des Gibelins (2). On raconte un fait merveilleux: quand la nouvelle de la défaite des Florentins arriva à Rome, le pape Alexandre IV et les cardinaux en éprouvèrent une grande douleur; le parti de l'Eglise se trouvait affaibli par ce revers; mais, comme un cardinal gibelin, appelé Octavo des Ubaldini, se réjouissait, le cardinal Bianco, Guelfe

(1) Scipione Ammirato, lib. II.

(2) Ricordano Malespini, cap. 168. — G. Villani, cap. 81, lib. V. — Machiavelli, lib. II.

et astrologue, dit ces mots : « Si le cardinal Octave savait ce qui adviendra de la guerre des Florentins, il ne s'en ferait pas une si grande fête. » Le collège des cardinaux prie le cardinal Bianco de s'expliquer; il refuse, car il ne convenait pas à sa dignité de prédire l'avenir; mais le pape lui ordonne de parler, et il s'exprime ainsi : « Les vaincus vaincront victorieusement et ne seront jamais vaincus dans l'éternité. » Ce qui présageait le retour et le triomphe des Guelfes (1).

Les Guelfes en sortant de Florence, quittent aussi Prato, Pistoïa, Volterre, San-Gemignano, plusieurs autres terres et châteaux de la Toscane; ces pays retournent aux Gibelins. La ville de Lucques seule reste guelfe et sert de refuge au parti. Les Florentins exilés s'y réunirent. Ils se rassemblaient tous là sous le portique de l'église de San-Friano : un jour Teghiaio Aldobrandi y rencontrant Spedito, qui l'avait grossièrement insulté dans le parlement de Florence, et qui aujourd'hui était proscrit et pauvre comme les autres, Teghiaio lui montre une bourse où il y avait cinq cents florins d'or lui disant : « Voilà où tu nous as conduits, toi, moi, et les autres qui sont ici à cause de ton audace et ton insolence. » Spedito répondit : « Pourquoi m'ont-ils cru (2)? »

Les villes gibelines, Pise, Sienne, Arezzo, le comte Giordano et les autres chefs gibelins *ordonnent un parlement* à Empoli, c'est-à-dire une assemblée des principaux Gibelins pour s'entendre sur les affaires de leur parti. Le comte Giordano, rappelé en Pouille, allait laisser à Florence en sa place de vicaire-général le comte Guido Novello. Toutes les villes et tous les seigneurs voisins de Florence opinent dans le parlement d'Empoli pour détruire entièrement cette république, en disant que le peuple florentin était guelfe; que Florence relèverait toujours le parti de l'Église, et qu'il n'y avait de sûreté pour les Gibelins qu'à la détruire. Tous sont de cet avis. Un seul homme, un seul, se lève pour le rejeter et dire qu'il y jouerait sa vie.

(1) Ricordano Malespini, cap. 169.

(2) Ricordano Malespini, cap. 170. — G. Villani, cap. 85, lib. VI.

C'était Farinata des Uberti. Dans les assemblées, quand on voulait parler, on annonçait le texte sur lequel on allait faire son discours. Farinata donne pour texte deux anciens et grossiers proverbes : *come asino sape cosi minuzza rape* (l'âne hache les raves aussi bien qu'il peut), *si va capra zoppa, se lupo non la intoppa* (la chèvre boiteuse marche, si le loup ne la heurte), qu'il prononce en les mêlant : *come asino sape si va capra zoppa, cosi minuzza rape se lupo non la intoppa* (1), soit qu'il appliquât ces proverbes à son peu d'éloquence ou à Florence. Il dit que c'était folie qu'une telle proposition, que de grands périls en pouvaient naître, et qu'il la combattrait sur sa vie, fût-il le seul : « J'aurais donc bravé tant de fatigues et de périls, dit-il, pour détruire et non pas retrouver ma patrie! Tandis que vous retournerez contens dans la vôtre, nous, vainqueurs avec vous, nous assisterons à une destruction plus cruelle que notre exil, et moi Florentin, et ancien Florentin, je verrai raser Florence comme si c'était un ignoble château du Piémont ou de la Lombardie. Les funérailles d'une si noble ville seront le fruit de la victoire de l'Arbia, et parce que dans les années passées on a massacré Schiatuzzo et Uberto Caini de ma famille, et d'autres encore, nous vengerons les injures privées par des injures publiques? Florence sera si vile et de si peu de prix qu'elle tombera pour la mort de cinq ou six de ses citoyens? Que Dieu préserve mon sang de cette tache! qu'on ne dise pas que Farinata des Uberti ait consenti, pour nul motif, à la ruine de sa patrie; loin de là, qu'en opposition aux malheurs qu'a pu lui attirer ma famille, Florence compte cet unique service, propre à effacer toute autre offense, que tant que je vivrai et que j'aurai la force de manier mon épée, nul ne sera assez hardi pour toucher ses murs! Avec la même vertu que j'ai chassé les Guelfes, je saurai la défendre; l'avenir ne dira pas que les Guelfes l'avaient conservée et que je l'ai détruite; rien de plus infâme que de ruiner son pays par crainte de son ennemi. S'il était décidé au ciel que Florence dût tom-

(1) Ricordano Malespini, cap. 170.— G. Villani, cap. 83, lib. VI.

ber, ma mort serait honorable, car je finirais avec elle ; si je suis seul à résister, je ne souffrirai jamais qu'elle périsse, et s'il faut mourir mille fois, je suis prêt à mourir mille fois (1). » Farinata, menaçant du geste et de la tête, sort aussitôt du parlement pour s'entendre avec ses amis et soutenir, s'il en était besoin, son avis par les armes. Il avait une grande âme, il connaissait bien la guerre, il était chef des Gibelins et estimé du roi Manfred ; les affaires de la guerre se conduisaient sous son influence, on lui devait la victoire, sa haine était à redouter. Le comte Giordano le ménagea prudemment, on chercha d'autres moyens de s'assurer de Florence. Ainsi, par la hardiesse et la vertu de cet homme, Florence fut sauvée.

Écoutons Dante célébrer son action aux enfers : il s'avance dans une campagne ardente, semée de sépulcres rougis par le feu et entr'ouverts, où souffrent les hérétiques qui poussent des cris ! « O Toscan qui t'en vas vivant dans la cité du feu en parlant ce langage aimable, qu'il te plaise de t'arrêter en ce lieu. Ton langage montre que tu es de cette noble patrie à laquelle, peut-être, j'ai été trop nuisible. — Ces paroles sortirent subitement d'un des tombeaux ; je me rapprochai effrayé de mon guide, qui me dit : Tourne-toi, que fais-tu ? Regarde Farinata qui s'est levé, tu le verras depuis la ceinture jusqu'en haut. — J'avais déjà mon visage fixé sur le sien. Et lui se levait de la poitrine et du front, comme s'il avait l'enfer en grand mépris. Les mains courageuses et promptes de mon conducteur me poussèrent à lui parmi les sépulcres, en disant : Que tes paroles soient mesurées. Dès que je fus au pied de sa tombe, il me regarda un peu, et puis, quasi dédaigneux, il me demanda : — Quels furent tes aïeux ? — Moi, qui désirais lui obéir, je ne les cachai point, mais je les lui déclarai tous. Alors il releva un peu ses sourcils, puis il dit : — Ils furent cruellement ennemis de moi, des miens et de mon parti ; aussi deux fois je les ai dispersés (2). — S'il furent chassés, répondis-

(1) Leonardo Aretino.— Machiavelli. — Ricordano Malespini, cap. 170. — G. Villani, etc.

(2) En 1228 et 1260.

je, ils revinrent de toutes parts et l'une et l'autre fois(1): mais les vôtres n'ont pas su bien apprendre cet art du retour.... — S'ils l'ont mal appris, c'est ce qui me tourmente plus que ce lit. Mais la déesse qui règne ici n'aura pas lui cinquante fois, que tu sauras combien cet art est difficile. Et puisses-tu retrouver la douceur du monde; mais dis-moi pourquoi ce peuple est-il si impitoyable contre les miens dans chacune de ses lois? — Le massacre, lui répondis-je, le grand carnage qui colora l'Arbia de rouge, a amené ces décisions de nos assemblées. — Après qu'il eut secoué la tête en soupirant : — Je ne fus pas là seul, dit-il, ni certes je n'ai pas agi avec les autres sans motif; mais je fus le seul, quand chacun consentit de détruire Florence, qui la défendis à visage découvert. »

CHAPITRE II.

NOUVELLES ESPÉRANCES DES GUELFES. — ORGANISATION DES ARTS MAJEURS.

Le parti gibelin se trouva puissant dans la Toscane. Le comte Guido Novello s'empare de plusieurs châteaux des Lucquois; mais il échoue devant Fuccechio, où se trouvait la fleur des exilés guelfes et il y reste un mois sans pouvoir s'en emparer. Les Guelfes envoient en Allemagne demander à la mère de Conradin (héritier légitime de Conrad, dont Manfred usurpait les droits), de leur confier son fils; elle le refusa à cause de son jeune âge; ainsi nous verrons toujours les partis exilés chercher un secours à l'étranger; la suprématie des empereurs ouvrait l'Italie aux Allemands, et la jalousie inquiète des papes l'ouvrit à bien d'autres. Les Guelfes font d'inutiles tentatives, et le comte Guido attaque de nouveau les Luquois, les bat

(1) En 1250 et 1266.

ainsi que les exilés de Florence. Ici paraît Farinata des Uberti pour la dernière fois : Cece Buondelmonti, exilé florentin, est fait prisonnier dans l'action ; on lui met en croupe sur son cheval, Farinata des Uberti : quelques-uns disent pour le sauver ; mais Asino des Uberti, parent de Farinata, prend une massue de fer, lui en donne un coup sur la tête et le tue en croupe de Boundelmonti, ce qui fut beaucoup blâmé. Les Gibelins vainqueurs s'emparent de plusieurs châteaux des Lucquois ; ceux-ci, découragés et désirant ravoir les prisonniers qu'on leur avait faits à Mont-Aperti, font dire secrètement au comte Guido que si on veut leur rendre leurs prisonniers, qui étaient nombreux et des meilleurs hommes de Lucques, avec leurs châteaux, ils chasseraient tous les exilés guelfes, dont la pauvreté ne leur promettait rien. Le traité est si secret que les exilés l'ignorent complétement. Tout-à-coup la seigneurie de Lucques leur commande, sous peine de la vie, de partir de Lucques et de son territoire sous trois jours. Ces malheureux n'obtiennent ni retard ni pitié, car les Allemands du comte Guido allaient arriver ; ils sortent avec leurs familles (1263) ; plusieurs femmes délicates des exilés de Florence se trouvent réduites à accoucher dans l'Apennin, entre Lucques et Modène ; ils s'en vont de désespoir à Bologne. La Toscane entière leur était fermée, car après ce jour il n'y eut pas un château qui ne retournât aux Gibelins. Cette cruauté des citoyens entre eux est atroce ; chaque parti, dès qu'il était vainqueur, agissait avec la même barbarie. Ce renvoi des exilés de Lucques fit la fortune de plusieurs qui se retirèrent en France, et revinrent un jour riches à Florence (1). Les autres, ayant été de Bologne à Modène et ensuite à Reggio, soutenir les Guelfes, eurent des succès, et commencèrent à former une de ces troupes errantes dont nous verrons bientôt l'Italie couverte. Admirés et enrichis à Modène et à Reggio, ils se trouvèrent quatre cents hommes d'armes bien montés, sous les ordres de Fo-

(1) Ricordano Malespini, cap. 174. — G. Villani, cap. 87, lib. VI.

rese des Adimari, prêts à soutenir le parti guelfe, pour lequel se préparait une fortune nouvelle(1).

Manfred avait profité, pour s'affermir à Naples, de la faiblesse du pape Alexandre IV; mais Urbin IV, d'un caractère entreprenant et ferme, parait un moment sur le trône pontifical pour relever le parti guelfe; selon le projet déjà formé par Innocent IV, il appelle au trône de Naples Charles d'Anjou, frère du roi saint Louis, pour l'opposer à Manfred (1263). Il meurt bientôt; mais son successeur, Clément IV, Français comme lui, continue la même politique. Le parti guelfe reprend l'espoir en Italie. La maison des Della Torre, qui régnait à Milan par le droit du talent, abandonne les Gibelins pour Charles d'Anjou, tandis que quelques villes gibelines dans leur voisinage, Vérone, Brescia, Cremone, Plaisance et Pavie, restaient à Manfred. Nous ne suivrons point la rapide lutte de deux héros, également ambitieux, qui se disputèrent les beaux rivages de Naples; le sage roi saint Louis, indécis d'abord s'il appuierait son frère dans une entreprise aventureuse, fut satisfait d'éloigner de la France un esprit inquiet, qui devait prendre au loin son essor. Manfred pouvait se défendre dans ses châteaux; il préféra livrer bataille à la plaine de Grandella (1266); comme au fort de la mêlée il remettait son casque, l'aigle d'argent qui le surmontait tombe, et le prince intrépide, mais confiant dans les naïves croyances du temps, dit aux siens: — Ceci est le signe de Dieu. — Et il se jette en avant pour mourir (2).

Qu'on juge, d'après la violence des partis, de la joie que ces événemens causent aux Guelfes! Les exilés de la Toscane combattaient dans l'armée de Charles d'Anjou, sous les ordres de Guido Guerra; ils étaient si bien équipés et ils avaient si bonne tournure que, quelques jours avant la bataille de Gradella, Manfred demanda qui étaient ces combattans si bien fournis en armes et en chevaux; on répondit que c'était le parti guelfe qu'il

(1) Ricordano Malespini, cap. 174.— G. Villani, cap. 88, lib. VI.
(2) Ricordano Malespini, cap. 180. — G. Villani, cap. 9, lib. VII.

avait chassé de la Toscane. Le prince s'écria : — Et où donc est l'aide que j'ai des Gibelius, moi qui les ai si bien servis et enrichis ? Quoi qu'il arrive aujourd'hui, ceux-ci ne peuvent pas perdre. — Voulant dire que, s'il était vainqueur, il protégerait leur valeur et leur fidélité (1).

Quand la nouvelle arrive à Florence de la défaite du roi Manfred, les Gibelins et les Allemands s'épouvantent; les exilés de Florence, au contraire, prennent courage : ils s'approchent du territoire pour traiter avec les amis qu'ils avaient dans la république ; ceux qui avaient combattu avec Charles d'Anjou leur donnaient des espérances; et les Florentins, se souvenant de la perte qu'ils avaient faite à Mont-Aperti d'un frère, d'un père ou d'un fils, commencent à relever la tête, à murmurer, à se plaindre par la ville des dépenses et des charges extraordinaires dont les accablaient le comte Guido Novello et ceux qui gouvernaient le territoire. Les chefs gibelins, inquiets de ces murmures et menacés d'un soulèvement de la plèbe, élisent, pour lui plaire, deux podesta : Catalano de Malavolti, Guelfe, et Loderingo de Liandolo, Gibelin, tous deux Bolonais et de l'ordre des Frères-Joyeux, institué par le dernier ; on était chevalier en prenant l'habit, la robe était blanche et le manteau gris ; les armes, un champ blanc avec une croix vermeille surmontée de deux étoiles; les chevaliers devaient défendre les veuves, les orphelins, et comme les autres ordres rétablir partout la paix ; mais ils s'occupaient plus des plaisirs que de leur mission. L'habit religieux fit croire que ces deux-ci dirigeraient avec probité les dépenses de la commune; on les établit dans le palais du peuple, contre l'abbaye. Attachés chacun à un parti différent, mais hypocrites, ils se montrèrent d'accord dans leur intérêt plus que dans celui de la république. Ils choisissent cependant trente-six hommes de la classe moyenne, ou *bons-hommes*, marchands et artisans, Guelfes et Gibelins, les meilleurs citoyens de la ville, et ils les

(1) Ricordano Malespini, cap. 180.— G. Villani, cap. 8, lib. VII.

chargent de faire les dépenses de la commune et de la gouverner avec eux. Les trente-six *bons-hommes* se réunissent tous les jours, pour le conseil, dans la boutique et dans la cour des consuls qui dirigeaient le travail ou l'art de la laine au Marché-Neuf, à Calimala, et là ils font un réglement aussi (1266) important que l'avait été l'armement du peuple, lors de la création des *anciens* en 1250. Alors on avait organisé le *vieux ou le premier peuple de Florence*, ici on organise *le second peuple* en organisant les arts.

Dès long-temps Florence avait été divisée en corporations d'arts et métiers (1). A l'époque où nous sommes, elle comptait sept arts majeurs et cinq arts mineurs. Les arts majeurs se composaient de :

L'art des juges et notaires.

L'art des marchands de draps français habitant à Calimala.

L'art des banquiers ou changeurs.

L'art de la laine.

L'art des médecins et apothicaires.

L'art de la soie et de la mercerie.

L'arts des pelletiers et fourreurs.

Les trente-six donnèrent à chacun de ces arts des consuls, des capitaines, un gonfalon (étendard) et une enseigne pour marcher si l'on s'armait dans la ville, et s'il en était besoin, à la défense du peuple et de la commune; c'était rendre les arts très-forts et développer toujours davantage la tendance des mœurs publiques; les corps furent organisés avec l'éclat et le bruit qui semblent en Italie comme l'effet de l'existence et de la lumière ; on vit flotter dans les airs les nouveaux étendards des arts ; les juges et les notaires eurent le champ d'azur avec une grande étoile d'or; les marchands de draps français logés à Calimala, le champ rouge avec une aigle d'or; les banquiers, le champ vermeil semé de florins d'or; l'art de la laine, le champ vermeil avec un mouton blanc;

(1) Notes savantes de Ildefonso di San Luigi à l'Histoire de Florence de Stefani. Delizie degli eruditi.

les médecins et les apothicaires, le champ vermeil avec la Vierge et son fils; l'art de la soie et de la mercerie, le champ blanc avec une porte rouge de sainte Marie, les pelletiers, un champ d'azur avec l'*Agnus Dei* (1).

Ainsi les arts majeurs se trouvèrent former une armée civile, avec ses chefs, ses drapeaux, ses armoiries, ses passions, son pouvoir. L'institution tiendra ce qu'elle semblait promettre. Les cinq arts mineurs laissés encore sans armes, comprenaient l'art des marchands de coupons, bonnetiers, fripiers; l'art des bouchers; l'art des cordonniers; l'art des maçons et charpentiers; l'art des forgerons et serruriers.

Remarquons que comme jadis on avait tiré les consuls, puis les *anciens* des meilleurs citoyens, ainsi on en tira les trente-six et les capitaines et consuls des arts. Ce qui fait qu'en même temps qu'on armait le peuple on gardait l'élection d'en haut; les chefs du peuple se recrutaient eux-mêmes sans consulter, comme chez les Romains, les suffrages de la plèbe.

Ces nouveautés, loin de rassurer les Gibelins, augmentèrent leur inquiétude; les Uberti, les Fifanti, les Scholari, les Lamberti, et les autres grandes maisons de Florence trouvaient que les trente-six favorisaient trop les Guelfes plébéiens qui étaient restés à Florence, et que tout semblait dirigé contre les Gibelins, depuis la bataille de Grandella. Le comte Guido, qui cherchait à se maintenir en favorisant tantôt un parti tantôt l'autre, envoya demander du secours à ses alliés, à Pise, Sienne, Arezzo, Pistoïa, Prato, Volterre, Colle, San-Geminiano, de sorte qu'avec six cents Allemands qu'il avait à Florence, il se trouva bientôt avoir quinze cents cavaliers.

Pour payer ses Allemands il veut alors mettre un impôt qui paraît trop grave aux trente-six; ces chefs résistent d'une façon qui mécontente les Gibelins, et comme ceux-ci étaient déjà inquiets de la nouvelle organisation du peuple, ils ordonnent de soulever le territoire et de disperser les trente-six avec la cavalerie allemande. Les premiers

(1) Ricordano Malespini, cap. 183.— G. Villani, cap. 13, lib. VII.

Gibelins armés sont les Lamberti ; ils arrivent dans Calimala avec leurs troupes en criant : Où sont ces scélérats de trente-six, que nous les taillions tous en pièces ? — Les trente-six étaient alors réunis en conseil dans la boutique au bas de la maison Cavalcanti, au Marché-Neuf. Ils sortent aussitôt du conseil ; au même instant la ville se soulève, chaque homme ferme sa boutique pour aller combattre, et tout le peuple se rend dans la Via larga di Santa Trinita. Un noble gibelin, Gianni Soldanieri, se fait chef de la plèbe par ambition, sans songer à ce qu'il en adviendrait à lui et son parti ; sa maison s'arme, les plébéiens se réunissent en grand nombre, et ils commencent à élever une barricade au pied de la tour de Jérôme. Le comte Guido, avec sa cavalerie et les nobles gibelins, marche en armes à la place San-Giovanni ; il s'avance plus loin contre le peuple, et fait attaquer les barricades de la maison des Tornaquinci ; un Allemand à cheval se jette au milieu de la barricade ; la plèbe s'y maintient hardiment, munie de bonnes et grosses arbalètes, et elle jette d'énormes pierres du haut des tours et des maisons. Le comte ne pouvant la disperser, fait rebrousser l'enseigne et revient avec sa cavalerie à la place San-Giovanni ; de là il se rend à San-Pulinari, où étaient les deux frères podesta ; sa cavalerie s'étendait depuis Porta-San-Pietro jusqu'à San-Firenze ; il demande les clefs de la ville pour s'enfuir, effrayé des pierres qu'on avait jetées des maisons et craignant d'en être assommé. Le comte prend avec lui, pour sa sûreté, trois des trente-six, Uberto de Pulci, Cerchio de Cerchi, Guidingo Savorigi, les plus puissans de la ville ; les deux frères joyeux crient du palais pour les rappeler, leur disent de rassurer le comte, que le peuple se calmerait, que les Allemands seraient payés ; mais le comte Guido épouvanté ne veut rien entendre, demande encore les clefs de la ville et emmène son énorme cavalerie.

Ainsi ces Allemands qui, dans la campagne, avaient épouvanté les soldats citoyens, sont eux-mêmes effrayés de se voir renfermés dans les murs d'une ville soulevée.

A chaque instant, ce peuple florentin laissait ainsi trembler ses chefs. Florence fut la ville des émeutes et des barricades ; les partis s'effrayaient promptement et s'enfuyaient

aussitôt. Le comte, après avoir obtenu les clefs, examine s'il a tous ses Allemands, ses Pisans et ses autres alliés, s'achemine vers une des portes, et se retire à Prato (1). Nov. 1266. Mais ce qu'il fit de plus risible, ce fut de juger, en arrivant à Prato, qu'il avait agi follement en s'éloignant, et de vouloir revenir en armes le lendemain matin tenter la fortune ; l'audace lui venait trop tard ; il se présente trois heures après le lever du jour à la porte du pont alla Caraia, et demande que cette porte lui soit ouverte. La plèbe court aux armes, résolue de défendre la ville, déjà garantie par ses murs et ses fossés ; elle se tient armée derrière la porte jusqu'au soir, et le comte et les Gibelins, sans pouvoir se faire ouvrir ni par les promesses, ni par les menaces, s'en retournent bafoués à Prato, incapables même de s'emparer en route du château de Capalle.

Les deux podesta frères-joyeux sont aussi renvoyés de Florence pour ne plus reparaître que dans l'enfer de Dante. Comme ces frères-joyeux étaient des fourbes qui se jouaient de leur habit religieux, et surtout comme Catalano et Loderingo avaient promis de rétablir la paix dans Florence et avaient protégé les Guelfes et préparé le triomphe de leur parti, Dante nous les montre au milieu des hypocrites : « Nous trouvâmes ici en bas une foule de gens fardés qui marchaient à pas lents, pleurant et semblant las et vaincus. Ils portaient des chapes avec les capuchons baissés sur les yeux, de la forme de celles des moines de Cologne. Elles sont dorées dehors, mais au dedans elles sont de plomb et si pesantes que celle de Frédéric auprès semble de paille. O manteau fatigant pour l'éternité ! Nous tournons à gauche avec eux en écoutant leurs gémissemens. Mais ces gens, fatigués du poids de leurs manteaux, venaient si lentement que nous en rejoignions de nouveaux à chaque pas.

— Trouvez-en un parmi eux, dis-je à mon guide, qui se connaisse au nom ou à l'action, cherchez-le du regard. — Et l'un, entendant la langue toscane, cria derrière nous :

(1) Ricordano Malespini, cap. 184. — G. Villani, lib. VII, cap. 14.

— Arrêtez, vous qui courez ainsi dans cet air obscur, peut-être aurez-vous de moi ce que vous cherchez. — Mon guide me dit alors : — Attends-le, et marche ensuite selon son pas. — Je m'arrêtai, et j'en vis deux qui montraient par leur visage un grand empressement d'être avec moi; mais ils étaient retardés par leur charge et par le chemin étroit. Quand ils nous eurent joints, ils me contemplèrent d'un regard louche et sans parler, puis ils se tournèrent l'un vers l'autre, disant : — Celui-ci semble vivant à sa respiration, et si tous deux sont morts, par quel privilége marchent-ils sans la pesante robe? — Puis ils me dirent : — O Toscan, qui es venu au cercle des coupables hypocrites, ne dédaigne pas de dire qui tu es. — Je suis né et j'ai grandi, leur répondis-je, sur le beau fleuve de l'Arno, dans la grande ville, et j'ai le même corps que j'ai toujours eu. Mais vous, qui êtes-vous, qui montrez tant de douleur sur votre visage, et qui avez à peine de la voix pour parler? — L'un me répondit : — Nos robes sont d'un si lourd plomb que leur poids nous fait trébucher. Nous fûmes frères-joyeux et Bolonais, nommés, moi Catalano, et celui-ci Loderingo, élus podesta par la ville, comme elle a coutume de choisir des hommes étrangers aux partis, et on voit encore près du Guardingo ce que nous fûmes. »

CHAPITRE III.

RÉTABLISSEMENT DU GOUVERNEMENT POPULAIRE. — DOUZE BONS-HOMMES ET CONSEILS. — MAGISTRATURE DU PARTI GUELFE.

Les Florentins délivrés *réforment la terre*, et pour s'assurer mieux contre le comte Guido Novello, ils envoient chercher à Orvieto des troupes, un podesta et un capitaine; on leur envoie cent cavaliers, un podesta (Ormanno Monaldeschi) et un capitaine du peuple. Les Guelfes sont rappelés; leur paix conclue avec les Gibelins est célébrée par plusieurs mariages : un des Adimari fait épouser

à son fils la fille du comte Guido Novello, son frère épouse une Ubaldino, et Cavalcante de Cavalcanti marie son fils, célèbre par son talent littéraire, à la fille de Farinata des Uberti ; d'autres mariages moins illustres se concluent aussi ; mais ces heureuses unions éveillent l'inquiétude guelfe. La paix dure peu, les Guelfes rentrés à Florence et forts de la victoire du roi Charles, députent secrètement en Pouille vers ce prince, pour lui demander des troupes et un chef. Le roi leur envoie le comte Guido de Monforte avec huit cents cavaliers français qui arrivent à Florence le jour de Pâques 1267 ; mais déjà la nuit précédente les Gibelins étaient sortis de la ville sans tirer l'épée pour se retirer à Sienne, à Pise et dans d'autres châteaux. Le jour de Pâques était le même jour où ils avaient jadis tué Buondelmonte, en commençant la longue lutte des partis. Les Florentins donnent la seigneurie de *la terre* au roi Charles pour dix ans, et lui envoient cette nomination par une ambassade, comme offerte librement. Le roi répondit qu'il voulait le cœur et la bonne volonté des Florentins et nulle autre juridiction ; il accepta pourtant à la prière de la commune, et depuis il envoya chaque année ses vicaires ou podesta (1).

Le premier arrive, et on nomme douze *bons hommes* pour gouverner l'État, comme faisaient autrefois les *anciens*, en rétablissant ainsi tout-à-fait le gouvernement populaire : on forme un autre conseil des cent *bons hommes* du peuple, sans lequel nulle dépense ni nulle grande chose ne se pouvait faire ; de ce conseil on allait débattre au conseil des capitaines des arts majeurs et à celui de la *credenza* (confiance) qui faisaient quatre-vingts membres, tous plébéiens et guelfes. La même affaire était portée le jour suivant au conseil de la podesta, composé de huit nobles et plébéiens et des capitaines des arts ; l'affaire enfin se décidait au conseil général de trois cents hommes de toutes conditions, appelés les conseillers opportuns, où se donnaient les châteaux et les dignités, les charges grandes et petites.

L'argent de la commune fut confié aux religieux de

(1) Ricordano Malespini, cap. 185.— G. Villani, lib. VII, cap. 15.

l'abbaye de Settimo et à ceux d'Ogni-Santi, de six mois en six mois (1).

Comme les Guelfes étaient embarrassés sur ce qu'ils feraient des biens des fugitifs, le pape Urbain et le roi Charles décidèrent qu'il serait fait trois parts des biens des Gibelins, une pour la commune, une pour les Guelfes qui avaient été exilés, la troisième fut remise au parti guelfe pour un certain temps et lui composa un fonds pour tous ses besoins ; aide qui fit dire au cardinal Octave des Ubaldini que les Gibelins ne rentreraient jamais à Florence. Une chose non moins importante que de donner des fonds au parti fut de l'organiser en une sorte de magistrature qui, plus tard, deviendra formidable, non seulement à la plèbe, mais aux Guelfes eux-mêmes, et qui formera comme un corps dans l'État. Ce fut par l'avis du pape et du roi Charles (car malgré leur fierté républicaine, les Florentins faisaient toujours intervenir une autorité dans leurs affaires) qu'on créa trois capitaines du parti nommés tous les deux mois ; leur conseil secret était composé de quatorze membres, et le plus grand conseil de soixante nobles et plébéiens, qui nommaient au scrutin les capitaines du parti et les autres officiers. On créa enfin trois nobles et trois plébéiens prieurs du parti, qui furent gardiens de la monnaie, dépositaires du sceau, et syndics accusateurs des Gibelins. Organisation forte et unique d'un parti politique !

Les Gibelins les plus illustres et les chefs, réfugiés dans le château de San Ilario, d'où ils continuaient la guerre, sont vaincus par les Florentins et le maréchal du roi Charles avec sa cavalerie française ; ils étaient huit cents hommes ; tous furent pris ou tués, et entre eux les Uberti, Fifanti et beaucoup de familles du peuple, revers accablant pour les Gibelins ! Un jeune Uberti, monté sur un clocher, se précipita d'en haut plutôt que de tomber dans les mains des Buondelmonti ses ennemis, victime de la bravoure et de la haine départies à sa maison.

Les autres prisonniers considérables furent ramenés à

(1) Ricordano Malespini, cap. 186. — G. Villani, cap. 18, lib. VII.

Florence et mis dans la tour du palais. Plusieurs terres de la Toscane revinrent alors au parti guelfe et chassèrent les Gibelins. Lucques, Pistoïa, Volterre, Prato, San-Giminiano, Colle, firent une ligue avec Florence. Pise et Sienne restèrent seules du parti gibelin. Il en fut de même en Lombardie. Ainsi, en peu de temps, ces deux provinces changèrent de face.

Le roi Charles, nommé par le pape, vicaire impérial en Toscane, arrive alors à Florence suivi de ses barons; il est reçu comme seigneur et le caroccio mené à sa rencontre. Les Français apportaient un grand luxe dans les villes d'Italie, émerveillées de leur magnificence et de leurs façons monarchiques. Charles, durant huit jours qu'il passa à Florence, avant d'aller continuer les lents succès et la lente guerre des châteaux (1), arma plusieurs chevaliers, mais ce qu'il faut rapporter avec le plus de soin, c'est sa visite à Cimabue. Cimabue faisait renaître les beaux arts dans sa république de marchands, il finissait alors pour l'église de Sainte-Marie-Nouvelle une Vierge dont la beauté parut si admirable aux Florentins, que ce noble peuple trouva charmant de conduire le roi voir cette Vierge à l'atelier de Cimabue, au fond d'un jardin dans la solitude. Tout le monde courut dès ce moment la visiter avec tant de joie que l'endroit en prit le nom de *Borgo allegri*. La Vierge fut portée à Sainte-Marie-Nouvelle avec une procession et des trompettes, et Cimabue, dans ce pays du beau, se vit récompensé par la gloire et une somme considérable (2).

CHAPITRE IV.

NAISSANCE DE DANTE. — SÉJOUR DU PAPE GRÉGOIRE X. — MAGISTRATURE DE DEUX MOIS CRÉÉE PAR LE CARDINAL LATINO.

Deux ans avant le rétablissement de la liberté, dans l'année 1265, cinq ans après la bataille de l'Arbia, un grand

(1) Ricordano Malespini, cap. 188. — G. Villani, cap. 21, lib. VII. Cronica di Paolino di Piero. Muratori.

(2) Vasari, Cimabue.

homme était né, Dante avait vu le jour dans la famille des Alighieri. Avec lui et par lui allait naître une nouvelle ère pour l'Italie : poète, historien, créateur de la langue, juge de son siècle, dispensateur de la gloire et de la honte, Dante domine pour la postérité le temps où il a vécu. Saluons son berceau, et si d'autres historiens ont célébré la naissance de tant d'enfans dont le rang seul fit le mérite, célébrons dans des siècles plus éclairés ces hommes de vraie race royale, qui faisaient plier le monde matériel devant leur domination morale, en montrant assez à quel rang le Créateur les destine.

Au temps où Charlemagne avait rebâti Florence, un jeune Eliseo de la famille des Francipani était venu de Rome s'y établir. Il laissa après lui une race nombreuse qui porta le nom des Elisei. Un des descendans nommé Cacciaguida épousa une Alighieri de Ferrare, aussi noble par le sang que par les mœurs et la beauté. C'est lui qui reconnaît Dante au paradis et lui dit : « Au sein d'une belle et calme citoyenneté, dans cette douce ville, Marie, invoquée à grands cris par ma mère, aida à ma naissance, et dans votre ancien baptistère je fus ensemble chrétien et Cacciaguida. Morouto et Elisei furent mes frères. Ma femme vint à moi de la vallée du Pô, et d'elle est venu ton surnom. Je suivis l'empereur Conrad, et ma conduite lui plut tellement qu'il m'arma de sa milice. Sous lui je marchai contre le peuple et la loi méchante qui usurpent, par la faute de votre pasteur, ce qui vous appartient de droit. Cette nation impie trancha mes jours, me sépara du monde trompeur qui perd tant d'âmes ; et, du martyre, je vins à cette paix (Paradis, chap. XV). » La femme de Cacciaguida s'était plue à donner à un de ses fils le nom de sa maison: une nouvelle branche laissant le nom des Elisei, s'appela Alighieri. C'est d'elle que naquit Dante. Sa mère, Bella, enceinte de lui, rêva un jour, d'après le récit de Boccace, qu'elle était sous un grand laurier, dans une verte prairie, à côté d'une très grande fontaine; là, elle accoucha d'un fils qui, en très peu de temps, nourri de graines et de fleurs qui tombaient de l'arbre, et de l'eau de la claire fontaine, lui sembla devenir

berger; comme il s'efforçait d'avoir des feuilles de l'arbre qui l'avait nourri, elle crut le voir tomber, et quand il se releva ce n'était plus un homme mais un paon (1).

Tandis que Dante, agité par sa supériorité dès l'enfance, commençait sa vie, la race des Souabe, fertile en grands, hommes, allait périr dans son unique rejeton mâle, le brave et jeune Couradin, l'espoir des Gibelins, appelé par eux d'Allemagne, reçu à Pise, un moment triomphant, puis vaincu à son entrée dans le royaume de Naples aux champs de Tagliocozzo, fait prisonnier et décapité par Charles d'Anjou qui n'épargna dans nulle occasion la cruauté (1268). Les combats où s'illustrèrent les Souabe, dans des temps encore si rudes sont dignes d'être célébrés. Mais la république florentine n'y prit qu'une part relative. Elle s'occupait avec plus d'ardeur à venger la bataille de Mont-Aperti, dont elle gardait tant de souvenirs par une victoire sanglante sur les Siennois (1269) que commandait le même Provenzano Salvani, qui fut pris alors et cruellement décapité. Les Florentins s'emparèrent de plusieurs châteaux sur les Gibelins, ils s'avancèrent jusque sous les murs de Pise; et comme les Gibelins, selon l'accord avec Sienne, étaient chassés de Pise, quatre d'entre eux furent faits prisonniers par les Florentins: c'étaient des exilés de Florence, trois Uberti et un Grifone de Feghine. Le roi Charles, consulté sur ce qu'on devait faire, manda à son podestat de les faire juger comme traîtres à la couronne. Ils furent décapités, excepté le plus jeune des Uberti qui alla mourir dans la tour de Capoue; comme ils marchaient au supplice un des Uberti demanda à l'autre: — Où allons-nous? — Et l'autre: — Nous allons payer une dette qu'ont laissée nos pères (2).

Le pape Grégoire X, protecteur des croisades, passa par Florence en se rendant au concile de Lyon (1273); il était accompagné de ses cardinaux, du roi Charles (de retour de la malheureuse croisade où mourut le roi saint

(1) Boccaccio, Vita di Dante.

(2) Ricordano Malespini, cap. 95. — G. Villani, cap. 31, 32, 33, 35, lib. VII.

Louis), et de l'empereur-roi Baudoin de Constantinople (neveu du premier Baudoin, qui avait conquis Constantinople avec les Vénitiens). Ces souverains, suivis de seigneurs et de barons furent reçus en triomphe par la république ; le doux et riant séjour de Florence plut au pape à cause de la pureté des eaux et de l'air, et il se décida à y passer l'été avec sa cour. Affligé de voir cette ville divisée et les Gibelins absens, il voulut rétablir l'harmonie, car il ne rêvait que paix parmi les chrétiens et que guerre en Orient; il fait appeler les Gibelins, et le 11 juillet il convoque le peuple florentin sur le rivage de l'Arno, au pied du pont Rubaconte, où l'on avait préparé des échafaudages pour les souverains et les seigneurs. Le pape vient là avec ses cardinaux, le roi Charles, l'empereur Baudoin, et toute la cour, il rend publiquement sentence de paix sous peine d'excommunication et il ordonne aux syndics des deux partis de se baiser sur la bouche. Après s'être fait livrer des otages et des cautions, il remet aux mains du roi Charles tous les châteaux tenus par les Gibelins; les otages de ceux-ci furent conduits aux maremmes. Cette paix devait durer peu. Le même jour, le pape fonda l'église de Saint-Grégoire, à la tête du pont Rubaconte; les Mozzi, qui étaient les marchands de l'église et du pape, la firent bâtir. En peu de temps ils étaient devenus si riches, que le pape habitait alors leur palais à Florence. Quatre jours après la paix jurée, le pape quitta Florence pour s'en aller à Mugello. On attribua son départ à la prompte violation de la paix. Comme les syndics gibelins qui avaient donné le baiser de paix restaient à Florence pour négocier et retournaient à leur auberge, on leur dit que, s'ils ne quittaient pas la ville, le maréchal du roi Charles, à la demande des nobles guelfes, les ferait mettre en pièces. On peut croire le fait vrai, à cause de la haine des partis; les Gibelins partirent aussitôt, la paix fut rompue, et le pape excommunia Florence en se retirant à Mugello, brouillé aussi avec le roi Charles (1). A

(1) Ricordano Malespini, cap. 198.— G. Villani, cap. 44, lib. VII.

son retour de Lyon, le pape ne pouvait éviter de passer par Florence à cause des grandes eaux de l'Arno; il n'en fut pas plus tôt sortit qu'il l'excommunia de nouveau, en prononçant avec colère ces mots du spaume : *in camo et freno maxillas eorum constringe qui non approximant ad te.* Sa mort, arrivée peu de jours après à Arezzo, rassura les Guelfes effrayés (1).

Les Florentins se mêlaient aux luttes guelfes et gibelines dans la Romagne et la Toscane; toute l'Italie était en mouvement par les querelles sans cesse renaissantes de la noblesse et des partis. Bologne voyait comme Florence les combats perpétuels de maisons rivales. Le comte Ugolin et les Guelfes chassés de Pise y furent rétablis par les armes des Florentins. Plus loin d'autres débats enlevaient la domination de Milan aux Della Torre pour la donner aux Visconti. Les villes de la Lombardie avaient vu finir les jours glorieux de leur liberté villageoise; sous les chefs gibelins, protégés par Frédéric II, ces villes s'étaient accoutumées à obéir; depuis elles avaient subi des jougs divers (1276). Les seigneurs Della Torre furent défaits à Corte-Nuova, par le marquis de Montferrat et exilés de Milan; deux d'entre eux furent tués, six furent pris, et les Guelfes chassés aussitôt de Milan. La maison Della Torre était la plus grande et la plus puissante qui fût en Italie. L'archevêque Visconti et sa famille rentrèrent avec les exilés; son frère Matteo fut fait capitaine du peuple, et bientôt les Visconti allaient établir à Milan un pouvoir encore plus grand que ceux des Della Torre (1).

La Romagne, non moins agitée par les divisions de ses villes, se vit donnée par Rodolphe, roi des Romains, au pape Nicolas III des Orsini, qui, cardinal modeste et pape ambitieux, enrichissait sa maison et faisait commencer le palais papal de Saint-Pierre. Le roi Charles d'Anjou refusa sa parenté disant : « Quoiqu'il ait les bas rouges, son

(1) G. Villani, cap. 50, lib. VII. — Cronica di Paolino di Piero. Rerum italicarum scriptores.

(2) G. Villani, cap. 52, lib. VII.

lignage n'est pas digne du nôtre parce que sa seigneurie n'est pas d'héritage. » Le pape lui garda vengeance jusqu'aux vêpres siciliennes.

Cependant les seigneurs guelfes de Florence, reposés dans la victoire et les honneurs des guerres passées, et enrichis des biens des exilés gibelins, avaient recommencé, selon l'activité de la république, à se diviser entre eux par orgueil et par envie. Les plus grandes inimitiés étaient entre les Adimari et les Donati ; à ceux-ci s'étaient joints les Tosinghi et les Pazzi, de manière que toute la ville était en péril. Les Guelfes, les capitaines du parti guelfe et la commune de Florence envoient une ambassade solennelle à la cour du pape Nicolas III pour lui demander de remettre l'accord entre les Guelfes, qui étaient prêts à se chasser les uns les autres. En même temps les exilés gibelins députent au pape pour lui demander de rétablir entre eux et les Guelfes la paix ordonnée par Grégoire X. Le pape confirme cette paix, et donne ordre au cardinal légat Latino, qui était occupé déjà à pacifier la Romagne, de passer à Florence avec trois cents cavaliers pour réconcilier les partis (1278). Le cardinal Latino, homme capable, réconcilia d'abord les Uberti et les Buondelmonti. Quelques Buondelmonti qui refusèrent la paix furent exilés et excommuniés. Le cardinal, dans une solennité semblable à celle qu'avait ordonnée Grégoire X, convoqua le peuple en parlement et ordonna aux syndics des deux partis ennemis de se donner le baiser de paix. Les Gibelins furent rappelés, on leur rendit leurs biens tout en retenant dehors quelques-uns des chefs ; des alliances se formèrent entre les Adimari et leurs ennemis, les Tosinghi, Donati et Pazzi. La ville se calma pour quelque temps, et afin de consolider l'union, le cardinal Latino, au lieu de douze *bons-hommes* qui gouvernaient Florence, en nomma quatorze ; huit Guelfes et six Gibelins : il voulait rapprocher à jamais les partis ; mais chose embarrassante ! l'histoire ne nous dit pas pourquoi le cardinal changea les élections par an, qui étaient celles des anziàni, pour instituer les élections des quatorze *bons-hommes*, de deux mois en deux mois, avec un certain mode d'élection (1278),

ce qui mit une variété perpétuelle dans les chefs, et entretint dans la ville une agitation continuelle. Voici donc encore une nouvelle forme de gouvernement et une magistrature renouvelée tous les deux mois (1).

Cependant le parti guelfe allait éprouver de nouveaux revers dans son chef, et l'attention de Florence est bientôt détournée de ses propres affaires par les malheurs de Charles d'Anjou, jusqu'ici toujours heureux. Il devait, appui de son gendre chassé de Constantinople, porter la guerre en Orient, il rêvait de nouvelles grandeurs lorsque ses nombreuses injustices, ses vexations particulières, sa tyrannie firent éclater un orage imprévu qui brisa en un jour sa fortune.

Les Siciliens étaient les plus maltraités ; l'insolence française n'épargnait pas un peuple passionné et vindicatif. Jean Procida, seigneur sicilien, trama à lui seul le soulèvement de la Sicile. Retiré chez Pierre d'Aragon, époux de l'héritière des Souabe, fille de Manfred, il alluma l'ambition au cœur de ce prince et passa la mer plusieurs fois pour s'entendre avec les Grecs, le pape et la Sicile. Au jour de Pâques, à l'heure des vêpres, les Français furent massacrés à Palerme ; la Sicile entière se révolta, Pierre d'Aragon s'arma, et Charles informé de ce revers au comble de la prospérité (1282) : « Sire Dieu, dit-il dans la plus grande agitation, s'il t'a plu de m'envoyer une fortune ennemie, qu'il te plaise aussi de me faire tomber à petits pas ! »

Tandis qu'il préparait ses forces, la commune de Florence lui envoya cinquante cavaliers armés et cinquante gentilshommes des principales maisons de Florence pour qu'il les fît chevaliers, avec cinq cents cavaliers sous les ordres d'un comte Guido ; le roi reçut gracieusement ces troupes qu'il emmena avec lui en Sicile (2).

(1) Ricordano Malespini, cap. 205.— G. Villani, cap. 56, lib. VII.

(2) Giachetto Malespini, cap. 210.— G. Villani, cap. 57, 61, 64, lib. VII.

CHAPITRE V.

INSTITUTION DES PRIEURS A LA PLACE DES BONS-HOMMES. — SECOND PEUPLE DE FLORENCE.

Les événemens de la Sicile, l'arrivée en Toscane d'un vicaire de l'empire, les guerres de la Romagne, firent voir avec déplaisir aux Florentins des Gibelins diriger l'état avec les Guelfes (1282). Les quatorze bons-hommes institués par le cardinal Latino, dont six étaient Gibelins et huit Guelfes, s'accordaient mal entre eux à cause de leur nombre et de leurs partis divers. Pour le salut de l'État on détruit donc le gouvernement des quatorze. On crée une nouvelle seigneurie, de deux mois aussi ; et le peuple florentin, entraîné toujours plus rapidement vers une démocratie complète, la compose uniquement de trois *Prieurs des arts*, nommés ainsi sur ce que Jésus-Christ dit à ses disciples : *vos estis priores*.

C'était un changement tout plébéien, puisque les chefs s'appelaient Prieurs des arts majeurs, c'est-à-dire du commerce et de la plèbe. Aussi ce changement fut commencé par les consuls et le conseil de l'art de la laine, logé à Calimala, où se trouvaient les plus sages et les puissans citoyens, les premiers entre les nobles et les plébéiens, adonnés tous au commerce et dévoués au parti guelfe et à l'Église. Les trois premiers Prieurs des arts furent le noble Bartolo de Bardi, (fils d'un chevalier) pour l'art du drap étranger de Calimala, Rosso Bacherelli pour l'art de changeurs, et Salvi del Chiari Girolami, pour l'art de la laine, chacun choisi d'un différent quartier de la ville. Ils commencèrent en juin leur charge pour deux mois jusqu'en août, où les Prieurs devaient être renouvelés. Établis et nourris aux frais de la commune, dans l'abbaye de Florence (où s'assemblaient les anziani au temps du vieux peuple de Florence, et ensuite les quatorze); on leur donna six sergens et six messagers pour convoquer les citoyens. Les Prieurs ainsi

que les capitaines du peuple devaient gouverner les grandes affaires de la commune et réunir les conseils. Comme leur gouvernement plut aux citoyens, aux mois suivans on nomma six Prieurs, un pour chaque quartier de la ville, en ajoutant trois arts aux trois arts majeurs qui avaient dejà des Prieurs, l'art des médecins et des apothicaires, l'art de la soie et de la mercerie, l'art des fourreurs et des pelletiers. Successivement dans la suite on porta jusqu'à douze le nombre des arts majeurs et des Prieurs. Ceux-ci étaient des nobles et des plébéiens qui avaient une bonne réputation et *qui avaient bien travaillé*; ils devaient être artisans ou marchands. Ainsi s'affermissait *le seconde peuple de Florence.* On créa de plus un gonfalonier de justice. L'élection des Prieurs se faisait par les anciens Prieurs secondés des capitaines des douze arts majeurs; les anciens ajoutaient quelque nom pour chaque quartier; puis on allait au scrutin secret, et celui qui avait le plus de voix était fait Prieur. L'élection avait lieu dans l'église de Saint-Pierre-Scheraggio et le capitaine du peuple restait devant l'église dans une maison qui se trouvait là (1).

On organisa enfin les arts mineurs comme les arts majeurs; les arts mineurs étaient au nombre de cinq; on leur donna un gonfalon et des armes; aux marchands de coupons, bonnetiers, fripiers, une enseigne blanche et vermeille; aux bouchers le champ jaune avec un bouc noir; aux cordonniers un étendard rayé blanc et noir; aux maîtres maçons et charpentiers le champ rouge, et dedans la scie, la hache, etc.; aux forgerons et serruriers le champ blanc avec de grandes tenailles noires.

Les Siennois imitèrent bientôt les Florentins en créant leur gouvernement des *Neuf*, renouvelés tous les deux mois, et pris dans le commerce. Pistoïa, Lucques, devaient aussi adopter ces institutions plébéiennes, car les villes guelfes qui suivaient Florence (dont l'influence était si grande dans la Toscane), favorisèrent à son exemple la plèbe contre la noblesse.

(1) Giachetto Malespini, cap. 214. — Villani, cap. 79, lib. VII. — Machiavelli, lib. II.

La création des Prieurs des arts, opérée par l'art de la laine, fut un des plus grands triomphes de la plèbe sur la noblesse, qui bien que vaincue, était encore insolente et redoutée. Nous avons vu d'abord les arts s'organiser; ici nous les voyons s'emparer entièrement du gouvernement; ainsi nous avions vu, en remontant plus en arrière, une aristocratie puissante gouverner la république, quand aujourd'hui cette ville de commerce n'obéit plus qu'à des marchands. Le peuple, témoin attentif des luttes, ennobli par les affaires où les Italiens portent des impressions si élevées, s'enflamma toujours davantage. Nous avons admiré le gouvernement des *anciens;* nous allons voir bientôt des luttes encore plus populaires, un gouvernement singulier qui donna l'impulsion à la Toscane et dont on ne trouve d'exemple nulle part.

C'est ici d'ailleurs l'organisation d'une manufacture plus que d'une république, et c'était bon pour une ville sujette de l'empire ou de l'Église, ou de Naples, et qui n'avait point d'ambition. Florence eut tous les mérites de la démocratie; chez elle le peuple fut supérieur à la noblesse, la vainquit, l'entraîna dans ses boutiques, s'organisa fortement; mais Florence manqua du pouvoir d'en-haut, de l'aristocratie, de ce qui fait l'ambition et la puissance des États. Les circonstances, le peu d'habileté de la noblesse, l'intelligence de la plèbe qui aspirait au gouvernement, de la richesse commerciale qui attira les nobles eux-mêmes dans les boutiques et parmi le peuple, tout concourut à mettre les marchands à la tête des affaires. En étudiant Florence, on comprend mieux les conditions de la puissance; et si la république antique qui tenait encore celle-ci sous le joug (car c'est l'autorité de l'empire qui rangeait Florence dans la dépendance), si la république romaine dut sa puissance à son aristocratie, dans les temps éclairés où les aristocraties héréditaires sont finies pour jamais, la politique du moins restera une science, qui a ses hommes comme les autres sciences, qui doit les juger elle-même, et qui comme la guerre ne peut admettre que des hommes d'élite à sa

tête; car pourquoi traiter le gouvernement avec moins de précautions que la guerre? Florence a joué en Italie le rôle d'Athènes en Grèce, avec la différence hélas! des modernes aux anciens. La plèbe à Athènes ne fut pas d'ailleurs organisée si fortement; elle avait des esclaves et pas de commerce; les grands hommes purent la séduire et l'entraîner; le parti du commerce, les *bons-hommes* à Florence s'opposèrent longtemps à l'ambition publique, mais enfin, comme à Athènes, l'absence même d'un pouvoir d'en-haut précipita la plèbe sous un chef.

Mais bien que Florence opprimât son aristocratie, elle en subit pourtant en beaucoup de choses l'influence, et un peuple vainqueur de son aristocratie n'est pas un peuple sans aristocratie. Les anciens palais des nobles servirent de modèles aux marchands; des armoiries ornèrent les gonfalons du peuple; une élégance se montra qui n'était pas plébéienne, et si le pouvoir d'en-haut manqua dans la politique, bien des manières et des idées aristocratiques restèrent. Nous remarquerons donc jusqu'ici cinq traits qui caractérisent Florence.

Une démocratie armée et forte.

Pas de sénat ni de corps politique à vie qui fasse une science de la politique, mais pas de suffrages et l'élection dans les mains des magistrats.

Une plèbe supérieure à sa noblesse.

Le commerce dominant le caractère du peuple et entraînant dans les boutiques la noblesse elle-même.

Une noblesse vaincue mais influente, et qui donne une couleur brillante à la démocratie.

Rome et son empire victorieux encore pour tenir Florence à des idées d'humilité et de sujétion.

CHAPITRE VI.

LE COMTE UGOLIN.

Florence n'avait jamais été si prospère; les guelfes et les marchands la gouvernaient en paix: la ville avait

alors deux cents cavaliers armés, plusieurs brigades de cavaliers et de nobles qui soir et matin donnaient de riches repas; la vie s'écoulait dans les plaisirs sous un ciel heureux : des bouffons et des gentilshommes, dit la chronique, venaient de Lombardie et de toute l'Italie, reçus joyeusement, et nul homme de renom ne passait par Florence sans être fêté et escorté par les cavaliers (1).

On accueillit dans ces fêtes et avec honneur le prince de Salerne, fils de Charles, qui arrivait de France vers son père durant les combats livrés sur la mer de Sicile entre ce prince et Pierre d'Aragon. L'été suivant, à la Saint-Jean, on forma de l'autre côté de l'Arno une riche compagnie de plaisir, vêtue d'habits blancs, avec un chef appelé *Seigneur d'amour*, occupée de jeux, de danse, de cavalcades plébéiennes par la ville, et célébrant par des chants et des instrumens le printemps et le climat.

Durant ce temps les mers de Pise et de Gênes étaient témoins des combats qui devaient affaiblir à jamais les Pisans, totalement défaits enfin par les Génois près de l'île de la Meloria dans une terrible bataille navale où ils laissèrent cinq mille morts et onze mille prisonniers (1284). Telle était la haine inspirée par une ville gibeline que Florence et la Toscane se liguèrent alors avec Gênes contre cette république au désespoir. Les Florentins et les autres Toscans devaient l'attaquer sur terre et les Génois sur mer.

Le comte Ugolin de Gherardeschi, le premier citoyen de Pise, chercha à rompre cette ligue en faisant triompher les Guelfes et en s'emparant de l'autorité qu'il voulait à tout prix. C'était un scélérat, capable de crimes pour arriver à son but; on l'accusait d'avoir, au combat de la Meloria, donné le signal de la retraite anx vaisseaux qu'il commandait, afin d'affaiblir sa patrie et de s'en rendre plus facilement maître; et plus tard il empêcha la délivrance des prisonniers pisans dont il redoutait le retour. Pour dissoudre la ligue, il envoya aux premiers citoyens de Florence des flacons de *vernaccia*, remplis de

(1) Giachetto Malespini, cap. 217, 219. — G. Villani, cap. 88. lib. VII

florins d'or; la Toscane fit accord avec lui, il chassa les Gibelins et se fit seigneur; mais les Génois et les Lucquois, trahis par leurs alliés, n'en attaquèrent pas moins Pise. Suivons le comte Ugolin jusqu'à sa mort.

Les consuls et les anziani des arts de Pise (que cette ville avait institués à l'imitation de Florence) lui ôtèrent un moment la seigneurie, qu'il reprit; sa tyrannie le rendit plus odieux: il se brouilla avec sa famille et le parti guelfe, qu'il fit chasser; on l'accusait d'avoir fait empoisonner son neveu, jeune homme de grande espérance dont il était jaloux; il avait traité secrètement avec les Gibelins; mais comme il leur refusait ensuite une part au pouvoir, l'archevêque de Pise, Roger des Ubaldini, leur chef, les arma, attaqua Ugolin qui se défendit vaillamment mais en vain, le fit prisonnier, l'enferma dans la tour des Gualanti avec deux de ses fils et deux de ses petits-fils (1288); peu de temps après les Pisans firent jeter dans l'Arno les clefs de la tour où le comte, après avoir demandé en vain un prêtre pour faire pénitence, mourut de faim avec ses enfans (1289) (1).

Nous traduirons ici le morceau de Dante. Il marche dans le cercle de glace où sont les traîtres :

« Je vis deux hommes glacés dans un trou, la tête de l'un servait comme de chapeau à l'autre, et de même que le pain est mangé par la faim, de même l'homme qui était sur l'autre lui mettait les dents là où le cerveau se joint à la nuque. Tidée ne rongea pas autrement par colère les tempes de Ménalippe.

« — O toi, dis-je, qui montres par cet acte bestial tant de haine contre celui-ci, dis-m'en le motif, et si tu te plains de lui à raison, moi sachant qui vous êtes et sa faute, dans le monde là-haut encore, je t'en vengerai, à moins que ma langue ne se sèche. — Le pécheur souleva sa bouche de son féroce repas, l'essuyant aux cheveux de la tête qu'il avait entamée par derrière, puis il commença : — Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée

(1) G. Villani, cap. 120, 127, lib. VII. — Cronica di Pisa. Muratori tome 15.

qui serre mon cœur déjà quand j'y pense avant que d'en parler ; mais si mes paroles peuvent couvrir d'infamie le traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer ensemble. Je ne sais qui tu es, ni par quel moyen tu es venu ici en bas, mais tu me parais Florentin à ton langage. Tu dois savoir que je fus le comte Ugolin, et que celui-ci fut l'archevêque Roger. Je te dirai maintenant pourquoi j'ai un tel voisin. Me fiant à lui par l'effet de ses perfides desseins, il n'est pas besoin de dire comment je fus pris et mis à mort, mais tu sauras ce que tu ne peux avoir entendu, c'est combien ma mort fut cruelle et combien celui-ci m'a offensé. L'étroite fenêtre de la prison qui a reçu de moi le nom de *prison de la faim*, m'avait déjà laissé voir plusieurs lunes quand je fis le malheureux songe qui me dévoila l'avenir. Celui-ci m'apparut comme un seigneur et maître chassant un loup et de jeunes loups sur le mont qui nous empêche de voir Lucques, avec des chiennes maigres, attentives et dressées. Il avait placé en avant Gualandi avec Sismondi et Lanfranchi ; en peu de temps le père et ses enfans poursuivis me parurent fatigués, et il me sembla leur voir fendre le flanc avec l'instrument pointu. Quand je m'éveillai avant le jour, j'entendis pleurer dans leur sommeil mes enfans qui étaient avec moi et demander du pain. Tu es bien cruel si déjà tu ne t'affliges pas en pensant à ce qui s'annonçait à mon cœur; si tu ne pleures pas, de quoi donc pleures-tu ? Déjà ils étaient éveillés, et l'heure approchait où l'on nous apportait notre nourriture, et chacun était inquiet à cause des songes de la nuit. Et moi, j'entendis fermer à la clef la porte d'en bas de l'horrible tour; je regardai le visage de mes enfans sans mot dire, je ne pleurais pas, au-dedans j'étais pétrifié, eux pleuraient et mon petit Anselme me dit : « Comme tu regardes, mon père, qu'as-tu ? Pourtant je ne pleurai ni ne reposai tout ce jour ni la nuit suivante, jusqu'à ce que le second soleil parût dans le monde. Comme quelques rayons du jour eurent paru dans notre douloureuse prison, je lus sur leurs visages comme était le mien. Je me mordis les deux mains de douleur, et eux, pensant que je le faisais

par besoin de manger, se levèrent tout-à-coup et dirent: « Père, ce sera beaucoup moins douloureux si tu manges de nous, tu nous as donné cette misérable chair, dépouille-là. » Je me calmai alors pour ne pas les rendre plus tristes. Ce jour et l'autre, nous restâmes tous muets. Ah ! dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ? Après que nous fûmes arrivés au quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds, disant : « Mon père, est-ce que tu ne m'aides pas ? Là il mourut, et comme tu me vois, je vis tomber les trois autres un à un entre le cinquième jour et le sixième, où je me mis déjà aveugle à tâtonner sur chacun ; deux jours je les appelai après qu'ils furent morts, ensuite la faim fit ce que n'avait pu faire la douleur. Quand il eut dit ces mots, il reprit, les yeux tournés, le misérable crâne avec des dents qui allèrent à l'os, fortes comme celles d'un chien. Ah ! Pise, honte des peuples du beau pays où l'on accentue le *oui*, puisque tes voisins sont lents à te punir, que la Capraria et la Gorgona viennent arrêter l'Arno à son embouchure pour qu'il t'anéantisse tout entière ! Si le comte Ugolin passait pour t'avoir trahie en livrant tes châteaux, tu ne devais pas attacher ses enfans à une telle croix, leur âge nouveau les faisait innocens, nouvelle Thèbes, Uguccione, Brigata et les deux autres que ce chant a nommés. »

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE CAMPADINO.

Une guerre avait commencé entre Florence et Arezzo. (1287) L'année précédente l'Église était vacante, le parti gibelin prit de la hardiesse. Les Gibelins d'Arezzo, relevant la tête, chassèrent les Guelfes dont les Florentins embrassaient partout la cause. Le roi des Romains, Rodolphe, avec quelques troupes, se chargea du commandement des Gibelins. Bientôt toute la Toscane prit part à la querelle. L'évêque d'Arezzo était suivi des Gibelins

de la Toscane, de la Romagne, de la Marche; mai (1288) les Florentins réunissent contre eux les forces du parti guelfe en Toscane. Voici ce que chaque ville fournit; on en prendra l'idée de leurs forces :

800 cavaliors de Florence, nobles et plébéiens.
800 cavaliers soldés par la commune de Florence.
500 cavaliers de l'impôt des Guelfes de Toscane.
309 de Lucques.
150 de Pistoïa
50 de Prato.
50 de Voltera.
50 de San-Miniatto.
50 de San-Germiniano.
30 de Colle.
250 des comtes Guidi, Lusinana, Fano, etc.

On comptait douze mille hommes d'infanterie. Ce fut la plus nombreuse armée que les Florentins eussent formée depuis le retour des Guelfes (1). Le prince Charles, qui allait succéder au roi Charles son père et continuer la guerre de Sicile, leur donna de plus, en passant par Florence (1289), un gentilhomme français avec cent hommes de cavalerie et la permission de porter dans son armée l'enseigne royale. L'armée se met en marche en avertissant l'ennemi, comme si on devait prendre la route de Ripoli, puis après un conseil secret, on prend subitement avec les alliés, au 2 juin, le chemin du Casentino en sonnant la cloche à marteau, pour aller camper sur le mont al Pruno où l'armée se trouve en tout de seize cents cavaliers et de dix mille fantassins, dont six cents cavaliers de Florence, des meilleurs qu'elle eût jamais eus, avec quatre cents autres à la solde y compris ceux du prince Charles. Ces troupes se jettent dans les plaines du Casentino pour ravager les terres du comte Guido Novello, alors podestat d'Arezzo. Arrêtons-nous ici aux champs de Campaldino que Dante va illustrer en y faisant à vingt-quatre ans ses premières armes. Plus tard, dans l'enfer, les damnés tourmentés de la soif se souvien-

(1) G. Villani, cap. 119, lib. VII.

dront des légers ruisseaux qui descendent des vertes collines du Casentino dans l'Arno, par de mous et fraiscanaux.

> Li ruscellenti, che de'verdi colli
> Del Casentin, discendo giuso in Arno,
> Facendo i lor canali freddi e molli.
>
> (Canto XXX.)

L'évêque d'Arezzo et les autres capitaines gibelins accourent à Bibiena avec leurs forces, pour empêcher le ravage; ils avaient huit cents cavaliers et huit mille fantassins de très-bonnes troupes, la fleur des Gibelins de la Toscane, de la Marche, du duché de la Romagne, qui, accoutumés à la guerre, commencent à se moquer tout haut des Florentins, à leur reprocher de soigner leur toilette comme des femmes, de peigner leurs cheveux. Dans leur mépris, ils reçoivent joyeusement d'eux le gage de la bataille et les deux armées font leurs dispositions avec plus d'ordre qu'on n'en avait jamais vu encore en Italie dans une bataille, au pied du mont de Poppi, dans la campagne de Certomondo, à la plaine de Campaldino, le samedi matin 11 juin. (1289) Amerigo Narbonne, le capitaine français et les capitaines florentins rangent l'armée avec ordre; les Florentins choisissent cent cinquante de ces combattans que les Italiens appelaient feditori, troupe chargée de porter les coups. Entre ceux-ci étaient vingt chevaliers nouveaux, faits chevaliers ce jour même. Vieri de Cerchi, capitaine des feditori, veut combattre, quoique malade; il place son fils et ses neveux dans ce corps, ce qui est fort admiré et ce qui décide plusieurs autres nobles citoyens à se jeter entre les feditori. On forme de chaque côté une aile composée de ceux qui étaient armés du pavois avec les archers, l'infanterie, les longues lances; tout le bagage et quelque infanterie restent derrière pour soutenir la grosse troupe, et on pose en dehors des troupes deux cents cavaliers et gens de pied, Lucquois et autres (sous les ordres de Corso di Donati, alors podestat de Pistoïa) pour attaquer l'ennemi sur les flancs s'il en était besoin. Un baron de Mangiadori de San-Miniato, habile et franc chevalier, dit

aux hommes d'armes : « Messieurs, pour réussir autrefois dans les guerres de Toscane, il fallait bien attaquer ; ces guerres ne duraient pas et peu d'hommes y mouraient, car ce n'était pas l'usage de tuer. A présent la manière est changée, on est vainqueur en tenant ferme ; restez donc forts et laissez-vous attaquer. »

Les Arétins, de leur côté, qui avaient de bons capitaines, font trois cents feditori entre lesquels douze paladins des premiers chefs de l'armée ; les Florentins prennent le nom de chevaliers de Narbonne, et les Arétins celui des chevaliers de San-Donato ; alors les feditori des Arétins fondent au galop et avec une grande hardiesse sur l'ennemi, suivis de leurs autres troupes, excepté du comte Guido Novello, qui, à la tête de cent cinquante cavaliers et avec ordre d'attaquer les Florentins sur les flancs, n'ose pas se mêler à la bataille, et s'enfuit honteusement à ses châteaux. L'assaut des Arétins est si fort que la plupart des feditori florentins sont renversés de cheval, et la grosse troupe recule beaucoup dans le camp, mais elle ne s'épouvante ni ne se rompt et reçoit les ennemis avec constance et avec vigueur. Alors les ailes de l'infanterie de Florence renferment l'ennemi entre elles, en combattant rudement. La bataille est bien disputée. Corso Donati, qui était à part avec les Lucquois et les Pistoïens, et qui avait ordre de rester sans combattre sous peine de la vie, ne peut voir la bataille engagée sans s'y mêler, et bien différent du comte Guido Novello, il s'écrie : — Si nous perdons la bataille, je veux mourir avec mes concitoyens, et si nous triomphons, vienne qui veut à Pistoïa pour ma condamnation ! — Il attaque les ennemis en flanc et contribue beaucoup à leur défaite. Les dards pleuvaient ; les Arétins en avaient peu, et ils étaient enfoncés par les flancs, où ils étaient découverts. Le ciel était chargé de nuages, la poussière grande. Les hommes de pied des Arétins se glissaient sous les chevaux de l'ennemi, un couteau en main pour les éventrer. Dans ce jour plusieurs estimés d'une grande bravoure se montrèrent lâches, et plusieurs dont on ne disait rien furent braves. Les Arétins succombent, non par manque

de courage ou d'habileté, mais à cause du nombre supérieur des vainqueurs. Les soldats florentins, habitués aux combats, en tuent en grand nombre; les villageois sont frappés sans pitié. Plusieurs plébéiens de Florence à cheval tiennent ferme; plusieurs ne sont informés de rien que quand les ennemis s'enfuient. On se contenta de la victoire sans les poursuivre (1). Les Arétins perdirent dix-sept cents hommes, outre la cavalerie et l'infanterie; on leur fit plus de deux mille prisonniers, dont on en laissa beaucoup s'enfuir ou par amitié ou pour de l'argent. L'évêque d'Arezzo, grand guerrier, resta parmi les morts, ainsi que Guielmino di Pazzi di Val d'Arno et ses neveux; il était le meilleur capitaine de guerre qui fût en Italie de son temps; plusieurs autres exilés de Florence et plusieurs autres capitaines furent aussi tués. Les Florentins ne perdirent que trois hommes entre les chevaliers, mais beaucoup de citoyens et d'étrangers furent blessés.

On raconte que, le jour de la bataille, les Prieurs fatigués s'étaient endormis après vêpres, lorsqu'ils entendirent pousser la porte de leur chambre, et qu'une voix leur dit : « Levez-vous, les Arétins sont battus. » Les Prieurs se lèvent, ouvrent la porte de la chambre et ne voient personne. Ainsi on pensa qu'un miracle avait signalé cette victoire remportée sur le parti gibelin. Quand la nouvelle certaine en arriva à Florence, on la célébra par des fêtes et des réjouissances (2). Cette bataille de Campaldino est la dernière grande bataille livrée par les troupes citoyennes de Florence. Les cavaliers allemands avaient déjà intimidé les Plébéiens. On avait reconnu la supériorité des troupes exercées; si la cavalerie de Florence et celle d'Arezzo combattirent ici avec valeur, on n'en commençait pas moins à former de petits corps de troupes exercées qui allaient bientôt s'augmenter. Dans les plaines de Lombardie des chefs d'armée s'étaient déjà faits seigneurs. Les collines de la Toscane furent moins favorables à la

(1) Crónica di Dino Compagna, lib. I.
(2) G. Villani, cap. 130, lib. VII.

cavalerie ; mais déjà nous avons vu les exilés de Florence former des corps, les Gibelins sous les ordres du comte Guido Novello, et depuis les Guelfes sous les ordres de Guido Guerra, qui seconda Charles d'Anjou contre Manfred.

Les Florentins surent profiter de leur victoire en s'emparant d'Arezzo que l'armée abandonna pour revenir à Florence, où elle fut joyeusement reçue, car, dans cet heureux climat de Florence, tout était pour le peuple une occasion de plaisir et de fêtes. Remarquons que la dépense de cette année fut fournie par la commune et coûta 36,000 fl. d'or, ce qui fit voir la bonne administration de la ville et du territoire.

C'est par leur bonne administration, leurs richesses et leur commerce, que les Florentins établissaient leur prospérité. Et suivons l'énergie active de ce peuple libre : les plébéiens, après le retour de cette armée, craignirent que la victoire ne poussât les grands à les opprimer ; les sept arts majeurs se liguèrent avec les cinq arts mineurs et se donnèrent encore entre eux des armes, des pavois et des enseignes.

Quelques combats suivent contre Arezzo et Pise, mais depuis la bataille de Campaldino Florence fut plus prospère et plus glorieuse que jamais. Ses citoyens et ses richesses s'accrurent ; chaque homme gagnait par son industrie. Cet état heureux et pacifique dura plusieurs années en augmentant toujours. La joie formait chaque année des compagnies et des cours de jeunes gens habillés de neuf ; ceux-ci établissaient des tentes ou des pavillons dans plusieurs parties de la ville ; des réunions de femmes et de jeunes filles parcouraient Florence en dansant et rangées en ordre, quelques jeunes seigneurs se couronnaient de fleurs, tous livrés aux plaisirs, aux jeux, à la promenade, réunis dans des dîners et des soupers, avec des conversations joyeuses, des rires sans fin et des chants délicieux (1).

(1) G. Villani, cap. 131, lib. VII.

CHAPITRE VIII.

JEUNESSE DE DANTE.

Dante s'était battu à cheval en avant, à la bataille de Campaldino, contre les Gibelins d'Arezzo ; il avait couru des dangers et s'était conduit avec valeur ; parlant de Campaldino dans une de ses lettres : « J'étais hors de l'enfance lorsque j'y combattis, dit-il, les divers événemens de cette bataille me remplirent de crainte, mais son succès me combla de joie. »

L'année d'après il suivit ses concitoyens au secours des Lucquois contre les Pisans, quand les Florentins se rendirent maîtres du château de Caprona.

Son éducation avait été dirigée par Brunetto Latini, l'homme le plus savant de ce temps, mais un profond chagrin d'amour l'avait longtemps arraché à tout autre intérêt. Brunetto Latini, qui lui enseigna les belles-lettres et la philosophie, est l'auteur du Tesoro, livre célèbre qui contient tout ce qu'on savait alors en politique, en histoire, en histoire naturelle : sorte d'encyclopédie rapide où sont exposées avec ordre la science et les erreurs du quatorzième siècle ; œuvre d'un grand esprit, encore curieuse à lire, écrite en français, parce que la langue française, dit l'auteur, est plus agréable et plus commune que toutes les autres. C'est Brunetto Latini que Dante rencontre dans l'Enfer. « Je garde toujours dans ma mémoire, lui dit-il après que celui-ci lui a prédit sa gloire, et à présent avec plus de regret, une image de vous, chère et paternelle, du temps où vous m'enseigniez comment l'homme s'immortalise ; et je veux publier, pendant que je vis, combien je suis reconnaissant. »

Si Dante devait mettre à profit les leçons d'un tel maître, sa force se montra d'abord par sa sensibilité ; il con-

eut une passion dès son enfance, dès l'âge de neuf ans; et si l'histoire nous parle de la douleur de ce roi de Naples, qui se renferma à la mort de sa femme et fit penser qu'il était mort quand il ne combattait plus, puis qui, se réveillant terrible, sortit de sa retraite pour fondre sur ses ennemis, nous, occupés d'un plus grand homme, qui avait des passions aussi fortes et les rendit plus célèbres, nous le suivrons dans ses passions d'amour comme on suit les rois dans les leurs, attachant à la royauté de son génie les soins qu'on donne à la royauté mondaine.

Boccace a raconté avec détail et avec grâce les amours de Dante et la rencontre qu'il fit dans son enfance de Béatrice, durant une de ces fêtes par lesquelles les Florentins célébraient le printemps; au lieu de suivre Boccace, nous suivons Dante lui-même dans son ouvrage de la *Vita nuova*, la Vie nouvelle, où il nous a laissé le récit de son amour.

« Neuf fois déjà, dit-il, depuis ma naissance, le ciel était revenu au même point de son mouvement, quand apparut pour la première fois à mes yeux la glorieuse femme de ma pensée...... Elle m'apparut presque au commencement de sa neuvième année, et je la vis presque à la fin de la mienne. Elle m'apparut vêtue d'une noble couleur écarlate, humble et honnête, mise et ornée comme il convenait à son très-jeune âge. L'esprit de la vie qui siége au plus profond du cœur commença à trembler si fortement qu'il se faisait sentir horriblement, et, tremblant, je dis ces paroles : *Ecce Deus fortior me veniens dominabitur mihi....* Depuis lors l'amour domina mon âme si vite disposée à lui, et il prit sur moi tant d'empire par la vertu que lui donnait mon imagination, qu'il me fallait complètement céder à toutes ses volontés. Il me commandait souvent de voir ce jeune ange ; ainsi dans mon enfance souvent je l'allais cherchant, et je lui trouvais des manières si louables et si nouvelles, qu'on pouvait lui appliquer ces paroles du poëte Homère : » Elle ne semblait pas fille d'un homme mortel, mais d'un Dieu. »
Neuf ans après il la rencontra un jour, vêtue de blanc,

entre deux dames plus âgées, passant par une rue ; elle tourna les yeux vers l'endroit où je restais dans une grande peur, et, avec une ineffable courtoisie, aujourd'hui appréciée du siècle, elle me salua si vertueusement qu'il me sembla alors voir tous les termes de la béatitude. L'heure où je reçus son doux salut était la neuvième du jour; et comme ce fut la première fois que ses paroles arrivèrent à mon oreille, j'en pris tant de douceur que je quittai ma société comme enivré, pour me retirer dans ma solitude ordinaire, et penser à cette courtoise beauté. »

Le récit de Dante est entremêlé de sonnets où il peint son amour ; l'amour pour lui est aussi une occasion de travail et de succès ; le jeune Guido Cavalcanti répond à un de ces sonnets, et c'est ainsi que leur amitié commence. Dante se sert d'un style platonique ; il mêle à ce qu'il dit quelque chose de figuré et d'énigmatique :

« Mon âme étant tout occupée à penser à cette charmante personne, je devins en peu de temps si frêle et si débile que mes amis souffraient de me voir. » Il leur avouait que c'était l'amour qui l'avait mis dans cet état. « Mais quand ils me demandaient : Par qui t'a ainsi défait l'amour ? moi je les regardais en souriant et je ne leur disais rien. »

Un jour que Dante contemplait Béatrice à l'église, on crut qu'il s'occupait d'une autre femme, et Dante, adressant des sonnets à celle-ci, cacha mieux par ce mensonge son véritable amour, ruse indigne d'une passion belle. « Quand elle apparaissait dans quelque endroit, dit-il, l'espoir de son salut admirable m'ôtait toute inimitié; une flamme de charité, au contraire, me faisait pardonner à quiconque m'avait offensé ; et à qui m'eût alors demandé quelque chose j'aurais seulement répondu d'un visage humble : Amour. Quand il est absent d'elle il verse d'abondantes larmes ; il en verse aussi quand Béatrice pleure si pieusement son père, qu'elle perdit dans ce temps-là. Ce récit est plein de grâce quoique mêlé des formes du temps et d'une exagération qui a fait penser à quelques commentateurs qu'il s'agissait ici, non d'une

femme, mais de la liberté ou de la théologie. Le nombre neuf lui est cher, il le signale dans toutes les circonstances avec un soin digne des anciens. Il a plusieurs visions qui finissent toujours par un sonnet.

La plus belle a lieu lorsque, étant malade et souffrant des douleurs presque intolérables, il pense à sa dame et à la fragilité de la vie, pleurant sur tant de misères et disant en lui-même : Il faut de toute nécessité qu'une fois la gentille Béatrice meure. « J'éprouvai alors, dit-il, un égarement si fort, que je fermai les yeux et commençai à m'agiter comme une personne frénétique, et à imaginer de telle sorte que ma fantaisie m'offrit des visages de femmes échevelées qui me disaient : Toi aussi tu mourras. Après ces femmes, d'autres visages de femmes m'apparurent, divers, horribles, qui me disaient : tu es mort. Ma fantaisie errant ainsi, j'arrivai jusqu'à ne plus savoir où j'étais, et il me sembla voir des femmes échevelées, pleurant dans le chemin et extraordinairement tristes ; et je vis le soleil s'obscurcir, de façon que les étoiles se montrèrent d'une couleur qui me fit juger qu'elles pleuraient ; et puis grands tremblemens de terre. Et m'émerveillant de cette fantaisie, et m'épouvantant, je m'imaginai qu'un ami venait me dire : Or, sais-tu ? ton admirable dame est partie de ce siècle. Alors je commençai à pleurer très-pieusement, et non seulement je pleurais dans mon imagination, mais avec mes yeux, baignés de larmes réelles. Je m'imaginais regarder vers le ciel, et il me semblait voir une multitude d'anges qui retournaient en haut, en ayant devant eux un petit nuage très-blanc ; il me semblait que ces anges chantaient tous glorieusement ; et ils chantaient ces paroles : *Hosanna in excelsis*. Alors je crus que mon cœur, où il y avait tant d'amour, me dit : Il est vrai que votre dame est morte. Il me sembla que j'allais voir le corps où était restée cette âme noble et bienheureuse, et ma fantaisie fut si forte qu'elle me montra cette femme morte, tandis que d'autres femmes couvraient sa tête avec un voile blanc ; son visage avait un air si humble qu'il me semblait dire : Je vois le principe de la paix. J'éprouvai moi-même tant d'humilité, que j'appelais la mort pour la voir, disant :

Très-douce mort, viens à moi, ne me sois pas cruelle ; tu dois être aimable puisque tu es là ; viens à moi qui te désire beaucoup, et qui, tu le vois, porte déjà ta couleur. Après avoir vu achever les douloureux devoirs qu'on rend aux corps des morts, il me sembla revenir dans ma chambre et regarder le ciel, pleurant et disant tout haut : O belle âme, heureux qui te voit ! » Déjà ici quelques impressions de la *Divine comédie*. La religion catholique remplissait l'imagination du poète d'images, de chants, de piété, d'humilité ; déjà il place Béatrice au ciel, et quand elle meurt elle ne fait qu'accomplir les rêves religieux de son amant.

« Malheureux ! chaque fois que je me rappelle que je ne dois jamais revoir la dame qui me rend si triste, cette pensée douloureuse remplit mon cœur d'une telle douleur que je me dis · O mon âme, pourquoi ne pas partir ? les tourmens que tu supporteras dans ce siècle, qui t'est déjà si ennuyeux, me causent une grande terreur. C'est ce qui fait que j'appelle la mort comme suave et comme mon doux repos. Et je lui dis : Viens à moi ! avec tant d'amour, que j'envie tous ceux qui meurent. Au milieu de mes soupirs je la demande, tous mes désirs se sont tournés vers elle quand ma dame est tombée sous sa cruauté. Et le plaisir que causait sa beauté, en s'enfuyant de notre vue, est devenu une spirituelle beauté, et grande, qui se répand dans le ciel, lumière d'amour que les anges saluent et qui émerveille leur esprit haut et exquis, tant elle est noble. »

Oserons-nous donner encore ici cette dernière *canzone* si passionnée et trop peu connue en France ?

« Les yeux affligés par le chagrin du cœur ont souffert la peine des larmes, et pour jamais sont restés vaincus. Aujourd'hui, si je veux laisser éclater la douleur qui peu à peu me mène à la mort, il convient que je parle en gémissant. Et, puisque tandis qu'elle vivait je parlais volontiers de ma dame avec vous, aimables dames, je ne veux m'entretenir d'elle qu'avec un noble cœur comme celui des femmes, et je dirai d'elle en pleurant qu'elle s'en est

allée tout-à-coup dans le ciel et m'a laissé affligé avec l'amour.

« Béatrice est allée dans le haut ciel, dans le royaume où les anges goûtent la paix, elle habite avec eux, et vous, femmes, elle vous a laissées. Ni le froid, ni la chaleur, ni d'autres accidens ne nous l'ont ravie, mais la seule douceur qui éclatait dans son humilité. Elle a passé aux cieux avec tant de vertu, qu'elle a émerveillé le Seigneur éternel, qu'un doux désir avait fait l'appeler, car il voyait que cette vie ennuyeuse n'était pas digne d'un si parfait objet.

« Son âme noble est partie de sa belle personne, pleine de grâce, et s'en est allée glorieuse en un lieu digne. Qui en parle sans la pleurer a un cœur de pierre si méchant et si vil qu'aucune bonne pensée n'y peut entrer. Nul haut génie, d'un cœur vulgaire, ne peut imaginer ce qu'elle était, et ainsi il ne pleure pas. Mais la tristesse et le désir de soupirer et de mourir de pleurs, et l'absence de toute consolation, saisit celui qui pense à ce qu'elle fut, et comment elle a été enlevée.

« Mes soupirs m'oppressent quand ma pensée grave me ramène celle qui a divisé mon cœur; et souvent, pensant à la mort, il m'en vient un désir si suave que mon visage change de couleur. Quand cette pensée me vient bien fixe, je ressens tant de peine de tous côtés que je tressaille de douleur, et je suis devenu tel que la honte me sépare des hommes ; et pleurant seul dans mes gémissemens j'appelle Béatrice, et je dis : Es-tu morte? et tandis que je l'appelle, je me fortifie.

« Pleurer de douleur et soupirer d'angoisse me déchire le cœur dans tout lieu où je me trouve seul, si cruellement que chacun en aurait pitié. Et quelle a été ma vie depuis que ma dame est allée au siècle nouveau, il n'est pas de langue qui le pourrait dire, et je ne saurais, mesdames, bien exprimer ce que je suis quand je le voudrais. Ma vie cruelle et avilie m'est d'un tel poids, qu'il me semble que chaque homme me dise, voyant ma lèvre mourante : Je t'abandonne. Mais ce qui est, ma dame le voit, et j'espère encore merci d'elle.

« Douloureuse chanson va pleurant retrouver les dames et les jeunes filles auxquelles tes sœurs avaient coutume de porter la joie, et toi, qui es fille de la tristesse, va-t-en inconsolable te joindre à elles. »

Tandis que Dante pleure ainsi Béatrice, une autre femme commence à l'attendrir par sa sensibilité et sa pâleur ; Dante se laisse aller un moment au charme triste et profond que cette femme lui inspire ; mais il repousse bientôt avec force cette impression nouvelle : il retourne avec ardeur à sa fidélité ; puis il termine la *Vita nuova* par ces mots : « Une vision admirable m'apparut, dans laquelle je vis des choses qui me décidèrent à ne plus parler de cette bienheureuse jusqu'à ce que je la pusse traiter plus dignement, et je m'efforce autant que je peux d'y parvenir, comme elle le sait bien, et s'il plaît à celui par lequel toutes les choses vivent que ma vie dure quelques années, j'espère dire d'elle ce qui ne fut jamais dit d'aucune autre; et ensuite plaise au Seigneur de courtoisie que mon âme puisse aller voir la gloire de sa dame, cette bienheureuse Béatrice, qui voit glorieusement la face de celui *qui est per omnia secula benedictus.* »

Quand il projetait ainsi de placer Béatrice au ciel et rêvait déjà sa *Divine comedie*, il avait vingt-six ans. Ce sont ces amours si sérieux que Léonardo Aretino, dans sa vie de Dante, appelle *leggerezze*, reprochant à Boccace d'en parler. Singulières *leggerezze* qui menacent la vie de Dante et le font poète. La *Vita nuova* fut sans doute écrite après la bataille de Campaldino, puisque c'est en 1291 que sa famille, craignant que le chagrin qu'il éprouvait de la mort de Béatrice n'attaquât sa vie, le maria à 26 ans à Gemma di Manetto de Donati, de cette même maison qui tout à l'heure va tant troubler la république. « O esprits aveugles, s'écrie Boccace en parlant de ce mariage, ô intelligences bornées, ô vaines opinions des mortels, combien le succès est souvent contraire à notre prévoyance ! Arrachera-t-on un homme au doux air de l'Italie pour le mener se rafraîchir dans les sables de la Lybie ? Quel médecin chassera la fièvre avec le feu, et le froid avec la neige ? C'est pourtant ce que font ceux qui croient calmer les cha-

grins d'amour par une nouvelle épouse ; ils ne connaissent pas la nature de l'amour, ni combien toute autre passion ajoute à celle-là. Lui, d'ailleurs, habitué à veiller dans les saintes études, à s'entretenir avec les empereurs, les rois, les philosophes, les poètes ; lui, accoutumé à la solitude, cherchant quel esprit meut le ciel, d'où vient la vie aux animaux de la terre, quelle est la raison des choses, désirant par quelque œuvre se rendre immortel ; lui, libre jusqu'alors dans sa joie, dans ses larmes, dans ses chants, dans ses soupirs, il lui fallut rendre compte de ses moindres émotions, écouter les propos des femmes, vivre dans une société importune !

Nous allons voir Dante paraître bientôt dans les crises politiques de son pays et retrouver des occupations dignes de lui.

FIN DU LIVRE III.

LIVRE QUATRIÈME

Suite de l'époque de Dante. — Ordre de la justice contre les grands.—Factions des blancs et des noirs. — Dante, seigneur de Florence.—Son exil, son poème et sa mort.

CHAPITRE PREMIER.

GIANO DELLLA BELLA.—ORDRE DE LA JUSTICE CONTRE LES GRANDS.

Nous avons vu, au XIIe siècle, la prospérité de Florence amener des luttes civiles, l'énergie croissante des citoyens se tourner contre eux-mêmes et troubler l'État. (1292) A présent encore, nous allons voir des forces, sans essor, éclater à l'intérieur de la république, comme si les états florissans étaient faits pour conquérir, porter aux autres hommes leurs connaissances et leurs avantages, et non pas pour en jouir en repos.

Les citoyens étaient devenus envieux et orgueilleux; des homicides et des outrages avaient été commis; on se provoquait, on s'attaquait. Les grands surtout avaient maltraité les faibles et les plébéiens. A la campagne comme à la ville, ils employaient la force et la violence contre les personnes et les biens. En même temps divisés entre eux, leurs brigues et leurs discordes étaient les plus grandes qu'on eût vues depuis le retour des Guelfes à Florence: guerre entre les Adimari et les Tosinghi, entre les Rossi et les Tornaquinci, entre les Bardi et les Mozzi, entre les Gerardini et les Manieri, les Cavalcanti et les Buondelmonti, chez les Frescobaldi entre eux, chez les Donati entre eux, et chez bien d'autres encore. Ainsi, tandis que les grands opprimaient le peuple, ils lui offraient, par leurs divisions, une victoire facile si on voulait la chercher. Le peuple le comprit, songea à s'affranchir, à se montrer guelfe, à affermir ses institutions libérales. Des artisans et des marchands de Florence, qui *aimaient à vivre tran-*

quilles, voulurent remédier à *cette peste* ; le plus habile et le plus hardi entre eux était un antique, vaillant et noble plébéien, le plus puissant que Florence eût encore eu, homme riche et influent appelé Giano della Bella.

Arrêtons-nous un moment. Nous avons vu toujours le peuple florentin, inquiet, surveiller la noblesse. La ville industrieuse, riche par son commerce, peuplée d'un grand nombre de marchands et d'ouvriers, avait favorisé des opinions et des intérêts rivaux de l'aristocratie. L'aristocratie même, séduite par les richesses, rapprochée du peuple par la simplicité des mœurs, ruinée souvent par l'exile et la confiscation, s'était mise aussi à négocier : l'art de la laine fut regardé comme une profession noble, et nous avons déjà nommé quelques maisons anciennes adonnées au commerce. D'un autre côté, les commerçans enrichis devenaient insolens. Ainsi, en même temps que la ville était toujours plus commerçante, la richesse et la naissance restaient toujours de si grands avantages, que malgré la jalousie, le courage et les fréquens triomphes du peuple, les grands reprenaient toujours l'autorité. Nous avons raconté d'abord le gouvernement des Anziani sans trouver dans les auteurs contemporains comment le peuple fut déjà assez fort pour s'organiser. Après la chûte de ce gouvernement glorieux de dix ans, vaincu aux vallées de l'Abia où fut détruit ce qu'on appelait *le vieux peuple de Florence*, nous avons vu les Gibelins maîtres du gouvernement, mais prêts à être renversés, organiser eux-mêmes les arts majeurs pour plaire aux Guelfes ; puis les Guelfes vainqueurs étendre le pouvoir des arts majeurs, et créer les Prieurs des arts, seigneurie de marchands. Alors tout était guelfe, et tout semblait démocratique ; mais alors, comme toujours, les riches retrouvaient promptement l'influence. Giano della Bella et les autres plébéiens, suivant la marche commencée, vont renforcer ce qui a été fait ; ils affermiront les arts, et, chose étrange, inouïe, particulière à Florence, ils excluront les nobles du gouvernement ! La longue lutte du peuple et de l'aristocratie romaine tendit à égaler la condition des deux ordres ; le peuple romain, sous la résistance modérée du

sénat, obtint successivement des tribuns, le consulat et toutes les charges ; il demandait l'égalité, et n'y montait pas toujours quand il l'avait obtenue. A Florence, nous voyons un peuple moins grand, moins fier que les Romains, mais non moins animé des passions civiles, dépouiller entièrement la noblesse des droits politiques ; mais comme cette noblesse n'avait pas l'habileté, l'ambition, l'accord de l'aristocratie romaine, comme le peuple florentin n'a pas la grandeur du peuple antique, comme la ville est commerçante et non guerrière, qu'ancienne municipalité de Rome, elle garde encore l'esprit de sujétion, comme elle n'a pas devant elle la carrière sans bornes que s'ouvraient les Romains, nous n'allons voir que des triomphes passagers et des luttes sans résultat. Mais c'est la gloire de Florence d'avoir pu être comparée souvent, par les modernes, à un si grand modèle. La première en Italie, cette république a montré un peuple rival de la noblesse, comptant dans l'État, brave dans les luttes civiles, souvent habile. Une foule de grands hommes sont nés de ce peuple énergique ; Florence leur a dû la supériorité dans tous les genres ; elle a dominé le langage, les beaux-arts, la politique, la civilisation, la science, les pompes et les grandeurs de l'Italie. Étudions ici les sources où sut se former son génie ; signalons les siècles heureux de son gouvernement populaire ; pénétrons nos lecteurs du respect qu'ils prendraient dans les auteurs originaux ; entrons dans les passions civiles, dans la loyauté plébéienne, dans la simplicité forte de cette époque.

(1292) Giano della Bella, devenu chef des plébéiens par l'influence de son caractère, est élu, avec l'aide du peuple, entre les seigneurs qui entrent en charge au 15 février. Profitant habilement des divisions de l'aristocratie, il force les événemens, entraîne ses collègues, et porte contre les nobles les lois appelées *ordres de la justice* (1) qui excluent

(1) Les *Ordinamenti della Giustizia* sont insérés dans les statuts de Florence, et composés de cent une rubriques ou titres formant cent huit pages in-4° d'un latin barbare comme celui des statuts florentins. Ces statuts ont été recueillis en 1415, et imprimés à Florence en 1787, sous la rubrique de Fribourg, 3 vol. in-4°.

toute famille noble ou qui a eu un chevalier, des charges de prieur, de gonfalonier et du collége. Ces familles furent au nombre de trente-trois. Ces mêmes lois doublent la peine contre les nobles pour violences envers les plébéiens, établissent qu'un parent répondra pour l'autre, et que deux témoins suffiront pour prouver la culpabilité. En même temps, les Prieurs adjoignent à leur magistrature un autre magistrat pour surveiller l'exécution de ces lois, nommé tous les deux mois, qu'ils appellent *gonfalonier de justice*, auquel ils remettent un gonfalon aux armes du peuple, la croix rouge sur un champ blanc, avec mille hommes d'infanterie prêts à marcher à son ordre contre les grands. Ils ordonnent que les anciens seigneurs nommeront les nouveaux par un vote. Ils organisent enfin les vingt-quatre arts majeurs et mineurs, en donnant quelque nouvelle autorité à leurs consuls.

Les mille hommes donnés au gonfalonier furent ensuite portés à deux mille, puis à quatre mille; des troupes semblables pour le peuple, avec l'enseigne, s'organisèrent dans la campagne, et s'appelèrent les *ligues du peuple* (1).

Mais les *maudits juges*, dit la chronique (2), commencent à interpréter les nouvelles lois. Ils étendent la punition du coupable aux dépens de l'offensé. Les recteurs s'effraient. Si l'offensé était Gibelin, le juge était Gibelin; de même faisaient les Guelfes. Les gens de famille n'accusaient pas leurs parens pour ne pas tomber eux-mêmes dans les peines. Peu de malfaiteurs se cachaient cependant, qui ne fussent retrouvés par leurs adversaires. Beaucoup sont punis selon la loi. Les premiers furent les Galligai : un des leurs avait tué en France, dans une querelle, un plébéien. (1293.) Dino Compagni, historien de ces événemens, et alors gonfalonier de justice, marche avec le gonfalon et les armes contre leurs maisons et contre celles de leurs parens, et les fait détruire selon la loi. Ce pre-

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. I. — G. Villani, cap. 1, lib. VIII.

(2) Pour ce quatrième livre, nous avons suivi surtout la chronique de Dino Compagni, et cherché, en l'abrégeant, à conserver au récit l'originalité et la naïveté admirable du *seigneur* florentin.

mier exemple devint dangereux pour les autres gonfaloniers, qui furent accusés de bassesse par le peuple quand ils ne détruisaient pas entièrement les maisons des coupables. Beaucoup outrepassèrent la justice par crainte du peuple. Il arriva pourtant qu'un Buondelmonti commit un meurtre et que ses maisons furent détruites de manière à être bientôt réparées (1)

Pour affermir le gouvernement du peuple et affaiblir le pouvoir des grands qui s'augmente souvent par la guerre, les Florentins consentirent à accorder la paix aux Pisans, affaiblis et accablés par de trop longues guerres. (1293.) La paix s'étendit à toutes les terres guelfes de Toscane.

Jusqu'alors la ville était si tranquille, que la nuit on ne fermait pas les portes, et qu'il n'y avait point de gabelles. Comme la commune avait besoin d'argent, on vendit les vieux murs et les terrains qui y tenaient au-dedans et au-dehors. La commune racheta la juridiction de beaucoup de petits pays. Ainsi, au commencement de ce nouveau gouvernement ou de ce *nouveau peuple*, comme disaient les Florentins, plusieurs affaires furent terminées pour le bien de la commune; les possessions usurpées par les grands furent restituées à leurs possesseurs (2).

Comme le peuple était superbe et plein de son pouvoir, il redemande à Prato un coupable qui s'était réfugié dans cette ville, et sur le refus de Prato, qui veut défendre sa liberté, il la condamne à payer dix mille livres ou à rendre le malfaiteur; puis, sur sa résistance nouvelle, le peuple ordonne la guerre, et déjà les troupes à pied et à cheval marchaient quand Prato effrayée paie l'amende et rend le coupable (3).

L'orgueil des méchans parmi les plébéiens augmentait à mesure qu'ils voyaient les grands punis, et que les recteurs observaient avec crainte les lois. On voulait tant voir les grands punis que nul accusé n'était absout. Les grands, de leur côté, se plaignaient violemment des lois,

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. I.

(2) G. Villani, cap. 2, lib. VIII.

(3) G. Villani, cap. 3, lib. VIII.

et disaient aux juges : — Un cheval court et donne de sa queue dans le visage d'un plébéien, ou dans une querelle deux hommes se frappent, ou plusieurs enfans se disputent, on nous accuse, devons-nous pour de si petits motifs, être punis?

Giano della Bella, âme grande et virile, défendait hardiment la justice contre toutes les attaques, et tenait, par la crainte, les recteurs dans le devoir. Les grands commencent à parler contre lui, et l'exécrant à l'égal de ses lois, ils menacent d'écarteler les plébéiens maîtres de l'état. Ces menaces sont rapportées à ceux-ci qui, par crainte et par dépit, rendent les lois plus dures, et chacun sent doubler sa haine. Les principaux du peuple et ses appuis, étaient les Magalotti; ils avaient une grande suite, beaucoup de familles et plusieurs petits artisans unis avec eux par la même pensée.

Les citoyens puissans, que les Florentins appelaient tous *grands*, quoiqu'ils ne fussent pas tous nobles de sang, projètent de faire assassiner Giano della Bella, en répétant : Le pasteur frappé, le troupeau est dispersé. Un jour ils donnent l'ordre de l'assassiner, puis ils retirent l'ordre par crainte du peuple. Alors, par une considération adroite et malicieuse, ils disent entre eux : Giano della Bella est juste; portons devant lui les délits des bouchers, le plus dangereux des arts mineurs, qu'ils supposaient devoir les venger à outrance. Entre les bouchers, il en était un appelé Pecora, le grand boucher, soutenu des Tosinghi, qui exerçait son métier d'une manière frauduleuse et nuisible à la république. Les gens de son *art* l'accusaient, car il employait ouvertement la fraude; il menaçait les recteurs et les officiers, et s'appuyait, pour mal faire, d'une grande puissance d'hommes et d'armes. Les conjurés, occupés à renouveler les lois dans l'église d'Ognissanti, disent à Giano : — Vois la conduite des bouchers, et combien elle devient toujours plus coupable. — Giano répond : — Périsse la ville avant que ces choses soient souffertes! — Les conjurés accusent aussi les juges, et disent à Giano : — Regarde, les juges menacent les recteurs dans leur syndicat, et, par peur, ils arrachent d'eux des grâces in-

justes; ils tiennent les questions suspendues trois ou quatre ans ; nulle sentence ne se prononce, et qui voudrait perdre son procès ne le pourrait pas, tant ils disposent en désordre de l'argent et des raisons. — Giano, justement irrité contre tous, répondait : — Il faut faire des lois qui mettent un frein à tant de méchanceté.

Les conjurés, après l'avoir ainsi enflammé, font secrètement dire aux juges, aux bouchers et aux autres artisans, que Giano les décriait et faisait des lois contre eux. « Je découvris la conjuration faite contre Giano della Bella un jour que moi, Dino (Compagni), j'étais avec quelques uns des conjurés, pour nous réunir dans Ognissanti, tandis que Giano se promenait dans le jardin. Les conjurés arrêtaient une fausse loi qu'eux-mêmes ne comprenaient pas tous, portant qu'on tiendrait pour ennemis toute ville ou château qui aurait reçu aucun exilé ennemi du peuple. Avec de faux plébéiens parmi eux, ils proposaient cette loi pour bannir Giano et le faire haïr du peuple. Comme ils faisaient les lois sans les autres citoyens, je reconnus la conjuration, et je m'inquiétai. Je la dévoilai à Giano, et lui montrai comment on le faisait ennemi du peuple et des artisans; que le peuple, suivant la loi, se jeterait sur lui; qu'il fallait s'opposer, par des paroles, à cette trame. — Ce qu'il fit, disant : — Périsse la ville, avant que des œuvres si coupables se soutiennent ! — Alors, Giano connut ceux qui le trahissaient, car les conjurés ne se pouvaient plus cacher. Ceux qui étaient innocens voulaient examiner sagement les faits; mais Giano, plus hardi que sage, les menaça de les faire mourir. Ainsi, on continua de faire les lois, et nous sortîmes avec un grand scandale. »

« Les paroles dites se répètent toujours exagérées; la conjuration se hâta pour le tuer, on craignait encore plus ses œuvres que lui-même. Les grands réunirent leur conseil à San-Jacopo , de l'autre côté de l'Arno , et là , tous décidèrent qu'il fallait que Giano pérît; puis ils se réunirent un de chaque maison. Messer Barto Frescobaldi porta la parole : — Comme ces chiens du peuple , dit-il, nous ont enlevé nos honneurs et nos charges, et que nous n'osons pas entrer dans le palais , nous ne pouvons pas

solliciter pour nos procès. Si nous battons notre serviteur, nous sommes condamnés. Pour tant de choses, seigneurs, moi, je suis d'avis que nous sortions de cette servitude, que nous prenions les armes, et que nous courrions sur la place. Tuons les amis et les ennemis du peuple, autant que nous en trouverons, de manière que jamais nous ni nos fils ne soyons subjugués par eux. — Après lui, se leva messer Baldo della Tosa, qui dit : — Seigneurs, le conseil du sage chevalier est bon, si ce n'est qu'il est d'un trop grand risque, car si nous ne réussissons pas, nous serons tous tués. Triomphons d'abord par l'adresse, séparons-les par de bonnes paroles, en disant que les Gibelins reviendront pour nous chasser, et que, pour Dieu, ils ne laissent pas les Gibelins reprendre la seigneurie. Ainsi séparés, abaissons-les de manière qu'ils ne puissent jamais se relever. — Le conseil du chevalier plut à tous, ils ordonnèrent deux hommes par quartier pour corrompre et séparer le peuple, calomnier Giano, et éloigner de lui les puissans dlébéiens. »

Florence était dans ces discordes, lorsqu'un des plus nobles citoyens, Corso Donati, envoie quelques-uns de ses serviteurs contre Simone Galafrone, son parent; dans le combat, un des gens de Simone est tué, et d'autres sont blessés. Une accusation est faite par les deux partis (janvier 1294), et le procès vient devant le podesta, Gian del Lucino, homme d'un grand sens et d'une grande bonté. Le tort était à Corso Donati, chacun le lui donnait; le peuple attendait sa condamnation; déjà le gonfalon de la justice avait paru, lorsque le podesta, trompé, dit-on, par son juge, prononce dans le palais la sentence qui absolvait Corso Donati et condamnait Simone. La plèbe furieuse croit le podesta vendu, sort du palais, et court en criant : — Meure le podesta! Au feu! au feu! Aux armes! aux armes! Vive le peuple! — On s'arme, le bas peuple surtout est hors de lui, sa fureur s'accroît au point qu'il retourne aussitôt au palais du podesta, avec des broussailles, pour brûler la porte. Giano, qui était avec les Prieurs, entend les cris, et dit : — Je veux aller ôter le podesta des mains du peuple. — Il monte à cheval et se

présente; mais le peuple éperdu tourne contre lui ses lances et le fait reculer; les Prieurs descendent à leur tour sur la place avec le gonfalonier pour calmer la multitude; mais la multitude attaque le palais du podesta avec des armes et des arbalètes, brûle la porte, entre dans le palais, prend les chevaux, déchire les actes des procès, s'empare de la famille du podesta, et signale sa rage de cent façons. Le podesta et sa femme, dame d'une grande beauté qu'il avait amenée de Lombardie, tous deux épouvantés et appelant la mort, s'étaient réfugiés dans la maison des Cerchi. Corso Donati, qui se trouvait au palais, s'enfuit sur les toits (1).

Le jour suivant, le conseil se réunit et on décide pour l'honneur de la ville, que les choses volées au podesta lui seront rendues, et qu'il sera payé de son salaire, après quoi il part. La ville reste dans une grande discorde. Les bons citoyens blâmaient ce qui s'était fait; d'autres donnaient la faute à Giano pour le faire chasser ou maltraiter, et ils disaient : — Puisque nous avons commencé, menons hardiment le reste. — Les grands, les juges, les notaires, et les puissans plébéiens, parens des grands, s'unissent contre lui. On pousse les Prieurs à faire une accusation contre Giano, pour la dernière émeute. Le bas peuple, troublé de cet événement se rend à la maison de Giano, lui offre de s'armer pour lui, de le défendre, de parcourir la ville et de combattre; son frère levait déjà un drapeau aux armes du peuple; mais Giano, trahi par ceux mêmes qui l'avaient aidé à *faire le peuple*, considérant que leur force unie à celle des grands était puissante, et qu'ils étaient déjà tous réunis en armes au palais des Prieurs, ne veut point tenter une bataille civile (2). Les Magalotti ses parens lui conseillent de s'absenter quelques jours (5 mars 1294); il suit ce parti funeste, et aussitôt il est banni, condamné dans ses biens et sa personne, sa maison pillée et à moitié détruite. « Ce fut un grand dommage

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. I. — Cronica di Paolino di Piero, rerum ital. scrip.

(2) Machiavelli, lib. II.

pour notre ville, dit Villani, et surtout pour le peuple, car c'était l'homme le plus loyal et le plébéien le plus droit de Florence, ami du bien public, et ne reprenant pas ce qu'il mettait en commun. Il était présomptueux, il voulait accomplir ses vengeances, et en fit une contre les Abatti, ses voisins, avec le bras de la commune, et peut-être ce fut par ses péchés qu'il se trouva puni innocent par les lois mêmes qu'il avait faites (1). »

Sa chûte amena de grands changemens; les artisans et le bas peuple se trouvèrent éloignés pour longtemps du pouvoir, qui resta aux arts majeurs et aux riches plébéiens.

CHAPITRE II.

DONATI ET CERCHI.

Après le départ de Giano della Bella, les citoyens accusent ses amis qui sont condamnés, les uns à cinq cents livres, les autres à mille; quelques-uns contumaces; la ville agitée se divise entre ceux qui le louent et ceux qui le blâment; on passe ses actions en revue; ses ennemis entrent en charge. Le grand boucher, appelé Pecora, homme fourbe, pervers, flatteur, corrompait le bas peuple, formait des intrigues, faisait croire aux seigneurs qu'ils étaient élus par son influence; il trompait les autres en leur promettant des charges; hardi, effronté, bavard, il nommait ouvertement ceux qui avaient conjuré contre Giano; avec peu de suite, et plus cruel que juste, nourrissant des haines sans motif, il parlait souvent dans les conseils, disait que c'était lui qui avait renversé la tyrannie de Giano, et que bien souvent il avait été, durant la nuit, avec une faible lanterne, exciter les conjurés et se

(1) Villani, cap. 8, lib. VIII.

réunir avec eux dans une cave souterraine (1) —Les mauvais citoyens appelèrent pour podesta un pauvre gentilhomme de Padoue, appelé Monfiorito, afin qu'il rendît la justice à leur gré; il les satisfit si bien que lui et sa famille finirent par vendre ouvertement la justice, sans refuser les grandes ni les petites sommes; les citoyens le prirent enfin dans une telle abomination qu'ils le firent saisir, lui et deux de ses parens, et mettre à la torture; sa confession couvrit de honte et mit en péril beaucoup de citoyens; on se divisa pour décider s'il serait encore torturé ou non; la torture lui arracha de nouvelles confessions qui firent mettre à l'amende des magistrats déshonorés. Le podesta, en vain réclamé par la ville de Padoue, fut mis en prison; il s'échappa par l'adresse d'une femme, qui le sauva avec son mari prisonnier (2).

Florence arrive à de nouveaux malheurs : jadis la querelle des Buondelmonti et des Amidei avait fait naître les partis guelfe et gibelin. Aujourd'hui les querelles de deux familles, les Donati et les Cerchi, vont produire les partis noir et blanc, où se rattacheront bientôt les Guelfes et les Gibelins. Florence, qui augmentait sans cesse de population et de force, avait dans son sein plus de trente mille citoyens armés et plus de soixante-dix mille dans son territoire, une bonne cavalerie, un peuple libre, de grandes richesses; dominant presque toute la Toscane, elle ne redoutait ni l'empire ni ceux qu'elle avait bannis; ses forces pouvaient tenir tête à tous les états de l'Italie, mais Florence se fit de ses propres mains le mal que les étrangers ne pouvaient lui faire (3). Nous n'avons parcouru près de deux siècles que pour arriver à des divisions nouvelles, et tandis que la civilisation commence, que les lumières s'allument, que Dante va succéder à Bruneto Latini qui meurt, les passions et les haines des hommes sont les mêmes. Des divisions pareilles agitaient d'ailleurs toutes les villes. Les Cerchi, hommes de basse condition, mais bon mar-

(1) Dino Compagni, lib. I.

(2) Cronica di Dino Compagni, lib. I.—Cronica di Paolino di Piero.

(3) Machiavelli, lib. II.

chands et très riches, avec une brillante suite d'hommes et de chevaux, et un grand luxe d'habits et de mœurs, de nombreuses parentés, mais rudes, ingrats, grossiers comme des gens, dit Villani, parvenus en peu de temps à une grande existence, achetèrent le palais des comtes Guidi, près des maisons des Pazzi et des Donati. Les Donati étaient gentilshommes et guerriers, mais peu estimés et peu riches, quoique déjà presque relevés par leur chef et bientôt rivaux redoutables des Cerchi; les défauts des deux maisons augmentèrent l'inimitié, et des querelles successives leur mirent, l'une contre l'autre, les armes à la main.

Corso Donati, chef des Donati, fut accusé d'avoir voulu empoisonner quelques jeunes gens des Cherchi qui servant de caution dans la cour du podesta, moururent ou furent malades après avoir mangé d'une tourte de porc qu'on leur offrit. Les deux maisons assistaient un jour ensemble à l'enterrement d'une Frescobaldi, où, selon l'usage, les chevaliers étaient assis sur les bancs, et les citoyens par terre; un Cerchi, assis par terre, se lève pour arranger son vêtement; les Donati, aussitôt se lèvent tous, portant la main à leur épée; les Cerchi tirent leurs armes, le combat s'engage, on se jette entre eux, on les sépare; mais la haine s'augmentait à chaque circonstance.

Le compagnon d'étude de Dante, fils de ce noble Cavalcante qui, aux enfers, voyant Dante seul, lui dit ces belles paroles :

Se per questo cieco
Carcere vai per altezza d'ingegno,
Mio figlio ov'è, e perchè non è teco ?

Si tu viens dans cette obscure prison par hauteur de génie, où est mon fils, et pourquoi n'est-il pas avec toi ?

Guido, que nous avons vu épouser la fille de Farinata des Uberti, Guido courtois et courageux, mais dédaigneux, solitaire, voué aux lettres, où il devait se distinguer, Gui-

do Cavalcante, détestait Corso Donati et avait plusieurs fois projeté de l'attaquer. Corso, qui connaissait sa grande âme, veut le faire assassiner dans un pélerinage de Guido à San-Jacopo ; mais Guido, informé de ce dessein, revient à Florence, enflamme contre Donati plusieurs jeunes gens, qui lui promettent de l'aider, et un jour qu'il était à cheval avec les jeunes Cerchi, il pousse son cheval contre Corso, un dard à la main, se croyant suivi des Cerchi ; mais ceux-ci l'abandonnent, le dard manque son but, et Guido se sauve poursuivi par les Donati et leur suite armée qui lui lancent des pierres et le blessent à la main (1).

Toutes les maisons puissantes prennent part à la division : les Cerchi cherchent les plébéiens dont ils étaient bien vus, à cause de leur humanité et de leur obligeance ; aimés des Gibelins par la même raison, le bas peuple s'attachait à eux par souvenir de Giano della Bella. On leur conseillait de s'emparer de la seigneurie, qu'ils eussent obtenue facilement. Les divisions de Pistoïa, transportées à Florence, augmentèrent l'agitation : une maison puissante qui dominait à Pistoïa, s'était partagé en deux partis, les Cancellieri blancs et les Cancellieri noirs ; les Florentins, pour empêcher que Pistoïa dans ces troubles ne retournât au pouvoir des Gibelins, occupèrent la seigneurie de la ville, et envoyèrent à Florence les Cancellieri blancs et noirs : les blancs logèrent à la maison des Cerchi, dont ils étaient parens, et les noirs chez les Frescobaldi. Les haines des Cancellieri passèrent à Florence, tandis qu'elles se soutenaient à Pistoïa. Les Cerchi deviennent chefs des blancs : la ville se divise encore davantage entre les grands, la classe moyenne et les petits ; les religieux mêmes donnent leur âme à un parti ou à l'autre : tous les Gibelins, grands et plébéiens, se joignent aux Cerchi moins redoutés par eux que les Donati, avec Guido Cavalcanti, ennemi de Corso Donati, Scali et sa famille, parens des Cerchi, Frescobaldi, à qui ceux-ci avaient prêté beaucoup d'argent, deux Adimari, tous les Cavalcanti, les Mozzi, beaucoup d'autres plus ou moins animés par des

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. I.

motifs particuliers, et un grand nombre de plébéiens; leur parti était si nombreux qu'il les rendait presque maîtres de la ville. Corso Donati, chef des noirs, entraîne Rosso, Arrigo, les Pazzi, Rossi, Buondelmonti, Tornaquinci, d'autres maisons nobles et plébéiennes, tous ceux des Guelfes qui n'étaient pas du parti des blancs. Il attaquait les blancs avec des épigrammes. Comme Vieri de Cerchi, chef de la maison, était beau, mais de peu d'esprit et d'éloquence, quand il avait parlé, Corso disait qu'on avait entendu ce jour-là *braire l'âne de Porta San-Piero*. On rapportait les plaisanteries en les envenimant. Corso Donati, le plus habile et le plus brillant dans ces luttes, unissait à la naissance et au courage la plus grande ambition, la haine des plébéiens, le goût de la guerre et des entreprises; il avait l'éloquence, l'adresse, une beauté délicate, le teint blanc, la grâce et l'amabilité : occupé des choses publiques, ami des grands seigneurs, avec des relations partout, il devait remplir de son nom sa république et l'Italie.

Les Cerchi menaçaient de l'alliance de Pise et d'Arezzo. Les Donati, inquiets, accusaient les Cerchi d'une ligue avec les Gibelins de Toscane, et cette accusation parvint jusqu'au pape (1). Boniface VIII, homme d'un grand caractère et d'un grand esprit ceignait alors la tiare, successeur de ce Célestin V, dont Dante a dit :

Che fece per viltate il gran rifiuto.

Le pape avait près de lui les Spini, ses marchands, famille riche de Florence, chez laquelle se trouvait le fils d'un affineur d'argent florentin, désagréable et rude, mais intrigant et adroit, qui fit tant près du Pape pour abaisser les Cerchi, que le pape envoya à Florence le cardinal d'Acquasparta pour pacifier la république.

Le cardinal arrive pour être témoin de plus grands troubles : la veille de la Saint-Jean, les arts qui se rendaient à l'offrande, selon l'usage, précédés de leurs con-

(1) Cronica di Compagni.

suls, sont maltraités et battus par quelques grands qui leur disent : — Nous sommes ceux qui avons vaincu à Campaldino, et vous nous avez éloignés des charges et des honneurs de notre ville. — Les seigneurs indignés tiennent un conseil de plusieurs citoyens ; Dino Compagni se trouvait du nombre. Entre les seigneurs était alors Dante, qui rassure ses collègues effrayés, fait avec eux armer le peuple, et exile quelques membres marquans de chaque parti (1). Corso Donati, avec ses amis, est relégué au château de la Pieve. Guido Cavalcanti, avec les Cerchi et leurs amis, à Sarezane. Ceux-ci obéissent, mais les Donati refusent de partir. Déjà les Lucquois, d'accord avec le cardinal, venaient en force à leur secours ; les seigneurs les arrêtent ; mais cette circonstance fit bien voir que la paix voulue par le cardinal, était l'abaissement des Cerchi.

Cette partialité déplut beaucoup au peuple : un homme va tirer une arbalète dans la fenêtre de l'évêché où était le cardinal ; le dard se fiche dans le bois de la fenêtre ; mais le cardinal effrayé, se retire chez les Mozzi, de l'autre côté de l'Arno. En réparation de cet événement, les seigneurs lui envoyèrent un présent de treize cents florins neufs : « Je les lui portai dans une coupe d'argent, raconte Dino Compagni, et lui dis : Monseigneur, ne les dédaignez pas, parce qu'ils sont en petit nombre ; on ne peut disposer de plus d'argent sans les conseils publics. — Il répondit que l'offre lui était chère, regarda beaucoup les florins, et ne voulut pas les accepter. » Le cardinal, après s'être efforcé en vain d'améliorer le mode d'élection des Prieurs qui mettaient la ville en armes, voyant que les blancs qui dirigeaient la seigneurie, lui étaient contraires, part en laissant la ville interdite.

Les fêtes du printemps se célèbrent (1300) ; les partis armés parcourent la ville et se livrent aux plaisirs en se tenant sur leurs gardes. Quelques jeunes gens soupant ensemble, projettent d'attaquer les Cerchi. Les jeunes Cerchi marchaient à cheval avec les jeunes Tosinghi, Adimari, Ma-

(1) Machiavelli, lib. II.

lespini, beaucoup d'autres et leur suite, ensemble trente cavaliers. Les jeunes Donati étaient avec les Pazzi, les Spini et leurs hommes armés. Un soir, où il y avait un bal de femmes, sur la place Santa-Trinita, les partis commencent à s'insulter, à pousser leurs chevaux les uns contre les autres : une grande mêlée s'en suit ; plusieurs sont blessés, et, dans le combat, un homme armé des Donati coupe le nez d'un des Cerchi ; on dit que ce fut un Spini dans la maison duquel les Donati allèrent se réfugier. La haine s'accroît, et des deux côtés on ne songe qu'aux vengeances.

Corso Donati, au lieu de rester à l'endroit de son exil, était allé à Rome solliciter le pape et s'aider auprès de lui de ses marchands, les Spini. Le Pape fit citer devant lui Vieri de Cerchi ; mais, quand il le vit, il n'en put rien obtenir, et Vieri se borna à dire qu'il n'était pas l'ennemi des Guelfes sans vouloir se réconcilier avec Corso.

Les exilés blancs rentrent ; Guido Cavalcanti revient malade et meurt, homme doué de grands talens, mais trop sensible et trop emporté. Les noirs, pour chasser les Cerchi, dont le retour les effraie, forment bientôt un grand conseil : » — Seigneurs, leur disait Dino Compagni, là présent, pourquoi voulez-vous confondre et détruire une si bonne ville ? contre qui voulez-vous combattre ? contre vos frères, quelle victoire en aurez-vous ? nulle autre chose que des pleurs. — Ils répondent que le conseil ne veut qu'éteindre le scandale et maintenir la paix. Sur cette réponse, Dino Compagni se joint à Ulivieri, bon et loyal plébéien, et tous deux conduisent chez les Prieurs quelques membres du conseil, et servent d'intermédiaire entre ceux-ci et les seigneurs pour rétablir la paix ; on convient que cette réunion n'aura pas de suite ; mais les deux partis ne cessaient d'agir l'un contre l'autre : les Donati ouvertement, comme les plus forts ; chaque jour, on découvrait de nouvelles trames, il s'élevait de nouveaux murmures. Pistoïa était dans les mêmes divisions, mais plus agitée encore que Florence et plus malheureuse ; le parti des blancs, vainqueur chez elle, chassa le parti des noirs (1).

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. I.

CHAPITRE III.

BLANCS ET NOIRS. — ARRIVÉE DE CHARLES DE VALOIS. — EXIL DES BLANCS.

« Levez-vous ! ô méchans citoyens ! auteurs de tous les scandales, prenez dans vos mains le fer et le feu, et déployez votre perversité ; montrez votre iniquité et vos coupables desseins ; ne tardez plus ; allez, mettez en ruines les beautés de votre ville, répandez le sang de vos frères, dépouillez-vous de la foi et de l'amour ; refusez-vous les uns aux autres aide et service ; semez vos mensonges qui rempliront les greniers de vos fils ; faites comme Sylla dans la ville de Rome ; tous les maux qu'il fit en dix ans, Marius les vengea en peu de jours. Croyez-vous que la justice de Dieu viendra moins ? celle du monde pourtant rend un pour un. Regardez si vos anciens tirèrent profit de leurs discordes. Troquez les honneurs qu'ils acquirent. Ne tardez pas, malheureux ! on perd plus dans un seul jour de guerre qu'on ne gagne par plusieurs années de paix, et l'étincelle est petite qui mène un grand État à sa destruction. »

C'est ainsi que Dino Compagni commence le second livre de sa Chronique, où il va conter comment Charles de Valois fut envoyé par le pape pour rétablir la paix à Florence. Ce prince, frère de Philippe-le-Bel, était venu en Italie pour secourir le roi Charles dans sa guerre de Sicile, et avec l'espoir que lui donnait le pape d'être élu empereur. *Les paroles faussement rapportées font plus de mal à Florence que les pointes de fer* : on avait tant répété à Boniface VIII que les blancs rendraient Florence aux Gibelins ; les marchands florentins du pontife formaient tant d'intrigues autour de lui, qu'à l'arrivée de Charles de Valois, il pria ce prince de se rendre à Florence. Charles avait reçu à Bologne, dans sa route, les ambassadeurs florentins des deux partis ; les noirs se vantaient d'être Guelfes et amis

de la France; les blancs juraient la même amitié, et offraient leurs services. Charles pourtant évita de passer par Florence et par Pistoïa en se rendant à Rome, où les Guelfes blancs avaient envoyé aussi des ambassadeurs. Le pape reçut seul ces ambassadeurs et leur dit en secret: — Pourquoi êtes-vous si obstinés? Humiliez-vous devant moi. Je vous dis qu'en vérité je n'ai pas d'autre intention que votre paix. Que deux de vous retournent à Florence, et qu'ils aient ma bénédiction s'ils obtiennent qu'on obéisse à ma volonté.

A Florence, on nommait alors les nouveaux seigneurs presque avec l'accord des deux partis. Dino Compagni fut le seul digne d'être cité : c'étaient tous des hommes honnêtes, modérés, dont le peuple conçut beaucoup d'espérance, ainsi que les blancs, mais trop faibles pour les circonstances, et que les noirs jugèrent faits pour être leurs dupes. Les noirs vont aussitôt les visiter : — Vous êtes d'honnêtes gens, leur disent-ils, tels que notre ville en a besoin; vous voyez nos discordes, il faut les terminer ou la ville périra. Vous avez l'autorité, et nous vous offrons, d'une âme bonne et loyale, notre avoir et nos personnes. — « Je leur répondis, moi Dino Compagni, au nom de mes compagnons : — Chers et fidèles citoyens, nous recevons volontiers vos offres; nous voulons commencer d'en user; nous vous requérons de nous conseiller et de nous diriger de manière que notre ville s'apaise.—Ainsi, nous perdions le premier temps, nous n'osions pas fermer les portes ni refuser l'audience aux citoyens, bien que nous doutassions de leurs feintes offres, croyant qu'ils couvraient leur méchanceté avec de faux discours. Nous leur parlions de paix quand il fallait aiguiser le fer. »

Ces citoyens, sans aristocratie, sans écoles où se former, manquaient d'habileté et de vigueur. Donati, avec la hardiesse et les principes qu'il avait reçus de sa maison, en savait plus qu'eux tous, et voilà pourquoi le peuple abaissait l'aristocratie à Florence; quelque inhabile qu'elle ait été dans cette ville, on la redoutait : ces bonnes gens, qui sortaient de leur comptoir, ne pouvaient ni fonder ni soutenir un état, et il faut nous étonner, durant toute

cette histoire, de trouver un peuple si intelligent, si actif, si énergique : les défauts tiennent aux positions et à l'absence de savoir.

Les capitaines du parti guelfe (nous avons parlé plus haut de l'organisation de ce parti) chargés de remettre la paix, commencent à s'y occuper de bonne foi; mais personne ne les seconde, et les noirs, qui attendaient Charles de Valois, font conduire soixante-dix mille florins à Sienne pour sa solde. Le prince, arrivé là, envoie deux ambassadeurs à Florence pour demander d'être reçu. Le parti des blancs avait craint son entremise, et Dante, membre d'une des magistratures précédentes et favorable aux blancs quoiqu'il préférât l'intérêt public à tout, aurait voulu terminer la querelle sans intervention. Les seigneurs, avant de répondre aux ambassadeurs, rassemblent le conseil général du parti guelfe et des arts, pour en connaître l'opinion. Tous les membres opinent pour que Charles de Valois vienne à Florence en pacificateur, et qu'on l'honore comme un seigneur de noble sang. Les boulangers seuls résistent et disent qu'il vient détruire la ville.

On envoie en ambassade de puissans citoyens du peuple, pour dire au prince qu'il peut venir librement s'il promet, dans des lettres scellées, qu'il ne s'emparera de nulle juridiction contre la ville, qu'il n'occupera nul honneur, ni au nom de l'Empire ni autrement, qu'il ne changera ni les lois ni les usages de la république. On prie son chancelier de l'empêcher d'entrer à Florence le jour de la Toussaint, où le peuple s'enivrant avec les vins nouveaux était plus disposé à la sédition. Les ambassadeurs se rendent vers le prince pour avoir ses promesses scellées, avec ordre, s'ils ne pouvaient les obtenir, de lui faire refuser à Poggibonzi le passage et les vivres (1).

Charles fait les promesses, donne les lettres. Comme il marchait avec crainte, les noirs, pour le hâter, lui donnent encore dix-sept mille florins. Dino Compagni, dans

(1) Dino Compagni, lib. II.

une sainte et crédule intention, réunit alors beaucoup de citoyens et tous les officiers dans l'église San-Giovanni, et les engage, dans un discours paternel, à honorer l'arrivée de Charles de Valois en déposant leurs inimitiés, à s'unir comme possédant la plus noble cité du monde, et à jurer la paix sur cette eau sacrée où ils recevaient le baptême. Ils jurent sur les livres saints, et ceux qui pleurèrent, qui baisèrent les livres, furent ensuite les plus violens dans les vengeances: « J'ai versé bien des larmes sur ce serment, dit naïvement Dino Compagni, en songeant combien d'âmes se sont damnées par leur méchanceté. » Le parti des noirs n'avait pas tant de simplicité que ces bons citoyens, et il tirait habilement parti de l'alliance des blancs avec les Gibelins, alliance qui ligua contre les blancs toute la force et toute l'influence du parti guelfe.

Charles de Valois entre à Florence le dimanche, 4 novembre, avec huit cents cavaliers à lui et douze cents à son ordre, en comptant ceux des Lucquois, des Perugins, des Siennois, qui entrent avec lui. On le reçoit avec de grands honneurs; les seigneurs et les Prieurs de Florence, réunis dans l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, avec le conseil, l'évêque et d'autres citoyens, lui donnent la garde et la seigneurie de la ville, l'autorité pour réconcilier les Guelfes ensemble. Il jure, comme fils de Roi, de conserver la ville en paix; et aussitôt il manque à sa parole; car le même jour, avant qu'il soit retourné à la maison des Frescsbaldi, où il logeait, un de ses Français, appelé Musciato, fait armer ses cavaliers. La ville inquiète s'arme aussi; les grands et les plébéiens se réunissent dans leurs maisons avec leurs amis (1). Les plus faibles étaient les Prieurs et les citoyens paisibles, qui, sans passions, sans parti, sans vigueur, cherchaient la justice et ne pouvaient la soutenir.

Les Prieurs avaient élu quarante citoyens des deux partis pour les consulter. Ces quarante parlaient tout le

(1) G. Villani, cap. 48, lib. VIII.

jour dans la tribune, donnaient leurs avis, blâmaient les seigneurs, en demandaient de nouveaux avant le temps, et embarrassaient les Prieurs au lieu de les aider. Les ambassadeurs des blancs reviennent de Rome, les noirs craignent un accord de ce parti avec le pape, et informés de tout, ils se donnent un grand mouvement pour empêcher l'accord. On fait de nouveaux seigneurs avant le temps, sans choisir des hommes plus fermes ou plus habiles. Ceux-ci vivaient dans la crainte et faisaient faire des prières et des processions pour éloigner le péril. Ils renforcent les lois, mais ils les exécutent mollement. L'humanité ne vaut rien, s'écrie Dino Compagni, contre la grande méchanceté; mais cette idée ne le rendait pas plus hardi. Les noirs se vantaient d'avoir leur seigneur à Florence, d'être protégés du pape, de posséder des armes et de l'argent, quand les blancs n'étaient prêts ni pour la guerre ni pour la paix.

Dans cette confiance les noirs s'arment; (novembre 1301) les Médicis, puissans plébéiens, attaquent et blessent, après vêpres, un autre brave plébéien. Le peuple prend les armes à pied et à cheval; les Prieurs appellent aussitôt les troupes de la commune, qui penchaient en secret pour les noirs, et qui arrivent en déployant leur bannière. Le gonfalon de la justice est attaché aux fenêtres, mais personne ne parle au peuple ni ne l'encourage. Les soldats fidèles restent autour du palais avec quelques citoyens armés, plus curieux que zélés. Les seigneurs, qui n'étaient pas habitués à la guerre, se laissent occuper par ceux qui voulaient audience; la nuit vient. Le podesta, au lieu de remplir son devoir, et de marcher à la maison des malfaiteurs avec les armes, le feu et le fer, laisse tout à faire aux Prieurs; le peuple n'opine pas, et le capitaine ne s'oppose point à l'ennemi. La nuit venue, le peuple se retire, et chacun barricade les rues pour arrêter la foule et assurer sa maison.

Manetto Scali, blanc estimé du parti, puissant par ses amis et sa suite, fortifie son palais et élève des machines pour jeter des pierres. Les Spini, du parti noir, qui avaient leur palais en face, et qui étaient aussi fortifiés à

cause des Scali, leur disent avec une feinte amitié : — Eh ! pourquoi agissons-nous ainsi ? nous sommes amis, parens et tous Guelfes; nous n'avons d'autre intention que de secouer la chaîne que le peuple nous a mise au cou à vous et à nous. Faites-nous donc merci, pour Dieu ! et soyons tels que nous devons être. — Les Buondelmonti parlent de même aux Gherardini, les Bardi aux Mozzi, ainsi font beaucoup d'autres. Les Gibelins, qui voient les blancs faiblir, se croient trahis; ils rentrent tous, excepté quelques artisans qu'ils chargent de faire la garde (1).

Cependant les barons de Charles de Valois et Musciato entouraient les seigneurs et leur demandaient la garde de la ville; on leur donne seulement la garde du quartier qu'ils habitaient de l'autre côté de l'Arno; et Charles, qui avait juré sa foi à la seigneurie, y manque en laissant entrer, dès l'aube du jour, les exilés Gherarduccio, Buondelmonte et Corso Donati, Corso Donati qui manquait à Florence pour compléter l'agitation ! Les seigneurs, les Prieurs éperdus ne savent quelle conduite tenir : ils reçoivent et suivent les avis de tout le monde; ils veulent armer les paysans, mais les paysans cachent les enseignes et les trahissent. Les nouvelles qu'ils reçoivent à chaque instant les déconcertent ; tout ce qu'ils entreprennent échoue. Ici la démocratie se montre pitoyable : nulle résolution, nulle hardiesse; à défaut de talens, rien d'acquis, rien de ce que donne du moins l'habitude des affaires ou des combats.

Tandis que les Français attestent devant les seigneurs de la fidélité de leur maître et de son impartialité, il fait grand jour, et le bruit vole que Corso Donati, avec une suite d'amis à cheval et de gens à pied, est à Florence. Les Prieurs et les Cerchi voulaient faire marcher contre lui le capitaine de la commune, qui s'y offrait, mais Vieri de Cerchi s'y oppose, se liant au peuple pour l'arrêter. Corso. arrive dans les bourgs de la ville, trouve les portes des

(1) Dino Compagni, lib. II.

vieux murs fermées, et vient à la porte Pinti, voisine de son palais, qu'il trouve aussi fermée, et qu'il force, aidé par ses amis du dedans. Il entre à Florence aux cris de vive le baron (c'était ainsi qu'on l'appelait), rassemble ses amis et partisans sur la place Saint-Marie-Majeure, fait armer le clocher de l'église, déconcerte quelques blancs venus en avant qui se retirent, se repose un moment dans l'église, où il mange debout avec ses amis; va piller et brûler les maisons des anciens Prieurs qui l'avaient exilé; détruit chez ses ennemis un des plus beaux jardins de Florence et de la Toscane (jardin rempli d'orangers et de citronniers, dont les branches arrachées couvrirent toute la ville); se rend aux prisons de la commune, près du palais du podesta, les force, délivre les prisonniers, en fait de même au palais du podesta; puis allant effrayer les Prieurs, il les contraint de laisser la seigneurie et de retourner à leurs maisons (1).

Les Français protestaient toujours de l'impartialité de Charles de Valois, et de sa volonté de faire triompher la commune. Ils se font envoyer les principaux des deux partis, Charles laisse en liberté les noirs et garde les blancs prisonniers « comme des assassins, dit avec indignation Dino Compagni, sans leur donner de la paille ni des matelas... O bon roi Louis, qui craignis tant Dieu! ajoute-t-il, où est la foi de la royale maison de France? » Les Prieurs étonnés font sonner la grosse cloche de leur palais, mais le peuple effrayé ne se montre pas. Personne ne sort, ni à pied ni à cheval, de la maison des Cerchi. Les deux Adimari et leurs parens, arrivés au palais sans trouver personne, s'en retournent, et la place reste abandonnée. Le soir, on croit voir une croix rouge apparaître sur le palais des Prieurs, en signe de la colère de Dieu. Le peuple alors commence à piller quelques maisons des blancs; plusieurs autres maisons prennent feu; on se cache de ses ennemis chez ses amis. Les noirs puissans demandent de l'argent aux

(1) Cronica di Paolino di Piero. Rerum ital. scriptores, Muratori. — G. Villani, lib. VIII, cap. 48. — Dino Compagni, lib. II. — Machiavel, lib. II.

blancs; les malfaiteurs voient la ville sans défense, prennent courage, pillent les boutiques des blancs, et les marchands de draps tuent et blessent les meilleurs citoyens de ce parti. Ces discordes durent six jours pour la ville de Florence; puis des bandes de soldats se répandent, durant huit autres jours, dans la campagne, pillent, brûlent les maisons et détruisent un grand nombre de belles possessions.

A Florence, les noirs épousent les filles riches par force. Charles, voyant les flammes des maisons, demande quel est ce feu? On lui répond que c'est une cabane qui brûle quand c'est un palais; la campagne flambe de tous côtés Les Prieurs supplient en vain les puissans plébéïens d'avoir pitié de la ville. Ils sont remplacés par des Prieurs du parti des noirs. Corso Donati, que Dino Compagni compare à Catilina, s'enrichit aux dépens des Cerchi et de leurs amis, qu'il attaque et vole durant ces troubles: il semblait maître de Florence, et le peuple criait vive le baron! sur son passage. Charles de Valois, qui faisait une dépense énorme, menace de son côté les anciens Pieurs pour en avoir de l'argent, mais n'en pouvant rien obtenir, il fait saisir un riche plébéïen qui l'avait reçu et bien traité, lorsqu'il chassait un jour avec ses barons, et lui demande quatre mille florins, en le menaçant de l'envoyer en Pouille. L'homme en est quitte pour huit cents florins. Charles trouve beaucoup d'argent par des moyens semblables. Les Rossi et les Tornaquinci, d'autres encore, volent comme les Donati; les jeunes Bostichi se chargent, pour cent florins, de garder les biens d'un riche plébéïen de leurs amis, et le volent après avoir reçu leur paiement. Chose incroyable! ces Bostichi donnent la question aux hommes qu'ils dépouillent, dans leurs maisons, au Marché-Neuf, au milieu de la ville et en plein jour, à la connaissance du peuple qui disait qu'on était mis à la torture *dans la maison de Bostichi, au Marché*. Des mineurs sont ruinés, des vierges insultées, beaucoup d'innocens condamnés à payer mille florins pour avoir conjuré, d'autres chassés. On cache ses trésors; on calomnie les anciens Prieurs; plusieurs blancs, antiques Gibelins, se rangent entre les noirs, seulement

pour se livrer au désordre et maltraiter les blancs; les Cerchi, par avarice et par peur, n'opposent rien à leurs ennemis, et feignent de craindre les lois, tandis qu'ils craignent seulement de nourrir les combattans. O méchans citoyens! s'écrie Dino Compagni, auteurs de la destruction de votre ville, où l'avez-vous conduite!

O toi, Alberti! à charge à tes concitoyens, tu fus réduit à cacher ton arrogance dans une vile cuisine!

O messer Geri Spini, anéantis les Cerchi pour pouvoir vivre en sûreté dans ta perversité!

O messer Manetto Scali, qui croyais te faire seigneur, où est ta suite, et où sont tes armes!

O vous, plébéiens, qui vouliez les honneurs, où fut votre défense? dans les mensonges! pleurez sur vous et sur votre ville (1).

Les désordres et l'incendie cessent, Charles de Valois, avec les Prieurs et la seigneurie, réforment quelques plébéiens du parti noir, et, durant ce même mois de novembre, le légat cardinal d'Aquasparta revient à Florence pour pacifier les citoyens: il ordonne plusieurs mariages entre les grandes familles; mais les noirs s'opposent, avec l'appui de Charles, à ce que les deux partis aient les charges en commun. Le cardinal part mécontent, et laisse encore la ville interdite.

La paix dure peu: le jour de Pâques, Nicolas de Cerchi allait à sa terre et à son moulin avec six hommes et son fils, enfant qui était encore en cheveux et sans rien sur la tête, dit la Chronique (2), il passe par la place Santa-Croce, où l'on prêchait, et où il est rencontré par Simon Donati (fils de Corso et neveu de Nicolas de Cerchi par sa mère), accompagné aussi d'amis et d'hommes d'armes à cheval. Le jeune Simon suit Nicolas de Cerchi, et, poussé par une pensée de l'enfer, il l'attaque, le renverse de cheval et le tue d'autant plus facilement, que l'autre, abandonné des siens qui emportent son fils, n'a que le temps de donner un coup à son neveu, dont il n'attendait rien de pareil; on lui coupe

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. II.
(2) Cronica di Paolino di Piero.

les veines; mais le coup porté au flanc de Simon est mortel. Simon meurt la nuit suivante, dans l'église de Saint-Pierre, occupé de son âme et priant son père et ses amis de faire la paix avec les Cerchi et leur parti. Il leur ordonne, et leur demande de ne pas venger sa mort. On disait, pour l'excuser, qu'il avait voulu combattre le frère de sa mère mais non le tuer. Corso fut désolé de la mort de son fils, ainsi que ses amis et les Florentins, car ce jeune homme surpassait encore son père par la hardiesse, l'intelligence, la courtoisie, la générosité : c'était le premier des jeunes gens de Florence, et tout l'espoir de son père et de sa maison (1).

Charles de Valois, après avoir ainsi rendu l'influence au parti noir, alla à Rome demander de l'argent au pape. Le pape lui répondit qu'en le mettant à Florence il l'avait mis à la source de l'or.

On découvre une conspiration du parti blanc, excitée par un baron Ferrant de Languedoc, qui la dénonce à Charles de Valois comme ayant pour but de le faire assassiner. Charles, de retour à Florence, réunit la nuit un conseil secret de dix-sept citoyens, dans lequel on délibère de faire arrêter plusieurs des conjurés et de leur trancher la tête. Sept membres du conseil s'enfuient. La même nuit, on cherche les Adimari et Manetto Scali, qui ne sont pas trouvés, et qu'on cherche plus tard aux environs de Florence, jusque dans la paille des lits. Giano de Cerchi, fils de Vieri, s'échappe du palais de Charles de Valois, où on le retenait pour en avoir de l'argent. La commune acquiert vingt-quatre mille florins par les confiscations.

Toutes les familles des blancs et des Gibelins sont exilées, au nombre de plus de sept cents hommes ! les Cerchi, les Uberti, Abbati, Adimari, Scali, Cavalcanti, Petracco dall' Ancisa, père de Pétrarque; Dante Alighieri, alors ambassadeur à Rome, qui avait laissé à Florence les manuscrits de sa Divine Comédie commencée, et une foule d'autres maisons nobles et plébéiennes. On les cite, et ils partent tous sans comparaître (4 avril 1302), accompagnés

(1) Cronica di Paolino, etc. — Machiavelli, lib. II.

des Gibelins, pour se rendre les uns à Pise, les autres à Arezzo, les autres à Pistoïa. Charles les condamne comme rebelles, fait détruire leurs palais, ravager leurs biens à la ville comme à la campagne et les met en commun. Les parentés et les nouveaux mariages ne servirent de rien contre la proscription; et tandis qu'on court bientôt les poursuivre à Pistoïa, vigoureusement défendue par un Uberti, on fait saisir, à Florence, leurs amis fidèles pour les proscrire, les torturer ou leur faire trancher la tête (1).

« Ah! Italie asservie, s'écrie le poëte, seul grand ici, habitation de douleur, navire sans nocher dans la tempête, tu n'es plus la dame des peuples, mais un lieu de prostitution. Les tiens se font la guerre, et ceux qu'un même mur et de mêmes fossés renferment se rongent l'un et l'autre. Cherche, misérable, autour de tes rives, puis regarde en ton sein si aucune de tes provinces est en paix. A quoi bon que Justinien ait arrangé ton frein, si le trône est vide? Sans lois, la honte est moindre. Ah! peuple qui devrais être pieux et laisser, selon la volonté de Dieu, régner César!...... O souverain Jupiter, qui as été pour nous crucifié sur la terre, tes yeux justes sont-ils tournés ailleurs? ou prépares-tu dans la profondeur de ton conseil quelque bien que nous ne puissions pénétrer? Toutes les terres d'Italie renferment des tyrans. Tout vil factieux devient un Marcellus. Ma Florence! soit contente, car ces mots ne s'adressent pas à toi, grâce à ton peuple qui se raisonne; plusieurs des tiens ont la justice dans le cœur, qui la dévoilent lentement pour ne pas tirer l'arc sans conseil; mais ta plèbe l'a surtout dans la bouche. Tandis que plusieurs de tes citoyens réfusent les charges publiques, ton peuple empressé s'écrie : — Je me courbe! — Réjouis-toi donc, tu en as sujet; tu es riche, tu as la paix et la prudence. Athènes et Lacédémone, législatrices et civiles, donnèrent un faible exemple en comparaison de toi, qui crées des institutions si fines que ce que tu établis en octobre n'arrive pas à la moitié de novembre. Combien de

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. II. Muratori. — Cronica di Paolino di Piero. Muratori.

fois, en ces temps, as-tu changé de lois, de monnaies, de magistratures, de mœurs, et renouvelé tes membres! Si tu t'en souviens, si tu vois clair, tu verras que tu ressembles à un malade qui, sans repos sur sa couche, change de place pour combattre sa douleur. »

CHAPITRE IV.

DANTE DEVENU GIBELIN.

C'est dans l'exil que Dante confondit sa cause avec celle des Gibelins; les blancs reprochaient aux noirs de les appeler Gibelins quand ils étaient Guelfes, et ils ne devinrent Gibelins que par les revers. Pouvait-on appeler Gibelins les Adimari, les Tosinghi, et tant d'autres qui avaient si bien servi le parti guelfe, et Dante d'une famille guelfe? Les vrais Gibelins c'était les Uberti, rebelles à leur patrie depuis quarante ans, sans trouver merci ni miséricorde, sans abaisser leur rang, héros à la tête de toutes les entreprises contre les Guelfes, compagnons des rois et des seigneurs, et voués toujours aux grandes choses. C'est Tolosato Uberti qui commanda alors les blancs, réfugiés à Bologne, alliés avec Arezzo et Pise, et c'est lui qui vint aussitôt rapporter la guerre en Toscane.

Dante, qui était à Rome lors de son exil, avait été envoyé près du pape Boniface VIII pour le détourner d'envoyer Charles de Valois à Florence, ou pour promettre l'union des citoyens.

Quand la république songea d'abord à envoyer Dante à Rome, il fit cette réponse hautaine : *S'io va chi sta; s'io s'to chi va?* Si je vais, qui reste; si je reste, qui va? Boccace nous apprend combien était grande son influence dans sa patrie : livré tout entier aux affaires, il était consulté sur chaque question, et ne songeait qu'à rétablir l'union entre ses concitoyens. Exilé et ruiné, Dante laissa

à Florence, dans la misère, sa femme et sa jeune famille : sa femme était de la maison Donati, du parti des vainqueurs ; elle vivait, avec ses jeunes enfans, d'une partie de sa dot, échappée à la fureur du peuple, en s'aidant aussi dans sa pauvreté du travail de ses mains. Oh ! combien, s'écrie Boccace, il eut à mépriser d'honorables souffrances plus cruelles que la mort ! Dante se rendit de Rome à Sienne, où étaient les exilés, avec l'espoir d'obtenir son rappel ; et, quand bientôt les exilés vont s'organiser, il sera un des douze conseillers qui les dirigeront.

CHAPITRE V.

INCENDIE DE FLORENCE. — MORT DE CORSO DONATI.

Deux partis étaient si bien dans les habitudes et les passions de la république, que voici Corso Donati, inquiet du pouvoir de quelques noirs, qui se lie avec les blancs et les grands. Il attache Lothieri della Torsa, évêque de Florence, à son nouveau parti, qu'on appelle le *parti de l'évêque* (1). La ville arme ses tours et forteresses comme durant les vieilles batailles civiles, et nous croyons assister aux combats des Buondelmonti et des Uberti. (février 1303) Le péril eût été grand si les Lucquois, appelés par la commune, ne fussent revenus à Florence avec une grande suite de peuple et de cavaliers (2). On leur remet une autorité ou *balia* générale ; durant seize jours ils dominent, quelques Florentins s'en offensent et s'irritent, ce qui amène des querelles, mais la paix est rétablie, et l'on nomme de nouveaux Prieurs (3).

(1) Cronica di Paolino di Piero.

(2) Machiavelli, lib. II.

(3) Dino Compagni, lib. III.

Cependant les blancs et Gibelins de Florence demandent en secret au pape, pour pacificateur, le cardinal de Prato, d'origine gibeline, qui arrive bientôt à Florence (mai 1303). On lui donne, pour un an, l'autorité ou la *balia* de forcer les citoyens à la paix. Il rétablit les compagnies armées du peuple comme sous les Anziani, le peuple se relève, les grands sont abaissés. Les deux partis se rallient au cardinal; on se donne publiquement le baiser de paix ; le cardinal fait venir quatorze des exilés blancs pour traiter de la paix, mais vain espoir ! les blancs se trouvent bientôt en péril et s'en vont. Le cardinal, indigné contre Pistoïa et Prato qui résistaient, insulté à Florence, part aussi après un an, laissant la ville interdite.

Les citoyens s'abandonnent. Nous les avons vus s'attaquer avec l'arbalète, la lance et les pierres. Ici nous allons les voir porter l'incendie dans tous les quartiers de la ville. (10 juin 1304) Déjà un della Tosa avait mis le feu à une maison des blancs, quand Abbati, Prieur de San-Piero-Scheraggio, homme méchant et dissolu, ennemi de ses parens, va, excité par les noirs, allumer la maison des Abbati ; du Vieux-Marché, le feu gagne dans Calimala; impétueux et furieux, excité par la *tramontana* qui soufflait fortement et par la fonte des images en cire d'une loge de San-Michele consacrée à la vierge, le feu consume les maisons des Abbati, Amieri, Toschi, Lamberti et beaucoup d'autres, les boutiques de draps de Calimala, toutes les boutiques autour du Vieux-Marché, jusqu'au Marché-Neuf et les maisons des Cavalcanti ; l'incendie s'étend dans Vacchereccia, à la Porte Santa-Maria jusqu'au Pont-Vieux, et détruit plus de mille neuf cents maisons. Le feu arrive enfin jusqu'auprès du palais des Prieurs, brûle le palais du capitaine et la tour où était la cloche, qui tombe avec un grand fracas (1) : rien ne peut arrêter les flammes. La perte des meubles, trésor, marchandises est infinie, car là étaient presque toutes les marchandises et les choses précieuses de Florence. Bien plus : la ville est pillée par

(1) Cronica di Paolino di Piero.

les troupes qui l'occupent ; les voleurs se mettent publiquement à courir au milieu du feu, à emporter ce qu'ils peuvent, sans que personne réclame ce qui est à soi, car on voyait la ville mal disposée, et l'on tremblait. On combattait sur plusieurs points. Beaucoup de citoyens déménagent leurs meubles pour les sauver ; mais le feu les atteint dans leur nouvel asile : plusieurs familles sont détruites ou ruinées. Les noirs voulaient perdre les Cavalcanti à cause de leur influence, de leurs richesses et de leur nombre. Un fils de Corso Donati était venu lui-même, avec une torche, apporter les flammes à leurs maisons du Marché-Neuf; mais repoussé par eux, et ses barricades emportées, il était allé mettre le feu aux maisons de la cour de l'abbaye. Les Cavalcanti désespérés, voyaient tomber leurs palais et leurs boutiques, dont le grand loyer les enrichissait. Le podesta imbécile, accouru au Marché-Neuf avec sa famille et un grand nombre de soldats, regardait à cheval l'incendie, sans rien ordonner, embarrassant la place du marché et ceux qui agissaient. Les Cavalcanti voulaient aller mettre le feu aux maisons ennemies ; mais leur parti les retient. Ils se retirent furieux chez leurs amis, et bientôt, au sortir de ces flammes redoutables, ils sont chassés de Florence par les noirs qui restent les maîtres (1). Ces Citoyens aimaient leur patrie sans doute; ils la pleuraient dans l'exil, mais ils lui causaient tout le mal qui était en leur pouvoir : incendie, proscriptions, ravages, pillages, il n'est rien qu'un parti épargne à l'autre.

Les noirs effrayés de ce qu'ils ont fait, voyant leurs chefs cités par le pape, à la demande du cardinrl de Prato, députent Corso Donati et d'autres citoyens, à Pérouse, où était le pape mourant, pour s'excuser de leur conduite et des insultes qu'ils ont faites au cardinal de Prato encore très irrité.

Aussitôt les exilés blancs, excités fortement par le cardinal, profitent de l'absence des chefs noirs, marchent sur

(1) Cronica di Dino Compagni, lib. III. — G. Villani. — Cronica di Paolino di Piero.

Florence, comptant sur les blancs qui étaient dans la ville, et arrivent subitement à la Lastra, au-dessus de Montughi à deux milles de Florence, avec douze cents hommes d'armes, à cheval, et des Bolonais, Romagnols, Aretins et autres amis à cheval et à pied.

Le bruit est grand dans Florence; les noirs épouvantés prennent un langage humble, disent qu'il serait juste de rappeler les exilés, se réfugient dans les convens, revêtent l'habit de moine. Les amis des blancs vont les visiter à la Lastra durant la nuit et les excitent à se montrer. Les blancs auraient dû marcher à l'instant sur Florence éperdue; mais ils attendaient Tolosato des Uberti, avec trois cents Pistoïens. Le lendemain, ne les voyant point arriver, Baschiera, leur chef, jeune et entraîné par la belle apparence de ses troupes, marche au jour, quoique la nuit leur fût plus favorable, tant à cause de la chaleur excessive, que parce que leurs amis à la ville n'étaient pas avertis. Ils viennent au bourg San-Gallo, renversent une barricade, se développent en rangs près de San-Marco, sous un soleil ardent, avec les enseignes blanches déployées, les guirlandes d'olivier, l'épée nue, criant la *paix*, sans violence ni désordre; c'était très-beau de les voir ainsi armés demander la paix. La chaleur était si grande qu'il semblait que l'air fût enflammé. Ils font quelques tentatives pour entrer dans la ville, en attendant le secours de leurs amis de l'intérieur; Florence avait passé la nuit dans l'inquiétude; on parle de l'accord des exilés avec les blancs de l'intérieur; le nom des Gibelins vole de bouche en bouche; les blancs de l'intérieur sont Guelfes; ils redoutent l'exil et tous les maux de la domination gibeline; alors, d'un commun accord, ils se tournent contre les exilés armés, et, craignant d'être accusés des derniers troubles, ils repoussent les blancs avec vigueur. La résistance eût été vaine si on n'eût mis le feu à la porte de la ville; les exilés qui étaient là, se croient trahis, reculent vers la troupe immobile, et tous bientôt voyant que leurs amis se déclarent contre eux, tournent bride et laissent l'espérance pour la douleur. Les hommes de pied à la fin du jour se jettent dans les vignes et dans

les maisons pour se cacher. En s'enfuyant, près de Florence, ils rencontrent Tolosato des Uberti, qui arrivait avec ses Pistoïens, pour le jour convenu ; Uberti veut les faire retourner ; il prie, menace ; mais on résiste, et il revient au désespoir à Pistoïa. Plusieurs des exilés qui s'étaient cachés, furent tués ; on tua aussi de pauvres infirmes, arrachés aux hôpitaux, et beaucoup de Bolonais et d'autres, qu'on avait pris. C'était le vingt juillet, jour d une chaleur insupportable, où les exilés souffrirent beaucoup, par le manque d'eau. On disait qu'avec plus d'ordre et d'intelligence ils étaient maîtres de la ville (1).

Les noirs, après avoir pris plusieurs châteaux sur les blancs, commencèrent un siége mémorable par les souffrances des assiégés. Pistoïa restait au pouvoir des blancs, commandés par Tolosato des Uberti qui avait aussi sous ses ordres trois cents cavaliers. Les Florentins et les Lucquois allaient assiéger Pistoïa ; mais comme la ville était bien défendue par ses murs et ses fossés, ils convinrent de la prendre par famine, et ils élurent pour capitaine de guerre, Robert, duc de Calabre, fils du roi Charles II, depuis célèbre sous son nom de roi Robert, qui vint alors prendre le commandement avec trois cents cavaliers. Les Pistoïens faisaient des sorties et se battaient bien. Le projet de les affamer convenait aux guerres de ce temps qui devenaient tous les jours plus molles. Des hommes et des femmes étaient sortis de la ville, durant les nuits, pour rapporter des vivres ; les Florentins, pour les effrayer à l'avenir, firent couper les pieds aux hommes et le nez aux femmes. Les seigneurs de Pistoïa et Tolosato ren oyaient de la ville les pauvres, les enfans, les veuves et presque toutes les femmes de basse condition : « Hélas ! s'écrie Dino Compagni, quelle chose cruelle pour les citoyens, de voir con duire leurs femmes aux portes de la ville, les voir mettre dans les mains des ennemis et les enfermer dehors ! » Les exilés de Pistoïa qui étaient dans l'armée florentine, traitèrent indignement les femmes et les enfans de leurs enne-

(1) Dino Compagni, lib. III. — G. Villani, cap. 72. lib. VIII. — Machiavelli, lib. II.

mis; le duc de Calabre en préserva un grand nombre.

Le nouveau pape, Clément V, qui avait succédé à Benoît XI, commanda, à la demande du cardinal de Prato, qu'on levât le siége de Pistoïa ; le duc de Calabre seul obéit et partit; mais les Lucquois et les Florentins demeurèrent; le pape les excommunia. Souvent nous voyons Florence excommuniée sans nous apercevoir que l'excommunication eût aucune influence: « Sodome et Gomore, dit Dino Compagni, les autres terres qui s'engloutirent en un moment, et où tous les hommes moururent, eurent un meilleur sort que n'eurent les Pistoïens mourant en de si durs maux. »

Les Florentins fatigués des difficultés de ce siége et des grandes dépenses, ordonnèrent une taille appelée la *sega*, posée sur les Gibelins et les blancs, tant par tête chaque jour: les uns trois livres, les autres, deux; ceux-ci, une; selon ce qu'on semblait pouvoir supporter. Celui qui était exilé devait payer la taille comme celui qui était dans la ville. On menaça d'une autre taille les pères si leurs fils, sous vingt jours ne se présentaient pas à l'armée. Plusieurs paysans, tenus sous les armes sans paie, furent ruinés. Tout l'hiver se passa dans ces difficultés. Les Pistoïens étaient sans ressources, dans une famine affreuse ; mais le cardinal de Prato leur trouvait des protecteurs lorsque les Florentins jugèrent à propos de traiter. Pistoïa se rendit (10 avril 1306), sauf la liberté des personnes. Les vainqueurs firent défaire ses murs, ses fossés; les Florentins conservèrent une partie du pays ; ils gardèrent la seigneurie de la ville avec les Lucquois; les noirs envoyèrent le podesta, les autres le capitaine. L'armée revint à Florence célébrer son tardif triomphe par les fêtes accoutumées. Le blé était très-cher alors : un demi-florin d'or le boisseau (1).

Un podesta voleur, Carlo d'Amelia, pour ne pas voir ses friponneries punies, s'enfuit durant la nuit, avec sa famille, et avec le sceau de la commune (représentant Hercule), qu'il comptait rendre pour un pardon ou de l'argent;

(1) Dino Compagni, lib. III.

la commune aussitôt fait avertir partout, et change de sceau, mais le frère du podesta renvoya à Florence Hercule, auquel on donna des gardiens particuliers, sans le remettre plus au podesta (1).

Nous allons voir mourir, comme il avait vécu, cet ambitieux Corso Donati qui rallumait la guerre civile dès qu'elle était éteinte, et qui, dès le retour de Pistoïa, avait commencé à armer de nouveau les grands contre le peuple et le gouvernement. Il conservait l'influence de son caractère énergique; il gardait jusque dans la vieillesse, la beauté, l'éloquence, les qualités qui lui avaient acquis la domination, et quoiqu'il fût goutteux et malade, il menait toutes les affaires de son parti. Les grands, excités par lui, commencèrent à parler plus fièrement dans les places et dans les conseils; ils agirent aussi et attaquèrent plusieurs de leurs ennemis. Les Florentins étaient surtout irrités contre Corso Donati à cause de son alliance avec Uguccione de la Fagiuola, ennemi de Florence, chef des Blancs et Gibelins qui venait de donner à Corso Donati, sa fille en mariage (2). On apprend que Corso Donati avait fait alliance avec Uguccione, et qu'il lui demandait du secours. A cette nouvelle, les Prieurs font sonner la cloche à marteau; la ville s'arme à pied et à cheval; les conseils se réunissent; en une heure Corso Donati est jugé, condamné, banni comme traître à sa patrie. Aussitôt les Prieurs, avec le gonfalon de la justice, le podesta, le capitaine, l'exécuteur, suivis de leurs familles, les compagnies du peuple armées et les soldats à cheval, se rendent, aux cris du peuple, aux maisons de Corso Donati. Corso Donati averti, se barricade dans le bourg de San-Piero-Maggiore, au pied d'une tour, à l'entrée de deux rues, aidé de beaucoup de parens, d'amis, de combattans, muni d'arbalètes, attendant disait-on, l'arrivée d'Uguccione et des siens qui étaient déjà arrivés à Romolo. On les attaque vigoureusement; ils se défendent de même :Corso Donati, souffrant de la goutte, ne pouvait se servir des armes,

(1) G. Villani, cap. 95, lib. VII, VIII.

(2) Machiavelli, lib. II.

mais il exhorte ses amis, loue et excite les combattans; contre une troupe si nombreuse, il avait peu de monde, car le péril avait été imprévu. On oppose barricades à barricades; on s'attaque avec l'arbalète, la lance, les pierres et le feu. On combattit une grande partie du jour; enfin Corso Donati voyant que son parti restait immobile au lieu de se montrer pour l'aider, qu'il n'avait nul secours à attendre, fit rompre la barricade; ses amis s'enfuirent dans les maisons et se mêlèrent aux citoyens. Beaucoup de combattans déployèrent une grande bravoure. Une troupe de seigneurs poursuivit Gherardo Bordoni, le renversa de son cheval, le tua, et un jeune Adimari lui coupa la main (ce qui fut beaucoup blâmé), l'emporta à sa maison, et l'attacha à la porte d'un autre Adimari. Corso Donati s'enfuyant seul, est joint à la ville Rovezzano; on le reconnaît, on le saisit pour le ramener à Florence; il offre de l'argent pour s'échapper, tâche par son éloquence de se faire rendre la liberté, mais ne pouvant y parvenir, et ramené déjà vers l'abbaye de San-Salvi, où il avait fait beaucoup de mal, perclu des pieds et des mains par la goutte, il se laissa tomber de cheval; un des hommes armés le voyant à terre, lui donne de sa lance un coup mortel dans la gorge, et le laisse pour mort. Les moines de San-Salvi le portèrent à leur monastère (10 septembre 1307); les uns disent vivant encore et pénitent; les autres déjà mort; et par crainte de la commune, on l'enterra aussitôt sans pompe, dans l'abbaye.

CHAPITRE VI.

HENRI VII. — ESPOIR DE DANTE ET SA LETTRE A CE PRINCE.

Il est un hommage que les hommes, rois ou citoyens, rendent aux grands hommes, qui est de les prendre pour modèles, d'en adopter le nom. Robert, roi de Naples, qui

(1) Dino Compagni, lib. III. — Machiavelli, lib. II.

va dominer Florence et le parti guelfe, a obtenu de son temps le surnom de *Salomon*, que Pétrarque et les autres savans s'empressèrent de lui donner, tandis que lui-même, entre ses titres de roi de Naples et de Jérusalem, se plaisait à prendre seulement le dernier. L'histoire était alors peu connue; celle qu'on connaissait bien, c'était l'Histoire Sainte. Or, Salomon était le plus sage, le plus savant des rois de Jérusalem, et Robert aspirait au savoir et à la sagesse.

Si Dante, qui errait alors de ville en ville, appelant Henri VII de ses vœux, a injurié Robert d'un vers :

E fate re di tal ch' é da sermone,

la postérité ne s'arrêtera pas au ressentiment du Gibelin, elle rendra hommage au chef habile du parti guelfe et au protecteur des lettres durant ce XIVe siècle qui va s'ouvrir si riche et si glorieux. Robert venait de succéder à Charles II, son père (mai 1309), et déjà il cherchait à établir son autorité sur le parti guelfe. Dans son enfance, il avait eu un esprit si lent et si lourd, qu'il n'avait appris qu'avec une grande difficulté la grammaire. Son maître, désesperant de l'instruire, lui inspira, en lui faisant étudier les fables d'Esope, un désir si ardent d'étudier et de savoir, qu'en peu de temps il connut les arts libéraux et la philosophie (1).

L'église s'inquiétait de l'autorité que la France avait prise sur Rome depuis Boniface VIII; les papes vivaient à Avignon sous l'influence du roi français; le roi de France, Philippe IV le Bel, voulait faire élire empereur Charles de Valois, son frère. Clément V, au lieu de lui céder sur ce point (1309), avait nommé à Avignon Henri VII de Luxembourg, empereur, et ce prince arriva bientôt en Italie pour aller recevoir la couronne impériale à Rome.

Robert, roi, envoya quatre cents cavaliers catalans aux Florentins, avec sa bannière : ces troupes aidèrent Florence dans une attaque contre Arezzo; les Aretins et les exilés de Florence, sous les ordres d'Uguccione de la Fa-

(1) Giannone, règne du roi Robert. — Tiraboschi.

giuola, furent battus et s'enfuirent vers Arezzo. Les Florentins allaient marcher une seconde fois contre Arezzo (juin 1310), quand voici des lettres de l'empereur qui leur commandent de ne pas faire marcher l'armée, en prétendant que l'empereur est venu pour pacifier l'Italie. Une grande agitation s'éveille alors à Florence ; les discussions s'engagent : les uns veulent que l'armée s'arrête, les autres qu'elle marche ; le peuple à la fin triomphant décide que l'armée marchera ; l'armée part en s'écriant que l'empereur est cruel, tyran, Gibelin ! Les Guelfes disaient entre eux : Honneur à la sainte Eglise et mort au roi d'Allemagne ! Ils lèvent les aigles des portes, les effacent partout, avec défense de les rétablir. Des ambassadeurs de l'empereur arrivent à Florence, requérant la ville d'honorer l'empereur à son couronnement, de lui envoyer des ambassadeurs à Lausanne, et de rappeler l'armée du pays d'Arezzo. Betto Brunelleschi, d'origine gibeline, leur répondit de la part de la seigneurie : Que jamais, pour aucun seigneur, Florence *n'inclinerait ses cornes*. Un autre Florentin, Tornaquinci, répondit plus doucement. Betto Brunelleschi, par sa réponse même ne put se concilier l'amour du peuple : il en était haï, parce que, dans les temps de famine, il serrait son grain, en disant : Ou j'en aurai tel prix, ou il ne se vendra jamais. Betto était très riche, orateur, lié avec Boniface VIII ; il avait contribué à la mort de Corso Donati, que les Donati vengèrent bientôt par la sienne. Les ambassadeurs de l'empereur, mécontens, se rendirent à Arezzo (1).

L'empereur arrive à Lauzanne, et les états de la Toscane lui députent une ambassade. Déjà les ambassadeurs florentins avaient fait faire leurs habits et se préparaient à partir, quand quelques grands seigneurs guelfes, qui craignaient que l'empereur ne fît rentrer les exilés à Florence, et ne leur donnât l'autorité, empêchent l'ambassade. L'empereur, à Lausanne, en recevant les envoyés de la Toscane, demande où sont les Florentins ? Comme on lui dit qu'ils l'avaient soupçonné, il répondit : J'eus fait

(1) Dino Compagni, lib. III — G. Villani, cap. 7, lib. IX.

de leur ville la mienne propre et la première de mon empire.

Tout concourait à l'indisposer contre les Florentins, qui commencèrent, dès le mois d'août suivant, à armer mille cavaliers, à se fournir de soldats et d'argent, à faire ligue avec le roi Robert et plusieurs villes de la Toscane et de la Lombardie, tandis que les Pisans, pour hâter le passage de l'empereur, lui envoyaient soixante mille florins d'or, promettant autant d'argent quand il serait à Pize. L'empereur, peu riche, ne pouvait soumettre l'Italie qu'avec l'or de l'Italie; il quitta bientôt Lausanne pour passer les Alpes. Le roi Robert était alors à Florence, très bien accueilli en revenant d'Avignon, où il avait été couronné. Inquiet comme les Florentins de l'arrivée de l'empereur, il chercha à réconcilier les Guelfes entre eux sans y parvenir. Il reçut de grands honneurs de la république et de l'argent, et chaque jour affermissait l'alliance de cette ville avec lui (1).

L'empereur passe les Alpes en septembre, et descend, durant la plus belle saison de l'Italie, dans les plaines fertiles du Piémont et de la Lombardie. Après avoir séjourné à Asti, arrivé au carrefour des deux routes qui mènent, l'une à Milan, l'autre à Pavie, Matteo Visconti, chef des Gibelins, lève la main et lui dit : Seigneur, cette main te peut donner et ôter Milan. Viens à Milan, où sont mes amis, et que personne ne peut t'enlever. Si tu vas vers Pavie, tu perds Milan.—Matteo était capitaine de presque toute la Lombardie. Guidotto della Torre, qui régnait à Milan, chef des Guelfes et allié de Florence, voit avec crainte l'empereur s'avancer vers sa ville, suivi de Visconti ; mais il espère en la soumission plus qu'en la résistance, et reçoit l'empereur avec de grands honneurs; celui-ci raccommode les deux maisons rivales pour un moment (1311, janvier 1310 à la manière florentine.) L'arrivée de l'empereur divise les partis plus que jamais. Tout l'espoir des Gibelins se réveille : l'empereur affecte en vain l'impartialité; il reçoit la couronne à Milan et accueille les deux partis. Les Guelfes disaient : Il ne voit que les

(1) G. Villani, cap. 8, lib. IX.

Gibelins; et les Gibelins disaient : Il ne voit que les Guelfes (1).

Les Florentins, alliés des della Torre, affligés de la soumission de Milan, fortifiaient leur ville, cherchaient des alliés, et exhortaient les républiques lombardes à fermer le chemin à l'empereur. A l'intérieur, quelques troubles s'étaient rallumés par l'ardeur des Donati à venger, par la mort de Betto Brunelleschi, (février 1311) la mort de Corso. On sortit de ces luttes pour recevoir dans les fêtes les reliques de saint Barnaba, envoyés de Rome par un cardinal.

Dante agité selon son énergie, par des événemens qui lui donnaient l'espoir de revoir sa patrie, suit son génie dominateur : il revient de l'étranger avec quelques Italiens qui partagaient ses opinions, et s'adresse au peuple, à l'empereur; sa passion lui enseigne son rôle, que le fait laissait alors trop obscur. Dirons-nous qu'il agit ici avec intelligence et avec vertu ?

La passion seule le guida. Sa famille était Guelfe, il était Guelfe; la politique générale de Florence était guelfe. Dante tout à coup passionné pour le parti gibelin, ne suivit que le désir de revoir sa patrie. Il plia sous l'injustice. Eh! que faisait Florence? Elle exilait follement son plus grand citoyen! En vain Dante, à plusieurs reprises, avait demandé son rappel; à l'injustice est le tort plus qu'à l'homme qui plie sous l'injustice. D'ailleurs, des vues particulières compliquaient la question. Les longues exactions des papes méritaient la haine, Dante a jugé sévèrement les pontifes; on ne connaissait que l'histoire de Rome : on y puisait le respect des Césars. Jules César est jugé le plus grand dans l'enfer par Dante, qui place Marcus Brutus dans la bouche de Lucifer. Un long respect enchaînait l'Italie aux pieds des empereurs. Dante, dans un livre sur la monarchie, devait plus tard établir leur pouvoir supérieur à celui de pape et à tout. Il y avait donc de la vérité dans les opinions qu'il soutenait. Chacun des deux partis qui dominaient l'Italie avait

(1) Dino Compagni, lib. III.— G. Villani, cap. 9, lib. IX.

des inconvéniens. Si dans d'autres pays, avant ou depuis ce temps, en Espagne, en France, les questions nationales furent tranchées et les citoyens surent comment ils devaient vivre ou mourir, en Italie un mélange de tous les biens et de tous les maux laisssait chez les grands hommes l'empire à la passion, qui prenant l'initiative, tranchait la question indécise. Si de nos jours, après de longs travaux et dans le calme de ces factions civiles, disparues pour jamais, un petit nombre d'hommes en Italie a pu supposer que la liberté italienne, au moyen-âge, fût le but secret des Gibelins, comment s'étonner que les hommes du moyen-âge, sous l'action des passions mêmes, en aient aussi douté?

Quand, dans nos appréciations vulgaires, nous allons juger les grands hommes, nous sommes partagés entre deux impressions : la crainte de manquer au doute et au respect dus à ce qui nous dépasse, et la crainte aussi de manquer à des principes et à une vertu supérieure à ces hommes mêmes. Parmi cette jeunesse éternelle qui viendra à tous les âges étudier la vie de Dante et ses écrits, de grands hommes aussi se trouveront dignes de lui, qui pourront se perdre ou s'instruire par son exemple. Si l'histoire imbécile porte un grossier anathème sur cet homme que des générations entières ont adoré à genoux, les hommes forts, organisés comme lui, l'excuseront entièrement, et forceront jusqu'à ses défauts. Il ne reste donc à l'histoire, en contemplant l'ensemble de la vie du poète, qu'à le montrer homme entre les hommes, rempli des passions de ses semblables, mais le plus souvent près des cieux où jeune s'élevait son amour, où plus tard il plaça ses regrets, et qu'enfin il prit pour le sujet de ses chants.

Dante écrivit d'abord une lettre aux souverains et aux citoyens d'Italie, aux cardinaux et sénateurs de Rome :

« Le nouveau jour commence à répandre sa clarté, disait-il, montrant devers l'orient l'aurore qui dissipe les ténèbres de la longue misère. Le ciel resplendit sur ses lèvres, et son paisible éclat rassure les augures des na-

tions. Nous allons donc goûter l'allégresse attendue, nous qui séjournons depuis si longtemps dans le désert Le soleil de la paix va se lever, et la justice qui ne rendait plus de clarté, engourdie qu'elle était dans les voies de la rétrogradation, va reverdir aussitot que paraîtra la splendeur. Ceux qui ont faim et qui désirent boire se rassasieront à la clarté de ses rayons, et ceux qui se complaisent aux iniquités seront confondus par la face de celui qui brille. Le lion de la tribu de Juda a prêté une oreille compatissante aux mugissemens de la prison universelle..... Réjouis-toi désormais, ô Italie, si digne de pitié, et qui seras bientôt enviée par le monde entier, par les Sarrasins eux-mêmes; car ton époux, qui est la joie du siècle et la gloire de ton peuple, le miséricordieux Henri, le glorieux César, se hâte d'accourir à tes noces..... Veillez donc tous, et levez-vous devant votre roi, ô habitans de l'Italie; ne lui rendez pas seulement obéissance, rendez-lui aussi le gouvernement; ne vous levez pas seulement devant lui, manifestez votre révérence à son aspect, vous tous qui buvez à ses fontaines, qui naviguez sur ses mers, qui foulez le dos des îles et des sommités des Alpes qui sont à lui, vous tous qui ne possédez les choses publiques et les choses privées qu'en vertu du lien de sa loi..... »

Dante écrivit aussi à l'empereur, dont on accuait la lenteur, une lettre si extraordinaire que nous la donnerons ici tout entière:

« *Au très-glorieux et très-heureux triomphateur et seigneur Henri, etc.*

« Ses dévoués Dante Alighieri, Florentin injustement banni et tous les Toscans qui désirent la paix, envoient des baisers à la terre devant vos pieds. En témoignage du profond amour de Dieu, l'héritage de la paix nous est laissé afin que, dans sa merveilleuse douceur, la rudesse de notre cavalerie s'humilie, et que nous méritions les joies de la victorieuse patrie du ciel. Mais la sagacité et

la persécution de l'antique et superbe ennemi qui toujours gâte secrètement la prospérité dans l'absence de notre tuteur, nous a dépouillés cruellement, nous qui résistons comme ceux qui n'ont pas résisté. Ainsi nous pleurons longuement sur les fleuves de la confusion, et nous demandons sans cesse les secours du juste roi, afin qu'il abatte la tyrannie et nous remette dans nos droits. Aussitôt que toi, successeur de César et d'Auguste, passant les chaînes de l'Apennin, tu as revêtu les honorables signes romains du mont Tarpeo, les longs soupirs s'arrêtèrent ainsi que le déluge des larmes, et comme un soleil désiré qui se lève, ainsi la nouvelle espérance d'un meilleur siècle resplendit pour l'Italie. Alors beaucoup chantèrent joyeusement avec Virgile, *le retour du règne de Saturne et de la Vierge.* Mais maintenant que notre espoir, ou notre impatience, ou la vérité nous l'annoncent, on croit déjà que tu demeures là-bas, ou que tu retournes en arrière, ni plus ni moins que si Josué, fils d'Amos, le commandait. Nous sommes contraints de douter de la certitude, et de nous écrier comme Baptiste : « Es-tu celui qui devait venir, ou en attendons-nous un autre? Et quoique la longue soif, comme cette furieuse a coutume de faire, rende incertaines les choses sûres, cependant nous croyons et nous espérons en toi, te croyant fils de Dieu, le fils et le protecteur de l'Église romaine. Car moi, qui écris, je t'ai vu comme les autres; et comme il convient à la majesté impériale, je t'ai écouté pieusement quand mes mains ont touché tes pieds, et mes lèvres ont payé leur dette quand mon esprit s'éleva et que je dis en moi-même : *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi.* Mais pourquoi restes-tu dans une paresse si lente? Nous nous émerveillons que, depuis longtemps vainqueur, tu demeures dans la vallée du Pô ; tu abandonnes la Toscane, tu la laisses et tu l'oublies. Que si tu juges que les frontières de la Lombardie sont les régions qui défendent l'empire, ce n'est pas ainsi que nous pensons, car la glorieuse seigneurie des Romains ne se renferme pas dans les bornes de l'Italie, ni dans l'espace de l'Europe divisée en trois parties. Et certes, si Rome compte tout ce qu'elle possède

jusqu'à la mer Amphitrite, qui est en Grèce, à peine daignera-t-elle être bornée par l'onde inutile de l'Océan. Et il est écrit que le Troyen César naîtra de la fameuse race qui terminera son empire à l'Océan et sa renommée aux étoiles. Et de même qu'Octave Auguste commanda que le monde fût décrit, comme saint Luc ou l'Esprit-Saint enflammé du feu éternel, mugit, si Octave n'avait pas ouvert ce juste règne, le fils unique de Dieu fait homme pour confesser qu'il était soumis aux ordres d'Octave, le fils de Dieu n'aurait pas voulu alors naître de la Vierge. En vérité, il n'aurait pas affermi l'homme juste qui doit accomplir toute justice. Qu'il ait donc honte d'attendre si longtemps dans une aire étroite du monde celui que tout le monde attend, et qu'il n'oublie pas Octave Auguste. La Toscane tyrannique se rassure dans la confiance de ce délai, et en renforçant la superbe des méchans, rassemble ses forces, ajoutant présomption sur présomption. Que cette voix de Curius à César résonne en toi:

> Dum trepidant nullo firmatæ robore partes,
> Tolle moras : semper nocuit differe paratis.
> Par labor, atque metus pretio majore petuntur.

Et cette voix encore descendue du ciel.

> Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
> Nec super ipse tua moliris laude laborum,
> Ascanium surgentem, et spes hæredis Juli
> Respice, cui regnum Italiœ, romanaque tellus,
> Debentur.

« Jean Royal en vérité, ton premier né et roi, qui, derrière la lumière qui se lève aujourd'hui, attend la succession du monde, est pour nous un autre Ascagne qui, sur les traces de son père, lion contre ceux de Turnus, sera un agneau pour les Latins. Qu'il conserve les conseils du roi sacré, afin que le céleste jugement ne se renouvelle pas par ces paroles de Samuel : — Quand tu étais petit devant la face de Dieu, ne fus tu pas fait chef des tribus d'Israël, et le seigneur t'a oint et t'a dit : Tue les pécheurs d'Amalec, ne pardonne pas au roi d'Agag, et venge celui qui t'envoya de la gente bestiale et ceux qui sont

jaloux de ses succès. » Et toi, tardant de même, tu hivernes à Milan; et tu penses éteindre l'hydre empestée en abattant des têtes? Mais si tu te souvenais des grandes choses faites par Alcide, tu verrais que tu te trompes comme lui, lorsqu'il s'arrêtait à tailler les têtes de l'animal, jusqu'à ce qu'il eût frappé enfin le principe de la vie. Pour déraciner l'arbre, il ne sert de rien de tailler les branches, qui, au contraire, repoussent plus vite quand les racines sont saines. Qu'auras-tu fait, ô seul prince du monde, quand tu auras plié le cou de Crémone? La rage ne se réveillera-t-elle pas à Brescia ou à Pavie, à Vercelli ou à Bergame, et partout, jusqu'à ce que tu aies arraché la racine d'une si grande erreur? Seigneur, tu es le plus excellent des princes, et tu ne comprends pas, de la hauteur où tu es, dans quel trou ce petit renard s'est caché des chasseurs; ce n'est pas, en vérité, dans le courant du Pô ni dans ton Tibre que ce fourbe boit, mais les eaux de l'Arno empoisonnent encore ses trahisons, et peut être tu l'ignores : cette mort cruelle est appelée Florence. C'est elle la vipère, c'est elle la brebis infirme qui répand son mal dans le troupeau de son seigneur; c'est là la Mirra scélérate et impie qui s'enflamme au feu des embrassemens de son père; c'est l'Amata impatiente qui, ayant refusé le fatal mariage, ne craint pas de prendre le gendre que les destins lui refusaient, et l'appelle furieusement en bataille, et à la fin malheureusement hardie, paie sa dette, et avec un lacet se pend. Vraiment, avec ses blessures de vipère, elle s'efforce de déchirer sa mère, jusqu'à ce qu'elle tourne les cornes de sa rébellion contre Rome, qui la fit jadis à son image et semblable. Vraiment elle lance les fleuves empoisonnés pour enflammer la rage; et ainsi les brebis voisines ou étrangères deviennent malades, tandis qu'elle trompe ses voisins par de faux semblans et les rend fous. Vraiment elle incendie et brûle dans les joies du père, tandis qu'avec une sollicitude méchante, elle s'efforce de corrompre contre toi le consentement du pontife, qui est le père des pères. Vraiment contraire à Dieu, adorant l'idole de sa propre volonté, jusqu'à mépriser son seigneur légitime,

la folle n'a pas honte de traiter avec celui qui n'est pas un roi, par des raisons qui ne sont pas les siennes pour mal faire. Mais la femme furieuse emploie le lacet avec lequel elle se ceint, car les gens furieux trouvent souvent les peines dont ils sont dignes. Ainsi, romps tes lenteurs, haute race d'Isaïe ; prends confiance dans les yeux de ton seigneur Dieu, devant lequel tu agis, et abats ce Goliath avec la fronde de ta sagesse et avec la pierre de ta forteresse; car, dans sa chûte, l'ombre de la peur couvrira l'armée des Philistins ; les Philistins fuiront, et Israël sera libre. Alors l'hérédité que nous pleurons nous sera restituée ; et comme en nous souvenant que nous sommes de la sainte Jérusalem, en exil à Babylone, nous pleurions ; alors citoyens et respirant en paix et en allégresse, nous rendrons aux autres la misère des confusions.

« Ecrite en Toscane, sous la source de l'Arno, au 16 avril 1311, l'année première du couronnement d'Italie du très-splendide et très-honoré Henri. »

Ainsi l'empereur avait reconnu que la haine des Guelfes et les efforts de Florence n'étaient pas sans effet : Crémone, aidée par les hommes et l'argent de cette république, avait commencé par résister; mais elle se soumit et envoya des citoyens sans bas et nu-pieds, la tête nue, demander merci. L'Italie croyait de son devoir de s'abaisser devant l'empereur. Brescia, de même, excitée par Florence, résista d'abord, et se soumit (septembre 1311); mais comme Milan et les la Torre s'étaient aussi révoltés, quoique sans succès, ces villes n'attendaient non plus que le moment de se soulever. Gênes reçut bien l'empereur : cette ville était divisée entre les Doria qui dominaient, et les Spinola exilés; les deux maisons s'empressèrent auprès de lui.

Les Florentins décident enfin par des promesses et un don de quinze mille florins, Guiberto, seigneur de Parme, à se détacher de l'empereur, qui l'avait bien traité. Les exilés de Crémone et de Brescia se joignent à lui ; on reprend Crémone. Les Florentins avaient envoyé deux ambassadeurs au pape, *se fiant plus dans la simonie et la corruption de la cour de Rome* (1) que dans un accord avec

(1) Dino Compagni, lib. III.

l'empereur, contre lequel ils agissaient partout. Ils avaient formé une ligue avec Bologne, Sienne, Lucques, Volterre, Prato et des châteaux, ruinant Pistoïa par l'argent qu'ils en tiraient. Dino Compagni dit hardiment : *Siena putaneggiava,* ce qui veut dire qu'elle était aux deux partis ; il y avait un dicton : la *Lupa putaneggia,* qu'on appliquait à Sienne.

Au dedans, des troubles continuaient d'agiter Florence : les Cavalcanti, si nombreux qu'ils avaient soixante hommes de leurs familles qui portaient les armes, haïssaient les principaux chefs de la ville, les accusaient d'avoir fait périr Masino Cavalcanti. Un jour, un jeune Cavalcanti apprend que Pazino de Pazzi est allé chasser au faucon sur les sables de l'Arno avec un seul homme ; il monte à cheval avec les siens et court le chercher. Pazino les voit venir et s'enfuit vers l'Arno; on lui traverse les reins avec une lance ; il tombe dans l'eau, on lui coupe les veines, et on s'enfuit. Les Pazzi et les Donati, avec les gonfalons de la justice, attaquent les Cavalcanti, qui dressent des barricades ; mais ils sont désarmés, leurs palais brûlés, et quarante-huit d'entre eux exilés, condamnés dans leurs biens et leur personne. Pazino laissait plusieurs fils ; deux furent faits chevaliers du peuple, ainsi que deux de leurs parens, et on leur donna trois mille florins et quarante boisseaux de grain (1).

Au 15 février 1311, l'empereur part de Gênes avec trente galères pour se rendre à Pise, où il est reçu avec de grands honneurs et des présens d'argent dont il avait fort besoin. Suivi d'une foule de seigneurs, il attend là des nouvelles d'Allemagne, tandis que le roi Robert, qui redoutait l'arrivée de ce prince à Rome, y envoie son frère Jean, à la demande et avec l'appui des Orsini, à la tête de six cents cavaliers catalans, en réclamant les secours de ses alliés. Les alliés accourent de Florence, Lucques, Sienne et des châteaux. Jean, avec leur appui et les Orsini, s'empare du Capitole, du château Saint-Ange, de l'église et du palais de Saint-Pierre, du Trastevere, de la moitié la plus peuplée de Rome. Les Colonnes et leur suite du parti de l'empereur occupent Saint-Jean-de-Latran, le Colysée, San-Savino :

(1) Dino Compagni, lib. III.

chacun se fortifie dans sa position ; et les Florentins ne craignent pas de célébrer dans Rome la Saint-Jean par leurs courses accoutumées de chevaux. L'empereur, arrivé à Rome, cherche à s'ouvrir par la force le chemin de Saint-Pierre, où il voulait être couronné : plusieurs batailles se livrent. Jean est vainqueur, et Henri VII contraint (août 1312) de recevoir la couronne à Saint-Jean-de-Latran (1).

L'empereur ainsi maltraité mais couronné, quitte Rome, se rend en Toscane, et arrive à Arezzo pour passer à Florence. Les Florentins s'arment, marchent contre l'empereur, qui les bat à l'Ancisa, et qui vient mettre le siége devant Florence (septembre 1312). Dante ne voulut point assister au siége. L'empereur s'établit à l'abbaye de San-Salvi avec mille chevaux ; le reste de ses troupes vint l'y joindre. Les Florentins, privés de leur cavalerie battue à l'Ancisa, tombent dans la consternation : comment résister à cette formidable cavalerie allemande, dont le souvenir seul les épouvante. Les portes étaient ouvertes et sans défense ; si l'empereur eût marché, il était maître de la ville ; mais les combattans ne se hasardent qu'avec crainte dans les villes ennemies, au milieu des maisons, dans les rues, où ils trouvent tant de genres de périls et de morts. Les Florentins voient au loin l'incendie des maisons ; ils s'assemblent au son de la cloche, et avec les gonfalons des compagnies, viennent sur la place des Prieurs. L'évêque de Florence s'arme avec son clergé, qu'il entraîne à la défense de Saint-Ambroise et des fossés. Tout le peuple à pied avec lui ferme les portes, et ordonne aux gonfaloniers et à leurs hommes de rester à la garde de la ville, sur les fossés, jour et nuit. On renforce les endroits les plus faibles. La ville passe deux jours dans une *grande peur*, mais la cavalerie revient d'Ancisa, la nuit, par divers chemins : on se rassure. Les alliés envoient tous de nombreux secours de troupes : les Lucquois, six cents cavaliers et six mille hommes de pied ; les Siennois, six cents cavaliers et deux mille hommes de pied : Pistoïa, Prato, Bologne, Ravenne, d'autres terres guelfes envoient du secours. On

(1) G. Villani, cap. 42, lib. IX.

ne comprend pas comment l'empereur laissait entrer tout ce monde à Florence : la ville se trouve, après huit jours de siége, avoir pour sa défense quatre mille bons cavaliers et gens de pied sans nombre. L'empereur avait mille cavaliers italiens, de Rome, des Marches, d'Arezzo, les exilés de Florence, etc., et huit cents cavaliers allemands, avec un grand nombre de gens de pied, auxquels se joignirent les paysans florentins des terres qu'il occupait. Les vivres abondaient, car cette année fut l'une des plus fertiles qu'on eût vue depuis trente ans. L'empereur continue le siége jusqu'au dernier jour d'octobre, ravageant le pays au levant sans livrer bataille, espérant avoir la ville par un traité. Les Florentins, rassurés par le nombre de leurs troupes, marchaient désarmés et laissaient ouvertes leurs portes, excepté celles du côté de l'empereur : les vivres et les marchandises arrivaient comme à l'ordinaire. Soit l'éloignement que les Florentins ressentaient chaque jour pour la guerre, soit prudence, n'ayant ni troupes disciplinées, ni chefs, ils évitèrent un combat où la gloire et l'honneur devaient les pousser. L'empereur, malade et sans espoir de réussir, leva le siége durant une nuit et se mit en marche pour se retirer. Au jour, l'armée des Florentins, enhardie comme une armée de poltrons, sort de Florence, et poursuit l'empereur, mais sans succès. Ce prince s'étant fixé à San-Casciano, on continua des deux côtés de molles attaques. Quelques jeunes nobles florentins avaient formé un corps appelé Chevaliers de la Bande, avec une enseigne verte et rouge ; plusieurs périrent ici. L'empereur enfin se retira à Pise, aidé par l'argent de Frédéric, roi de Sicile, qui cherchait son appui contre le roi Robert. Il frappa d'une réprobation aussi impuissante que ses armes Florence et le roi Robert, selon ses droits impériaux. Florence et Robert ne s'en unirent que mieux : la république, inquiète, se donna au roi pour cinq ans, puis pour trois, lui remettant ainsi pour huit ans la seigneurie. Le roi l'exerça en envoyant de six mois en six mois son vicaire (1313) ; le premier vint à Florence en juin. A ce prix, les Florentins se sauvèrent

des divisions qui continuaient d'agiter leur ville; Lucques, Pistoïa et Prato suivirent cet exemple.

Cependant l'empereur, d'une âme tranquille qui supportait bien les fortunes diverses, veut tenter de plus grandes entreprises, et attendre Robert, son plus puissant ennemi: il rallie le parti gibelin, et, fort de son alliance avec la Sicile et avec Gênes, il prépare une expédition contre Naples; mais la mort, qui si souvent et si à propos frappa les ennemis de Florence, les délivre cette fois ainsi que Robert. Henri VII meurt, emportant les terreurs de Florence, la guerre menaçante et tout l'espoir du Dante, exilé désormais sans retour (1). Les Florentins n'échappent à un péril que pour en trouver un autre. Un nouveau combattant va les effrayer. Les Pisans, liés à l'empereur, s'épouvantèrent de sa mort, et craignant le courroux de la Toscane, ils offrirent la seigneurie de leur ville à quelques-uns des seigneurs de Henri VII; mais tous retournaient en Allemagne, et la seigneurie de Pise ne les tentait pas; Uguccione de la Fagiola, vicaire de l'empereur à Gênes, qui ne cherchait qu'un essor pour son ambition, l'accepta, et bientôt son bras puissant se fit sentir dans toute la Toscane. Il commença cette suite de chefs gibelins habiles que nous allons voir se succéder. Profitant du séjour à Pise des Allemands qui allaient partir, il porta à leur tête la terreur dans les pays d'alentour (1314), et courut bientôt piller Lucques et le trésor de l'église, qui s'y trouvait réfugié.

Les Florentins, arrivés trop tard pour secourir Lucques, voyant une grande guerre se préparer dans la Toscane, demandent au roi Robert un de ses frères pour capitaine, avec de la cavalerie, et le roi envoie aussitôt à Florence Pierre, son plus jeune frère, avec trois cents cavaliers. Uguccione continue ses attaques (août 1314); il prend des châteaux et vient assiéger Monte-Catini (aux Florentins), aidé par tous les Gibelins de la Toscane et les exilés de Florence. Notre municipalité démocratique s'épouvante,

(1) G. Villani, cap. 46, 47, 48, etc., lib. IX.

et, selon son courage ordinaire, elle presse le prince de Tarente, un autre frère du roi Robert, de venir la soutenir; elle avait ses alliés de Bologne, Sienne, Pérouse, etc.; le prince de Tarente amène trois mille deux cents cavaliers et un grand nombre d'infanterie. Toutes ces troupes marchent pour secourir Monte-Catini. Uguccione les fracasse avec ses huit cents cavaliers allemands. Le prince Pierre est tué avec le fils du prince de Tarente, Monte-Catini est perdu, et Florence, qui cherche à prendre courage, demande un nouveau capitaine au roi Robert (1).

D'éternelles divisions continuaient dans son sein. Deux partis étaient nés entre les Guelfes : l'un, dirigé par Pino della Tosa, aimait la seigneurie du roi Robert et des Français; l'autre, dirigé par Simone della Tosa, était pour la domination allemande. Des familles nobles et plébéiennes suivaient chacun des deux partis; mais celui de Simone, ennemi du roi Robert, était le plus aimé du peuple et le plus puissant; il dominait la ville, et si ce n'eût été la crainte d'Uguccione il aurait chassé le parti du roi. Il renvoya du moins son capitaine de guerre, le comte Novello, qui, en qualité de vicaire du roi, remplaçait à Florence le podesta et le capitaine, avec peu d'autorité, car le parti contraire occupait le priorat, la seigneurie et toutes les charges. Pour augmenter encore son autorité, ce parti créa un bargello, sorte de ministre de la police (mai 1316). Lado da Gobbio, homme cruel et affreux, auquel on donna ainsi le gonfalon, la seigneurie, s'établit au pied du palais des Prieurs, arrêta les Gibelins, les rebelles et leurs enfans, à la ville et à la campagne, les fit massacrer sans jugement. Ainsi il traita un jeune et innocent Falconieri, et plusieurs gens du peuple. Lado da Gobbio remplit de terreur Florence et tout ce qui n'était pas du parti dominant.

Mais les grands, les plébéiens du parti contraire, qui étaient les plus nobles et les plus puissantes familles, s'unissent avec les marchands et les artisans, et s'adressent secrètement au roi Robert pour renverser la tyrannie insupportable du bargello. Le roi leur envoya pour vicaire

(1) G. Villani, cap. 58, 59, 60, 67, 69, 70, etc — Machiavelli, lib. II.

le comte Guido da Battifolle, qui renversa le bargello, non sans difficulté, et enleva successivement au parti opposé l'autorité, le priorat et les autres charges (oct. 1316). A une nouvelle élection, les treize Prieurs se trouvèrent presque tous du parti du roi, le comte Battifolle gouverna sagement la ville, sans confiscation; il fit commencer et avancer le palais du podesta (1).

Pise et Lucques avaient changé de maître: un nouvel aventurier, un nouveau chef gibelin s'était élevé à Lucques. Castruccio, de la maison des Interminelli, avait été arrêté par les ordres d'Uguccione (avril 1316), mais celui-ci fut moins fort que son prisonnier. Au premier ébranlement, Pise et Lucques se soulevèrent; Uguccione s'enfuit en Lombardie, et Castruccio fut fait seigneur de Lucques, pour jeter bientôt une nouvelle épouvante dans la Toscane. Castruccio, que Machiavel a pris pour le héros d'une de ses compositions, est un des grands hommes de cet âge; il va venir interrompre les débats civils de notre république, et appeler au dehors son attention. Le roi Robert, chef des Guelfes, devenait son ennemi; ce prince commença pourtant par faire la paix avec les Lucquois et les Pisans (avril 1317), et il la fit faire encore avec eux aux Florentins, en rétablissant la paix dans la Toscane.

L'année suivante (1318), le roi, après avoir tenté une nouvelle et vaine entreprise contre la Sicile, marche vers Gênes, pour la soutenir contre le parti gibelin exilé, qui l'attaquait, après s'être allié au parti gibelin de Lombardie, dirigé par Matteo Visconti, seigneur de Milan; celui-ci avait envoyé son fils et des troupes pour aider au siége. Florence et l'Italie tenaient les yeux fixés sur Gênes. Les exilés forment une ligue avec l'empereur de Constantinople, le roi Frédéric de Sicile, Castruccio, seigneur de Lucques, avec Pise; le roi, de son côté, demanda du secours au parti guelfe en Toscane; Florence envoya cent cavaliers et cinq cents hommes de pied; on envoya aussi des secours d'autres villes guelfes et de la Romagne; les combats étaient fréquens; le roi et ses gentilshommes combattaient l'épée à la main. Le siége fut levé enfin, mais repris

(1) G. Villani, cap. 74, 77, lib. IX. — Machiavelli lib. II.

avec une nouvelle fureur après le départ du roi, qui avait été trouver le pape à Avignon. Les Guelfes et les Gibelins combattaient en Lombardie, à Padoue, à Crémone, à Alexandrie. Castruccio (avril 1320), instruit que le pape Jean et le roi Robert voulaient faire venir de France en Lombardie Philippe, neveu du roi de France Philippe V, pour l'opposer à Matteo Visconti et à sa ligue gibeline, et sachant aussi que les Florentins, les Siennois et les Bolonais avaient envoyé en Lombardie mille cavaliers à la demande du roi Robert et de l'Eglise, Castruccio, poussé par Matteo et la ligue gibeline, commença tout-à-coup la guerre contre les Florentins, attaqua leurs forteresses, entra sur leur territoire, et les battit. Philippe de Valois ne fit que paraître en Lombardie, et, convaincu ou effrayé par les Visconti, il retourna aussitôt en France, laissant les affaires des Guelfes plus mauvaises qu'elles n'étaient avant son arrivée. Les forces siciliennes et les forces napolitaines se rencontrèrent au siége de Gênes ; les Florentins, en ravageant les terres de Castruccio, le rappelèrent du siége, qui fut enfin levé par les Siciliens et les exilés battus (sept. 1320). Mais les attaques des Florentins contre Castruccio ne leur réussirent pas. Appuyé de ses amis de Lombardie, il fit disparaître devant lui les troupes craintives de la république, reprit ses châteaux, et rétablit sa gloire et son autorité plus brillantes que jamais.

Le mauvais succès des guerres excitait à Florence les plaintes des ennemis du gouvernement, qui blâmaient et calomniaient les Prieurs, on créa (juin 1321), pour aider ceux-ci, un conseil de douze *Bons hommes* plébéiens, sans lesquels les Prieurs ne pouvaient faire aucune grande délibération, ni exercer l'autorité souveraine ; ce nouveau mode fut beaucoup loué, et fit le soutien du parti qui dominait (1).

(1) (G. Villani, cap. 76, 80, 82, etc., lib. IX.

CHAPITRE VII.

DANTE ET LA DIVINE COMÉDIE. — LETTRES ET BEAUX-ARTS EN ITALIE.

La vieille histoire dit : « Dans l'année 1321, au 27 de juin, le soleil s'obscurcit pour une heure; dans la même année mourut Philippe, roi de France (1). » Nous, nous disons : Dans la même année mourut Dante Alighieri.

Dante meurt après avoir chanté son époque et célébré les hommes de son temps. Nous l'avons suivi pour raconter l'histoire, soit à la bataille de Campaldino, où il fit ses premières armes ; soit lors du gouvernement des blancs, où il fut seigneur : soit lorsque nous avons montré ces Florentins agrandis par son génie et ces affections civiles qu'il comprit passionnément. Mais ce fut en vain que Dante eut les vertus de la guerre et du gouvernement ; il traîna dans la proscription la plus importante partie de sa vie. Il nous a dit combien l'exil lui avait été amer ; on sait trop ces tristes paroles que lui adresse son trisaïeul qu'il rencontre au paradis

« De même qu'Hippolyte, victime de sa perfide belle-mère, quitta Athènes, de même il faut que tu quittes Florence. Il le faut, déjà on y travaille, et bientôt on y réussira, là où tous les jours on trafique du Christ. On mettra le tort sur le parti opprimé, comme il est d'usage, mais la vengeance fera témoignage de la vérité. Tu quitteras ce que tu as chéri le plus, et c'est la première flèche que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien le pain des autres est amer, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui. Et ce qui te sera le plus pesant, sera la compagnie méchante et sotte avec laquelle tu tomberas dans cette vallée; cette compagnie ingrate, folle et impie, se mettra contre toi; mais bientôt elle, et non pas toi, aura à rougir;

(1) G. Villani, cap. 130, lib. IX.

sa stupidité sera prouvée par son peu de succès, de sorte qu'il te sera glorieux de t'être mis à part. Ton premier refuge et ta première demeure te seront donnés par la courtoisie du grand Lombard, qui porte pour armes le saint oiseau sur une échelle ; il te montrera une telle bonté qu'à l'opposé des autres hommes, ses dons préviendront tes demandes. »

On voit que Dante ne resta pas longtemps d'accord avec le parti blanc; quel homme supérieur est resté content d'un parti, d'une association quelconque? Ce premier refuge fut à Vérone, chez Albert de la Scala. Il s'était rendu ensuite chez différens seigneurs, à Bologne, à Padoue; puis, passant les Alpes, il était allé à Paris, où il se donnait tout entier à l'étude de le théologie et de la philosophie, lorsque, contre son avis, dit Boccace, Henri de Luxembourg fut couronné empereur. C'est alors que nous l'avons vu revenir de l'étranger plein d'espoir.

La *Divine Comédie* était commencée avant son exil et finie avant la mort de Henri VII, puisqu'à la fin du paradis il espère dans la venue de ce prince. Benvenuto d'Imola raconte qu'on trouva sept chants de l'enfer dans sa maison, quand le peuple s'y jeta pour la ruiner (1); on les porta à Dino (peut-être Dino Compagni), qui les envoya au marquis Malespini, chez qui Dante était alors. Le marquis remit les vers au poète, en l'engageant à continuer un si beau commencement, et Dante dit en les recevant qu'un grand travail lui était rendu avec un honneur éternel.

François Sachetti nous apprend dans ses *Nouvelles* que les vers du Dante étaient déjà connus du peuple, à Florence, avant son exil.

Un jour, Dante passait par Porta-San-Piero, où un forgeron, en battant du fer sur son enclume, chantait ses vers comme une chanson, et les confondait, les mutilait et les dénaturait de manière que Dante s'imagina recevoir

(1) Il devait y avoir plus de sept chants, puisque dans le dixième chant, Dante dit que Guido Cavalcanti vivait encore, et que Guido mourut avant l'exil de Dante. Dante resserrant son poème dans l'espace de quelques jours, ne s'est pas beaucoup réglé sur l'époque qu'il avait choisie, puisqu'il a parlé aussi d'Henri VII.

une injure. Sans rien dire, il s'approche de la boutique du forgeron, là où il voyait plusieurs outils, prend un marteau et le jette dans la rue, des tenailles et les jette, des balances et les jette, et ainsi de beaucoup de fers. Le forgeron se retourne avec un geste bestial et dit : —Que diable faites-vous? Êtes-vous fou? — Dante répond : — Et toi que fais-tu? — J'exerce mon art, dit le forgeron, et vous gâtez mes outils en les jetant par le chemin. — Si tu ne veux pas que je gâte tes choses, ne gâte pas les miennes. — Et qu'est-ce que je vous gâte? — Tu chantes mon livre, et tu ne le dis pas comme je l'ai fait : je n'ai pas d'autre art et tu me le gâtes. — Le forgeron ne chanta plus Dante qui, pour le dire en passant, ne paraît pas s'être autant soucié de la popularité (quoique dans une république) que bien des écrivains de notre temps.

Un autre jour, Dante, marchant dans Florence, et portant la colerette et la canne, selon l'usage, rencontre un ânier qui avait devant lui certaines charges de balayures, et qui allait derrière ses ânes en chantant le livre de Dante; quand il avait chanté un morceau, il frappait l'âne en disant : *Arri!* Dante lui donne avec la canne un grand coup sur les épaules en disant : Cet *arri!* je ne l'ai pas mis. Celui-ci ne savait ce que c'était que Dante, ni pourquoi on le frappait; il pousse ses ânes plus fortement, en répétant : *Arri!* Quand il est un peu éloigné il se tourne vers Dante en lui tirant la langue et en lui faisant un geste avec la main en signe de moquerie et criant : Attrape! Dante, voyant cela, dit : — Je ne te donnerais pas une des miennes pour cent des tiennes. — O douces paroles, s'écrie François Sachetti, pleines de philosophie, combien d'autres auraient couru derrière l'ânier, en grondant et en se fâchant, ou lui auraient jeté des pierres, tandis que le sage poète confondit, avec douceur, un homme aussi vil (1).

Dante avait d'abord écrit son poème en latin ; mais il le remit en italien. Comment conçut-il l'idée d'un poème si extraordinaire? En trouva-t-il des modèles dans son temps?

(1) Fr. Sachetti. Novelle 114 et 115.

Puisque nous avons suivi Farinata des Uberti, Ugolin, et d'autres citoyens dans l'Enfer de Dante, ce poème vient naturellement dans l'histoire florentine; on le connaît de réputation en France, plus qu'on ne le lit; jeterons-nous ici un coup-d'œil sur cette œuvre nationale et extraordinaire? Il faudrait plus d'espace pour parler de la *Divine Comédie*. Comment donner en quelques pages l'idée d'un travail si vaste, si grave, si riche? L'énergie et la grandeur sont les traits dominans de ce poème.

Nous ne le comparerons à nul autre, et si au moment d'en parler nous jetons un regard sur la poésie, nous ne verrons que quatre livres au monde de ce haut vol où le reste des hommes n'atteint pas : la Bible, Homère, Dante et Shakespeare.

Dante paraît dans un temps barbare ignorant. Selon ce qu'il dit (1), on commença à écrire en rimes cent cinquante ans avant lui; entre les premiers poètes, furent Guido Guinezzelli, Bolonais; Guitone, chevalier joyeux d'Arezzo; Bonagiunta de Lucques; Guido da Messina. Un franciscain, San-Jacopone da Lodi, avait fait de beaux cantiques en italien (2).

Mais Dante n'avait devant lui de vrais modèles que la Bible, qu'il regardait comme un livre saint, plus que comme un livre poétique; Homère, qu'il ne lisait pas en grec, et Virgile, qu'il lisait en latin, et qu'il comprenait bien, puisqu'il faisait lui-même de bonne poésie latine; Homère et Virgile avaient parlé des enfers, de la mort, et l'on connaît trop, dans l'Odyssée, ce triste mot d'Achille aux Champs-Elysées, qui nous fait voir si la mort semblait cruelle aux anciens : — Oh! combien j'aimerais mieux sur la terre être un paysan qui vit à la sueur de son front, que d'être roi ici de toutes ces ombres! — Dante va aussi descendre dans l'empire de la mort, il va parler des enfers, mais de quel ton! Une mortalité, une sévérité inconnue des anciens, une vie spirituelle vont se révéler. Dante parcourt l'enfer et l'empire; ces plaines du ciel où jeune il aspi-

(1) De eloquentia, Dante; Leonard Aretino; vie de Dante; Tiraboschi, Storia della litterr. ital.

(2) Tiraboschi, Stor. della litt., etc.

rait, où il plaçait son amante, où il la cherchait morte, il va les franchir d'un divin vol, et nous parler des bienheureux. Et quand il apercevra Dieu, il dira que le souvenir même d'une telle vue s'est effacé.

Si Homère nous peint les dieux, il leur donne les passions des hommes, il nous en divertit : Apollon, armé de tous ses traits, attaque Neptune; Minerve s'oppose à Mars; Diane marche contre Junon; Mercure contre Latone; Vénus est blessée, son sang coule; Mars est blessé; tous les dieux combattent. Ce qui est beau ici, c'est la force du bras, des armes, le courage, les qualités naturelles et animales. Homère nous a donné un poème sur la force des muscles, et bien que la beauté du langage, l'amitié d'Achille, son désespoir admirable, et tant de beautés aient valu à ce poëme sa gloire, nous n'y trouvons rien de cette moralité, de ce sentiment de Dieu et de l'infini, de ces émotions de la patrie et de la liberté, qui caractérisent Dante comme la philosophie moderne. Chez Homère, pas un homme jugé, blâmé, rien de réfléchi ; c'est la jeunesse ignorante et brillante, enivrée de sa force, de sa voix, de sa beauté, qu'elle développe en combattant. Mais Dante est l'homme étonné, agité par son intelligence, qui pense, qui cherche Dieu. Les imitateurs d'Homère nous ont fait des dieux éloignés du carnage et froids, mais non pas plus célestes. Virgile, avec une âme tendre, suivit Homère, et touchant en maître aux passions, il n'en fit pas l'objet de son poème, ne créant rien d'original. Après lui, Tasso, Camoens ont des dieux insipides, et Milton, divin quand il peint Lucifer et l'homme, échoue quand il parle de Dieu.

Si nous comparons l'enfer de Virgile et celui de Dante, quelle différence ! chez Dante, que c'est grand, que c'est terrible ! Atteignant ces questions, qui inquiétaient les Hébreux sur le trône et dans la misère; il traitera les questions sublimes d'une manière qu'un seul poëte après lui trouvera sans le connaître, et avec d'aussi grandes images et un aussi beau langage. Comparons ici Dante et Shakespeare; plaisons-nous à trouver aux deux extrémités de l'Europe, et chez deux nations si différentes, deux hommes qui se ressemblent par les émotions et les idées : tous

deux s'emparèrent de l'histoire de leur pays et célébrèrent l'action dans tous ses caractères; tous deux furent rudes et sans faiblesse.

On oppose que Dante trouva des modèles de son poème chez ses contemporains. Eh! quels furent donc ces modèles? Les voici: au livre v de la *Vie des Saints Pères, rapsodie* du ve ou vi^{e} siècle, chapitre 11, on trouve: *Commencement de la vision de Tantale, qui fut à l'enfer, au purgatoire et au paradis.* Tantale est un jeune et charmant cavalier, qui étant à un banquet, et portant la main dans un plat, est pris d'un mal subit; son âme quitte son corps, et un ange le conduit voir l'enfer et le ciel. On trouve là la vallée terrible et ténébreuse, les neiges, un vent horrible, des bêtes affreuses, Lucifer, et il dit qu'il a vu ce qu'il a vu déjà écrire à d'autres. Ainsi Tantale n'est pas le premier, le plus cité est Albérico du Mont-Cassin qui eut une *vision de l'enfer, du purgatoire et du paradis*, où l'on trouve également la vallée terrible et ténébreuse, les bêtes, les démons, et aussi le paradis, les anges, les planètes, etc. Cette vision écrite au commencement du xiie siècle, sous la direction d'Albéric, et par ordre supérieur, dans un latin barbare, discordant, se rencontre avec la *Divine Comédie* en beaucoup de descriptions et d'images. Il est impossible que Dante ne l'ait pas vue. Plusieurs autres écrivains barbares ont traité le même sujet; il serait trop long d'en parler. Les grossières peintures de ce temps représentaient souvent l'enfer et le paradis. Le siècle était religieux. Dante ne fit que s'approprier le sujet du temps, il rechercha sans doute ce qui avait été écrit sur ce sujet, comme il avait lu le vi^{e} livre de l'Enéide; il dut beaucoup à son temps, rien à aucun homme individuellement, car en lisant ces rudes ébauches, on est frappé surtout du génie de Dante qui a de si loin dépassé ses données. La vision d'Albéric, pourtant, quoiqu'écrite dans un latin plus détestable qu'on ne peut aujourd'hui l'imaginer, ne manque pas de beauté, de religion et de grandeur.

Ajoutons qu'en 1304, quand le cardinal de Prato était à Florence envoyé pour rétablir la paix entre les citoyens, on célébra avec éclat les fêtes du printemps, en publiant

par la ville que qui voudrait savoir des nouvelles de l'autre monde vint au pont à la Carraia dans les calendes de mai. On représenta alors près du pont sur l'Arno, l'enfer avec des feux, des peines, des martyrs, des démons horribles à voir, des tourmens, des cris affreux à entendre. Le pont fut si chargé qu'il croula, et que bien des gens, comme on disait, venus là pour savoir des nouvelles de l'autre monde, allèrent vraiment en apprendre le même soir. Si l'on pouvait appeler de tels faits ou de tels livres des modèles, les choisir quand il avait Virgile, c'était déjà un trait de maître. Nous avons vu d'ailleurs, dans *la Vita nuova*, qu'il pensait dès longtemps à montrer Béatrice au ciel.

Dante, égaré dans une horrible forêt aux premiers jours du printemps de l'an 1300 (sa vision dure depuis le lundi-saint jusqu'au jour de Pâques) est menacé par une panthère, un lion, une louve affamée, lorsqu'il rencontre une ombre qui lui dit : « Mes parens furent Lombards et eurent pour patrie Mantoue. Je naquis tard sous Jules, et j'ai vécu à Rome sous le bon Auguste au temps des dieux faux et menteurs. Je fus poète, et j'ai chanté ce juste fils d'Anchise, qui vint de Troie après qu'Ilion superbe fut détruit. Dante le reconnaît : — Es-tu Virgile et la source qui répand un si riche fleuve de langage, lui dit-il avec un front honteux. O honneur et lumière des autres poètes, récompense-moi de la longue étude et du grand amour avec lesquels j'ai cherché ton œuvre. Tu es mon maître et mon auteur; c'est de toi seul que j'ai pris le beau style qui m'a fait honneur. — Virgile lui apprend qu'il est envoyé par Béatrice pour le conduire; alors Dante se décide à entrer avec lui dans l'enfer, ici ce début admirable qu'on ne peut rendre qu'en le traduisant :

« Par moi l'on va dans la ville dolente, par moi l'on va chez l'éternelle douleur, par moi l'on va chez les races perdues. La justice fit agir mon haut créateur. La divine puissance, la suprême sagesse et le premier amour me créèrent. Devant moi il n'est pas de choses créées si non éternelles, et moi je dure éternellement : laissez toute espérance, vous qui entrez.» Je vis ces paroles de couleur obscure écrites sur le sommet d'une porte. Je dis alors :

— Mon maître, leur sens m'est dur. — Et lui avec sagesse : — Il faut ici, dit-il, déposer tout soupçon, il faut qu'ici la lâcheté expire. Nous sommes arrivés au lieu où je t'ai dit que tu verras les races douloureuses qui ont perdu l'espoir de la béatitude. — Puis m'ayant donné la main avec un visage content qui me rendit la force, il me fit entrer dans ces lieux secrets. Là des soupirs, des pleurs et de hauts cris résonnent dans un air sans étoiles ; j'en pleurai dès les premiers pas. Diverses langues, horrible langage, paroles de douleur, accens de colère, voix hautes et enrouées, accompagnées du bruit des mains, faisaient un bruit impétueux dont cet air sans couleur est agité comme le vent quand souffle la tempête. » Les ames qu'ils trouvent d'abord ici appartiennent à ceux qui vécurent sans infamie et sans louange : « Le monde n'a gardé nul mémoire d'eux, dit Virgile, la miséricorde et la justice la dédaignent ; ne parlons pas d'eux, mais regarde et passe. » Cette peinture formidable est plus loin supassée ; une variété continuelle de supplices vous présente à chaque instant des douleurs nouvelles ; tantôt les images répondent au sujet et les rendent encore plus sombres, tantôt elles ramènent dans l'imagination la clarté du jour, la fraîcheur des eaux, les belles campagnes de l'Italie. On douterait presque de la bonté d'un homme qui a su peindre avec tant de force, tant de supplices atroces, si une pitié tendre et profonde ne se montrait à tout moment à côté des douleurs. On n'en est parfois que plus étonné de cette idée absurde qui plaçait dans l'enfer tous les grands hommes de cette époque. Cela nous montre aussi le peu d'harmonie qui exista toujours entre la religion catholique et ceux qui la professèrent. Les papes, les cardinaux, les premiers citoyens sont damnés ; ce que Dante a fait de plus beau et de plus national c'est l'enfer ! Mais ce n'est pas ici un poème uniquement : Dante s'est emparé avec puissance du monde où il a vécu, de son temps, des villes de l'Italie, de leur histoire, du passé, de l'antiquité. Se figurant l'Asie, le désert, les hautes montagnes, les vents furieux, la Lybie, ses chaleurs, sa végétation, ses animaux féroces, il décrit les pays connus et les pays inconnus ; il sait les accidens de la nature, le cours

des fleuves, l'agriculture, la vie des champs; ce qu'il a vu, ce qu'il a lu, il s'en est servi : tout ce qui existait alors est à lui, l'univers est dans son poème. Et saluons ici avec respect ces terres poétiques dont les noms déjà éveillent l'âme; que de lieux fameux dans cette Italie, que de plaines, de rivages illustres, que de sites consacrés par l'esprit, l'héroïsme ou la beauté champêtre! S'il nous parle des douces collines de Sienne au bord de l'Arbia, des belles plaines du Pô, des vastes campagnes qui avoisinent Cortona, ou des frais ruisseaux du Casentino, les mots lui sont heureux, brillans, et déjà s'est émue sa sensible et noble patrie.

Soit que l'ouragan infernal qui jamais ne cesse, entraîne et tourmente les esprits dans ses tourbillons, emportant la touchante Françoise de Rimini et son amant, soit la pluie éternelle, maudite, froide et pesante qui tombe avec la grêle et la neige dans cet air sombre qu'elle empeste par sa corruption ; soit le supplice des avares, chargés de fardeaux, qui se frappent entre eux, ou celui des âmes colères qui sont plongées dans la fange; nous ne voyons que des spectacles terribles, en descendant, avec Dante et Virgile, dans les profondeurs de l'enfer. Une troupe de centaures armés leur défend les approches du fleuve de sang où gémissent ceux qui employèrent la violence. Ce que la poésie antique avait d'élégance, de magie, d'éclat, est ici mêlé aux images lugubres du christianisme. On ne sait comment le poète a su rendre ce mélange si beau et si riche. Il nous reporte sans cesse vers les grands hommes, le pouvoir et les passions. Jamais une imagination plus noble ne s'est servie des événemens de la terre. Il rencontre successivement ses amis, cherchant les Italiens; une vigueur inépuisable accroît sans effort l'horreur et l'étendue de l'abîme; quelques damnés portent une attitude si fière, un si grand caractère, que ce que la vie réelle nous offre est dépassé, comme lorsque Farinata des Uberti *semble avoir l'enfer en grand mépris*. Jamais sujet sublime ne fut plus dignement traité. Les flatteurs et les courtisans sont plongés dans le fumier. Le pape Nicolas III des Orsini, pour avoir enrichi sa famille, est renversé la tête en bas dans

une fosse, attendant Boniface VIII et Clément V qui doivent lui succéder dans ce supplice. « Vous vous êtes fait un dieu d'or et d'argent, dit le poète au pape: quelle différence y a-t-il de vous aux idolâtres, si ce n'est qu'ils n'adorent qu'une idole et vous cent. Hélas! Constantin, quel mal fit naître, non ta conversion, mais la dot que reçut de toi le premier prêtre riche. » Il est impossible de suivre ici cette variété de crimes et de peines, la hardiesse et l'originalité de la scène des démons, les devins avec la tête placée à rebours, Mahomet fendu en deux jusqu'aux entrailles, la transformation de l'homme et du serpent. Le respect de l'empire lui a fait, hélas! placer Marcus Brutus dans la bouche de Lucifer, avec Cassius et Juda!

Le purgatoire est une autre création, où se respire l'air pur, quelque chose d'éthéré, d'évangélique; les anges, que le poète appelle les oiseaux divins, commencent à paraître avec leurs grandes ailes dirigées vers le ciel. Sortant de l'enfer, et voyant la lumière, Dante, s'écrie :

« La barque de mon génie lève les voiles pour courir une eau plus paisible, laissant derrière elle la mer cruelle. Et je chanterai ce second règne où l'esprit humain se purifie et devient digne de monter au ciel. Ici, la poésie morte ressuscite, ô saintes Muses, puisque je suis à vous, que Calliope accompagne mon chant de ce son, qui firent sentir aux misérables filles de Pierus que leur faute n'avait point à espérer de pardon. Une douce couleur de zéphir oriental, qui brillait dans l'aspect serein de l'air pur, recommença d'enchanter ma vue, dès que je fus sorti de cet air mort, qui avait attristé mon cœur et mes yeux. » Bientôt le poète rencontre Casella, son ami, un grand musicien de ce temps, dont les chants l'avaient ravi; il le reconnaît avec tendresse.

— Si une nouvelle loi, lui dit-il, ne t'ôte pas la mémoire et l'usage de cet amoureux chant qui apaisait toutes mes peines, console mon âme qui, venue ici avec son corps, a été si affectée. — Casella commence alors un chant si doux, que Dante, Virgile, et les ombres le suivent en l'écoutant, lorsque Caton, de sa voix sévère, les rappelle et les excite à chercher le ciel. « Ainsi que les co-

tombes réunies dans le champ et oubliant leur orgueil ordinaire, cherchent le grain et l'ivraie, si quelque chose paraît qui les effraie, elles laissent subitement leur repas, subjuguées par un soin plus grand : ainsi, je vis la bande légère des ombres laisser les chants et courir vers la côte, comme un homme qui va sans savoir où. »

Les ombres s'émerveillent en voyant, à la clarté du jour, le corps de Dante projeter une ombre : le soleil éclaire leur curiosité. On sent partout qu'on est sorti des ténèbres. Sans doute la fin du purgatoire est rendue inintelligible par des allégories à la mode alors, et qui ont été trop commentées ; mais la douceur, mais la grâce, mais la beauté qu'on y rencontre doivent plaire aux âmes exaltées et religieuses : c'est suave comme ne pouvait être le commencement du poème, avec la même richesse de descriptions, de souvenirs, de savoir et d'images ; et l'harmonie des concerts célestes qu'il entend dans les hautes demeures, semble avoir passé dans son ouvrage.

Au moment où il quitte le purgatoire pour visiter le paradis, Dante, à la vue de Béatrice qui vient le chercher, ressent les traits d'une antique flamme ; Béatrice l'interrogeant comme une mère superbe, lui reproche amèrement les désordres de sa vie ; les saints concerts des anges semblent alors vouloir calmer Béatrice ; Dante, hors de lui-même, glacé par ces reproches, mais ébranlé par la musique céleste, laisse échapper ses pleurs et ses sanglots ; Béatrice s'adresse aux puissances du ciel et leur peint Dante dans sa jeunesse : « Il fut tel dans sa vie nouvelle, que toute bonne habitude aurait produit en lui d'admirables effets ; mais le terrain mal semé et mal cultivé devient d'autant plus sauvage qu'il a plus de vigueur et de sève. Je l'ai soutenu quelque temps par mon visage et mes yeux d'enfant : mais quand je fus sur le seuil de mon second âge, et que je changeai de vie, il me quitta et se donna à d'autres. Quand je me fus élevée de la chair à l'esprit, pour croître en beauté et en vertu, je lui fus moins chère et moins agréable ; il porta ses pas dans un chemin sans vérité, suivant les fausses images du bien qui ne tiennent nulle de leurs promesses. En vain, je

voulus le rappeler par des inspirations durant ses songes, il en tint peu de compte ; il tomba si bas que les discours devenus inutiles, il ne restait plus qu'à lui montrer les races perdues. » Elle veut l'aveu de sa faute et elle lui demande avec noblesse : « Au milieu de ces désirs qui te menaient à aimer le bien, au-delà duquel il n'est rien ou aspirer, quelles traverses, quelles chaînes as-tu trouvées qui t'ôtèrent l'espoir d'aller plus loin ? Quelles douceurs et quel mérite se montrèrent donc sur le front des autres, pour leur faire ainsi tout surpasser ? » Béatrice est désarmée par les tremblans aveux de Dante ; mais voulant qu'il le regarde : *Lève la barbe !* lui dit-elle pour lui rappeler encore son âge et sa honte. Dante ressent l'injure, et toute cette partie est d'une gravité et d'une beauté incomparables.

L'élévation religieuse du purgatoire n'est rien auprès de l'élévation religieuse du paradis : ici ce ne sont plus des ombres, ce sont des flammes, c'est l'empirée. Dante, transporté dans les cieux avec Béatrice, parcourt les planètes, où les âmes bienheureuses, sous la forme d'une lumière, viennent l'entretenir. Il ne s'aperçoit du mouvement qui l'entraîne avec Béatrice dans les cieux, qu'à l'éclat du visage de celle-ci, qui brille d'une nouvelle manière à mesure qu'elle se rapproche du plus haut ciel où est Dieu. Il rencontre tour-à-tour les âmes de saint Thomas, Josué, Robert Guiscard, Charlemagne, les frères du Mont-Cassin, saint Jean, saint Bernard. Son trisaïeul Cacciaguida dans trois chants admirables, lui peint Florenre ancienne, lui prédit son exil, et Dante s'écrie :

« O mince noblesse du sang, si tu enorgueillis les gens sur la terre, où notre esprit languit, je ne m'en étonnerai jamais, puisque tu m'as enorgueilli dans le ciel, où les passions ne sont plus. Tu es bien un manteau qui raccourcit promptement, et que le temps, si on n'y ajoute de jour en jour, va coupant autour avec ses ciseaux. »

Le poète se plaint de l'insuffisance du langage, pour rendre une existence surhumaine ; il frémit sous le poids dont il s'est chargé ; jamais les mots ne pourront atteindre

à ce qu'il a vu et à la sainte béatitude; il espère pourtant encore être récompensé de ses efforts :

« S'il arrive jamais, dit-il, que ce poème sacré, auquel le ciel et la terre ont mis la main, et qui m'a coûté tant d'années de fatigue, triomphe de la cruauté qui me tient hors de la belle bergerie, où j'ai dormi agneau et ennemi des loups qui lui font la guerre, ce sera avec une autre voix désormais, avec une autre allure que je rentrerai poète et pendrai la couronne dans le même temple où j'ai reçu le baptême. »

Quand tout le paradis chante doucement gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, il est enivré, il lui semble voir sourire l'univers : « O joie! ô ineffable allégresse! ô vie entière d'amour et de paix! ô richesse assurée sans désir!» Le sentiment qui règne au ciel c'est l'amour; l'amour anime les âmes, remplit le paradis de joies célestes et de concerts infinis. Ce poème est gâté, comme le purgatoire, par des définitions et des subtilités sur Dieu, la trinité l'univers. Enfin quand le poète voit Dieu lui-même, la mémoire lui manque, et son œuvre est finie.

Qu'on s'imagine l'effet que dût produire un livre qui jugeait les hommes du temps, qui appelait l'univers à son tribunal, qui attaquait audacieusement l'Eglise, qui disait que les frocs étaient des besaces remplies de mauvaise farine.

Le poème attaquait les papes, les rois et toutes les puissances de la terre; Dante avait prévu d'avance l'éclat de son audace; consultant au paradis Cacciaguida son trisaïeul, il lui demande s'il doit se fermer par ses vers des asiles dans son malheur : « Là-bas, lui dit-il, dans ce monde d'une amertume sans fin, sur la montagne du sommet de laquelle les yeux de Béatrice m'ont enlevé, et ensuite dans le ciel, de lumière en lumière, j'ai appris des choses qui, si je les redis, paraîtront âcres à plusieurs. Mais si je suis un timide ami de la vérité, je crains de perdre la vie chez ceux qui appelleront antique ce temps-ci. » Cacciaguida l'excite à manifester sa vision tout entière. « Si ta voix semble d'abord importune, elle deviendra bientôt une nourriture vitale : tes cris seront comme le vent qui frappe le plus fortement les plus hautes cimes. »

La *Divine Comédie* étonna l'Italie par le savoir. Quand on songe à l'ignorance de ce temps où Pétrarque et Boccace n'avaient pas encore vécu pour trouver les anciens manuscrits, on ne comprend pas les connaissances de Dante ; elles sont immenses, on ne sent pas assez aujourd'hui la supériorité qu'il avait sur son siècle. L'antiquité était presque ignorée; à peine quelques histoires étaient retrouvées; Dante parle des grands hommes anciens comme s'il les connaissait parfaitement ; il devançait son temps, fort de toutes les connaissances de son temps. La *Divine Comédie* sembla si profonde, si savante, si riche, qu'elle devint à elle seule comme une science nouvelle. On crut que chaque parole renfermait un sens mystérieux, on chercha des intentions. A peine le poème parût qu'on se mit de toute part à l'étudier; il excita une admiration générale, sa renommée grandit chaque jour : la preuve en est dans les nombreuses copies qu'on a écrites dans le siècle même, et plus encore dans les nombreux commentaires qu'on écrivit de tous les côtés. Les fils du Dante devaient composer les premiers. Plus tard, Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, devait, en 1350, réunir six des plus savans hommes de l'Italie et leur ordonner un long commentaire. Boccace, Benvenuto d'Imola viendront bientôt commenter eux-mêmes le maître. Nous verrons Florence créer, en 1373, une chaire pour l'expliquer, et Boccace occuper cette chaire avec cent florins par an; Bologne en fit de même, et Pise, Venise et Plaisance.

Les villes ne pouvant se disputer la naissance de Dante, comme on fit d'Homère, se disputèrent d'avoir vu naître la *Divine Comédie*. Florence prétend, d'après l'autorité de Boccace, Benvenuto et de quelques passages du poème, que les sept premiers chants étaient faits avant l'exil ; le marquis Maffei voulait que ce fût sa Vérone qui eût vu naître la plus grande partie du poème; une inscription dans la cour des comtes Falcucci di Gubbio assure, comme un des sonnets l'indique, que Dante habita là quelque temps et qu'il y composa une grande partie de son

ouvrage; d'autres donnent pour patrie à ce poème Udine, Ravenne, etc. (1).

Dante fit d'autres ouvrages. Nous avons parlé de sa *Vita nuova*. Quand les Gibelins persécutés attaquèrent l'autorité papale, Dante fut un des premiers écrivains à les appuyer: sous Louis de Bavière, il écrivit trois livres *de Monarchia* où il attaqua la puissance temporelle des papes en disant que l'Empire romain dépend de Dieu, sans leur intervention. *La Monarchie*, plusieurs années après la mort de l'auteur. fut condamné par le légat en Lombardie de Jean XXII, cardinal del Poggetto. La raison en fut que Louis de Bavière, venant à Rome pour son couronnement, malgré la volonté du pape, et créant un autre pape pour le sacrer, finit par s'appuyer de ce livre qui, d'abord obscur, fit alors grand bruit. Le cardinal le condamna avec éclat à Bologne où un Pino della Tosa de Florence et un Astigo da Polenta, qui étaient considérés du cardinal, firent modérer l'arrêt.

Dante écrivit aussi un Traité d'éloquence, où il étudie les différens idiomes de l'Italie et la divise pour le langage par l'Apennin dans sa longueur. Il fit un traité, *le Convivio*, commentaire sur ses canzone, qu'il n'a pas achevé et des poésies sacrées. Dans *le Convivio*, on trouve plusieurs passages touchans; il était vieux, il s'écrie: « Oh! malheureuse, malheureuse patrie! quelle pitié pour toi me saisit toutes les fois que je lis, toutes les fois que j'écris des choses qui ont rapport au gouvernement civil!... Hélas! plût à Dieu que je n'eusse jamais eu sujet de me justifier, que les autres ne se fussent pas trompés, et que je n'eusse pas souffert injustement la peine, la peine de l'exil et de la pauvreté. Tel fut le bon plaisir des citoyens de la belle et fameuse fille de Rome, Florence, de me jeter hors de son doux sein, dans lequel je suis né et j'ai été nourri jusqu'au milieu de ma vie, et dans lequel avec son paisible consentement, je désire de tout mon cœur de reposer mon âme fatiguée et de terminer le temps qui m'est donné. Je

(1) Tiraboschi, cap. 11, lib. III. — Vita di Dante. Tiraboschi.

suis allé mendiant presque partout où notre langue s'entend, en montrant malgré moi cette plaie de la fortune qu'on impute le plus souvent au blessé. »

Dante, de taille moyenne, devint un peu courbé quand il fut parvenu à l'âge mûr ; sa manière était grave et douce, son vêtement simple et décent, comme il convenait à son âge ; il avait la figure longue, le nez aquilin, les yeux plutôt gros que petits, les joues grandes, la lèvre inférieure avancée, le teint brun, les cheveux et la barbe épais, noirs et crépus ; le visage toujours penseur et mélancolique. Quand il passait dans les rues de Vérone le peuple disait qu'à son air, à sa barbe, on voyait bien qu'il sortait de l'enfer, ce qui le faisait sourire.

Dans la vie publique comme dans la vie privée, il fut rangé, courtois et poli. Sobre par goût et par principe, il était si studieux que sa famille s'inquiétait pour sa santé. Dans sa jeunesse il aimait le chant, et se lia avec Casella et les autres musiciens d'alors. Cherchant la solitude; occupé même quelque fois d'une idée dans la société, il ne parlait ou ne répondait plus jusqu'à ce qu'il eût mené son idée à la fin. A Sienne, on le vit tout un jour lire devant une boutique un livre qu'il venait de trouver, sans s'apercevoir d'une grande fête qui se passa devant lui, où figuraient le peuple et la noblesse. Nous avons vu les reproches de Béatrice : il aima beaucoup les femmes, non seulement dans sa jeunesse, mais aussi dans son âge mûr.

Passant au milieu des orgueilleux dans le purgatoire, il sent qu'il viendra un jour prendre sa place parmi eux : il était si hautain et si dédaigneux, que ceux qui gouvernaient à Florence, ayant proposé, pour le faire rentrer, qu'il restât en prison quelque temps et qu'ensuite, selon l'usage en cas pareil, il fût, dans une solennité publique, miséricordieusement *offert* à la principale église, et par là délivré de sa condamnation, il répondit fièrement à un de ses parens religieux :

— Est-il généreux de me rappeler dans ma patrie à de pareilles conditions, après un exil de trois lustres? Est-ce là ce qu'a mérité mon innocence, manifestée à tous? Est-ce là ce qui est dû à tant de veilles et de fatigues consacrées

à l'étude? Ah! loin d'un homme familiarisé avec la philosophie, la stupide humilité de cœur qui le porterait à subir, en vaincu, la cérémonie de l'offrande, comme l'a fait certain prétendu savant, comme l'ont fait d'autres misérables! Loin de l'homme accoutumé à prêcher la justice et qu'on a dépouillé, la bassesse de porter son argent à ceux qui lui ont fait tort pour les traiter comme des bienfaiteurs! Non, mon père, ce n'est pas là pour moi la voie de rentrer dans ma patrie. Si vous en avez déjà découvert, ou si quelqu'un par la suite en découvre quelque autre, où je puisse conserver intacts mon honneur et mon renom, me voici prêt à y rentrer à grands pas. Que si, pour retourner à Florence, il n'est pas d'autre chemin que celui qui m'est ouvert, je ne retournerai point à Florence. Eh! quoi, ne puis-je pas partout contempler le soleil et les astres? ne puis-je pas me livrer partout à la douce recherche de la vérité? Ai-je besoin pour cela d'aller perdre ma réputation, d'aller m'avilir dans la cité des Florentins? non certes, non pas même pour avoir du pain. » O louable dédain de la grandeur, s'écrie Boccace, combien alors tu te montras viril.

Sa rudesse et sa douleur l'isolaient. On sait sa réponse à Cane Grande della Scala. Pétrarque raconte que Cane Grande avait à sa cour des histrions de tout genre, selon l'usage, entre lesquels il en était un qui plaisait plus que les autres par son langage indécent et ses gestes. Un jour Cane Crande, louant cet homme, se tourna vers Dante et lui dit : Je m'étonne comment celui-ci, qui est en démence, sait nous plaire à tous, et comment toi, qu'on dit sage, tu ne le peux pas. — Tu ne t'en étonnerais nullement, répondit Dante si tu savais que la parité des mœurs et de l'ame est la cause de l'amitié. — Sans cesse contrarié depuis le siége de Florence, il voyagea en Lombardie, en Toscane, en Romagne; sa vie fut errante et pauvre. Il se rendit enfin en Romagne; Guido Novello de Polenta, noble cavalier lettré qui demeurait à Ravenne, engagea Dante à venir vivre près de lui. Dante s'établit à Ravenne; il y fit plusieurs écoliers dans la poésie vulgaire; enfin, Guido Novello le députa vers les Vénitiens qui voulaient lui

faire la guerre. Dante revint sans avoir réussi, dit-on, dans son ambassade, et mourut, à son retour, à cinquante-six ans. « Il rendit l'esprit à son créateur, dit l'aimable Boccace, et sans doute, il fut reçu dans les bras de sa noble Béatrice, pour goûter en Dieu une céleste félicité. »

A défaut de cette couronne de lauriers que le poète aurait tant voulu recevoir à Saint-Jean, dans Florence, Guido Novello fit couvrir le corps de Dante d'ornemens poétiques sur un lit funèbre, puis il fit porter le lit sur les épaules des premiers citoyens de Ravenne, jusqu'aux Frères-Mineurs, où le corps fut enterré, et lui-même, revenant dans la maison de Dante, il fit, selon l'usage de Ravenne, un long discours sur la haute science et la vertu du poète. Guido projetait de lui élever un superbe tombeau : déjà de tous côtés, on envoyait des vers pour l'orner, mais Guido dépouillé de son pouvoir alla mourir à Bologne (1).

Dante eut six enfans : cinq fils, dont deux moururent jeunes, et une fille, appelée Béatrice. Pierre et Jacques, ses fils, qui commentèrent la *Divine Comédie*, furent poètes. Pierre s'enrichit à Vérone, en exerçant la loi, et fut ami de Pétrarque. Jacques passa sa vie à Florence. La famille devait finir dans Ginevra, mariée en 1549 au comte Marc-Antonio Sarégo, Véronais.

La vie de Dante est devenue le sujet d'une foule de récits, d'exagérations, de mensonges; on l'a fait agir, quand il n'agissait pas; on l'a fait voyager, quand il était à Florence; on l'a fait ambassadeur, avant qu'il fût entré dans les affaires. Il faut s'en tenir au récit des hommes les plus voisins de lui, comme Boccace qui était lié avec sa famille et à la source des faits. Nous devions, dans une histoire de Florence, parler aussi longuement de Dante, car il est le plus fier citoyen de cette république qui a produit tant de grands hommes; son influence fut immense sur son siècle, sur sa patrie, sur l'Italie entière, et dure encore. Depuis lui, l'Italie n'a rien entendu, n'a rien vu de si beau; elle est encore sous le charme du poète, et dans sa fai-

(1) Boccacio. Vita di Dante.

blesse c'est chez lui qu'elle cherche ces accens mâles, cet orgueil et ce courage, par lesquels les nations se relèvent.

Dante a fixé la langue italienne. Jusqu'au commencement des villes, dans le XII[e] siècle, les Italiens n'avaient pas soupçonné que leur patois pût s'écrire, les prêtres et le peu de laïques qui commençaient à s'instruire, écrivaient en latin l'histoire et des poèmes historiques; quand les villes et les bourgeois augmentèrent de nombre et d'importance, la langue vulgaire l'emportant sur le latin et l'allemand, devint nationale. C'est à Naples et en Sicile que la langue italienne fut d'abord cultivée par les Souabes, race illustre en tout genre. Les vers italiens, les plus anciens peut-être, sont de Frédéric II :

Quel signor che fu d'onor si degno,

comme dit Dante; sa cour et ses fils cultivèrent les lettres à son exemple, et après eux les princes de la maison d'Anjou en firent de même. Au temps de Dante encore, on donnait à la langue italienne le nom de sicilienne, et Dante ne pensait pas qu'elle pût jamais perdre ce nom (1). Au nord de l'Italie, un grand nombre d'Italiens cultivaient la poésie provençale (2).

Dante avait étudié à Bologne dont l'université était déjà célèbre. La traduction du grec en latin des œuvres d'Aristote et d'autres philosophes de l'antiquité, faite par ordre de Frédéric II, de Manfred et d'Urbain IV au XIII[e] siècle, avait réveillé chez les Italiens le goût oublié de la philosophie. C'était, il est vrai, une philosophie barbare qui, au lieu de chercher dans la nature, consultait les anciens mal traduits, admettait leurs erreurs, et y ajoutait. Les subtiles et inutiles spéculations des Arabes avaient de plus en plus gâté la philosophie, et le langage de la science était un argot que n'entendaient pas même ceux qui le parlaient. Ainsi fut le XIII[e] siècle et devait être le XIV[e]. Au commencement du XIII[e] les œuvres de l'Arabe Averroès

(1) Ce Eloquentia, Dante.

(2) Tiraboschi, tom. IV.

(mort en 1206) s'étaient répandues en Europe; c'était une mauvaise traduction d'Aristote; la secte d'Averroès augmenta les erreurs (1). Mais quand Dante descendit dans la tombe, Pétrarque et Boccace parurent; nous les verrons dissiper à la suite du poète les ténèbres où ces temps sont plongés, et alors nous reviendrons avec plus de détail sur les connaissances en Italie.

Les beaux-arts s'illustrèrent durant l'époque de Dante : l'architecture s'était signalée dès le XIe siècle, où l'on vit s'élever un grand nombre des plus belles églises de l'Italie : l'église de Sainte-Marie à Venise, le dôme de Pise, l'église du Mont-Cassin, plusieurs à Rome sont de ce siècle; Florence et Pise fondèrent de nobles monumens. Au XIIIe siècle on joignit à la magnificence dans les édifices un commencement d'élégance et de goût. Les villes riches rivalisaient de travaux; presque toutes avaient fait élever un palais de la commune pour le podesta ou, comme on disait, un palais de la raison. Le plus fameux était celui de Padoue. Les villes s'entouraient de murs pour leur défense. Modène avait creusé un canal long de sept milles, élevé des palais, bâti des ponts; Padoue de même; Gênes avait construit deux darses, un grand aqueduc; Milan, le fameux canal qui porte, dans un cours de trente milles, l'eau du Tesin jusqu'à la ville; dans l'état ecclésiastique on avait vu les grands ouvrages des papes, et à Naples ceux des Angevins. Beaucoup des architectes qui firent ces travaux sont ignorés. A Florence, Arnolfo da Lupo bâtit le troisième cercle des murs. Ce grand homme qu'on a cru d'origine allemande, né en 1233, élève de Cimabue, construisit la loge et la place des prieurs, le palais du peuple sur l'emplacement du palais des Uberti; l'église de Santa-Croce, le dôme de Sainte-Marie-del-Fiore; il mourut en 1300, après que Nicolo Pisano et Jean son fils se furent illustrés à Pise dans l'architecture et la sculpture.

Cimabue, né en 1240, avait créé la peinture. Bologne et Venise se sont vantées depuis d'avoir eu des peintres aussi

(1) Tiraboschi, tom. 3.

anciens que lui, mais il fut le plus fameux ; comme Florence avait fait venir des peintres grecs avec lesquels Cimabue apprit son art, on a prétendu que l'Italie aussi avait des peintres alors qui valaient ces peintres grecs ; les villes jalouses de Florence qui a brillé et dominé en toutes choses, ont voulu rabaisser le mérite de Cimabue. Nous avons vu que Charles d'Anjou fut conduit dans son atelier pour voir la madone qu'on transporta plus tard en triomphe à Sainte-Marie-Nouvelle. Cimabue ne fit qu'augmenter la réputation qu'il avait dès lors. Son intimité aida Gaddo Gaddi à surpasser Andrea Taffi et les autres peintres ; dans de continuelles conversations, ces deux grands hommes s'éclairaient sur les difficultés de l'art et s'inspiraient par de belles et de hautes pensées. L'amitié unissait aussi Gaddo et Andrea Taffi. Cimabue passant un jour par la campagne de Vespigniano vit un jeune patre qui dessinait un mouton sur une pierre et s'étonna de ce dessin : cet enfant était Giotto. Cimabue le demanda à son père, laboureur qui lui-même savait tailler le bois avec art. Giotto prit la manière de Cimabue et le surpassa. Il fit de grands travaux à Florence ; appelé ensuite à Rome par le pape, et à Naples par le roi Robert. Taddeo Gaddi, ami de Dante et de Guido Cavalcanti, fut son élève. Giotto fit prendre à l'art son essor. Il fut si honoré et sa réputation si grande que les jeunes gens se donnèrent en grand nombre à la peinture dont les succès furent dès-lors préparés. Le peuple s'enchanta de cet art nouveau, et les religieux en ornèrent les églises et les couvens (1). Dans le purgatoire, nous entendons Oderigi, célèbre peintre en miniature, dépassé par Franco Bolognese, dire à Dante : « Cimabue crut tenir le sceptre dans la peinture, et maintenant Giotto a un renom dont la gloire de l'autre est obscurcie. »

L'époque de Dante est complète (2), Florence libre atteint la gloire et se prépare une carrière intellectuelle

(1) Vasari, tom. I. — Tiraboschi, tom. IV.

(2) On a consulté sur Dante :
Vita di Dante, de Boccaccio. — Idem, de Leonardo Aretino. — Idem,

sans bornes. Nous l'avons suivie dans ses discordes civiles, dans ses travaux politiques, saluons ici les beaux-arts et la poésie; saluons Dante vers lequel cette histoire et les sympathies de l'Italie se retourneront tant de fois!

de Tiraboschi. — Excerpta Historica ex Commentariis M. S. Benevenuti de Imola, in comœdiam Danti, 1376. — Antiquitates italicæ, Muratori. — Moreri. Papyre Massou. — Bayle.—Grangier.—Anni Lombardi, etc, , etc. — M. Fauriel.

LIVRE CINQUIÈME.

Castruccio. — Le duc d'Athènes. — Pétrarque et Boccace.

CHAPITRE PREMIER.

CASTRUCCIO.

Nous jeterons un coup-d'œil rapide sur les guerres de Castruccio avec Florence; ce chef gibelin fut un de ces citoyens ambitieux que tant de villes d'Italie voyaient alors parvenir à la tyrannie; il avait l'habileté, l'audace, la promptitude; grand, bien fait, adroit, maigre, pâle, avec les cheveux plats et blonds, d'un visage gracieux, il étendit loin son pouvoir, ses intrigues; lors de sa première jeunesse, en péril un jour dans une petite barque sur le Serchio, il laissa voir sa peur, et comme ceux qui étaient avec lui la lui reprochèrent quand on eut atteint le rivage, il répondit: —Chacun sait la valeur de sa vie.—Devenu chef de Lucques, non seulement il s'empara de l'autorité en Toscane, mais il s'allia aux Visconti, prit de l'influence sur l'empereur Louis de Bavière, et renforça tout le parti gibelin. Avait-il comme les Visconti l'espoir d'élever sa maison? Avec sa petite souveraineté de Lucques et sa fortune passagère, pouvait-il espérer de fonder la fortune de ses fils, ou plutôt, poussé par son énergie dans cette forte carrière où s'élançaient tous les grands hommes de l'Italie, n'avait-il d'autre but que d'exercer ses talens? Un principe à la fois vital et corrupteur développait et altérait le génie en Italie: la liberté avait éveillé une fois les forces, mais cette liberté sans règle leur avait depuis permis de s'égarer; on sentait son énergie, on voulait la montrer; sortant des voies légitimes, mal tracées, on laissait l'ambition choisir les moyens: ce fleuve du midi, rapide et puissant roula chargé de limon, sans un lit où purifier et reposer ses eaux.

Tandis que l'Allemagne avait organisé l'élection suprême, l'empire et l'aristocratie, tandis que la France, ignorante de tout principe démocratique, avait un pouvoir royal puissant, que les autres pays de l'Europe vivaient sous des gouvernemens forts, les villes de l'Italie seules voyaient l'intelligence libre s'élever de toutes les classes et les grands hommes sortir souvent de la plèbe. Si les luttes civiles attaquaient la vie même des états, une énergie sans cesse renaissante réparait tous les maux ; la société, mal organisée en haut, puisait à la vraie source pour y trouver une richesse toujours nouvelle. Ainsi les individus comme Castruccio rencontraient autour d'eux tout ce qui peut éveiller les passions et rien de ce qui peut les rallier à un grand but et les régler. Si le parti guelfe défendait à Florence la liberté, ailleurs il n'était, comme le parti gibelin, qu'une occasion de luttes; la force et non pas la justice revêtissait de telles formes pour son jeu.

Quand chez les nations antiques et modernes on vit ainsi deux partis diviser le pays, ces deux partis, compris dans la constitution de l'État, observaient certains principes publics, ne se croyaient pas tout permis, agissaient, en un mot, sous une souveraineté commune, avec un esprit national qui ne leur laissa jamais (ou rarement) en appeler à l'étranger pour des querelles intérieures. Le pape appuyé par l'étranger contre les Lombards, donna le premier l'exemple, mais la souveraineté perpétuée de l'empire d'Occident, qui se représente à nous si souvent, fut plus funeste encore : le chef au dehors, en Allemagne, donna l'idée d'autres chefs étrangers. Pendant que deux partis divisaient l'Italie entière, l'habileté de chaque ville consista à affaiblir toute puissance italienne : si quelque chef, fort de l'appui guelfe ou gibelin, s'éleva, il eut pour ennemi les villes libres ; sans songer jamais à fonder un pouvoir italien, on ne connut de dangers que pour la liberté municipale. Florence avait le caractère de la péninsule avec plus d'habileté, aussi active que les autres villes et meilleure régulatrice; quoique ses institutions fussent variables et insuffisantes, quelques-unes étaient fortes et restaient, et l'esprit qui en dictait de nouvelles demeurait le même; le

pouvoir restait au peuple qui pouvait le perdre, mais qui le reprenait sans cesse et se l'assurait à tout moment par de nouveaux moyens. Florence eut plus que tout autre ville l'habileté de son temps, mais elle n'en eut pas d'autre; préservant la liberté civile et l'énergie de la cité par des appels plus ou moins adroits à l'étranger, à Naples et plus tard à la France, et se ressentant perpétuellement des idées de sujétion qu'elle portait dans son sein depuis quatorze siècles. Nous la voyons commencer contre Castruccio cette longue résistance qu'elle opposa à tous les chefs qui voulurent fonder un grand Etat; mais appuyé sur les vertus qu'éveille une liberté réglée et sur les talens qu'ennoblit la moralité publique, elle est la ville d'Italie à la fois la plus riche, la plus généreuse et la plus savante dans ses bornes. Si nous la comparons aux autres villes de la Toscane, nous voyons Pise trahie par les siens, et Sienne tombant de plus bas en plus bas sous une démocratie grossière, quoique ces villes conservassent toujours l'énergie. Les villes de la Romagne succombaient sous les tyrans divers, et la corruption était partout très grande.

La Lombardie seule devait briller d'un éclat différent sous le pouvoir des Visconti; race illustre qui, à chaque génération, allait reproduire des talens plus sûrs. Ambitieux comme les grands caractères, les Visconti s'étaient écartés des routes populaires; cette Milan rustique et héroïque que combattait Frédéric II était aujourd'hui une Milan puissante et gibeline, alliée aux empereurs pour fonder sous l'égide des Visconti la puissance Lombarde. Tandis que Florence avait les avantages de la démocratie, sa vanité et ses ressources, Milan avait les avantages du plus grand talent à la tête des affaires, d'une race faite pour gouverner qui gouverne, des choses à leur place, et si c'était habile à Florence de s'opposer aux Visconti qui auraient sans doute voulu s'emparer de cette république, c'était encore plus fort et plus habile aux Visconti de rêver une puissance lombarde et peut-être une puissance italienne.

D'ailleurs quand le génie de quelques hommes isolés, comme Castruccio, Mastino, les Visconti, révait un empire, l'aristocratie même dans les municipalités d'Italie

n'était pas assez forte pour le rêver; car nous voyons Venise prétendre à la Lombardie, établir son commerce en Orient, mais nous ne lui voyons jamais ni les armées de terre ni les grandes idées des Visconti qui lui restent sans doute supérieurs. A Venise une noblesse composée de douze cents individus venait de s'emparer de l'autorité; dans un Etat de cent mille ames douze cents individus pour recruter le sénat, c'était plus qu'en Angleterre et en France, et on ne vit nulle part tant de gens initiés aux affaires qu'à Venise. Mais l'injustice était l'exclusion à jamais du grand nombre, exclusion qui rompit la justice et coupa l'histoire de Venise en deux parties dont la première seule est d'une perfection admirable. Et sans doute la forme de l'Italie, comme l'a dit depuis un conquérant (1), a concouru à nous montrer chaque Etat à lui-même, Venise à l'Adriatique, Milan au Nord, Florence en équilibre, Naples isolé, et la Sicile presque sauvage.

1322. La seigneurie du roi Robert était finie après huit ans et demi; les Florentins recommencèrent à faire l'élection de leur podesta et de leur capitaine comme autrefois. Mais inquiétés par Castruccio, ils appelèrent de Naples, à leur solde, le comte Novello avec deux cents cavaliers.

Louis de Bavière, élu roi des Romains, mais long-temps en rivalité pour l'empire avec son cousin Frédéric d'Autriche, s'allia aux Gibelins et aux Visconti, que l'armée de l'Eglise combattait jusqu'aux portes de Milan; la querelle des deux partis était vive dans toute l'Italie.

Castruccio, après avoir gagné un des capitaines florentins et déjoué les plans de la république, qui voulait le faire attaquer sur terre et sur mer, par les Gênois, Castruccio enhardi entre sur le territoire de Prato, qui ne voulait pas lui payer tribut comme Pistoïa, assiége Aiuolo à un mille de Prato, avec six cents hommes de cavalerie et quatre mille d'infanterie. Les Florentins, instruits de cet événement, ferment aussitôt les boutiques, abandonnent les arts et métiers, et marchent à Prato, peuple et cavaliers. Chaque art envoie des hommes à pied et à che-

(1) L'empereur Napoléon.

val; beaucoup de maisons de Florence, nobles et plébéiennes, arment des troupes à leurs frais, et les Prieurs font déclarer que tout banni guelfe qui se joindra à cette armée cessera d'être proscrit. Le jour suivant, les Florentins se trouvent à Prato, au nombre de quinze cents cavaliers et de vingt mille hommes de pied, dont quatre mille étaient exilés; ils veulent attaquer Castruccio, mais Castruccio informé de leur grand nombre, et craignant d'être trahi par Pistoïa, avait déjà quitté Aiuolo, passé l'Ombrone avec son butin, et se rendait au galop à Seravalle. Si les Florentins avaient couru se poster entre Seravalle et Castruccio, celui-ci et son armée étaient perdus, mais ils restent à Prato, en désordre et sans capitaine; les nobles, qui haïssaient les ordres de la justice portés contre eux, ne voulaient pas aider au succès de l'armée du peuple qui demandait à grands cris à marcher. On envoie prendre les ordres à Florence, où les nobles entravent de même la délibération; mais le bas peuple, et jusqu'aux petits enfans se rassemblent sur la place au cri de : — Bataille! bataille! Meurent les traîtres! en jetant des pierres contre les fenêtres du palais; la nuit venait, les seigneurs, par crainte du peuple, décident que l'armée doit marcher. L'armée, sur cet ordre part, de Prato pour Fucecchio, vers le territoire de Lucques; mais arrivés là en désordre, les querelles éclatent de nouveau : les nobles se refusent à tout; l'armée à qui Bologne et Sienne avaient envoyé de nouveaux renforts, eût pu assiéger Lucques et triompher de Castruccio, mais le comte Novello, sans pouvoir parvenir à la commander, la ramène à Florence à la honte des soldats et de la ville.

La veille, les bannis Guelfes, avertis par les nobles que la seigneurie ne leur tiendrait pas parole, avaient marché sur Florence pour la forcer. Le peuple, au son de la cloche, s'était armé pour défendre la ville; le retour de la cavalerie et de l'armée effraya les bannis qui se retirèrent; mais ils conservèrent l'espérance, soutenus par les nobles, qui voulaient se servir de leur appui pour renverser les ordres de la justice. Huit des leurs étaient venus à Florence pour négocier; ils forment une conjuration avec quelques

nobles, et la nuit de la Saint-Laurent au 10 août, ils arrivent de différens côtés aux portes de la ville, soixante à cheval, et plus de quinze cents à pied, pour forcer la porte du côté de Fiesole La ville, informée de leur arrivée très tard dans la soirée, et d'une manière incertaine, court aux armes, craignant la trahison des nobles; les bannis, qui voient de loin la ville gardée et éclairée, et qui ne reçoivent nul avis du dedans, prennent le parti de se retirer, et délivrent ainsi Florence des révolutions et des violences qu'ils projetaient. Les nobles étaient entrés dans la conjuration en si grand nombre, qu'on craignait, en les punissant, de courir de plus grands dangers; la partie du peuple qui n'avait pas le gouvernement voulait qu'on les punit, mais le gouvernement n'en mit en jugement que trois, comme les plus coupables, un Donati, un Frescobaldi, un Cherardini; ils confessèrent d'avoir eu connaissance de la conjuration, mais sans s'y être liés, et ils furent condamnés, pour ne pas l'avoir révélée, à payer deux mille livres et à être exilés pour six mois, à quarante milles de la ville. C'était une punition bien faible, en comparaison des punitions ordinaires; le peuple en murmura, et l'on renforça ses associations civiles (1).

Les querelles et la guerre étaient partout: Jean XXII excommunie follement Louis de Bavière pour avoir envoyé du secours à Galeaz et à ses frères. L'Eglise avait toujours son armée en Lombardie, et les Pisans envoient une armée dans l'île de Sardaigne, que le fils du roi d'Aragon, excité par le pape, voulait leur enlever. Ils venaient de rompre toute amitié avec Castruccio qui avait voulu s'emparer de Pise par une trahison. Castruccio, d'un autre côté, est repoussé de Fucecchio par la garnison florentine; mais les Florentins n'en font pas moins demander en France cinq cents cavaliers.

(1324.) Ils étaient retombés dans leurs perpétuels changemens politiques: soit que la nomination de la seigneurie tous les deux mois agitât trop la ville, soit d'autres raisons, l'année précédente, à la fin d'octobre, les Prieurs

(1) G. Villani, cap. 214, 219, lib. IX.—Machiavelli, lib. II

et les Gonfaloniers, puissans plébéiens, avaient décidé qu'au lieu d'une élection tous les deux mois, les Prieurs seraient nommés pour l'avenir, et ils les avaient nommés pour *quarante-deux mois*, en y mêlant des hommes qui n'avaient pas gouverné depuis le temps du comte Battifolle; leurs noms furent mis dans la boîte pour être tirés tous les deux mois. On crut que cette manière là préviendrait l'agitation et introduirait un plus grand nombre de noms dans la boîte. Cette année on alla plus loin : entre les seigneurs qui gouvernaient la ville, nobles et plébéiens, nommés selon le mode nouveau, les Serraglini, Bordoni, et d'autres des leurs (qui furent plus tard exilés), étaient accusés par la seigneurie de vouloir plus qu'une partie du pouvoir ; on se divisa, et le plus grand nombre des seigneurs, des meilleurs plébéiens, se joignant à ceux qui avaient gouverné précédemment, firent prendre *Balia* ('autorité, sorte de dictature) aux Prieurs et à leurs douze conseillers pour corriger ou confirmer, selon leur volonté, l'élection des Prieurs faite l'année d'avant. Ceux-ci trouvèrent les élections bien faites et ne les changèrent pas, mais ils ajoutèrent de nouveaux noms pour six priorats, qu'ils mêlèrent avec les autres ; ils mirent quelques noms du parti qui n'avait pas gouverné, comme pour réunir la ville et appeler les bons citoyens. Ce n'est pas tout : ils firent au priorat suivant de novembre l'élection pour quarante-deux mois de toutes les charges à venir, gonfaloniers des compagnies, les douze conseillers secrets, Prieurs, tous les condottieri des troupes, élections qui d'abord revenaient tous les six mois. Ils mêlèrent assez bien les partis dans la boîte, corrigèrent aussi l'élection du capitaine des arts, en ordonnant que les capitaines n'eussent chaque année qu'une élection. Ces formes d'élections par bourses se nommèrent le scrutin. On vit ainsi *cent trente-six magistratures* nommées d'avance (1).

(1325.) L'année d'après, par un de ces faits singuliers qui caractérisent la république florentine, on retira du nombre des maisons nobles, dix maisons faibles et sans puissance

(1) G. Villani, cap. 242. lib. IX. — Machiavelli, lib. II.

pour les rétablir dans les rangs du peuple, ainsi que vingt-cinq maisons nobles de la campagne. Cette mesure fut louée par quelques-uns et blâmée par d'autres, car. dit l'historien (1), beaucoup de maisons plébéiennes, puissantes et insolentes, méritaient d'être rangées entre les nobles pour le bien du peuple. Voici donc un peuple tout à fait vainqueur, qui entend par *ranger entre les nobles*, exclure du gouvernement, et qui élève les nobles au gouvernement, en les rappelant d'abord dans les rangs du peuple. Depuis le gouvernement glorieux des Anziani, fondé en 1250, Florence avait agi dans le même esprit : le peuple, à travers des fortunes diverses, avait toujours soutenu sa crainte et sa haine des nobles qu'il opprimait enfin, comme ailleurs, les nobles opprimaient les plébéiens. Une foule de maisons riches et nouvelles s'élevaient sur les ruines de la noblesse, bientôt proscrites à leur tour avec une énergie soutenue des citoyens pour s'élever et du peuple pour renverser.

Si la dignité de l'histoire le permet, nous rapporterons ici une charmante anecdote, contée par François Sachetti, noble marchand de Florence, et nouvelliste facétieux qui nous a peint les mœurs de sa république. Cette anecdote nous montre comment la noblesse était encore enviée, imitée et honorée à Florence ; le dialogue en est d'ailleurs facile et plaisant, selon la manière de Sachetti. Un ouvrier grossier, ébloui de la renommée de Giotto, et désirant faire peindre l'écu d'un bouclier qu'il voulait mettre peut-être dans sa campagne, alla tout-à-coup à la boutique de Giotto, avec un homme derrière lui qui portait son bouclier, et arrivé où était Giotto, il lui dit : — Dieu te conserve, maître ; je voudrais que tu peignisses mes armes sur ce pavois. Giotto, considérant l'homme et sa manière d'agir, ne dit rien si non : — Quand le veux-tu? Puis il ajoute : — Laisse-moi faire. — Et l'homme s'en va. Et Giotto resté seul, pense en lui-même : — Que veut dire ceci ? Cet homme m'a-t-il été envoyé pour se moquer de moi ? Qu'il en soit ce qui pourra. Jamais on ne m'a donné

(1) G. Villani, cap. 280, lib. IX.

de pavois à peindre; ce ui ci est un petit homme et simple, qui dit de lui peindre ses armes comme s'il était des royaux de France; certes, je dois lui faire de nouvelles armes. Il peignit l'écu qu'il fit achever par un de ses disciples, et il y mit un casque, un hausse-col, une paire de brassards, une paire de gants de fer, une paire de cuirasses, une paire de cuissarts et d'armures de jambes, une épée, un poignard et une lance. Le vaillant homme. — Maître, est-il peint le pavois? — Giotto dit : Oui. — Apporte-le ici. Le pavois apporté, le gentilhomme commence à le regarder et dit à Giotto : — Oh! quel gachi est-ce donc que tu m'as peint? — Giotto dit : Es-tu en gachi pour payer? L'autre dit : — Je ne le paierais pas quatre sous. — Giotto dit : — Et que m'as-tu dit de peindre? — Et l'autre : — Mes armes. — Giotto dit : — Ne sont-elles pas ici? en manque-t-il aucune? — Oui, certes, elles y sont bien. — Non, mal, dit Giotto; que Dieu te garde, tu dois être une grande bête pour dire ce que tu as dit. Qui es-tu; à peine tu le sais, et tu viens ici et tu me dis : Peins mes armes, si tu fusses des Bardi, cela eût suffi. Quelles armes portes-tu? D'où es-tu? Quels furent tes aïeux? Va donc, n'as-tu pas honte; commence d'abord à venir au monde avant de raisonner d'armes comme si tu fusses le duc Namo de Bavière. Je t'ai fait toutes les armes sur ton pavois; s'il y en a encore, dis-le et je les ferai peindre. — L'autre s'écrie : —Tu me dis des injures, et tu m'as gâté mon pavois. — Il sort et fait appeler au tribunal Giotto, qui demande deux florins pour sa peinture; les officiers condamnent l'homme à prendre son pavois et à payer six livres à Giotto; ainsi, lui qui ne se mesurait pas fut mesuré. Tout misérable veut avoir des armes et faire une famille, et il est tels dont les parens ont été trouvés aux hôpitaux. »

Castruccio continuait de remplir la Toscane de ses intrigues, qu'il étendit jusqu'au sein de Florence même, où elles échouèrent. Plus heureux à Pistoïa, il tourna les divisions à son profit et s'empara enfin de cette ville par trahison. La possession de Pistoïa lui ouvrait l'État florentin. Qu'on juge de l'effroi à Florence! on décide qu'il faut marcher sur Pistoïa contre Castruccio; une nombreuse armée,

toute composée de citoyens, se met en marche; cette fois, brave et habilement conduite, elle s'empare de Cappiane, Montefalcone, Altopascio. Castruccio, d'abord étonné, appelle ses alliés, et par une victoire quatre fois disputée (*la piu bella et ritenuta battaglietta* (1)), reprend ces places. Les Florentins sont poursuivis, battus, accablés dans leur retraite, et ne conservent pour résultat de leurs derniers exploits que la crainte de nouveaux combats.

Castruccio vient à Pistoïa pour continuer la guerre avec eux. Il entre sur le territoire de la république, fait reculer devant lui les troupes citoyennes, brûle, pille les villages, s'arrête pour trois jours à Parentola, à deux milles de Florence, envoie courir ses gens jusque sous les murs de la ville, ravage par le feu et le pillage le pays, qui s'étend depuis l'Arno jusqu'aux montagnes; le plus beau pays qui fût au monde pour les maisons de campagne, les jardins, la richesse des Florentins: le lendemain, jour de Saint-François, il établit des courses d'hommes à pied et à cheval, et fait courir jusqu'à des courtisanes. Les Florentins, terrifiés, craignant aussi des trahisons à l'intérieur, restent enfermés dans leurs murs avec leurs cavaliers et leurs nombreuses troupes. Castruccio quitte Parentola et continue de brûler les campagnes et deux châteaux; il ravage tout le pays qu'il parcourt plusieurs fois, et ne cesse de ravager qu'il n'ait quitté le territoire florentin. Sans borner là ses insultes, il revient bientôt braver encore Florence, avec Azzo Visconti, et établir des courses à ses portes. On disait qu'il allait occuper Fiesole pour mieux accabler Florence; les Florentins au désespoir demandent du secours à leurs alliés, préparent leurs troupes, fortifient plusieurs places, tandis que Castruccio, qui prenait plaisir à les épouvanter, vient une troisième fois ravager leur pays. Il célébra à Lucques ses victoires par des fêtes et des cruautés, car il fit mettre ses prisonniers à la torture pour en obtenir des sommes considérables que les Florentins, mieux que d'autres, pouvaient donner pour leurs rançons (2).

(1) G. Villani, cap. 303, lib. IX.

(2) G. Villani, cap. 301, 302, 303, 304, 305, lib. IX.

A Florence, on établit de nouvelles gabelles qui montèrent à soixante-dix mille florins d'or. La ville vivait dans l'épouvante ; on craignait la trahison de quelques nobles et de quelques plébéiens puissans qui avaient leurs fils prisonniers à Lucques, on décida que nulles personnes qui auraient des fils ou des frères prisonniers à Lucques, ne pourraient commander des châteaux, ce qui n'empêcha pas Castruccio de s'emparer du château de Murlo. Le roi Robert envoya de mauvaises troupes qui ne furent d'aucun secours. Pressés par tant de dangers qu'ils ne savaient pas dominer, les plébéiens guelfes, chefs de la république, nommèrent seigneur de Florence, sur l'avis des nobles, Charles, duc de Calabre, fils aîné du roi Robert, pour dix ans, avec l'obligation de conduire la guerre en personne, et un traitement de deux cents mille florins d'or. La voilà bien cette turbulente démocratie qui ne sait jamais se préserver elle-même.

En attendant l'arrivée du prince, les Florentins sont encore battus par Castruccio qui reparaît à Parentola, et qui fait trancher la tête à leur capitaine, Piero di Narsi, son prisonnier. On se demande presque pourquoi Castruccio ne tentait pas davantage et n'affrontait pas ces murs de Florence qu'on avait mis tant d'années à élever. Le duc de Calabre, retardé par les préparatifs d'une nouvelle expédition en Sicile, car le roi Robert ne se lassait point de ces expéditions, le duc de Calabre envoya, pour son vicaire, avant son arrivée, le duc d'Athènes, Charles de Brienne, un Français que nous verrons bientôt devenir trop fameux : il cassa toutes les élections des Prieurs et fit d'autres choix.

Le duc de Calabre, après avoir obtenu aussi la seigneurie de Sienne pour cinq ans, entre à Florence avec une suite brillante de parens et de seigneurs (juillet 1326.) ; Florence inépuisable, riche après comme avant les revers, le reçoit avec de grands honneurs, demande du secours à ses alliés et relève ses forces. Bientôt le duc prétend nommer selon sa volonté au priorat, aux charges, aux châteaux, dans la ville et dans la campagne ; décider la guerre et la paix, rappeler à son gré les exilés. La ville était très agitée ; les nobles, pour rompre les ordres de la justice, veulent donner au duc une libre seigneurie sans condi-

tion; mais le duc tient sagement avec le peuple qui l'avait appelé; la ville s'apaise, et les grands restent vaincus.

Le roi Robert demandait aux Florentins autant d'argent qu'ils en pouvaient donner. Durant la première année où le duc fut à Florence, entre son salaire et les autres dépenses qu'il demanda, la république donna plus de quatre cent mille florins d'or, produit des impôts, des gabelles. La chose fut tenue pour merveilleuse, et les Florentins s'en plaignirent beaucoup. Bien plus : la seigneurie de Florence passa toute au duc; le priorat fut si avili, qu'on n'osait décider la plus petite chose sans l'avis d'un des *sages* du duc : on peut penser combien ce régime parut dur à des citoyens habitués à gouverner leur ville (1).

L'arrivée du duc de Calabre à Florence effraya les Gibelins et les tyrans de la Toscane et de la Lombardie, ils envoyèrent aussitôt des ambassadeurs en Allemagne, au duc de Bavière, roi des Romains, afin qu'il les aidât à résister au duc et aux troupes de l'église qui étaient en Lombardie. Tandis que ce prince arrivait à Milan pour y prendre la couronne, et répondre aux vœux des Italiens, le duc de Calabre, dont les guerres avec Castruccio étaient semblables à celles que nous avons vues, tramait une conjuration avec les Quartigiani (famille nombreuse et puissante de Lucques), qui, mécontens de la dure seigneurie de Castruccio et gagnés par l'argent de Florence, promettent de livrer la ville. Florence avait envoyé ses enseignes qui devaient se lever pour révolter Lucques. Le moment est venu, tout semble favoriser les desseins de Florence, quand un Quartigiani effrayé va révéler la trahison à Castruccio. Celui-ci, avec sa cruauté ordinaire, fait saisir vingt-deux des Quartigiani, fait empaler leur chef et trois de ses fils avec les enseignes de Florence à rebours, et chasse de Lucques cent autres membres de la même famille, sans rechercher plus loin dans la crainte d'en trop apprendre, et rassuré seulement par l'arrivée prochaine de Louis de Bavière.

(1) G. Villani, cap. 516, 519, 520, et les suivans. lib. IX.—Machiavelli, lib. II.

Le duc de Calabre se consola d'avoir perdu Lucques en s'emparant habilement et valeureusement de Sainte-Marie-du-Mont, le plus fort château de la Toscane; ce fut le plus grand succès de ces temps (1).

Louis de Bavière, que les Guelfes n'appelèrent jamais que *le Bavarois*, arrivait à Milan: il dépouille Galeaz Visconti de sa souveraineté; les Gibelins tremblent; Pise qui craint Castruccio, veut lui résister; Louis l'assiége et la soumet, moins pour lui-même que pour Castruccio qu'il fait duc de Lucques, et qui lui-même se faisait empereur en gouvernant à sa fantaisie le Bavarois.

Florence, inquiète de ces événemens, commettait alors un de ces actes de barbarie et d'ignorance qui rappelle durement que les préjugés régnaient à côté de la liberté et des lettres naissantes. L'inquisiteur de Paretini fit brûler Cecco d'Ascoli, astrologue attaché au duc de Calabre (1328), pour avoir dit que Jésus-Christ, en vivant comme un fainéant (*come poltrone*) (2) avec ses disciples, avait été, ainsi que tout le monde, soumis aux astres. Cecco d'Ascoli, pédant, lettré, et célèbre ennemi de Dante, paraît dans la *Divine Comédie*, qu'il attaqua dès qu'elle eut paru. Dino del Garbo, savant dans les sciences naturelles et la philosophie, le plus grand médecin de l'Italie, attaché aussi au duc de Calabre, fut accusé d'avoir aidé par envie à la condamnation de Cecco, auquel il survécut peu de temps.

Le duc de Calabre qui pouvait attaquer le Bavarois à son passage, mais qui sembla ici n'avoir dans ses veines nulle goute du sang d'Anjou ni du sang de France, abandonne Florence pour aller défendre ses Etats héréditaires; mais tandis que le Bavarois se fait couronner à Rome, les Florentins s'emparent de Pistoïa. Castruccio apprend cette nouvelle à Rome, va faire une scène à l'empereur et part à franc-étrier, suivi de loin de ses troupes; il se fait seigneur de Pise (3) en dépit du Bavarois, et reprend Pistoïa sur les Florentins à leur honte, car il n'avait que seize cents

(1) G. Villani, cap. 28, 29, lib. X.
(2) G. Villani, cap. 42, lib. X.
(3) Cronica di Pisa, Muratori, tom. XV.

cavaliers et eux trois mille. Ici vainqueur de tous, duc de Lucques, seigneur de Pise, de Pistoïa, de Lunigiana, d'une partie de la rivière de Gênes, de plus de trois cents châteaux-forts, maître du Bavarois qui lui eût pardonné sans doute la prise de Pise, il meurt. Les Florentins sans pouvoir le vaincre, le tuent par les fatigues qu'ils lui donnent. Le siége de Pistoïa, où il conduisit tout lui-même, avec une fatigue extraordinaire, le jour entier armé et à cheval pour exciter les troupes, les soigner, ordonner les forts et les tranchées, souvent commencées de ses mains sous le soleil de Lion, ce siége lui donna une fièvre qui attaqua aussi son armée et dont mourut comme lui Galeaz Visconti, entré à son service après avoir perdu Milan. Castruccio incertain du ressentiment de l'empereur songeait alors à s'allier secrètement avec les Florentins; il mourut laissant ses Etats à ses enfans, et annonçant à ceux qui l'entouraient qu'ils verraient des révolutions (1).

Après que fut mort Castruccio, mourut aussi le chef que les Florentins lui avaient opposé, le duc de Calabre; ainsi la république se trouva libre et rassurée. Le roi Robert leur avait envoyé cinq cents cavaliers avant la mort de son fils; les citoyens s'applaudirent de n'avoir plus à entretenir si chèrement un prince qui s'était si peu signalé. Sa mort fut l'occasion de nouveaux changemens · au lieu d'élire aux charges deux ans d'avance comme on faisait alors, on convint que les Prieurs, les gonfaloniers, les capitaines du parti guelfe, les juges du commerce, et les consuls des arts, aidés d'adjoints plébéiens (chaque charge à part), formeraient une liste d'éligibles, soumise à une *balie* de tous les offices réunis. Les citoyens éligibles devaient être Guelfes, plébéiens et âgés de trente ans au moins. De deux en deux mois on tirait au hasard le nom des Prieurs entre les noms des éligibles au priorat. De deux ans en deux ans les noms seraient renouvelés en gardant toutefois ceux qui n'auraient pas été tirés, et mettant à part ceux qui étaient restés pour attendre que les autres fussent passés. Le peuple assemblé en parlement approuva ces réglemens (1328).

(1) G. Villani, cap. 60, 85, 85, 86, 87, lib. X.

On supprima le conseil de Credenza, celui des cent, celui des quatre-vingt-dix; on forma un conseil du peuple de trois cents plébéiens et un conseil de commune composé de nobles et de deux cent vingt-cinq plébéiens, qui devaient chacun se renouveler tous les quatre mois; ces réglemens se corrompirent bientôt lorsqu'on favorisa quelques noms pour en éloigner d'autres (1).

Il faut honorer ce gouvernement populaire pour son humanité : le prix du grain monta tellement en deux ans que le boisseau qui valait 17 sous valut un florin d'or; la disette se fit sentir dans toute la Toscane et dans une grande partie de l'Italie; Pérouse, Sienne, Lucques et Pistoïa chassèrent de leur territoire les pauvres mendians; Florence loin de chasser les siens, accueillit ceux qui se réfugièrent dans ses murs, fit venir à grands frais du grain de la Sicile, de la Romagne et d'Arezzo, et sans craindre la grande dépense, tint le boisseau de grains au prix d'un demi-florin d'or; la commune perdit dans ces deux ans plus de soixante mille florins d'or pour soutenir le peuple. « Quoique je ne fusse pas digne d'une si grande charge, dit G. Villani, je me trouvai employé de la commune en ces temps amers. » Il dit que nulle part on ne fit de si grandes aumônes que les riches en firent alors (2). Nous verrons dans différentes circonstances ce gouvernement populaire montrer pour les pauvres la même humanité, les accueillir quand les autres villes les chassent, et les nourrir quand la nourriture est rare et coûteuse.

L'empereur excommunié par Jean XXII avait fait nommer un anti-pape Nicolas V; le parti guelfe restait fidèle au pape qui continuait la guerre en Romagne et en Lombardie; le départ du Bavarois en querelle avec les Visconti, renforça ce parti et l'Eglise; Pise s'était affranchie; mais les Guelfes ne furent pas plutôt délivrés du Bavarois qu'un nouveau maître, arrivé par hasard, commença à prendre la seigneurie de plusieurs villes. Jean, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII, était venu en Italie

(1) G. Villani, cap. 62, lib. X. — Machiavelli, lib. II.
(2) G. Villani, cap. 122, lib. X.

pour des affaires de famille (1330); Brescia agitée lui offre la seigneurie, Bergame agitée fait de même; les Florentins assiégeaient alors Lucques, mise en vente par les Allemands; Lucques se donne à Jean de Bohême dont les troupes viennent ravager le territoire florentin; Parme, Modène, Reggio passent au roi Jean; Florence maîtresse de Pistoïa qui lui remit la seigneurie pour deux ans, s'effraie du pauvoir croissant de Jean, et alors on vit une chose extraordinaire : Florence et le roi Robert s'allièrent aux seigneurs gibelins de la Lombardie (1332) pour aller combattre le roi, qui s'alliait lui-même avec le légat Bertrand de Poët et le pape Jean XXII; ainsi le parti guelfe se divisa en deux, engagé dans d'étranges alliances; vainement le légat au nom du pape poussa Florence à quitter la ligue; la république résista et la ruine de Jean de Bohême, bientôt supplanté par Mastino della Scala, chef gibelin, rendit seule l'Italie à ses anciennes alliances (1).

CHAPITRE II.

DÉLUGE ET COMBAT.

(Nov. 1333.) Le jour de la Toussaint il commence à pleuvoir à Florence, dans le pays d'alentour, dans les Alpes, avec tonnerre, éclairs, violence croissante, comme si les cataractes du ciel étaient ouvertes. La frayeur du peuple augmente avec la pluie; les cloches des églises sont mises en branle, et pour en imiter le bruit, on frappe dans chaque maison sur les instrumens de fer qu'on peut trouver en criant à Dieu pour les gens en péril : Miséricorde ! miséricorde; ceux-ci fuient de maison en maison, de toit en toit, et jettent des ponts d'une maison à l'autre avec un

(1) G. Villani, cap. 115, 130, 168, 170, 170, 175, 174, et les suivans, lib. X. — Ligue avec les Lombards, cap. 305, etc., lib. X.

si grand trouble et un si grand tumulte qu'on n'entendait plus le bruit de la pluie et du tonnerre. L'Arno, grossi dès sa source, descend avec impétuosité des Apennins, submerge une partie du Casentino, la plaine d'Arezzo, le val d'Arno supérieur, emporte les semailles déjà faites, abat et arrache les arbres, entraîne les moulins, les édifices et les maisons de ses bords avec les hommes ; puis, descendant vers les plaines de Florence et s'unissant au fleuve de la Siève, il court si chargé à la ville, qu'il couvre la plaine de San-Salvi et de Bisarno, hors de son cours et au-dessus du sol de six à dix bras (1), brise deux portes de la ville, rompt les murs où il se fraie une ouverture de près de cent trente bras de long, par laquelle il entre à plein dans Florence, abîmant la ville de ce côté de l'Arno; dans l'église de Saint-Jean, l'eau monta jusqu'au-dessus de l'autel, plus d'à moitié des colonnes du portique; au palais du peuple et des Prieurs, un des lieux les plus élevés de Florence, l'eau monta le premier degré de l'escalier; au palais de la commune, où siége le podesta, elle s'éleva dans la cour jusqu'à plus de six bras, emportant enfin le pont de la Carraia moins deux arches, le pont de Santa-Trinita, le pont Vieux, d'où elle déracine l'antique statue de Mars, témoin des temps romains et aux pieds de laquelle nous avons vu tomber le jeune Buondelmonti à l'origine des guerres civiles. Les maisons, les rues au bord de l'Arno furent ruinées; heureusement la force de l'eau rompt un autre pan de mur de quatre cent cinquante bras à Ognissanti, au côté opposé à celui par où elle était entrée, et par là sort de la ville et court rapidement rejoindre l'Arno, laissant Florence inondée, et pour six mois les puits gâtés, les lieux bas pleins d'eau et d'une bourbe empestée. Le fleuve gâta les pays d'alentour, le beau séjour de Peretola, les vignes, les bestiaux, tous les ponts; il eût ruiné Pise, si, trouvant un étang sur son chemin, il ne s'y fût précipité pour s'ouvrir un grand et profond canal jusqu'à la mer; par ces puissans mouvemens, le territoire de Pise s'éleva

(1) Le *braccio* ou bras de Florence équivaut environ à vingt-deux pouces,

en plusieurs endroits de plus de trois pieds pour le bien du pays. A Florence, trois cents personnes périrent, dont le nombre fut d'abord évalué à trois mille, comme il arrive dans ces crises. La perte fut immense en maisons, ponts, marchandises, drap, laine, grains, vins, blés, semailles; les bonnes terres se trouvèrent entraînées des monts et des plaines. A Florence seulement la réparation des murs, des ponts et des rues devait coûter plus de deux cent cinquante mille florins d'or; les vieillards étonnés disaient que les inondations de l'Arno n'avaient jamais été si considérables; on attribuait en partie le mal aux moulins et aux écluses du fleuve, pour lesquels la commune prit alors de plus sages réglemens. L'Arno ne fit pas seul de tels ravages; partout où il y avait un fleuve et des fossés, en Toscane et en Romagne, on vit de grandes inondations. Le Tibre surtout sembla un moment vouloir reprendre à tout prix son ancien renom; les pays de Pérouse, Lodi, Orbivieto, Rome, Sienne, Arezzo, les Maremmes furent inondés (1).

C'est au milieu de cette ruine générale, dans Florence sans pont, quand la pluie et le tonnerre duraient encore, au sein de la terreur, après quatre jours et quatre nuits de déluge, que les nobles, plus occupés de leurs passions que de leurs craintes, conçurent l'idée d'attaquer le peuple dans le désordre où il était encore, et quand l'Arno leur appartenait, car le seul pont qui restât était à eux; dans cette idée, un Rossi blesse un des Magli plébéien, leur voisin; le peuple entier s'arme, et, au sein de cette ville abîmée, il tient la noblesse en péril. Rossi fut condamné; on fit établir aussitôt sur le fleuve, de petits ponts de fer et un grand pont de bateaux (2). La plèbe, aussi prompte à se défendre que les nobles à attaquer, ramena la ville à ses malheurs naturels après un événement digne de l'histoire de Rome et du Tibre.

(1) G. Villani, cap. I, lib. XI.
(2) G. Villani, cap. I, lib. XI.

CHAPITRE III.

FINANCES DE FLORENCE.

Si Florence fut punie par ce déluge de son alliance avec la ligue lombarde, comme le prétendit le légat à Bologne; elle fut punie aussi par la ligue même qui s'empara des villes et ne lui donna pas Lucques, objet de ses vœux.

Mastino della Scala s'en rendit maître, et ainsi que Venise, se fit la part du lion. Florence, trahie, imagina de s'allier contre lui avec Venise, mécontente aussi della Scala. Cette alliance, entre deux villes si différentes, fut beaucoup remarquée; Florence s'empara d'Arezzo, alliée de Mastino, mais les Vénitiens firent avec Mastino un traité séparé, et Florence se trouva encore maltraitée.

Nous passons rapidement sur ces faits sans grande importance pour donner ici un état des finances et des dépenses de Florence, état curieux et amusant qui fera mieux apprécier la situation de cette république que ce que nous pourrions en conter.

La guerre de Mastino coûta plus de vingt-cinq mille florins d'or par mois (le florin d'or valait trois livres et deux sous) donnés à Venise sans compter les autres dépenses de la commune qui, outre les soldats en Lombardie, avait plus de mille cavaliers à sa solde et des troupes à la garde de ses terres et de ses châteaux. Nous donnerons la recette et la dépense des années 1336 à 1338 que dura la guerre de Mastino (1).

La commune de Florence dominait alors Alezzo et son territoire, Pistoïa, Colle di Valdelsa, et dans chacune de ces terres elle avait fait bâtir un château; elle en tenait dix-huit dans le territoire de Lucques, et quarante-six sur son propre territoire sans compter ceux des citoyens et les villes sans murs.

(1) G. Villani, cap. 4, lib XI.

Comme la commune de Florence n'avait que de faibles rentes, elle s'entretenait par des gabelles, et quand il en était besoin, comme au commencement de la guerre avec Mastino, elle faisait des emprunts et mettait des impôts sur les marchandises, les richesses et autres objets. Les gabelles montaient alors à trois cent mille florins d'or par an (1), plus ou moins selon les temps; le roi Robert ni celui de la Sicile n'avaient pas plus.

	fl. d'or
Gabelles des portes, pour marchandises et vivres	90,200
Gabelle du vin en détail	58,300
Impôt foncier	30,100
Gabelle du sel	14,450
(Ces quatre gabelles étaient consacrées à la dépense de la guerre de Lombardie.)	
Biens des bannis qui rapportaient par an . . .	7,000
Gabelle sur les usuriers	3,000
Les nobles de la campagne payaient	2,000
Gabelle des contrats	20,000
Gabelle des bêtes à manger	15,000
— des bêtes à manger de la campagne	4,400
— des loyers	4,150
— de la farine et de la moulure	4,250
— des citoyens envoyés dehors pour être seigneurs	3,500
— des accusations et justifications	1,400
— des monnaies d'or	2,300
— des petites monnaies	1,500
Biens de la commune et péage	1,700
Marchands de bêtes vivantes	2,000
Poids, mesures, transactions, contrats	700
Gabelle du marché San-Michele	750
— des loyers de la campagne	550
— des marchés de la campagne	2,000
Condamnations	20,000
Amendes des soldats qui manquent au service .	7,000

(1) Poids pour poids, trois millions six cent mille livres; mais la valeur de l'argent était quadruple de ce qu'elle est aujourd'hui (SISMONDI, t. V, pag. 385).

Gabelle des avancemens des maisons	7,000
Gabelle des revendeurs et revendeuses . .	450
Ports d'armes	1,300
L'entrée des prisons	1000
Gabelle des messagers	100
— du bois apporté par l'Arno	50
— des *approvatori de sodamenti* (espèce d'hypothèque)	250
— des réclamations des consuls des arts . . .	300
— sur les possessions de la campagne	»
— sur les rixes entre citoyens	»
— de ceux qui n'ont pas de maisons dans la ville et dont la faculté dépasse mille florins . .	»
— des moulins et courans artificiels	»

Somme totale de 300 mille florins d'or et plus.

« O seigneurs florentins, s'écrie G. Villani avec les sentimens d'un plébéien, quel coupable prévoyance d'augmenter par des gabelles forcées le revenu et la pauvreté des citoyens pour de folles entreprises ; ne savez-vous pas qu'autant la mer est grande, autant est grande la tempête, et qu'avec le revenu s'accroît la dépense? Modérez, mes très-chers, vos désirs désordonnés, vous plairez à Dieu et vous ne surchargerez pas le peuple innocent. »

Passons aux dépenses :

	LIVRES di piccioli.
Salaire du podesta par an et de sa suite . . .	15,240
— du capitaine du peuple et de sa suite . . .	5,880
	lire
— de l'exécuteur de la justice contre les grands.	4,900
— du conservateur du peuple contre les bannis,	fl. d'or.
avec cinquante cavaliers et cent fantasssins	8,400
(Cet office n'était qu'accidentel selon les besoins.)	
Salaire du juge des appels touchans les comptes	lire
de la commune	1,100
— de l'officier pour les parures des femmes, etc.	1,000
— de l'officier sur le marché du Jardin San-Michele et l'abbaye	1,300
— de l'officier pour la solde des milices . . .	1,000

— des officiers, notaires et envoyés pour les délits des soldats	250
Camerlingats de la chambre de la commune et leurs officiers, administrateurs, notaires, frères gardant les actes de la commune	1,400
Les officiers pour les rentes propres de la commune	200
Surveillans et gardes des prisons	800
Dépense de la nourriture des seigneurs Prieurs et de leurs suites	3,700
Salaire des garçons de la commune et sonneurs de cloches des deux tours, celle des Prieurs et celle des podesta	550
Le capitaine et soixante fantassins à la garde des Prieurs	5,200
Le notaire étranger pour les actes du gouvernement	450
Le chancelier de la commune et son compagnon	450
Lions, torches, chandelles et feu des Prieurs . .	2,400
Le notaire qui enregistre au palais les faits de la commune	100
Salaire des envoyés qui servent toutes les seigneuries	1,500
Les trompettes, crieurs, timballes, carillons cornemuses, trombes, en tout dix avec une trombe d'argent	1,000
Aumônes aux religieux et aux hôpitaux . . .	2,000
Six cents gardes de nuits aux postes de la ville	10,800
L'étoffe amaranthe pour les courses de San-Giovanni et autres étoffes moins précieuses pour les courses de San-Bernaba et Reparata . .	fl. d'or. 100
Espions et envoyés au dehors.	1,200
Ambassadeurs.	5,000
Pour la garde des châteaux et des forteresses de la commune.	4,000
Pour arbalètes, traits et boucliers.	1,500
Total sans comprendre les frais de la cavalerie et de l'infanterie..	fl. d'or. 40,000

Quant aux soldats à cheval et à pied, le nombre variait selon les besoins de la commune, mais on pouvait compter ordinairement, sans parler de la guerre de Lombardie, de sept cents à mille cavaliers, et autant de fantassins. On n'a pas parlé non plus des murs et des ponts, ni de Santa-Reparata et d'autres travaux de la commune, qu'on ne peut mettre dans le compte ordinaire. Aucun des emplois publics n'était payé!

G. Villani fait mention des autres *grandes choses* de sa ville pour encourager, dit-il, les citoyens à venir :

Florence avait alors dans son sein vingt-cinq mille hommes en état de porter les armes, de quinze ans jusqu'à soixante-dix, tous citoyens, et entre lesquels il y avait quinze cents citoyens nobles et puissans. On comptait soixante-quinze cavaliers avec l'armure. Nous trouvons qu'avant que le *second peuple* ne fût formé, il y avait plus de deux cent cinquante cavaliers, mais quand les grands furent abaissés, peu se firent cavaliers. — La population de la ville était portée à quatre-vingt-dix mille, d'après la quantité du pain (d'autres le portent jusqu'à cent cinquante mille). Plus de quinze cents étrangers, passans, soldats, sans compter les religieux, les frères et les nones renfermées. — La population de la campagne et du district de Florence, quatre-vingt mille. » Nous trouvons, dit G. Villani, d'après le curé (car, pour avoir le compte des enfans baptisés à San-Giovanni, il mettait une fève noire pour les garçons, et une blanche pour les filles), que les baptêmes des enfans étaient par an de cinq à six mille, leur nombre dépassant celui des filles de trois à cinq cents. — Les filles et garçons qui apprenaient à lire, étaient au nombre de huit à dix mille. — Mille garçons étudiaient dans six écoles l'arithmétique, et cinq cent cinquante étudiaient dans quatre écoles les lettres et la logique. Il y avait dans Florence et les bourgs, cent dix églises en comptant les abbayes et les églises des couvens, entre lesquelles cinquante-sept paroisses, cinq abbayes avec quatre-vingts moines; vingt-quatre couvens de nones avec cinq cents femmes; dix règles de frères; trente hôpitaux avec plus de mille lits et deux à trois cents prêtres

chapelains. — Deux cents boutiques et plus de l'art de la laine, faisant soixante-dix à quatre-vingt mille pièces de draps, pour un million deux cent mille florins d'or; un tiers de plus restait dans le pays pour l'ouvrage, sans compter le profit des ouvriers au nombre de plus de trente mille. Nous trouvons, dit G. Villani, que trente ans auparavant, il y avait environ trois cents boutiques qui faisaient par an plus de cent mille pièces de draps, mais c'était du drap plus gros et de moitié de valeur, car alors on ne travaillait pas la laine d'Angleterre comme on a fait depuis. — Vingt marchands de draps, français et étrangers, qui faisaient venir par an plus de dix mille pièces de draps de trois cent mille florins d'or, qui se vendaient dans Florence, sans compter ceux qu'on envoyait hors de la ville. —Quatre-vingts banquiers changeurs. — La monnaie d'or battue était de trois cent cinquante mille florins d'or, et quelquefois de quatre cent mille, et on battait vingt mille livres de petite monnaie. — Le collége des juges était de quatre-vingts. — Notaires, six cents. — Médecins et chirurgiens, soixante. — Apothicaires, cent. — Les merciers, en grand nombre; on ne pouvait estimer le nombre des boutiques de cordonniers, sabots, pantoufles; trois cents personnes et plus allaient négocier au dehors, plusieurs exerçant des métiers, et quelques uns ceux de bâtir en pierres et en bois. — Florence avait alors cent quarante-six fours, et il lui fallait cent quarante boisseaux de grains par jour, quoique la plus grande partie des citoyens, nobles et riches, restassent quatre mois de l'année à la campagne avec leur famille. Nous trouvons, dans l'année 1280, où la ville était heureuse, dit Villani, qu'il fallait huit cents boisseaux par semaine. Nous voyons, par les gabelles, qu'il entrait dans Florence cinquante-cinq mille cognes contenant dix barriques de vin, et dix mille de plus, quand c'était abondant. — Quatre mille bœufs et veaux par an.— Soixante mille moutons. — Vingt mille chèvres. — Trente mille porcs. — Au mois de juillet, il entrait par la porte San-Friano quatre mille charges de melons, qui toutes se distribuaient dans la ville.

Florence avait les seigneuries étrangères qui chacune

avait la justice et le droit de torturer : le podesta ; le capitaine, défenseur du peuple et des arts ; l'exécuteur des ordres de la justice ; le capitaine de la garde ou conservateur du peuple, qui avait plus d'autorité que les autres, ces quatre seigneuries avaient droit de punir personnellement.— Il y avait un juge de l'appel.—Juge des gabelles. — Un officier pour la parure des femmes. — Un pour les marchandises. — Un pour l'art de la laine. — Des officiers ecclésiastiques. — La cour de l'évêque de Florence. — La cour de l'évêque de Fiésole. — L'inquisiteur de l'hérésie. — Et d'autres dignités.

Florence était ornée de beaucoup de belles maisons dont le nombre s'augmentait toujours avec les améliorations qu'on apportait du dehors. Les églises et les monastères étaient magnifiques, et il n'était pas un citoyen plébéien ou grand qui n'élevât à la campagne une grande possession avec une riche habitation, des édifices beaucoup plus beaux que dans la ville; ils portaient si loin leurs dépenses qu'on les tenait pour fous. Et Florence était si magnifique, que les étrangers croyaient, en voyant des édifices et des palais à plus de trois milles à la ronde, qu'ils faisaient tous partie de la ville comme à Rome, sans compter les riches palais, les tours, les cours, les jardins murés, plus éloignés de la ville, que dans d'autres pays on aurait appelés châteaux ; de nobles et riches habitations s'étendaient enfin jusqu'à six milles de la ville en si grand nombre, *que deux Florence n'en auraient jamais pu avoir autant.*

CHAPITRE IV.

LE DUC D'ATHÈNES.

Les luttes sans cesse renaissantes de la république amenaient toujours de mêmes événemens : comme les institu

tions étaient insuffisantes pour maintenir la tranquillité, les Florentins, afin de renforcer le gouvernement, avaient créé depuis quelques années sept capitaines, avec vingt-cinq soldats chacun, qui n'existèrent qu'un an. L'année suivante, on avait nommé un capitaine conservateur, sorte de dictateur à la disposition du gouvernement; le conservateur fut Jean-Gabriel d'Agobbio qui partit après avoir commis des cruautés durant un an et s'être enrichi. Cinq ans plus tard on le rappelle (1340.) : nouvelles cruautés; on conspire en vain contre lui; il part enrichi, et deux capitaines le remplacent. Laissons ces luttes monotones sans parler non plus de Lucques, prise par les Pisans quand les Florentins voulaient s'en emparer, et suivons la tyrannie d'un chef fameux, Gualtieri, duc d'Athènes et comte de Brienne, que nous avons vu envoyé à Florence par le duc de Calabre.

On était mécontent du gouvernement des vingt de la balia (sorte de dictature); (juin 1342) au retour de la guerre de Lucques, mal conduite, on nomme le duc d'Athènes capitaine et conservateur du peuple, et bientôt on le fait aussi capitaine de la guerre avec pouvoir de rendre la justice. c'était un homme de peu de caractère et d'encore moins de probité, cupide, avare et disgracieux; très petit de sa personne, laid et barbu, plutôt Grec que Français, très rusé et très malicieux. Son ambition et sa cupidité s'éveillèrent, excitées par les grands qui cherchaient continuellement à rompre les ordres du peuple, et par les puissans plébéiens qui trouvaient le gouvernement trop démocratique; ils entouraient le duc à Santa-Croce, où il habitait, et le pressaient de s'emparer le plus qu'il pourrait de l'or et du pouvoir. Le duc commence à exercer avec audace et injustice sa juridiction : il fait trancher la tête à un exilé de Prato qui avait voulu rentrer dans sa patrie à main forte; puis à deux citoyens de Florence, Médicis et Altoviti, qui avaient été magistrats à l'étranger. Il fait payer à Ricci et Oricellai d'énormes amendes pour des délits incertains : c'était là quatre grands plébéiens; les nobles et le bas peuple applaudissaient à leur châtiment, ligués contre la classe moyenne où se trouvait la puissance de cette

république. Quand le duc se promenait à cheval dans la ville, le bas peuple criait : Vive le seigneur ! et déjà les citoyens peignaient ses armes sur leurs palais, les uns pour lui plaire, les autres par peur. Alors finit la charge des vingt de la balia qui, pour résultat de leur mauvais gouvernement, laissèrent la commune endettée de plus de quarante mille florins. Le duc conçoit de nouvelles espérances, et poussé par quelques grands, il ose demander aux Prieurs la seigneurie à vie.

Les Prieurs, les douze bons hommes, les gonfaloniers des compagnies et les autres conseillers refusent de mettre la république sous le joug d'une seigneurie à vie, qui n'avait jamais été donnée ni à l'empereur, ni au roi Charles, ni à ses descendans. Le duc bien secondé par les grands et le bas peuple, fait tout-à-coup annoncer dans la ville qu'il va former le lendemain un parlement sur la place de Santa-Croce pour le bien de la commune. A cette nouvelle, les Prieurs et les autres magistrats effrayés députent dans la soirée quelques-uns d'entre eux pour traiter avec le duc à Santa-Croce. Une partie de la nuit se passe en discussions, et enfin on convient que la seigneurie sera donnée au duc pour un an en conservant la charge des Prieurs et les ordres de la justice contre les grands. Le lendemain matin le duc fait armer ses gens au nombre de cent vingt hommes à cheval ; il avait aussi trois cents hommes d'infanterie et toute la noblesse florentine; Giovanni della Tosa et sa famille montent à cheval à ses côtés avec d'autres grands et quelques plébéiens ses partisans, qui, en cachant leurs armes, l'accompagnent de Santa Croce à la place des Prieurs. Les Prieurs, avec les autres ordres de la commune, descendent du palais, et s'étant assis avec le duc, un des Prieurs commençait à parler, lorsque le bas peuple et les troupes de grands l'interrompent en criant : Que la seigneurie soit au duc pour la vie ! que le duc soit notre seigneur ! Les grands aussitôt le saisissent dans leurs bras, le portent au palais, en forcent les portes, et y établissent le duc seigneur, en rejetant dédaigneusement les Prieurs dans la salle des armes. Quelques grands alors enlèvent le gonfalon et le livre des ordres de la justice contre les grands ; les bannières

du duc flottent sur la tour, et les cloches sonnent le *Te Deum*. Le capitaine du peuple, le podesta quoiqu'il résistât d'abord. et quelques autres magistrats secondèrent le duc; les Prieurs furent bientôt éloignés du palais et dépouillés d'une partie de leurs gardes et de toute leur autorité; on enleva les armes aux citoyens. Ainsi Florence se trouva rangée sous un maître (1).

Arezzo, Pistoïa, Colle di Valdelsa, San-Gimignano et Volterre reconnurent aussi le duc pour seigneur à vie. Le duc appela dans son armée tous les Français et les Bourguignons qui se trouvaient en Italie; sa puissance s'accrut promptement sans abuser Philippe VI de Valois, roi de France, qui, apprenant la fortune du duc répondit : *Albergè, il est le pèlerin, mais il y a mauvais ostel.* Le roi Robert lui écrivit aussi pour lui recommander la sagesse en l'engageant à quitter le palais des Prieurs pour habiter celui du podesta.

Le duc fit la paix avec Pise qui dut garder Lucques pour quinze ans, après lesquels Lucques serait en commun, avec d'autres conditions très peu avantageuses pour les Florentins.

Au 15 octobre le duc fait à Florence de nouveaux Prieurs, la plupart pris dans les arts mineurs, et mêlés des descendans des Gibelins; comme il leur donne un gonfalon de justice, les grands s'indignent d'autant que le duc fait condamner l'un d'eux pour le meurtre d'un plébéien. Le duc pourtant affaiblissait tous les ordres de l'Etat : les Prieurs n'avaient plus d'autorité ni d'importance; il casse la charge des gonfaloniers des compagnies du peuple et les autres ordres du peuple selon son caprice; il se livre au bas peuple, et gouverne avec les bouchers, les cabaretiers, les cardeurs, et tous les arts mineurs, leur donne des consuls et des recteurs selon leur volonté, et démembre dans leurs intérêts tous les ordres des arts. Il ajoute à ces attentats publics toutes sortes de vexations particulières, s'empare de biens qui ne lui appartenaient pas, commence à fortifier le palais

(1) Cronica Sanese di Andrea Déi. Muratori, tom. XV. — Cronica di Pisa, tom. XV, etc.

comme pour s'y défendre, s'empare des gabelles de l'Etat et augmente les impôts, fait périr injustement quelques citoyens dans des tortures atroces, insulte les femmes et les mœurs, et par des crimes et des maladresses successives s'aliène les nobles et le peuple même qui l'avaient porté au pouvoir. Durant les dix mois et dix-huit jours de son règne il reçut par les gabelles, les impôts et les condamnations, près de quatre cent mille florins d'or de Florence seulement, sans compter les pays d'alentour, dont il envoya la moitié en France et en Pouille. Il créa six podesta pour rendre la justice, pris dans les familles nobles et rebelles et payés aux frais du peuple et des paysans. Il donnait des fêtes au bas peuple pour se le rattacher, tandis que sa cruauté et ses exécutions atroces remplissaient Florence d'horreur et de sang.

Il est un vieux proverbe florentin cité par G. Villani qui dit : *Fireuze non si muove, si tutta non si dole* (Florence ne se remue que quand elle souffre tout entière). Le duc n'avait pas régné trois mois, que ceux qui l'avaient porté à la seigneurie commencèrent à se détacher de lui, même le bas peuple qui se trouvait privé d'ouvrage et surchargé d'impôt, victime ordinaire des effets d'un mauvais gouvernement. Trois conjurations pour renverser le duc, s'organisent où s'engagent, les grands qu'il avait rappelés et les noms les plus illustres de Florence; les uns s'entendaient avec Pise, les autres avec Sienne et Pérouse pour attaquer le duc à main forte, mais il déjouait tous les plans en changeant ses gardes et en faisant ferrer les fenêtres du palais; les autres conjurés voulaient le tuer aux courses; le duc n'y va pas; il fait manquer un autre projet en marchant accompagné d'une troupe nombreuse. Cependant la troisième conjuration est révélée par un soldat siennois à son seigneur, non par trahison mais par confiance, et celui-ci va tout rapporter au duc qui fait venir l'homme et l'interroge. Quelques citoyens arrêtés font de nouveaux aveux, plusieurs des conjurés se sauvent, d'autres se cachent, la ville s'abandonne à la terreur, et le duc voit avec un effroi non moins grand qu'il a contre lui tant de seigneurs, de plébéiens qu'il n'ose pas faire justice des

citoyens arrêtés ni courir la terre pour éprouver la plèbe; dans sa peur il rappelle ses gens des châteaux et demande du secours à Bologne, qui lui envoie trois cents cavaliers. Alors le duc songe à faire une terrible vengeance sur les citoyens; il en fait appeler trois cents des premiers de la république le 26 juillet, jour de la Sainte-Anne, pour venir au palais consulter avec lui sur le sort des conjurés arrêtés, dans le dessein de les faire enfermer au palais dont les fenêtres étaient ferrées, et de les faire massacrer.

Les citoyens étonnés hésitent à obéir et soupçonnent un cruel dessein; ils se parlent, s'unissent, se révèlent leurs plans détruits, confondent les trois conjurations, et s'arment tous. Les Adimari, les Médicis et les Donati donnent l'ordre de crier: Aux armes! les citoyens s'exaltent en déployant les bannières du peuple et de la commune aux cris de: « Mort au duc et aux siens, et vivent le peuple, la commune et la liberté! » La ville est aussitôt barricadée à toutes les entrées des rues; dans le quartier de l'autre côté de l'Arno les grands et les plébéiens se font de mutuels sermens en se baisant sur la bouche, et barricadent la tête des ponts afin de tenir fermement de ce côté de l'Arno si on cédait de l'autre. Ils avaient déjà envoyé demander du secours à Sienne et à Pise.

Les gens du duc informés de l'émeute montent à cheval, trois cents courent à la place du Peuple, les autres sont pris, blessés, arrêtés par les barricades et dépouillés de leurs armes et de leurs chevaux. Quelques citoyens, amis du duc, sans rien comprendre à l'entreprise, vont le joindre sur la place des Prieurs : c'étaient les Buondelmonti, Cavalcanti, Péruzzi et d'autres; mais voyant toute la ville soulevée, ils s'en retournent et suivent le peuple; on s'empare des rues qui donnaient sur la place des Prieurs pour délivrer ou préserver les conjurés déjà arrêtés et encore dans les mains du duc; le soir même sa troupe forcée abandonne les chevaux sur la place et se réfugie dans le palais où il était avec ses barons. Amerigo Donati et ses amis qui voyaient leurs parens prisonniers avaient déjà attaqué les prisons avec tant de vigueur, qu'aidés des

prisonniers, ils les avaient délivrés tous en attaquant le palais du podesta en fuite et épouvanté; le palais est pillé, les papiers brûlés, la prison ouverte; on force la chambre de la commune et l'on brûle tous les livres où étaient inscrits les bannis et les rebelles; on s'empare de même de tous les actes de commerce; dans un si grand tumulte nulle autre violence ne fut commise si ce n'est contre la troupe du duc. Le quartier de l'autre côté de l'Arno ouvre alors les barricades des ponts, les citoyens se répandent partout à pied et à cheval, font enlever les barricades des principales rues, et courent par la ville avec les enseignes de la commune et du peuple, en criant: « Vivent le peuple, la commune et sa liberté, et meurent le duc et les siens! » Ils étaient plus de mille citoyens bien armés, montant leurs propres chevaux ou ceux qu'on avait pris aux gens du duc, et plus de dix mille citoyens armés avec la cuirasse comme des chevaliers, sans compter le petit peuple tout armé entre lequel ne se trouvait nul étranger ni paysan, et qui était très-beau à voir, puissant et uni.

Le duc, assailli si violemment, n'avait dans le palais que quatre cents hommes, un peu de vinaigre, des biscottes et de l'eau. Pour se garantir de la fureur du peuple, le dimanche matin, il fait chevalier Antoine des Adimari qui ne voulait pas l'être de sa main; mais les Prieurs renfermés dans le palais avec le duc, veulent qu'Adimari soit fait chevalier à l'honneur du peuple de Florence. Ensuite le duc le relâche ainsi que ceux qu'il avait dans son palais, et il arbore en vain la bannière du peuple. Dans la nuit du dimanche le secours des Siennois arrive, trois cents cavaliers et quatre mille balestriers, très-belle troupe, avec six nobles plébéiens siennois comme ambassadeurs (1). San-Miniato envoie deux cents fantassins bien armés et Prato cinq cents. Le comte de Battifole amène quatre cents soldats, et le jour suivant les paysans armés arrivent en foule, de sorte que la ville se trouve remplie d'innombrables paysans et citoyens armés. Les Pisans envoient à leurs

(1) Cronica Sanese di Andrea Dei. Muratori, tom. XV. — Cronica di Firenze di Donato Velluti.

amis cinq cents cavaliers, mais comme c'était sur la demande des grands et sans la participation de la commune, le peuple s'inquiète et la commune les renvoie.

Arezzo, informée des événemens de Florence, se soulève; Pistoïa recouvre de même sa liberté et reprend Seravalle; Volterre et plusieurs châteaux retournent à leurs anciens maîtres, ce qui a fait dire à Machiavel que Florence perdit en un jour son seigneur et sa domination.

Cependant l'évêque et d'autres bons citoyens avec les plébéiens font sonner la cloche du palais du podesta et réunissent un parlement pour réformer le gouvernement de Florence. Le parlement se rassemble armé dans l'église de Santa-Reparata, et avec le plus grand accord, élit quatorze citoyens, sept grands et sept plébéiens, leur donnant l'autorité de réformer la ville, de créer les charges, les lois et les statuts.

Cependant le duc est toujours assiégé, on combat jour et nuit, quelques-uns de ses agens sont pris et taillés en morceaux par le peuple; les quatorze et l'évêque négociaient avec le duc, et au grand déplaisir du peuple quelques-uns d'eux entraient au palais assiégé. Mais le peuple refuse tout accommodement, à moins qu'on ne lui livre trois des agens du duc les plus exécrés, Asciesi et son fils et Cerrettieri. Le duc refuse d'abord, mais il est forcé par ses Bourguignons à livrer les trois hommes; les Asciesi père et fils atroces dans leur tyrannie passée, sont coupés en morceaux par le peuple exaspéré qui s'égare jusqu'à manger de leur chair crue. Cerrettieri, la troisième des victimes, se sauva, car la fureur du peuple était calmée, et il s'enfuit, quoiqu'il ne fût pas le moins coupable des trois. Le 3 août enfin le duc se rend; il remet le palais à l'évêque et aux quatorze, sauf la vie des siens; il renonce sous serment à sa seigneurie, et après avoir attendu trois jours encore que le peuple fût calmé, il sort du palais accompagné des Siennois et des citoyens nobles et plébéiens, et quitte Florence pour jamais.

Dès qu'il est parti, la ville s'apaise, les citoyens déposent les armes, défont les barricades, les paysans et les étrangers partent, les boutiques s'ouvrent et chacun retourne à

son travail. Admirons sans cesse cette plèbe florentine qui veut la liberté, combat pour elle, se maintient forte, et qui sait rentrer dans l'ordre dès que son but est atteint.

Cette révolution pourtant laissa après elle une vive agitation ; nous suivrons la crise jusqu'au bout en racontant les événemens qui furent la conséquence d'un si violent mouvement.

CHAPITRE V.

ABAISSEMENT COMPLET DE LA NOBLESSE.

Aussitôt que le tyran est renversé (1343), les grands, principaux chefs du soulèvement, réclament une part dans le priorat et dans les autres charges. Plusieurs riches plébéiens, possesseurs ordinaires du gouvernement, mais qui avaient avec ceux-ci de nombreuses alliances, les appuyaient ; les artisans et le bas peuple consentaient à leur faire part des charges, excepté celle du priorat et des gonfaloniers des compagnies du peuple : c'était leur refuser la plus haute dignité et la force armée ; mais l'évêque et les ambassadeurs de Sienne parviennent à vaincre la résistance du peuple; et les grands obtiennent le droit de prétendre à tout. Comme les six quartiers de la ville ne se trouvaient plus dans de justes proportions, on fit une nouvelle division en quatre quartiers, qu'on organisa sous de nouvelles bannières avec des armoiries ; l'évêque et les Prieurs élurent au scrutin dix-sept Prieurs plébéiens par quartier et huit Prieurs nobles, ce qui fit avec eux cent quinze Prieurs. On élut, pour plus de facilité, douze Prieurs d'office, trois par quartier, un grand et deux plébéiens, et huit conseillers pour délibérer les choses graves avec les Prieurs, au lieu de douze qui était le nombre ord naire des conseillers ; les conseillers étaient un grand et un plébéien par quartier, et les autres charges furent données ainsi

également. Tout-à-coup le bruit se répand dans Florence que Manno Donati est un des Prieurs, avec d'autres de maisons aussi puissantes; le peuple s'émeut, et il allait s'armer quand il apprend les noms moins redoutables des nouveaux Prieurs.

Mais les grands ne furent pas plutôt admis au gouvernement que leur conduite indigna la plèbe; à aucune époque la noblesse de Florence ne montra de suite dans son ambition ni sa politique : elle s'abandonnait à son sort du moment; mais c'est une gloire pour Florence qu'on s'étonne toujours des fautes de sa noblesse ou de sa plèbe, comme si cette ville avait été si près des vertus civiles qu'on s'attende sans cesse à les lui trouver toutes.

Comme on avait détruit les ordres de la justice contre les grands, on inscrivait leurs délits sur un livre; les coupables furent punis, mais l'audace des nobles ne fit qu'augmenter; ils commencent à commettre des violences et des meurtres dans la ville et dans la campagne, à porter de fausses accusations contre les plébéiens; déjà ceux-ci craignent de nouveaux périls en apprenant que les noms les plus illustres de la république se trouvent au scrutin; les plébéiens font un complot pour écarter les grands de la prochaine magistrature; le complot est découvert : les grands s'arment, le peuple assiége le palais des Prieurs et met le feu à la porte; alors les Prieurs nobles renoncent à leur charge, et sortent du palais effrayés, sous la garde du peuple qui les conduit à leurs maisons. On défait les huit conseillers et on nomme douze plébéiens; on compose le conseil du peuple de soixante quinze par quartier : ainsi en un mois une nouvelle révolution s'opère (23 sept. 1343)!

Mais les grands furieux s'arment sans se déclarer encore; le peuple élève des barricades plus fortes que celles qu'on avait dressées contre le duc d'Athènes; un petit soulèvement du bas peuple contre le peuple riche donne aux grands l'espoir de se rallier la populace, et déjà ils criaient avec elle : « Vive le bas peuple et meure le peuple riche! » Mais le peuple se réunit tout entier contre eux, aidé des secours de Sienne et de Pérouse. La plèbe sous ses chefs et sous ses bannières, les ouvriers armés commencent l'attaque

sans ordre de la commune, et forcent les barricades des Cavicciuli, qui se rendent les premiers au peuple. Animés par ce succès, les vainqueurs emportent de même les barricades des Donati et des Cavalcanti, et en peu d'heures tous les palais des grands de ce côté de l'Arno sont soumis. Mais la noblesse gardait les ponts et l'autre partie de la ville au-delà de l'Arno ; le peuple veut forcer les barricades du pont Vieux, mais en vain ; cependant il force le pont à la Carraïa, et secondé des plébéiens du quartier où les nobles restaient, il s'y jette en foule et attaque hardiment les palais : les Frescobaldi, assaillis les premiers, épouvantés par cette foule furieuse, abandonnent leurs barricades, et posant les bras en croix, crient merci au peuple qui les reçoit sans offense ; les Rossi se rendent de même ; les Bardi, après un combat opiniâtre, s'enfuient et abandonnent leurs palais ; le peuple y met le feu et les pille tous ; dans sa rage il brûle encore d'autres maisons ; on en compta vingt-deux qui furent incendiées et pillées, et on estima le pillage à soixante mille florins d'or. Remarquons que dans ce jour de grande bataille il ne mourut pas à Florence un seul homme de renom, très peu obscurs, mais il y eut beaucoup de blessés. La plus basse plèbe excitée par le pillage des palais des Bardi, où la haine avait fait courir les femmes et les enfans même, la basse plèbe commençait à vouloir étendre plus loin le pillage, et la ville était perdue lorsqu'on mit ordre à cet égarement ; les bons citoyens armés continrent la populace, le calme se rétablit, le peuple retourna à ses travaux et les boutiques s'ouvrirent.

La plèbe resta orgueilleuse de sa victoire, surtout la petite plèbe et les arts mineurs, car alors le gouvernement de la ville resta aux vingt et un capitaines des arts. *On mit dans le scrutin tout bon plébéien capable d'exercer une charge!* il s'y trouva trois mille trois cent quarante-six personnes! mais il n'en resta pas le dixième. On nomma huit Prieurs, deux par quartier, dont deux plébéiens riches, trois de médiocre fortune, et trois de petits artisans (20 oct. 1343); et depuis, le nombre des artisans alla toujours croissant au scrutin et dans les charges, à cause de l'organisation toute démocratique de la ville. On rétablit les ordres de la jus-

tice en y introduisant deux réformes : la première pour adoucir la responsabilité des parens d'un coupable noble, la seconde pour ranger dans le peuple quelques grands peu redoutés.

Ici arrêtons-nous un moment sur ces faits qu'on ne retrouve nulle part : voici un peuple vainqueur de sa noblesse qui accorde comme une faveur à quelques familles nobles de les ranger dans le peuple; voici des familles nobles qui acceptent cet arrangement comme un bienfait civil. Ici un triomphe de la plèbe sans égal, ici Florence paraît dans son caractère extraordinaire et particulier.

On rangea parmi les plébéiens les Rossi, quatre Manelli, plusieurs des Nerli, tous les Amieri, quelques Tosa, plusieurs autres maisons en partie ou entières, dans la ville et dans la campagne; en tout cinq cents nobles rendus plébéiens! Mais quelques grands qui avaient aidé le peuple à s'emparer du pouvoir ne furent pas acceptés, tant par crainte que par ingratitude. Les grands devenus plébéiens ne purent cependant être admis ni au priorat, ni au conseil des douze, ni au gonfalonierat des compagnies avant cinq ans : ils pouvaient avoir toute autre charge; mais si aucun d'eux, dans l'espace de dix ans, tuait ou blessait grièvement aucun plébéien ou injuriait ses possessions, il devait être, après un conseil du peuple, replacé à jamais entre les grands (1). Bien des maisons de plébéiens, ajoute l'historien contemporain, étaient plus dignes d'être rejetées entre les grands que la plus nombreuse partie des grands, si la justice eût été égale pour tous.

Au prochain scrutin les Prieurs, les douze, et les gonfaloniers se trouvèrent pour le plus grand nombre de petits artisans, ce qui réjouit le peuple et lui ôta toute crainte.

En un peu plus d'un an la ville avait vu quatre sortes de gouvernement : *celui du peuple riche* dont les troubles avaient amené *celui du duc d'Athènes ; celui des nobles et plébéiens* pour un moment; et enfin *celui des artisans et du bas peuple* qui vient de s'établir pour assez longtemps.

(1) G. Villani, cap. 33, lib. XII.

L'exil de plusieurs grands suivit bientôt, plusieurs furent remis au nombre des bannis, car les livres avaient été brûlés, et il fallait rétablir les proscriptions (1344). On enleva à quelques seigneurs des biens qui leur avaient été donnés autrefois par le peuple pour des services publics; la sévérité et l'inimitié contre l'aristocratie augmentèrent chaque jour sous la domination croissante du bas peuple qui régnait par les capitaines des vingt et un arts : c'était des ouvriers de la campagne (dont quelques-uns mêmes étaient étrangers, ce qu'on réforma bientôt), « nous étions mal gouvernés par les grands, dit Villani, mais nous le sommes plus mal par les plébéiens (1) » Et Machiavel dit : « Le désastre de la noblesse fut si grand et abaissa tellement son parti qu'elle n'osa jamais reprendre les armes contre le peuple ; adoptant toujours au contraire des manières de plus en plus populaires, elle finit par tomber dans un état d'abjection; ce qui fut cause que Florence perdit, non seulement sa valeur militaire, mais encore tout sentiment d'élévation et de grandeur (2). »

CHAPITRE VI.

LE ROI ROBERT, PÉTRARQUE ET BOCCACE.

Le roi Robert après avoir écrit au duc d'Athènes pour lui dire d'user de son pouvoir à Florence avec modération, car il connaissait bien les habitudes de cette ville tumultueuse où sa famille avait régné tant de fois, le roi Robert était mort en 1343 quand le duc d'Athènes dominait encore Ce roi conserva de si longues relations avec Florence, il

(1) G. Villani, cap. 63, lib. XII.
Ici nous avons dit adieu à ce naïf et excellent historien. qui mourut dans la peste de 1353.

(2) Machiavelli. lib. II.

protégea si bien les lettres, son règne eut tant d'éclat, il montra un caractère si aimable et si sage tout ensemble, que nous nous plairons à rattacher à son nom l'élan littéraire d'un temps si beau; le roi Robert d'ailleurs rendit hommage à un grand homme florentin, Pétrarque, qui pour être né à Arezzo d'un père proscrit avec Dante, n'en doit pas être moins compté comme Florentin. Robert de Naples fut accablé des louanges des hommes, excepté Dante. Pétrarque qui vantait la douceur particulière de ses mœurs, l'appelait philosophe et roi. C'est Robert qui, apprenant que le roi de France blâmait son fils aîné de s'occuper des lettres, dit à Pétrarque: — Je vous jure que les lettres me sont beaucoup plus douces et plus chères que mon trône, et que si je devais perdre l'un ou les autres, je me verrais plus volontiers privé du diadême que des lettres. — O mot vraiment philosophique! s'écrie Pétrarque, et digne de la vénération des doctes, combien tu m'as plu, quel nouveau stimulant tu as été pour mes études! ô combien profondément il est resté gravé dans mon sein! » Robert était savant dans l'écriture sacrée, la philosophie, la médecine; il cultiva peu la poésie, s'en repentit et étudia Virgile sur la fin de sa vie; il fit un traité *des Vertus morales*, et comme il était roi de Naples et de Jérusalem, il s'intitula seulement Robert, roi de Jérusalem à cause de Salomon. Elevant aux honneurs les hommes de lettres pauvres, il allait à pied entendre les leçons des lecteurs publics qui enseignaient dans Naples. Presque tous ceux qui s'étaient fait un nom par leurs études étaient appelés ou bien reçus à la cour; il aima tendrement Pétrarque et Boccace; il composa une nombreuse bibliothèque et la confia à des hommes savans; beaucoup de gens de lettres lui dédièrent leurs ouvrages: « Heureux Naples! s'écrie Pétrarque, si tu semblas doux à Virgile, combien plus doux tu dois paraître à présent que chez toi réside un appréciateur si sage des études et du génie. »

On enseignait alors dans toutes les écoles la philosophie d'Aristote. La théologie scolastique, réduite en art suivant Aristote d'après la méthode des Averroïstes, eut deux fameuses factions, les Thomistes et les Scotistes soutenus par

les frères prêcheurs et les frères mineurs; les premiers, suivant Albert-le-Grand et Thomas, son disciple (le docteur angélique); les seconds suivant Alexandre de Alès, de leur ordre, et Jean Duns (docteur subtil), appelé Scoto ou Ecossais. Un troisième parti s'éleva moins fameux du docteur singulier. Ces études étaient répandues dans toute l'Europe. Robert encouragea surtout la jurisprudence; il choisissait des magistrats habiles et protégea par des réglemens les peuples contre la violence des ecclésiastiques (1).

La poésie devint si à la mode que chacun versifiait, théologiens, légistes, médecins, guerriers; la poésie latine la plus estimée obtenait seule la couronne de lauriers, et c'est la poésie latine qui valut à Pétrarque son triomphe au Capitole.

Parlerons-nous de Pétrarque? On a tant célébré son triomphe, ses amours, son influence littéraire, que nous craindrions de répéter ce que chacun sait. Son caractère ardent et vain, son activité extrême, son ambition, son talent et sa vertu, concoururent également à lui donner l'éclat qui dure encore. Savant studieux, publiciste hardi, amant solitaire et mélancolique; tantôt à la cour des papes dont il attaquait la corruption en Juvénal; tantôt errant dans l'Italie et reçu partout avec honneur; le plus souvent rétiré à Vaucluse; philosophe et penseur, ses mœurs aimables, ses relations nombreuses, sa fortune aisée lui donnaient les plus nobles agrémens. Mais remarquons que ces grands hommes qui préparaient la civilisation du monde, qui étaient suivis d'une foule de partisans enthousiastes et dévoués n'obtenaient qu'un rang subalterne auprès des princes. Nous avons vu Dante à la cour des petits souverains répondre insolemment à l'insolence et porter le poids de sa position inférieure. Pétrarque, attaché à la maison Colonne, en fut traité comme un domestique ami; quand ses travaux, quand les hommages des hommes et les attentions des grands lui firent comprendre sa gloire, il se détacha de cette maison, il trouva que c'était des

(1) Giannone, règne du roi Robert. — Tiraboschi. — Correspondance de Pétrarque.

bontés insultantes dont il pouvait se passer, et lorsque le prince Colonne lui écrivit pour le rappeler, Pétrarque lui répondit qu'il allait enfin chercher la liberté. Jeune et frivole quand il entra dans les ordres avec son frère :

« Tu te souviens, écrivait-il plusieurs années après à son frère moine, combien nous étions alors occupés de la propreté de nos habits, quel ennui pour nous habiller matin et soir, quelle crainte que nos cheveux ne se dérangeassent, qu'ils ne fussent chiffonnés par le vent, que les passants ne salissent nos habits ou n'en dérangeassent les plis! Que dirais-je des souliers? et combien ils nous serraient le pied au lieu de le couvrir! »

Pétrarque vit Laure à l'église de Sainte-Claire à Avignon, le 6 avril 1327. Après de longues recherches, on a décidé qu'elle était fille du chevalier Noves, syndic d'Avignon, mariée à Ugo de Sade (1). Nul doute que cet amour ne fût réel, mais le Florentin en tira un parti poétique comme Dante et Boccace, selon la mode d'alors. Quand bien même Pétrarque n'eût pas été poète, dit Tiraboschi, l'Italie devrait le reconnaître comme un des plus grands hommes dont elle puisse se vanter, et il n'en est pas qui mérite plus justement le titre de restaurateur de la littérature italienne.

Les Italiens se rappellent avec attendrissement combien il aima et chanta l'Italie, prédécesseur de Machiavel dans une idée d'unité nationale. Il chanta aussi Cola da Rienzo auquel il demandait la grandeur de l'Italie, comme il la demanda aussi à l'empereur Charles IV, selon les idées du temps, car il disait ne connaître que deux belles choses, Rome et l'empereur.

Au milieu de la peste qui vint bientôt affliger l'état populaire que nous avons décrit, les Florentins fondèrent une université à l'exemple de Pise (1348) et ils voulurent bientôt y appeler Pétrarque; commençant par lui rendre aux frais du trésor public les biens confisqués de son père, ils lui députèrent à Padoue Boccace avec une lettre pour le prier ardemment de revenir dans sa patrie. « Viens, viens, lui

(1) Vie de Pétrarque de Muratori. — Luigi Bandini. — L'abbé de Sade. — Correspondance de Pétrarque. — Tiraboschi.

disait-on, après un si long retard, et seconde nos desseins de ton éloquence; tu es la gloire de ta patrie, et si tu écoutes nos prières, tu lui seras encore plus cher. » Pétrarque fut très sensible à cette lettre, quoiqu'il n'y cédât pas.

Les universités que le siècle précédent et celui-ci avaient vues s'établir prirent un nouvel essor; Pétrarque allait partout mettant les lettres et sa gloire à la mode : les Carrare à Padoue, les Este à Ferrare, les Visconti, les Gonzague, l'empereur, le roi de France, le recherchèrent; ainsi Florence brilla encore dans Pétrarque : l'université de Bologne était la plus illustre; on en fonda, au XIV[e] siècle, dans presque toutes les villes de quelque renom; on rivalisait pour les études comme pour le pouvoir; ce fut un mouvement très beau. On étudiait la jurisprudence avant tout, puis la médecine; dans la philosophie, on ne cherchait que l'astrologie, très à la mode alors. Pétrarque se plaignait de l'abus de la dialectique dans les ouvrages sacrés; saint Thomas et quelques autres avaient commencé dans le XIII[e] siècle ces ouvrages théologiques où l'on s'égara tant après eux. Le commentaire d'Averroès sur Aristote était toujours plus lu; les philosophes y prirent des opinions contraires à la foi chrétienne, et ils pensèrent n'avoir rien fait, dit Pétrarque, s'ils n'avaient pas *aboyé* contre Jésus-Christ; personne alors ne croyait mériter le nom de savant et de philosophe s'il n'employait sa plume contre la religion (1).

Pétrarque, passionné pour Cicéron, vanta et fit lire les anciens; Boccace, entraîné par son exemple, copia de sa main, car il n'était pas riche, un nombre étonnant d'exemplaires; il se vante d'avoir été le premier qui ait fait venir à ses frais Homère et d'autres livres grecs (2). Il le fit expliquer à Florence et fonda l'étude du grec dans l'université; cinq hommes seulement savaient le grec à

(1) Tiraboschi, tome V. lib. I.

(2) Fui equidem ipse insuper qui primus, meis sumptibus, homeri libros, et alios quosdam græcos, in Hetruriam revocavi, ex qua multis ante seculis abierant non redituri, nec in Hetruriam tantùm, sed in patriam deduxi. (Boc., Geneal. Deor., lib. XV, cap 7).

Florence, un à Bologne. Pétrarque et Boccace se livrèrent avec le même zèle à exciter ces saintes études. Boccace, autre gloire de Florence, le plus grand des écrivains italiens en prose, immortel par son Décameron et par ses travaux illustres.

Il naquit à Certaldo, territoire florentin à vingt milles de Florence; d'autres ont dit à Paris, d'un père Florentin commerçant. Boccace dans un séjour à Naples pour son commerce, s'enflamma sur le tombeau de Virgile de goût pour les lettres, et vainquit la résistance de son père. Nous le verrons chargé de plusieurs ambassades; l'amitié de Pétrarque l'aida à réformer ses mœurs relâchées.

Florence continuait d'être la maîtresse dans les arts; Andrea de Pise, sculpteur des portes de San-Giovani, fut nommé citoyen de Florence; Buonamico, Orgagna, devinrent des peintres célèbres; Spinello Aretin devait mourir plus tard de terreur en voyant Lucifer venir en songe lui reprocher de l'avoir fait si laid.

La peste de Florence coûta la vie à Jean Villani l'historien. Il avait déjà souffert par la banqueroute des Bardi; la compagnie des Bardi et des Peruzzi était créancière du roi d'Angleterre, Edouard III, pour la somme de plus d'un million de florins d'or (seize millions de fr.), et sa faillite produisit un grand nombre de faillites dans Florence, et une violente et longue agitation dans les affaires (1345). Jean Villani, entraîné dans cette banqueroute, fut déclaré insolvable et condamné à la prison. C'est lui qui nous a guidés le plus souvent pour peindre les luttes de sa commune; né en 1280 et marchand, il avait été Prieur en 1316, puis en 1321. Seigneur di Zecca (de la monnaie), il fit de très bons réglemens auxquels nous devons les connaissances qui restent sur la monnaie de la république (1). Filippo Villani ne sachant dans sa modestie comment louer son oncle Jean, et son père Matteo, qui a continué la chronique, dit pour tout éloge: « Ils ne souffrirent pas que la mémoire des siècles passés pérît, mais ils la conservèrent avec leur plume. » Eloge aussi simple qu'il est grand (2)!

(1) Storia delle Monete della Rep. florentina da Ignazio Orsini.

(2) Vite di Filippo Villani.

La peste, venue d'Asie et répandue dans l'Europe enleva partout, dit-on, trois personnes sur cinq. La corruption des mœurs et la disette, à Florence, lui succédèrent; mais durant la peste pourtant (et honneur à cette démocratie!) aucun pauvre ni aucun étranger ne fut renvoyé de la ville. Nous n'essaierons pas de peindre ces maux affreux, et à l'exemple de Machiavel, nous renverrons à la description éloquente de Boccace.

LIVRE SIXIÈME.

Les Albizzi. — Les Ciompi.

CHAPITRE PREMIER.

LES ALBIZZI ET LES RICCI. — ADMONITIONS.

Florence arrive à une époque de réaction dont elle n'avait pas offert encore l'exemple. Ici la politique va devenir plus habile, plus rusée. Ces agitations toutefois ne succédèrent pas immédiatement à la peste à laquelle le bon Villani les comparait, la commune ranima insensiblement ses forces au milieu de beaucoup d'affaires sans importance à l'intérieur et à l'extérieur. Nous rejeterons les détails d'une guerre de petits combats qu'elle soutint contre l'archevêque de Milan, Jean Visconti, car l'histoire comme le temps ne prend d'importance que par les événemens dignes de lui en donner; ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette guerre, ce fut le caractère de l'ennemi Jean Visconti, archevêque de Milan, un grand homme de cette illustre maison aux armes de la couleuvre qui, plus ambitieuse et plus habile que les républiques, fondait alors à Milan une puissance si redoutable. Les masses à Florence n'avaient pas ces ambitions; les grands caractères les ont avant les peuples; on a vu seulement le peuple romain et la nation française pénétrés d'un sentiment de puissance nationale. Les Florentins, pour résister à l'archevêque, s'étaient emparés de Prato et de Pistoïa (1351), s'étaient ligués avec Sienne, avaient augmenté leurs gabelles et traité avec l'empereur Charles IV qui arrivait en Italie et cherchait de l'argent.

(1354.) Après la guerre, deux familles qui devaient renouveler les éternelles querelles des Buondelmonti et des Uberti, des Cerchi et des Donati, s'armèrent à cause de la terreur causée par ces troupes errantes appelées compagnies et envoyées en Italie par les empereurs d'Allemagne

et les papes d'Avignon. C'étaient les Albizzi et les Ricci, auteurs des troubles où nous marchons; la ville prit les armes, mais cet éclat n'eut pas de suite.

Par la loi du *divieto*, deux hommes du même nom ne pouvaient se trouver ensemble parmi les Prieurs, les bons hommes ou les gonfaloniers. Les familles anciennes étaient nombreuses, et les nouvelles ne connaissaient pas même leurs parens et n'avaient pas le même nom, de sorte que les gens du peuple n'étaient pas repoussés, tandis que les riches plébéiens l'étaient; l'administration se trouvait ainsi livrée à des gens de toute espèce, et surtout à de petits ouvriers, à de simples et nouveaux citoyens qui, n'ayant presque pas de *divieto* parce qu'ils n'avaient pas de parenté, retournaient fréquemment aux charges; on surveillait peu le caractère des individus, et par des amis, par des prières, avec des présens et en donnant de fréquens repas, on obtenait d'avoir son nom au scrutin : ainsi il se trouvait dans les places plus d'hommes indigens que d'hommes vertueux. Cependant les citoyens s'entendaient mieux qu'autrefois pour le bien commun, les partis étaient moins excités, et les nouveaux et petits citoyens n'osaient pas faire mal dans leurs charges. On s'apercevait des vices du scrutin sans savoir comment y parer quand quelques grands et quelques plébéiens inventèrent un odieux moyen de réforme dans un but tout personnel et pour s'emparer eux-mêmes des places (1).

(1354.) Sous prétexte de l'arrivée de l'empereur et de la crainte qu'inspiraient les Gibelins, les Ricci proposent de renouveler l'ancienne loi de proscription contre les Gibelins; plusieurs des descendans de ceux-ci étaient entrés dans le gouvernement. Uguccione, chef des Ricci, qui avait été gonfalonier l'année précédente, demande que tous ceux qui descendraient des Gibelins et qui seraient en charge soient avertis ou admonétés, c'est-à-dire renvoyés du gouvernement et condamnés au moins à une amende de cinq cents florins (2). Les Ricci destinaient la loi à frapper les Albizzi, famille venue d'Arezzo et qu'on croyait gibe-

(1) Matteo Villani, cap. 24, lib. VIII.
(2) Idem.

line; mais Pierre Albizzi, jadis gonfalonier, qui avait trente cousins, une parenté avec toutes les grandes familles de Florence, ses richesses, son parti, sa troupe et son audace accepte la loi, la fait passer, et commence à frapper plusieurs citoyens. On admonète les meilleures maisons de Florence, grands et plébéiens, antiques citoyens dévoués à la commune et du parti guelfe (1). Cette loi fut une des plus fatales que la république eût jamais eues; sans cesse renouvelée, elle servit la fureur des partis; son effet était rétroactif, effet le plus funeste dans une république, dit Machiavel; les capitaines du parti guelfe renouvellent la loi quatre ans après (1358), quoique les seigneurs ne l'acceptassent qu'à regret, ils en usent avec audace et injustice; entre ceux qu'ils admonétèrent alors, les Girolami et les Alamanni furent pour cent ans éloignés du gouvernement, les noms de plusieurs autres disparurent pour jamais. Ils frappent jusqu'à huit citoyens à la fois, de sorte qu'en un peu plus de quarante jours ils avaient déjà repoussé des charges et condamné à l'amende plus de dix-huit citoyens. Les capitaines du parti guelfe (nous avons vu en 1267 ce parti s'organiser en une sorte de magistrature), devinrent par cette loi plus puissans que le gouvernement qui, pour les modérer (1358), adjoignit deux nouveaux capitaines plébéiens aux quatre autres, en décidant que rien ne pourrait se délibérer entre eux si les trois plébéiens n'étaient d'accord, et en réglant que les deux grands du parti ne seraient pas obligés d'être chevaliers, afin que l'office ne se continuât pas entre un petit nombre de grands. Le nombre des capitaines fut encore augmenté et porté jusqu'à neuf (2).

Le passage des compagnies et une guerre avec Pise pour rivalité de commerce, ne détourna qu'un moment l'attention des luttes civiles.

En 1361, pour la seconde fois, on fit la loi portant que les grands admis dans le peuple devaient renoncer à leur parenté et prendre un autre nom, d'autres armes, et ne s'offenser ni se venger des injures faites aux leurs (3).

(1) Matteo Villani, cap. 31, lib. VIII.
(2) Sc. Ammirato, lib. XII
(3) Sc. Ammirato.

Nous voyons par là que les ordres de la justice n'étaient pas exactement observés puisqu'on les renouvelait souvent. D'ailleurs, l'art de la laine passait pour une profession noble, soit que la richesse de Florence ait cru devoir cette reconnaissance à la laine Ces races de marchands, de médecins, connaissaient leur lignage, formaient des maisons anciennes, avaient des armes et des aïeux, mais ils s'appelaient du peuple et étaient inscrits sous des gonfalons des quartiers de la ville. Nous, en France, qui n'avons connu qu'une noblesse d'épée, chevaleresque et héroïque, nous nous étonnons d'abord en entendant les nobles florentins parler de leurs boutiques, et, plus tard, le père de Michel-Ange trouver que son fils déroge en préférant la sculpture au noble art de la soie.

Nous voyons dans les détails que Donato Velluti a donnés sur sa famille, qui tirait son origine comme plusieurs autres maisons nobles de Florence, du château de Semifonte en Valdelsa, et qui était fière de sa noblesse, que les premières familles de Florence, rentrées dans le peuple, s'adonnaient à l'art de la laine, de l'étain, de l'épicerie, et avaient des boutiques, s'alliaient par des mariages aux marchands d'Italie et de France, se faisaient aussi marchands à l'étranger, et voyageaient en Europe et en Orient (1).

La puissance, sans essor dans la république, cherchait à renaître parmi ces marchands, qui voulaient s'exiler et s'admonétrer; mais c'était une puissance privée des conditions qui lui sont nécessaires, car si ces riches plébléiens n'étaient pas comme les nôtres occupés seulement de vulgaires intérêts privés, ils n'étaient pas non plus protégés, inspirés, constitués comme une aristocratie : c'était ce pouvoir du milieu et matériel où l'autorité retourne dans l'absence d'une domination élevée, pouvoir modéré mais plat, et aussi éloigné des excès et des élans de la misère que de la grandeur et de l'intelligence des vrais hommes d'État.

Quelque chose de grossier qui tenait aussi beaucoup sans doute à l'ignorance du temps ressortait du mélange

(1) Cronica di Firenze di Donato Velluti, di 1300 à 1370.

Voyez la note n. 1, à la fin du volume. Dans ces généalogies, on trouve toujours un ou plusieurs bâtards par famille.

continuel de toutes les classes. Le palais des seigneurs n'était pas toujours grave, la présence de magistrats sans éducation, le mouvement continuel, apportaient les facéties et les grossièretés du peuple au palais de la seigneurie; ainsi nous voyons dans les anecdotes rapportées par François Sachetti, le palais devenir le théâtre de jeux ignobles, et le gonfalonier ou les seigneurs se trouver l'objet des plus vulgaires mystifications. Ici c'est un seigneur auquel on a retourné ses bras à l'envers et qui envoie un chapon de la table à sa femme, puis auquel il arrive des accidens qu'on ne saurait rapporter. C'est un gonfalonier qu'on empêche de dîner comme Sancho Pança. Il est vrai que les plaisanteries des Visconti et des autres seigneurs d'alors n'étaient pas meilleures, et qu'il faut imputer surtout à la grossièreté de ces temps des plaisanteries dont rougiraient nos domestiques.

François Sachetti était d'une de ces familles nobles occupées de commerce; Prieur, ambassadeur, ami de Boccace, il composa ses *Nouvelles* étant podesta de Bibbiena. Nous voyons chez lui comment les femmes de Florence savaient éluder les lois contre les femmes, lois souvent portées et qu'elles rendaient nulles en changeant le nom des modes ou des étoffes défendues.

Donato Velluti avait été gonfalonier de justice en 1350. Il raconte qu'il approuva les admonitions, mais qu'il contribua à en diminuer l'excès, et c'est chez lui qu'on peut voir combien les affaires de Florence étaient délicates et compliquées (1).

CHAPITRE II.

FACTIONS. — ADMONITIONS.

(1371) Les admonitions reprennent avec force par la co-

(1) La chronique de Donato Velluti nous paraît d'autant plus précieuse que nous ne nous souvenons pas de l'avoir vue citer nulle part, excepté chez Tiraboschi, et que personne ne s'en est servi. On en trouvera un long passage (note 2 à la fin du volume) qui donnera une idée de la délicatesse et de la complication de ces affaires

lère de Benghi Buondelmonte qui, après avoir mérité d'être fait du peuple et espéré la seigneurie, voit porter contre lui, par ses ennemis, une loi décidant qu'aucun grand, devenu du peuple, ne pourrait être Prieur avant vingt ans s'il ne changeait ses armes et n'abandonnait sa parenté. Benghi Buondelmonte furieux devient plus cruel pour admonéter.

Bientôt le peuple espère que les Guelfes seront réprimés, en voyant Uguccione Ricci devenir gonfalonier, mais son attente est trompée. Uguccione était vieux, fatigué, et ennuyé des charges publiques où il avait passé sa vie sans s'enrichir. On l'accuse aussitôt d'avoir abandonné les intérêts de la plèbe et de s'entendre avec les Albizzi; on racontait que Charles Strozzi, député par ceux-ci, était allé le voir et lui avait dit : « Uguccione, si jadis les grands avaient su se conduire, ils ne seraient pas éloignés aujourd'hui et nous ne gouvernerions pas la république, et si nous n'avons l'œil à nos affaires, il arrivera qu'en peu de temps nous serons chassés, nous aussi, par ces nouvelles gens, qui le seront à leur tour par d'autres. Contemplez la présente seigneurie qui, si vous en retranchez vous, moi, Luca da Panzano et Giovanni del Bene, les cinq autres, sans parler des collègues et des autres magistrats, sont tous de la basse plèbe, gens qui, à cause du divieto, entrent plus souvent dans les charges que ceux qui ont des familles, et qui viennent tous de la campagne, de la Romagne ou de l'Eglise. L'admonition n'est donc pas un mal, comme quelques-uns le prétendent, au contraire c'est la base et la force du gouvernement populaire, et nous devons de la reconnaissance aux grands, nous, confondus avec eux maintenant par cette canaille, de ce qu'ils se sont faits sans notre aide instrumens fidèles et prompts de notre besoin. Pourquoi donc maintenant allez-vous, pour des haines particulières entre votre maison et celle des Albizzi, vous efforcer de ruiner le parti guelfe? Ne serait-il pas mieux pour vous de vous raccommoder avec Pierre et de jouir de ses grandeurs? lui qui pour être favorisé du parti est comme le prince de notre ville, et a un de ses neveux cardinal? A part la gloriole d'être ap-

pelé ami du bien public, quel profit avez-vous tiré de votre bonté? Est-ce le généralat de votre frère, mendié plutôt que noblement obtenu de ce peuple ingrat? Décidez-vous, décidez-vous, et montrez une bonté qui n'ait l'air ni de la balourdise ni de la lâcheté; il faut servir sa patrie, ses parens et ses amis, mais sans oublier soi-même et sa maison. Je m'engage à vous faire rencontrer avec Pierre et à le rendre non pas seulement votre ami, mais votre aide auprès du saint-siége pour vous faire avoir les mêmes honneurs qu'ont les Albizzi, et avec tant d'adresse et de mystère que personne n'en saura rien. Vieux et débarrassé de tant d'ennemis, vous verrez votre maison florissante et riche, comme elle doit l'être, au lieu de la voir pauvre et mesquine comme elle est aujourd'hui. »

Uguccione qui avait écouté silencieusement Strozzi resta muet encore longtemps, irrésolu sur ce qu'il devait répondre; puis avec un grand soupir: — Plaise à Dieu, Charles, dit-il, qu'à force de tirer ces rênes nous ne les rompions pas! Vous voulez me faire ami de Pierre, faites-le, j'y consens. — Peu de jours se passent et Guillaume, fils unique d'Uguccione, jeune homme de peu de mérite, obtient un grand salaire du légat de Bologne. Son père laissa faire les capitaines du parti qui prennent une plus grande arrogance l'année suivante: un Zanobi Macinghi est admonété avec tant d'animosité par Rosso de Ricci, alors capitaine du parti, qu'ayant été proposé trois fois et pas convaincu, et le chef du parti ne voulant plus le proposer, Rosso se lève de sa place en fureur et dit qu'il le proposerait cent fois, s'il en était besoin, et après avoir réuni le soir un conseil sans pouvoir rien conclure de toute la nuit, ce qui laissait Macinghi absout prendre le gonfalon (car il avait été tiré gonfalonier de compagnie), Rosso jure d'un ton superbe que Macinghi ne prendrait pas le gonfalon, et par fatigue, au jour naissant, il contraint le parti à déclarer Macinghi Gibelin.

Autre fait qui caractérise ce temps: un Bartolo Siminetti, d'abord du parti des Ricci, ruiné par la faillite des Bradi, soutenu par les secours de Charles Strozzi, devenu partisan des Albizzi, est nommé membre du parti et Prieur,

et présente alors une pétition pour que nulle loi pour ou contre le parti ne puisse être délibérée en conseil, sous des peines graves, à moins qu'elle n'ait été d'abord délibérée par le parti même. Cette loi proposée dans le conseil ne passait pas; les capitaines du parti présens au conseil menaçaient mais honnêtement ceux qui donnaient les fèves blanches (vote négatif), en les appelant Gibelins; mais comme on ne donnait pas les fèves ouvertement, ils ne pouvaient pas deviner leurs adversaires. Siminetti entre dans le conseil, et secondé d'un autre Prieur aussi hardi que lui, il s'écrie d'un ton arrogant :— Nous venons voir d'où viennent les fèves blanches et qui sont les ennemis du parti guelfe. — Et s'adressant à chacun des membres, il demande si l'on est Guelfe, et par là il contraint chacun à lui remettre la fève noire découverte, de sorte que la loi passe, au regret des bons citoyens qui prévoyaient que l'Etat ne pourrait se soutenir ainsi.

Entre les Prieurs des élections suivantes était un Giovanni del Mozzi, gonfalonier trois ans avant, qui détestait les admonitions et l'insolence des deux factions. Plusieurs citoyens, dont presque tous avaient été gonfaloniers (mais presque tout le monde, excepté les grands, avait les charges dans une république où les magistrats changeaient tous les deux mois), plusieurs citoyens s'entendent avec lui, ainsi que Silvestre Médicis qui se rendit fameux dans cette entreprise; ils forment une conjuration pour changer le gouvernement, renverser la tyrannie, et ils sont suivis par beaucoup de personnes mécontentes. Comme il était défendu sous peine capitale de se réunir dans un lieu secret au-delà de douze citoyens, ils traitaient les choses chez Simon Peruzzi qui feignait d'être malade et qu'ils allaient visiter.

Dénoncés à la seigneurie, ils s'y présentent eux-mêmes et demandent s'il leur est défendu de s'affliger des maux de l'Etat, s'ils sont les esclaves des Ricci et des Albizzi ou des hommes libres, et supplient qu'on remédie aux désordres. On assemble un conseil pour délibérer sur cette affaire; les conjurés sont accusés et se défendent habilement; plusieurs Albizzi étaient présens, et un jeune

François Albizzi, d'un caractère audacieux, se lève et dit que les Albizzi n'ont jamais eu l'intention de se rendre maîtres de la patrie ni de la vendre aux autres, mais que telle avait été la pensée d'Uguccione Ricci qui avait promis de la donner à Bernabo Visconti. Georges, frère d'Uguccione, donne aussitôt un démenti à François, et raconte que ce même François, se trouvant à la table du marquis de Ferrare avec le seigneur de Padoue, s'était glorifié devant ces deux seigneurs de ce que les Albizzi étaient seigneurs de Florence comme eux de leur ville, sous une simple apparence de l'ancienne liberté. Rien ne pouvait arriver qui fît plus de plaisir aux conjurés que de voir les Albizzi et les Ricci s'accuser mutuellement au lieu de se soutenir; la rumeur est grande dans le conseil qui se sépare sans avoir rien décidé.

Les Prieurs nomment une commission pour s'enquérir de la situation de la ville; on choisit deux citoyens par quartier et on leur ajoute deux grands. Cette commission rapporte qu'il faut abaisser les Albizzi; aussitôt on nomme une balia ou dictature générale pour deux mois, afin de réformer l'Etat, et composée des Prieurs, des gonfaloniers des compagnies, des douze bons hommes, des capitaines du parti et des dix ci-dessus. La balia, après différens projets, décide que trois Albizzi et trois Ricci seront éloignés des charges pour cinq ans, excepté du parti guelfe, qu'ils ne pourront s'approcher du palais des seigneurs qu'à plus de cent bras, et que toutes les fois que leurs noms seront tirés de la boîte ils y seront remis. Elle donne le droit de pétitionner les seigneurs à tout homme injurié par un plus puissant que lui, en disant que si celui-ci est un grand, on le punira en le faisant *ultra-grand*, et que s'il est plébéien on le fera *grand*, loi toute florentine. La balia donne le droit de paix, de guerre et d'ambassade à toutes les magistratures réunies avec un choix des anciens magistrats. Elle crée enfin les dix de la liberté, dont deux grands, deux des arts mineurs, six des arts majeurs et des oisifs, élus tous les quatre mois, pour surveiller la liberté, la justice, réprimer les partis et décider la guerre.

La balia finie, on publia pour remédier aux meurtres qui

se commettaient dans la ville, qu'il était permis à chacun d'arrêter les assassins et les spadassins, et qu'on recevrait une récompense en argent et le droit de porter des armes. On réprima en même temps le droit d'asile des églises et des couvens. Ce qu'on ne pouvait réprimer c'était les capitaines du parti guelfe, puisque nous les voyons même de ces réformes sur le point de pendre un Prieur sorti de charge (1373) qui, durant sa magistrature, avait proposé de leur enlever le droit exclusif d'admonétrer, et qui se prosterna la corde au cou à leurs pieds en demandant comme une grâce d'être admonété. La loi contre les grands, quoique chère au peuple, fut tout-à-coup révoquée au commencement de 1375, peut-être à cause de la disette qui défendit de tourmenter autrement les citoyens.

Une guerre contre le légat de Bologne, ne fit que donner une nouvelle ardeur aux troubles civils, à cause d'une nouvelle magistrature, celle des huit de la guerre qui formèrent un pouvoir à côté des capitaines du parti guelfe. Les légats, au nom des papes d'Avignon, tyranisaient les Etats de l'Eglise et usurpaient des terres en Toscane. Le pape Grégoire XI excommunia Florence qui n'en poursuivit pas moins la guerre; depuis long temps elle redoutait l'autorité des légats et liguait la Toscane pour préserver son indépendance. Les huit de la guerre remplirent leur charge avec tant d'habileté qu'on les appela les *saints* en dépit de l'Eglise ennemie. La mort du pape et le schisme qui suivit, suspendirent la guerre, mais les huit restèrent et le peuple s'attacha à eux.

Les capitaines du parti guelfe devenus de plus en plus insolens, croyaient s'en préserver en admonétant toujours avec plus d'audace; les citoyens avaient de cette magistrature la même terreur qu'on a d'un tyran après la découverte d'une conjuration; au passage des capitaines, chacun se levait de sa place et leur faisait la révérence comme on fait aux monarques absolus; parler mal d'eux était une chose pire que de blasphémer le nom de Dieu et de ses saints. Les citoyens recherchaient leur parenté à tout prix; les marchands leur fournissaient avec empressement sans oser se faire payer, car ces magistrats avaient

des émissaires qui menaçaient de leur colère ou promettaient leur faveur selon ce qu'ils voulaient obtenir. Et quoique l'office se renouvela fréquemment, il retournait toujours à certaines personnes qui en perpétuaient le caractère. L'audace du parti arrive enfin à admonéter un des huit de la guerre. La ville reste frappée de stupeur. On voulait admonéter Silvestre Médicis, mais les Médicis étaient des Guelfes trop reconnus ; on veut du moins l'empêcher d'être gonfalonier, mais les menées sont vaines : Silvestre Médicis est gonfalonier. La joie du peuple est grande. Ici remarquons le commencement de cette maison qui s'introduit aux cris de la plèbe et pour la défendre. Les capitaines effrayés allèrent au-devant de Médicis en proposant une réforme à leur magistrature, mais le gonfalonier la voulait complète, et des événemens violens se préparaient.

CHAPITRE III.

SOULÈVEMENT DES CIOMPI.

Il y avait un mois et demi que les capitaines du parti n'avaient admonété lorsqu'ils recommencent au mépris des conventions faites avec Silvestre ; celui-ci se décide alors à proposer de rétablir les lois contre les grands et de modérer les admonétemens. Entre les Prieurs qui siégeaient avec lui, nous trouvons un lainier; un fourreur, un fourbisseur, un cordonnier. Silvestre fait réunir le collége (18 juin 1378) et le conseil avec les capitaines des arts pour traiter des affaires concernant le bien public. Les capitaines du parti guelfe qui prévoyaient dès longtemps les desseins de Médicis, instruits que le conseil s'assemblait, réunissent leurs amis dans le palais de leur parti, et en députent quelques-uns au palais pour s'opposer aux propositions de Silvestre.

Silvestre tire la pétition de son sein et la lit dans le conseil afin de la proposer ensuite au conseil du peuple; mais impatienté de la timidité des magistrats, il les quitte, sort et descend dans la salle du conseil, très-mécontent en disant qu'on n'a pas bien accueilli sa pétition, qu'il ne veut plus être gonfalonier, et s'en va à sa maison (1).

A ces mots, tous ceux du conseil se lèvent et une rumeur commence dans la salle au moment où le gonfalonier sort et descend les escaliers; quelques-uns le retiennent et le ramènent avec un grand tumulte; un cordonnier saisit Ch. Strozzi par la poitrine en disant : Carlo, Carlo, les choses iront autrement que tu ne penses, et il faut que toutes vos grandeurs s'éteignent. Le peuple criait d'en bas à Médicis de faire massacrer ceux qui lui résisteraient (2). Un Alberti qui était au conseil, s'avance à la fenêtre et crie vive le peuple! Le cri est répété, le peuple prend les armes et les boutiques se ferment.

Les capitaines du parti guelfe qui avaient réuni trois cents citoyens dans leur palais, informés que dans le conseil on avait vaincu et que les ordres de la justice étaient rétablis pour un an contre les grands, se séparent. La journée du lendemain samedi se passe sans ouvrir les boutiques, et la ville sous les armes.

Qu'on se garde, dit Machiavel, d'exciter une sédition en se flattant de pouvoir l'arrêter ou la diriger à sa volonté. Silvestre voulait faire passer cette loi et rétablir ensuite le calme dans Florence. Son espoir est trompé. Le dimanche, tous les arts sont à leurs boutiques, chaque artisan ensuite va à sa boutique particulière, et tous nomment un syndic pour chaque art. Lundi, de bonne heure, les colléges sont au palais et les syndics tout le jour restent avec les Prieurs et les colléges à s'occuper des affaires; on ne fit rien ce jour là, parce qu'on n'était pas d'accord. Le mardi les arts commencent à s'armer et à déployer leurs gonfalons. Les Prieurs et les colléges informés de ce qui arrive appellent le conseil. L'agitation augmente, et les enseignes des arts viennent sur la place, au cri de vive le peuple! Alors on

(1) Tumulto de Ciompi da Gino Capponi, Rerum ital., tom. XOIII.

(2) Stefano, Istor. fior., rub 790. Delizie degli eruditi.

donne la balia générale aux Prieurs, aux colléges, aux capitaines du parti guelfe, aux dix de la liberté, aux huit de la guerre, et aux syndics nommés par les arts.

Cependant le peuple et les gonfalons des arts majeurs restaient sur la place criant vive le peuple ! Quelques-uns de ces gonfalons, les fourreurs, courent aux palais des grands, les brûlent et les pillent, ouvrent les prisons; d'autres du bas-peuple d'au-delà de l'Arno, commettent des dégâts non moins grands qui sont aussitôt réprimés. Tous les gonfalons des compagnies font une garde durant la nuit.

Pierre Albizzi et Carlo Strozzi s'étaient cachés dès le commencement de l'émeute, car ils pensaient que dès que le bruit serait calmé, ils pourraient rester en sûreté dans Florence où ils avaient tant de parens et d'amis (1).

Le lendemain, la balia raie les admonétés à condition que ni eux ni leurs parens n'auront d'office avant trois ans. Elle déclare plusieurs grands, plébéiens, et plusieurs plébéiens, grands ou rebelles. La balia dure tout le mois de juin. Les riches et les petits artisans n'osaient pas étaler leurs marchandises et les citoyens puissans se fortifiaient ; leurs maisons et les rues se trouvaient encombrées de barricades pour les préserver des incendies et du pillage du bas-peuple qu'on redoutait surtout la nuit.

De nouveaux Prieurs pacifiques rétablissent l'ordre pour quelques jours ; mais les arts agités se soulèvent et présentent une pétition pour resserrer encore les admonitions et demander de recomposer les bourses du scrutin. La pétition est emportée par la peur, car les arts étaient sous les armes dans leurs boutiques avec les gonfalons déployés, et ils ne se calment qu'en apprenant que la pétition a passé dans le conseil du peuple. Pour désarmer les arts et les satisfaire, on convient que deux des gonfaloniers, deux des douze, deux des dix de la liberté, deux des capitaines du parti guelfe, deux des huit de la guerre, auront à traiter avec les syndics des arts, les choses que les arts demanderont et à en référer aux Prieurs. Un bouleversement va suivre. G. Capponi attribue ces malheurs à la punition de

(1) Machiavelli. lib. III.

Dieu, pour le soulèvement des villes contre l'Église dans la guerre et la vente des biens ecclésiastiques (1). Le bas peuple qui avait pillé les palais et quelques lieux des ecclésiastiques, craignait d'être puni; il se réunit dans un endroit hors de la ville, et là, les hommes se liguent avec de grands sermens à la vie à la mort, en se baisant sur la bouche. Ils nomment certains syndics pour surveiller s'il ne serait pas fait injure à l'un d'eux, et pour les avertir tous de le défendre.

Les admonétés qui restaient, ceux qui devaient attendre trois ans, excitaient le bas peuple en lui disant : — Mauvaise espèce, vous serez tous pendus par la gorge pour les vols faits aux citoyens et à l'Eglise, les Prieurs ont déjà appelé les gens pour l'exécution. —

Les Prieurs, durant ce temps, faisaient la paix avec Rome pour le prix de deux cent cinquante mille florins, en payant vingt mille au 8 août, vingt-cinq mille à la moitié de septembre, vingt-cinq mille en octobre et le reste dans le terme de quatre ans. L'olive de la paix et les lettres des ambassadeurs florentins arrivent, et les Prieurs convoquent le parlement et lisent les lettres au peuple; on s'en réjouit et la ville est illuminée.

Les huit de la guerre avaient demandé à se retirer chez eux puisque la guerre était finie, mais on les avait retenus pour régler les troupes et les ligues à l'étranger, lorsque des dénonciations apprennent aux Prieurs qu'un soulèvement se trame contre la commune par les Ciompi et les admonétés. *Ciompi* (ou compare), mot corrompu du français au temps du duc d'Athènes, était devenu depuis lors le nom du bas peuple auquel le duc avait donné pour enseigne un agneau; beaucoup des ouvriers des arts majeurs et tous les ouvriers des arts mineurs s'étaient joints aux Ciompi (2).

(1) Tumulto de Ciompi da Gino Capponi, Rerum ital., tom XVIII. — Stefani, Istor. flor. Delizie degli eruditi.

(2) Stefane, Isdor. fior., rub 798

Marchione de Stefani, qui a écrit l'histoire de Florence, fut Prieur en novembre et décembre 1379.

Pour ne pas être des grands et pouvoir jouir des honneurs de la répu-

Un nommé Simoncino, dénoncé et arrêté, apprend aux Prieurs les réunions des jours passés, et leur dit que les cardeurs, peigneurs de laine, batteurs, laveurs, revendeurs et autres soumis à l'art de la laine, n'y veulent plus obéir, parce qu'ils sont maltraités par l'officier qui, pour le plus petit motif, les met à la question, et par les maîtres de la laine qui les paient fort mal et leur donnent huit de ce qui vaut douze.

Ils veulent des consuls pour eux-mêmes, afin de ne plus avoir affaire ni avec ceux de la laine ni avec leur officier. Ils veulent aussi *avoir part au gouvernement de la ville;* ils veulent que les vols et incendies *ne soient pas recherchés en aucun temps*. On dénonce des admonétés comme chefs, entre autres un apothicaire, un paveur, un cordier et plusieurs autres.

Les Prieurs étonnés réunissent aussitôt les douze, les huit de la guerre, les syndics des arts, leur racontent la dénonciation et envoient des lettres aux châteaux d'alentour, aux comtes Guidi, à Prato, à Pistoïa, pour avoir du secours. On met le dénonciateur à la torture pour en savoir davantage, il dénonce comme chef Silvestre di Alamanno des Médicis et deux autres instruits de tout, qu'on va saisir et qui viennent donner le plan de la conjuration. Les Ciompi comptaient plus de deux mille hommes qui devaient se soulever sur différens points de la ville, sans compter les *belletrani* de San-Lorenzo qui étaient sans nombre.

Les colléges, les huit, les capitaines et les syndics appellent la cavalerie sur la place et ordonnent aux gonfaloniers d'armer chacun sa troupe et de l'amener. Le bruit vole bientôt parmi le peuple qu'on torture Simoncino; toutes les cloches de Florence sonnent; le peuple s'arme, tandis que les gonfaloniers inquiets hésitent et gardent leurs boutiques, au lieu de se rendre à leur devoir; à peine vit-on arriver cent cinquante des leurs; les soldats, sur la

blique, Belcaro dei Buonaiuti di Pogna, de Valdelsa d'origine, duquel descendait Stefani, s'était fait inscrire sous le nouveau surnom de Serragli entre les arts majeurs, en 1326, sous le gonfalon du dragon, qui était celui du peuple, de San-Fridiano. D'autres nobles faisaient de même.

(Delizie degli eruditi).

place, regardent sans s'armer. Le peuple impétueux arrive, s'empare de la place, passe l'Arno, marche à la maison du gonfalonier de justice où il met le feu et demande qu'on lui rende ceux qu'on avait arrêtés ; quelques Prieurs s'écrient : Rendez-les en deux morceaux ; mais le gonfalonier les rend vivans. Avant ce tumulte, on avait envoyé vers Silvestre Médicis qui avoua qu'il avait su les projets de ces gens et se repentait de n'en avoir rien dit, ce qu'on lui pardonna, car la douceur et la violence sont à tout moment mêlées dans ce gouvernement populaire. Les Prieurs, assiégés du peuple, ne voyant venir ni gonfaloniers, ni capitaines des arts, ni s'animer les gens d'armes qui n'étaient que quatre-vingt-cinq au lieu de deux cent quatre-vingts qu'ils attendaient, voyant s'augmenter en foule la basse plèbe qui ne trouvait pas de résistance, députent en vain Médicis et trois autres citoyens avec un Prieur pour savoir la volonté de cette populace. Le peuple s'empare du gonfalon de la justice, le porte en main, et va brûler la maison de Berto, marchand de laine ; d'un Albizzi, puis il met le feu au palais de l'art de la laine, en dépouille l'officier et le chasse. Il parcourt la ville, brûle, passe l'Arno, revient ; celui qui dit : Allons brûler telle maison, est aussitôt suivi ; quelques-uns ne pillent pas, mais le plus grand nombre pille ; ils n'attaquent pourtant que les maisons ennemies ; les Prieurs étourdis, éperdus, appellent vainement les gonfaloniers et se fient, pour apaiser le tumulte, sur Silvestre Médicis qui l'excitait, ainsi que quelques-uns des huit et des admonétés.

Le désordre dure jusqu'à l'heure des vêpres où le peuple veut que Médicis soit fait chevalier ainsi que plusieurs citoyens ; on en nomme jusqu'à soixante-quatorze : les uns cèdent par peur, les autres par nécessité, les autres volontairement ; celui qui résistait était menacé d'être brûlé ; ils étaient portés de force sur la place par le peuple et obligés de prendre les armes. Chose curieuse ! celui dont la maison avait été brûlée le même jour était pris de force et fait chevalier. On craignait pis ; il y eut un faiseur de cuirasses dont le nom a été rapporté, tant il cria avec ardeur : Feu et sang! Les Ciompi firent élever sur la place des four-

ches pour pendre ceux qui auraient volé, car ils voulaient que les maisons brûlassent avec tout ce qui était dedans.

Les seigneurs, à la vue de cette chevalerie, crurent que le peuple était apaisé. Quand la basse plèbe se retira le soir, elle se trouvait au nombre de six mille hommes, dont beaucoup suivaient par crainte. Ils restèrent toute la nuit au palais de messire Stefano, où ils posèrent le gonfalon de la justice ; comme ils délibérèrent d'aller sur les trois heures du jour à Santa-Croce enlever la caisse des Prieurs pour la brûler, les Prieurs la firent enlever de Santa-Croce et conduire dans leur palais, ce qui courrouça fort le peuple. Les seigneurs se fortifient dans le palais, font porter du pain, du vin, du vinaigre, de la viande salée, résolus de mourir plutôt que de sortir, résolution bien nouvelle chez les Prieurs florentins. Le mercredi 21, quoique la pluie tombât avec fureur et remplît les rues par torrens, la basse plèbe fait dire aux arts qui lui envoient leurs gonfalons. Les arts effrayés se réunissent à leurs boutiques et craignent d'être brûlés quoiqu'on ne l'eût jamais fait ; ils envoient leurs gonfalons, et les artisans sont conduits par la populace dans l'église de San-Bernabo, où on leur fait faire serment d'être avec le peuple et de l'imiter. Ils jurent, et aussitôt on les entraîne avec les gonfalons des arts et celui de la justice à s'emparer du palais du podesta, qui le rend aux arts. Aussitôt que le palais est à eux, un grand nombre des arts et du bas peuple se met à dresser des pétitions. Les seigneurs avaient ordonné le matin aux huit de la guerre de défendre le palais du podesta, mais les huit avaient répondu que les troupes de la commune faisaient la guerre en Romagne, car ils protégeaient le tumulte.

La plèbe, maîtresse du palais, fait dire aux seigneurs qu'ils lui députent deux gonfaloniers et deux des douze parce qu'elle voulait demander certaines choses justes par pétition. Les Prieurs députent aussitôt ; quand les pétitions sont faites, une par le bas peuple, une par les arts, la plèbe les envoie en disant que quelques-uns des huit de la guerre les avaient vues et qu'elles étaient justes et raisonnables. Ces pétitions demandaient :

Que l'art de la laine n'eût plus d'officier étranger; que les cardeurs, teinturiers, laveurs de laines et autres ouvriers en laine eussent des consuls et ne fussent plus soumis à l'art de la laine, et que les teinturiers, barbiers, pourpointiers, tailleurs, tondeurs de draps, peigneurs, chapeliers, etc., eussent deux consuls et deux Prieurs. — Que la commune achetât une boutique où elle réunît ces ouvriers de la laine et dépensât par an cinq cents florins au moins. — Que les bannis fussent rappelés; qu'on ôtât la peine de couper les membres en la remplaçant par une amende. — — Qu'aucun du bas peuple ne pût être condamné pour aucune dette au-dessous de cinquante florins par aucun officier ou par aucun recteur durant deux ans. — Qu'on ne posât pas de nouveaux impôts avant six mois, et qu'on baissât ceux qui existaient.—Que *messire* Guido Bandiera, cardeur, un des nouveaux chevaliers, eût deux mille florins d'or des biens des exilés, parce qu'il avait été des premiers à l'émeute et *s'était bien montré pour brûler et voler.* — Et d'autres récompenses pour d'autres révoltés. — Qu'on ne recherchât ni ne punît aucun des excès passés. — Que messire Alexandre de Bardi, qui était des huit de la guerre, fût fait du peuple (par récompense)—Que les admonétés graciés fussent dispensés de trois ans. Il y avait encore bien d'autres demandes moins importantes. Ces pétitions présentées au milieu de cris qui s'élevaient *jusqu'au ciel* sont bien accueillies; le bas peuple paraissait alors devoir se calmer; il exige que les seigneurs renvoient quelques troupes d'infanterie qui devaient arriver, et il menace de les brûler tous s'ils résistaient: on renvoie les troupes.

Le lendemain matin, les pétitions sont discutées au conseil de la commune; tandis que les seigneurs, les colléges et les huit de la guerre lisaient ces pétitions, ils entendaient les cris du peuple, réuni sur la place avec les gonfalons des arts et le gonfalon de justice. Les pétitions admises, le conseil est congédié. Un des seigneurs sort le premier, et le peuple qui le voit passer s'écrie: Qu'ils descendent tous! nous ne voulons plus de seigneurs! Les cris *allaient au ciel;* le peuple et les arts s'emparent de la

porte du palais des Prieurs pour empêcher la sortie du conseil qui reste dans la cour. Les seigneurs retournent dans la salle d'audience, et on vient leur apprendre que le peuple veut que tous les Prieurs se regardent les uns les autres sans savoir que faire. On rappelle le conseil, on se consulte, on pleure; les uns se tordaient les mains, les autres se frappaient le visage, et tous agités ne savaient quel parti prendre. Les huit étaient tristes et affligés, les Prieurs hors d'eux-mêmes, le bruit de la place effroyable; on demandait à hauts cris le départ des seigneurs, on menaçait de brûler leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans; les seigneurs couraient épouvantés en haut, en bas, abandonnés de tout le monde, des huit de la guerre, des troupes, et pressés du peuple qui entre enfin armé dans le palais. Le gonfalonier éperdu, pleurant sa femme et ses enfans, s'enfuit le premier, et les autres suivent.

Alors la porte s'ouvre, le peuple entre à grands flots, un nommé Michel di Lando (22 juillet 1378), cardeur de laine, portait en main le gonfalon du bas peuple; il était en mauvais souliers et sans bas. Il marche avec son gonfalon jusque dans la salle d'audience des seigneurs où il s'arrête debout; la voix du peuple lui donne la seigneurie et le nomme gonfalonier de justice. Il fait aussitôt certains réglemens qu'il ordonne de publier au peuple; il nomme qui lui plaît syndics des arts pour réformer *la terre*. Tout ce jour, jusqu'à la moitié de l'autre jour, on peut dire que Michel di Lando, cardeur, fut seigneur de Florence. « O bon Dieu! s'écrie Gino Capponi, quel grand miracle tu as montré et comment! » Michel avait été d'abord peigneur de laine, sa mère et sa femme tenaient une boutique de choux, d'herbe et de poterie (1).

Il fait élever les fourches sur la place du palais pour montrer au peuple qu'il ferait une justice sévère; le seul qui périt fut le Bergello, que la plèbe déchira avec tant de fureur, qu'il ne resta que son pied par où il avait été attaché aux fourches,

Les huit de la guerre étaient les plus étonnés, eux qui pleins d'espoir de devenir maîtres de la commune, voyaient

(1) Stefani, rub. 796

le bas peuple s'emparer lui-même de la seigneurie (juillet 1378). On ajoute trois arts aux quatorze arts mineurs, l'art des Ciompi, l'art des teinturiers, laveurs, tondeurs, l'art des pourpointiers, barbiers, etc. (août). Michel di Lando que les Prieurs sortant accusaient de s'être fait donner la podestaria de Barberius pour un an, cent florins pour un cheval, et des honneurs publics (1), Michel di Lando réunit tous les syndics des arts et ceux du bas peuple et ordonne de les tirer au sort; on nomme ceux qui obtiennent le plus de fèves noires : trois Prieurs des arts majeurs et des oisifs, trois des arts mineurs, et trois du bas peuple. On vit nommer ainsi un lainier, un cardeur, un boulanger, un teinturier, etc. Michel di Lando fut gonfalonier de justice. On nomma aussi les gonfaloniers des compagnies et des douze bons hommes (2).

Figurons-nous à présent une ville si mêlée : le boulanger est seigneur et le cordonnier; nous avons vu deux cents ans avant comment l'anziano Spedito répondait à Teghiaio des Adimari; nos Prieurs d'aujourd'hui ne devaient pas parler mieux; on mêlait aussi les professions dans les ambassades, car l'ambassade qu'on envoya bientôt à Charles Durazzo, fut composée de trois ambassadeurs dont un fabricant de laine et un cabaretier.

Si c'était le commerce qui permettait de refaire à tout moment des fortunes considérables, trop souvent renversées par l'exil et la confiscation, c'était le commerce aussi qui donnait cette plèbe nombreuse, ardente et civile : des quartiers encombrés d'artisans, des ateliers nombreux, des ouvriers intelligens, attentifs et ligués, mêlaient avec ardeur l'intérêt des questions publiques à leurs travaux pénibles, et devenaient forts et redoutables (2). La petitesse de l'Etat était favorable à cette grande étendue de la vie

(1) Stefani, rub. 796.

(2) Id rub. 803.

(3) Tumulto de Ciompi di Gino Capponi. Muratori. — Stefano. — Leonard Aretino, lib. IX. — Ammirato, lib. XIV. — Machiavelli, lib. III. — La chronique anonume de Pise (Muratori tome XV) prétend que chaque jour plus de cinq cents Ciompi mangeaient au palais.

civile, descendue jusqu'au dernier rang ; nous ne nons retracerons jamais parfaitement dans nos vastes monarchies et nos capitales, cette vitalité de Florence, ce peuple à tout moment armé sous ses gonfalons, bouleversé par la nouvelle du jour, faisant retentir à chaque instant la ville de sa fureur ou de sa joie, modéré après le premier emportement, et associant l'idée de son influence et de son nombre à la bassesse où l'opinion le tenait encore, car cette plèbe enflammée était traitée de vile canaille par les citoyens. La vie civile dans un si petit espace a beaucoup de charme; chacun se connaît; la renommée des actions est portée par cent voix dans tous les quartiers de la ville ; chaque individu est compté. Ce qui désenchante la pauvreté c'est la solitude, l'inaction et le silence, mais quand les pauvres ont des bannières ils sont puissans et plus que riches. Et réveillons de sa tombe un teinturier, un cabaretier de Florence ; avant de s'informer du cours du marché, il demandera s'il n'est point sorti du scrutin Prieur ou gonfalonier, si la jalousie des Albizzi n'a pas détourné son nom de la bourse; il voudra savoir si les arts mineurs ont conservé les trois arts nouveaux, obtenus par l'émeute des ciompi, ou si on a resserré le nombre des arts mineurs comme les Guelfes en menaçaient si souvent; il demandera si les Alberti sont en exil. C'est ainsi que lorsque Dante rencontre aux enfers Farinata des Uberti, il ne le trouve occupé que des luttes et des partis de Florence, qui le tourmentaient plus, dit le damné, que le lit de feu où il était couché !

CHAPITRE IV.

GOUVERNEMENT DES ARTS MINEURS.

Les nouveaux seigneurs pour n'être pas chassés comme les précédens se nomment une garde; ils rappellent les

admonétés, brûlent les scrutins pour les former de nouveau, et secondés des ambassadeurs qui arrivent de Pérouze et de Bologne, ils décident qu'une moitié des charges appartiendra aux arts majeurs et aux oisifs, et l'autre moitié aux arts mineurs et aux ciompi ; ils voulaient réserver la charge de gonfalonier aux arts majeurs, mais la plèbe prête à se soulever obtient que le bas peuple aussi y pourra prétendre. Et la plèbe enhardie par sa victoire, ne quittait pas la place et faisait à chaque instant de nouvelles demandes. Elle imagine d'élire une dictature dans son sein, et elle nomme une balia composée de huit citoyens, deux par quartier, création hors les usages de Florence où la balia devait être créée avec l'accord de tous les citoyens. Cette balia insolente commence à traiter avec les Prieurs qui ont la faiblesse de députer vers elle et de discuter.

Michel di Lando indigné décide les Prieurs à armer contre le bas peuple dispersé, tandis que lui-même il poursuit l'épée à la main deux membres de la balia qui continuaient de discourir insolemment dans le palais. Michel monte à cheval et sort contre les ciompi suivi des siens ; il parcourt la ville en faisant crier : Vivent les arts et le peuple ! et meurent les traîtres qui veulent remettre la ville à un seigneur! Ces paroles tournent aussitôt tous les arts contre le bas peuple ; on dit que la balia voulait donner Florence au marquis de Ferrare, et soit que Michel eût inventé ce fait ou l'eût répandu, il unit la ville par là contre les ciompi. Revenu sur la place il ordonne aux arts de mettre leurs gonfalons aux fenêtres du palais, et obéi de tous excepté de la basse plèbe qui s'était emparé de toutes les bouches de la place, il commande qu'on l'attaque vigoureusement, informé que certains balestriers des ciompi sortis de San-Romolo, avaient tué Filippo de Cosi, blessé Rosso de Rici et poursuivi jusqu'à Porta Rossa les Spini et d'autres nobles venus sur la place pour obéir aux seigneurs ; Michel encore à cheval, marche le premier audacieusement contre la plèbe, et sorti lui-même des ciompi, il soutient le rang suprême comme ni noble ni marchand de Florence jusqu'ici ne l'avait su défendre. Certes

il fut glorieux pour les ciompi d'avoir produit un tel homme: et c'est toute la réponse du peuple quand, comme un fleuve, il sort de son lit. Soumis à la loi et sans ambition, Michel di Mando quitte le lendemain sa charge dont le temps expirait; et comme s'il était élevé à une dignité plus grande, il est accompagné à sa maison par une multitude de peuple, tandis que les garçons du palais portaient devant lui une lance, une targe avec les armes du peuple, et conduisaient un palefroi bien enharnaché que les nouveaux seigneurs lui donnaient en témoignage et en mémoire de sa vertu admirable.

(1 sept. 1378). Le gonfalonier qui succédait à Michel di Lando était un ouvrier en laine des ciompi comme lui, mais fort inférieur à lui en mérite; les ciompi ne purent supporter de voir celui-ci orné de l'habit seigneurial et précédé des gardes et garçons du palais; les arts, sans doute, s'en souciaient encore moins; de sorte que tout-à-coup commence une réaction, mais faible et qui voulut seulement modérer la tendance violente du moment: la première décision prise en présence du capitaine du peuple est que le gonfalonier et un des seigneurs de sa condition seront déposés. Giorgio Scali est nommé Prieur, et on choisit pour gonfalonier un fripier, métier relevé parce qu'il était placé entre les arts mineurs, et par là habile dès longtemps à recevoir les magistratures. (1 sept. 1378). On décide ensuite que les ciompi ne pourront pas prendre part au gouvernement, on annulle à moitié ce qu'ils avaient fait, mais on conserve les deux nouveaux arts mineurs (1) en balançan assez également les charges même celle de gonfalonier entre les sept arts majeurs et les seize arts mineurs. Michel di Lando et plusieurs autres sont déclarés habiles à toutes les charges; on fait plusieurs règlemens pour les conseils du gouvernement et l'administration de la ville; et un appel est adressé aux chevaliers nommés par les ciompi pour les nommer de nouveau.

Ainsi se resserre déjà le vol de ce peuple qu'on venait dans les actes publics d'appeler *peuple de Dieu* et *peuple saint !*

(1) Stefani, rub. 805.

CHAPITRE V.

CONSPIRATIONS. — EXÉCUTIONS. — PÉRILS CONTINUELS.

On ne doit peut-être, a dit très bien M. Hallam, considérer les révolutions de Florence que comme le prix nécessaire de sa liberté.

Le gouvernement se trouva placé dans une sorte de juste milieu, abaissant les grands et les Guelfes d'un côté, et réprimant les ciompi de l'autre, de sorte qu'il y eut contre lui deux partis violens qui finirent par s'unir. Silvestre Médicis, Giorgio Scali, Tommasso Strozzi et Benedetto Alberti appuyaient les arts et le parti du peuple ; ce parti était le plus fort ; il possédait les magistratures où à chaque instant nous voyons figurer les arts mineurs. Mais les ciompi exilés et les Guelfes dépouillés commencèrent des conjurations continuelles qui menèrent au supplice et à l'exil un grand nombre de citoyens ; les conjurés traitèrent avec Charles Durazzo qui venait disputer le trône de Naples à la reine Jeanne et qui cherchait à s'appuyer partout : ici donc conspirations, dénonciations, exécutions sur la place publique, combinaisons de partis si variables avec des alliances si souvent chargées, que nous en éloignerons le récit trop long et trop délicat (1). La vie civile était de plus en plus répandue dans les derniers rangs ; le bas peuple et les riches également excités ; l'ardeur extrême ; c'était des conjurations si étendues qu'on n'osait plus les rechercher puisque la moitié de la ville y avait part ; ceux qui échappaient au supplice et à l'exil en conspiraient avec plus de haine ; quelques grands caractères, qui avaient été des huit de la guerre, s'élevaient au-dessus des luttes; entre les victimes de ces jeux terribles, il faut citer Pierre Albizzi qui, convaincu d'avoir traité avec Charles Durazzo, avoua

(1) On doit chercher ces détails dans l'Histoire de Florence de Stefani, qui fut Prieur en 1379. Delizie degli eruditi.

qu'il avait voulu troubler l'État, et mourut avec l'audace et la fermeté que montraient ces citoyens vaincus. En signe de la grandeur de Pierre, on racontait qu'un jour, dans un festin donné à ses amis, il reçut une tasse d'argent pleine de bonbons sous lesquels était caché un clou pour lui rappeler qu'il fixât la roue de la fortune. Conseil oublié dans la joie du repas comme dans l'entraînement de sa vie !

Après l'exécution de Pierre Albizzi ce ne fut plus que confusion dans Florence : la crainte s'empara des vaincus et des vainqueurs. Celle des chefs du gouvernement produisit des effets plus funestes qu'aucune autre ; car, sur le moindre soupçon, ils se portaient à de nouvelles rigueurs, condamnaient à mort, admonétaient ou exilaient leurs concitoyens. Ajoutez-y les lois et les institutions nouvelles auxquelles on avait recours pour soutenir l'Etat. Une nouvelle balia admonéta trente-neuf citoyens ; plusieurs autres furent faits *grands* (1380), et vingt citoyens grands furent *faits du peuple*, auxquels, selon l'usage, il fallut changer de nom, selon la loi de 1361 ; les Adimari se changèrent en Franceschi, en Boccaccini et en Ruberti ; les Bardi en de la Collina, dal Palagio, dal Piccone, en Angiolotti, etc. ; les Buondelmonti en da Montebuoni ; les Cavalcanti en Cavalleschi, Malatesti et Popolani ; les Donati en Bellincione et en Amerighi ; bien d'autres grands noms de Florence qu'il est trop long de donner ici furent changés de même.

Comme on craignait la guerre avec Charles Durazzo, on se ligua avec la Toscane et on créa deux magistratures : une de la guerre, une de la paix, composées chacune de huit membres tirés également des arts majeurs et mineurs (1380), et chargées, l'une de préparer la guerre, l'autre de chercher la paix, qui fut conclue enfin avec le Prince.

Nous trouvons une loi singulière, d'une tyrannie trop fréquente dans les républiques : comme les principaux citoyens qui gouvernaient la commune étaient ordinairement à la campagne et qu'on était las de voir le palais dans les mains des cardeurs, boulangers, teinturiers, etc., on fit une loi que chacun vint habiter à Florence (1).

(1) Stefani, Ist. fior., rub. 882.

Un autre fait peindra ces temps de triomphe des arts mineurs : on défendit que personne mangeât avec la seigneurie qui n'eût pas obtenu six fèves ou six voix, tant le peuple, attiré par l'amitié de ses pareils admis au gouvernement (décembre 1380), accourait chaque jour, en foule, dit l'historien, *affamé et vorace*, à la table des seigneurs (1). Mais rien n'offensa tant les arts majeurs qu'une loi faite par l'un des arts mineurs nouveaux (les teinturiers, laveurs, cardeurs, etc.), par laquelle ils élevaient à un prix exorbitant leurs objets manufacturés avec une peine pour ceux qui les vendraient moins cher ; et ces arts mineurs qui gouvernaient l'État, Prieurs, gonfaloniers, ambassadeurs, ne cessaient de s'agiter pour obtenir davantage, tandis que ceux qui étaient exilés conspiraient sans cesse pour rentrer.

Le gouvernement de la ville était alors un mélange de toute espèce de citoyens, admonestés, exilés rentrés, arts majeurs, arts mineurs et oisifs, de façon que chacun doutant de conserver sa position, faisait tout pour la garder ; ainsi les uns et les autres s'attachaient aux citoyens puissans pour en obtenir l'appui. Giorgio Scali, Tommaso Strozzi, Benedetto Alberti, avaient l'autorité ; les deux premiers ne cherchaient que des vengeances : rendus cruels, l'un pour avoir été admonesté, l'autre pour avoir été calomnié dans la magistrature des huit ; on leur attribuait toutes les exécutions et tous les exils, et Benedetto Alberti, d'un naturel plus doux et mécontent de leur tyrannie, s'était retiré d'eux. Ils avaient des espions, surveillaient les événemens et calomniaient et éloignaient tout citoyen dont le mérite ou le caractère leur semblait à redouter. Ils venaient d'en accuser un, Giovanni Cambi, d'une grande réputation, dévoué à la république, lorsque les seigneurs instruits de leurs menées et d'accord avec le capitaine du peuple, font arrêter la Scatizza, un des calomniateurs ; la Scatizza confesse sans torture que ce qu'il avait dit contre Cambi était faux, et il avoue d'autres calomnies contre d'autres puissans citoyens. Les seigneurs jugent qu'il mérite la mort;

(1) Stefani, Ist. fior., rub. 885 et 887,

mais Strozzi et Scali emploient, pour le sauver, les ruses, les prières et les menaces; ils sont secondés des leurs, et enfin les seigneurs cèdent; le capitaine plus résolu refuse de rendre la Scatizza, mais des gens marchent armés dans la nuit au palais du capitaine et s'emparent du coupable. Le capitaine outragé dépose dans les mains des seigneurs sa baguette et sa magistrature; le jour suivant éclaire et publie l'affaire; l'émotion du peuple est inexprimable; les consuls des arts se réunissent avec un grand nombre d'artisans, et marchent au palais des Prieurs pour les prier de réparer ces désordres et offrir l'appui de leurs armes. Ils pressent le capitaine qui était alors au palais de reprendre sa charge et de l'exercer franchement; on appelle les troupes et tout se prépare hostilement contre les vainqueurs de la nuit. Giorgio Scali averti des événemens, ne céda point à leur fureur, soit qu'il se fiât au peuple ou à sa propre autorité, soit qu'il ne voulût pas se montrer coupable ou timide (17 janv. 1381). Il se présente au palais, appelé par les seigneurs; mais à peine il a paru sur la place que le peuple crie, Justice! ce qui voulait dire Mort! Alors Giorgio se maudit lui-même d'avoir mis ses espérances en un peuple léger et cruel; le jour suivant, dans l'espace de vingt heures, sa tête est tranchée sur le mur du capitaine à la joie du peuple qui naguère l'avait tant aimé.

Le peuple s'exalte. Tommaso Strozzi s'était enfui, mais le peuple armé poursuit et tue plusieurs de ses émissaires; le tumulte se soutient quelques jours; plusieurs exécutions suivent; le bas peuple devait être victime de ce mouvement; les principaux citoyens se croient sortis de servitude en échappant à Giorgio Scali et à Strozzi, et par la ruine de ce parti, ils espérèrent chasser le peuple du gouvernement. Les Guelfes relèvent la tête; on crie: Vivent les Guelfes! L'art de la laine tout entier se réunit à ce cri où se rallie un grand nombre de familles nobles et plébéiennes; ces citoyens courent au Marché-Neuf en si grand nombre que le lieu ne les pouvait pas contenir, et ils font une pétition aux seigneurs pour réformer la ville, rappeler les bannis et assurer le bien public.

On forme une balia des magistratures, à laquelle on adjoint deux citoyens guelfes par gonfalon, on lève l'enseigne du parti guelfe, ce qui réveillait l'esprit et la force du parti; le cri de Vivent les Guelfes et les arts! retentit dans les rues de Florence ; l'art de la laine prend de l'audace et le jour suivant, il arrive armé dans le Marché-Neuf, en faisant dire à ceux de la balia qu'il veut que les deux nouveaux arts mineurs soient détruits et le nombre réduit à quatorze comme autrefois. L'ordre est donné de détruire les maisons des deux nouveaux arts et d'enlever leurs armes et leurs enseignes. Les arts mineurs effrayés citent Venise et représentent qu'on voudra plus tard supprimer tous leurs arts ; ils allaient arriver en armes quand les arts majeurs les préviennent et occupent la place.

La crainte des compagnies empêcha une lutte plus violente, mais les deux nouveaux arts mineurs sont supprimés et la réforme est bientôt reprise ; on rappelle les bannis depuis 78 (1381) ; on donne aux arts mineurs un tiers du priorat et des autres charges, et aux arts majeurs exclusivement la charge du gonfalon de justice. De nouveaux troubles font créer une nouvelle balia qui, pour rétablir la paix, exile presque tous ceux qui avaient été puissans sous le dernier gouvernement. Entre ceux-ci fut exilé Michel di Lando (1382) malgré la pureté de sa gloire et de sa vertu. Nous ne le voyons reparaître que pour cet exil, car l'histoire ne dit pas s'il redevint ouvrier ou s'il rentra dans les magistratures. Son génie, éveillé un moment, se rendormit pour ne laisser de lui qu'un seul et éclatant souvenir.

D'autres révoltes des ciompi furent d'autant mieux réprimées que les compagnies continuaient d'inquiéter Florence et de réunir les citoyens par la crainte. Ainsi fut renversé, après une infinité de maux, après de cruelles agitations et de grands périls, ce gouvernement des arts mineurs ou de la basse plèbe qui dura trois ans. Il était impossible, sans doute, de gouverner avec cette basse plèbe, puisque le gouvernement n'était pas électif, que tous les noms des citoyens alors étaient dans les bourses, et que le sort seul décidait. Et il faut s'émerveiller de voir

de bas ouvriers capables de figurer quelques années dans les charges publiques, dont ils s'acquittaient plus ou moins bien. On ne sut pas tous les inconvéniens de cette domination dans une ville petite, sans ennemis extérieurs; mais Florence, sous la direction vacillante de ce peuple, n'aurait pu ni conquérir ni se défendre contre l'ennemi. A tout moment d'ailleurs, nous la voyons subir des tyrannies passagères, mais la vitalité, l'intelligence et l'action rendaient sans cesse à son peuple la victoire et l'autorité.

Dans ce moment de repos que nous donne le triomphe des arts majeurs et après avoir vu tant de balia ou dictatures se succéder, remarquons que si Florence n'eut pas de sénat ni de corps, ni nul pouvoir d'en haut permanent, cependant elle sut former des dictatures excellentes dès qu'elle en avait besoin. La balia était presque toujours dans l'esprit du mouvement qui l'avait amenée, mais presque toujours modérée et composée des meilleurs citoyens. Bien que des partis violens fussent en présence, les hommes les plus opposés se réunissaient souvent dans les crises et faisaient partie de la dictature; souvent aussi, les chefs des factions contraires en étaient également exclus et se voyaient également exilés. On est surpris de la sagesse de ce peuple au milieu des luttes les plus bruyantes. Et entre tant de trahisons qui déshonoraient alors l'Italie, tant de bassesses, tant de vices, on ne saurait trop admirer la vertu et le dévouement de tous ces citoyens dignes de vivre sous une république.

Pour prouver l'excellence des corps et combien Florence eût été plus ambitieuse et plus élevée par un sénat à vie, nous n'avons qu'à faire remarquer l'habileté de ces magistratures que les Florentins formaient par choix; ainsi les *huit* de la guerre, surnommés *saints*, les huit de la paix, les capitaines du parti guelfe, montrèrent les plus grands talens, et les Florentins eurent ainsi d'excellentes magistratures temporaires. Mais ces magistratures d'un moment ne purent les garantir d'un maître, et si quelques généraux à Rome parvinrent à triompher du sénat et de la force de l'État, il n'est pas étonnant qu'à Florence, où il n'y avait nul préservatif, les Donati, les Albizzi, les Mé-

dicis aient pris successivement l'autorité ; la vie même de la plèbe, si favorable quand elle est alliée à un pouvoir supérieur, mettait en danger la liberté, car c'est la plèbe qui éleva le duc d'Athènes, et quand Rinaldo Albizzi cherchera bientôt à contenir les Medicis, il le voudra faire en relevant le parti des grands et non pas par la plèbe subjuguée. Privée de tout haut pouvoir, Florence mérite donc d'autant plus d'admiration pour ses grandes qualités, pour ce bel appel de la république à ses vrais chefs quand elle était en péril, comme pour la grande soumission de la plèbe dans ces momens.

La fréquence des magistratures s'opposait au talent; chefs pour deux mois, comment les Prieurs auraient-ils pu devenir des hommes d'État? Les hommes d'État se formaient hors des magistratures pour usurper une influence supérieure à tout, ainsi qu'on vit faire à Giano della Bella, aux Donati, Albizzi et autres. Comme le commerce formait promptement de grandes fortunes, quelques hommes riches devinrent maîtres des partis, sans d'autre mérite que leurs richesses. Nous avons vu les Cerchi et depuis les Ricci dominer sans talent et seulement par leur position, domination vulgaire, matérielle et stupide !

Ainsi, on a vu jusqu'à nos jours des aristocraties héréditaires, c'est-à-dire injustes à la longue, ou des républiques comme Florence, sans corps public ou sénat. La perfection n'est-elle donc pas ce sénat à vie de Rome ou de Sparte, à côté de la plèbe, choisi dans toutes les classes par lui-même, élite et corps à la fois?

A Florence, chaque profession restait sous ses armoiries en prétendant gouverner l'Etat : armoiries des banquiers, armoiries des notaires; on venait gouverner la république sans quitter sa partie, comme s'il n'y avait pas au-dessus de ces professions particulières une *science d'Etat*, un travail au-dessus de tous les travaux, et l'*art aussi du gouvernement*, à côté de l'art de la laine et de l'art des fripiers.

« Avant la mortalité de 1348, dit Donato Velluti, je fus des douze *bons hommes* de la commune, et j'eus beaucoup d'autres charges et ambassades à mon honneur, qui furent

très nuisibles à ma bourse et surtout à mon art (de la laine). Et si je n'avais pas demandé aux Prieurs de n'être pas envoyé ambassadeur, j'aurais été presque continuellement en ambassade; mais ils ne me nommaient pas par égard. Il est vrai qu'en un autre point, les honneurs de la commune me furent très utiles; car, par là et par mon industrie, je fus presque toujours prud'homme des boutiques des Bardi, des Peruzzi, Acciaiuoli, Buonaccorsi, et de beaucoup d'autres, avec de bons salaires et profits, et de même de beaucoup d'autres charges de la commune qui avaient des prud'hommes salariés, et chaque charge était comme celle des prud'hommes. C'est ainsi que je trouvais un avantage en compensation du tort fait à mon art, mais non à mon dérangement. »

Voilà donc les paroles d'un des premiers magistrats de Florence! Il fuit les charges publiques parce qu'elles nuisent à son commerce, et il ne se console de les accepter que parce qu'elles le font nommer prud'homme de quelques boutiques!

Ces notaires, manufacturiers, etc., soignaient bien l'administration de la commune; Florence fut dès l'origine admirablement administrée, mais elle manqua des idées qui donnent l'éclat et l'étendue à une administration. Souvent, il est vrai, comme dit Velluti, les mêmes hommes revenaient aux mêmes charges : la maison des Aldobrandini, sans parler des autres, eut trente-neuf fois la charge de gonfalonier de compagnie, qui était des trois premières charges; trente-huit fois celle des Prieurs et des bons hommes, et beaucoup d'ambassades, car la loi de divieto ne fut pas longtemps observée.

Il y eut d'ailleurs des variétés dans le pouvoir de la plèbe :

« Quand j'étais enfant, dit Gino Capponi, que je revenais de l'école, vers 1363, je me souviens d'avoir entendu crier par les enfans qui sortaient de l'école : *Vivano le berrette !* vivent les bérettes, ce qui voulait dire : Vivent les hommes de bien et dignes; *e muojano le foggette !* ce qui voulait dire : Meurent les artisans et les hommes de vile condition. Mais en 1378, ce cri changea et l'on disait :

Vivano le foggette, e muojano le berrette! ce qui voulait dire que dans ce temps, Pierre Albizzi était le premier citoyen de Florence, et puissant près de l'Eglise et dans cette ville. » Après avoir parlé de sa chute, de celle de Giorgio Scali et de l'exil de Benoît Alberti, il ajoute : « Il arriva ensuite un gouvernement de marchands ouvriers, et nul ne triomphait dans le parti, si l'on ne disait pas : Il sort de telle boutique de laine, il vient de telle épicerie. Mais ensuite, cela changea, et quand un ouvrier ou un marchand allait voter pour son parti avec sa fève, s'il allait pour un marchand de laine, on disait : Qu'il aille travailler le drap ; et s'il allait pour un épicier : Qu'il aille piler du poivre ; et en peu de temps la famille des Alberti, qui étaient des marchands, fut faite des *grands*, et la famille des Ricasoli, qui étaient gentilshommes (avec beaucoup d'autres), *fut faite du peuple* (1). »

Il faut observer enfin que les Florentins n'eurent pas toujours deux partis tranchés, comme celui des nobles et celui de la plèbe. Dans l'origine, les seigneurs et le peuple se divisèrent également en Guelfes et en Gibelins : le peuple entier devint Guelfe lorsqu'il détruisit le pouvoir des nobles ; mais depuis lors les esprits agités changèrent d'alliance et de position, et sous les Albizzi nous voyons les Guelfes devenir contraires au peuple, et tourner contre lui les proscriptions des Gibelins. Ainsi, les combinaisons ne sont plus les mêmes : les nobles guelfes et les nobles gibelins sont tombés ; un nouveau parti guelfe contraire au bas peuple et marchand, conserve ou reprend à tout moment l'autorité, et de l'autre côté, la basse plèbe forme un parti qui ne triomphe complétement que sous la direction de Michel di Lando, et pour trois ans ; par le jeu des affaires, les grands se rattachent aux Guelfes, et les ciompi souvent s'allient aux grands, tandis que la puissance revient au parti du milieu, qui l'emportera toujours dans l'absence d'une aristocratie.

« A Florence, dit Machiavel, d'abord les nobles se divisèrent entre eux ; ensuite les nobles et le peuple ; et enfin

(1) Ricordi di Gino di Neri Capponi, Rerum ital., tom XVIII.

le peuple et le bas peuple; et il arriva souvent qu'un de ces partis, demeuré supérieur, se divisa en deux. Il naquit de ces divisions autant de morts, autant d'exils, autant de distributions (*distributioni*) de familles, qu'il en naquit jamais dans aucune ville dont on ait gardé la mémoire. Et vraiment, selon mon jugement, nul autre exemple ne montre autant la puissance de notre ville que ces divisions, qui auraient eu la force de détruire toute autre grande et puissante ville. Néanmoins, il semblait que la nôtre devînt toujours plus grande: telle était la vertu de ces citoyens et la puissance de leur génie et de leur ame à faire grands eux et leur patrie, que ceux qui survivaient, affranchis de si grands maux, pouvaient mieux l'élever avec leur vertu, que la malignité des accidens qui avaient diminué leur nombre n'avait pu l'opprimer. Et sans doute si Florence avait eu le bonheur, après qu'elle se fut délivrée de l'empire, d'avoir pris une forme de gouvernement qui l'eût maintenue unie, je ne sais quelle république, ou moderne ou antique, lui eût été supérieure, tant elle eût été remplie des vertus de la guerre et de l'habileté; car on voit après qu'elle eut chassé les Gibelins en si grand nombre que la Toscane et la Lombardie en étaient pleines, les Guelfes, avec ceux qui restaient (dans la guerre contre Arezzo), un an avant la journée de Campaldino, tirer de la ville entre leurs concitoyens douze cents hommes d'armes et douze mille d'infanterie. Depuis, dans la guerre contre Philippe Visconti, duc de Milan, ayant à faire l'expérience de leur habileté et non de leurs armes propres (parce qu'elles étaient alors détruites), on vit, durant les cinq ans que dura cette guerre, les Florentins dépenser trois millions et cinq cent mille florins; et la guerre étant finie, non contens de la paix, et pour montrer mieux la puissance de leur ville, on les vit s'en aller au camp de Lucques (1). »

(1) Machiavelli. Prœmio,

CHAPITRE VI.

LE GOUVERNEMENT PREND DE LA FORCE. — GUERRE CONTRE JEAN GALEAZ, DUC DE MILAN. — NOUVEAUX EXILS ET CONJURATIONS.

Les querelles de Charles de Durazzo et de Louis d'Anjou, qui étaient venus en Italie pour rétablir Jeanne de Naples sur son trône, inquiétaient les Florentins, car chacun de ces princes recherchait leur amitié. La mort de Louis les rassura; Charles reprit le royaume de Naples qu'il avait presque perdu, et les Florentins qui ne croyaient pouvoir défendre leur ville, acquirent celle d'Arezzo, vendue par les troupes françaises de Louis, et dont ils prirent les châteaux

Effrayée des compagnies, Florence se ligue avec Bologne, Pise, Lucques, etc., pour leur résister; mais dès qu'elle était rassurée, des divisions se rallumaient dans son sein: les Alberti, appuis éternels de la plèbe, inspiraient de la jalousie au gouvernement. Leurs richesses, leur luxe royal donnaient l'idée qu'ils pourraient d'un jour à l'autre s'emparer du pouvoir; une circonstance vient les favoriser et les perdre: on forme un balia qui bannit Benoît Alberti et tous les Alberti, excepté Antoine; plusieurs autres citoyens sont admonétés et bannis avec beaucoup d'artisans des dernières classes; on resserre encore les droits des arts mineurs qui n'ont plus qu'un quart des charges au lieu du tiers. Ainsi le gouvernement prenait de la force, et chose remarquable! après l'exil des Alberti on fit une bourse séparée (1387), appelée le *borsellino*, des hommes confidens de l'état, d'où en toute circonstance on en tirait deux: on appelait les Prieurs tirés de là, les Prieurs del borsellino (1).

(1) Ammiralo, lib. XV.

Cependant Jean Galeaz Visconti, comte de Vertu, avait enfermé son oncle Bernabo et était par là devenu maître de Milan et de la Lombardie : héritier des grandes idées, de l'habileté et des vices des Visconti, son ambition commençait à effrayer Florence et la Toscane : on disait qu'il aspirait à la couronne d'Italie; il venait de s'emparer de Padoue (1388) et intriguait à Florence; François de Padoue dépouillé est accueilli des Florentins qui s'agitaient dans toute la Toscane Une balia était déjà formée pour préparer la guerre; mais Jean Galeaz qui voulait rassurer les Florentins se ligue pour la paix avec la Toscane et Bologne; Florence n'est pas dupe de ces artifices; la balia de la guerre composée selon la réaction de trois plébéiens et de sept nobles plébéiens, continuait ses travaux; les Florentins s'étaient adressés à la France, mais ils décident seuls la guerre, forment leurs armées et leurs alliances, car eux seuls devaient empêcher Jean Galeaz de devenir maître de l'Italie; ce prince furieux leur écrit qu'il sera aussi fier ennemi qu'il est patient ami : les lettres sont lues dans un conseil des Richiesti, où l'on convient de lui rappeler ses scélératesses en lui déclarant que le peuple florentin, ennemi des tyrans, abaisserait son orgueil. Et quand on considère la hardiesse des Florentins à commencer la guerre, leur constance et franchise pour la continuer, combien d'argent dépensé, combien de seigneurs et de capitaines appelés à la ruine de Visconti si fort et si redouté dans toute l'Italie, on ne peut que s'émerveiller de la vertu de ces citoyens grandis dans la paix pour briller dans les crises.

Nous avons décrit les batailles livrées par les troupes citoyennes, les premières et rustiques guerres de la commune; mais les combats des condottieri, les guerres de ces étrangers soldés sont d'une monotonie et d'une froideur mortelles; il faut voir comme les contemporains nous les racontent lourdement; une multitude d'intrigues et de petites affaires se mêlaient à ces guerres sans gloire dont nous éloignerons le récit.

Maso des Albizzi, neveu de Pierre Albizzi, conservait un profond ressentiment contre les Alberti que n'avait pu

calmer l'exil de cette famille ; nommé gonfalonier il veut saisir l'instant, profiter d'une magistrature si passagère et exiler ce qui restait des Alberti. Des troubles suivent; on forme une balia; les Alberti sont exilés et plusieurs artisans admonétés ou mis à mort. Frapper les Alberti, c'était frapper la plèbe ; le gouvernement allait toujours se resserrant; les arts et la basse plèbe effrayés de tant d'outrages, se soulèvent et prennent les armes ; ils tournent les regards vers les Médicis amis du peuple comme les Alberti, et on supplie Veri de Médicis, chef de cette maison depuis la mort de Silvestre, de s'emparer du gouvernement. En vain les seigneurs envoient aux révoltés les citoyens qu'ils aiment pour les commander avec les enseignes des Guelfes et du peuple. Si Veri eût été plus ambitieux ou moins prudent, il pouvait soulever Florence, bouleverser la prospérité de ce nouveau gouvernement, et ranimer par la rage et les vengeances du bas peuple tous les orages d'où l'on était sorti. Comme Antoine de Médicis qui avait été autrefois son ennemi lui conseillait de se rendre le maître de la république, Veri lui répondit : — Ton inimitié ne m'a point autrefois effrayé par ses menaces, et ton amitié ne m'égarera point aujourd'hui par ses conseils. — Il apaise l'agitation, se fiant à la justice des seigneurs ; mais les seigneurs resserrent encore le gouvernement par divers règlemens, et, comme un citoyen très riche, Donato Accajoli, voulut conspirer et faire rentrer les bannis, il fut exilé avec Antoine et Alaman de Médicis, ainsi qu'un grand nombre d'ouvriers trop influens près de la plèbe.

Cependant les bannis dont le nombre s'était toujours augmenté, partageaient l'indignation du parti vaincu et formaient mille projets et mille espérances de rentrer. Il y en avait de toutes les conditions. Secondés par quelques citoyens mécontens, plusieurs d'entre eux se rendent secrètement à Florence pour assassiner Maso Albizzi qui avait alors le premier rang dans la république ; le jour où ils l'attendaient, le 4 août, Maso sort de sa maison et s'arrête dans une boutique (1397) ; ils y accourent, ne l'y trouvent plus, marchent alors au Vieux-Marché où ils tuent

un citoyen du parti ennemi, en criant : Liberté ! mort au tyran ! et commettent un second meurtre ; en vain ils appellent le peuple aux armes ; on les regarde sans les suivre ; découragés, ils se réfugient à l'église de Santa-Reparata dont on force les portes ; ceux qui ne furent pas tués en résistant furent exécutés.

Une autre conjuration des bannis protégée du duc de Milan fut déjouée heureusement. Quelques exécutions suivirent ; une balia déclara rebelles six membres de la famille des Ricci, six Alberti, deux Médicis, etc., et plusieurs gens de la plèbe ; on admonéta pour dix ans les familles des Alberti, des Ricci et des Médicis. On bannit enfin tous les Alberti au-dessus de quinze ans (1). La guerre avec Jean Galeaz continuait avec tant de revers que Florence épouvantée voyait déjà ce prince maître de l'Italie, lorsque la mort, le frappant comme Castruccio, délivra la république (1402) ; car, dit Machiavel, la mort rendit toujours plus de services aux Florentins, qu'aucun de leurs alliés et contribua davantage à leur salut que toutes les vertus guerrières (2).

CHAPITRE VII.

ACQUISITION DE PISE.

Nous avons vu les Florentins acheter Arezzo des troupes françaises ; ils arrivent à un plus grand marché : ils vont acheter Pise (1406) comme ils achèteront ensuite Cortona, république riche et non guerrière, qui s'agrandit au dehors par ses florins et non par ses armes.

A mesure que le gouvernement se resserrait, il prenait

(1) Machiavelli, lib. III. — Ammirato, lib. XV.

(2) Machiavelli, lib. III. — Ammirato, lib. XV. — Léonard Arctino, lib. IX.

des idées de force et de grandeur; les Albizzi avaient l'ambition et les qualités des aristocraties. L'aristocratie voulait renaître à Florence, et ce qui a fait la gloire de cette république, c'est un peuple libre vainqueur d'une aristocratie qui lui avait donné quelque chose de sa fierté et de son élégance.

Pise, éternellement gibeline et ennemie de Florence, ne pouvait plus défendre son indépendance; vaincue pour jamais à la Meloria, elle avait perdu son ancienne puissance maritime, et après avoir subi des tyrannies successives, elle était enfin tombée au pouvoir de Jean Galeaz qui l'avait laissée à Gabriel Visconti, son bâtard. Celui-ci la vendit aux Florentins (1406) pour deux cent six mille florins payables à différens termes (1).

On ne leur livra que la citadelle, car les Pisans s'étaient révoltés contre Visconti; ils reprirent même leur citadelle, mais ce fut en vain : les Florentins qui attachaient une juste importance à cette acquisition, commencèrent le siége de Pise qu'ils voulaient réduire par la famine; les Pisans avaient rappelé leurs citoyens exilés; les partis se rapprochaient pour défendre la patrie; en vain ils avaient cherché des condottieri et avaient offert leur seigneurie à Ladislas, ils supportèrent les longs tourmens d'un siége; l'armée florentine, elle-même, souffrait de privations et de maladies dans les campagnes de Pise, brûlantes et dévastées. Une magistrature (les dix de la guerre) dirigeait cette expédition ; les condottieri qui commandaient s'étant divisés, Gino Capponi, un des dix, alla les contenir; Pise ; avait voulu renvoyer les bouches inutiles, mais les Florentins les forçaient à rentrer mutilés; enfin Jean Gambacorti, citoyen et chef de Pise, livra sa patrie épuisée en traitant secrètement pour lui seul, car Pise dès longtemps était trahie par les siens, et entre ces villes opprimées et perfides, entre ces crimes et ces trahisons de tous côtés, Florence brille doublement par ses vertus civiles et l'éternel dévouement de ses citoyens.

Florence n'avait point fait encore de conquête si impor-

(1) Gino Capponi, Commentar. Muratori. — Ricordi di Giovanni Morelli. Delizie degli eruditi.

tante : les souvenirs de son ancienne rivalité avec Pise libre, maritime et victorieuse, durent se réveiller chez elle pour s'enorgueillir, et chez les Pisans pour les désespérer. Aussi leur haine ne s'éteignit jamais; malgré la douce administration de Gino Capponi qui chercha à les attacher à sa république, ils n'oublièrent point leur ancienne liberté; ils rêvèrent un avenir de guerre et de résistance, et nous les verrons réveiller leur génie dans des combats passionnés.

CHAPITRE VIII.

ACQUISITION DE CORTONA. — GUERRE AVEC PHILIPPE VISCONTI. — IMPOT CATASTO.

Les Florentins, cinq ans après avoir acquis Pise (1411), achetèrent Cortona de Ladislas pour trente mille florins(1); mais ce prince, maître de Rome, leur donne bientôt de nouvelles inquiétudes, car il ne faisait pas la guerre comme le duc de Milan, par ses capitaines, il faisait la guerre en personne, et jeune, plein d'ardeur, il était le premier à engager les batailles, à passer les fleuves, à observer les sites, à connaître l'ennemi, à faire tout ce qui appartient à la valeur; âgé de moins de quarante ans, il promettait un avenir de guerres et de tempêtes quand il mourut comme tous ceux qui jusqu'ici avaient conçu, au milieu de tant de petites communes, la haute idée d'une puissance italienne. Sa devise était : *Ant César*, *ant nihil;* il passa comme un météore, avec tous les vices de son temps, mais avec un grand courage et un grand caractère.

Les Alberti après avoir conspiré pour rentrer avaient été de nouveau exilés jusqu'aux enfans. Maso des Albizzi, leur vainqueur, mourut tout-puissant, vengeur de Pierre

(1) Ricordi di G. Morelli. Delizie, etc.

son oncle, et son fils Rinaldo aspira dès-lors à diriger comme lui la république (1417).

Nous voyons chez Jean Morelli, qui vivait dans ces temps, que bien des Prieurs étaient encore choisis entre les ouvriers en laine, cabaretiers, aubergistes, bouchers, épiciers, boulangers, etc. (1).

Jamais Florence n'avait vu des temps si glorieux. Remarquons que les citoyens cherchaient tellement alors l'accroissement de leur ville que, dans une délibération (qui n'eut pas l'approbation du peuple) (1421), on voulut qu'aucun citoyen de trente à cinquante ans qui n'eût pas de femme ou n'en eût pas en ne pût avoir aucune charge (2). Comblée de pompe et de bénédictions, Florence ne fut jamais si riche que depuis la paix (1422) avec Ladislas jusqu'en 1423, où recommença la guerre avec Philippe Visconti. Elle ne fut jamais si prospère que sous les Albizzi, comme elle n'avait jamais été si mal que sous les ciompi. Dans les rues autour du Marché-Neuf, on voyait soixante-douze magasins de tapis; entre les citoyens, il y avait comptant la valeur de deux millions de florins d'or La valeur des marchandises et du crédit, avec laquelle s'augmentaient les arts, était incroyable; alors commença le métier de l'or filé; jamais on ne travailla tant la soie et jusqu'à du drap d'or. L'architecture relevée par Brunelleschi développait ses beautés avec la sculpture et la peinture. Léonard Aretin, secrétaire de la seigneurie, relevait l'éloquence et les lettres grecques et latines. Les affaires furent bien conduites à l'intérieur et à l'extérieur; l'ancienne aristocratie était vaincue, mais la basse plèbe aussi, et une aristocratie de talent s'était formée; les Albizzi n'étouffèrent pas la liberté comme les Médicis; cette époque qui unit le savoir et la liberté, est la plus forte, la plus savante, la plus belle de Florence.

Quoique le parti populaire n'eût régné que trois ans, depuis 1378 jusqu'en 1381, comme il comprenait la plus grande partie des citoyens, il était impossible de l'étouffer tout-à-fait, mais les fréquentes assemblées extraordinaires

(1) Ricordi di G. Morelli.

(2) Ammirato, lib. XVIII.

et les persécutions sans cesse renaissantes dirigées depuis 1381 contre les chefs de ce parti l'avaient réduit à une nullité presque complète. Il reprit quelque espérance en voyant Jean de Médicis devenir gonfalonier; le peuple en montra une telle joie que Niccolo d'Uzano, qui dominait avec les Albizzi, avertit les siens de se défier de Jean de Médicis; mais il ne fut point écouté : peut-être était-on jaloux du crédit d'Uzano et s'applaudissait-on de le voir menacé.

Jean de Médicis, héritier de la prudence et de l'habileté de sa maison, se rangea de l'avis du peuple pour désapprouver la guerre que le gouvernement déclara bientôt à Philippe, duc de Milan (1421). Ce prince, après avoir traité avec Florence, s'était emparé de Brescia et de Gênes; les troupes de son camp criaient : — A Florence, à Florence! (1) — Et quand déjà les Florentins perdaient l'esprit d'épouvante, il avait occupé soudain Forli et Imola (1422); la république aussitôt lui déclare la guerre et envoie son armée assiéger Forli. Cette mesure est désapprouvée du peuple, la question de la guerre avait agité vivement Florence depuis la prise de Gênes; on avait établi la magistrature des dix de la guerre; on attendait les événemens avec anxiété; la couleuvre des Visconti, à chaque époque, inspirait plus d'effroi. Comme l'armée soudoyée de Florence qui assiégeait Forli inquiétait Agnolo de la Pergola, général de Visconti, il imagina d'aller assiéger Zagonara, un de leurs châteaux, pour forcer l'armée à quitter Forli et venir le défendre; en effet, l'armée florentine quitte le siége de Forli et vient livrer au général de Visconti un combat (1424) où elle est complétement battue. L'audace des Visconti, la rapidité de leurs entreprises, la hardiesse des Florentins à les combattre toujours, l'opposition que le peuple avait mise à la guerre, tant de motifs donnèrent un grand éclat à ce revers qui causa le plus vif trouble à Florence et le plus grand effet dans toute l'Italie. Dès que la nouvelle est sue dans la ville, elle se répand dans les boutiques, sur les places, et tous les citoyens de toutes les conditions en sont également agités.

(1) Ricordi di G. Morelli. etc. etc.

Les grands qui avaient conseillé la guerre s'en affligeaient plus que tous; les autres citoyens et le peuple, habitués à la paix depuis dix ans, ne faisaient entendre que des murmures; dans les boutiques, les églises, les places, partout où les hommes se réunissaient, ils attaquaient avec des paroles grossières ou piquantes, avec toutes sortes d'injures leur superbe gouvernement. — Voilà, voilà, disaient-ils, la glorieuse victoire que nous ont obtenue nos dix! Ainsi se sont réacquis Forli et Imola? Où trouver des alliés et des généraux? Nous adresserons-nous à la reine Jeanne que notre abandon a forcée de recourir au roi d'Aragon, d'où son royaume est en feu. Le pape aussi est indisposé contre nous; les Génois sont devenus esclaves de notre ennemi avec notre consentement. —

Le gonfalonier Bencivenni réunit le conseil, et Rinaldo, fils de Maso, qui aspirait à remplacer son père dit au peuple : « Si nous blâmons les entreprises pour le moindre revers, nous ne pourrons rien entreprendre et nous vivrons platement » Il leur cite la bataille de Cannes, et reprend: « Notre ville qui s'est accrue avec tant de gloire jusqu'aujourd'hui ne s'est maintenue contre ses ennemis qu'avec la force de l'ame et la patience, tandis que nous avons vu toutes les autres villes et républiques d'Italie, excepté Venise, plusieurs fois occupées et assujéties. Cette force d'ame ne nous défendit pas seulement des armes de Ladislas qui s'était soumis et Pérouze, et Rome, et tout l'état ecclésiastique; mais quand on redoutait le plus ses armes, nous avons gagné Cortona. Rien ne nous fit acquérir Pise que sa sujétion au père de ce duc qui s'était déjà emparé de presque toute la Toscane. Et nous sommes déjà si effrayés pour la défaite d'une armée où il n'a péri, dit-on, que deux condottieri? Celui qui ne voit point que si la guerre ne s'était pas faite en Romagne elle se serait faite en Toscane, montre qu'il connaît peu ce que doit connaître tout citoyen, la situation et les intérêts de sa république (1). »

Ce discours relève le courage de Florence, qui prend à sa solde le comte Oddo, fils de Braccio, en lui donnant pour

(1) Ammirato, lib. XIX. — Mach., lib IV.

conseil Niccolo Piccinino, élève de Braccio et le plus renommé des capitaines qui eussent servi sous ses ordres. On leur adjoint d'autres condottieri, et vingt citoyens sont chargés d'établir, pour soutenir la guerre, un nouvel impôt, qui frappant sur les grands les offense, les révolte et les pousse à prendre les armes pour y résister. La ville aussitôt retombe dans ses agitations éternelles (1426) ; on emploie la force pour contraindre les grands à payer, et les dépenses de la guerre amènent la guerre civile.

Lorenzo Ridolfi est nommé gonfalonier ; avec son consentement, soixante-dix citoyens se réunissent dans l'église de San-Stefano, et Rinaldo leur parle ainsi : « Tous ceux qui connaîtront les différens gouvernemens de cette république depuis sa naissance jusqu'aujourd'hui, avoueront qu'aucun gouvernement n'a été ni plus utile au privé, ni plus glorieux au public que celui qui, depuis 1382, dans l'espace de quarante-quatre ans, a duré jusqu'à présent, et j'estime que ce doit être le principal soin de tout bon citoyen de le conserver et de mettre sa suprême étude à ne pas retomber dans ces bouleversemens qui nous valurent tant de honte et de maux. Si jamais la sollicitude fut nécessaire, c'est dans ce moment où cet Etat commence à se corrompre et nous menace des misères et des malheurs passés dont nous conservons tous un trop grand souvenir, nous qui avons perdu nos pères, nos frères, nos parens. Nous connûmes les maux et les remèdes, nous savons que l'imprudence fut de laisser trop s'accroître l'ordre de la plèbe, car nous n'avons obtenu la paix depuis, qu'en abaissant cet ordre sans permettre jamais que, comme un cheval indompté, il levât sa tête au-dessus de ses chefs. Le bonheur ou l'habileté fut d'enlever aux arts mineurs les deux nouveaux arts ajoutés par les ciompi. Il nous faut aujourd'hui diminuer de même le nombre de ces arts, et comme alors de seize ils furent réduits à quatorze, ainsi aujourd'hui il faut les réduire de quatorze à sept. Pour réussir sans désordre, on pourra rendre aux grands leur existence ; s'ils se joignent à nous la plèbe est sans force ; et comme il convient de changer de conduite suivant les temps, si nos pères, pour abaisser les grands, haussèrent la plèbe, nous,

dans d'autres circonstances, nous abaisserons la plèbe insolente avec l'aide des grands devenus humbles et doux. Nous pouvons appeler nos troupes pour nous aider, car si nous ne saisissons pas le moment, nous verrons cet Etat retourner sous l'empire de la multitude ou tomber sous la tyrannie d'un prince. »

Niccolo d'Uzzano répond qu'il ne s'agit pas seulement d'abaisser la plèbe, mais que la plèbe a des chefs, et qu'on vit bien après tant de règlemens que l'exil des Alberti la désarmerait seul. A quatre reprises, les Alberti furent exilés, et Maso des Albizzi comprit bien que c'était dans cette famille puissante qu'il fallait frapper la plèbe : « Il y a déjà quelques années, dit Niccolo d'Uzzano, que l'amour de ma patrie m'a poussé à avertir les citoyens de se défier de quelques Florentins qui, sous une apparence de piété, secourent les pauvres, soulagent les misérables, paient les dettes des autres, prennent la plèbe pour ministre de leurs richesses, l'employent en divers métiers et s'emparent de la multitude. Mes avertissemens ne furent reçus de personne, et ceux-ci devinrent si puissans qu'il n'est plus dans notre pouvoir de les dominer, car nous savons qu'ils se joindront aux gens de la plèbe et les gens de la plèbe à eux, d'où l'on voit dans quel péril un parti extraordinaire mettrait la ville. Je ne suis donc pas d'avis qu'on abaisse la plèbe avant d'avoir gagné ceux qui la mènent. » Chacun comprit qu'il s'agissait ici de Jean de Médicis. Il était absent. Rinaldo fut chargé de le voir et de le gagner ; mais Jean résista et s'opposa aux nouveautés. Il dit que, quoique l'ennemi fût parti de la Romagne et que la guerre se fût éloignée de la Toscane, elle était ardente en Lombardie avec un ennemi puissant, auquel rien ne serait plus doux que de savoir Florence brûlante de batailles civiles. — Et vous, messer Rinaldo, ajouta-t-il, regardez bien qui sont ceux qui vous conseillent, et souvenez-vous de Benedetto Alberti qui resta privé d'amis pour avoir, à la persuasion de gens qui n'étaient pas les siens, consenti à la ruine de messer Georgio Scali et de messer Tommaso Strozzi, et qui fut ensuite lui-même abandonné, pour laisser un exemple à ceux qui suivront. —

Cette discussion ne fit qu'enflammer les rivalités, Jean s'éleva encore aux yeux du peuple, et on commença à distinguer deux partis, l'un qui eut pour chef Niccolo da Uzzano et l'autre Jean de Médicis. Après la mort de Niccolo, Rinaldo va lui succéder, et les luttes recommenceront.

La modération de Jean de Médicis déplaisait à ses amis; Alamanno de Médicis, d'un caractère impétueux, ne cessait de l'exciter à poursuivre ses ennemis, à favoriser ses partisans, et blâmait avec vivacité sa froideur. Côme, son fils, cherchait aussi à l'exciter, mais, quelques intrigues qu'on lui révélât, quelques malheurs qu'on lui prédît, Jean conservait sa modération. La puissance et la politique des chefs rendaient les luttes plus compliquées, plus élevées; la place publique n'était plus si souvent ensanglantée, et si Florence, par quelque loi, avait pu contenir les familles trop puissantes, elle aurait commencé une ère glorieuse. C'est ce que voulait Rinaldo Albizzi en renforçant l'aristocratie; mais il abaissait trop la plèbe : ce qui convenait à Florence et ce qu'elle ne sut pas obtenir par l'exil et la guerre civile, c'était sans doute une aristocratie à vie, comme à Sparte.

Rinaldo Albizzi, Niccolo da Uzzano et leur parti, opposés à l'impôt, murmuraient de ce que le peuple avait eu le pouvoir de le faire établir; ils s'effrayaient de voir que l'influence de la plèbe fût encore si grande; ils voulaient resserrer encore le gouvernement, pour prévenir de nouveaux bouleversemens.

Cependant Agnolo de la Pergola, à la tête de l'armée du duc, s'était emparé de toutes les terres de la Romagne possédées par les Florentins, à l'exception de Castrocaro et de Modigliana; et le comte Oddo était entré avec Niccolo Piccinino dans le val de Lamona, afin de déterminer le seigneur de Faenza à s'unir avec Florence, ou du moins d'arrêter les progrès d'Agnolo dans la Romagne. Mais cette vallée était très-forte, et les paysans très-belliqueux (1426); le comte Oddo y perdit la vie, et Piccinino fut envoyé prisonnier à Faenza. Son habileté obtint ce que n'eussent peut-être pas obtenu ses armes, car Piccinino

sut si bien s'emparer de l'esprit du seigneur de Faenza et de sa mère, qu'il les engagea dans le parti de Florence. Le premier effet de cette nouvelle disposition fut la liberté de Piccinino, qui d'ailleurs ne prit pas pour lui-même le conseil qu'il avait donné, car, traitant de sa paie avec la république, soit qu'il fût mécontent ou qu'on lui offrît mieux ailleurs, il partit subitement d'Arezzo, où il était en garnison, et s'en alla en Lombardie, où il se mit à la solde du duc, conduite trop ordinaire à ces héros mercenaires (1).

Les Florentins, consternés de cet événement et découragés par l'excès de leurs dépenses, envoyèrent une députation aux Vénitiens pour leur représenter qu'il était de leur intérêt de s'opposer à l'agrandissement d'un prince qui deviendrait aussi dangereux pour Venise que pour Florence. Les Vénitiens étaient poussés à la guerre par Carmagnola, général du duc de Milan, qui s'était révolté contre lui, et leur offrait ses services; ils hésitaient à les accepter, craignant une ruse du duc, lorsque ce prince fit empoisonner Carmagnola qui n'en mourut pas. Les Vénitiens, éclairés par ces événemens, convinrent avec Florence de faire la guerre à frais communs, et nommèrent Carmagnola chef de l'armée alliéé; les conquêtes en Lombardie devaient rester à Venise, et celles de la Romagne et de la Toscane à Florence. La guerre recommença donc en Lombardie, où Carmagnola la conduisit avec vigueur, en s'emparant d'un grand nombre de places et de Brescia, dont la conquête, avec les moyens militaires de ces temps-là, fut jugée admirable (2).

Cette guerre durait depuis cinq ans, et les Florentins, fatigués des impôts établis jusqu'alors, voulurent les renouveler, pour les mettre en proportion avec les richesses des contribuables (1427); ils décidèrent que les impôts seraient établis sur les biens, et que celui qui aurait cent florins de fonds paierait un demi-florin. Comme pour la répartition, on réunissait tous les biens de chaque citoyen,

(1) Machiavelli, lib. IV.

(2) Machiavelli, lib. IV.

ce que les Florentins appellent *amonceler* ou *accatastare*, cet impôt fut nommé *il catasto*, haï des grands autant que béni du peuple, qui fut enchanté aussi de la générosité de Jean de Médicis, car Jean soutint l'impôt dont il devait être frappé plus que personne à cause de ses grandes richesses : *sa renommée et son autorité s'élevèrent jusqu'aux étoiles*. Et on se rappela l'histoire de Pierre Albizzi qui avait soutenu la loi de l'admonétement, quoiqu'elle fût destinée contre lui. Le peuple, emporté par son triomphe et voulait donner à la loi un effet rétrograde , la prudence de Jean de Médicis prévint ce danger et maintint la tranquillité publique.

La paix avec le duc de Milan est conclue à Ferrare par la médiation d'un légat du pape ; mais Visconti en viole aussitôt les conditions ; la ligue reprend les armes, et les Milanais sont complétement battus à Maclovio. Cette défaite ramène le duc à la paix. Florence avait conçu de la jalousie contre Venise qui s'agrandissait seule, et Venise se défiait de la lenteur de Carmagnola à poursuivre ses succès (1428.). La paix fut donc conclue : les villes de la Romagne furent rendues aux Florentins : Brescia resta aux Vénitiens, auxquels le duc céda Bergame et son territoire. Florence avait dépensé trois millions cinquante mille ducats dans cette guerre, d'où elle ne tira que la gloire d'avoir entravé de nouveau la fortune des Visconti.

CHAPITRE IX.

EXPÉDITION DE LUCQUES.

Jean de Médicis allait mourir (1429) ; ce citoyen laissait en héritage à son fils Côme ses grands biens et cette qualité qui fonde les maisons, leur donne le temps d'amasser des forces et du crédit, cette qualité par où les premiers

Médicis se rendirent fameux : la prudence. Jean avait augmenté ses richesses, établi son influence, sans jamais aventurer sa fortune ; ainsi nous avons vu Silvestre Médicis laisser porter aux Alberti tout le poids de l'audace et des revers, et maintenir sa famille à Florence. Jean devint plus illustre par l'éclat de ses successeurs qu'il ne l'avait été par lui-même ; mourant, il appela ses fils Laurent et Côme, et leur recommanda de pratiquer cette vertu qui avait mené déjà si haut sa maison.

Dans beaucoup de journaux et de mélanges anciens, on trouve le discours qu'il fit alors à ses fils : « Je connais, leur dit-il, que je vais mourir, mais je ne m'en attriste point, je me conforte, passant des inquiétudes humaines à l'éternel repos, en voyant que ce n'est point par des accidens ou des désordres, mais par l'arrangement de la nature, que je marche où va toute chose. Je fais ce passage avec une âme joyeuse, puisque je vous laisse les richesses immenses que Dieu m'a accordées, et que je meurs si bien dans la grâce des bons citoyens et du peuple, que si vous ne vous écartez pas des coutumes de vos ancêtres, vous vivrez dans votre patrie en sûreté et honorés. Je vous conseille une chose par-dessus toutes les autres, c'est que vous n'usiez pas du palais comme si vous en faisiez boutique. Et prenez des faveurs et des dignités du peuple, ce qu'il vous donnera, sans vous enorgueillir des voix et des honneurs qui en ont souvent conduit d'autres à la plus grande misère. Tenez surtout le peuple en paix et la place riche. Evitez d'aller devant des juges, afin que la justice ne périsse pas par vous : car qui empêche la justice, périt par la justice. Je regrette de vous laisser divisés en partis et en partialité ; mais si vous vous souvenez de moi et si vous rappelez la manière dont je me suis gouverné à travers les divisions de mes concitoyens, j'espère que non seulement vous vous maintiendrez, mais que vous augmenterez votre réputation dans cette ville. » Après ces mots, il recommanda à ses fils leur mère, et il mourut regretté partout. De l'avis général, il fut grand et libéral, prompt à secourir les besoins de ses amis et de sa patrie. Son aspect était sévère et mélancolique ; mais quand on l'abordait, on

trouvait sa conversation aimable et gaie ; privé d'éloquence, mais doué d'une merveilleuse sagesse, religieux et charitable, on lui reprocha seulement que ses vertus étaient calculées (1).

On trouve aussi dans les mémoires du temps qu'il fut porté au tombeau découvert, et que Côme et Laurent ses fils suivaient avec vingt-huit Médicis, vêtus de brun, et tous les ambassadeurs de l'empereur, du roi, des Vénitiens et autres puissances qui se trouvaient dans la ville ; ces témoignages furent regardés comme un grand et bel honneur, et l'enterrement coûta plus de trois mille florins d'or.

Une révolte de Volterre (1429), qui ne voulait pas payer l'impôt du *catasto*, et qui fut perdue et reconquise au même instant, intéresse peu l'histoire, animée par l'ardeur de Rinaldo et des Florentins, dont l'ambition se dirigea vers Lucques ; la plèbe commençait à devenir ambitieuse à l'exemple de ses chefs, à songer à agrandir son territoire : on apprit à Florence que Niccolo Fortebraccio avait attaqué quelques châteaux de Lucques ; déjà le bruit courait que c'était par le conseil de Rinaldo ; à cette nouvelle, des groupes nombreux de citoyens se forment dans la ville ; on parle vivement de l'attaque de Fortebraccio ; on veut que la guerre soit déclarée à Lucques ; le parti Médicis aussi veut la guerre et se trouve agir avec Rinaldo ; Niccolo d'Uzzano et son parti s'y opposent, et on vit alors ce même peuple qui n'avait pas voulu la guerre contre le duc de Milan pour défendre son indépendance, la demander contre Lucques, tandis que les grands et Niccolo d'Uzzano la repoussaient, tant la multitude, dit Machiavel, est plutôt prête à s'emparer du bien d'autrui qu'à conserver le sien, tant les hommes sont plus dominés par l'espoir d'acquérir que par la crainte de perdre !

Les espérances des Florentins s'exaltaient par la nouvelle des succès de Fortebraccio et par les lettres des gouverneurs des frontières de Lucques. Ce qui acheva d'enivrer le peuple, ce fut l'ambassadeur même de Lucques, qui, mécontent de son maître Guinigi, seigneur de Luc-

(1) Ricordi di G. Morelli. Delizie, etc.

ques, le trahit et poussa les Florentins à l'entreprise. Le peuple alors demande la guerre à grands cris; les seigneurs font sonner la cloche pour assembler les trois conseils, du peuple, de la commune et des deux cents (1429), ce qui fait que cinq cents hommes se réunissent au palais. Niccolo da Uzzano blâme le premier l'entreprise : « Lucques est guelfe et amie de Florence, et si dans ce siècle il faut oublier la justice, qu'on songe donc à l'intérêt et qu'on ne marche pas à des dépenses et à des dangers certains pour un succès douteux ; car les Vénitiens ni le duc de Milan ne laisseront pas faire une telle conquête à Florence. Le duc secourra Lucques en secret, charmé de voir Florence s'affaiblir dans une guerre qui la lui rendra plus facile à vaincre. Il faut augmenter à Lucques la haine du tyran, y exciter les ennemis de Guinigi, et Lucques opprimée se jetera enfin dans les bras de Florence, tandis qu'en l'attaquant on lui rendra l'énergie avec la liberté, pour s'en faire une ennemie indomptable. »

Rinaldo se lève à ces mots pour combattre son ami et justifier l'entreprise : il la considère de haut : « Cette entreprise est nécessaire à notre état, dit-il, pour assurer à la fois notre ville de Pise dont Lucques est si voisine, et toute la république, puisque Lucques est la porte par laquelle entrent en Toscane, du côté de la Lombardie, non seulement les Visconti qui nous menacent sans cesse, mais les princes et les empereurs d'Allemagne; éloignons de Florence les combats autant que Florence est loin de Lucques, et retardons l'ennemi pour l'affaiblir. Niccolo d'Uzzano, qui aime tant sa patrie, comprend ce que je dis, il craint les difficultés; mais si nos pères et nos aïeux avaient eu tant de crainte, nous ne serions jamais devenus maîtres de Pise ni de Cortona, ni même de Pistoïa, de Volterre et d'Arezzo, et s'il fut sage pour nos anciens, dans l'enfance de cette république, de n'avoir pas étendu leurs pensées au-delà de Montebuoni, de la Roche de Fiesole, de Simifonte et de tels lieux, c'eût été un malheur dans sa jeunesse de n'avoir pas pensé à des choses plus grandes, comme à nous ce serait une infamie, un blâme éternel, si avec nos bras robustes, et nés dans les meilleures années et dans la virilité

de notre république, nous n'appliquions pas nos âmes à nous venger de nos ennemis et à soumettre glorieusement à cet empire ceux qui ont tenté notre ruine. Ce qui, loin de déplaire à Dieu, comme le prétend Niccolo, lui est, j'en suis sûr, très agréable, puisqu'il voit dans l'union des Etats plus de bien et moins de scélératesse, car tant de petits seigneurs, tant de communes, tant de lieux francs, que semblent-ils, sinon autant de nids de voleurs et de malfaiteurs? La Toscane fut ainsi pleine de sang, de rapine et de cruauté, quand elle fut divisée; pas de château si vil qui n'eût ses factions; ces maux cessèrent en partie lorsque notre heureuse et sainte république devint puissante et forte pour tenir en frein les méchans, d'où ce n'est pas tant pour notre bien et notre gloire que pour le service et l'honneur de Dieu qu'il faut former un corps capable de se soutenir soi-même et de défendre les autres. N'en délibérons plus, et comme nous, dans nos jeunes ans, nous avons pris part à la guerre de Pise avec nos pères, et que nous en pouvons parler à nos enfans, en leur disant : Ici campa l'armée, là se livrèrent les batailles, par cette porte on entra dans la ville, tel y fut commissaire et mérita les louanges, tel autre se couvrit d'infamie, qu'ainsi nos fils conduisent l'entreprise de Lucques, et la content un jour à leurs enfans pour exciter par des exemples toujours nouveaux notre postérité à perpétuer la gloire du nom de Florence et augmenter son empire. » Après ce discours, les cris et les acclamations montrent déjà que Rinaldo a la majorité ; on va aux voix, il se trouvent 339 fèves noires, et les blanches ne sont que 99. L'entreprise est résolue (1).

On crée les dix pour diriger la guerre, et on lève les troupes à pied et à cheval; Astorre Gianni et Rinaldo Albizzi sont nommés commissaires, et on stipule avec Fortebraccio qu'il livrera toutes les places dont il s'est emparé et qu'il continuera la guerre au service de la république. Les commissaires arrivés sur le territoire de Lucques se partagent le pays; Astorre descend dans la plaine vers Comaggiore et Pietro-Santa, et Rinaldo se porte vers les montagnes; ils

(1) Am., lib. XIX.

jugeaient que dès que la ville aurait perdu son territoire il serait facile de s'en rendre maître. Ils s'emparèrent de beaucoup de places, mais leur conduite fut vivement condamnée; Astorre saccagea les plaines avec une cruauté atroce, et les habitans vinrent implorer la pitié de la république en racontant leurs misères dans les rues de Florence, et en rappelant leur fidélité guelfe. Rinaldo fut accusé d'avoir pris pour lui-même les bestiaux et le butin enlevés à l'ennemi; apprenant cette accusation, et furieux, il arrive tout-à-coup à Florence sans avoir obtenu de congé, et vient se justifier devant les dix. On nomme d'autres commissaires, Neri de Gino Capponi et Alamanno Salviati.

Neri Capponi s'opposa en vain à une singulière entreprise du grand Brunelleschi (1430), architecte qui, déjà fameux par la coupole de Florence, s'imagine tout-à-coup qu'il peut rendre ses concitoyens maîtres de Lucques.

Excité par Rinaldo des Albizzi, par un désir de gloire, par l'idée d'égaler Archimède, il essaie de démontrer que d'après la situation de Lucques près du Serchio, on peut l'inonder, et il est si bien secondé de ses partisans que les dix ordonnent de tenter l'entreprise. Neri Capponi qui connaissait le lieu, soutenait que la chose ne pouvait réussir, qu'il fallait s'occuper plus sérieusement, et que ces projets si beaux sur le papier sont le plus souvent vains et ridicules quand ils sont mis en œuvre. Mais il ne put ni par ses raisonnemens ni par ses prières obtenir qu'on envoyât une commission visiter le lieu. Brunelleschi alla seul au camp l'examiner et raisonner avec les chefs de l'armée pour faire son rapport aux dix. Tout était public dans Florence, et déjà la ville répétait que Lucques serait inondée et portait au ciel le génie et l'adresse de Brunelleschi. Le même bruit s'était répandu dans l'armée, de sorte que Brunelleschi, arrivé au camp, ne trouva pas un condottiere qui osât s'opposer à sa décision; retourné à Florence, il n'eut aucune peine à emporter la chose, encore que Neri fît deux jours de résistance, et dît que l'entreprise était une folie. On ordonne que le camp se rapproche de Lucques autant que possible; un grand nombre de sapeurs ont ordre d'exécuter les ordres de Brunelleschi dont le dessein était de retenir avec

une écluse le cours du Serchio, de le détourner dans le fossé de Lucques en y conduisant tous les ruisseaux d'alentour; puis, quand le moment serait venu, de tout laisser fondre impétueusement sur la ville.

Quand l'ouvrage de Brunelleschi fut achevé, il arriva ce que Neri Capponi et d'autres avaient prévu, c'est que le seigneur de Lucques avec peu d'effort rejeta l'eau sur le camp Florentin, si bien que le camp fut obligé de déloger à la grande raillerie de ceux qui avaient conseillé l'entreprise et surtout de Brunelleschi, contre lequel les Florentins, sans se souvenir qu'ils l'avaient tant loué selon leur légèreté, firent tout de suite une chanson où ils bafouaient son ridicule artifice, chanson répétée dans les rues par les enfans, et qui transperça amèrement l'ame sensible de ce grand homme (1).

(1430) Ce que Uzzano avait prévu se vérifia de même: Lucques demanda des secours à Philippe-Marie, et ce prince, pour ne pas la secourir ouvertement, feignit de congédier François Sforze qui marcha aussitôt à Lucques avec sa troupe. Mais les Florentins achètent Sforze déjà vainqueur qui se retire; le duc de Milan envoie Niccolo Piccinino pour lui succéder avec les mêmes apparences, et comme ce général s'avançait afin d'entrer à Lucques, l'armée florentine entreprend de l'arrêter sur les bords du Serchio, et selon la fortune militaire de cette république, elle est complètement battue.

Cette défaite consterne la république, et comme la guerre avait été entreprise par le vœu unanime des citoyens, les chefs du peuple ne sachant qui attaquer, calomnient ceux qui l'ont dirigée; ils renouvellent les accusations contre Rinaldo, et ils accusent avec violence Jean Guicciardini, le dernier commissaire qu'ils disaient vendu, et qui se vit menacé d'une accusation publique.

La guerre recommence; de nouveaux combats sont livrés; le duc de Milan redevenait menaçant; Florence épouvantée renouvela son alliance avec Venise; la guerre fut soutenue en Lombardie et en Toscane. Les deux partis se

(1) Commentarii di Neri di Gino Capponi. — Ammirato, lib. XX. — Poggio, lib. VI.

livrèrent un grand nombre de combats avec des succès différens, et enfin lassés également de cette guerre (1433), ils conclurent une paix par laquelle Florence, Lucques et Sienne abandonnèrent les places qu'elles avaient conquises, et rentrèrent dans le territoire qu'elles possédaient avant la guerre.

Machiavel a trop bien signalé le danger de n'avoir pas de troupes nationales pour que nous ayons cru devoir en parler; Florence et Venise manquèrent d'armée; les Visconti dont l'habileté dominait les hommes, n'eurent pas non plus de troupes réglées; le courage militaire se perdit; ce fut un des plus grands malheurs de l'Italie.

CHAPITRE X.

BRUNELLESCHI, GHIBERTI, DONATO, MASACCIO, ETC.

Entre les seigneurs que la fréquence des magistratures nous a montrés, il faut remarquer quelques grands hommes artistes, que nous n'avons pu signaler à travers des crises politiques si bruyantes: Filippo Brunelleschi, lui qui voua sa vie à deux grandes pensées, celle de faire renaître la bonne architecture en méritant une renommée digne de celle de Cimabue et de Giotto, et celle d'élever la coupole de Santa-Maria del Fiore; Ghiberti qui fit ces portes de Saint-Jean que Michel-Ange jugeait dignes d'être les portes du paradis. Et tandis que Florence défendait son indépendance contre le duc de Milan, qu'elle s'emparait successivement d'Arezzo, de Pise, de Cortona, et voulait Lucques, tandis que ses richesses devenaient toujours plus considérables et sa politique plus habile, les beaux-arts déjà relevés par Giotto et Cimabue, prenaient cet essor qui n'atteindra son dernier éclat qu'au XVI[e] siècle. Les citoyens riches les favorisaient; ainsi les Médicis, les Albizzi, les Accajuoli

décoraient des chapelles, élevaient des palais et faisaient retracer leurs images. Les arts majeurs et les arts mineurs commandaient aussi de beaux travaux.

En 1420, lors de ces temps prospères et glorieux du gouvernement des Albizzi, après la mort de Ladislas, on avait voulu élever la coupole sur la cathédrale de Florence: c'était une œuvre si difficile que depuis la mort d'Arnolfo Lapi, qui avait bâti la cathédrale, personne n'avait osé la tenter. Brunelleschi fut chargé de ce grand travail; il avait mérité d'être choisi par les savantes études, le long séjour à Rome, les continuelles fatigues auxquelles il s'était consacré dans ce but: délicat et chétif comme Giotto, sa persévérance fut admirable : il avait mis des années à convaincre la seigneurie de sa capacité; il l'avait excitée d'abord à faire venir à Florence les plus fameux architectes de l'Europe pour leur proposer d'élever la coupole; ceux-ci conviés de France, d'Allemagne, d'Italie, renoncèrent à l'entreprise. Brunelleschi retourna à Rome pour s'y faire chercher. Enfin la seigneurie voyant ses travaux et les difficultés, lui donna l'œuvre à tenter, et bientôt lui adjoignit Lorenzo Ghiberti. O douleur pour Brunelleschi! cette coupole si ardemment désirée, cette coupole la pensée de sa vie, qu'il avait achetée par tant d'années d'application et de tourmens, un autre en aurait avec lui l'honneur qui n'en méritait rien, car Ghiberti était sculpteur et non architecte. Mais pourquoi Ghiberti ne se retirait-il pas lui-même? On est d'autant plus affligé de le voir rester, malgré la douleur qu'il causait à Brunelleschi, que dans sa jeunesse, appelé avec celui-ci, avec Donato et autres, à concourir pour les portes de Saint-Jean, où étaient déjà placées celles d'Andrea de Pise, mais où il en manquait trois qu'on voulait dignes des premières, Brunelleschi et Donato, à la vue du modèle présenté par Ghiberti, dirent qu'il méritait les portes. Ghiberti avait alors vingt ans; il avait été aidé par son père, orfèvre, pour ce modèle, mais il fit les trois portes à lui seul; il mit vingt-deux ans à l'ouvrage et fit un des plus beaux chefs-d'œuvre qui soit sorti des mains de l'homme. Ces portes représentent l'histoire de l'ancien et du nouveau *Testament*, avec des figures graves, délicates, par-

faites, des positions nobles et exquises, pleines de grâce et de majesté.

Brunelleschi désolé de voir Ghiberti persister à diriger les travaux avec lui, se couche et fait le malade ; les maitres maçons, les ouvriers, le conseil qui dirigeait l'entreprise, l'art de la laine qui avait la charge de ces travaux, chacun va le trouver, il répond : — Demandez à Ghiberti ! Et toujours : — Demandez à Ghiberti. — Cependant Ghiberti ne sait qu'ordonner ; les travaux s'arrêtent, on attend que Brunelleschi soit rétabli, mais lui reste au lit, et à chaque question : — Demandez à Ghiberti. — Un jour on lui dit : — Ghiberti ne sait rien commander sans vous. — Oh bien ! moi, s'écrie Brunelleschi, je saurais commander sans lui. —

On comprit enfin la vérité : on laissa à Ghiberti les appointemens d'un travail qu'on lui retira, et Brunelleschi conserva seul la direction de cette grande et audacieuse entreprise. Nous l'avons vu tenter en vain de détourner les eaux du Serchio pour noyer Lucques. Ces grands hommes artistes qui obtenaient les magistratures, partageaient leur vie entre l'art et la politique ; chargés de travaux républicains par les arts majeurs qui ne cherchaient que la gloire et l'embellissement de Florence, ils prenaient part aux affaires, tantôt comme seigneurs, tantôt comme faisant l'honneur et le charme de la patrie.

Brunelleschi travailla pour la commune, la seigneuriet la noblesse, les marchands, pour l'art des bouchers, l'ar, des charpentiers, etc. En 1423, tandis qu'il travaillait à la coupole, il fut tiré au scrutin seigneur pour le quartier de Saint-Jean, en mai et juin, et il exerça très bien sa charge. Côme de Médicis lui avait commandé un palais dont Brunelleschi fit le plan avec enchantement, en remerciant le sort de lui donner à bâtir une maison comme il l'avait longtemps rêvée, et pour un homme qui avait le moyen de la faire bâtir magnifiquement ; il mit dans son plan ce qu'il y avait de beau et de commode pour un palais : ce devait être vaste, élégant et riche ; mais Côme, qui craignait l'envie et non la dépense, trouva le plan trop beau, ne l'exécuta pas et le regretta beaucoup plus tard. C'est

lui qui disait n'avoir jamais parlé à un homme d'autant d'intelligence que Brunelleschi.

Donato ou Donatello, fameux sculpteur, fut l'ami le plus intime de Brunelleschi, car Brunelleschi eut toutes les qualités, et celle de l'amitié; ils vivaient, travaillaient ensemble et s'entretenaient souvent des difficultés de l'art. Chacun sait qu'un jour Donato montra à Brunelleschi un Christ en bois qu'il venait d'achever; Brunelleschi regarde la statue en riant, et comme Donato inquiet lui demande son avis : Tu as mis en croix un paysan, lui répond l'autre, et non pas Jésus-Christ qui avait un corps délicat et le plus parfait qui fut jamais. — S'il était aussi facile de faire que de juger, dit Donato blessé, mon Christ te paraîtrait Christ, mais prends du bois et essaie d'en faire un toi-même. — Sur ces mots, Brunelleschi se met au travail et fait un Christ, un Dieu; puis il invite un matin Donato à dîner, et comme ces deux grands hommes étaient allés au marché acheter des œufs, du beurre et des légumes pour le dîner, Brunelleschi donne sa clef à Donato et lui dit d'aller le premier chez lui et qu'il va le suivre. Donato qui portait les œufs, le beurre et les légumes dans son tablier, entre chez Brunelleschi, voit le Christ, et, en l'examinant, il laisse tomber d'admiration tout le dîner, ce que voyant Brunelleschi en entrant, il se prit à rire, flatté de l'étonnement de Donato : — Que fais-tu, Donato, lui dit-il, comment dînerons-nous? tu as versé tout par terre? — Pour moi, répond Donato, j'ai eu ma part ce matin, si tu veux la tienne, prends-la, mais pas plus. A toi il est donné de faire les Christs et à moi les paysans. —

Côme de Médicis avait aussi une grande amitié pour Donato, qu'il fit sans cesse travailler, et auquel il laissa de quoi vivre indépendant. Donato fit de beaux travaux pour l'art des faiseurs de cuirasses; c'est lui qui jurait par sa meilleure statue, à laquelle il disait en l'achevant : Parle, parle! ou tu seras malade!

Mais pourrions-nous oublier ce Masaccio, ce peintre mort à vingt-six ans (1), après des travaux si beaux, des chapelles si admirables qu'elles furent étudiées par tous

(1) C'est ce que dit Vasari; d'autres le font mourir plus âgé.

les grands peintres après lui, par Perugin, Léonard de Vinci, fra Bartolommeo, Michel-Ange, André del Sarto; en un mot par tous les maîtres, et par Raphaël enfin, qui prit de Masaccio sa belle manière et qui copia de lui, au Vatican, la sortie d'Adam et d'Eve du paradis.

Ainsi Masaccio, à vingt-six ans, avait obtenu un nom immortel et mourait couvert de gloire à l'âge où d'autres hommes commencent à vouloir vivre. Sol et siècle féconds, où les enfans mêmes méritèrent des couronnes! Une foule de noms illustres se pressent autour de ceux-ci: Lucca della Robbia, sculpteur; Ucello, surnommé ainsi pour ses excellentes peintures d'oiseaux; Michelozzo, sculpteur et architecte illustre, très-aimé de Côme de Médicis qu'il accompagna en exil à Venise; fra Giovanni da Fiesole, peintre; Léon Batista Alberti; fra Filippo Lippi, peintre carmélite, qui contempla, enfant dans son couvent del Carmine, la chapelle de Masaccio et devint peintre ainsi; il aimait si passionnément les femmes qu'il n'avait d'autre moyen de calmer sa flamme si elle était malheureuse, qu'en retraçant l'image de celle qu'il adorait. Cette passion, chez lui terrible, le fit un jour s'échapper par la fenêtre au péril de sa vie, de chez Côme de Médicis où il travaillait de force; mais Côme, qui avait beaucoup d'amitié pour Lippi, effrayé désormais le laissa libre, en disant que les génies, rares dans leur excellence, sont des formes célestes et non des ânes de voituriers (1). C'est tout dire de Lippi que d'ajouter qu'il égala souvent Masaccio et fut imité de Michel-Ange.

Il faudrait nommer aussi Ghirlandajo, un des meilleurs peintres florentins, et bien d'autres dont l'histoire serait trop longue et trop belle; ils peignaient les églises, les couvens, travaillaient pour le palais public, les arts majeurs et mineurs. D'autres excellens peintres à Arezzo, Sienne, Ferrare, Padoue, Venise, Mantoue, Bologne, se distinguaient à côté de cette école florentine, la plus brillante et la plus nombreuse.

(1) L'eccellenze degli ingegni rari sono forme celleste e non asini vetturini. (Vasari.)

CHAPITRE XI.

EXIL DE CÔME DE MÉDICIS.

Côme de Médicis, depuis la mort de Jean son père, s'était occupé davantage des affaires et avait vivement inquiété Rinaldo des Albizzi ; la ville se partageait entre quelques familles puissantes ; Côme avait la sagesse de son père, un esprit plus elevé; il était plus habile, plus aimable, plus ambitieux, plus grand ; il disposait de ses richesses avec une générosité plus intentionnée; mais il gardait en tout la mesure, et, comme ses ancêtres, il devait ménager et dominer la fortune.

Niccolo da Uzano était mort la même année de la paix (1433), puissant jusqu'à la fin et laissant une grande réputation. Quoiqu'il eût redouté Jean et Côme de Médicis, il n'avait jamais voulu les attaquer de front, soit à cause des guerres extérieures; soit par prudence ; il s'était refusé aux invitations de Barbadoro, qui avait été une fois le presser de se joindre à Rinaldo pour abaisser les Médicis, et par un jeu sur son nom, il lui avait souhaité un esprit plus mur et une *barbe d'argent*. Mais lorsque Uzano fut mort et la guerre finie, Rinaldo ne cacha plus sa crainte ; il voulait se venger des Médicis, car c'était leur parti qui avait mené les calomnies contre lui durant la guerre de Lucques ; quoique ce parti eût voulu l'entreprise, comme la guerre avait été dirigée le plus souvent par le parti opposé, les amis des Médicis avaient sans cesse attaqué les mesures du gouvernement. Des exemples domestiques d'ailleurs tourmentaient Rinaldo ; il se rappelait Pierre Albizzi son oncle, non seulement chassé du gouvernement par Silvestre Médicis, mais décapité plus tard. Il voyait Côme chéri de la plèbe et entouré d'amis ; il le savait prudent, difficile à tromper, et il voyait avec impatience à côté de lui pour l'aider, Averardo de Médicis et Puccio Pucci. Celui-ci bien

que de l'art mineur, était si sage et si estimé que le parti s'appelait de son nom, plus que de celui de Médicis; Averardo était sûr, audacieux, prompt de la parole et de la main.

La fureur des partis se rallume : Rinaldo, chef du sien, ne cesse plus de prier et de presser tous les citoyens qu'il croyait pouvoir devenir gonfaloniers, de prendre les armes pour défendre la patrie contre un homme auquel la corruption de quelques citoyens et l'ignorance du plus grand nombre allait livrer la souveraineté de Florence; ses menées et celles du parti contraire tenaient la république dans un perpétuel état de haine et de soupçons. Chaque fois qu'on nommait les magistrats, on disait combien chaque parti en comptait de son côté, et toute la ville se soulevait à l'élection de la seigneurie. Chaque affaire portée devant les magistrats, n'offrit-elle aucunintérêt, était pour eux un sujet de division; dans les délibérations nul secret : on soutenait indifféremment au gré du parti le bien et le mal; les bons comme les mauvais citoyens étaient également diffamés; pas un magistrat enfin ne remplissait la tâche que les lois lui imposaient.

Rinaldo, prévoyant que Bernardo Guadagni pouvait devenir gonfalonier, paie ce que celui-ci devait d'impôt, afin que ses dettes envers la république ne puissent l'écarter de cette place; la famille de Guadagni avait été en amitié et en haine successives avec les Albizzi. Lorsqu'on procéda au tirage de la seigneurie, la fortune, avide de nos discordes, dit Machiavel, voulut que Guadagni fût nommé gonfalonier (1 sept. 1433); Rinaldo va le trouver aussitôt et lui représente le danger où est la république : « Il n'y a qu'un moyen de sauver Florence, c'est de perdre Médicis, que la faveur populaire et ses excessives richesse, rendraient maître de la république. Que Guadagni se souvienne avec quelle facilité messire Silvestre de Médicis avait su borner injustement la puissance des Guelfes, pour lesquels le sang de leurs ancêtres a été versé; qu'il ne craigne rien puisque tous les amis de Rinaldo seront en armes pour l'aider; qu'il convoque le peuple et forme une balia; le peuple dérouté ne défendra pas plus Médicis qu'il

ne défendit jadis Georgio Scali, et les richesses de Médicis ne seront plus à redouter en passant dans la main de la seigneurie. » Guadagni déjà gagné cède, la chose est résolue, on ne perd pas un seul moment, et au septième jour de sa magistrature, Côme est cité pour comparaître devant le gonfalonier; Côme, averti des événemens qui se préparaient, revenait alors du Mugello (1); plusieurs de ses amis le détournaient d'obéir; mais il rejette leurs conseils, se repose sur son innocence et sur la bienveillance de la seigneurie. Aussitôt que Côme est arrivé au palais où il est arrêté, Rinaldo sort de sa maison suivi d'un grand nombre d'hommes armés et bientôt après de tout son parti; il se rend sur la place publique, où la seigneurie convoque le peuple et crée deux cents membres de balia pour réformer le gouvernement. La ville, en apprenant l'emprisonnement de Côme, se soulève, tous s'agitent, et ceux qui l'aiment et ceux qui le veulent mort. On parle vivement de réforme, d'exil, de mort sur la place, où le sort de Médicis et les affaires sont vivement disputés.

Durant ce temps, Côme avait été enfermé dans l'*Alberghettino*, c-est une chambre dans la tour du palais, de la même grandeur que la tour entière; entendant de son étroite prison les cris du peuple, le bruit des armes, les appels à la balia, il douta plus d'une fois de sa vie; il s'était abstenu de manger. craignant le poison et n'avait pris qu'un peu de pain. Frédéric Malavolti qui en avait la garde, le rassure, lui dit qu'il ne se rendrait pas l'instrument d'une scélératesse, et, pour le distraire, il mange avec lui et fait venir à leur table un familier du gonfalonier, appelé Fargagnaccio, homme aimable et facétieux. Côme qui savait que le gonfalonier consentait à la ruine des Médicis, parce qu'on avait payé ses dettes, songe à le gagner lui-même; il donne à Fargagnaccio un bon sur l'hôpital de Santa-Maria-Novella, de mille cent ducats, mille pour le gonfalonier et cent pour lui, en suppliant le gonfalonier de lui parler. L'argent fut payé et Bernard adouci cessa de parler de mort et s'entendit avec les Prieurs et les colléges pour un exil. Mais pour s'excuser mieux, il fit sonner un

(1) Ricordi di Cosimo dei Medici. J. Lamii, Deliciæ eruditorum.

parlement et remplit la place de gens armés. Le parlement forma une balia de deux cents pour pacifier l'État, comme lors de l'exil des Alberti, avec droit de tout faire excepté de toucher le *catasto* ou de brûler la bourse des charges. La balia déclara que Côme de Médicis était exilé pour cinq ans à Padoue (sept. 1433), son frère Laurent à Venise pour deux ans, Averardo à Naples pour dix ans, et Julien son fils à Rome pour deux ans; d'autres parens furent exilés aussi.

Elle exclut des charges pour dix ans toute la famille des Médicis, excepté les descendans des Veri. On doubla bientôt le temps de ces exils en rangeant la famille des Médicis entre les grands (1). On tira des bourses le gonfalonier qu'on voulut, et on mit dons le *borsellino* les Prieurs qui plaisaient. Malgré la défense, on ordonna un nouveau scrutin; et on voulut que le conseil du peuple et celui de la commune se tirassent de la bourse du conseil des deux cents; on fit des exclusions d'hommes et de bourses pour trente ans, en convenant que, s'il manquait de citoyens, on appellerait qui on voudrait avec l'approbation des seigneurs et des colléges. C'était des mesures tout en faveur du gouvernement qui reserrait le pouvoir. Côme supporta avec une âme forte et un visage gai sa condamnation ; il dit qu'en quelque lieu qu'il fût. sa personne et ses richesses étaient au service de la république. Il pria qu'on préservât sa sortie et sa vie.

Mais quoique trois ambassadeurs de Venise fussent venus demander sa délivrance et offrir de le tenir à Venise, et que le marquis de Ferrare eût cherché à le faire évader : « Ils me retinrent cependant jusqu'au trois octobre, pour deux raisons, dit Côme de Médicis en racontant ces événemens dans ses *Ricordi;* la première afin d'obtenir de la balia de gouverner la terre à leur mnnière par le menace de me faire mourir, ce qui forçait les amis et les parens que j'avais dans la balia, à délibérer ce qu'on portait devant eux; la seconde raison fut qu'ils crurent qu'en me tenant en prison et en m'empêchant d'agir, il me feraient faire faillite ; mais cela ne leur réussit pas, et nous ne per-

(1) Ricordi di Cosimo dei Medici. — Ricordi di G. Morelli.

dîmes pas crédit, car de grandes sommes d'argent nous furent offertes par des marchands étrangers et par des seigneurs, et envoyées à Venise. Enfin, voyant qu'ils ne réussissaient pas à me faire faire faillite, Berdardo Guadagni accepta du capitaine de la guerre cinq cents florins, et de l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle cinq cents florins, qu'il eut comptant; Mariotto Baldovinetti reçut huit cents florins; et la nuit du 3 octobre, ils me tirèrent du palais et me menèrent hors la porte San-Gallo, montrant par là peu de courage, car s'ils avaient voulu de l'argent, j'en aurais donné dix mille et plus pour sortir de péril. »

Il sembla que la patrie fût délivrée; les grâces comblèrent le gonfalonier et ceux qui avaient aidé à l'exil de Côme; les noms des fils, neveux et parens du gonfalonier furent remis dans les bourses, d'où ils avaient été rejetés dans d'autres temps; on lui donna pour un an le *capitanato* de Pisa. Tous les autres eurent des faveurs diverses et remarquables. Corso Corsi fut fait pour deux ans provéditeur de la chambre; Spini obtint le rappel de l'Antella; Scelto, le bannissement de son frère déjà banni pour vol; Sannini obtint la charge du sel pour deux ans; on restitua cinq cents scudi à Baldovinetti qui les avait payés pour une condamnation; Luti obtint la podesteria de Vinci pour un an, et Marchi, la roche de Livourne pour un an.

CHAPITRE XII.

CHUTE DES ALBIZZI ET RETOUR DES MÉDICIS.

(1433) Le triomphe des Albizzi n'était que pour un jour; Côme en conservant la vie conservait sa puissance! on ne l'avait privé ni de ses richesses ni des moyens de

(1) Ammirato, lib. XX.

rentrer; en se déclarant son ennemi, en établissant une guerre ouverte, Rinaldo faisait dépendre sa sûreté des revers de Côme. Trop convaincu des nombreux dangers qui l'environnaient, il voulait rétablir l'influence des grands, créer un fort pouvoir au sommet de l'Etat qui préservât la république de l'autorité d'une seule famille. Dans cette pensée, il rassemble un grand nombre de ses amis et leur dit qu'ils avaient rendu leur ruine inévitable en se laissant vaincre par les prières, les larmes et l'argent de leurs ennemis ; que dans peu ils auraient à pleurer à leur tour; mais leurs prières ne seront point écoutées, les cœurs se fermeront à leurs larmes, et ils paieront l'intérêt de leur argent par l'exil, les tourmens et la mort. L'inaction eût été préférable à ce vain mouvement qui avait laissé la vie à Médicis et qui avait maintenu ses amis à Florence; il fallait ou ne pas attaquer la puissance ou l'écraser. Une seule ressource leur reste, c'est de fortifier la ville pour en repousser leurs ennemis s'ils y voulaient rentrer armés. Une autre ressource s'offre enfin, dont Rinaldo les a entretenus si longtemps, c'est de s'attacher les grands, en leur rendant les emplois de la république, et de s'appuyer de leurs forces, comme leurs adversaires s'appuyent de celles du peuple; ainsi leur parti acquerra plus de talens, plus de considération, plus de courage et de vigueur, seule ressource qui reste pour maintenir leur autorité au milieu d'ennemis si nombreux, et empêcher la ruine complète de leur parti et de la république ! Un des membres de l'assemblée, Mariotto Baldovinetti, s'oppose à cette mesure; il rappelle l'orgueil des grands, leur caractère intraitable, et il ajoute qu'il ne faut pas se livrer à une tyrannie certaine pour éviter les dangers incertains qu'on avait à craindre du peuple. Rinaldo désespéré rompt le conseil en accusant sa destinée.

Le parti des Albizzi se maintenait dans cet état d'inertie sans prendre aucune mesure pour assurer son existence, lorsqu'on intercepte une lettre adressée à Médicis par Agnolo Acciajuoli : il lui faisait connaître les dispositions favorables du peuple et il lui conseillait de provoquer quelque guerre contre Florence ou d'attacher à ses inté-

rêts Neri Capponi : dans le premier cas la république aurait besoin d'argent et le souvenir de la libéralité de Côme frappait plus vivement le cœur de ses concitoyens, et si Neri, d'un autre côté, se déclarait contre Rinaldo, le parti de celui-ci deviendrait si faible qu'il serait incapable de se soutenir plus longtemps. Agnolo est arrêté pour sa lettre, mis à la question et exilé.

(1434) Un an s'était écoulé depuis le départ des Médicis, lorsque Niccolo di Cocco est élu gonfalonier par le sort et avec lui huit membres de la seigneurie tous dévoués aux Médicis. Cette réunion effraie Rinaldo et ses amis. Comme les membres de la seigneurie restaient trois jours avant d'entrer en charge, Rinaldo profite de ce moment pour réunir les chefs de son parti ; il leur représente que le danger est certain, qu'il faut prendre les armes et déterminer les Donato Vellutti, gonfalonier (1), à réunir le peuple sur la place publique, former une balia, casser la nouvelle seigneurie, et en créer une autre au gré du gouvernement en brûlant les bourses des scrutins pour les remplir de noms dévoués. Des amis de Rinaldo, les uns opinent vivement pour adopter cette mesure, les autres la jugent trop hardie, et Palla Strozzi, d'un caractère doux et paisible, fait manquer l'entreprise par ses représentations.

On convient donc de veiller sur les démarches de la nouvelle seigneurie, et à sa première tentative hostile de se réunir armés sur la place de San-Pulinari, voisine du palais.

La nouvelle seigneurie entre en fonctions, et le gonfalonier, pour preuve de sa puissance et de sa fermeté, fait condamner à la prison Donato Velluti, le gonfalonier précédent, comme coupable de malversation des deniers publics. Tout-à-coup, au 26 septembre, (1434) le bruit se répand dans la ville que le palais s'arme, qu'on appelle les soldats, et que la seigneurie prépare le rappel des Médicis. Le gonfalonier cite en même temps devant son tribunal les chefs du parti ennemi, Rinaldo, Peruzzi, Barbadoro; mais Rinaldo court armé, avec les siens, à la place San-

(1) Ce Donato Velluti n'est pas celui que nous avons cité ; le nôtre, gonfalonier plusieurs fois, était mort gonfalonier en 1370.

Pulinari où il est rejoint par Barbadoro, Guasconi, Raffacani, Arigucci, quelques-uns des Bardi, les citoyens de son parti et un grand nombre de soldats sans emploi; ils étaient peut-être six cents. Palla Strozzi, quoiqu'il eût rassemblé un certain nombre de soldats, ne sortait pas de chez lui, non plus que Jean Guicciardini. Rinaldo envoie quelques amis pour les presser et accuser leur lenteur, Jean répond qu'il nuira assez au parti ennemi si, en restant chez lui, il empêche Piero, son frère, d'aller au secours de la seigneurie, et Palla, après plusieurs sollicitations, se rend à San-Pulinari, mais sans armes et accompagné seulement de deux hommes à pied. Rinaldo lui reproche violemment sa conduite, lui dit qu'il a trahi trois fois sa patrie, en sauvant la vie de Médicis, en refusant de s'armer à l'élection de la seigneurie, et en montrant si peu de résolution aujourd'hui. Palla murmure quelques mots qu'on n'entend pas, tourne bride et regagne sa maison.

La seigneurie, durant ce temps, appelait ses amis, Luca Albizzi, frère de Rinaldo mais du parti des Médicis, Valori, Mantelli, Ginori, Capponi, Pitti, mais voyant Rinaldo armé et la ville troublée, déjà, selon le caractère des seigneuries de Florence, elle commençait à s'effrayer, et peut-être Rinaldo plus audacieux ou mieux secondé était le maître de son pays. Elle députe à Rinaldo, Rucellai et deux autres, pour l'exhorter à désarmer puisqu'il n'était pas menacé, et l'assurer que Côme ne serait pas rappelé si une lutte en devait naître. Rinaldo demande une balia.

Mais ses amis l'abandonnent; Ridolfo Peruzzi déclare qu'il ne voulait qu'empêcher le retour de Côme, que la promesse de la seigneurie lui suffit, et il se rend avec tous ses gens au palais où il est reçu avec joie; le parti d'Albizzi s'étonne, et le pape enfin achève de le perdre.

Le pape Eugène IV, chassé de Rome par les Romains, se trouvait alors à Florence; à la première nouvelle du tumulte, il croit qu'il est de son devoir de l'apaiser, et il envoie à San-Pulinari le patriarche Vitelleschi (alors évêque de Recanati, et depuis archevêque de Florence et cardinal), ami de Rinaldo, pour engager celui-ci à se rendre auprès de sa personne et l'assurer qu'il saurait arran-

ger les affaires. Rinaldo se rend avec un corps de troupes à Santa-Maria-Novella où demeurait le pape; le pape lui vante l'autorité qu'il a sur la seigneurie, lui répond des événemens, et Rinaldo indigné contre ses amis, découragé d'une lutte où rien ne le seconde, se livre au pontife et lui confie l'avenir. Eugène IV fait mettre bas les armes au parti, et les amis de Rinaldo vont désarmés au palais, tandis que Rinaldo reste à la cour du pape, ne voulant pas, dit Ammirato, plier sa grande ame.

Mais dernière et vaine confiance! le pape annonçait plus que les luttes civiles n'accordent; le palais avait promis de désarmer, mais loin de là, on remplit Florence de tant de gens armés, durant la nuit, qu'il en vint trois mille à la maison des Médicis, du Mugello et de l'Apennin (1), et le lendemain la seigneurie sonne un parlement où elle arrive en triomphe (29 sept. 1434); elle demande balia et l'obtient; on prévit dès-lors que malgré les prmesses au pape, la balia punirait les révoltés. La balia commence par rappeler Médicis, sans qu'il se trouve quatre fèves contraires (2), et tous ceux de son parti bannis avec lui, ainsi que les Alberti; on renouvelle les scrutins et on délibère des peines à porter contre ceux qui venaient de s'armer contre la république. On parlait déjà de mort, mais l'intercession du pape, qui disait que ce serait doublement lui manquer de foi, sauva les accusés du supplice et le 2 octobre Rinaldo et Ormanno, son fils, furent condamnés à un exil à cent milles de Florence, pour huit ans, ainsi que Peruzzi, Barbadoro et trente et un citoyens de ce parti. Bartolomeo di Cresci, qui fut mis en prison, se pendit à sa fenêtre. Rinaldo ne s'étonna pas de sa sentence qu'il avait prévue, mais avec un sourire amer, il dit, parlant du pape : — Pouvais-je espérer d'être conservé dans ma patrie par celui qui avait été chassé de la sienne? —

(1434) Côme revint en Toscane, depuis Venise, comme dans un triomphe antique. Entré à Florence, aux acclamations du peuple, il se rendit à cheval avec son frère

(1) Ricordi di Cosimo dei Medici.

(2) Idem.

Laurent au palais, où, retenus à souper par les seigneurs, ils passèrent la nuit. Le matin suivant, accompagnés de toute la ville, ils allèrent saluer le pape Eugène, auquel ils attribuaient leur retour.

Les proscriptions reprirent : tous les Peruzzi, tous les Guasconi et d'autres furent faits *grands ;* on exila encore, on augmenta les peines déjà portées. Plusieurs familles florentines se répandirent alors en Italie, la race des Albizzi se trouva à Gaëte et à Césène, les Strozzi à Ferrare; les Peruzzi, mécontens de l'Italie allèrent se faire Français à Avignon, et beaucoup d'autres Florentins se rendirent en d'autres lieux. On renvoya les fils des exilés qui étaient en place, et les seigneurs qui avaient exilé Côme furent, ainsi que leurs enfans, exclus à perpétuité du gouvernement, les uns enfermés et les autres condamnés à de grosses amendes (1).

Ainsi s'établit pour jamais l'influence des Médicis. Mais le gouvernement populaire n'est pas fini : de nouvelles luttes naîtront pour la liberté; les Médicis disputeront sans cesse leur autorité : leur temps est un des plus beaux temps, non pas seulement de Florence, mais de l'histoire du monde : la politique mieux étudiée, enseignée à la jeunesse républicaine par Machiavel, qui cherchait chez les anciens Romains, à Venise, en France, l'exemple d'un gouvernement plus fort que celui de Florence, dont il était si fatigué; l'expérience d'une liberté de deux siècles, l'ambition des Médicis, les souvenirs du peuple, l'esprit des puissantes familles plébéiennes, les beaux-arts, Léon X, Michel-Ange, une foule d'hommes supérieurs, historiens, hommes d'Etat, des intérêts plus étendus, nous feront trouver un charme nouveau à décrire la suite des événemens.

Et adieu donc ici au moyen-âge, au gouvernement des Anziani, des Prieurs, à ces grands citoyens, Aldobrandi, Teghiaio, Guido Guerra, Farinata, Dante, dont nous avons suivi la jeunesse avec tant de plaisir, lui qui, portant la religion, la politique, les passions de son siècle au degré qui les rend sublimes, nous a enseigné l'histoire au son de

(1) Machiavelli, lib. IV. — Ammirato, lib. XV.

la lyre. Adieu à ces batailles héroïques et nationales, aux rives de l'Arbia, aux riantes collines de Sienne rougies du sang florentin, à la plaine de Campaldino où Dante se montra avec tant de valeur, aux combats civils livrés dans la ville même : les arbalètes, les pierres, l'incendie, les barricades se croisent ; le vent porte partout les flammes, les cris de la plèbe s'élèvent jusqu'aux cieux, les ponts sur l'Arno sont bien disputés ; mais le fleuve accoutumé aux luttes, aux cris dont retentissaient perpétuellement ses rivages, n'en poursuivait pas moins en paix son cours brillant, chanté par tant de poètes ! Les grands sont cent fois vaincus, la laine succède à la chevalerie, Florence est une manufacture : plus de guerre, plus d'héroïsme, une plèbe admirable et forte, mais plèbe enfin et seule, sans un sénat, sans un pouvoir qui l'inspire, la ranime et l'élève. Aussi, bientôt les périls où Castruccio et Ladislas jettent cette république craintive, un peuple éperdu à la moindre nouvelle, et mieux réuni sous ses gonfalons pour les luttes civiles que pour la guerre ; la longue domination des étrangers Robert et ses fils, où recourent sans cesse les Florentins. Rappelons-nous leur ironie, leur insolence contre leurs magistrats, leurs passions poursuivies jusqu'au sein des inondations de l'Arno et du déluge du ciel, les fêtes continuelles et les plaisirs où ce peuple heureux célébraient le printemps et la victoire, les beaux jours du soleil et de la liberté. Nous ne verrons plus les désordres bruyans de ces Ciompi qui demandaient deux choses, qu'*on leur donnât le gouvernement de l'Etat et qu'on ne recherchât pas les voleurs*, ni ces longues vengeances guelfes, où le génie des Albizzi voulut former un puissant parti des grands pour l'opposer aux Médicis. Les Albizzi ont disparu pour jamais après leur gouvernement glorieux de plus d'un demi-siècle sous la succession de Pierre, Maso et Rinaldo, avec Arezzo, Pise, Livourne, Cortone acquises ; les fréquentes guerres avec les Visconti ; l'entreprise de Lucques et ces eaux du Serchio, où Castruccio avait manqué périr, et que la main puissante de Brunelleschi voulut détourner sur la ville assiégée, pour les voir retomber

traîtreusement sur le camp florentin. Mais de nouveaux artistes dépasseront Masaccio, Donatello, Ghirlandajo; nous retrouverons les beaux-arts, l'amitié de ces grands hommes, leur rivalité généreuse, ces imaginations nobles et poétiques qui élèvent si haut la vie publique, qui par les dons départis au midi comprennent toutes les émotions diverses et atteignent seules la vie complète! Pays doué du ciel, petit mais délicieux, dont le terrain et l'histoire sont en proportion, où les formes sont les plus belles, et cependant où le pouvoir matériel fut le plutôt brisé, où la basse plèbe releva le plus fièrement la tête, où les artistes, les pontifes, le clergé, sortis des pâturages, luttèrent contre le prestige de la naissance et de l'argent. Pays qui des premiers civilisés sous les Etrusques, et modèle alors d'une confédération habile, libre et forte, réveilla la civilisation au moyen-âge, pratiqua dans sa législation, au XVIII[e] siècle, toute la philosophie de l'époque, et encore aujourd'hui mieux traité du sort que les autres contrées d'Italie; envoie des hommes illustres dans notre Institut, et maintient l'Italie à la hauteur des connaissances en Europe.

Rien dans notre histoire, il est vrai, de comparable aux caractères formés par les écoles ou les aristocraties antiques; rien d'égal à Sparte, aux Thermopyles, à ces batailles, à ces guerres où des troupes innombrales étaient attirées et vaincues par une poignée d'hommes dans tous les coins de la Grèce, au génie de Thémistocle, à la famille des Scipion, à celle des Gracches, à l'intelligence merveilleuse et à l'élévation exquise de Cicéron, au Portique, aux femmes romaines qui avaient le caractère, les idées et presque les mœurs des hommes, à la mort de Marcus Brutus, demandant à ses amis de l'aider à se tuer, au nom de la vertu qu'il n'accusa qu'un instant et qu'il avait étudiée avec eux; rien d'égal à ces beautés, si ce n'est le géant de ces temps peut-être, dont la tendresse, la pitié, la mélancolie, la religion, la profondeur dépassèrent les anciens.

Salut à ces siècles que nous avons peints avec des forces trop inégales; salut à ces vertus républicaines, où la France

aspire, et à ces fières leçons de la politique, qui nous enseignent qu'au-dessus de la plèbe doit exister un pouvoir de science et d'indépendance, comme au-dessus de l'homme il est des principes et des sentimens pour le diriger.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTES

DE LA PREMIERE PARTIE.

Note 1, *page* 200.

« Dans le temps qui s'écoula depuis le renversement du duc d'Athènes jusqu'à la mortalité de 1348, je me divisai de mes frères, et j'eus à peu près en partage la valeur de mille florins. Il est vrai que la mortalité me délivra de ma dette, et Piccio eut de moi une avance de trois cents florins, et moi de lui trois parties de la maison et deux cents florins comptant, que j'employai pour la dépense de ma femme, de mes enfans, de mes frères; mais pourtant avec le reste et avec ce que je gagnai, la mortalité s'étant arrêtée (et dans cette année je gagnai bien mille florins, et dans deux autres années mille encore) j'achetai les biens de mon frère Filippo de la compagnie des jardins de San-Michele, ceux des fils de Lapo Velluti, etc.....; et ainsi je pus faire prendre à mon fils Lambert, et après sa mort à mon fils Michele, une boutique de l'art de la laine où il s'est très-bien trouvé, toutes choses pour lesquelles je remercie Dieu. »

(*Cronaca di Firenze di Donato Velluti.*)

Note 2, page 201.

CRONACA DI FIRENZE DONATO VELLUTI.

« Reposés de la guerre extérieure, la guerre citadine recommença entre les détestables partis qui y sont. Veuille Dieu qu'elle ait bonne fin quoique je croie le contraire, les Albizzi étant d'un côté avec les Strozzi et leurs amis, et Uguccione de Ricci avec son parti de l'autre, factions auxquelles moi, tant que je fus gonfalonier de justice en 1350 et 1351, je ne voulus jamais me joindre quoique sollicité ; j'aurais plutôt voulu les détruire; mais quand j'étais gonfalonier nous ne pûmes jamais les accorder, mes compagnons et moi ; et ayant député pour cela l'inquisiteur, fils de messer Lapo Arnolfi, messer Tommaso Corsini et Jacopo Degli Alberti, ils ne purent accorder messer Jean de Médicis, qui tenait avec un parti et messer Jean di Contiet Mari de Médicis, qui tenaient avec l'autre, et depuis les choses ont toujours été pires, chaque parti voulant détruire l'autre et s'accroître (sans penser à la ruine de la ville), et abaisser les chers et antiques citoyens qui ne veulent pas les suivre, cherchant chacun d'attirer à soi les Gibelins et les arts mineurs et à les accroître. Car les arts, à cause de la mortalité de 1348, étant réduits de vingt et un à quatorze : bientôt les Albizzi les reportèrent à vingt et un, disant qu'ils avaient remis la porte dans ses gonds. Puis en 1357, on disait que le parti adverse avait amené la réforme des Gibelins pour défaire les Albizzi, disant : — Ils sont d'Arezzo et Gibelins. — Et eux ont cherché de l'opérer contre les amis de l'autre parti, les faisant admonéter en grand nombre ; et quoique j'aie beaucoup favorisé cette réforme sans en vouloir à personne, ni par amour ou haine d'aucun parti mais pour favoriser le parti guelfe, car je voyais les Guelfes exclus des charges, et les Gibelins en plus grand nombre ou ceux qui n'étaient pas vrais Guelfes ; j'ai bien blâmé et dans la tribune du parti (guelfe) et hors de la tribune cette mauvaise pratique ; notre maison fut entre les Guelfes, exclue, car dans le squittino de 1351 il n'y reste aucun de nous ni dans celui de 1354, que Pierre, qui était alors gonfalonier de compagnie, et comme on avait souvent parlé d'opérer la réforme d'une manière qui ne pût pas nuire, je ne m'y suis pas opposé, mais j'ai voulu aussi qu'on réformât les autres choses, comme l'éloignement des Guelfes, les divieti et les grands ; et comme je voyais que par le mécontement des citoyens dans ce moment (où nous avions l'adversité des Pisans, au priorat de septembre

et d'octobre 1363) les citoyens ne faisaient pas les défenses comme ils ont coutume, je priai tant les Prieurs et les colléges qu'on pourvût à cela, que par la volonté des colléges et des Prieurs on appela deux par quartier, avec deux par collége, avec les capitaines du parti (guelfe) pour en trouver le moyen. Je fus des deux quartiers, et étant restés ensemble souvent, nous fûmes d'accord pour réprimer la réforme en convenant que nul ne pût être admonété si vingt-quatre hommes ou la plus grande partie d'entre eux n'en eussent pas délibéré avec les capitaines, lesquels vingt-quatre devaient être tirés d'une bourse destinée à cela dans le parti (guelfe), que les divieti se diminuassent d'un tiers, et qu'on accordât aux grands ce qui leur avait été promis au temps de l'empereur au sujet des charges ainsi qu'aux Guelfes exclus, en s'arrangeant de trois manières ; l'une, que celui qui avait vaincu pour être capitaine de parti au scrutin tenu dans le parti en 1361, au temps de Bernardo Ardinghelli, s'entendrait avoir vaincu pour le Priorat et serait mis dans les bourses qu'on tirait et qu'on aurait à tirer, s'il n'avait pas vaincu au priorat. L'autre manière était que celui qui aurait vaincu au scrutin des Prieurs de 1357 aurait vaincu aux autres. Le troisième mode qui plaisait davantage, était qu'on portât des Guelfes pour capitaines guelfes, qui composeraient le scrutin pour les Prieurs, les colléges, les capitaines de parti, et un pour le capitanat, et celui qui aurait été vaincu au scrutin ordinaire serait mis entre eux. Lesquelles conditions lues aux Prieurs, aux colléges, on demanda aux capitaines ce qu'ils en voulaient ; ils dirent qu'ils voulaient leur conseil, ce qui leur fut accordé. Mais ce fut en vain : le parti, dit-il, resta dans sa dureté et rien ne se fit.

Note 3, *page* 216.

Un membre de la chambre des communes, député d'une ville manufacturière (Coventry) et ensuite du bourg le plus démocratique de Londres, a très-bien dit dans un pamphlet comment les gentilhommes, les campagnards, les fermiers qui ne se mêlent jamais avec la multitude des villes, n'ont pas une juste idée de la différence qu'il y a entre l'homme pauvre isolé et la multitude des hommes pauvres vivant, fraternisant et travaillant ensemble : « Accoutumés à ne compter que les richesses et les propriétés, dit-il, ils méconnaissent et méprisent à la fois l'influence de cette humble et intelligente foule qu'ils appellent la populace. »

Le parti de la plèbe commence seulement aujourd'hui à se former en Angleterre, heureux s'il reste dans ses bornes naturelles sans effrayer un jour les pairs, les gentilhommes et ces lords de l'amirauté qui se sont soumis les

mers. Et remarquons que Rome et Florence connurent un parti de la plèbe et de la démocratie, tandis que la France et l'Angleterre ne connurent point ce parti. L'Angleterre obtint la liberté par l'aristocratie qui lui fut ce haut pouvoir qui manqua à Florence. En France, le roi fut ce haut pouvoir sans démocratie ni aristocratie forte, ni liberté; quoique Machiavel, fatigué des changemens perpétuels de Florence, ait beaucoup vanté nos parlemens et préféré de beaucoup la puissance de la France à la liberté de l'Italie. La France depuis est tombée dans la démocratie, ce qui, comme à Florence, amène le règne des classes moyennes, moins civiles chez nous que chez cette république, et dont une aristocratie élective, digne de l'âge où nous sommes, pourrait seule nous délivrer. En France nous n'avons que deux pouvoirs, le roi et les chambres (et les chambres sont en partie au roi par leur construction) avec un esprit public démocratique comme à Florence. A Florence, la nomination des charges donnait au parti dominant une autorité presque aussi grande que celle du roi en France. Les conseils ressemblaient à nos chambres; l'esprit du moment et le gouvernement disposaient de leurs votes, ce qui est aussi l'esprit de nos chambres et de tout pouvoir flottant qui suit le pays et le gouvernement sans principe ni création ni science à lui.

En lisant l'Histoire de Florence, beaucoup d'idées naissent de la comparaison de cette histoire avec celle de France et d'Angleterre, nous ne les suivrons pas ici, mais nous y appelons l'attention du lecteur.

Ces élans de la plèbe, de tous côtés, sont sans doute honorables, et comment ne pas admirer là les sentimens que nous admirons dans l'histoire? Le peuple sans doute formera partout un pouvoir, de même que la femme modifiera et relevera la morale, prendra en quelque chose les mœurs et les études des hommes. Ce qu'il faut dans ce mouvement, c'est bien pénétrer les masses du respect de l'intelligence et de la vertu publique qui peuvent seules conduire le monde; c'est liguer partout l'esprit et l'honnêteté ensemble, pour résister aux faiblesses et aux erreurs de ces multitudes dont le mérite était surtout dans la frugalité : il faut enchaîner une seconde fois la force matérielle devant des idées. Ces grands principes des Romains sur la vertu et la justice, ces exemples qu'ils se transmettaient de race en race, ce bâton d'ivoire des sénateurs, cette toge dont ils couvraient héroïquement leur tête pour mourir sans défense et sans peur, ces traditions du génie civil élèveront seules la France libre au rang de la France monarchique.

En tous cas cette époque est une époque d'espérances et de convictions s'il en fut. C'est là ce qui signale un *progrès*, car où serait le *progrès* sans espérances ni convictions? Le parti de la plèbe, celui de l'aristocratie, la république, tout a été éprouvé depuis des siècles en Europe; de grands hommes, appréciant les faits, on en tiré d'immortelles leçons. Sans doute la fusion des forces et des principes connus tiendra de l'habileté et des circonstances, et ne suivra pas dans chaque état de mêmes lois. Et tandis que

des convictions publiques s'établissent, des convictions morales non moins belles, déchargent la femme d'un honneur à la fois frivole et tyrannique, l'appellent à des études et à des principes plus élevés ; et comme au XVIIIe siècle les bienfaiteurs de l'humanité, cette école philosophique d'où la liberté, la tolérance, l'humanité est sortie et qui a produit ce que n'avaient pu jamais produire les prêtres, comme cette école a renversé les fables tout en gardant la charité, et retrouvé l'universalité des Hébreux, qui vient se joindre aux lumières du temps, ainsi une religion toujours plus pure et plus divine pourra s'établir, et le monde, entraîné par ses maîtres, marchera préservé sous cette sainte tutelle de l'honneur et du talent qui succède à la féodalité.

FIN DES NOTES DE LA 1re PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Puissance et règne de Come et de Laurent le Magnifique — Conspiration des Pazzi — *Balia* ou dictature continuelle.

CHAPITRE I.

GOUVERNEMENT ABSOLU DE CÔME DE MÉDICIS; SA RIVALITÉ AVEC NERI CAPPONI.

Nous avons vu Florence entourée de petits Etats, combattre contre eux, partager le sort commun, alliée de l'église comme guelfe, mais dépendante de l'empire seul.

A l'époque où nous sommes arrivés, les Etats d'Italie prennent de plus grandes proportions. Florence étend son territoire, mais sa faiblesse et l'élévation des Médicis au trône de l'église, la mettront bientôt dans la dépendance de Rome. Et chose remarquable et particulière à Florence seule! c'est dans l'assujétissement que ce petit Etat brilla le mieux par sa vie civile et son savoir! c'est alors que des hommes comme Machiavel, Guicciardini, Soderini, Léon X, le cardinal Jules de Médicis, Niccolo Capponi, menèrent si habilement les opinions et les affaires! Les puissances qui tenaient ce petit Etat dans la dépendance le respectaient et le laissaient libre; les mœurs civiles s'étaient perfectionnées; la basse plèbe n'y était plus, mais la classe moyenne avait les vertus et l'habileté. Comme nous avons vu jadis Florence seule conserver des vertus publiques,

quand les autres Etats de l'Italie étaient corrompus, ainsi encore dans la ruine de l'Italie, Florence seule garda sa vertu et ses grands citoyens.

Sans doute pour la France c'est peu de chose qu'une ville sans armée, sans indépendance, sans force et sans avenir, mais quand en examinant cette ville, on y trouve les plus beaux talens, les plus nobles caractères, des combinaisons de partis habiles et hardies, alors on vient s'éclairer à ce brillant flambeau. On voit que l'esprit n'a pas besoin, pour se développer, d'un pays étendu, ni d'immenses richesses. Florence s'offre comme ces grands hommes qui, du sein d'une condition mesquine, devinrent les maîtres de l'opinion et du monde : honorable triomphe de l'intelligence sur la matière.

Si, sous les Médicis, les forces furent paralysées, elles ne se réveillèrent qu'avec plus d'éclat dans les intervalles où la liberté triompha. Le droit du citoyen au gouvernement, le jeu des passions publiques et de l'esprit, la liberté, en un mot, les Médicis, la gênèrent en même temps qu'ils appelaient Florence à une gloire tranquille et lettrée. Mais la liberté se ranima contre eux toujours plus savante et plus belle; on ne comprend pas même comment tant de passion pour elle se conservait durant de si longues dictatures. Ainsi la liberté avait rempli ces citoyens de son pouvoir, ses plaisirs, son activité, ses intérêts compliqués, et ils ne pouvaient plus s'en détacher.

Si un poëte, Dante, a dominé la première partie de cette histoire dont il avait chanté les temps héroïques et rudes, dans cette seconde partie, Machiavel va de même, au moins pour la postérité, dominer son époque, appeler l'Italie aux armes et à l'indépendance. Mêlé comme Dante aux affaires de son temps, il les traitera avec un génie plus positif, avec les clartés politiques, mais les écarts funestes de l'Italie asservie et dégradée.

Côme de Médicis, vainqueur du parti contraire, et revenu triomphant de son exil, ne s'occupa, durant deux ou trois mois avec ses amis, qu'à affermir son gouvernement : exils nouveaux, prolongation d'exil, loi cruelle qui défendait aux bannis de rentrer après le temps de

leur bannissement, s'ils n'avaient obtenu 34 fêves noires des seigneurs et des colléges, qui ne formaient tous ensemble que 37 voix; persécution réveillée sans cesse contre ce parti de la moyenne noblesse qu'avait voulu organiser Rinaldo Albizzi. Côme le ruine en même temps qu'il rappelle les antiques familles proscrites, entre autres l'illustre famille des Pazzi, bannie par le peuple. Il fait ranger parmi la plèbe les grands de son parti. Ainsi triomphait le parti de la plèbe et de l'ancienne noblesse, et tombait le parti des nobles marchands qu'Albizzi avait voulu opposer aux Médicis.

Les biens des bannis sont achetés à bas prix pour récompenser et lier mieux les vainqueurs. Plusieurs citoyens des arts mineurs passent aux arts majeurs, et sont élevés aux premiers emplois; le plus renommé de ceux-ci est Puccio Pucci qui, revenu de l'exil avec Côme, obtint tant de crédit, que le peuple riche appela par mépris les partisans de Médicis *Puccioni* (1), comme on le voit dans un des sonnets de Burchielli.

Bench'io mangi a Gaeta pan di Puccio
Diventato però non son Puccino.

En même temps que la dignité du priorat est rendue aux nobles et anciennes familles qui, depuis près de cent ans, et peu après la chûte du duc d'Athènes, en avaient été privées, on rappelle aussi aux honneurs et à la patrie les Alberti et tous les citoyens éloignés depuis le parlement que Maso Albizzi avait assemblé en 1393. On réforme toutes les charges publiques par de nouveaux scrutins, on resserre les bourses en rejetant les noms ennemis. Et afin de s'assurer de la seigneurie et de ses six fêves, le parti des Médicis, averti par l'exemple du parti contraire (qui n'avait pas su s'en emparer), ordonne que l'élec-

(1) Storia fiorentina di Cavalcante. — Machiavel, lib. V — Commentari di Nerli. — Ricordi di Giov. Morelli (Delizie degli eruditi). — Storie della citta di Firenze scritte nelli stessi tempi che accaddono da Boninsegni.

tion des seigneurs ne sera plus faite par le sort, mais que tous les deux mois les *accopiatori* (électeurs désignés) les secrétaires du scrutin et la vieille seigneurie composeront dans la bourse la prochaine seigneurie. Enfin, pour tenir l'état dans la crainte, ce parti confie aux huit de la garde publique l'autorité ou la *balia* sur le sang et les biens de quiconque tenterait quelque nouveauté contre l'état, ou même parlerait de manière à se faire soupçonner; il est défendu d'écrire aux bannis ni d'en recevoir des lettres; les adversaires du gouvernement sont accablés d'impôts, tandis que les exils ne cessent point, car on était proscrit, non pas seulement pour être d'un parti différent, mais pour ses richesses, sa parenté, ses amitiés : « Si ces proscriptions dit Machiavel, toujours soigneux d'aggrandir l'histoire de Florence, eussent été accompagnées de meurtre, elles eussent rappelé celles d'Octave et de Sylla. » Ce n'est pas qu'elles n'aient été aussi marquées par des supplices : quatre proscrits dont un Belfratelli et un Barbadoro furent indignement livrés par Venise et décapités (30 juillet 1436), ainsi qu'Antonio Guadagni et Rottiero Fini.

L'avenir semblait perdu pour les Albizzi errans loin de leur patrie, mais déjà une lueur d'espoir brilla pour eux. Un traité entre Florence, Venise et Philippe-Marie, duc de Milan, avait assuré la paix sans cesse interrompue, quand la révolte de Gênes (1436) (qui secoua le joug du duc de Milan) vint la troubler par la protection que Florence et Venise, toujours inquiètes du pouvoir des Visconti, accordèrent à Gênes. Aussitôt Rinaldo Albizzi était allé trouver le duc de Milan pour l'exciter à faire la guerre à Florence. — Le duc devait-il se laisser jouer par cette république? Au moment d'un traité, ne lui faisait-elle pas une vive injure en secourant les Génois? — C'était vraiment un spectacle singulier que celui des Albizzi, ces ennemis éternels des Visconti, aux pieds d'un Visconti, pour qu'il s'armât contre Florence; mais telles avaient toujours été la conduite des exilés et la politique de ces petits états.

Ormanno, fils de Rinaldo et d'autres bannis s'étaient aussitôt (juin 1436) avancés jusqu'à Pietra Santa, avec le général et les troupes du duc (1).

(1) Ricordi di Giov. Morelli.

Nous écarterons, comme nous l'avons déjà fait, le récit de ces guerres insipides, dirigées à Florence par les dix de la *Balia* (appelés aussi les dix de la guerre). Quelques grands hommes, les Visconti, les Sforze, le progrès des Etats, l'ambition, le développement des forces, liaient désormais les affaires d'Italie : la malheureuse habitude d'employer des troupes mercenaires donnait à quelques généraux un pouvoir presqu'égal à celui des Princes qu'ils menaçaient : ces généraux, habiles à leur manière, traînaient les guerres en longueur, épargnaient le sang de leurs soldats, corrompaient la guerre et la bravoure : depuis plusieurs années, le comte François Sforze était tour à tour en guerre et en négociation avec le duc de Milan, qui lui promettait tour à tour et lui refusait sa fille naturelle en mariage : cette fille, seule enfant des Visconti, pouvait apporter les plus hautes espérances à l'ambition de Sforze. Sforze changeait d'alliance, attaquait, tantôt les états de l'Eglise, tantôt la Lombardie ou la Toscane; les affaires se traitaient depuis Naples jusqu'à la Lombardie : une guerre molle, perpétuelle, sans péril, sans lien avec les peuples; des ambitions individuelles, des mœurs perfides et une activité prodigieuse, plongent à chaque instant l'Italie dans des luttes où les grandes victoires, les grands revers, l'honneur et la lassitude sont également inconnus :

« Cette valeur nationale, dit Machiavel, qui s'éteint ordinairement dans les autres Etats par l'effet d'une longue paix se perdit en Italie par nos pitoyables guerres. » Et prêt à raconter ces guerres, il ajoute ces paroles terribles :

« Si les actions de nos princes, tant au dedans qu'au dehors de l'Italie, sans énergie et sans grandeur, ne nous inspirent pas cette admiration qu'excitent en nous celles des anciens, elles ne peuvent manquer d'avoir un grand intérêt lorsqu'on verra comment tant de peuples puissans ont été retenus, comprimés par des armées si faibles et si mal constituées. En racontant les événemens de ce siècle corrompu, je ne pourrai célébrer le courage des soldats, la vertu des généraux ou le patriotisme des citoyens, mais j'aurai à développer toutes les ruses, toute l'adresse, tout

l'art qu'employaient les princes, les généraux et les chefs des républiques pour maintenir une considération qu'ils n'avaient point méritée. Ce récit ne sera peut-être pas moins utile que l'histoire des anciens. Si ceux-ci enflamment les cœurs généreux du désir de les imiter, les autres leur apprendront à mépriser tant de lâchetés et à marcher sur d'autres traces. »

Pour nous, n'ayant point à raconter ces combats mais l'histoire de la seule ville d'Italie qui gardât sa vertu civile, nous nous renfermerons dans les événemens par où, malgré sa petitesse, elle peut servir d'exemple au monde. Saurions-nous raconter cette nouvelle entreprise, contre Lucques, au commencement de la guerre, manquée par le secours que le duc de Milan envoya aux Lucquois; cette suite d'actions sans importance, et cette victoire d'Anghiari enfin, (29 juin 1440) remportée par les Florentins sur Piccinino, où Machiavel raconte qu'il ne périt ou tomba qu'un seul homme tué, ou seulement foulé par les pieds des chevaux, tandis que les autres historiens réclament pour dire qu'il en mourut jusqu'à trois; cette victoire obtenue au milieu du désordre, exemple fameux de l'indiscipline des troupes qui, après la bataille, refusèrent insolemment de poursuivre l'ennemi, allèrent mettre en sûreté leur butin, revinrent ensuite sur le champ de bataille, et enfin au mépris des ordres des chefs relâchèrent imprudemment les hommes d'armes prisonniers? « Toutes choses qui rendent merveilleux, dit Machiavel, qu'il se trouvât dans une telle armée assez de vertu pour vaincre, et dans l'ennemi assez de bassesse pour être vaincu par des troupes si désordonnées (1). »

Cette victoire ruina les espérances des exilés qui se dispersèrent dans différentes parties de l'Italie. Rinaldo fixa son habitation à Ancône, et, pour gagner la patrie céleste, puisqu'il avait perdu la patrie terrestre, dit Machiavel, il alla en Palestine visiter le tombeau du Christ; à son retour, il mourut subitement un jour à table, en célébrant les noces d'une de ses filles, heureux de mourir ainsi au moins triste des jours de son exil!

(1) Machiavel, lib V.

(1441.) Tandis que la guerre, suivie mollement, finissait par le mariage de Sforze avec la fille de Visconti, pour reprendre contre Sforza, quelques troubles recommencent d'agiter Florence. Les Capponi avaient traversé les luttes entre les Albizzi et les Médicis, sans partager les revers des partis. Soit vertu, soit habileté, soit un mélange de modération et d'adresse, ils s'étaient soutenus entre toutes les factions, et Gino Capponi, sous les Albizzi, avait conquis et gouverné Pise, comme aujourd'hui sous les Médicis, Néri Capponi, son fils, avait gagné la bataille d'Anghiari et acquis dès longtemps à Florence un crédit qui inquiétait les Médicis : les Médicis enviaient aux Capponi leur autorité près des soldats et ces succès militaires, faibles en eux-mêmes, alors fort estimés. L'amitié de Neri Capponi pour Baldaccio d'Anghiari, un des meilleurs capitaines d'infanterie, le rendait plus suspecte : on décide de se délivrer du capitaine. L'occasion était favorable, car Orlandini le gonfalonier de justice, méprisé ouvertement par Baldaccio pour avoir honteusement abandonné naguère la garde de Marradi, confiée à ses soins, désirait ardemment une vengeance. Excité par les autres citoyens, il renferme dans sa chambre plusieurs jeunes gens armés; le capitaine arrive sur la place où il venait chaque jour régler sa conduite avec les magistrats; Orlandini le fait appeler et marche à sa rencontre; ils reviennent ensemble en s'entretenant des affaires; le gonfalonier conduit le capitaine près de la chambre où étaient les assassins et fait le signe convenu; les assassins sortent, assaillent Baldaccio étonné et désarmé, le tuent, et jettent son corps par une fenêtre du palais; le corps est porté de là sur la place où, privé de la tête, on l'expose tout le jour en spectacle au peuple (1).

Ce coup abaissant en partie la puissance de Neri, lui ôta sa réputation et ses amis. Mais le parti des Médicis voulait plus : dix ans s'étaient déjà passés depuis le commencement de leur autorité; la *Balia* était finie, ce qui rendait la hardiesse et la parole aux citoyens. (1444.) Les chefs de l'Etat font créer par les conseils une nouvelle

(1) Machiavel, lib. V. Cronica di Lionardo Morelli.

Balia pour 5 ans qui, leur conservant le pouvoir qu'ils allaient perdre, réforme les charges, remet aux mains de peu de citoyens le droit de nommer la seigneurie, renouvelle la chancellerie des réformes, prolonge l'exil des bannis, met un Vespucci en prison, prive des honneurs ou *admonéte* les *accopiatori* du parti contraire, ainsi que les Baroncelli, Serragli, Fortini, Castellani et beaucoup d'autres dont Lionardo Morelli porte le nombre en tout à 250 (1). En 1445, Côme de Médicis est nommé gonfalonier pour la troisième fois; il l'avait été pour la première fois en 1438, ayant alors atteint sa 50me année, âge voulu pour cette charge (2).

On voit la foi que les Médicis plébéiens avaient dans la naissance, la race, l'héritage des vertus, par un fait très noble qui arriva bientôt : Bologne était retournée au parti des Bentivogli, mais le seul héritier qui restât de cette glorieuse maison était un enfant de 6 ans; on s'inquiétait de manquer de chef quand on apprit qu'un Ercole Bentivoglio avait eu à Poppi un fils d'une femme mariée; le prétendu père de ce fils était mort, et lui, qui était l'image de Bentivoglio, vivait obscur à Florence sous le nom de Santi, auprès d'un oncle très riche, marchand de laine. Bologne envoya aussitôt à Florence pour reconnaître ce jeune homme et le réclamer auprès de Côme et de Néri. Néri, ami de l'oncle, répondit que l'affaire était sérieuse et demandait de la réflexion; le jeune homme hésitait et doutait; Côme le prit à part et lui dit : — Personne dans cette circonstance ne peut te conseiller mieux que toi-même : prends le parti où ton âme penche : si tu es fils d'Hercule Bentivoglio, tu te porteras à une entreprise digne de ton père et de ta maison; si tu es fils d'Agnolo, tu resteras à Florence à user bassement ta vie dans l'art de la laine. — Ces paroles électrisèrent le jeune homme. Non content de montrer qu'il était Bentivoglio, il surpassa ses ancêtres, car, au lieu de mourir comme ceux-ci victime de

(1) Machiavel, lib. VI. — Comment. di Nerli, lib. III. — Cronica di Lionardo Morelli.

(2) Cambi anno 1445.

ses ennemis, il vécut et règna honorablement à leur place (1).

Les divisions entre Côme et Néri se renouvellèrent lorsque Sforze, après la mort du duc Philippe-Marie, disputa Milan aux Vénitiens; Néri voulait que Milan fût rendue à la liberté, et on disait qu'il craignait l'amitié de Côme et de Sforze. Côme, aidant le comte de sa fortune et de ses conseils, prétendait que Milan n'avait plus ni les goûts ni les vertus d'une république, et que la rendre à la liberté c'était la livrer aux Vénitiens, ennemis de Florence et déjà trop puissans.

(1449). L'avis de Côme triompha; on envoya au comte des ambassadeurs qui ne le rejoignirent qu'à Milan, déjà maître de tout (1450). Alors une ligue fut conclue entre Sforze et les Florentins pour résister à celle des Vénitiens et des Arragonais de Naples (1451); ceux-ci étaient inquiets de l'attachement des Florentins pour la maison d'Anjou, à laquelle Jeanne de Naples, en mourant, venait de laisser son trône.

On avait nommé les dix de Balio, qui furent Côme de Médicis, Neri Capponi, Lucca Degli Albizzi, etc., entre lesquels nous trouvons un aubergiste et un armurier (2). A tout moment le pouvoir était remis aux mains des Médicis. La guerre suivit; les Florentins appelèrent René d'Anjou qui arriva et repartit aussitôt (1453). Enfin, après beaucoup d'actions diverses, la pape Calixte III, épouvanté de la prise de Constantinople par les Turcs, et voulant appeler de ce côté l'attention des Chrétiens, rétablit une paix générale (1454), trop tôt rompue par les bandes mercenaires et par les guerres de la maison d'Anjou contre la maison d'Arragon, mais qui laissa du moins les Florentins libres d'inquiétudes, retourner à leurs agitations civiles.

(1) Machiavel, lib. VI.

(2) Storia cronologica di firenze di Mecatti. Parte 2.

CHAPITRE II.

HABILETÉ ET RUSE DE COME DE MÉDICIS. — AUTORITÉ DE LUCA PITTI.

Machialvel dit qu'une république ne saurait éviter les divisions, dont les unes, mêlées de factions, lui nuisent, et dont les autres, sans partis ni factions, lui profitent. Le fondateur d'une république, ne pouvant éviter les inimitiés, doit du moins éviter les factions. Le citoyen qui s'élève par des moyens publics, comme une victoire, une conquête, le succès d'une ambassade, des avis savans et heureux, suit une voie honorable et innocente; mais s'il se sert pour parvenir de moyens privés, comme des bienfaits, de l'argent; s'il établit des jeux pour la plèbe, ou lui fait des dons publics; il créé les partis, les factions, et ouvre une voie aussi dangereuse que l'autre est favorable.

Les inimitiés de Florence, ajoute Machiavel, furent toujours mêlées de factions, et ainsi toujours nuisibles; et jamais une faction victorieuse ne resta unie qu'en présence du parti ennemi, divisée qu'elle était, sans prudence et sans ordre, dès que ce parti ennemi s'effaçait. Le parti de Côme de Médicis, resté supérieur en 1434, mais en présence d'une faction encore très forte et pleine d'hommes puissans, se maintint durant un temps, uni et humain par peur, si bien que toutes les fois qu'il eut besoin du peuple pour ressaisir son autorité, il en obtint la Balia, et ainsi depuis 1434 jusqu'à 1455, durant 21 ans, le gouvernement obtint six fois, et par les conseils ordinaires, cette dictature.

Néri, appuyé seulement sur des moyens publics, avait beaucoup d'amis et peu de partisans. Côme, disposant à

la fois de moyens publics et de moyens privés, avait à la fois amis et partisans en grand nombre. Unis tous deux jusqu'à la mort de Néri, ils obtinrent tout du peuple ; mais en 1455, après la mort de Néri et l'extinction du parti contraire, les propres amis de Médicis, ne craignant plus leurs ennemis, se détachèrent de lui et voulurent diminuer son autorité (1).

Ainsi commencèrent les divisions qui ne devaient éclater qu'après la mort de Côme. Les chefs de l'Etat, de plus en plus enhardis, opinent dans les conseils pour que la balia ne soit plus maintenue, et qu'on rétablisse les bourses et l'élection au sort des magistrats, selon le mode passé du scrutin, au lieu de les recevoir du bon plaisir et du choix des accopiatori.

Côme alors avait deux partis à prendre, ou rétablir la dictature par force, ou laisser aller les choses, et avec le temps faire connaître à ses amis qu'ils s'étaient privés eux-mêmes du pouvoir. Il prend ce dernier parti, d'accord avec le caractère des Médicis, car il savait d'ailleurs que les bourses, remplies du nom de ses amis, le rendraient toujours maître du gouvernement.

Cependant, la république recommence avec enthousiasme à tirer ses magistrats au sort (juillet 1455) ; le peuple croit avoir recouvré la liberté; les anciennes agitations, les vieilles mœurs se réveillent, et bientôt les amis des Médicis se voient rejetés et vaincus par le peuple; leurs maisons, naguère encombrées de dons et de partisans, restent désertes, et on parle d'eux librement sur les places et dans les rues. Côme, dans les conseils, favorise les propositions agréables au peuple; et ce qui épouvante le plus les grands et fournit la meilleure occasion à Côme de retrouver ses amis, c'est le rétablissement de l'impôt du *catasto*, de 1427, réglé par la loi.

Tous ses amis alors vont supplier Côme de vouloir bien les tirer des mains de la plèbe et de rendre à l'état ses premières forces. Côme répond que tout doit se faire par la volonté du peuple et non par la force. On tente aussitôt dans les conseils une nouvelle *balia* ou dic-

(1) Machiavelli, lib. VI.

tature. La loi ne passe pas. Les grands retournent à Côme et le supplient humblement de consentir à un parlement, assemblée générale du peuple toujours plus docile que les conseils. Côme, pour les convaincre et les confondre jusqu'au bout, refuse. Alors Donato Bocchi, gonfalonier de justice, entreprend sans son consentement, d'assembler le parlement, mais Côme le fait jouer d'une telle façon par les seigneurs que Donato Bocchi en perd la tête, et est renvoyé à sa maison.

Cependant Médicis ne voulait pas voir les affaires aller trop loin; il craint que le peuple, repris de sa passion pour la liberté, ne se laisse plus ramener en arrière, et comme Luca Pitti, homme de courage et d'audace, est nommé gonfalonier, Médicis se décide à lui laisser conduire les événemens afin que Luca en ait seul le blâme. Certes, on ne peut se jouer de son parti et du peuple avec plus d'adresse.

Luca Pitti propose plusieurs fois, mais en vain, dans les conseils de refaire la balia ; en vain il fait des menaces hautaines et injurieuses. (juillet et août 1458). Il essaie d'arriver à son but par une pétition ; la pétition est rejetée par la violente opposition d'un citoyen, Jérome Machiavel. Pitti furieux fait arrêter Jérome par les Prieurs ; on l'examine avec torture, et dans les tourmens de la corde, il nomme un Barbadoro et un Benizzi. Ceux-ci sont saisis et emprisonnés, la ville s'arme, Luca Pitti remplit le palais de gens à lui, et en août, la veille de la St-Laurent, il convoque le peuple en parlement sur la place, et par la force et avec les armes, il obtient ce qu'il n'avait pu obtenir dans les conseils. (1)

La balia est nommée, le gouvernement redevient absolu, un petit nombre d'acciopatori choisit la dictature et ensuite les magistrats ; on compose, à la volonté de Pitti, une bourse de 352 citoyens ; on affermit par la terreur un gouvernement établi par la force ; on exile Jérome Machiavel et un grand nombre de citoyens ; beaucoup d'autres sont privés des honneurs.

Ce gouvernement qui dura 8 ans, fut violent et insup-

(1) Cambi : anno 1458. — Storia cronologica di firenze di Mecatti. tom 2.

portable. Côme, vieux, fatigué et affaibli par la maladie, ne présidait plus aux affaires publiques et l'état devint la proie de quelques citoyens. Luca Pitti, en récompense de ce qu'il avait fait, fut nommé chevalier ; pour se montrer reconnaissant et afin, dit Machiavel, de conserver du moins les noms des choses perdues, il voulut que les Prieurs des arts fussent nommés désormais Prieurs de la liberté (1459). On créa un conseil de cent citoyens, dit le conseil *del cento*, vingt cinq par quartier, nommés tous les six mois (1). De saintes processions vont remercier Dieu de ces changements, Pitti reçoit des présens de tout le monde et il obtient une telle autorité que la ville n'était plus gouvernée par Côme mais par Pitti. Dans sa gloire, il commence deux édifices royaux, l'un à Florence, l'autre à Luciano près de la ville. Jamais citoyen de la république n'avait bâti un palais pareil au sien ; pour le construire, Pitti accepte des citoyens et de la plèbe le présent des choses dont il avait besoin, et les bannis et les criminels trouvent un sûr refuge dans son palais, s'ils y vont travailler. Son parti était avide et violent comme lui, et Florence se vit détruite par ses propres citoyens (2).

Remarquons que durant l'espace de treize mois, de 1458 à 1459, on envoya dix grosses galères de marchands pour porter et chercher des marchandises, quatre en Angleterre, quatre à Constantinople, deux en Barbarie. Toutes allèrent et revinrent heureusement avec de bonnes charges, et les ventes de la commune s'en accrurent de près de cent mille florins (3).

Les guerres continuaient dans le royaume de Naples. Le pape Pie II en entreprit plusieurs dans la Romagne contre les Malatesti qu'il voulait dépouiller de Rimini et de Césène. Le pape s'occupait surtout contre les Turcs menaçans d'une croisade qu'il avait préparée avec piétié et enthousiasme, mais dont plus tard sa mort empêcha l'exécution.

(1) Cambi, anno 1458. — Storia cronologica etc. — Machiavel, lib. VII.

(2) Machiavel, lib. VII. — Cronica di Giov. Morelli.

(3) Storie della città di firenze del 1410 al 1460, scritte nelli stessi tempi che accaddono di Boninsegni.

Avant lui, la mort allait frapper Côme de Médicis qui, dans son affaiblissement et sa maladie, avait produit tous les maux de Florence.

CHAPITRE III.

PROTECTION DE CÔME POUR LES LETTRES, L'ÉTUDE DU GREC ET LA PHILOSOPHIE DE PLATON. — DÉCOUVERTE DES MANUSCRITS ANTIQUES.

Nous avons vu s'éveiller la civilisation par les travaux de Dante, Pétrarque, les savans et les artistes. Le mouvement imprimé fut suivi. Côme de Médicis fut le premier de sa maison qui protégea les lettres avec la magnificence des autres princes de ce temps, car les Visconti, les Sforze, les princes d'Este, les rois de Naples, les marquis de Mantoue, de Montferrat, les marquis d'Urbin, les pontifes, les cardinaux, et de simples citoyens, tous rivalisaient dans l'amour des lettres et dans les honneurs qu'ils rendaient aux savans (1).

Les princes appelaient les savans aux charges publiques, jamais tant d'hommes de lettres ne se trouvèrent mêlés aux affaires. Quand Filelfo, un fameux professeur de ce temps (né dans la marche d'Ancône, mais qui avait été jusqu'à Constantinople chercher des connaissances), vint à Florence tenir une école d'éloquence, Côme alla le premier lui rendre visite, et bien qu'ensuite ils se soient brouillés, et que Filelfo, menacé souvent par les ennemis que lui avait fait son mauvais caractère, ait accusé Côme d'un assassinat tenté sur lui; Côme, au-dessus de ces calomnies, ne cessa d'honorer Filelfo et de vouloir le rappeler en Toscane.

Le concile de Ferrare, transféré à Florence en 1439, où les Grecs étaient venus traiter des affaires de leur église,

(1) Tiraboschi, lib. I. tome 6.

éveilla chez Côme le goût de la philosophie grecque. Médicis, à ce concile, connut Gemisto Pletone, illustre platonicien qui lui inspira un vif enthousiasme pour Platon et l'idée d'une académie platonique qu'il fonda depuis. Côme appela, en 1456, le Grec Argiropulo à Florence pour qu'il enseignât à la jeunesse la langue grecque et la philosophie. Il forma le jeune fils de son médecin, Ficino, depuis célèbre, pour diriger l'Académie platonique, le fit instruire dans le grec et la philosophie avec le plus grand soin, l'aima tendrement et lui donna une maison près de la sienne à Careggi. Ce sont ces traits pleins de générosité à la fois, d'élévation, et de délicatesse, qui ont fondé la gloire des Médicis et illustré leur munificence. Plus tard Ficino fit une traduction de Platon en écrivant à Laurent, que si le traducteur devait beaucoup à Platon, il devait encore plus à Côme. Quand les Grecs se réfugièrent en Italie, après la prise de Constantinople par Mahomet II, en 1453, plusieurs furent accueillis, honorés et entretenus par Côme. Côme rassembla un grand nombre d'antiquités; il poursuivit avec ardeur cette recherche des manuscrits antiques où Pétrarque et Boccace avaient mis tant de passion; presque tous les auteurs classiques allaient être retrouvés en Italie ou par les Italiens. En Italie avait commencé ce retour ardent vers les connaissances passées. Boccace avait laissé ses livres à la librairie du couvent de St-Esprit à Florence; un autre savant, Niccolò Niccoli fit construire à ses dépens la salle où ils furent déposés; il augmenta ces livres de tous les siens. Une bibliothèque publique eut alors été un bienfait national puisque les livres étaient rares et coûteux. Niccolo Niccoli conçut le premier l'idée de la fonder, et en mourant il confia dans ce but tous ses livres aux soins de ses amis. Mais il avait laissé des dettes. Côme se chargea de les payer et de fonder la bibliothèque publique à ses frais. Déjà dans son exil, partout généreux, il avait donné la sienne à la république de Venise. Il établit la bibliothèque publique dans le couvent de St-Marc, en 1444, et l'augmenta à ses frais avec un luxe royal (1). Mettant son com-

(1) Tiraboschi, tom, VI.

merce au service des lettres pour l'achat des livres, il eut dans le même temps des correspondances avec le Caire et avec Londres, et, comme dit Gibbon, les épiceries de l'Inde et les livres grecs furent souvent transportés sur les mêmes vaisseaux. Ses amis, ses correspondans, les missionnaires, les prédicateurs avaient ordre d'acheter les anciens manuscrits en quelque langue et sur quelque sujet que ce fût. Beaucoup de travaux d'arts, faits pour lui, beaucoup d'ouvrages qui lui sont dédiés, font voir sa protection pour les talens, et nous avons déjà parlé de plusieurs artistes dont il fut le bienfaiteur et l'ami.

Sa fortune, immense pour le temps, lui permettait ces grandes dépenses. Sismondi évalue les bénéfices de son commerce à 50 mille florins par an (qu'il estime 600 mille francs) et sa fortune foncière était de 240 mille florins. Pierre son fils laissa en mourant 230 mille florins : « Depuis 1434 (lors du rappel de Côme) jusqu'en 1471, dit Laurent de Médicis (1), nous avons dépensé la somme incroyable de 665 mille florins en édifices, aumônes, impôts. »

Côme ordonna par son testament que son enterrement fût très simple, mais il laissa 2000 florins en dot aux filles pauvres pour l'amour de Dieu et de son âme (2). Ses amis et ses ennemis s'affligèrent de sa mort, car ceux qui, politiquement, ne l'aimaient pas, craignaient les événemens à venir. Dans toute la ville on ne parlait que de Médicis et du passé : la mort rendait à son nom l'éclat que l'âge avait terni. Machiavel dit qu'il fut le plus célèbre citoyen qui eût possédé sans armes, non seulement Florence, mais aucune ville dont on ait gardé la mémoire. Né en 1389 et mort à 75 ans, sa jeunesse s'était écoulée dans l'exil et les périls, mais après quarante ans, il fut le plus heureux des hommes, et tint avec succès le gouvernement durant 31 ans. Sans être savant, il avait une grande éloquence. Sa taille était d'une hauteur moyenne, son teint olivâtre, son nez long, son air noble et vénérable. Sa générosité parut

(1) Notes de la main de Laurent imprimées dans le nuovo lunario della Toscana de 1775.

(2) Cronica di Lionardo Morelli.

d'une manière éclatante après sa mort lorsque son fils, en faisant la reconnaissance de ses biens, trouva qu'il n'était aucun citoyen de quelqu'importance auquel Côme n'eût prêté de grandes sommes, souvent sans qu'on lui demandât rien et seulement quand il apprenait les besoins d'un citoyen connu ; sa magnificence parut dans ses édifices. Il fit bâtir les couvens et les temples de St-Marc et de St-Laurent, le monastère de Ste-Verdiana ; sur les monts de Fiesole, St-Jérôme et l'abbaye ; dans le Mugello un temple des frères mineurs, et dans plusieurs églises des autels et des chapelles splendides ; ses maisons furent des palais royaux ; enfin il établit dans Jérusalem un refuge pour les pèlerins pauvres et infirmes. Quand on voit chez un homme une munificence si constante il faut croire que bien qu'elle entrât dans sa politique, elle était naturelle, comme les talents qui depuis longtemps portaient sa race au gouvernement.

Mais bien que ses œuvres fussent royales, et qu'il fût vraiment prince de Florence, dit Machiavel, telle fut sa prudence qu'il ne sortit jamais de la modestie civile ; dans sa maison, ses équipages, sa société, sa parenté, sa manière de vivre, il resta toujours citoyen ; et sans chercher à allier ses enfans avec des princes, il avait marié Jean, son fils, mort avant lui, à Cornélie Degli Alessandri, et Pierre, à Lucrezia de Tornabuoni. Il maria de même les deux filles de Pierre, l'une à Guillaume Pazzi, l'autre à Bernardo Rucellai.

Jaloux d'étendre le territoire de la république, il y ajouta Borgo San Sepulcro, Montedoglio, le Casentino et Val di Bagno, sans pardonner jamais à François Sforze, son ami, de n'avoir pas tenu la promesse de l'aider dans une nouvelle entreprise sur Lucques. La grande richesse de Côme donna l'occasion à plusieurs maisons de Florence d'acquérir aussi des biens considérables, comme les Tornabuoni, Benci, Portinari, Sassetti. Au moment de sa mort, on ne se souvint que de sa générosité, de ses talens, et un décret public fit inscrire sur sa tombe le surnom de *Père de la patrie*.

Machiavel et les autres historiens, en général, font pres-

qu'un mérite à Médicis d'avoir détruit la liberté ; ils louent son habileté, ses dictatures, sa ruse avec ses amis, et toute sa longue intrigue. Machiavel, qui a si hardiment accusé César d'avoir rompu les lois romaines, ne trouve rien à reprocher à Côme de Médicis. Jean-Jacques Rousseau disait que c'était le seul prince dont il était tenté d'écrire l'histoire. Certes, la plus grande excuse de Côme est là, car comment eut-il pratiqué une vertu dont personne n'avait l'idée, et qu'il eut d'abord fallu inventer? Quelques citoyens que nous avons étudiés admiraient la liberté, en soutenaient l'ordre; Giano della Bella exclut les nobles pour assurer la liberté; ces hommes s'essayaient à combiner les forces, à faire de la science politique, à organiser une société où régnassent à la fois l'ordre et la liberté. Côme de Médicis vint détruire ces combinaisons et cette science; il mit l'habileté d'un homme à la place d'une république et du développement de toutes les forces. Peut-être un jour quand l'homme et la science, à la fois perfectionnés, auront mieux fait connaître la politique et la vraie gloire, on cherchera à s'illustrer par ces combinaisons de la liberté, plutôt que par des usurpations qu'une race incertaine réalise rarement.

Côme vit mourir le fils en qui il avait placé son espérance; vieux et affligé, il se faisait tristement porter dans son palais vide, en disant que c'était une trop grande maison pour une si petite famille.

Cependant, tel est l'empire du talent, quand il est secondé par le rang et la fortune, tel est l'éclat individuel, que les Médicis acquirent à Florence une gloire égale au passé. Ici on voit clairement combien les talens, appuyés sur l'autorité, auraient d'empire dans l'univers; combien une aristocratie élective et puissante serait forte. Si les Médicis, au lieu d'être seuls, avaient eu à côté d'eux les Albizzi, les Capponi et tous les talens nouveaux, un puissant parti politique à Florence se fût formé, et le parti de la plèbe eut pu subsister toujours. L'ambition de cette république fut sortie de la municipalité, et Machiavel rencontrant sur son chemin de telles institutions, les eut dirigées vers son but. Voilà ce que la lecture de l'histoire

indique : la liberté du peuple combinée avec une grande autorité laissée au talent dont c'est le droit.

CHAPITRE IV

TROUBLES CIVILS DURANT TOUTE LA VIE DE PIERRE DE MÉDICIS.

Après la mort de Côme de Médicis, mille espérances se réveillent ; de nouveaux troubles se préparent, et jamais un grand talent ne s'éteignit dans la maison des Médicis sans un élan de la république.

La mauvaise santé de Pierre de Médicis le rendait peu capable de s'occuper des affaires. Son père lui avait recommandé, en mourant, d'écouter les conseils de messer Diotisalvi Neroni, citoyen considérable. Pierre appelle Diotisalvi près de lui. Diotisalvi avait plus d'ambition que de fidélité, et d'ailleurs, pourquoi les premiers citoyens de la république auraient-ils montré une magnanimité que les Médicis n'avaient nullement? Ces bienfaits de Côme pouvaient-ils enchaîner les ambitieux plus dignes que son fils de lui succéder? C'est une plaisante chose chez les historiens que cette religion qu'ils attachent à la soumission aux Médicis, tant les hommes aiment à se ranger sous des chefs, tant le genre humain marche en troupeau, étonné si un membre du bétail s'écarte et se transforme! Au temps de sa liberté pourtant, la république avait vu des citoyens rivaux sans s'étonner ni s'indigner. Diotisalvi, dans un dessein perfide, conseille à Pierre, dont les affaires étaient en désordre, de redemander aux citoyens l'argent prêté par son père. Pierre suit ce conseil ; l'indignation est vive à Florence ; les citoyens se parlent, se consultent ; Diotisalvi assemble ses amis, et il entraîne avec eux Luca Pitti et d'autres citoyens puissans ; tous se

liguent pour rendre la liberté à Florence et arracher l'État aux dictatures. La faillite de plusieurs marchands, auxquels Pierre avait repris son argent, accroît la haine; on lui reproche de vouloir des sujets, non des citoyens : toutes les passions du peuple se raniment. L'autorité de la Balia expirait, c'était le moment d'empêcher de la rétablir. On repousse d'abord les propositions de Galeaz, fils et successeur de Sforze, qui demandait à la république son alliance.

Le parti de Luca Pitti s'appelait le *parti du Mont*, à cause de la position de son palais, et le parti des Médicis se nommait le *parti de la Plaine;* les deux factions s'assemblaient la nuit dans des lieux différens; une nuit, après de longues et vives délibérations, le *parti du Mont* arrête son plan, qui était d'attendre, sans s'armer, la nouvelle seigneurie; mais au sortir de l'assemblée un traître, Niccolo Fedini, chancelier des conjurés, va révéler à Pierre leur secret. Pierre, effrayé, veut compter et faire inscrire ses partisans; et chose vraiment digne de ces factions, plusieurs des noms qui viennent s'inscrire pour lui, étaient entre ceux-là mêmes qu'on lui avait dénoncés!

Cependant la seigneurie est nommée, et Niccolo Soderini, un des conjurés est élu gonfalonier. Ce fut une chose merveilleuse de voir la foule des premiers citoyens et de la plèbe le conduire au palais après l'avoir couronné d'oliviers comme si de lui dépendait le salut de la patrie.» On voit par là et par beaucoup d'autres expériences, dit Machiavel, que ce n'est pas chose à désirer que l'occupation d'une magistrature dont on attend un résultat extraordinaire, car les hommes désirant plus qu'on ne peut exécuter, il en résulte avec le temps le déshonneur et l'infamie. » Ainsi en arriva-t-il à Niccolo Soderini qui, avec de bonnes intentions, fut trahi et mal dirigé par son frère Tomaso Soderini, dévoué aux Médicis (1).

Le parti de Pierre reprend courage et acquiert en quelques mois tant de force que les conjurés se décident à un coup violent.

Ils projettent d'assassiner Pierre et d'introdurie dans Florence le marquis de Ferrare. Mais Pierre est encore

(1) Cronica di Leonardo Morelli. — Machiavel lib. VII.

averti ; toujours malade, il habitait sa maison de campagne à Careggi ; il revient à la ville, entouré d'une multitude dévouée et armée, feignant que Jean Bentivoglio, prince de Bologne, l'a averti que le marquis de Ferrare est sur le fleuve Albo avec ses troupes.

Le parti du Mont, dans le plus grand trouble, court aux armes, et voilà la Florence des Médicis toute semblable à la Florence des Dante et des Albizzi.

Les hommes courageux du parti ne suffirent pas pour retenir ceux qui ne songeaient déjà, comme Luca Pitti, qu'à se vendre aux Médicis. Après leur première résistance les chefs du parti se rendirent au palais de Pierre pour un accord ; ils commencèrent par se plaindre du tumulte de la ville qu'ils attribuaient à Pierre, mais ils finirent par l'assurer qu'ils se soumettraient à sa volonté si elle était conforme au bien public. Pierre répondit avec hauteur, les accusa d'avoir voulu l'assassiner, leur reprocha leurs assemblées nocturnes et dit qu'eux seuls l'avaient contraint à s'armer. Avait-il jamais montré le désir de rétablir la balia, lui homme pacifique qui détestait ces luttes? Jadis ce n'est pas Côme qui voulut la rétablir, c'est eux. Ne savent-ils pas que les Médicis peuvent vivre honorés dans Florence avec ou sans balia ? se tournant alors vers Diotisalvi et ses frères il leur rappela avec des paroles de prince les bienfaits de Côme et leur ingratitude, et telle fut son éloquence et l'émotion qu'il lui fallut retenir les hommes armés qui voulaient se jeter sur les Diotisalvi.

La nouvelle seigneurie forme un parlement et lui demande une balia qui, dévouée à Pierre, nomme ses amis à toutes les charges, resserre les bourses, et assure le triomphe complet du parti de la Plaine par la persécution et l'exil du parti contraire (1). Luca Pitti resté à Florence, perdit ses amis, sa fortune, son crédit et ses ouvriers.

Remarquons toujours que c'est le parlement, c'est-à-dire le peuple qui donne la dictature aux Médicis, le peuple qui, sous ses gonfalons et avec une organisation différente, sait défendre si vaillamment sa liberté !

(1) Machiavelli, lib. VII — Norli, lib. II.

Machiavel prétend que Diotisalvi, dont la tête avait été mise à prix (1), écrivit ainsi à Médicis : « Je me ris des jeux de la fortune en voyant comme, selon son caprice, elle rend les amis ennemis et les ennemis amis. Tu peux te souvenir comment, lors de l'exil de ton père, moins sensible à mes périls qu'à son injure, je perdis ma patrie et courus risque de perdre la vie. Jamais depuis, tant qu'a vécu Côme, je n'ai cessé d'honorer et de favoriser votre cause ni depuis sa mort je n'ai eu non plus le dessein de l'offenser. Il est vrai que ta mauvaise santé et l'âge tendre de tes fils m'ont effrayé de façon que j'ai voulu donner à l'état une forme qui prévînt la ruine de ma patrie après ta mort. De là mon entreprise qui, si elle est une erreur, mérite du moins d'être effacée par mes bonnes intentions et mes services passés. Je ne puis croire que si ta maison a trouvé longtemps en moi tant de fidélité, je ne trouve pas en toi aujourd'hui de la miséricorde, et que tant de souvenirs passés soient détruits par une seule faute. »

Pierre envoya cette réponse plus conforme à l'ironie de Machiavel qu'à la bonne grâce ordinaire des Médicis : « Ton rire là-bas fait que je ne pleure pas, car si tu riais à Florence, moi je pleurerais à Naples. J'avoue que tu as aimé mon père, et tu avoueras que tu en as reçu la récompense ; tu étais d'autant plus notre obligé que les faits l'emportent sur les paroles. Si tu fus récompensé pour le bien, ne t'étonne pas d'avoir un juste prix du mal. Ne t'excuse pas non plus par ton amour de la patrie, car nul ne croira que cette ville fut moins aimée et moins agrandie par les Médicis que par les Acciajuoli. Vis donc déshonoré là-bas, puisque tu n'as pas su vivre honoré ici. »

Les exilés eurent recours à la guerre ; le duc de Ferrare et les Vénitiens les aidèrent par ces combats sans péril et sans gloire qui interrompaient à chaque instant la paix ; Pierre eut pour allié Galeaz Sforze, duc de Milan, et le roi de Naples, Ferdinand d'Arragon. Après plusieurs événémens et une grande bataille qui dura la moitié d'un jour, où nul homme ne périt, et qui laissa la victoire incertaine,

(1) Cronica di Lionardo Novelli.

les exilés perdirent l'espoir de soulever Florence, les princes se lassèrent et la paix fut conclue.

Mais des violences continuèrent contre le parti vaincu. On exila et on priva plusieurs citoyens des magistratures. Pierre s'en affligeait; mais sa faiblesse et sa maladie l'empêchoient de dominer son parti. Il maria dans de brillantes fêtes son fils Laurent à Clarisse des Orsini.

Voyant que rien ne pouvait contenter l'avidité de ses amis, il fit venir secrètement Agnolo Acciajuoli près de Florence pour s'entretenir avec lui des affaires; et on croit que, s'il eût vécu, il eût rappelé les exilés pour s'en aider contre son propre parti. Mais la mort l'enleva dans ses bons desseins (1469).

CHAPITRE V

JEUNESSE DE LAURENT ET DE JULIEN. — RÉVOLTE DE PRATO ET DE VOLTERRA.

Après la mort de Pierre, la république eut essayé peut-être de secouer le joug de ses fils, si Tomaso Soderini n'eut assuré l'état aux jeunes Médicis, poussé par l'ambition ou par cette bassesse qui entraîne les hommes aux pieds du pouvoir. Il rassembla dans le couvent de Saint-Antoine toute la noblesse, et lui déclara que les Médicis seuls pouvaient maintenir la ville en paix sous leur ancienne domination.

Des événements très vifs éclatèrent aussitôt: Bernardo Nardi, un des derniers exilés, tente de révolter Prato (1470); fatigué de l'exil, préférant la mort, il s'introduit dans Prato avec cent hommes armés, et suivi par les amis qu'il avait là, il appelle le peuple aux armes. La nouvelle vole à Florence que Prato est pris; on exagère le mal, on raconte que Pistoja aussi est en armes; le palais se remplit de ci-

toyens qui viennent se consulter avec la seigneurie. Mais le tumulte à Prato se calme aussitôt ; les forces que Florence envoie trouvent Bernard pris et la ville en ordre ; le peuple n'avait pas suivi les conjurés.

On oublia cet attentat dans les fêtes qui célébrèrent le voyage de huit jours à Florence de Galeaz, duc de Milan. (mars 1470). Les Florentins, détournés de leurs occupations civiles et enchantés de la cour milanaise riche et brillante, commencèrent à se donner uniquement au luxe, au plaisir ; les Médicis encouragèrent ces goûts où ils devaient tout surpasser et qui énervaient les forces républicaines. On est toujours étonné de voir avec quelle ardeur Florence retrouve ses institutions et avec quelle facilité elle les oublie.

Les seigneurs et les anciens *accopiatori* nommèrent l'année suivante 40 nouveaux hommes de Balia. Et ces 40 en nommèrent 200 qu'on appela le grand conseil, chargé de composer le scrutin de dedans et de dehors, et dont l'autorté était pour la vie (1). Le gouvernement ainsi s'affermit beaucoup.

Mais voilà qu'une révolte à Volterra ramène de nouvelles agitations. Quelques citoyens avaient découvert dans cette ville une mine d'alum, et privés des fonds nécessaires aux travaux, ils s'étaient associés avec des Florentins. Le peuple de Volterra s'aperçoit bientôt du profit que les possesseurs tirent des mines ; indigné de n'y point avoir part, il prétend qu'une mine appartenant au pays appartient au peuple aussi. Il réclame à Florence. Florence décide que les possesseurs des mines paieront chaque année une certaine somme d'argent au peuple et montreront par là qu'ils reconnaissent le peuple pour leur supérieur. Cette décision redouble l'agitation de Volterra ; le peuple veut davantage les possesseurs des mines refusent plus ; un tumulte suit ; plusieurs citoyens sont tués ; on pille et on brûle leurs maisons ; les recteurs mêmes de Florence courent les plus grands dangers ; mais après que la ville est revenue de cet emportement, elle envoie dire à Florence que, si on veut lui garder les conventions anciennes, elle rentrera dans la dépendance ordinaire.

(1) Lionardo Morelli. Anno 1471.

A Florence, le gouvernement discute vivement sur cette affaire. Tomaso Soderini, toujours timide et prompt à s'abaisser, ne voit que le danger, et demande qu'on accepte à tout prix la soumission de Volterra. Laurent de Médicis, plus hardi, plus fier, veut punir avec les armes l'insolence de Volterra et assurer par là, dit-il, l'obéissance des autres sujets de la république.

L'entreprise est décidée. On répond aux envoyés de Volterra que cette ville ne peut réclamer un pacte qu'elle a violé et qu'elle doit se livrer à la seigneurie ou se préparer à la guerre. Volterra choisit la guerre, fortifie son territoire, et sollicite l'appui de tous les princes de l'Italie sans obtenir d'espoir de secours que des Siennois et du seigneur de Piombino.

A Florence, on crée, selon l'usage, pour cette entreprise une magistrature composée de vingt citoyens dont Laurent de Médicis fait partie, ainsi que Jacques Pazzi, Tomasi Soderini, Jacques Guicciardini, etc. On trouve cent mille scudi et on solde pour capitaine général le comte Frédéric, seigneur d'Urbin. On organise une armée de dix-mille hommes d'infanterie et deux-mille de cavalerie. L'armée part en hâte pour surprendre l'ennemi, se présente sur les terres de Volterra, les occupe, et pose son camp du seul côté où la ville, bâtie sur un mont élevé, pouvait être attaquée (1).

Ceux de Volterra avaient réuni pour leur défense environ mille soldats qui, mous contre les Florentins, sont hardis dans la ville contre les citoyens. Les malheureux habitants, combattus au dehors par l'ennemi, au dedans par leurs propres soldats, ne demandent plus que la paix et se remettent dans le pouvoir de leurs commissaires. Ceux-ci font ouvrir les portes et introduisent dans la ville la plus grande partie des troupes de Florence; les commissaires marchent ensuite au palais où ils ordonnent aux Prieurs de se retirer dans leurs maisons; les Prieurs sortent, et dans la rue l'un d'eux est insulté et dépouillé par un soldat. De là naquit la destruction et le sac de Volterra qui fut parcourue et pillée durant tout un jour; on n'épargna ni les femmes

(1) Cronica di Leonardo Morelli. (1472).

ni les lieux saints; les soldats des deux armées rivalisèrent de cruauté (1472).

Remarquons qu'en 1473, au 17 avril, un ouvrier en laine fut déclaré rebelle parce qu'il était allé à Naples exercer l'art de la laine. La seigneurie envoya vers lui pour le rappeler afin qu'il n'enseignât pas son art au dehors, et, comme il ne voulut pas obéir, il fut banni (1).

(1474.) Les Florentins, le duc de Milan et les Vénitiens renouvelèrent bientôt leur ligue, laissant au pape Sixte IV et au roi de Naples le pouvoir d'y entrer, mais ceux-ci se lièrent ensemble de leur côté, en laissant aux autres princes la liberté de se joindre à leur alliance. Sixte IV était furieux contre Laurent de Médicis qui avait secouru contre lui Niccolo Vitelli, seigneur de Citta di Castello, et ici avait commencé la haine du pape contre les Médicis. Chaque jour fit naître de nouvelles inimitiés entre les deux lignes. Le pape et le roi étaient mécontens de voir les Florentins alliés des Vénitiens, et Sixte IV disait que l'Église ne pouvait conserver ses avantages devant l'alliance de ces deux républiques. Les Florentins, au contraire, pensaient qu'on ne voulait les arracher à l'alliance des Vénitiens que pour les insulter plus facilement.

CHAPITRE VI.

CONJURATION DES PAZZI.

On était dans les inimitiés qu'entraînaient ces alliances sans rien d'important, quand arriva un fait aussi naturel dans un pays naguère libre, qu'extraordinaire par la coopération d'un pape à un meurtre exécuté aux pieds des autels durant l'élévation de l'hostie. Des motifs politiques ou religieux ne déterminèrent point le pape, il ne suivit que sa haine, tandis que les Pazzi soutenaient leurs droits

(1) Lionardo Morelli. (1473).

civils. La manière dont la conjuration des Pazzi est racontée dans une foule de relations écrites alors (car les matériaux pour cette époque surabondent), fait bien voir le penchant des hommes à se rallier à la puissance, et l'empire qu'on prend sur eux par les faits, séparés des droits. C'est en lisant ces plats récits qu'on reconnaît l'élévation de Machiavel qui, avec une indépendance admirable, travaillant sur ces mêmes matériaux, s'est gardé de la bassesse, et, dans une histoire dédiée à un Médicis, le pape Clément VII n'a fait que raconter l'audace et la bravoure des Pazzi sans un seul mot de blâme contre eux ni d'indignation contre la conjuration.

Les Pazzi pouvaient aussi bien revendiquer les droits de citoyens florentins, que Côme avait pu demander la fin de son exil à Venise. Les Médicis opprimaient sans ménagement la république; jamais on n'avait vu des gouvernemens pire que ceux de Luca Pitti et de Pierre de Médicis: depuis qu'en 1466 Pierre rétablit l'autorité absolue de sa maison, les affaires s'étaient toujours plus resserrées dans leurs mains, et aujourd'hui, il ne fallait plus recourir à de vains discours, à de vains efforts des partis, mais à des complots habiles et à l'audace des citoyens. Les Médicis ne convoquaient le parlement que pour consacrer l'asservissement de la ville, car ils avaient toujours eu soin de rassembler la plèbe en masse pour obtenir d'elle la Balia. La liberté certes est une question de bonne foi, puisque toujours trahie par les multitudes, elle ne s'obtient que par les combinaisons savantes de la politique. Les dictatures des Médicis, corruption des mœurs républicaines (1), n'étaient plus ces anciennes et glorieuses *Balia*, renommées par leur indépendance et leur habileté; l'argent public, si bien ménagé durant la belle et sage administration passée, était prodigué pour le commerce et les largesses des maîtres. L'éclat même de leur vie et leur magnificence, loin de désarmer les Pazzi, étaient de nouveaux motifs, de nouveaux stimulans de haine, d'émulation et de douleur. Laurent, avec des instincts et des goûts royaux, réunis-

(1) Il faut voir chez les frères Morelli la composition, la durée, et le renouvellement de ces balia dont la forme n'était pas régulière.

sait les grands comme à sa cour; Tomasso Soderini avait donné l'exemple d'une adoration de sujet. Si chez les anciennes familles de Florence, si chez ces marchands citoyens il se trouvait un grand caractère, une âme fière et résolue, l'événement le montrerait.

On venait de voir le jeune duc Galeaz Sforze succomber à Milan sous une conjuration; la liberté, il est vrai, ne gagna rien à ce meurtre. Le duc et sa cause furent vengés, et les conjurés exécutés; mais ils étaient morts avec gloire; l'un d'eux en mourant avait dit ces mots : *mors acerba, fama perpetua, stabit vetus memoria facti;* et l'on pouvait espérer enfin qu'une conjuration à Florence serait plus heureuse.

La famille des Pazzi, par ses richesses et sa noblesse, était alors la plus brillante après les Médicis, qu'elle surpassait par la naissance. Son illustration même l'avait fait écarter des charges publiques jusqu'au retour de Côme. Alors, un des Pazzi fut nommé seigneur. Messer Jacob, son fils, fait chevalier par le peuple, jadis gonfalonier et âgé de 70 ans, était ajourd'hui le chef de la famille; il avait des neveux en grand nombre, entre lesquels on remarquait Guillaume, François et René. Côme de Médicis avait marié à Guillaume une de ses petite-sfilles, sœur de Laurent; mais cette union, d'où plusieurs enfans étaient nés, loin de prévenir une rupture entre les deux maisons, avait ajouté aux autres offenses des torts de famille. Les Médicis jaloux empêchaient que Jacob et ses neveux n'obtinsent aucune charge publique, et les Pazzi répondaient à leurs craintes par la haine. La magistrature des huit pour un léger motif, et sans le respect ordinaire pour les premiers citoyens, contraignit François Pazzi de revenir de Rome à Florence. Les Pazzi se plaignaient avec une violence qui augmentait les soupçons. Jean Pazzi avait pour femme la fille de Jean Buonromei, homme très riche, dont l'héritage devait naturellement appartenir à sa fille; cependant Carlo, neveu de Buonromei, s'empare d'une partie des biens, et, quand la chose vient pour être discutée, une loi est portée par laquelle la femme de Jean est dépouillée de son héritage qui est donné au neveu. Les Pazzi reconnais-

sent les Médicis à cette injure, et Julien de Médicis lui-même se plaint à son frère qu'on va trop loin contre cette famille irritée.

Mais Laurent, brûlant de jeunesse et de puissance, voulait tout dominer et faire sentir à tous sa domination. Les Pazzi songent à la vengeance. François Pazzi, avec l'âme et l'audace d'un héros, conduit leur hardi dessein. Ce n'est pas ici une de ces conjurations à l'antique comme celle de Timoléon, d'Aretaphile, la libératrice de Cyrène, et d'autres héros qui ne songèrent qu'à la liberté et à la vertu. Les Pazzi avaient un but personnel; et si la liberté pouvait naître de leur lutte, ils pensaient surtout à s'affranchir d'un joug pour ressaisir les honneurs de leur patrie. François, plus déterminé, plus généreux que ses frères, se décide à jouer ce qu'il possède pour ce qu'il ambitionne, homme d'un caractère décidé, d'une âme violente et héroïque, corps fragile, teint pâle, taille petite, chevelure blonde qu'il soignait beaucoup, et l'insolence et la superbe tant reprochées à sa maison (1). Comme le gouvernement de Florence lui était odieux, il vivait presque toujours à Rome où, selon la coutume des Florentins, il employait ses trésors à négocier. Ami du comte Jérôme, neveu ou fils du pape Sixte IV, ils déploraient ensemble l'autorité des Médicis, et, de conversation en conversation, de plainte en plainte, ils en arrivent au terrible dessein de changer le gouvernement de Florence en faisant périr Julien et Laurent. Les circonstances leur étaient favorables; le pape haïssait les Médicis; tout-à-l'heure encore, il venait de nommer à leur grand déplaisir, François Salviati leur ennemi, archevêque de Pise, et la seigneurie refusait de reconnaître l'archevêque. François et Jérôme confient leur dessein à Salviati, et celui-ci, bien qu'archevêque, les écoute, et, sensible à l'injure que lui faisaient les Médicis, il les excite. Ils décident qu'il faut entraîner avec eux Jacob Pazzi; François part pour le voir à Florence, et le comte Jérôme et l'archevêque se chargent à Rome de prévenir le pape. Mais François voit en vain Jacob Pazzi, le vieillard s'étonne et résiste.

(1) Angeli Politiani. Conjurat. Pactianæ commentarium. — Machiavel, lib. 8.

Cependant, le comte et l'archevêque communiquent leur plan à Jean Batiste de Montesecco, condottiere du pape et très estimé. Celui-ci leur en représente d'abord les périls, mais l'archevêque lui oppose l'appui que le pape et le roi de Naples donneraient à la conjuration la haine que les citoyens florentins portaient aux Médicis; les parens que les Salviati et les Pazzi avaient à Florence; la facilité de frapper les deux frères quand ils se promèneraient seuls dans la ville.

Le seigneur Carlo di Faenza venait de tomber dangereusement malade; les conjurés imaginent d'envoyer le condottiere à Florence sous prétexte qu'il allait en Romagne, à Faenza, réclamer certaines terres que le comte mourant occupait. Ils le chargent de voir Laurent de Médicis, de lui demander conseil dans ces affaires de Romagne, et ensuite de voir François Pazzi pour tenter avec lui de convaincre Jacob. Pour qu'il pût ébranler le vieillard par une plus grande autorité, ils conduisent le condottiere chez le pontife.

Jean-Baptiste, dans sa confession, raconte lui-même son entrevue avec le pape en présence du comte et de l'archevêque: « Je lui dis (au pape), Saint-Père, ces choses pourront s'exécuter mal sans la mort de Laurent et de Julien, et peut-être des autres. —Sa Sainteté me dit : — Je ne veux la mort de personne pour rien au monde; car ce n'est pas notre affaire de consentir à la mort de personne, et bien que Laurent soit un vilain (villano) et se conduise mal avec nous, cependant je ne voudrais pas sa mort pour rien; mais le changement de l'Etat, oui.—Et le comte répondit: — On fera ce qu'on pourra pour que cela n'arrive pas, mais quand cela arriverait, votre sainteté pardonnerait bien à qui l'aurait fait. — Et le pape répondit au comte : — *Tu es une bête.* Moi je te dis que je ne veux la mort de personne, mais le changement de l'Etat, oui. Et aussi je te dis à toi, Jean-Baptiste, que je désire beaucoup que l'Etat de Florence soit changé et soit ôté des mains de Laurent, qui est un méchant homme et ne fait pas estime de nous; s'il était une fois hors de Florence nous ferions de cette république ce que nous voudrions, ce qui nous serait très heureux. — Et le comte et l'archevêque dirent : — Votre Sainteté dit vrai, quand vous aurez Florence dans

votre pouvoir pour en disposer, votre Sainteté donnera la loi à la moitié de l'Italie, et chacun aura pour cher de vous être ami, ainsi soyez content qu'on fasse tout pour arriver à cet effet.—Sa Sainteté dit : —Moi je te dis que je ne veux pas. —Ainsi nous nous levâmes de devant sa Sainteté, qui conclut en disant qu'elle serait contente de donner toute faveur et aide de gens et d'armes ou autre qui serait nécessaire. L'Archevêque répondit et dit : — Saint-Père, soyez content que nous guidions cette barque, nous la guiderons bien. — Et notre seigneur dit : —Je suis content.—Et ainsi nous nous levâmes de ses pieds pour nous retirer dans la chambre du comte. »

Jean-Baptiste arrivé à Florence est d'abord enchanté des manières et de l'esprit de Laurent, et fort étonné de le trouver bien disposé pour le comte Jérôme et si différent de ce qu'il attendait ; il fait pourtant auprès de Jacob les démarches qu'on lui avait commandées, et à son retour de Faenza, il achève, secondé de François Pazzi et de l'autorité du pape, à décider le vieux Pazzi à le lier à l'entreprise.

Alors, dans leurs longues conférences et dans leur vive agitation, ils discutent de l'exécution. Jacob voulait qu'on attendît un voyage annoncé de Laurent à Rome. Francois disait qu'au jeu, à des noces, ou dans l'église même, les deux frères pouvaient être frappés ensemble. Quant aux secours étrangers, il pensait que le pape devait réunir ses gens sous prétexte d'une entreprise sur le château de Montone pour dépouiller le comte Carlo de Faenza. Cependant rien n'est décidé, si ce n'est que François et Jean-Baptiste iront à Rome et là fixeront un plan avec le comte.

Les choses reprises à Rome, les conjurés décident enfin que l'expédition de Montone sera faite, et que les troupes du pape en Romagne seront à la disposition des Pazzi. Le roi de Naples promet aussi tout son appui. François Pazzi, l'archevêque Salviati et Jean-Baptiste reviennent à Florence. Ils entraînent alors à leur dessein de nouveaux conjurés, Jacques Poggio, fils de l'historien, jeune littérateur ambitieux et curieux d'événemens nouveaux ; deux Jacob Salviati, l'un frère, l'autre allié de l'Archevêque ; Bernardo Bandini et Na-

poléon Franzesi, jeunes gens hardis et obligés de la famille des Pazzi; des étrangers, messer Antonio Maffei di Volterra, Stefano Bagnoni, prêtre (qui donnait des leçons de latin à la fille de Jacob Pazzi). Quant à René des Pazzi, homme prudent et grave, instruit des dangers de pareilles affaires, il s'oppose à la conjuration, la déteste et l'entrave par tous les moyens honnêtes qu'il peut trouver. Avec tant de confidences et de complices, cette conjuration marchait au milieu des plus grands périls, et de nouveaux périls l'attendaient.

Le pape avait tenu jusqu'alors à l'Université de Pise le neveu du comte Jérôme, Raphaël de Riario, qu'il nomme cardinal quand Raphaël était à Pise. Les conjurés imaginent de conduire le jeune cardinal à Florence, afin de cacher mieux la conjuration par son arrivée, d'introduire dans sa suite les conjurés dont ils avaient besoin, et de saisir ce moment pour agir (déc. 1477).

Le cardinal arrivé à Florence, est reçu par Jacob Pazzi à Montughi, maison de campagne près de la ville. Les conjurés projètent de réunir un jour les deux frères chez le cardinal et de les tuer ensemble, car il y avait cette grande difficulté d'un double coup à frapper. Les Pazzi font donc en sorte que les Médicis invitent le cardinal à dîner dans une de leurs maisons à Fiesole, mais Laurent vient seul avec son fils enfant, conduit par Politien (1); Julien, indisposé, ne paraît pas; l'action est remise. Les conjurés alors arrangent au autre dîner à Florence chez les Médicis, certains alors que les deux frères seraient présens : le dîner est convenu pour le dimanche, 26 avril (1478); la veille, le samedi soir et toute la nuit les conjurés conviennent de ce qui doit s'exécuter le jour suivant. Mais ce jour arrivé, François Pazzi apprend de grand matin que Julien ne paraîtra pas au dîner. Les chefs de la conjuration se réunissent aussitôt; les circonstances pressaient; ils conviennent qu'il ne faut plus différer, car il était impossible que la conjuration connue de tant de monde ne fut pas révélée ; ils décident donc de tuer les Médicis le matin même au Dôme, dans

(1) Angeli Politiani conjurat. Pactianæ commentarium. — Machiavel, lib. 8.

l'église de Santa Reparata, où, à cause du jeune cardinal, les deux frères seraient présens. Jean Baptiste le condottiere devait tuer Laurent; François des Pazzi et Bernardo Bandini, tuer Julien. Mais Jean-Baptiste refuse alors de frapper, en déclarant qu'il n'aurait jamais le cœur de commettre une telle action dans une église, et de joindre la trahison au sacrilége. Cette nouveauté augmente le péril de l'entreprise; les conjurés, pressés par le temps, sont obligés de confier le meurtre de Laurent à messer Antonio di Volterra et au prêtre Stefano, deux hommes par habitude et par nature peu faits pour une telle action. Car, dit Machiavel, si jamais dans aucune entreprise on doit rechercher une ame grande, ferme, et par beaucoup d'expérience résolue dans la vie et dans la mort, il faut l'avoir ici, où très-souvent l'âme a manqué à des hommes accoutumés aux armes et au sang.

Les conjurés conviennent que le coup sera porté au moment de la communion de la messe, et que durant ce temps, l'archevêque Salviati avec ses gens et avec Jacques Poggio, occuperont le palais public et soumettront la seigneurie.

Alors les conjurés marchent au temple où déjà le cardinal était arrivé avec Laurent de Médicis. L'église était remplie et l'office divin commencé que Julien n'avait pas encore paru. François Pazzi et Bernard, tous deux chargés de sa mort, vont ensemble le chercher à ses maisons; et, avec art et par leurs prières, le conduisent dans l'église. Et chose vraiment digne de mémoire, s'écrie Machiavel, qu'on put couvrir avec tant de cœur et tant d'obstination d'âme, tant de haine et une pensée si forte, que François et Bernard dans le chemin et dans l'église entretiennent Julien avec des badinages et des discours de jeunes gens; François même, comme s'il voulait le caresser, le presse pour sentir s'il ne portait pas de cuirasse ou d'autres défenses. Julien et Laurent, instruits de l'inimitié des Pazzi, n'avaient d'ailleurs nul soupçon, et la longue domination de leur famille les habituait à la sécurité. Secondés par la foule qui remplissait l'église, les meurtriers parviennent à se placer très-près des deux Médicis; l'office divin conduit

avec la pompe accoutumée, est arrivé au moment suprême; Dieu, appelé par la ferveur des hommes, descend sur l'autel, quand Bernardo Bandini, avec une arme courte et préparée pour la circonstance, traverse la poitrine de Julien qui se relève, et après quelque temps, tombe par terre; François Pazzi se jette sur lui, le frappe de mille blessures avec tant de rage, qu'aveuglé par sa fureur, il se blesse lui-même gravement à la jambe. Durant ce temps messer Antonio et Stefano assaillent Laurent, et lui portent plusieurs coups sans l'atteindre que d'une légère blessure à la gorge. On dit qu'Antonio, en se jetant sur Laurent, lui cria: Ah! traditore! ce qui avertit Laurent. Laurent saisit ses armes et se défend, secondé par ses amis; les deux meurtriers alors s'épouvantent et s'enfuient. Cependant un bruit épouvantable remplissait l'église; quelques personnes crurent qu'elle croulait(1); des cris de terreur retentissent; la foule se presse aux portes pour sortir, et créé elle-même son danger par son épouvante.

Laurent, entouré de ses défenseurs, parvient à se retirer dans la sacristie; la tradition raconte qu'en fermant sur lui les portes en bois, il leur cria: « Si vous savez me défendre, je vous ferai de bronze! »—Mais Niccolo Valori qui vivait à sa cour, dit que Laurent se retira derrière des portes de bronze.

Bernardo Bandini, après avoir tué Julien, avait tué encore François Nori, ami des Médicis; il court ensuite pour rejoindre Laurent et achever ce que les meurtriers n'avaient pas su faire, mais il trouve Laurent dans la sacristie. Au milieu du trouble et du bruit effroyable, le jeune cardinal s'était réfugié à l'autel; il est sauvé par les soins des prêtres, et bientôt conduit au palais de la seigneurie, où il fut gardé avec de grands soupçons jusqu'à son départ.

Durant ces événemens, l'archevêque Salviati et Jacques Poggio, suivis de quelques Bolonais engagés avec eux, marchaient pour occuper le palais public. Arrivés là, ils laissent une partie des Bolonais à la porte avec ordre de l'occuper s'ils entendaient du bruit en haut, et suivi des autres et de Poggio, ils montent au palais. La seigneurie dî-

(1) Angel, Politiani, etc. — Niccolo Valori.

nait; cependant Petrucci, gonfalonier de justice, sort de de table pour aller recevoir l'Archevêque. Salviati entre avec un petit nombre des siens, et la plus grande partie de ceux qu'il laisse dehors, se renferment dans la chancellerie, dont ensuite ils ne surent plus rouvrir la porte (1). L'archevêque, sous prétexte de vouloir parler au gonfalonier de la part du pape, commence des discours coupés et embarrassés; l'altération de son visage achève d'éveiller les soupçons du gonfalonier, qui tout-à-coup se jette hors de la chambre en criant, saisit par les cheveux Poggio qu'il trouve à la porte, le remet dans les mains de ses sergens, fait serrer les chaînes de la porte du palais et sonner la cloche à marteau (2). Une grande rumeur commence dans le palais; les seigneurs saisissent les armes à leur portée; les gens de l'Archevêque, cachés et invisibles, sont retrouvés en partie et tués sur le champ ou pendus aux fenêtres : ainsi, on pend aux fenêtres du palais l'Archevêque lui-même, les deux Jacob Salviati, et Jacques Poggio! Les Bolonais, restés à la porte, en avaient forcé la garde pour s'en emparer, et occupaient toutes les parties d'en bas, afin d'empêcher les citoyens accourus de tous côtés, d'aider la seigneurie.

François Pazzi, blessé gravement, incapable de se mouvoir et informé du bonheur de Laurent, commence à s'inquiéter, ainsi que Bernardo Bandini. Celui-ci alors avec la même résolution qu'il avait tué un Médicis, songe à son salut et s'enfuit. François, rentré à sa maison, essaie de se tenir à cheval, car on était convenu d'occuper *la terre* avec des gens armés, de parcourir la ville et d'appeler le peuple à la liberté et aux armes; mais François ne peut supporter le cheval, tant sa blessure est profonde et tant il a perdu de sang. Il se déshabille alors et se met au lit en priant le vieux Jacob Pazzi d'agir à sa place. Jacob, quoique glacé par l'âge et peu fait à ces tumultes, monte à cheval avec cent hommes armés, destinés à l'entreprise, et va sur la place publique appeler à son aide le peuple et la liberté. Mais le peuple dévoué aux Médicis, reste immobile. Les

(1) Cronaca di Lionardo Morelli.

(2) Idem.

Seigneurs, maîtres de la partie supérieure du palais, saluent Jacob Pazzi en lui lançant des pierres, et l'intimident par leurs menaces. Jacob ébranlé rencontre Jean Servistori, son parent, qui lui reproche les événemens du jour, lui conseille de retourner à sa maison et l'assure que les autres citoyens ont à cœur, comme lui, le peuple et la liberté. Jacob désespéré, voyant le palais soumis, Laurent vivant, François blessé, se décide à la fuite et sort de Florence avec sa troupe pour se refugier en Romagne.

Toute la ville était en armes, et Laurent de Médicis, accompagné de beaucoup de défenseurs, s'était retiré dans ses maisons où les citoyens accouraient en foule lui offrir leur dévouement. Le palais public est entièrement occupé et ceux qui avaient voulu s'en emparer, sont pris ou tués. Déjà le nom de Médicis est crié par la ville avec le signe de leurs armes:—Palle ou balles, et partout on n'entend que: Medici !— Medici ! Palle ! Palle !—Les membres des morts se voyaient sur la pointe des armes ou traînés dans les rues, et chacun poursuivait les Pazzi par des discours ou des actes pleins de cruauté. Si quelques citoyens les plaignirent en secret et regrettèrent l'issue de la conjuration, l'histoire, ici favorable aux vainqueurs, en a soigneusement écarté la mémoire.

Les maisons des Pazzi sont occupées par le peuple, et François Pazzi arraché de son lit tout nu, est conduit au palais et pendu presque déjà mort auprès de l'Archevêque. Durant le chemin et arrivé là, on ne put lui arracher, par les injures ou les insultes, aucune parole; mais regardant sans se plaindre, ceux qui l'entouraient, il soupira en silence. On pendit aussi cinq écuyers du cardinal de façon qu'entre les pendus, écartelés et taillés en morceaux, vingt-six hommes moururent sur la place durant ces deux heures (1). Guillaume Pazzi, marié à la sœur des Médicis, s'était sauvé dans leurs maisons, avec tous ses enfans, par le secours de sa femme.

Réné des Pazzi s'était retiré dans sa maison de campagne, d'où il veut fuir déguisé; mais reconnu et pris dans le chemin, il est ramené à Florence. Jacob est pris aussi en

(1) Breve chronicon Caroli Petri de Joanninis a Florentiola.

passant l'Apennin ; les montagnards, informés de la conjuration et voyant cet homme en fuite, l'attaquent et le reconduisent à la ville sans vouloir le tuer, comme le vieillard les en suppliait. Il est jugé et exécuté quatre jours après l'événement.

Entre tant de morts dont les membres sanglans et déchirés remplissaient les rues, on vit avec pitié le corps de René, homme sage, bon et très-éloigné de la superbe tant reprochée aux Pazzi. Et pour que rien ne manquât à ces exemples extraordinaires, Jacob, d'abord enterré dans la sépulture de ses ayeux, est ensuite transporté le long des murs comme excommunié, et, arraché encore de là, son corps est traîné dans toute la ville par la corde qui l'avait pendu, et sans avoir pu trouver de sépulture sur la terre, il est jeté ensuite dans les eaux de l'Arno, alors très-hautes. Exemple nouveau des grands jeux de la fortune républicaine. On reprochait à Jacob des vices qu'il cachait avec de grandes aumônes, ce qui prouve du moins qu'il n'était pas avare comme on le lui reprochait aussi. Le samedi avant l'action, il avait réglé ses affaires et payé ses dettes avec une probité délicate. Jean-Baptiste de Montesecco eut la tête tranchée sur la porte du palais du podesta ; douze des siens avaient été pendus là. On estima le nombre des morts entre 80 et 100. Napoléon Francezi évita le supplice par la fuite. Guillaume des Pazzi fut exilé et ses cousins mis en prison dans le fond de la roche de Volterra. Bernardo Bandini, réfugié à Constantinople fut, l'année suivante, livré par Mahomet II à Laurent, qui le fit pendre habillé en veste d'azur à la Turque.

Après ces exécutions, on célébra les funérailles de Julien, où se pressèrent en foule les citoyens ; Julien laissait sa maîtresse enceinte d'un fils qui naquit après lui, appelé Jules, et depuis Clément VII. Les troupes du pape s'étaient avancées de la Romagne vers Florence, mais informées de l'événement, elles retournent en arrière, et le pape et le roi de Naples se préparent à venger leurs amis.

Telle fut cette conjuration fameuse qui s'offre comme le couronnement de l'histoire que nous avons parcourue.

Telle fut cette tentative hardie, conduite en secret au milieu de plus de cinquante complices, interrompue par beaucoup d'accidens, exécutée durant la communion de la messe avec un pape, un cardinal et un archevêque pour appuis, vengée par des exécutions cruelles, et instrument d'une nouvelle autorité pour le vainqueur. Cette conjuration eut presque tous les dangers que Machiavel signale dans son long chapitre des *Conjurations* (1). Bien qu'entrepri se ainsi qu'il le jugeait nécessaire *par des hommes puissans et dans l'intimité des princes*, loin de n'être confiée *à personne ou à un seul, ou bien communiquée seulement au moment de l'exécution*, elle eut l'honneur mais le péril d'être gardée fidèlement dans plusieurs âmes dévouées. Au lieu de conserver l'ordre d'abord choisi ont eut l'immense danger de le changer le matin même; Julien en n'assistant pas au dîner, obligea les conjurés d'agir dans l'église; ainsi Jean Batiste refusa de frapper, et les nouveaux conjurés choisis pour poignarder Julien, n'étant ni préparés ni éprouvés, échouèrent là où les plus fiers cœurs se confondent, car, comme dit Machiavel, *dans les grandes circonstances on ne doit rien attendre de certain d'une âme, sans en avoir fait l'expérience* (2).

CHAPITRE VII.

GUERRE AVEC LE PAPE SIXTE IV. — VOYAGE DE LAURENT DE MÉDICIS A NAPLES. — PROSPÉRITÉ DE LAURENT.

Le pape furieux de voir son dessein manqué, reporta sa colère sur le meurtre d'un archevêque et de plusieurs

(1) De discorsi. lib 3. cap. VI.

(1) On a consulté pour la conjuration des Pazzi : Angeli Politiani conjurationis Pactianœ commentarium.

— Id. per Nicolaum Valorinm in vità L. M.

prêtres pendus précipitamment. Il déclara la guerre à Laurent ainsi que le roi de Naples. Laurent, dans un discours à la seigneurie et à plus de trois cents citoyens réunis par lui au palais, remercie sa patrie, se plaint amèrement de l'Eglise, rappelle que ses pères et lui avaient tout dû à l'appui, à l'amour et au libre élan des citoyens : Côme n'était revenu d'exil, Pierre n'avait vaincu les factions, et les jeunes Médicis n'avaient conservé leur crédit que par la volonté unanime des Florentins ; si c'était Laurent qu'on voulait pour victime il offrait son sang comme déjà avait coulé celui de son frère. On répond par des larmes. On lui donne une garde de douze hommes. On en appelle aux alliés, à Venise et à Milan, et alors éclate un grand scandale : d'un côté, le pape dans une bulle, ne craint pas d'accuser les Florentins à la face du monde d'avoir vengé une conjuration où il avait eu part lui-même; il rappelle les différens torts de Laurent qui avait jadis secouru contre lui Niccolo Vitelli, seigneur de Citta di Castello ; il accuse la mort d'un archevêque et des prêtres pendus au palais; il frappe Florence d'anathème si elle ne livre pas aux tribunaux ecclésiastiques Laurent de Médicis, le gonfalonier, les Prieurs, et les huit de balia pour être punis selon l'énormité de leur crime ; il les accuse d'avoir cédé à *une suggestion diabolique et de s'être laissés emporter comme des chiens, à une rage insensée.* Une autre bulle excomunie Florence.

Florence, de son côté, assemble son clergé et dans un synode ou concile, le clergé florentin répond au pape avec

— Breve chronicon Caroli Petri de Joanninis.
— Per breve chronicum Belfredelli Strinati.
— Machiavelli, lib. 8.
— Raphael Volterranus in Geographiæ.
— Paulus Jovius in elogiorum.
— Sc. Ammirato, lib. 24.

On trouve toutes ces relations publiées ensemble avec les proscriptions, la bulle de Sixte IV, et la confession de Jean-Baptiste, à la suite du récit de Politien dans un beau vol. publié à Naples. 1769. On a consulté aussi Laur. Med. vita auctore Angelo Fabronio, suivie de nombreux documens et notes.

une violence égale, raconte les fautes du pontife dans le cours de sa vie, le couvre d'injures grossières; l'accuse d'avoir trempé dans un meurtre aux pieds des autels et interprète le *tu es une bête* de Sixte IV au comte Jérôme (dans la confession de Jean Batiste) comme un aveu du meurtre des Médicis; enfin le clergé de Florence en appelle de l'excommunication du pape à un concile.

On publie l'accusation contre le pape avec la confession de Jean Baptiste en la terminant par un appel à l'empereur et au roi de France, et on envoie cette pièce aux principaux souverain de l'Europe.

Ainsi les Florentins bravaient l'excommunication du pape en publiant dans l'Europe cette conjuration et cette violation des autels par un pape. Puisque le pape s'était montré loup et non pasteur, dit Machiavel, pour n'être pas dévorés comme des coupables, ils justifient leur cause par tous les moyens en leur pouvoir, remplissent l'Italie de la trahison ourdie contre eux, montrent que le pape impie remplissait mal un pontificat injustement obtenu, lui qui venait d'unir des cardinaux et des parricides pour commettre un meurtre devant le sacrement, et qui aujourd'hui dans le regret de n'avoir pas réussi, excommuniait la ville et tous les citoyens. En vain le pape avait opposé qu'il appartenait au pontife de frapper les tyrans, d'opprimer les méchans et d'élever les bons, et non aux séculiers d'emprisonner les cardinaux, de pendre les archevêques, de massacrer les prêtres.

Louis XI, roi de France, écrivit à Laurent pour le complimenter d'avoir échappé à la conjuration en l'appelant *son cousin*; le roi de Naples en fit autant, et ces princes ainsi que l'empereur Frédéric, les Vénitiens et le duc de Milan, menacèrent Sixte IV de lui retirer son obéissance s'il troublait la chrétienté par une guerre injuste. Milan envoya un secours aux Florentins, mais Venise refusa de se mêler des causes privées. La guerre commencée, les Florentins remportèrent une victoire sur un point et s'enfuirent lâchement sur un autre, car tels étaient la poltronie et le désordre des armées, dit Machiavel, que la défaite ou la victoire dépendait de la manière dont on avait tourné la tête ou la croupe d'un cheval.

Quoiqu'on eut repris la résistance, l'ennemi faisait sans cesse des progrès; une trève de trois ans donna du loisir pour sentir et peser davantage les malheurs: les citoyens accusèrent librement et sans respect les chefs de l'état; remarquant les fautes commises dans la guerre, les dépenses faites en vain, et les impôts injustement posés, ils parlaient vivement même dans les conseils publics, et l'un d'eux, se tournant vers Laurent, eut la hardiesse de lui dire : — Cette ville fatiguée ne veut plus la guerre, il faut songer à la paix. — Laurent, consultant avec ses amis sur un changement d'alliance, s'arrête à la résolution hardie et généreuse d'aller lui-même s'entendre à Naples avec le roi. Il partit aussitôt (1479) au commencement de décembre en laissant Tomaso Soderini, gonfalonier de justice. Arrivé à Pise, il informa la seigneurie du motif de son départ et les seigneurs le nommèrent aussitôt orateur du peuple florentin avec pleins pouvoirs de traiter pour sa république.

Tandis que Laurent se rendait vers le roi, les Gênois reprirent Sarzane au grand effroi des Florentins qui, voyant ainsi la guerre continuer, nommèrent aussitôt suivant l'usage, de nouveaux Dix de la guerre.

Cependant Laurent, devenu célèbre et important par la conjuration des Pazzi, est reçu à Naples avec des hommes publics. Le roi, étonné de son arrivée, de son esprit, de la connaissance qu'il avait des princes et des peuples de l'italie, se laisse décider à une alliance avec lui; mais il le retient trois mois à Naples, depuis décembre jusqu'en mars, afin d'éprouver la république. En effet l'agitation s'éveille à Florence quand on voit Laurent retenu à Naples; déjà, dans les délibérations publiques, on s'opposait à ce qui lui était favorable; on faisait courir le bruit que si le roi le retenait longtemps, le gouvernement changerait, et ce bruit prolongeait les lenteurs du roi. Enfin il laisse partir Laurent après de grandes démonstrations d'amitié et la convention d'une alliance perpétuelle.

Laurent recu à Florence avec amour et allégresse y rentre plus puissant encore qu'à son départ, et deux jours après, l'accord est publié entre la république et le

roi. Cette paix remplit de colère le pape et les Vénitiens, qui alliés, l'un du roi, les autres des Florentins auraient voulu avoir part à la paix.

Florence dans la crainte de nouvelles guerres, établit pour resserrer le gouvernement, un conseil de soixante-dix citoyens à vie, avec tout pouvoir pour les affaires importantes, sorte de sénat; les affaires y devaient être discutées d'abord pour être portées ensuite au conseil du peuple, puis au conseil de la commune et enfin au conseil des cent (1). Ce nouveau conseil, déconcertant ceux qui voulaient des événemens nouveaux, accepta la paix et envoya deux ambassadeurs au pape. On voyait d'ailleurs avec inquiétude le duc de Calabre continuer d'occuper Sienne malgré la paix (2). Mais Florence est tirée de péril par les Turcs : Mahomet II, repoussé de Rhodes, attaque Otrante, la prend, la saccage, et rappelle toutes les forces de Naples de ce côté. La honte de l'Italie était inconcevable à ne rien faire contre cet ennemi terrible.

Le pape commence à s'adoucir dans ce revers, et les Florentins saisissent cette occasion pour lui envoyer douze ambassadeurs. Le pontife les reçoit, entouré des cardinaux et dans une grande pompe; les ambassadeurs, pour pallier le passé, accusent la nécessité, la méchanceté des hommes, la fureur populaire et sa justice, et déplorent le malheur de citoyens forcés de combattre ou de mourir. Les Florentins avaient voulu éviter la servitude, qui est la mort des Etats libres; mais repentans, ils viennent s'abandonner à la clémence du pape pour qu'à l'exemple du Rédempteur, il les reçoive dans ses bras très-pieux. Le pape répond par des paroles superbes et injurieuses; mais à l'exemple de Dieu, il veut bien leur accorder le pardon en les avertissant que s'ils usent mal de la liberté, il la leur ôtera, car qui méprise Dieu et l'église, n'est digne d'être ni libre ni chrétien. On lit la formule de l'accord et de la bénédiction, à laquelle le pape ajoute en dehors des conventions, que les Florentins entretiendront quinze galères

(1) Gambi. anno 1480.

(2) Machiavel, lib: 8

armées, tout le temps que les Turcs combattront dans le royaume de Naples. Les ambassadeurs se récrient sur cette obligation, quoiqu'il fut trop nécessaire que l'Italie combattit les Turcs, et plus tard les Florentins obtinrent, par un autre ambassadeur, que le pape les en déchargeât.

Le roi de Naples, pressé par les circonstances, restitua aux Florentins comme il l'avait promis, les terres qui leur avaient été ravies, ce qui porta très-haut la gloire de Laurent, car la guerre contre lui finissait sans qu'elle eut rien coûté à la république, et il avait obtenu la paix et les terres par son seul crédit.

La mort de Mahomet II et la restitution d'Otrante au roi de Naples, réveillèrent les haines suspendues. On vit alors les alliances toutes changées en Italie : d'un côté le pape et les Vénitiens avec les Génois et les Siennois; de l'autre côté les Florentins, le roi de Naples et le duc de Milan avec les Bolonais et d'autres seigneurs. Louis-le-Maure venait de s'emparer de la tutelle de son neveu, Galeaz Sforze.

Nous hâterons les événemens où les Florentins n'ont pas une grande part, pour arriver aux lettres, aux arts, à ce qui caractérise Laurent de Médicis. Les Vénitiens voulaient s'emparer de Ferrare, et jugeaient le moment favorable à cause de la guerre qu'on faisait au pape. Mais le pape remporte une victoire sur le duc de Calabre, glorieuse pour les temps, car il y périt plus de mille hommes; on rabaissa son orgueil en le menaçant d'un concile que l'empereur avait déjà décidé; il fit donc la paix avec les Florentins et la ligue, en engageant les Vénitiens, dont les progrès l'effrayaient, à s'y joindre aussi. Comme ils refusèrent, la ligue tourna contre eux ses efforts; les Florentins y envoyèrent toutes leurs forces; on secourut le duc de Ferrare; les Vénitiens furent vaincus, et Louis-le-Maure ayant le premier traité avec eux, la paix fut enfin rétablie (1484).

Remarquons qu'au mois de janvier et de février de cette année (1484), on avait composé une nouvelle bourse où, dit Morelli, *fut honoré qui le méritait*. Il y avait treize ans qu'on n'avait recomposé les scrutins (1).

(1) Cronaca di Lionerdo Morelli, anno 1484.

Cependant les Florentins ne pouvaient se consoler d'avoir perdu Sarzane. S'emparant de Pietra Santa, ils auraient attaqué Sarzane sans une maladie de Laurent. Et plus tard, après avoir secouru le roi de Naples (attaqué par le pape), ils s'emparent enfin de Sarzane à la suite d'une grande victoire (1487).

La paix est enfin partout rétablie. Le nouveau pape, Innocent VIII, favorable aux Florentins et lié avec Laurent, marie son fils à la fille de Médicis. Laurent obtient du pape, après l'avoir passionnément désiré, un chapeau de cardinal (1489) pour son fils Jean, quoique Jean n'eût que 13 ans, exemple extraordinaire, désapprouvé par plusieurs cardinaux, et qui inquiéta le pape lui-même, puisqu'il imposa au jeune cardinal (depuis Léon X), de ne point siéger dans le consistoire avant trois ans.

Laurent, surnommé le Magnifique par son siècle, brilla chaque jour d'un nouvel éclat : sa sagesse, ses succès, lui donnaient une pleine autorité dans sa patrie et une grande influence dans l'Italie ; les princes souverains, les rois, recherchaient son amitié. Malheureux dans son commerce à cause de sa grandeur même (car ses gens administraient ses affaires en princes), le Trésor public le secourut, et Laurent disposa de l'argent comme des autres biens de la république; abandonnant le commerce pour se faire une fortune en terre, il arrangea tout pour la prospérité et la paix, fortifia plusieurs points de la Toscane, et assura la fidélité de tous ses petits alliés, sans qu'on voie pourtant dans sa politique ce système qu'on a voulu ensuite lui attribuer.

Depuis la paix de Sarzane, il n'eut plus qu'à cultiver les lettres, jouir de sa puissance établie et maintenir le repos général de l'Italie. Durant les cinq années qui s'écoulèrent jusqu'à sa mort prématurée, il acheva de fonder sa gloire et sa cour.

CHAPITRE VIII.

MAGNIFICENCE DE LAURENT DE MÉDICIS. — SA PROTECTION POUR LES ARTS ET LES TALENS. — JEUNESSE DE MICHEL-ANGE.

« Laurent de Médicis, malin tyran. »

« Je crois que, trouvant les citoyens de notre ville, d'âme et de mœurs serviles et complètement avilis dans les habitudes commencées et établies par son père, Laurent conçut comme une idée très-superbe et très-ambitieuse, le dessein de transporter en soi toute la dignité, puissance et autorité publique ; et enfin comme Jules-César, de s'emparer de la république, ce qui pour tout homme qui considérait sa conduite, n'était pas difficile à reconnaître, car depuis plusieurs années il s'appliquait à défaire et annuller le *Mont commun* de Florence avec des lois diverses, le détruisant et le gâtant, afin qu'en supprimant cette dépense de paie et de dôt pour les citoyens, il put librement disposer pour lui-même de tous les revenus publics ; et dans ce but, il prit principalement deux aides, Antonio di Bernardo et ser Giovanni da Protovecchio, hommes très-audacieux qui, à toute heure, lui montraient les voies et les manières de conduire une telle œuvre à sa fin. D'un autre côté, les tyrans et les petits seigneurs de la Romagne, de Lunigiana et d'ailleurs, qui avaient coutume de se recommander à la seigneurie de Florence, et en signe de cela de donner un certain paiement, aujourd'hui avaient un salaire de la commune et l'obligation était envers Laurent seul ; et dans ces choses, il dépensait sans aucun ménagement, et consumait les revenus publics sans songer au tort qu'en souffraient les citoyens, qu'il dévorait et consumait ainsi avec tant d'industrie, soit pour les rendre plus faibles et plus

impuissans à résister à ses entreprises, soit par une excessive envie qui dominait en lui, outre une immense ambition et vaine gloire qui le menait à ne refuser à aucun étranger aucune demande, même extrême, pourvu qu'il crût être loué. Et il leur accordait ce qu'ils demandaient, non de son bien, mais de celui du public, sans mesure ni réserve aucune, car quand il avait à dépenser du sien, il penchait plutôt à l'avarice qu'à la générosité, excepté pour quelques entreprises de vanité, faites aux dépens d'autrui, et qu'il s'attribuait en y ajoutant quelque chose du sien. Outre cela, toutes les choses qui anciennement acquéraient de la réputation aux citoyens, comme les noces, les bals et les fêtes, le luxe des vêtemens, il les blâmait, et avec son exemple à ses paroles, il les supprima. Mais ce qui par dessus tout est déplorable, toute l'autorité, la dignité et la réputation des magistrats publics, il l'enleva, la foula aux pieds, la transporta en lui, et l'usurpa de telle manière, que nul magistrat, même dans les moindres choses, n'osait délibérer s'il n'avait son consentement, et s'il s'en passait pour quelque chose, il était contraint à le révoquer; d'où naquirent dans les âmes des citoyens une grande bassesse, un grand mépris et dédain des choses publiques..... »

Voilà ce qui nous reste de la haine qu'une partie de la noblesse gardait secrètement à Laurent. Alamanno Rinuccini dans le livre de ses ayeux, manuscrit appelé *Priorista* (1), a répandu sa colère que nous avons recueillie.

Un citoyen pouvait ainsi exagérer les torts de Laurent. Mais Laurent, tour à tour trop loué ou trop rabaissé, représente comme son aïeul, l'aristocratie du mérite au pouvoir. Appuyé de ses talens et de ses richesses, il suivait l'ambition qui est une grande passion; il préparait à sa maison une renommée européenne, voyait de loin, avec l'enchantement d'un père et d'un Médicis, Léon X et sa gloire; il

(1) Ce morceau de Rinuccini contre Laurent a été publié dans Redditi exhortatio ad Petrum Medicem etc. Florenti, 1822. Rinuccini reproche aussi à Laurent de s'être emparé des dots des filles, et Cambi dit dans son style naïf : Ma ghurdinsi dsl clamore delle uerginelle nostre figliole, che va insino al cielo, che non la goderanno molto tempo in pace, tanta ingiustitia. (Cambi anno 1490).

sortait Florence des petites idées manufacturières et municipales. Sans doute rien là d'héroïque comme au temps de la liberté, mais les richesses prodiguées aux lettres, aux bibliothèques, aux arts.

Pourquoi ne sut-on pas unir la magnificence à la liberté? N'en regrettons donc pas moins la plèbe, ses fureurs, ses cris, sa vie civile. Où a-t-on caché les gonfalons? Les vieilles lances et les vieilles arbalètes sont rouillées; les cloches n'ont plus sonné que la messe, et cette plèbe florentine que Machiavel appelle *un juge si fin des affaires publiques*, s'est endormie du sommeil de la monarchie; on ne l'a vue s'animer que contre les Pazzi; les enfans du peuple ont traîné dans les rues les cadavres des conjurés, et Florence n'a connu que ce seul jour d'agitation. Après avoir tracé les événemens brûlans des siècles passés, après avoir suivi les travaux de Dante et de Pétrarque, il nous paraît dur sans doute d'avoir à raconter des mœurs de cour, les tranquilles actions d'un Laurent de Médicis et les habitudes serviles d'un Politien qui vivait près du prince en domestique, sans rien garder dans ses veines du sang ni de l'exemple du poète fier et citoyen qui avait vécu avant lui. Tout l'attrait politique a disparu; ces agitations que les Albizzi partageaient avec les Uzani, les Ricci et tant d'autres citoyens puissans, l'énergie des arts majeurs et l'inquiétude passionnée des arts mineurs toujours menacés; cette organisation passagère mais modèle, belle sans être assez grande et assez solide, mais qui fit un moment qu'un peuple entier vécut; tout est fini, tout est mort, et il est curieux d'observer comme les institutions font et défont un peuple puisque c'est la plèbe enflammée de Florence qui a ainsi tout à coup disparu.

Ces temps, d'ailleurs, n'ont eu ni invention ni génie. Si Laurent surpassa les autres princes de l'Italie dans la protection qu'il accorda aux lettres, ses camées, ses fêtes et les fameuses mascarades où s'employaient si ridiculement les beaux vers de Politien, ne peuvent abuser l'histoire comme ils abusèrent les contemporains. Laurent même donna aux études quelque chose d'emphatique et de ridicule; c'était plus grave sous Côme; ici déjà les inconvéniens d'une cour et une bassesse d'adulation insupportable.

Il n'entre pas dans notre plan de développer l'histoire philosophique et littéraire de ce temps, où la jurisprudence gardait entre toutes les sciences le premier rang. La philosophie compte deux espèces d'hommes, ceux qui éclairent les questions et ceux qui les embrouillent, ceux qui sont les maîtres, ceux qui composent les écoles. Or, du temps de Laurent, peu d'hommes éclairèrent les questions, mais beaucoup de gens les embrouillèrent; ces hommes suivaient d'ailleurs la route obscure de leurs devanciers; Aristote avait été depuis plus d'un siècle fort commenté à la fois et fort dénaturé; c'était aujourd'hui le tour de Platon; on ne voyait rien chez ces grands hommes d'un côté simple et naturel, et comme les difficultés de la langue et du sujet étaient grandes, on les surchargeait de nouvelles difficultés. Si l'on ne comprend pas d'abord comment les Italiens, depuis deux siècles, se disputaient sur la philosophie d'Aristote sans la comprendre, l'étonnement cesse quand on voit dans la vie d'Alexandre, par Plutarque, qu'Aristote, pour consoler ce prince, jaloux qu'il eut publié ses *Traités de philosophie*, lui déclara qu'il les avait publiés sans les publier; car en effet, dit Plutarque, qui lisait certainement Aristote plus facilement que les Italiens, ses livres de métaphysique sont écrits de manière qu'on ne peut ni les apprendre seul, ni les enseigner aux autres, et qu'ils ne sont propres qu'à ceux déjà instruits, dont ils réveillent les idées.

Sans doute dans les ouvrages écrits alors, on trouve du talent au milieu d'un fatras d'obscurités; sans doute ces écrivains avaient du mérite, du savoir, et conduisirent leur siècle aux études, mais nul n'en appela à sa propre force, et ne pensa par lui-même comme avaient fait Dante et Pétrarque. Argyrophile, savant grec que nous avons nommé sous Côme, avait seulement traduit Aristote sans y ajouter; Pletone l'attaqua et se passionna pour Platon; la querelle, d'abord entre les Grecs passa aux Italiens, ou plutôt Platon triompha dès le premier moment. Nous avons vu jadis comment l'Arabe Averroës avait traduit, commenté Aristote, et l'avait fait lire. Aujourd'hui Marsiglio Ficino, élevé par Côme, combattit Averroës et Aristote, et dans

un long ouvrage, il réunit toute la philosophie de Platon et celle de son école sous le titre de *Theologia platonica* (1). Cet ouvrage important, mais difficile à lire, donne une idée des études alors ; ce n'est qu'un résumé sans génie et sans cohérence de ce qui avait été dit. car ces hommes disputaient les idées des autres sans y rien ajouter et sans trouver le lien entre ces idées. Ficino d'ailleurs croyait à l'astrologie et partageaient les autres erreurs de son temps.

A côté de Ficino, nous devons nommer Pic de la Mirandole qui vint s'établir à Florence, Léon-Baptiste Alberti, un des premiers hommes du siècle, savant dans presque toutes les sciences et dans l'architecture, le cardinal Bessarion Grec, Bernardo Rucellai, homme public de Florence que nous verrons agir dans cette histoire, et plusieurs autres Grecs et Italiens, très-renommés dans leur temps, mais qu'il serait trop long de nommer ici

L'Université de Florence avait été illustrée par quelques-uns de ces écrivains, Ficino, Landino, Carlo Marsuppini dit l'Arétin, Politien ; cependant on la transporta à Pise, ville qu'on jugea moins bruyante, plus convenable pour une Université. Sixte IV permit aux Florentins (1472) d'imposer sur les biens ecclésiastiques, pour cinq ans, une taxe de cinq mille ducats au profit de l'Université de Pise (2). Laurent la protégea avec sa magnificence ordinaire.

Après avoir fondé des Universités, on fonda des Académies, dont la poésie ne fit pas l'unique occupation ; la première Académie qui eut porté ce nom, avait été créée par Côme pour la philosophie platonique ; ces réunions littéraires furent utiles et répandirent le goût des études.

La langue de Dante et de Jean Villani fut abandonnée pour le latin. La chûte des Médicis et les luttes civiles devaient seules rendre à Florence sa langue et ses idées nationales. Les lettres furent cultivées dans un esprit d'imitation. Laurent suivit les anciens dans ses vers froids et élégans. Politien, qui s'occupa aussi du théâtre, fut un bon poète ; il eut de la noblesse, de la suavité, et une élégance

(1) Cet ouvrage est très long. On en peut voir une très bonne analyse dans le tome 2 de l'*Histoire de la Philosophie moderne* de M. Buhle.

(2) Tiraboschi, tome VI, lib. 1.

remarquable au milieu de la grossièreté d'alors. Politien était d'ailleurs si savant dans les lettres grecques et romaines qu'il se vantait de pouvoir rivaliser avec les Grecs eux-mêmes. Les trois frères Pulci, d'une famille noble, furent aussi poètes. Louis Pulci est l'auteur du *Morgante*, poème burlesque, où il y a de belles choses, et qu'il lisait à la table de Laurent. Nous ne pouvons donner le nom de toutes les femmes illustres de ce temps; Lucrèce de Médicis, mère de Laurent; Ippolita, fille de François Sforze; Batista, femme du marquis de Mantoue; Costanza, petite-fille de Batista; Isotte Malatesta; Cassandra Fedele; Alessandra Scala, aimée de Politien, toutes savantes dans la philosophie et les lettres grecques et latines.

On continuait de chercher des livres avec la même ardeur. Poggio, l'historien, en découvrit plusieurs, entre autres Quintilien, à Constance, où il fut employé au concile par la cour romaine, une partie de Cicéron et de Lucrèce. Pétrarque avait déjà connu la correspondance de Cicéron et d'Atticus. Poggio cherchait en vain à compléter Tite-Live et Tacite. Le plus grand bonheur, le plus grand honneur alors était de découvrir un ancien manuscrit. Il suffit de raconter qu'un libraire de Milan demanda dix ducats d'une copie (codice) des lettres familières de Cicéron, et qu'Antoine Panormita paya à Poggio 120 scudi d'or pour une copie de l'histoire de Tite-Live, ce qui l'obligea à vendre une ferme, comme il le raconte au roi Alphonse de Naples. Une même copie de Tite-Live, envoyée par Côme au même roi, avait suffi pour calmer ce prince irrité, et bien que les médecins du roi voulussent lui inspirer le soupçon que les Médicis eussent empoisonné le livre, le roi ne fit que rire de leurs craintes, et lut Tite-Live avec le plus grand plaisir (1). Bientôt, au lieu de copies, on allait avoir des livres imprimés. L'imprimerie découverte en Allemagne, fut aussitôt transportée en Italie : les villes se disputent encore à qui imprima la première; ce ne put être que vers 1470. L'imprimerie, durant le quinzième siècle, se répandit dans presque toutes les villes, et fut

(1) Tiraboschi, tome VI. lib. 1.

alors à l'instruction, ce que la liberté de la presse a été de nos jours à la liberté.

Cet élan des hommes vers des connaissances qu'ils découvraient tout à coup, est très beau ; s'apercevant de leur ignorance et de leur barbarie, ces hommes voyaient comment la philosophie, à un autre âge du monde, avait éclairé leurs semblables. Ces découvertes, et surtout l'étude d'Aristote et de Platon portèrent atteinte au christianisme, car du moment où l'on sépare la religion de la philosophie, la croyance est détruite, au moins pour les penseurs. En Italie, à chaque pas que faisaient les lumières, le christianisme recevait un échec. Nous avons vu Pétrarque reprocher aux savants de son temps d'*aboyer* contre Jésus-Christ et de ne se croire savant qu'à ce prix. Les philosophes, sous Laurent, s'efforcèrent de mettre Platon d'accord avec le christianisme, mais involontairement ils s'en écartaient. C'est l'universalité des connaissances qui renverse le plus sûrement les fables pour conduire enfin à la pure connaissance d'un Dieu révélé à différentes époques et de différentes manières; mais atteint de plus en plus par le perfectionnement des hommes. L'Eglise, au milieu d'une foule de superstitions et d'absurdités, avait prêché quelques principes sublimes, et c'est ici qu'on peut remarquer à la fois ses lumières et sa corruption; car la corruption commença, quand, la foi s'en allant, on fit, selon les paroles de Dante, *un trafic du Christ*. Comme par la force de son génie et de ses études, l'Italie fut la plus prompte à douter, l'Eglise fut la première corrompue, attachée par intérêt à ce qui ne lui inspirait plus de foi. Luther prêta son âme et son bras vigoureux à ce culte mourant; il crut et fit croire son peuple simple et ignorant; mais Rome garda dans son sein sa corruption qui se fait sentir aujourd'hui dans les pays libres où elle garde sa domination spirituelle. Ces idées d'ailleurs sont si bien adoptées maintenant, elles ont été si bien établies par de grands hommes, amis de Dieu et de l'humanité, que nous ne nous y arrêterons pas plus qu'il ne convient à notre sujet.

C'est par ces travaux, par ces poëtes, que l'époque de Laurent a été illustrée. Ces hommes portant dans leurs études la violence du midi, se querellaient, s'injuriaient

ces arts Florence comme une patrie digne qu'ils portassent sa gloire au comble.

Michel-Ange naquit dans le Casentino d'un Florentin Buonarotti, descendant, disait-on, de la noble et antique famille de Canossa. Son père, qui était Podesta, ayant fini le temps de sa charge. revint habiter sa maison près de Florence dans un petit pays où se trouvaient des carrières, des tailleurs de pierres et des sculpteurs. Il mit son fils en nourrice chez la femme d'un tailleur de pierres, ce qui fit que Michel-Ange dit un jour en plaisantant à Vasari George, si j'ai rien de bon dans l'esprit c'est que je suis né dans l'air pur de votre pays d'Arezzo et qu'aussi j'ai tiré du lait de ma nourrice les ciseaux et le maillet avec lesquels je fais mes figures — On trouvera singulier sans doute que le père de Michel-Ange, pauvre et surchargé d'enfans, appliquât ses fils à ce qu'on appelait l'*art de la laine et de la soie*, en s'opposant à ce que Michel-Ange étudiât le dessin comme si c'était déroger à la noblesse de leur maison. Michel-Ange envoyé à l'école de grammaire de François d'Urbin, consacrait à l'étude du dessin tout le temps qu'il pouvait ravir, au risque d'être grondé et battu par son père; il se lia d'amitié avec François Granacci, depuis célèbre peintre qui étudiait chez Dominique Guirllandaio, autre peintre d'une grande réputation. Granacci donnait à Michel-Ange les dessins de Guirllandaio, et le père vaincu par la persistance du fils, se décida enfin à confier Michel-Ange âgé de quatorze ans aux soins de Guirllandaio. Celui-ci resta bientôt stupéfait des progrès de Michel-Ange qui faisait des choses hors la portée de la jeunesse et qui surpassait non seulement les nombreux élèves de son maître, mais son maître lui-même. Un jour un des jeunes élèves copie plusieurs femmes d'après Guirllandaio; Michel-Ange prend la copie et avec un crayon plus gros il trace de nouveau les lignes et les vêtemens d'une de ces figures et rend le dessin parfait, en montrant, dit Vasari, la différence surprenante des deux manières et le jugement d'un enfant si fier et si courageux qu'il savait corriger les ouvrages de son maître.

Vasari conserva depuis comme une relique ce dessin (confié à lui par Gracacci) dont la vue plus tard à Rome fut chère à Michel Ange et lui fit dire modestement qu'il avait mieux su son art dans son enfance que dans sa vieillesse. Guirllandaio travaillait à la grande chapelle de Sainte-Marie Nouvelle, lorqu'un jour qu'il était sorti, Michel-Ange se met à représenter d'après nature, les tables, les échafaudages, les instrumens de la peinture qui étaient là, et quelques-uns des jeunes gens qui travaillaient. Guirllandaio en voyant à son retour le dessin de Michel-Ange dit — Celui ci en sait plus que moi. — Et il resteémerveillé decette nouvelle manière, que ce jeune homme dans un âge si tendre avait reçue du ciel pour faire envie aux artistes vieillis dans les travaux.

Laurent-le-Magnifique avait alors dans son jardin sur la place St-Marc, le sculpteur Bertoldo, moins comme gardien desbelles antiquités réunies là avec une grande dépense que comme le chef d'une école de peinture et de sculpture que Laurent voulait créer. Bertoldo était disciple de Donato, et, quoique vieux, et désormais oisif, il était un maître habile et réputé. Laurent affligé qu'il ne se trouvât pas alors de grands sculpteurs comme il y avait de grands peintres, fait dire à Guirllandaio que, s'il a dans sa boutique des jeunes gens de talent, il les envoie au jardin sur la place St-Marc où ils seront instruits d'une manière digne de Florence et de Laurent. Guirllandaio lui envoie Michel-Ange, Granacci et d'autres. A la vue des ouvrages de Michel-Ange, Laurent le juge artiste d'une grande espérance, et celui-ci encouragé, copie la tête d'un faune vieux, antique et ridé qui riait et dont le nez avait été cassé. Michel-Ange sans avoir jamais touché le marbre ni les ciseaux, l'imite si bien que le Magnifique en reste stupéfait; l'enfant s'écartant du modèle antique, avait fait la bouche ouverte et laissé voir toutes les dents, Laurent l'en plaisante avec amabilité selon sa manière et lui dit — tu devrais pourtant savoir que les vieillards n'ont jamais toutes leurs dents. — Dès que Laurent s'est éloigné, Michel-Ange qui écoutait ses avis avec amour et crainte, rompt une des dents du faune, arrange les gencives comme si la dent

était tombée depuis longtemps, et attend impatiemment le retour du Magnifique. Laurent en voyant la simplicité et l'empressement de Michel-Ange en fut charmé et le cita en riant à ses amis comme une merveille ; il se proposa de protéger cet enfant ; s'adressant au père pour le demander, il promit de le traiter comme un de ses enfants, lui donna une chambre dans son palais, l'admit à sa table avec ses fils et quelques personnes de la noblesse qui vivaient chez lui. Michel-Ange avait alors quinze ou seize ans; il resta quatre ans dans la maison des Médicis jusqu'à la mort de Laurent. Laurent lui donna une pension de cinq ducats par mois, un emploi pour son père dans la douane, et un manteau de pourpre pour le divertir. Tous les jeunes gens de ce jardin étaient pensionnés par cet homme vraiment magnifique. Michel-Ange tenait les clés de ce fameux jardin, toujours plus diligent, plus prompt, plus fier que tous les autres. On sait que Torrigiani en plaisantant un jour avec lui, et jaloux de voir que Michel-Ange le surpassait dans son art, lui appliqua un si violent coup de poing sur le nez que Michel-Ange eut le nez cassé, et que Torrigiani fut exilé de Florence.

Au milieu de ces nobles loisirs, Laurent de Médicis s'affaiblissait ; une maladie cruelle le conduisait jeune au tombeau (1). Entouré des tendres soins de Politien, de sa famille et de ses amis (1492), il mourait le plus heureux et le plus brillant des hommes. Politien a laissé un récit touchant de sa mort et de sa confession. Nous préférons donner ici un récit attesté par quelques écrivains. On racontait que Laurent, très malade à Careggi avait voulu se confesser au Prieur de St-Marc, Jérôme Savonarola dont la réputation de sainteté commençait à s'établir, en déclarant qu'il n'avait trouvé d'homme religieux que lui. —Dites à Laurent, répond le moine hautain dans son humilité, que je ne suis pas le confesseur qu'il lui faut;

(1) A la mort de Laurent, finit l'histoire de Machiavel, dont le deuxième volume embrasse la période que nous avons comprise dans ce livre premier et traite, non pas seulement, comme son premier volume, de l'Histoire de Florence, mais aussi des guerres des condottieri et des intérêts de toute l'Italie.

nous ne serons pas d'accord, il est inutile de nous voir. — Laurent fait assurer le prêtre de sa soumission, et le Prieur prend aussitôt le chemin de Careggi, suivi d'un compagnon, le frère Grégoire auquel, durant le chemin, il prédit, suivant le don de prophétie qu'on commençait à lui croire, la mort prochaine de Laurent. A la vue du moine, Laurent se trouble, s'attendrit, lui témoigne son respect et lui déclare que trois péchés lui font douter de son salut éternel et le jetent presque dans le désespoir. — Quels sont ces trois péchés, demande le moine.—Ces trois péchés, que je ne sais si Dieu me pardonnera, répond Laurent, sont d'abord le sac de Volterra où beaucoup de filles perdirent leur virginité et où de grands maux furent commis. Le second péché est de n'avoir pas rendu au Mont-des-Filles plusieurs dots, ce qui fait que plusieurs filles se sont perdues faute de dots. Le troisième péché est à propos de la conjuration des Pazzi où beaucoup d'innocens périrent comme traîtres. — Laurent, s'écrie le Prieur, ne vous abandonnez point au désespoir, Dieu est miséricordieux, il le sera pour vous si vous voulez observer les trois choses que voici. — Lesquelles? — La première, dit le moine, c'est que vous ayez une grande et vive foi que Dieu peut et veut vous pardonner. — J'ai cette foi, dit Laurent, et elle est profonde. — La seconde chose à faire est de restituer toute chose mal acquise et de laisser à vos fils une fortune égale à celle des simples citoyens. — A ces mots Laurent reste pensif, puis il dit — : cela aussi je le ferai. — Enfin, reprend le père avec ardeur, il faut rendre Florence à la liberté et au gouvernement populaire d'une république. — A ces mots Laurent tourna les épaules et mourut sans autre confession.

Ce récit qui courut alors, vrai ou faux, peint les émotions de Florence à la mort du Magnifique.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.

RUPTURE DE PIERRE DE MÉDICIS AVEC SES ANCIENS ALLIÉS. — PROJET DE CONQUÊTE EN ITALIE DE CHARLES VIII, ROI DE FRANCE.

Nous voici arrivés à l'une des époques les plus brillantes sans doute de l'histoire de Florence. La domination de Côme et de Laurent n'avait pas détruit la république; quelques années d'oppression n'avaient pu dompter une force donnée par les siècles; l'asservissement même où Florence avait vécu sembla lui prêter une nouvelle énergie. Des hommes comme Machiavel et Guicciardini s'instruisirent par les événemens passés, pour diriger l'opinion présente et faire chercher, mais en vain, quelque règle à la liberté reconquise.

A la mort de Laurent, Machiavel avait vingt-trois ans. Cet homme, établissant comme Dante, mais dans un genre différent, une royauté intellectuelle, allait dominer son temps et commencer la science de la politique chez les modernes. Ce fut une chose curieuse au moment où l'Italie était de tous côtés travaillée par les étrangers, en proie à une corruption ancienne et croissante, de voir cette petite république de Florence discuter la science de la politique,

troubles civils, s'adresser au roi de France pour les faire cesser, remettre les pouvoirs de la ville à un prince de Valois?

Les proportions étaient changées : la France avait cessé d'être pour Florence une alliée fidèle ; la France avait des vues sur Milan et Naples qui devaient passer avant les petites alliances. L'Arragon n'était plus ce mince royaume qui ne put prétendre aux deux Siciles. Les états de l'Europe grandissaient, et l'Italie, pour leur opposer des forces égales, devait se renfermer chez elle et se coaliser. Mais le fait seul rendit cette vérité évidente. D'ailleurs, l'énergie même éveillée dans tant de villes libres et sans un but commun, s'était corrompue ; nous avons vu que Florence seule avait gardé sa vertu. Le courage, la bravoure ne s'y trouvaient plus ; ce ne sont pas les étrangers qui le disent ; nul étranger n'a peint les Italiens avec des reproches et des traits si honteux que ne l'ont fait Machiavel et Guicciardini. C'est chez ces grands maîtres qu'on apprend comment le génie de l'homme, même chez la race la plus intelligente et la plus forte de l'univers, s'altère et s'égare quand il n'a nul frein, nul principe de probité, de courage et de vertu. En Italie, l'ambition corrompit tout. Un foyer de corruption *d'ailleurs*, siégeait au sein de l'Italie ; Rome, toujours dénoncée par les hommes qui étudient cette époque, et jamais assez détestée, ajoutait ses corruptions particulières à celles qu'avaient produites la cour des petits tyrans, leurs intrigues abominables et l'abandon des forces humaines dans la pente où les passions et les vices les appellent.

Quand Laurent mourut, on vit mieux son mérite, car le lien qui tenait l'Italie unie, sembla rompu. Les petits esprits et les petites passions reprirent leur jeu, et les alliés doutèrent les uns des autres quand le caractère de Laurent ne les rassura plus.

(1492.) Florence vit mourir Laurent avec agitation ; elle se souvenait en frémissant que, pour établir la succession de leur maison, il avait fallu aux Médicis une habileté continuelle ; si Jean et Côme l'un après l'autre avait fondé leur autorité, Pierre, fils de Côme, avait vu son pouvoir ébranlé, et Laurent, adolescent, n'avait dû qu'au hasard

d'éviter le poignard des Pazzi. Rien chez Pierre de Médicis n'annonçait un digne héritier de sa race. En vain Laurent avait voulu corriger sa violence hautaine : nourri à l'ombre de la réputation et de la félicité de son père, inspiré par l'orgueil des Orsini d'où sortaient sa mère et sa femme, occupé des plaisirs, rival par sa taille robuste des meilleurs jouteurs et cavaliers, poëte et formé par Politien aux lettres grecques et romaines, il devenait chaque jour moins apte à la vie civile et au gouvernement de la république.

Son étroite alliance avec Ferdinand, roi de Naples, inquiéta Louis-le-Maure, qui régnait à Milan au nom de Galeaz, son neveu. Galeaz avait pour femme une petite-fille de Ferdinand, et cette princesse, indignée du joug sous lequel vivait son mari, excitait sans cesse la maison royale de Naples contre Louis Sforze.

L'élection du pape fit naître les premières divisions des alliés. (1492.) Alexandre VI venait d'être élu au trône pontifical ou plutôt venait d'acheter la tiare, puisqu'il envoya d'abord chez le cardinal Ascagne Sforze, fils de François Sforze, quatre mulets chargés d'argent pour payer les voix incertaines, et qu'après son élection il nomma ce même cardinal vice-chancelier, céda au cardinal Orsini son palais à Rome avec deux châteaux, donna au cardinal Colonna l'abbaye de Subiacco avec tous ses châteaux, au cardinal de St-Ange l'évêché de Porto avec son mobilier magnifique et sa cave fournie de vins exquis, au cardinal de Parme la ville de Nepi, à celui de Gênes l'église de Ste-Marie, *in via Lata*, et au cardinal Savelli l'église de Ste-Marie-Majeure et la ville de Citta-Castellana, tandis que le cardinal de la Rovère (depuis Jules II) et quatre autres, méprisant ces exemples, restèrent seuls incorruptibles.

Bien que l'élévation de ce pape abominable consternât tout le monde, et que le roi de Naples Ferdinand versât des larmes en secret, lui qui n'en laissait pas couler à la mort de ses enfans, il fallait que les princes alliés allassent complimenter le nouveau pape. Ici commença la division, car Louis-le-Maure, qui cherchait par ses singularités à

paraître plus habile que ses alliés, propose à Pierre de Médicis d'envoyer en commun une seule ambassade à Alexandre pour faire voir leur union. Cette proposition ne pouvait plaire à Médicis qui, ne songeant qu'à faire briller son ambassade, avait depuis deux mois rempli sa maison de brodeurs et de décorateurs ; il semait de bijoux les habits de ses pages ; un seul de leurs colliers était estimé à 200 mille florins. Comme il s'adresse au roi Ferdinand, pour détacher Louis de son projet, Louis s'inquiète de l'intimité du roi avec Médicis (1).

Un autre motif augmenta les soupçons de Louis-le-Maure. Pierre se laissait gouverner par Virgile Orsini, son parent, dévoué à Ferdinand. Virgile Orsini achète des fiefs dans l'état-romain, qui assuraient la communication du roi avec Florence : le pape s'oppose aux achats d'Orsini ; Louis excite sa colère ; Ferdinand, sans s'intimider, pousse Orsini à prendre possession des châteaux, en lui promettant de le soutenir. C'est alors que Louis-le-Maure, après beaucoup de négociations (avril 1493), parvint à former une alliance avec le pape et les Vénitiens pour l'opposer à l'alliance qu'il redoutait.

L'Italie entière s'alarma de la séparation de Galeaz, duc de Milan, de ses premiers alliés, et de la rupture d'une ligue qui avait fait durant plus de douze ans la paix générale. Ce n'était rien encore : Louis, incertain de ses nouveaux alliés, imagina d'engager Charles VIII, roi de France (qui déjà rêvait une expédition en Italie), à passer dans le royaume de Naples pour faire valoir les droits de la maison d'Anjou.

Ainsi fut commencée cette grande affaire; depuis la mort de Laurent, toutes les médiocrités avaient pris leur essor; les petits motifs, devenus puissans, tranchaient les questions ; la conduite de Louis-le-Maure fut un modèle de légèreté, de précipitation, de présomption et de cette mince habileté d'intrigue par laquelle il fut un moment maître des événemens.

(1) Guicciardini lib. 1 — Nardi, lib. 1.

sous le poids des superstitions; on se jetait au devant de ce que l'ignorance accepte de plus grossier; des nonnes possédées tous les matins du démon, faisaient appeler chaque jour Savonarola qui savait les exorciser; lui-même attirait la foule dans son église en parlant d'un style imité de la Bible, moitié prophétique et moitié grossier; il appelait les hommes au Christ et à la Madone; il parlait du démon, s'enfonçant dans les subtilités du culte avec une lourde superstition : le côté erroné de l'Evangile, le diable, l'enfer, les miracles occupaient tout le monde. Des intrigues sans nombre, des rivalités violentes agitaient les ordres monastiques et l'intérieur des convents.

La taille de Savonarola plutôt petite que grande, était droite et dégagée, son teint roux, son front élevé, marqué de rides et de plis nombreux, ses yeux bleus et brillants, entourés de cils roux, son nez grand et aquilin, ses joues pleines, sa lèvre inférieure grosse et avancée, son air, ses gestes, ses mouvemens doux et imposans; son attitude droite, grave, constante et fière avec une certaine urbanité humble, élégante et gracieuse. Il portait l'habit des dominicains : tunique et scapulaire blancs, manteau noir ouvert seulement depuis la ceinture, avec un capuchon noir doublé de blanc, la tête nue.

Né en 1452 à Ferrare d'un médecin qui avait beaucoup d'enfans, il reçut l'éducation du temps, étudia la philosophie d'Aristote et de St.-Thomas, qu'il jugeait le plus excellent des philosophes latins. Déjà il pensait à la religion. lorsqu'une nuit, à l'âge de vingt-deux ans, il sentit en dormant son corps inondé d'une eau très froide, ce qui le détermina à laisser la gloire du monde, pour se donner au service de Jésus-Christ. Ferme dans sa résolution, il s'échappa de chez son père le jour où la ville de Ferrare célébrait solenellement la St.-George, et se rendit à Bologne dans un couvent de Dominicains où il prit bientôt l'habit. Il écrivit alors à ses parens affligés pour leur apprendre sa résolution et ses regrets de les avoir quittés (1). Adonné à la religion avec exactitude et enthousiasme, ob-

(1) Vita del. P. fr. Girolamo Savonarola, scritta da P. fr. Pacifico Burlamacchi.

servateur scrupuleux des trois vœux : de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, il commença, après 6 ou 7 ans de vie monastique, à avoir des révélations ; il prédit une réforme de l'Eglise en péril par l'énormité de ses péchés ; à Brescia, il annonça pour l'Italie une grande calamité, et pour Brescia (qui fut depuis saccagée par les Français) des malheurs affreux. Une nuit de Noël il resta en extase durant cinq heures avec un visage resplendissant de lumière qui éclaira toute l'église ; des prêtres contaient d'avoir vu flamboyer son visage tandis qu'il officiait ; il célébra dèslors la messe dans des lieux solitaires, en présence des seuls prêtres. De pareils récits ne doivent pas faire dèslors soupçonner Savonarola d'imposture ; les prêtres s'empressèrent de faire courir de saints bruits sur son compte, et le peuple italien reçut avec transport des faits miraculeux. D'abord, peut-être Savonarola, exalté par la vie monastique, se crut prophète ; plus tard, l'ambition et le pouvoir le rendirent imposteur, mais alors peut-être il ne l'était pas.

Savonarola vint deux fois à Florence : la première fois, nommé prédicateur dans l'église de St-Laurent, il se montra si peu éloquent, si disgracieux, que vingt cinq personnes à peine venaient l'entendre (1). Tels furent les commencemens d'un homme qui devait un jour dominer Florence par l'éloquence de la chaire. Il pensa alors à renoncer à la parole, à se borner à l'interprétation des saintes écritures comme beaucoup de gens le lui conseillaient et comme il l'annonça publiquement au peuple. Mais le savant Pic de la Mirandole qui l'entendit depuis en Lombardie, en fut enchanté et décida Laurent-le-Magnifique à le rappeler à Florence au couvent de St-Marc où Savonarola vint alors s'établir pour toujours.

On a attribué des miracles à Savonarola, on a entouré sa vie de miracles ; on a dit que son arrivée à Florence avait été prédite ; des femmes avaient eu la révélation de sa destinée extraordinaire ; un ange deux fois avait discouru avec lui, d'abord dans un voyage où le moine allait mourir de fatigue et de faim, puis pour lui annoncer l'a-

(1) Vita del P. f. G. Savonarola di Burlamacchi.

veuir. Enfin, Prosper Pitti, prêtre du Dôme, après avoir prédit lui même une grande calamité pour l'Italie et la réforme de l'Église, entendit Savonarola pour la première fois un matin du samedi-saint, au moment où celui-ci disait : *Gladius Domini super terram, citò et velociter*, et Prosper Pitti s'écria aussitôt en baissant la tête : — Voici le saint prophète que j'ai annoncé il y a dix ans ! —

Savonarola prêchait devant le jardin de Saint-Marc sous un rosier de Damasque. La foule qui vint se joindre aux frères pour l'entendre augmenta tellement, qu'il fut obligé d'aller parler dans l'église, en faisant alors la prédiction qu'il y parlerait plus de huit ans. Dans l'église, il prêcha avec un succès prodigieux et un concours innombrable de fidèles; toute la républiqúe parlait de son éloquence et l'élevait aux nues, quoique beaucoup de citoyens blamassent sa véhémence et soupçonnassent sa bonne foi. On commença selon ses prêches à régler ses mœurs, à fuir le luxe; les femmes montrèrent plus de modestie; on semblait au moment d'une réforme religieuse.

Savonarola adopta alors pour toujours sa manière prophétique, et recommença les prédications effrayantes qu'il avait faites à Brescia. Nommé bientôt Prieur du couvent de Saint-Marc, il refusa d'aller rendre visite à Laurent de Médicis comme c'était l'usage, en disant :— Qui m'a élu Prieur, est-ce Dieu ou Laurent ?—Quand Laurent se rendit au couvent, il n'alla point le recevoir; humble avec Dieu, hautain avec les puissans de la terre, fuyant l'éclat du monde, mais heureux, libre et bien inspiré, comme il disait parmi ses frères, dont les chants, les pieux cantiques, les récréations, les saintes lectures, le charmaient, car à chaque instant on trouve en lui le goût de la domination et de la doctrine, une fierté qui se plait dans le temple.

—Un homme passera les monts, à l'exemple de Cyrus, avait-il dit ; il marchera en Italie et s'en emparera en peu de jours sans tirer l'épée. — Il avait dit que les forteresses de peu de défense seraient prises aussitôt (1).

Les Français qui venaient conquérir Naples, avaient une puissance, des richesses, un luxe supérieurs à l'Italie ;

(1) Vita di Savanarola, Burlamacchi.

mais leur civilisation était moins avancée. Tandis qu'à Florence nous lisons l'histoire de ces guerres, écrite par Machiavel et Guicciardini, avec l'ordre et les réflexions des esprits les plus élevés dans les temps les plus civilisés, en France nous trouvons des chroniques assez médiocres. Le roi Louis XI, prince habile, avait hérité des droits de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples, mais il avait toujours repoussé la pensée d'une conquête lointaine qui tenta Charles VIII, son successeur et son fils. Ce jeune prince, déjà occupé du projet de passer en Italie avant de recevoir les offres de Louis-le-Maure, se laissa déterminer par le prince milanais, et prépara l'expédition contre l'avis des seigneurs et des hommes sages de son royaume, car il n'avait rien hérité de l'habileté de son père, passionné pour la gloire et sans talent, d'une humeur légère, d'un caractère faible et dominé.

La France n'avait jamais vu d'expédition semblable. Le roi Saint-Louis était allé au loin combattre pour la religion, et il avait aussi aidé son frère dans son entreprise sur Naples (où les rois de France avaient plusieurs fois secondé la maison d'Anjou), mais c'était la première fois qu'un roi de France quittait son royaume à la tête d'une armée pour des conquêtes.

Il n'est pas inutile de faire en cet endroit avec Guicciardini, une remarque sur la différence des temps et sur les vicissitudes des choses humaines. François Sforze, ennemi des Arragonais et ami des Angevins, avait secouru les premiers contre ceux-ci, et leur avait conservé leur trône, tant il jugeait dangereux pour le Milanais que les Français, déjà si voisins, se rendissent maîtres d'un État de l'importance du royaume de Naples! Et aujourd'hui, son fils, Louis Sforze, attire les Français en Italie! Il ne craint pas d'un roi ce que son père, général d'un grand mérite, avait craint d'un faible comte de Provence, tandis que Charles VIII aussi oublie la prudence de son père!

(1493.) Ferdinand, roi de Naples, prépare sa résistance après de vains efforts pour désarmer cette ligue, et n'ayant pu que ralentir l'action du pape en mariant une de ses petites filles avec un fils bâtard du pontife. Louis-le-Maure,

d'un autre côté, pour s'assurer mieux le duché de Milan, même du vivant de son neveu, mortellement malade, se fait promettre en secret par l'empereur Maximilien, l'investiture du duché en donnant en mariage à ce prince, sa nièce avec une grosse dot.

Alors, Florence reçoit un envoyé de Charles VIII qui venait apprendre ses desseins à la république, au pape, au sénat de Venise, et presser ces puissances de s'allier avec lui. Chaque État fait une réponse vague, mais Florence envoie des ambassadeurs au roi du consentement de Ferdinand, afin de s'excuser du penchant dont on la soupçonnait pour les Arragonais. Le roi demande aux ambassadeurs, pour son armée, la liberté du passage sur les terres de la république et des vivres qu'il paierait. Il exige cent hommes d'armes qu'il ne demandait, disait-il, que comme une marque d'amitié des Florentins. Les ambassadeurs répondent qu'ils ne peuvent sans danger céder à ces demandes avant son arrivée, et l'assurent du respect de leur ville pour sa couronne. Mais on les presse avec la vivacité française, en les menaçant de leur interdire leur grand commerce avec la France.

Louis-le-Maure dirigeait ces négociations comme toutes les affaires de l'Italie. Pierre voulut en vain alors décider Ferdinand à le laisser céder à la France. Charles VIII envoie de nouveaux ambassadeurs en Italie pour déclarer que son but n'est pas moins de faire la guerre aux Turcs qu'aux Napolitains; ces ambassadeurs, arrivés à Florence, lui rappellent que Charlemagne a bâti ses murs, que Louis XI l'a secourue. Si ses marchands retirent de grands avantages de leur commerce avec la France, dès que Charles sera maître de Naples, ils y pourront établir un commerce aussi favorable; les ambassadeurs pressent les Florentins d'accorder du moins à l'armée le passage sur leurs terres, et de lui fournir des vivres qui seraient payés. Ils rappellent à Pierre de Médicis les bienfaits et les honneurs que son père et ses ancêtres avaient reçus de Louis XI; mais, sans pouvoir obtenir de réponse positive, ils partent pour Rome où le pape, flottant entre les deux partis, se décida enfin, après la mort de Ferdinand, à s'allier avec Alphonse, fils et successeur de ce prince.

mais par un refus, objectant un traité des Florentins avec les Arragonais conclu jadis sur l'ordre même du roi Louis XI. Charles VIII fait aussitôt sortir de France les marchands florentins, mais, d'après le conseil de Louis-le-Maure, il ne chasse de Lyon que les seuls banquiers des Médicis.

CHAPITRE III.

ARRIVÉE DE CHARLES VIII EN ITALIE. — PIERRE VA TRAITER AVEC CE PRINCE, ET IL EST CHASSÉ DE FLORENCE.

(1495) Les Florentins allaient se trouver dans un grand danger. Alfonse, roi de Naples, voulant attaquer son ennemi au lieu de l'attendre, préparait, d'accord avec le pape, une flotte pour s'emparer de Gênes, et en même temps une armée pour entrer en Lombardie par la Romagne. Il demande aux Florentins l'entrée dans le port de Livourne pour sa flotte et des rafraîchissemens; les Florentins après quelque hésitation refusent, prétendant que n'ayant rien accordé au roi de France, ils veulent persister dans la neutralité. Alfonse se voit contraint d'aller dans les ports des Siennois; il lève à la hâte sur le territoire florentin quelques hommes de pied qu'il fait conduire à Pise où on les embarque presque par force avec l'armée arragonaise, mais comme ces hommes n'étaient pas habitués à la mer, ils ne servirent que malgré eux et furent de peu d'utilité. Alfonse trouva les Français et le duc d'Orléans maîtres de Gênes, et avec non moins de malheur, son fils, le jeune et héroïque Ferdinand, après avoir réussi en Romagne, se vit la Lombardie fermée. Alfonse parvint alors à faire recevoir sa flotte dans le port de Livourne.

Ces revers n'instruisaient point Pierre de Médicis. Par un traité secret, fait à l'insu de la république, il avait

promis au pape et au roi de Naples de s'opposer ouvertement aux Français: ainsi non seulement il permet à la flotte de se rafraichir dans le port de Livourne, mais ne gardant plus de mesure il engage Annibal Bentivoglio capitaine au service des Florentins, à aller avec sa compagnie joindre l'armée de Ferdinand, où Pierre envoie de Florence mille hommes de pied et de l'artillerie.

Le pape ordonne au roi de France de s'arrêter sous peine des censures ecclésiastiques. Le roi répond qu'il a fait vœu d'aller visiter monsieur St-Pierre de Rome et qu'il est résolu de l'accomplir au péril de sa vie.

Alfonse fait porter de l'argent au roi d'Arragon, Ferdinand, pour hâter l'armée qu'il en attendait, et le pape permet à Ferdinand d'employer les dernières levées en Espagne par l'autorité du Saint-Siége pour la croisade. Bien plus : le pape, le pape lui-même envoie en secret à Constantinople en même temps qu'Alfonse, demander l'appui des Turcs!

Soit que Louis Sforze commençât à craindre Charles VIII, soit qu'il continuât les petites perfidies par lesquelles il menait les affaires, il exhorte tout-à-coup secrètement Pierre de Médicis à persister dans son alliance avec le roi de Naples, en l'assurant que le roi de France ne viendrait pas en Italie ou qu'il en sortirait aussitôt. Mais le roi préparait sa venue et le ciel semble alors annoncer à l'Italie ses malheurs par des prodiges : au milieu de la nuit, dans la Pouille, trois soleils s'étaient montrés environnés de nuages obscurs qui couvraient tout le reste du ciel ; des éclairs et des tonnerres affreux avaient accompagné ces merveilles ; du côté d'Arrezzo une foule de fantômes armés avaient paru dans l'air durant plusieurs jours, montés sur des chevaux d'une grosseur prodigieuse, et au milieu d'un bruit affreux de tambours et de trompettes ; on avait vu des miracles aux images des saints, et il était né un grand nombre d'enfans et d'animaux monstrueux. A la terreur causée par le bruit de ces prodiges se joignait la renommée de la puissance et de la valeur française, le souvenir des ravages et des hauts-faits des anciens Gaulois.

Charles VIII déjà en marche, s'était tout-à-coup laissé ébranler au moment de mettre le pied en Italie; il manquait d'argent et peut-être à la voix des hommes prudents de sa cour, il allait renoncer à son entreprise lorsque le comte de la Rovère (depuis Jules II) qui avait rejoint le roi après la prise d'Ostie par le pape, lui représente avec tant d'ardeur la gloire et la facilité de son entreprise (1494) déjà triomphante à Gênes, que le roi reprend sa marche le même jour 23 août. Il entre en Italie par le mont Genève; dans sa pénurie il emprunte à Turin les bagues de madame de Savoie qu'il met en gage pour 12 mille ducats, et à Casal les bagues de la marquise de Montferrat, mises aussi pour la même somme (1). Arrivé à Asti le 9 septembre, il apprend la victoire remportée par le duc d'Orléans à Rapalle sur les Arragonais. La flotte de Frédéric qui les avait débarqués retourna une seconde fois se refaire dans le port de Livourne. Les discours de Louis-le-Maure à Asti achèvent de donner les plus belles espérances, *homme fort craintif et bien souple quand il avait peur*, dit Philippe de Comines, et *homme sans foi s'il voyait son profit pour la rompre*. — Sire, dit Louis-le-Maure au roi, ne craignez point cette entreprise. En Italie, il y a trois puissances que nous tenons grandes dont vous avez l'une qui est Milan; l'autre ne bouge, ce sont les Vénitiens; ainsi n'ayez affaire qu'à celle de Naples; et plusieurs de vos prédécesseurs nous ont battus que nous étions ensemble: quand vous voudrez me croire je vous aiderai à vous faire plus grand que ne fut jamais Charlemagne; et chasserons ce Turc hors de cet empire de Constantinople aisément quand vous aurez ce royaume de Naples — (2).

Ainsi le sort en était jeté: les Etats libres avaient à redouter la servitude, les campagnes la devastation, les villes le pillage: le luxe d'un grand royaume, une terrible et savante méthode de faire la guerre, marchaient avec l'armée française, transportée dans un pays bien différent du sien. Le royaume de France, le plus ancien, le plus renommé en Europe dès l'origine de l'histoire moderne,

(1) Mémoires de Ph. de Comines liv. 7. chap. v.

(2) Mém. de Ph. de Comines. liv. 7. chap. vi.

soumis à un seul maître, n'avait nul rapport avec ce beau pays d'Italie si libre et partagé en tant d'Etats. En France, on trouvait plusieurs villes florissantes ; la capitale, séjour des rois avait toujours surpassé les autres villes de l'univers par sa cour, son université, sa population et sa richesse ; mais les campagnes, mais les bourgs étaient inactifs et grossiers. En Italie, l'activité civile était répandue partout ; le plus beau ciel du monde éclairait une population intelligente et innombrable, dont les mœurs étaient altérées et la religion corrompue, mais dont les sentimens publics avaient été fortement nourris. Les Français sur leur route allaient entendre partout le mot de liberté, et ils ne s'avançaient dans ces petits Etats qu'aux cris républicains qui, selon les circonstances, célébraient ou repoussaient leur arrivée. Les premiers pas du roi éveillèrent les passions les plus vives et les plus élevées ; d'un bout de la Péninsule à l'autre le peuple comprit le danger ; l'Italie avait des entrailles et frissonna. Si les Etats qui occupent le versant des Alpes, la Savoie, le Monferrat et d'autres principautés des frontières, conservèrent la froideur des peuples soumis, la Romagne, la Lombardie, la Toscane, se livrèrent à des émotions violentes et diverses. Florence surtout, Florence, toujours occupée de son ancienne liberté, se demandait si l'occasion n'était pas favorable, fondait déjà d'imprudentes espérances sur le roi étranger et en détestait mieux les Médicis. Ce ne sont pas là les suppositions de l'écrivain moderne, c'est ce que racontent les écrivains contemporains. Charles VIII et les Français devaient eux-mêmes être attendris à Pise à la vue de passions politiques si profondes, comme ils furent d'abord indignés en arrivant, de la mort du jeune duc Galeaz, empoisonné par Louis Sforze. Ce meurtre inquiéta le roi sur son entreprise et le fit hésiter encore un moment, malgré de nouveaux succès de sa flotte à Gênes sur la flotte de Naples.

La supériorité de la politique et de l'habileté qui brillait en Italie à côté des forfaits, parut peu dans la lutte qui commençait. « Pour comble de honte, dit l'historien contemporain, le mérite du vainqueur ne diminua point notre

honte. » On a dit qu Alexandre-le-Grand triomphait si vite que sa victoire semblait le prix de la course, comme dans les jeux olympiques ; en Italie on ne sut de quoi la victoire était le prix, ou plutôt on ne dut l'attribuer qu'à la valeur française. La supériorité fut aux armes. Outre 200 gentilshommes de la garde du roi, et sans compter les troupes qui étaient à Gênes et en Romagne, l'armée comptait 1,600 hommes d'armes ou lances dont chacun avait deux archers sous lui, de sorte que chaque lance menait six chevaux. Plus 6,000 Suisses et 6,000 Français d'infanterie. Une nombreuse artillerie avait été transportée par mer à Gènes, ainsi que des canons dont les Italiens ignoraient l'invention. Les Vénitiens s'étaient servis les premiers contre Gênes d'une sorte de canons énormes, appelés *bombardes*, difficiles à manier et à charger; l'Italie fut épouvantée des canons français, traînés par des chevaux, marchant aussi vite que l'armée, servis par des hommes agiles, et chargés et déchargés à tout moment.

L'armée italienne, commandée par des capitaines divisés entre eux, vendant leurs services et prêts à se donner au plus offrant, composée de paysans et de bas-peuple dépendans des capitaines, sans zèle ni amour de la gloire, avec une infanterie qui, au lieu de combattre de pied ferme, se dispersait dans les campagnes ou se retirait derrière des retranchemens; cette armée fut bien faible devant des troupes réglées, soldées par le roi seul, dont les capitaines et les hommes d'armes étaient gentilshommes, bien équipés, pleins d'honneur et d'ambition, secondés de l'infanterie disciplinée et impénétrable des Suisses et des Français (1).

Comme Charles VIII partait de Plaisance, Laurent et Jean de Médicis qui avaient quitté leurs terres, vinrent le trouver et le pressèrent d'aller à Florence, en lui faisant beaucoup espérer de l'affection du peuple pour la France, et surtout de sa haine contre Médicis. L'indignation du roi contre Pierre était augmenté par de nouvelles offenses : le roi avait envoyé d'Asti, un nouvel ambassadeur, aux Florentins, pour leur offrir des conditions avantageuses,

(1) Guicciardini, lib. 1.

s'ils lui donnaient passage sur leurs terres et n'accordaient point d'aide à Alfonse; les Florentins avaient différé leur réponse sous prétexte que les membres du gouvernement étaient à la campagne. Alors le conseil du roi décide de faire prendre à l'armée le chemin qui conduit droit à Naples par la Toscane et par le territoire de Rome au lieu de celui qui mène dans l'Abruzze par la Romagne et par la Marche. Ce n'est pas qu'on ne se crut en état de traverser ces deux provinces malgré les troupes arragonaises, mais on juge qu'il n'est pas de la dignité d'un si grand roi et de la gloire de ses armes d'éviter Florence et Rome, quand on lui en interdisait l'entrée; on trouve d'ailleurs qu'il serait dangereux de s'engager dans le royaume de Naples en laissant des ennemis derrière soi. L'armée marche donc du côté de la Toscane et au lieu de suivre le grand chemin de Bologne, passe l'Apennin par la montagne de Parme, d'après le conseil de Louis-le-Maure qui voulait s'emparer de Pise. L'avant-garde, commandée par Gilbert de Montpensier, de la maison de Bourbon, prince du sang de France, s'avance à Pontremoli, place du Duché de Milan, située au pied de l'Apennin, sur la rivière de Magna, qui sépare le pays de Gênes, l'ancienne Ligurie, de la Toscane ; le roi suivait avec le reste de l'armée. De Pontremoli, Montpensier entre dans la Lunigiana dont une partie était sous la domination des Florentins ; quelques places de ce pays dépendaient de Gênes, le reste appartenait aux marquis de Malespine qui tenaient leurs petits Etats sous la protection, l'un du duc de Milan, les autres sous celle des Florentins et des Génois. Montpensier est joint en cet endroit par les Suisses, qui avaient été envoyés à la défense de Gênes, et il y reçoit l'artillerie venue par mer à la Spezzia ; ensuite les Français s'approchent de Fivisano, place aux Florentins. Ils la prennent d'assaut, la pillent, massacrent la garnison et plusieurs des habitans. Cette violence inattendue épouvante l'Italie, habituée à des combats où le sang ne coulait pas.

Les Florentins fondaient leur principale défense sur Sarzanne qu'ils avaient fortifiée, mais pas assez pour résister au roi de France; la place n'avait pas un capitaine ca-

pable de la défendre, et la garnison, très faible, avait perdu courage au seul bruit de l'approche des Français. Sarzanello, château bien muni, situé au-dessus de Sarzane, pouvait seul offrir de la résistance, quand Pierre de Médicis vient avec un empressement aussi maladroit que toute sa conduite, éviter au roi le combat.

Le mécontentement de Florence contre Pierre s'était beaucoup augmenté depuis que les marchands florentins avaient été chassés de la France et augmentait à chaque pas du roi. L'effroi redouble à la nouvelle des violences exercées à Fivisiano; on maudit ouvertement l'extravagance de Médicis. Où donc étaient les secours du roi de Naples, pour lequel la République s'exposait ainsi? Le duc de Calabre, à la tête d'une armée dans la Romagne, ne pouvait résister à un simple détachement de l'armée en marche; la patrie allait donc être abandonnée à la furie française. Ceux des nobles qui détestaient les Médicis poussent le peuple agité à un soulèvement. Pierre inquiet avait déjà amassé des munitions à Pise et dans les lieux voisins; il veut lever à Florence une grosse somme d'argent, mais il trouve la ville mal disposée. Alors, en partie par désespoir, en partie par le conseil de ses amis, il se décide à imiter, mais sans les talents nécessaires, son père Laurent de Médicis, lorsqu'il était allé à Naples chercher l'alliance du roi Ferdinand; il part aussitôt.

Instruit en chemin que 300 hommes de pied envoyés à Sarzane par les Florentins ont été avant d'arriver, battus par les Français, il attend un sauf-conduit du roi à Pietra-Santa où quelques seigneurs français viennent le trouver, et laissant là les ambassadeurs florentins qui étaient avec lui, il se rend au camp avec ces seigneurs le même jour où le reste de l'armée rejoignait l'avant-garde au siége de Sarzanello.

Médicis est reçu du roi avec une amabilité affectée qui devient bientôt réelle quand Pierre, perdant le jugement et outrepassant tous ses pouvoirs offre de remettre dans les mains du roi Sarzane, Sarzanello, Pietra Santa, les clefs de l'état de Florence de ce côté-là, Libra-Fatta, Mutrone, Pise et Livourne! Le roi s'oblige par écrit à rendre ces places

après la conquête du royaume de Naples, Médicis s'engage à lui faire prêter 200 mille ducats par les Florentins, et le roi en retour promet son amitié et sa protection. Les places sont aussitôt remises dans les mains du roi sur un ordre de Médicis, sans attendre les lettres et le seing privé de la seigneurie ainsi que l'exigeait la loi.

Comme Louis Sforze arrivait le lendemain à l'armée, Pierre de Médicis lui dit : — Je suis allé au-devant de vous ; mais il faut que vous vous soyez égaré, car je ne vous ai point rencontré. — Un de nous deux s'est égaré, répond Louis, mais n'est-ce point vous ? — Ils s'étaient égarés tous deux, mais celui-là surtout qui avait amené cette guerre fatale.

Les Français, faute d'un titre à donner à Médicis, l'appelaient le *grand Lombard*, car ils donnaient le nom de Lombard à tous les Italiens. Malgré la fleur de lys accordée par Louis XI aux Médicis, ils regardaient Pierre comme un marchand ; ces fameux Médicis étaient peu de chose pour les Français, et Comines est tout étonné à Pise qu'un marchand ait une si belle maison.

Cependant la nouvelle du traité avec le roi, arrive à Florence et y produit la plus vive indignation. On ne pouvait comprendre comment Médicis, de sa seule autorité, avait cédé sans nulle nécessité tant de places importantes. On n'entendait de tous côtés que reproches amers sur sa lâcheté, que cris des citoyens qui s'excitaient à recouvrer leur liberté. Dans l'impossibilité de défendre Pise et Livourne, on décide aussitôt d'envoyer des ambassadeurs au roi, non dans l'espoir de sauver ces places, mais pour séparer les intérêts de la république de ceux de Pierre de Médicis. Les ambassadeurs sont choisis parmi ses ennnemis : c'était Pierre Capponi qui déjà, dans son ambassade à Lyon, avait fait connaître combien les Florentins étaient impatiens du joug, Tana di Nerli, Pandolfo Ruccellai, Giovanni Calvalcanti. et le Père Jérôme Savonarola. Savonarola part d'après le conseil des Pères de St-Marc en recommandant aux frères l'humilité et la prière pour n'être pas tentés de dire avec orgueil : — Notre Père va ambassadeur des Florentins au roi de France. — Savonarola après avoir choisi

trois frères pour l'accompagner, commence son voyage à pied, mais la seigneurie pour *l'honneur de la République*, le contraint de se servir des mules qu'on lui avait préparées. Médicis comprend que l'ambassade des Florentins est un commencement de révolution; il prend congé du roi au moment où ce prince quittait Sarzane pour Pise et il court à Florence avant que l'orage n'éclate. Arrivé le 8 novembre (1495), il demande dans la soirée conseil à ses amis, qu'il trouve découragés ou détachés; il avait résolu de s'emparer du palais public et de contraindre la seigneurie à traiter avec lui. Il fait donc venir près de Florence Paul Orsini avec ses gens d'armes, et le lendemain dimanche, 9 novembre, accompagné de sa garde et de ses amis, il se rend à trois heures de la journée, sur la place publique, à la porte du palais, en disant qu'il vient s'entendre avec les seigneurs, comme il l'avait annoncé le matin ; mais il n'est pas reçu ; on lui répond que la seigneurie a donné l'ordre de ne le laisser entrer dans le palais que seul et par la petite porte basse.

Cette réponse le trouble ; il s'éloigne ; un des seigneurs, ami des Médicis, le fait rappeler ; il revient ; mais les autres seigneurs, secondés de plusieurs citoyens, l'accablent de paroles injurieuses ; Pierre s'éloigne une seconde fois, et alors une foule de peuple sans armes, se presse derrière lui, en criant qu'il s'en aille avec Dieu ; quelques enfans le poursuivent avec des pierres. Médicis, quoique audacieux, s'effraie si fort de ce peuple qui le menaçait, dit l'historien, du bout du bonnet, qu'accompagné de sa garde, il quitte aussitôt la place publique. Le *Bargello* accouru à son aide, est désarmé et contraint de relâcher ses prisonniers, libres enfin après une servitude de 60 ans.

Les seigneurs, enhardis, font sonner la grande cloche. Le peuple, soulevé, saisit le peu d'armes que le gouvernement renversé, permettait dans la ville. Pierre, rentré dans son palais, introduit dans Florence, Paul Orsini avec ses troupes, envoie le cardinal Jean, son frère (depuis Léon X), sur la place crier : Palle, palle ! le cri de sa maison, et lui-même il s'arme de toutes pièces pour le

suivre. Le jeune cardinal parcourt les rues et crie en vain avec ses serviteurs : — Palle, palle ! — Ce cri jadis si cher à la populace, ne l'émeut plus. Le cardinal est repoussé en arrière par les flots du peuple qui inonde la place : partout des cris menaçans et des visages hostiles. Pierre craint alors un combat dans les rues ; croyant voir déjà les pierres lancées du haut des maisons, il perd courage, abandonne le cardinal et se retire avec son frère Julien, à San Gallo où il jette de l'argent et fait tous ses efforts, mais en vain, pour soulever ce bourg populeux, naguère si attaché à sa maison. Informé que la seigneurie l'a déclaré rebelle avec ses frères, et entendant sonner la cloche à marteau, il part de San Gallo avec Julien ; la porte est fermée sur lui ; il se retire à Bologne, abandonné sur sa route par les mauvaises troupes de Paul Orsini. Le cardinal, déguisé sous l'habit d'un frère de St-François, le rejoignit dans l'Apennin.

A Florence, le peuple se porte en fureur aux maisons des agens du dernier gouvernement, et les saccage, ainsi que la maison de campagne du cardinal Jean, et ce beau jardin de la place St-Marc, rempli d'antiquités, et où avait étudié Michel-Ange. On aurait poursuivi plus loin les vengeances, sans les ordres sévères de la seigneurie ; le grand palais des Médicis, où logea bientôt le roi de France, est préservé du pillage par des gardes. On efface les armes des Médicis, peintes depuis 1434 sur la façade du palais du Podesta.

Les Pazzi, les Diotisalvi et les autres proscrits sont rappelés. Les deux Médicis que nous avons vus exilés par Pierre, font lever les *palle* des portes de leurs maisons, poser à la place l'enseigne du peuple, la croix rouge sur un champ blanc, et quittent par un décret public le nom de Médicis, pour prendre celui de Popolani (1).

Le gouvernement des Médicis est donc ainsi renversé après une tyrannie de 60 ans, depuis le retour de Côme d'exil en 1434, jusqu'aujourd'hui en 1494. Durant cette époque, on avait vu trois crises civiles, une en 1458 sous la magistrature de Luca Pitti, la seconde en 1466,

(1) Nardi, lib. 2.

lorsque Pierre de Médicis avait vaincu le parti de Dioti-salvi; la troisième fut la conjuration des Pazzi en 1478.

Une nouvelle ambassade est nommée à Florence pour aller traiter avec Charles VIII qui, le dimanche, 9 novembre, le même jour de la révolution de Florence, était témoin à Pise d'une révolution non moins bruyante.

CHAPITRE IV.

RÉVOLUTION A PISE. — SÉJOUR DE CHARLES VIII A FLORENCE ET HARDIESSE DE PIERRE CAPPONI.

Pise était assujétie à Florence depuis quatre-vingt-sept ans. Nous avons vu quelle importance Florence avait toujours attaché à la soumission de sa rivale. Pise, objet éternel de l'ambition de Florence, des Visconti et des Vénitiens, allait être ici la cause de grands malheurs. Les Florentins, en la soumettant, ne lui avaient pas gardé l'éclat dont ils avaient été jaloux; les Pisans perdirent tout avec la liberté. Si leurs vainqueurs les traitèrent d'abord avec une sorte d'humanité; si Gino Capponi, le premier commissaire, chercha à ramener les esprits; si les Albizzi, habiles, surent les maintenir sans violence, Pise n'éprouva plus le même sort sous le gouvernement des Médicis, et, quand Florence perdit sa liberté, Pise fut traitée en pays conquis. Pour dompter ce qu'on appelait *l'orgueil pisan*, on la maltraita dans ses richesses, son agriculture et son industrie; soumise à un gouvernement de marchands jaloux, elle se vit, après s'être rendue si fameuse par son commerce, interdire les manufactures de soie et celles de laine.

Mais Pise puisait dans sa haine contre Florence, une nouvelle énergie; elle se livra avec passion à l'espoir que lui apportait le roi de France; Louis-le-Maure l'entretenait habilement dans cette agitation, car, puisque Jean

Galeaz Visconti, premier duc de Milan, avait possédé Pise, il voulait aussi avoir cette ville. Comme il ne suivit pas le roi plus loin que Sarzane, San Severino, un de ses capitaines, le remplaça à l'armée et seconda les Pisans.

Tout-à-coup, le 9 novembre (1493), le même jour où les Médicis étaient chassés de Florence, les Pisans se soulèvent, et, aux cris de liberté, liberté! se jettent en masse, hommes et femmes, au devant du roi de France qui, arrivé à Pise depuis peu de jours, se rendait ce matin là à la messe.

« Et le roi, dit Comines, qui n'entendait pas bien ce que ce mot valait, et qui par raison ne leur pouvait donner liberté (car la cité n'étoit point sienne, mais seulement y estoit receu par amitié et à son grand besoin), et qui començoit de nouveau à cognoistre les pitiez d'Italie et le traitement que les princes et communautez font à leurs subjets, respondit qu'il estait content : et ce peuple commença incontinent à crier *Noël* : et vont au bout de leur pont de la rivière d'Arne (qui est un beau pont), et jettent à terre un grand lion, qui estait sur un grand pilier de marbre qu'ils appelaient *maior*, représentant la seigneurie de Florence, et l'emportèrent à la rivière : et firent faire dessus le pilier, un roy de France, une espée au poing, qui tenait soubs le pied de son cheval ce maior, qui est un lion : Depuis, le roy des Romains y est entré : ils ont fait du roy comme ils avaient fait du lion : et est la nature de ce peuple d'Italie d'ainsi complaire aux plus forts; mais ceux là étaient et sont si maltraités, qu'on les doit excuser. »

Savonarola et les autres ambassadeurs florentins, envoyés au roi, après l'avoir cherché à Lucques, le rejoignent à Pise et sont introduits en sa présence durant le soulèvement : on disait que des miracles avaient illustré la route de Savonarola. Durant le tumulte, il parle au roi, non comme l'envoyé d'une petite république, mais comme l'envoyé de Dieu, comme le prophète qui avait annoncé la venue des Français. Le roi étonné l'écoutait avec respect : — Viens, lui dit Savonarola, viens avec confiance, viens, joyeux et triomphant, car celui qui t'envoie est le même

qui pour notre salut, triompha sur le bois de la croix. Mais écoute mes paroles, ô roi très chrétien, et grave-les dans ton cœur. Le serviteur de Dieu, instruit par des révélations, t'avertit, toi, envoyé par S. M. divine, qu'à son exemple, tu fasses partout miséricorde et surtout dans la ville de Florence où, malgré de nombreux péchés, Dieu conserve des adorateurs fidèles. Le serviteur inutile qui te parle t'exhorte, au nom de Dieu, à défendre l'innocence, les veuves, les orphelins, les malheureux et surtout la pudeur des épouses du Christ, afin que le péché n'affaiblisse point la grande puissance que Dieu t'a donnée. Le serviteur de Dieu t'exhorte à pardonner au peuple florentin et aux autres peuples, car leur seul tort est d'avoir ignoré que tu fusses l'envoyé de Dieu. Rappelle-toi ton sauveur qui, sur la croix pardonna à ses meurtriers, et Dieu étendra ton royaume temporel, ô roi, et te donnera partout la victoire, pour t'admettre enfin dans son royaume éternel des cieux! — Après que Savonarola a prononcé ce discours devant le roi (qui n'y comprenait peut-être pas un mot) et en présence des autres ambassadeurs, un seigneur français le prend par la main et l'introduit dans la chambre du roi, où il cause avec ce prince durant une heure. Le jeune roi qui ne connaissait rien des gouvernemens républicains, éprouvait sans doute plus de respect pour l'habit dominicain que pour des titres et des magistratures ignorées ou mesquines à ses yeux.

Le tumulte croissait: on fit depuis honneur à Savonarola d'avoir prédit autrefois, qu'à la venue des Français, les Florentins et les Pisans retourneraient à la liberté. Le roi quitte Pise dans la confusion de ces affaires, avec ses Français surpris, et prend le chemin de Florence sans savoir encore ce qu'il déciderait pour les Pisans ; il s'arrête à Signa, à 7 milles de Florence, pour attendre que la ville qui venait de chasser les Médicis, se fut calmée et qu'une partie de ses troupes l'eut rejoint. Des ambassadeurs florentins arrivent pour convenir de l'entrée du roi: il leur cache mal son mécontentement et son projet de prendre Florence par force; on disait que plusieurs de ses serviteurs le poussaient à la colère, dans l'espoir de mettre

cette ville au pillage ; toute l'armée s'écriait qu'il fallait la punir pour l'exemple des autres villes, puisque la première en Italie, elle avait prétendu s'opposer à la puissance française ; quelques personnes conseillaient au roi de rétablir Pierre de Médicis ; le roi lui écrivit, mais déjà Pierre s'était retiré de Bologne, à Venise où les lettres, lui parvinrent.

Florence, dans un grand doute des sentimens du roi, mais sans moyens de résistance, avait décidé de le recevoir. Cependant, on ordonne à beaucoup de citoyens de remplir secrètement leurs maisons d'hommes du territoire ; et introduisant les condottieri à la solde de la république, avec leurs soldats, on ordonne à la ville de se tenir prête à prendre les armes au son de la cloche du palais public. Le roi arrive le 17 novembre à vingt-et-une heures d'Italie, ce qui était deux heures dans ce mois là ; il entre par la porte San Friano, sous un riche baldaquin que portaient de jeunes gens nobles, armé à cheval en signe de victoire, avec la lance sur la cuisse et avec la pompe la plus belle que pouvaient imaginer ensemble la cour de France et de Laurent-le-Magnifique. Le roi brillait la ville par la suite de ses seigneurs, ses gens d'armes, son infanterie. La seigneurie vient à sa rencontre jusqu'à la porte, suivie de citoyens âgés et de jeunes Florentins richement vêtus de diverses étoffes à la française. La grande pompe et l'encombrement des gens du roi, parmi lesquels une petite pluie augmente la confusion, arrête la procession du clergé qui, par un autre chemin, vient recevoir le monarque à la porte du Dôme. Ce prince arrive là par le pont vieux, en passant devant le palais du podesta, et par la place publique. Il descend de cheval, et va visiter l'autel majeur; remonté ensuite à cheval sans baldaquin (car le baldaquin avait été mis en pièces selon l'usage de la plèbe alors), le prince est conduit au palais de Pierre de Médicis, magnifiquement orné pour le recevoir, et toute sa troupe est logée dans Florence. Le peuple, dans la joie, criait par toutes les rues : France ! France ! On donna au roi de belles fêtes, et durant son séjour, la ville fut illuminée toutes les nuits.

Les agents de Charles VIII et les syndics traitent bientôt d'accord, et les difficultés commencent, car le roi demandait le retour de Pierre de Médicis et voulait laisser un lieutenant dans Florence qu'il avait conquise, disait-il, en y entrant armé. Ces prétentions qu'on croyait suggérées par Médicis, troublent déjà la ville, et un grand nombre de citoyens se liguent dans le palais avec la seigneurie, résolus de leur résister. Le peuple entier partage leur indignation; il était au moment de se soulever (et honneur à cette plèbe si vive et si fière après tant d'années d'oppression) lorsqu'une querelle s'engage entre quelques paysans et quelques soldats français; le peuple s'enflamme; les Français auxquels on avait dit qu'au son de la grosse cloche, une foule d'hommes du dehors accourraient, s'effrayent d'un peuple nombreux, dont l'audace venait de faire une révolution; l'infanterie des Suisses, logée au dedans et au dehors de la porte al Prato, s'élance pour forcer le bourg Ognisanti afin de se rapprocher du roi; le peuple, regardant cette attaque comme une insulte, la repousse avec les armes et une nuée de pierres qu'il lance des fenêtres et des toits. Le combat dure une heure et ne se termine enfin que par l'intervention des seigneurs français et des citoyens, envoyés par le roi et la seigneurie (1).

Les agens du roi deviennent alors plus modérés; le 24 novembre enfin, les articles de la paix sont arrêtés. Mais ce même jour, tout est au moment de se rompre, et on ne doit l'accord qu'à l'audace et à la grande âme de Pierre Capponi qui, citoyen de Florence, sut braver un roi de France : on lisait les articles en présence du prince et des commissaires, lorsque le roi trouve la somme d'argent insuffisante, en demande impérieusement une plus considérable, et menace et s'écrie : — Je ferai sonner mes trompettes! — A quoi Pierre Capponi répond avec le même emportement en déchirant le traité : — Et nous ferons sonner nos cloches! — Et il sort brusquement avec les autres syndics. C'était encore Farinata des Uberti faisant trembler les impériaux. Le roi le rappelle aussitôt, et

(1) Storie fiorentine di Nardi, lib. 1 — Cambi, anno 1494.

comme il le connaissait bien, car Pierre Capponi avait été ambassadeur en France, il lui dit en souriant : — Ah! chapon, chapon, vous êtes un mauvais chapon, tournant doucement et majestueusement cette affaire en plaisanterie.

Ainsi, avec gaîté, on reprend les chapitres du traité : le roi pardonne aux Florentins, s'allie avec eux et leur permet de porter sa bandière avec la bande dessus qui dit : *libertas*. Les Florentins lui donneront 150 mille ducats en différens paiemens. Les citadelles de Pise, Livourne, Pietra Santa et Sarzane resteront dans les mains du roi pour deux ans au plus, et moins si l'expédition de Naples dure moins. Les Pisans obtiendront grâce quand ils rentreront dans l'obéissance. Les Médicis seront délivrés de la confiscation, mais Pierre ne pourra pas s'approcher de cent milles, des limites des états Florentins (ce qu'on décida pour l'empêcher d'être à Rome).

Le jour suivant, le roi et la seigneurie entendent au Dôme, une messe solennelle et jurent le traité par un serment prêté sur l'autel, devant le peuple florentin, tandis qu'on sonnait *la cloche de gloire* et qu'on célébrait la paix par des fêtes. Cependant, la ville n'éprouvait plus les mêmes transports qu'à l'arrivée du roi, car ce prince n'avait pas agi avec la bienveillance que le peuple croyait mériter par son long attachement à la couronne de France. Des querelles journalières entre les citoyens et les soldats français, dont l'orgueil et la superbe ne se pouvaient supporter, faisaient désirer son départ. Jérôme Savonarola, dans l'éloquence de son habit dominicain, était allé plusieurs fois chez le roi, pour presser son départ, en disant que le peuple ne pouvait plus souffrir tant de désastres , et que le roi, venu en Italie pour la réforme de l'Eglise, ne devait pas . par l'injustice de ses troupes , se rendre indigne de réussir.

Le roi part donc enfin avec toute sa noblesse et sa troupe, demeure quelques jours dans Sienne agitée, et se dirige vers Rome en passant par des villes qui se soumettent toutes à lui.

CHAPITRE V.

PREMIÈRE ET VAINE TENTATIVE D'ARISTOCRATIE A FLORENCE A L'IMITATION DE VENISE. — ORGANISATION DU GRAND CONSEIL. — INFLUENCE DE SAVONAROLA.

Dès que les Médicis n'étaient plus à Florence la science politique reparaissait : l'habileté au lieu, de se renfermer dans une seule famille qui ne l'employait qu'à son profit, se retrouvait dans la ville entière.

Jusqu'ici nous avons vu la république, dans chacune de ses réformes, s'appliquer à détruire le pouvoir de la noblesse. Ici pour la première fois nous allons voir l'essai d'une sorte d'aristocratie civile, aussitôt déjoué par les habitudes démocratiques. Florence va vouloir se préserver de la basse plèbe comme elle s'était préservée de la noblesse.

Nous arrivons à un réveil des forces et des talens républicains : au temps des Médicis, nous avions des intrigues de partis ou des mœurs de cour; ici des voiles déployées, des esprits excités, toute une ville en action.

Charles VIII en partant laissait la république dans la plus vive agitation ; son gouvernement intérieur venait d'être renversé ; à l'extérieur Pise lui avait échappé, et ses autres possessions étaient incertaines. On s'occupa avant tout, d'organiser le pouvoir public, pour discuter ensuite sur la forme définitive qu'il conviendrait de lui donner. On assemble le parlement au 2 décembre (1494) au son de la grosse cloche, avec ordre à tous les gonfalons des compagnies, de porter l'étendard sans armes, mais on place des gens armés à tous les coins de la place afin *qu'elle ne se remplit pas de plébéiens* et d'ennemis de la révolution, ce qui fait voir qu'une partie de la populace tenait encore pour les Médicis.

La seigneurie descend du palais, monte à la tribune,

demande au parlement la balia et s'informe s'il y avait là les deux tiers du peuple. On répond que *oui*. La balia est accordée et confiée à vingt *accoppiatori*, chargés pour un an du pouvoir public, en attendant que les principes du gouvernement fussent arrêtés. Les vingt *accoppiatori* devaient créer les seigneurs, les gonfaloniers des compagnies du peuple, les douze bons hommes, les dix de la guerre (appelés depuis Dix de liberté et de paix) et la magistrature des huit de la garde et balia. Entre les accoppiatori, Pierre Capponi est nommé pour les arts majeurs. Les huit de garde et balia furent composés de six des arts majeurs et deux seulement des arts mineurs. Laurent, un des deux Médicis exilés par Pierre, est nommé entre les accopiatori quoique n'ayant pas l'âge. Les partisans des Médicis espéraient, en le nommant, reprendre leur autorité et ne changer que de chef.

Savonarola, ambitieux de diriger les accopiatori et l'opinion, assemble à son église la seigneurie et les autres magistrats, pour leur prêcher la crainte de Dieu, l'amour de la république, un pardon général pour le passé, et un gouvernement universel, c'est-à-dire qui, selon les anciennes lois de Florence, appelât au gouvernement tous les citoyens. Il cite Venise dont l'exemple occupait l'Italie, et il parle d'ailleurs plus en homme d'église qu'en homme d'état.

Un grand nombre de citoyens s'opposait au pardon du passé. Cependant,après bien des débats, un pardon général est accordé, et le 23 décembre (1494) la question de la réforme du gouvernement, qui occupait toute la ville, est discutée dans les conseils ordinaires de la commune.

De tout temps nous avons vu Florence avoir plusieurs conseils. Le conseil général et le conseil de la commune étaient largement composés. Pour resserrer le gouvernement et y mettre plus d'habileté, nous avons vu Luca Pitti créer en 1459 le conseil des cent, et Laurent de Médicis en 1482 créer le conseil de soixante-dix, conseil à vie, sorte de sénat. La chûte des Médicis devait amener la chûte de ces deux conseils composés de leurs partisans. On décide donc leur suppression. Tous les vœux se portent vers le

conseil général qui devait posséder l'autorité publique; il fallait l'augmenter et pourtant le contenir, le soumettre à de nouveaux réglemens. Les accopiatori en proposent la réforme qui est ordonnée. Cette réforme était la plus importante et occupait passionnément toute la ville.

A côté du *grand conseil* (ainsi nommé d'avance), on convient de créer un conseil plus choisi, élu dans son sein composé de quatre-vingt membres et appelé le conseil des quatre-vingt. Ainsi le *grand conseil* remplacerait les parlemens, représenterait toute la ville de Florence, et le conseil des quatre-vingt remplacerait le conseil des cent et celui des soixante-dix.

Les seigneurs de janvier et février, brûlent les bourses des scrutins passés (1495), et le grand conseil, sans être encore définitivement organisé, commence à diriger les affaires (1).

On crée aussi des *officiers de grâce* pour faire grâce aux débiteurs des impôts, et même pour absolver des peines portées; ils usèrent si largement de leur droit que peu de gens restèrent qui ne fussent graciés. On crée aussi des officiers d'emprunt, pour emprunter des citoyens et des Juifs, cent mille florins qui, après un temps, devaient être restitués avec un certain émolument. On ordonne enfin que l'impôt se posera à l'avenir sur la rente des biens *immobiles*, à raison de dix pour cent des rentes, sans aucune imposition (2).

Des partis se forment dans la ville et discutent vivement sur l'organisation du grand conseil. Bien que les mesures déjà prises, plussent généralement, plusieurs citoyens désiraient un autre mode d'impôt; les mécontents, accusant Savonarola, cherchaient à ruiner son autorité. Les amis de l'ancienne liberté, détestaient les vingts, voulaient déjà

(1) Cronaca di Lionardo Morelli. Il dit janvier et février 1494, car selon l'ancien usage, il ne commence l'année qu'au 25 mars. Lionardo Morelli, Cambi et Nardi nous ont le mieux conservé la couleur, la simplicité et les termes de ces temps qui tiennent encore beaucoup de l'ancienne république ou plutôt de l'ancienne commune. Il faut se garder d'Ammirato moderne, incomplet, décoloré et systématique.

(2) Nardi, lib. 2.

l'autorité du seul conseil, tandis que Savonarola continuait de prêcher ce qu'il appelait le gouverment universel.

Les vingt, sans chef et sans accord entre eux, laissaient prendre une grande force à l'opposition. Incapables de composer chez eux aucune majorité, ils sont forcés d'embourser pour seigneurs et d'élire magistrats, ceux qui obtenaient des vingt, le plus de fèves noires, quand même ceux-là n'avaient pas le nombre voulu. Ainsi ils nommaient tel seigneur ou tel magistrat qui n'avait eu dans son parti que quatre ou six fèves noires! (1)

Paul Antoine Soderini, homme de mérite et très considéré, qui avait été ambassadeur à Venise, travaillait à la réforme du grand conseil et citait sans cesse Venise pour exemple, Venise qui, sans avoir jamais eu les fréquentes révolutions intérieures de Florence, avait su combiner la liberté avec l'ordre et la puissance, une puissance il est vrai dans les limites municipales de la puissance moderne en Italie, mais supérieure enfin à celle des autres états! Paul Antoine Soderini, au lieu de chercher l'ordre par des moyens d'aristocratie élective, qui répondent bien à la démocratie, et lui donnent la grandeur et la force, voulait une imitation d'hérédité même. On voyait que Venise devait sa force à son aristocratie; mais comme cette aristocratie semblait trop exclusive. on cherchait une forme de gouvernement mixte. Les uns voulaient resserrer l'ancienne démocratie dans des bornes très étroites; les autres lui laisser au contraire le plus grand jeu; ceux-ci vantaient le parlement; ceux-là disaient qu'il avait livré Florence aux Médicis.

Machiavel, âgé de vingt-six ans, jeune, pauvre et obscur, était depuis trois ans placé près de Marcello Virgilio, premier chancelier et secrétaire des seigneurs, homme célèbre dans son temps, rompu aux affaires de la commune dont il gardait dans son sein la tradition fidèle. Machiavel ne pouvait avoir un meilleur guide pour être sans cesse occupé et surchargé des affaires de la république.

En janvier (1495), Pierre Capponi, un des vingt, est en-

(1) La fève noire est *oui*. La fève blanche *non*.

voyé vers Pise pour organiser la guerre. En vain Charles VIII promettait de faire rentrer cette ville sous l'obéissance des Florentins. Briçonnet, cardinal de St-Malo, député par ce prince pour traiter les affaires de Pise, part sans avoir rien conclu en apprenant l'entrée des Français à Naples. Les fêtes et les illuminations accoutumées célèbrent à Florence les succès des Français. Alphonse II, roi de Naples, avait abdiqué en faveur de son fils Ferdinand II, prince héroïque mais qui, menacé d'être trahi par les Allemands, s'était embarqué en abandonnant Naples au roi de France.

Savonarola, en butte à tous les mécontens, surtout aux moines rivaux, venait de recevoir l'ordre par un bref apostolique, d'aller prêcher hors de Florence. Tout le peuple s'était troublé à cette nouvelle; mais les magistrats, les dix de liberté et de paix, qui trouvaient son éloquence nécessaire pour affermir la liberté et réformer les mœurs, obtiennent du pape que Savonarola reste à Florence jusqu'à Pâque. Commençant au Dôme durant le carême, les plus brillantes prédications, un jour il entraîne toute l'église éperdue à crier avec lui miséricorde! et il est obligé d'abandonner la chaire en pleurs. Les succès des Français qu'il avait prédits, lui donnaient le plus grand crédit. Tout le jour, d'autres prédications semblaient se vérifier; qu'on juge combien le peuple savait en inventer de merveilleuses! La foule se presse à Sainte-Marie del Fiore. Comme un autre Samuel, tandis que les hommes politiques de Florence s'appuient sur des raisons d'état, Savonarola parle en prophète. Au nom de l'Evangile, il appelle les hommes à la fraternité, à la charité, et cherche à démontrer que Florence, d'après son caractère et son histoire, est destinée à un gouvernement nécessaire : la démocratie basée sur la religion et la vertu, l'universalité des citoyens appelée aux charges publiques, mais un *grand conseil* pour conserver comme à Venise, l'ordre et la stabilité, et surtout pour préserver Florence d'un tyran, monstre pour lequel ne voyant nulle punition suffisante sur la terre, il laissait à Dieu le soin de l'enfer et des tourmens éternels! Dénonciateur

dans la chaire de ceux qui voulaient resserrer le gouvernement, il se fit croire et adorer de cette démocratie qu'il appelait à renaître. Ses écrits font voir de la capacité mais rien de cette éloquence qui tenait aussi sans doute aux croyances de son temps et qui lui soumettait les hommes; il avait été au ciel, disait-il, ambassadeur des Florentins, et J.-C. s'était fait roi particulier de Florence (1).

Au milieu de ces débats civils et prophétiques, Montepulciano se révolte contre Florence pour un impôt. La commune se voyait de tous côtés pressée par les périls. D'un autre côté, le duc d'Orléans dans ses prétentions déclarées sur le duché de Milan, menaçait Louis-le-Maure, insulté aussi par le roi de France et ainsi revenu de ses extravagans projets. L'Italie, effrayée enfin des succès et de l'ambition des Français, forme une ligue contre eux (avril 1395.) : le pape Alexandre VI, Ferdinand, roi d'Espagne, Venise et le duc de Milan s'unissent pour la défense de leurs Etats.

Désespérés par les Pisans que soutenaient les Génois, les Florentins peut-être s'allaient joindre à la ligue, mais le frère Jérôme (ainsi appelait-on Savonarola), au nom de Dieu dont il abusait étrangement, les rassure et les tient fidèles aux Français, en bravant lui même la haine des autres ordres religieux, jaloux de son autorité ou révoltés de son ambition. Florence, par l'éloquence de cet homme, reste donc ainsi partagée entre ses agitations civiles, Pise en armes, Montepulciano révolté, la ligue d'Italie ennemie et bientôt aussi le roi de France, Ce prince lassé, quitte Naples pour retourner s'amuser en France. (juin 1495.) Les Florentins, conduits par un prophète, n'abandonnaient cependant pas les secours humains : outre leurs troupes, ils prennent à leur solde le duc d'Urbin avec 300

(1) Il reste quelques ouvrages de Savonarola, un discours sur le gouvernement des Etats et sur celui de Florence. On dit au titre de ce discours qu'il fut écrit à la demande des seigneurs, lorsque Julien Salviati était gonfalonier, mais c'est sans doute lorsque Julien Salviati était des vingt, car Julien Salviati ne fut gonfalonier, il me semble, qu'en 1498, la même année de la mort de Savonarola qui, déjà menacé et lorsque le gouvernement était établi, ne devait pas s'occuper de discuter sur le grand conseil.

bonnes lances. On amassait de l'argent pour ces grandes dépenses, puisqu'on avait à la fois, dit Nardi, *deux grosses armées sur les épaules*, une à Pise, l'autre à Montepulciano contre les Siennois, les Pérugins et leurs alliés. Les Florentins, en apprenant le retour et l'approche du roi, s'arment, effrayés de son amitié pour les Médicis, et les enfans mêmes s'écrient qu'ils veulent combattre. Le frère Jérôme fait apporter à Florence la figure de Notre-Dame-Sainte-Marie *in pruneta;* il la promène dans une grande procession, suivie par le clergé, les ordres religieux, toutes les compagnies des séculiers, le peuple, les hommes d'abord, les femmes ensuite, tous dans l'humilité, sans la pompe et le luxe accoutumés, sans les présens offerts ordinairement par les magistrats et le peuple, mais seulement avec des aumônes pour les pauvres.

Charles VIII, mécontent des Florentins et de leurs ambassadeurs qu'il avait reçus, à Rome, arrive à Sienne où il protége un soulèvement. Florence barricade ses rues, fournit les maisons et les tours de pierres, mure quelques unes de ses portes et, durant la nuit, les compagnies du peuple font la garde. Le roi, sans vouloir s'expliquer, demande qu'on lui prépare des vivres sur toutes les routes. Le frère Jérôme va, de la part de la seigneurie, à Poggibouzi lui parler au nom de Dieu, le menacer de la colère divine s'il n'est pas fidèle à ses promesses au sujet de Pise.

Le roi, mené par son conseil, se rend à Pise où il est accueilli comme un libérateur; les seigneurs de sa cour profitent de cet enchantement pour s'emparer, dans les maisons où ils sont reçus, de ce qui leur paraît beau. Le peuple demande la liberté à grands cris, et va se prosterner aux pieds du roi qui, attendri ainsi que ses Français, quitte une seconde fois Pise sans avoir rien décidé.

Cependant, le grand conseil était organisé. Savonarola exhorte les vingt, toujours moins considérés, à abdiquer; Julien Salviati, l'un d'eux, soit religion, soit lassitude, renonce à sa magistrature; plusieurs des vingt, par timidité ou pour plaire au peuple qui allait régner, suivent

son exemple, et enfin, au mois de mai suivant, ils sont tous forcés par l'opinion, de se retirer en laissant l'autorité au grand conseil (1).

Voyons donc maintenant quelle était l'organisation de ce grand conseil, si longtemps débattue et dirigée par Paulantonio Soderini, ancien ambassadeur à Venise : ce qui avait caractérisé Florence jusqu'ici, c'est un esprit d'égalité tel que pour donner les magistratures, les Florentins se réglèrent le moins qu'ils purent sur le talent même, et, admettant des droits civils avant tout, et l'élection par le sort, il voulurent maintenir le hasard et l'égalité aveugle de la nature. Ici la république, lasse de ses divisions, observe Venise, veut l'imiter, et, à la place des parlemens, elle forme un grand conseil de plus de mille citoyens où la première condition, pour être admis, est d'être *bénéficié*, c'est-à-dire d'avoir eu son aïeul, son grand père et son père admis aux charges de l'État. Condition acceptée sans réclamation, tant Venise avait séduit Paulantonio Soderini et Florence entière!

Voici donc une sorte de principe d'hérédité introduit à Florence. Si depuis longtemps on attachait un honneur à être *bénéficié*, on n'y avait pas attaché des droits. Mais ce principe ne fut pas plutôt admis, qu'il fut violé : bientôt on fut reçu dans le grand conseil pour des services publics, pour des dons à la commune, pour son mérite ; il y eut un jour marqué par les lois, où il fut permis aux citoyens de demander humblement le *bénéfice de l'Etat*. Cette assemblée devint la plus libérale du monde. C'est ainsi que Florence imita Venise, et montra sa force et ses instincts!

On n'en vit pas moins d'abord une combinaison singulière : le grand conseil représentait le peuple et créait dans son sein un conseil de quatre-vingt, sorte de sénat. Par la condition imposée aux membres du grand conseil, d'être *bénéficiés*, on confondit les principes de démocratie que bientôt la tendance du peuple vint de nouveau séparer : « Quelques uns par injure, dit Nerli dans son histoire, ont appelé le grand conseil un conseil *plébéien*. Mais la plèbe n'y concourait pas. » Et il avait remplacé le par-

(1) Cronaca di Lionardo Morelli. — Nardi.

lement! Le peuple devait donc bientôt y entrer de tous côtés. Et plus les sociétés se civiliseront, plus elles distingueront sans doute deux principes, celui du talent et celui du nombre, car si l'humanité et la justice sont dans les droits de la plèbe, la force et la grandeur sont dans les droits de la science et du talent.

Les membres du grand conseil devaient être au nombre de plus de mille, et âgés de plus de trente ans. Nous verrons qu'on monta le nombre des membres et qu'on baissa l'âge. Le grand conseil tirait au sort les hautes et les petites charges, en donnant, selon l'ancienne coutume, la quatrième partie aux arts mineurs, excepté les charges au dehors, le gouvernement de la ville, les grosses terres et les vicariats, où les arts majeurs seuls avaient droit. Le grand conseil ne nommait pas en masse à ces charges, mais on tirait au sort les électeurs dans une bourse, où étaient tous les noms des hommes propres au grand conseil. Cette bourse était appelée la *bourse générale* (1), et ceux qui ne se trouvaient pas présents quand on tirait au sort, étaient condamnés à un demi-ducat d'or, pour les rendre exacts à la grosse cloche de la tour du Palais qui les appelait au conseil. En élargissant de plus en plus ce gouvernement populaire, on décida (pour contenter la plèbe) que les charges du dehors et les plus petits offices de l'intérieur, ne se donneraient pas par élection, mais qu'on tirerait au sort de la bourse générale ceux qu'on devrait envoyer au scrutin ou, comme on disait, *envoyer à parti*. Ainsi, ayant à élire le capitaine, le podesta de Pistoïa ou de Prato, ou d'autres villes ou terres, on tirait trente citoyens de cette bourse, aptes à cette charge ; ceux-ci tirés étaient envoyés au scrutin ou *à parti*; puis, ceux qui avaient vaincu le parti par le plus grand nombre de fèves étaient emboursés, et dans la bourse on tirait au sort celui qui devait être élu. Ainsi, *on tirait au sort* ceux qu'on *envoyait ensuite au scrutin ou à parti*. On *emboursait* les vainqueurs du parti, *et on tirait au sort* dans la bourse des vainqueurs.

(1) Ammirato dit que la bourse était divisée en deux, une pour les arts majeurs, une pour les arts mineurs. Mais Nerli ni les autres historiens n'en disent rien. Ammirato, lib. 6).

On finit par ne tirer des électeurs de la bourse générale que pour certains offices réservés, dont une partie se tirait au sort et une partie se nommait par électeurs.

On ordonne 8 autres bourses, 2 pour chaque quartier, une des arts majeurs, une des arts mineurs, afin qu'au temps de créer la seigneurie et les autres magistratures (qui se nommaient par quartier) on tirât de ces bourses quartier par quartier, et art par art, les électeurs pour nommer ceux qui devaient être envoyés *au scrutin ou à parti*.

Ainsi en fut-il durant quelque temps, mais depuis, pour mieux contenter l'*universalité*, comme ils disaient, et les petits citoyens, on soumit la nomination des charges à un mode plus large de scrutin (1).

Les 80 ou *Riquiesti*, âgés de quarante ans au moins, étaient élus par le grand conseil, de 6 mois en 6 mois. Les seigneurs, les colléges, les huit de garde et balia, les dix de guerre, les capitaines du parti guelfe et quelques autres magistratures faisaient partie de ce conseil des 80 (2).

A ce conseil appartenaient l'approbation des lois (qui devaient aller ensuite au grand conseil) l'élection des commissaires généraux, des ambassadeurs, la décision de la guerre et de la paix, les jugemens sur la conduite des capitaines et condottieri, et les affaires les plus importantes de l'état. Le grand conseil n'adoptait ou ne perfectionnait les lois et ne recevait les pétitions privées qu'après qu'elles avaient été approuvées des seigneurs, colléges et du conseil des 80.

Ce gouvernement alla toujours s'élargissant de plus en plus, si bien que le peuple resta le prince de l'État. Savonarola obtint que tous ceux qui auraient été condamnés pour raison d'Etat, par la seigneurie ou les huit, pussent en appeler au grand conseil, loi qui causa les désordres que nous verrons.

Nous finirons ce chapitre par un état que Cambi nous a laissé des grandes maisons dans chaque quartier, avec le

(1) Nerli lib. 4.

(2) Nardi lib. 2.

nombre des hommes par maison, en 1494 (1), lors de l'établissement du grand conseil.

Quartier de Sainte-Marie Nouvelle.

Famille des Altoviti	66 hommes.
Rucellai	60
Strozzi	53
Albizzi	65
Ridolfi	35
Gualterotti, Bardi, Larioni	27
Guicciardini	16
Pitti	40
Capponi	35
Frescobaldi	15
Biliotti	21
Guidotti	23
Corsini	21
Del Benino	16

Quartier S. Spirito.

Soderini	12
Seragli	22
Scarlatti e Scarlattini	16
Bonsi	13
Antinori	11

Gonfalone carro per S. Croce

Cavalcanti	26
Dell'Antella	12
Baroncelli	12

Gonfalone Bue S. Croce

Da Panzano	24
Sacchetti	12
Rinuccini	15
Risaliti	15

(1) Cambi. anno 1494. Les quatre quartiers de Florence sont : Saint-Esprit, Sainte-Croix, Sainte-Marie nouvelle, Saint-Jean. Sans doute qu'au quartier Saint-Jean il ne demeurait pas de grandes familles.

Gonfalone Lion nero.

Peruzzi	15
Alberti	12
Soldani	11
Da Giacieto	11
Morelli	22
Bucini	18

Gonfalone Ruote.

Giugni	20
Niccolini	20
Salviati	16
Caciatesi	15

Quartière di S. M. Novella per vipera.

Buondelmonti	22
Carducci	22
Acciaioli	18
Nobili	25

Gonfalone unicorno,

Cambi degli Opportuni	12
Spini	12
Ardinghelli	12
Gianfigliazzi	10
Bartoli	35
Davanzati	20
Guiducci	16
Vespucci	15
Bartolini	12

Lion rosso.

Popoleschi	12
Minerbetti	11
Federighi	20

Lion Bianco.

Mazingui	13
Malegonelle	14

Gondi	12
Lapacini	18
Venturi	14

CHAPITRE VI.

PARTIS POLITIQUES DANS LE GRAND CONSEIL. — INFLUENCE CROISSANTE DE SAVONAROLA ET DES MOINES. — DÉVOTION OUTRÉE. — MISÈRE AFFREUSE. — TENTATIVE DE PIERRE DE MÉDICIS ET CONJURATION. — L'APPEL AU GRAND CONSEIL COMBATTU PAR SAVONAROLA ET SON PARTI.

Les plus grandes affaires se traitaient alors en Italie avec la plus grande légèreté. Charles VIII après avoir quitté Naples comme un enfant, triomphe à Fornoue comme un héros, pour aller délivrer le duc d'Orléans, qui dut renoncer pour le moment à ses prétentions sur le duché de Milan. La bataille de Fornoue fut livrée le 6 juillet; le lendemain, 7 juillet, Ferdinand fut reçu à Naples et rétabli au trône de ses pères! Ainsi la conquête des Français était perdue; tant d'intrigues, d'affaires, de marches, d'efforts avaient produit la gloire seule, un plus grand éclat encore au nom français.

On arrangeait alors à Florence la grande salle du palais public, au-dessus de la douane, pour le grand conseil, et avec tant de promptitude que Savonarola disait qu'au lieu de maçons, les anges avaient travaillé. Trois sectes (comme disaient les Italiens) ou trois partis commençaient à diviser violemment le grand conseil : le plus hardi des trois dans la ville et les magistratures, celui qui avait le plus d'hommes en crédit et de fèves dans le conseil, était le parti de Savonarola, le parti populaire appelé la secte des frateschi ou piagnoni (pleureurs). Le second parti, contraire au frère Jerôme, aurait voulu un gouvernement resserré, mais libre,

car il était ennemi des Médicis; mais ce parti ne pouvait supporter le pouvoir des *frateschi*, de François Valori, et de Savonarola, prêchant sans cesse au peuple de favoriser les bons, c'est-à-dire ses partisans. Ce parti prenait le nom d'*ennemis* des frateschi, mais les frateschi les appelaient *arrabiati* (enragés) ou *compagnacci* d'une compagnie de jeunes nobles qui les suivait et leur attirait une foule de nobles. Ces deux partis étaient d'accord dans leur haine contre les Médicis, tandis que le troisième parti, celui des Médicis, appelé les *Bigi* (gris), de la couleur de leurs armes, aurait été hostile à tous, si, faible et timide, il n'eût été contraint de s'appuyer tantôt sur les frateschi, tantôt sur les arrabiati.

Les impôts pour la guerre de Pise étaient forts; le boisseau de grain valait cinq livres; les mécontens continuaient d'accuser le frère; secondés de quelques religieux, ils décident le pape à citer encore Savonarola à Rome, sous peine d'excommunication pour lui et pour Florence entière. Les marchands florentins n'osaient plus rester à Rome sans un sauf-conduit; mais le pape, auquel sont adressées une multitude d'informations sur le frère Jérôme, cède et laisse à sa conscience de prêcher ou non. Savonarola se tait par ordre de la seigneurie et fait prêcher à sa place le frère Domenico da Pescia, qui continue les prophéties.

On attendait toujours la restitution du château de Pise, lorsque le commandant français, d'Entragues, vend ce château aux Pisans (7 janvier 1496), par amour d'une femme pisane, disait-on; car il n'en eut que douze ou quinze mille florins d'or, tandis que les Florentins lui auraient donné bien plus. Sarzane aussitôt est vendue de même aux Génois, Pietra-Santa et Mutrone aux Lucquois. La ligue implorée par les Pisans les protége, et Venise leur envoie des secours. Une course de Pierre de Médicis et de Julien, son frère, jusqu'à Pérouse, pour rassembler quelques troupes, effraie Florence, mais les deux frères se retirent à Milan. Ces inquiétudes, la corruption de Rome, les événemens de l'Italie, donnaient chaque jour plus d'éclat à Savonarola et à ses prophéties; il avait recommencé à

prêcher; les étrangers accouraient pour l'entendre; la cathédrale ne pouvant plus contenir la foule, on élève pour les enfans au-dessus de douze ans des gradins en face de la chaire comme au théâtre. L'effet des prédications est si extraordinaire, que le frère remplace par le jeûne et les austérités, les brillantes fêtes du carnaval qu'il reprochait aux Médicis.

On disait que la sainte ligue avait tiré au sort les états florentins. Cependant la ligue avait jugé prudent de ne plus mettre en avant le nom ni les intérêts de Pierre de Médicis, voyant que ce nom rendait les Florentins plus forts et plus unis dans la défense de sa liberté (1). Florence, fidèle à la France, reçoit, sans lui donner de réponse, un ambassadeur de l'empereur. Les partisans de l'alliance impériale ne parlaient que du danger pour effrayer la ville, mais la ville savait bien qu'une alliance avec la ligue, eût ruiné le gouvernement populaire. Le pape menaçant les Florentins des censures ecclésiastiques, les fait attaquer sur les bords de la Chiane par ses troupes jointes aux Siennois. Cependant la mort de Ferdinand II, roi de Naples (8 oct. 1496), un jeune homme héroïque, épuisé par ses travaux et ses malheurs, trouble la ligue; les Vénitiens, alors appuis des Pisans et qui avaient une grosse armée en Pouille, voulaient, disait-on, s'emparer de cette province; mais Frédéric à Naples succède à son neveu, et l'empereur Maximilien vient d'abord à Pise (où se réunit l'armée de la ligue) et ensuite à Livourne, mais les vents dispersent ses bâtimens et le forcent à se retirer.

Un jour que le frère Jérome faisait porter en procession dans les rues de Florence, sa Ste-Marie *in pruneta*, la nouvelle arrive qu'un envoi d'hommes et de grains de Marseille, a pu pénétrer à Livourne, malgré les Pisans; ce fait est accueilli avec transport comme un miracle du frère Jérôme. Domenico da Pescia, que Savonarola faisait prêcher à sa place, pour ne pas irriter ses ennemis, persuade aux Florentins d'ôter de leurs maisons les livres, les gravures libres et immodestes, les objets de luxe et de vanité. De jeunes enfans vont de sa part dans les maisons des citoyens

(1) Guicciardini, lib. 3, cap. 4.

demander avec douceur et humilité ces objets, pour les détruire, en remerciant par une bénédiction sur la maison ; ces enfans recueillent une quantité merveilleuse de figures, d'ornemens, cheveux pour la coiffure des femmes, objets d'Orient, fard, eau de Naffe, muscade, parfum, damiers, cartes à jouer, dés, harpes, luths, les écrits de Boccace, Pétrarque, Pucci, des ouvrages sur le sort, la magie, et d'autres superstitions en quantité.

(1497). Le jour du carnaval, tous ces objets sont portés sur la place du palais ; les enfans, au lieu de courir aux jeux, entendent la messe au Dôme, et ensuite, tous vêtus de blanc, couronnés de feuilles d'oliviers, et la croix rouge en main, ils vont à l'église St-Marc en procession, portant un christ enfant, de Donatello (1) ; après avoir rapporté au Dôme les aumônes, ils se rendent à la place publique, en chantant des hymnes, des psaumes et des louanges à Dieu ; arrivés là, ils se placent dans la loge des seigneurs, ce bel ouvrage d'Orgagna : alors, sous leurs yeux et devant la foule, on met le feu, au son des trompettes, à tous les objets profanes, rangés artistement en pyramides sur des gradins (2). Ainsi tout près de Rome, où les plus grands crimes se commettaient par le pape et ses enfans, à la face du jour, les moines florentins ramènent les hommes, par de poétiques cérémonies, à une sévérité stupide.

François Valori, un des plus puissans du parti du frère, avait été nommé gonfalonier pour janvier et février (1497). Comme il ne trouvait pas les membres du conseil assez nombreux et disait que pour en avoir mille présens, il fallait en avoir deux mille nommés, il baisse l'âge de l'entrée au conseil, de trente ans à vingt-quatre. Mais les jeunes gens se joignent aux arrabiati, et François Valori, par sa rigueur, les enflamme tous de tant de fureur, qu'ils s'allient avec les *Bigi* (Médicis) et parviennent à nommer gonfalonier pour mars et avril Bernard del Nero, ami des Médicis.

(1497). Pierre de Médicis tente alors la fortune, encouragé par la misère, triste fruit de la guerre : d'entières familles

(1) Burlamacchi. — Nerli, lib. 2.

(2) Burlamacchi. — Nardi, lib. 2.

de paysans et des mendians étrangers arrivaient si épuisés dans Florence, qu'ils ne pouvaient plus se rétablir; on avait parlé de leur interdire l'entrée de la ville, mais, comme au temps passé, l'humanité l'avait emporté; les hôpitaux n'étant pas assez vastes pour les recevoir, ils tombaient morts dans les rues, sur le pan des boutiques et à la porte des maisons; malgré les soins publics et les grandes aumônes particulières, plusieurs milliers périrent de faim. Pierre de Médicis imagine de réduire un peuple si malheureux; mais arrivé à la porte de Florence, il repart aussitôt. On juge quel trouble, quel mouvement dans la république! On court, on parle, on s'interroge, il semble voir ces insectes nombreux qui, lorsqu'on a bouleversé leurs travaux, s'agitent et se croisent en tout sens! On n'arme pas tous les gonfalons, mais seulement les hommes choisis et sûrs contre les Medicis. Le frère Jérôme tranquille disait que Dieu était avec la république; et il continuait en paix dans ses prophéties, de mêler la réforme et la superstition.

Après Bernard del Nero, était entré pour mai et juin, Pierre Alberti, un gonfalonier contraire à Savonarola (1497); lorsque la nuit, veille de l'Ascension, quelques jeunes gens et quelques prêtres s'introduisant au Dôme, déposent sur la chaire de frère Jérôme, une peau d'âne et d'autres marques ignobles d'insulte; les objets sont enlevés avant l'arrivée du frère, mais tandis qu'il prêchait, ces jeunes gens soulèvent de terre une grande caisse d'aumônes, posée dans le milieu de l'église, et la laissent tomber avec un grand fracas en s'enfuyant. Le peuple indigné se lève des bancs; le trouble est si grand, que sans l'autorité de Savonarola, la ville était soulevée; des femmes s'arment pour le défendre (1); le calme ne pouvant se rétablir, le frère Jérôme fait mettre à genoux son auditoire, le bénit, descend de la chaire et est reconduit à Saint-Marc par la foule, aux cris de: vive Jésus-Christ notre roi! Quelques nobles s'arment pour le frère; mais le gouvernement, afin d'empêcher le peuple de s'armer aussi, fait enlever les gonfalons des maisons des gonfaloniers du peuple, pour les faire transporter au palais public. Le pape, informé de ces troubles, songe alors

(1) Burlamacchi. — Nardi. lib.

à priver Savonarola des deux couvens de St-Marc à Florence, et de St-Dominique à Fiesole, et à réunir de nouveau la congrégation de la Toscane à la congrégation universelle de Lombardie qu'il en avait détachée en faveur de Savonarola. Ces affaires de moines servaient de prétexte au pape et à la cour de Rome pour s'occuper sans cesse des affaires de Florence. Le pape la menaçait de ses censures, comme une ville rebelle à l'Église, et en secret et publiquement, il offrait ses bienfaits si on voulait lui livrer le frère. Privé d'espoir, il excommunie solennellement Florence au mois de mai suivant. Savonarola se défendait et était défendu vivement par des personnes de l'Église et du monde, qui discutaientavec hardiesse les questions à Florence, car à Rome nul n'osait excuser un excommunié. Un ennemi du frère se charge de porter l'excommunication à Florence; mais il est menacé, disait-on, d'être taillé en morceaux; il envoie les brefs qui sont affichés dans les églises principales, et refusés ailleurs, car ces brefs étaient publiés par le parti ennemi et non avec les formes voulues. L'émotion extraordinaire faisait craindre un soulèvement; les magistrats, sans union entre eux, laissaient les partis s'emporter jusqu'à la licence; on insulte les frères de St-Marc, et des sonnets, chansons, lettres, injures en latin et en italien contre Savonarola, sont jetés dans le public. Enfin, les frères observans de St-François, de St-Augustin et d'autres moines, vont à la seigneurie protester que si les frères de St-Marc assistent à la procession de la St-Jean qui approchait, eux n'y paraîtront pas. Le gouvernement ordonne donc aux frères de St-Marc et de St-Domenico (à Fiesole), de rester dans leurs couvens, et les mœurs et les plaisirs de Florence commencent à reprendre leur cours ordinaire.

Tout-à-coup la ville est plongée dans l'épouvante, en découvrant que des conspirations avec des Médicis, continuent de se tramer dans son sein. François Valori, un des dix, et Tomaso Tosinghi, un des huit, observaient depuis quelque temps les courses de Lamberto dell' Antella, un exilé Florentin, qui allait sans cesse de Sienne à Rome et de Rome à Sienne. Ils le font saisir, et le gonfalonier Bar-

tholdi réunit une grande *pratica* (assemblée) de citoyens pour l'examiner. Dans l'effroi des tourmens, Lamberto avoue la conjuration et en révèle assez pour troubler toute la ville. On arrête aussitôt Bernardo del Nero, celui qui avait été gonfalonier, âgé de 75 ans, Niccolo Ridolfi, Laurent Tornabuoni, Giovanni Cambi, Gionnozzo Pucci, et la famille des Pucci, amie ou parente des Médicis, mais qui feignait d'être ralliée au grand conseil. La seigneurie aurait préféré laisser fuir ces coupables que de s'attirer des affaires difficiles, mais la *pratica* les condamne à mort.

Nous avons vu Savonarola faire passer une loi, par laquelle les condamnés, pour raison d'état, pouvaient en appeler au grand conseil. Les cinq condamnés, d'après cette loi, en appellent au grand conseil, mais Savonarola et son parti s'opposent à l'application de la loi dans cette circonstance, et le peuple avec eux, prétend que l'intérêt de la liberté et la haine des Médicis, doivent ici l'emporter sur la loi. Une grande discussion s'élève à ce sujet dans les conseils; les *Arrabiati* réclament en vain l'appel; Valori, Strozzi, tous les frères y sont contraires; et ceux-ci s'emportent si loin, qu'ils maltraitent quelques-uns des leurs. Enfin, le collége des douze bonshommes et des gonfaloniers des compagnies, contraint la seigneurie à réunir une autre *pratica* ou assemblée, et sur des nouvelles alarmantes de Rome, les colléges menacent la seigneurie, si elle ne fait pas exécuter les conjurés, d'armer tous les gonfalons et de mettre le feu aux maisons des seigneurs opposés. La nuit même, le 21 août, dans la cour du Bargello, les cinq condamnés sont donc exécutés à la hâte; plusieurs citoyens s'enfuient; d'autres, qui n'avaient pas voulu comparaître, sont exilés. On décide alors de ne pas faire de nouvelles recherches et d'oublier et taire le reste. Mais les Bigi, furieux, s'unissent aux *Arrabiati* dans le conseil; un grand changement de fèves se fait voir aussitôt; le parti des frères s'affaiblit; les excommunications de Rome prennent plus de crédit, et Savonarola est menacé de dangers toujours plus pressans (1).

(1) Nardi, lib. 2. — Nerli, lib. 4. — Lionardo Morelli, anno 1497.

CHAPITRE VII.

AGITATION DE FLORENCE, CAUSÉE PAR SAVONAROLA ET LES MOINES. — ÉPREUVE DU FEU, PRÉPARÉE ET MANQUÉE. — REVERS, CHUTE ET MORT DE SAVONAROLA.

Savonarola, en s'opposant pour assurer la mort des ennemis publics, à l'observation d'une loi qu'il avait faite, exalta contre lui le parti contraire, et se fit tort auprès de beaucoup de citoyens. Si naguère il avait fait porter cette loi d'appel au grand conseil, des condamnations de la seigneurie, de la quarantie et du conseil des huit, c'est qu'il trouvait la justice des crimes d'état toujours dangereuse. L'intérêt des révolutions, il est vrai, peut l'emporter par moment sur ces lois d'indulgence. C'est ce que pensa alors Savonarola, mais les circonstances étaient-elles d'une violence à le justifier? Il fut poussé par la crainte que les cinq condamnés, s'ils étaient absous par le grand conseil, ne donnassent une force prodigieuse au partis des Médicis et à son chef, sans cesse armé autour du territoire florentin. « Cet événement fut d'autant plus remarqué, dit Machiavel dans ses discours sur Tite-Live (1), que le frère, dans tant de prédications qu'il fit depuis la violation de cette loi, ne blâma ni n'excusa jamais qui l'avait violée, comme s'il ne voulait pas blâmer une chose qui lui avait été profitable, et qu'il ne put l'excuser. Ce qui faisant connaître son ame ambitieuse et partiale, lui enleva sa réputation et lu causa de grandes difficultés. »

(Nov. et déc. 1497). La seigneurie de Paulantonio Soderini était favorable au frère Jérôme, mais la division des magistrats entre eux, la division du clergé et des couvens, effrayés des censures de Rome, font naître à tout moment

(1) Livre 1er, au chapitre 49 sur le *mauvais exemple qu'on donne en n'observant pas une loi faite, surtout si on est soi-même auteur de la loi.*

des troubles et des scandales. Savonarola ne se rend plus à sa chaire qu'accompagné de gens armés. On interrompt ses prêches par des tambours ; les enfans de son parti (que Savonarola avait organisés et enrolés par quartier, sous des chefs élus entre eux) combattent, en lançant des pierres, avec les enfans du parti contraire ; la violence est telle que Luca Corsini, docteur célèbre, se met un jour à jeter des pierres avec les enfans pour soutenir le frère ; un autre citoyen, vieux et grave, Jean Ridolfi, prend ses armes, en criant : vive Christ !, le cri des enfans. François Cei fait un sonnet qui disait :

O Dio per qual peccato
Consenti tu che firenze rovini
A petizion di quatro cittadini
Ambiziosi e fini,
Ch'han fatto sottilmente un idolatria
Solo per usurparsi questa patria.

En janvier, Julien Salviati est gonfalonier avec une seigneurie favorable au frère ; Luca degli Albizzi et Alexandre Acciaioli y siégeaient, jeunes nobles de grande parenté et de grande suite et des premiers du parti du frère. Savonarola observe les austérités accoutumées en carnaval, et brûle sur un nouveau bûcher, les objets de luxe comme l'année précédente (1). Il faisait aussi danser les frères de son couvent avec les citoyens zélés, sur la place St-Marc, en chantant des chansons spirituelles, composées par Jérôme Benivieni. Le jour de Noël, malgré son excommunication, il célèbre la messe à St-Marc, communie ainsi que les frères, et fait la procession autour de la place. Comme il retourne prêcher au Dôme, le clergé défend d'aller l'entendre ; mais une foule immense y court. Rome s'offense. Savonarola disait qu'il obéissait à Dieu. Le pape et les cardinaux entrent en fureur. Les marchands florentins se croyaient en péril à Rome et dans toute la chrétienté, où s'étendait la renommée du frère Jérôme et de son audace. Les représentations des marchands et de la ville à la seigneurie, font élire une seigneurie moins favorable au frère, pour mars et avril. Savonarola alors va prêcher

(1) Burlamacchi.

aussi hardiment à St-Marc contre le siècle; la foule est si grande, que les hommes seuls sont admis, et que Domenico da Pescia prêche pour les femmes dans une autre église. Jérôme, dans une solennité, le crucifix en main, bénit le peuple sur la place, et se plaît à braver Rome sans mesure.

Le pape Alexandre VI redouble ses menaces. Dans la nouvelle seigneurie, sur neuf ils étaient six contre le frère, et quoique Lanfredino Lanfredini, un des plus fermes et des plus hardis partisans du frère, fût seigneur, il était obligé de céder aux six fèves contraires. La seigneurie en entrant ne donne pas, selon l'usage, la balia à la magistrature des huit de la garde, magistrature du parti de Savonarola, mais elle réunit une grande *pratica* (assemblée) de vingt-cinq citoyens par quartier.

Après six heures de débats, rien n'est décidé. Durant ce temps, un prédicateur franciscain et un prédicateur augustin, protégés par les ennemis du frère Jérôme, prêchaient contre lui, l'un à Santa-Croce, le second au Saint-Esprit. La foule commence à courir à Santa-Croce, et nous ne saurions dire combien bas tomba Florence alors, entre les querelles, les passions, les subtilités et les grossièretés des moines. Savonarola, tout imposteur qu'il devenait à la longue, avait un talent admirable et un grand caractère, mais la tourbe des couvens était stupide, fanatique et indigne de se montrer ainsi à la lumière du jour. Jamais la république ne s'était laissée égarer d'une si étrange façon, et, autant la source où Savonarola puisait son autorité était pure et sublime, autant l'abus qu'il faisait du nom de Dieu et les superstitions vulgaires dont il s'entourait, étaient, de la part d'un tel homme, criminels et impardonnables.

Le 17 mars, le gonfalonier, soutenu et résolu, défend absolument à Savonarola de prêcher; Savonarola le lendemain, dans une très courte prêche, proteste de la part de Dieu, en détestant les vices du clergé et en menaçant Rome et Florence de grands fléaux; il dit adieu à la chaire et il en appelle au Christ comme au chef, à la cause universelle, au seul moyen pour la réformation de l'Église.

Domenico prêche à sa place. Les moines continuent de

s'attaquer. Le frère Jérôme avait dit quelquefois qu'il appuierait ses prophéties de *preuves surnaturelles*. Comme une fois il offrit de ressusciter un mort, le célèbre Pic de la Mirandole le pria naïvement de faire son expérience sur Jean Pic, son oncle, enterré à St-Marc (1).

Frère François de Pouille, ennemi de Savonarola, et qui prêchait à Santa-Croce (d'autres disent Domenico da Pescia lui-même), propose de soumettre le caractère de Savonarola à l'épreuve du feu. Des deux côtés la proposition est acceptée avec fanatisme; François de Pouille consent à entrer dans le feu si Savonarola y entre avec lui. Domenico, de son côté, s'engage pour soutenir la vérité des prophéties de Savonarola et la nullité de l'excommunication, à passer aussi au travers des flammes. De véhémens débats s'élèvent sur cette épreuve, et la seigneurie, après de longues discussions (tant Florence était tombée bas sous la direction des moines!), accepte cette extravagance pour *se débarrasser de Savonarola s'il échoue, ou en imposer par son miracle au pape lui-même*. Le jour de cette décision, dit Burlamacchi, Savonarola aperçut le démon au palais des seigneurs.

François de Pouille refuse de faire l'épreuve avec un autre que Savonarola lui-même; un frère hardi de son ordre, Andrea Rondinelli, vient s'offrir à sa place pour mourir avec Domenico da Pescia, et démasquer les imposteurs. Telle était la foi qu'inspirait le frère Jérôme que presque tous les frères de St-Marc s'offrent à entrer dans le feu pour lui, ainsi que d'autres prêtres, des séculiers, des femmes et des enfans!

L'épreuve se prépare; la seigneurie nomme quatre citoyens deux de chaque parti pour y assister; les vieux noms historiques de Florence viennent résonner dans cette comédie, d'un côté pour Savonarola, Jacques Salviati et Alexandre Acciaioli, et pour l'autre parti, Pierre Alberti et Benedetto Nerli. Le gouvernement ordonne que la place soit bien gardée pour la sûreté du palais et laisse les deux partis s'armer afin qu'ils se contiennent l'un par l'autre. Un long bûcher est formé sur la place publique, en face de la

(1) Burlamacchi.

loge des seigneurs, de la hauteur d'un homme, surmonté de broussailles enduites d'huile et de résine, avec une ouverture au milieu pour laisser passer les deux frères le long du bûcher, à travers les flammes.

« Si nous lisions ces religieuses horreurs dans l'histoire des Iroquois, nous ne les croirions pas; cependant, cette scène se jouait chez le peuple le plus ingénieux de la terre, dans la patrie de Pétrarque, de Dante, de l'Arioste et de Machiavel (1). »

Le samedi 17 avril, jour fixé, à dix-huit heures d'Italie (c'est-à-dire à une heure dans ce mois là), les frères mineurs arrivent les premiers sur la place publique avec le frère Andrea Rondinelli; tous prennent place, humbles et silencieux. Bientôt, le frère Jérôme paraît en procession avec tous ses frères, revêtu de l'habit sacerdotal, le St-Sacrement en main, suivi de Domenico da Pescia, tenant aussi un crucifix en main, et de la foule des frères et des citoyens nobles et plébéïens, portant des torches allumées et des croix rouges. En entrant sur la place, le frère Jérôme entonne avec une haute et terrible voix le psaume: *exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*, et toute la procession se place en chantant. Beaucoup de citoyens avaient pleuré de tendresse en voyant paraître Savonarola. Les acclamations du peuple et le bruit étaient tels qu'il semblait que la terre tremblât sous les pieds. Durant plusieurs heures, Savonarola et ses frères restent en prières et chantent des psaumes, tandis que les frères Augustins, moins pieux. parlaient et s'agitaient à leur place (2).

Le bûcher attend; les frères mineurs font examiner les habits de Domenico dans la crainte qu'il n'eût sur lui quelque sortilége; déjà l'ordre est donné de mettre le feu au bûcher lorsque les frères de St-Marc, après s'être en vain efforcés d'épouvanter la constance intrépide de Rondinelli, veulent que Domenico passe au travers du bûcher le crucifix en main. Là était la ruse impie de Savonarola, car il eût dit que si le crucifix avait brûlé, le champion de Savonarola pouvait brûler. Le plus grand trouble alors se

(1) Voltaire. Mœurs des nations.

(2) Burlamacchi. Cambi, anno 1498.

montre parmi les frères, un orage qui éclate au même instant dans les airs, la grêle et la tempête paraissent l'effet du courroux céleste. Les frères de St-François s'opposent passionnément à la volonté des frères de St-Marc, et la seigneurie, les prélats et beaucoup de citoyens du parti même du frère, craignent d'exposer la foi et de tenter Dieu. Domenico, de son côté, refuse d'entrer dans le bûcher sans porter à la main le St-Sacrement. Les ordres dans cette confusion quittent la place, et le frère Jérôme se retire à St-Marc en grand péril, au milieu d'un peuple qui l'eût lapidé sans sa garde et son crucifix, et qui lui reprochait violemment de n'être pas monté lui-même sur le bûcher, et d'avoir voulu exposer au feu qu'il ne savait pas braver, ce Christ célébré sans cesse par ses cris de : vive Christ !

Savonarola affectait le calme et la force. De retour à St-Marc, il monte en chaire, fait crier : vive Christ ! exhorte les siens à rester fermes dans leur foi, et répète que Dieu est avec eux et les fera vaincre.

Ici, le peuple désabusé se montra un juge sévère de la fourberie de cet homme qu'il avait adoré. Ses partisans sont bafoués dans les rues comme des hypocrites, des pleureurs et des excommuniés. Jacques Nerli, Alphonse Strozzi et les *compagnacci* restent armés. Durant la nuit, Lucca Albizzi veut, mais en vain, décider François Valori, Salviati et les autres chefs du parti du frère, à s'armer; plusieurs de ses partisans se cachent ou s'enfuient.

Le lendemain dimanche, la ville s'éveille dans la plus vive émotion. Savonarola, prévoyant sa ruine, lui qui avait prédit tant d'autres ruines, fait le matin à St-Marc un pathétique et court sermon, où il offre sa vie en sacrifice à Dieu pour ses brebis. Après vêpres, le trouble éclate, le bruit commence au Dôme, le peuple crie aussitôt : — A St-Marc ! à St-Marc ! à St-Marc ! — Il se précipite de ce côté, et là s'engage un long combat. La seigneurie envoie toute la garde de la place au couvent pour s'emparer du frère Jérôme.

L'ordre est donné de sortir à ceux qui sont dans l'église. Savonarola veut sortir avec eux, mais les frères s'y oppo-

sent dans la crainte qu'il ne soit mis en pièces par le peuple. François Valori et d'autres citoyens se sauvent par derrière. François Valori revenait à sa maison lorsqu'elle est attaquée par la plèbe qui se soulevait de tous côtés; sa femme est frappée à la fenêtre d'un coup de balestre et meurt sous ses yeux; la seigneurie, dans ses vains efforts pour contenir le peuple, ordonne qu'on lui conduise Valori pour le sauver, mais Valori, rencontré dans la rue par les parens des cinq conjurés exécutés sans appel, est tué sur le champ. Jacques Nerli, Alphonse Strozzi et les autres chefs des *compagnacci*, s'efforcent de sauver le parti des frères, de la fureur passionnée du vulgaire qu'ils tournent contre le couvent de St-Marc, où le combat se soutenait. Le parti de Savonarola, informé qu'on vient de la part de la seigneurie, perd de sa résolution; les portes du couvent et de l'église sont brûlées; le combat se prolonge jusqu'à trois heures du matin. Savonarola, resté d'abord dans le chœur de l'église, s'était retiré ensuite dans la bibliothèque; il y avait fait porter le St-Sacrement, devant lequel il chantait des psaumes avec les frères. Fait prisonnier ainsi que Domenico da Pescia et Silvestro Maruffi, ils sont tous trois conduits au palais.

La seigneurie nomme seize ou vingt citoyens pour examiner les trois frères avec le gouverneur de Rome, commissaire envoyé par le pape. Le frère Jérôme garde d'abord son audace et son éloquence; il intimide et déconcerte ses juges inquiets; mais au premier essai de la torture, au premier trait de corde, il cède et reste vaincu jusqu'à la fin du procès. On disait que son corps délicat ne pouvait supporter les tourmens; cependant, combien l'Italie avait-elle vu d'hommes sensibles et délicats triompher des tourmens! Mais on ne doit parler d'un tel homme qu'avec respect, a dit Machiavel. Savonarola écrivit pourtant en prison avec son talent ordinaire, sur le psaume 50, le psaume de la pénitence de David, après le meurtre d'Urie, « O Dieu! aie pitié de moi selon ta gratuité, selon la grandeur de tes compassions efface mes forfaits. Les sacrifices de Dieu ne sont plus l'holocauste, mais l'esprit froissé; ô Dieu! tu ne méprises point le cœur froissé et brisé! etc.»

Le pape demandait que Savonarola lui fût livré vivant. Il envoie une indulgence entière pour les excommunications passées. Les huit, cherchant des complices au frère Jérôme, font mettre à la torture d'autres citoyens, et les seigneurs, dans le but d'être remplacés par une seigneurie de leur parti, font sortir du grand conseil deux cents citoyens du parti contraire, acte inoui contre lequel nul ne réclama dans ce moment de crise.

Savonarola, examiné encore dans les tourmens par de nouveaux commissaires envoyés de Rome, déclare que la torture est plus forte que lui, qu'il succombera s'il y est soumis, mais que hors des tourmens, il soutiendra toujours la vérité. Ainsi, indignement torturé, il est condamné. Cet homme sensible et éloquent paie si cher une faute, à laquelle, tant d'heureux prophètes ont dû une immense renommée. Il est condamné au feu, et dans la place du palais, sur un bûcher pareil à celui de l'épreuve, la veille de l'Ascension; il est, avec les deux autres frères, dégradé, pendu et brûlé, les cendres jetées dans l'Arno.

Le bois où on pendit les trois moines avait la forme d'une croix qu'on voulut en vain changer, mais qui resta pour la consolation et la gloire des derniers partisans du frère. Depuis ce jour, bafoués, moqués, flétris du nom d'hypocrites, couverts d'un ridicule qui rejaillit jusque sur Ferrare, patrie de Savonarola, ils succombèrent sous cette honte des vaincus que l'injustice seule change en gloire. Un petit parti de dévôts resta pieux et fidèle, et Nardi, partisan de Savonarola, transmit à la postérité son histoire dans le langage d'un admirateur tendre et croyant (1).

(1) Nardi. Nerli. Guicciardini. Cambi. Il y a plusieurs vies de Savonarola et des écrits sur lui de Pic de la Mirandole, Jérôme Benivieni, Pietro Delfino, Cambi. La meilleure vie de Savonarola est celle de Burlamacchi, de l'ordre dominicain des prédicateurs, comme Savonarola ; c'est celle dont nous nous sommes le plus servie. Ecrite avec simplicité, avec foi, remplie d'ignorance et de superstitions, les révélations, les miracles, les apparitions des saints, les tentations du démon y sont racontés avec la naïveté et la grossièreté du temps et des moines.

On trouve dans Baluzzi ou Mansi une copie du procès authentique de

LIVRE TROISIÈME.

Magistrature à vie à Florence pour la première fois. Soderini, gonfalonier de justice perpétuel — Continuation de la liberté et du grand conseil — Epoque de Machiavel.

CHAPITRE I.

NOUVELLES GUERRES EN ITALIE. — PARTIS DIVERS A FLORENCE ET DIFFICULTÉS DU GOUVERNEMENT. — GUERRE AVEC PISE ET AVEC LES VÉNITIENS.

Après Savonarola, dont la mort faisait dire à Machiavel que tous les prophètes désarmés finissent mal (1), l'État tombe dans la langueur, et nul esprit ne succède pour le gouvernement, à cet homme illustre. De nouveaux périls allaient lier Florence à l'Italie ; la république ne pouvait plus s'isoler, et les proportions de la Péninsule où elle avait joué un rôle étaient détruites. On vit ici la force morale de vieilles institutions lutter seule quand tout s'écroulait. Florence, Venise et le pape, restaient debout; Naples, Milan, la Romagne, étaient à terre. Les affaires de Pise furent une des causes des guerres ; Pise brouilla les Vénitiens et le duc de Milan, et poussa les premiers à aider la France.

Savonarola, mais des notes anonymes au bas, déclarent que le procès authentique a été falsifié, comme on le disait à Florence, à ce que rapporte Guicciardini. Ce procès est une longue et lourde accusation contre Savonarola avec ses aveux ; Savonarola raconte ses projets politiques, dément ses prophéties qu'il attribue au hasard et avoue ce qu'on veut. Voyez ou plutôt ne voyez pas Stephani Baluzii miscellanea aucta opera Mansi. C'est Mansi qui a donné ce procès à la fin du tome 4.

(1) Busini lettera 13.

Charles VIII était mort le 7 avril, le jour même destiné à l'épreuve du bûcher de Savonarola, et Louis XII, qui lui succédait, avait pris en montant sur le trône le titre de roi de France, des Deux-Siciles, duc de Milan, s'apprêtant déjà à soutenir les prétentions qu'indiquaient tant de titres. L'Italie s'était unie pour chasser les Français ; elle s'unit ici pour les recevoir, et Florence seule, qui avait pris leur parti contre tous, se déclare ici un moment seule contre eux avec le duc de Milan, qu'elle avait combattu si longtemps : telles les alliances changeaient dans cette époque de versatilité, d'intérêts petits et partiaux. Le pape, dans une fureur de paternité que les papes seuls ont poussée si loin, rêvait pour ses enfans, tantôt le royaume de Naples, tantôt la Romagne, avec la scélératesse, la légèreté et la grande ambition des Borgia, race qui se jeta avec l'emportement qu'elle mettait à tout, dans les vices et les crimes d'alors, mais qui avait des passions, un génie et une vigueur dignes de meilleurs temps. Alexandre VI, balancé entre divers intérêts, s'allie enfin à Louis XII. Venise allait bientôt faire de même, après les plus beaux débats dans le sénat, que Guicciardini a sans doute agrandis encore. C'est à Venise seule que nous trouvons une éloquence politique.

Durant ce temps, Florence semblait retournée aux époques les plus lourdes de sa démocratie manufacturière manquant moins d'hommes de talent que d'institutions, pour les appuyer. On avait obtenu quelques succès contre Pise ; Paul Vitelli, nommé capitaine général des Florentins, prit le commandement au palais, tandis que les astrologues, avec des instrumens en main, attendaient l'événement dans la cour du palais (juin 1498) (1).

Selon notre manière, nous passerons sur cette guerre de Pise, passionnée du côté de la ville assiégée, où plusieurs années de lutte avaient inspiré le courage aux femmes et aux enfans, mais guerre molle, sans bravoure et sans gloire du côté de Florence.

Après quelques avantages sous Paul Vitelli, les Florentins, alliés du duc de Milan, avaient en vain envoyé des

(1) Nardi, lib. 3.

ambassadeurs à Venise (1498). On conclut avec Sienne une trêve de cinq ans.

Les Médicis, Pierre et Julien, se joignent à l'armée vénitienne qui, ne pouvant pas traverser le territoire de Sienne, passe en Romagne. Les Vénitiens secourent Pise et attaquent aussi les Florentins dans le Casentino. Florence voyait la guerre de tous les côtés, sans courage et sans vigueur pour la soutenir.

Différens partis parmi les riches et parmi les plébéiens, paralysaient l'action. Le peuple détestait la magistrature des Dix de la guerre qui usaient mal de l'argent public, et qui favorisaient leurs amis et leurs parens (1). Comme Vitelli va prendre le commandement dans le Casentino, on veut un autre chef, le duc de Piombino, pour lui succéder à Pise, et on envoie à ce seigneur, Machiavel, qui commence ainsi sa carrière, en mars 1499.

CHAPITRE II.

MACHIAVEL.

Machiavel avait alors trente ans. Il était né à Florence le 3 mai 1469, d'une famille qui remontait, dit-on, aux anciens marquis de Toscane. Les Machiavelli étaient seigneurs de Montespertoli, mais ils prirent le droit de bourgeoisie à Florence, pour obtenir des emplois publics, et complèrent dans leur maison treize gonfaloniers de justice et cinquante-trois Prieurs. Machiavel appartenait à une branche pauvre de cette famille, son père, Messer Bernardo Macchiavelli, était jurisconsulte et trésorier dans la

(1) Nerli accuse beaucoup les Florentins de détester la magistrature des Dix. Nardi seul explique que c'était parce que les Dix administraient mal. Ces deux historiens sont précieux à lire ensemble, car ils sont chacun d'un parti contraire, et l'un explique ce que l'autre ne veut pas dire.

Manche, et sa mère, Bartolommea, avait le talent de la poésie et cette intelligence qui se trouve assez généralement chez les mères des grands hommes. On ne sait rien sur l'enfance et l'éducation de Machiavel; vers 1494, à l'âge de vingt-trois ans, il fut placé près de Marcello Virgilio, où il se forma aux affaires. Marcello Virgilio, célèbre dans son temps, était premier chancelier et secrétaire des seigneurs : « Je ne veux pas manquer, dit Nardi, de faire observer la grande louange qu'il mérite par la prudence, diligence et fidélité à conserver dans son sein toutes les choses arrivées dans le gouvernement de la république, et à les reporter successivement aux magistrats qui entraient nouvellement en charge. Car l'intervalle d'une charge à l'autre était un interrègne et vacance et changement de gouvernement. Si bien que dans le sein de cet homme restait continué dans la meilleure manière possible, le fil perpétuel du manége des choses journalières de la république (1). »

Machiavel profita heureusement des leçons de Marcello Virgilio, puisqu'à vingt-neuf ans, il fut préféré, entre quatre concurrens, pour l'emploi de chancelier de la deuxième chancellerie des seigneurs, (19 juin 1498.), emploi donné par le grand conseil, et bientôt nommé aussi par les seigneurs et les colléges, *secrétaire* des Dix de liberté et paix, d'où vient son surnom de *secrétaire florentin*. Il devait garder quatorze ans ces places dont les occupations consistaient dans la correspondance intérieure et extérieure de la république, les registres des conseils et des délibérations, l'enregistrement des traités publics avec les États et les princes étrangers. Durant ce temps, nous verrons qu'il eut vingt-trois légations étrangères, quatre en France, deux à l'empereur, deux à Rome, trois à Sienne, au duc Valentinois, etc. Plusieurs fois il sera envoyé au camp contre les Pisans, et en différentes parties de l'État, pour l'enrôlement des troupes; nous le verrons faire adopter les milices nationales et être chargé de les lever.

(1) Nardi, lib. IV.

Quelques mois après sa nomination de chancelier, envoyé au seigneur de Piombino, puis en juillet 1499 à Catherine Sforze, il va tout-à-l'heure se trouver chargé de ses missions les plus importantes. Sa taille était moyenne, son tempérament délicat, son teint olive, son humeur gaie et vive. Marié vers l'année 1505 à Marietta Corsini, il en eut six enfans, cinq garçons et une fille, qu'il éleva tous avec beaucoup de peine, à cause de la pauvreté où il passa la seconde moitié de sa vie. Au temps de sa fortune, d'ailleurs, Machiavel ne parvint jamais aux premiers postes de l'État. Sa famille était noble, mais sa branche était pauvre et sans éclat. Lui-même, peut-être, manquait de l'adresse ou de la convenance, de l'audace ou de la suite qui font parvenir, mais il est curieux de voir dans cette démocratie, le plus grand talent du pays tenu toujours en sous-ordre, remplacé dans ses missions de secrétaire, par des ambassadeurs d'un rang plus élevé, et l'esprit de Machiavel ne pouvant vaincre, dans cette démocratie, la position de Machiavel.

CHAPITRE III.

ÉLECTIONS PLUS LARGES. — GUERRE DE PISE. — MISSION DE MACHIAVEL EN FRANCE. — ENTREPRISE DE CÉSAR BORGIA.

La guerre de Pise, celle en Romagne et dans le Casentino, demandaient beaucoup d'hommes et d'argent : sans cesse on établissait de nouveaux impôts; l'intérêt de l'emprunt était de 14 et 16 pour cent.

Un citoyen, Lorenzo Chantucci, riche et honorable marchand, d'une fortune de 40 mille florins, en donne mille à la commune et lui en prête 5 mille, sans intérêt, pour cinq

ans. Mais ses instantes prières ne peuvent obtenir du grand conseil, que les arts mineurs lui accordent le *bénéfice de l'État* (le droit de siéger au grand conseil qu'on avait dû d'abord à ses aïeux). Peu de mois après, arrive le jour marqué par les lois, où il était permis aux citoyens de demander humblement le bénéfice de l'État. Laurent est nommé pour aller à parti pour les arts majeurs, et il obtient courtoisement de *la majeure*, le don que le grand conseil n'avait pas daigné lui accorder par les arts mineurs (1).

En vain le duc de Ferrare avait voulu rétablir la paix entre Florence et Venise, qui venait de s'allier avec la France ; ses négociations et l'accord qu'il conclut (1499) ne conviennent ni à Pise ni aux deux autres républiques ; la guerre continue, et le duc de Milan est plus en péril que jamais..

Cependant, un gonfalonier hardi vient tenter en faveur du peuple, de nouveaux changemens. Les citoyens contraires aux riches, surtout à ceux qui avaient de grandes parentés et aux chefs des partis, trouvaient que les charges ne se distribuaient pas avec justice dans le grand conseil. Ils voulaient élargir le mode du scrutin, ils excitaient ce désir chez la plèbe, et comme ils accusaient la magistrature des Dix d'avoir produit la guerre et les forts impôts, ils continuaient de s'opposer à l'élection des Dix, et ils avaient mis ces vers à la mode :

Nè dieci nè danari
Non fan pè nostri pari.

On n'obtenait pas d'argent ; on ne réformait pas les finances ; nulle loi ne passait ; le désordre était partout. Plusieurs mois s'étaient écoulés ainsi lorsque François Gherardi est nommé gonfalonier pour mai et juin. (1499.)

Satisfaire le peuple, lui plaire, obtenir l'argent et les lois pour rétablir ensuite les Dix et faire l'entreprise de Pise : tel est son dessein. Ainsi, après avoir bien disposé les seigneurs, il propose une loi très désirée de l'universalité des citoyens, qui portait que pour créer la seigneurie et les autres magistratures, on embourserait tous ceux qui

(1) Nardi, lib. III.

obtiendraient le parti dans le conseil, et qu'entre ceux-là on tirerait au sort.

La loi est emportée, et le gonfalonier obtient une si grande popularité, qu'il peut ensuite obtenir l'élection des Dix et l'entreprise de Pise. Cette loi si désirée du peuple, non seulement rompit les menées du parti des frères, mais se rallia tous les autres partis (1).

Vitelli est chargé de l'entreprise contre Pise. Il est battu; les commissaires florentins au camp, l'arrêtent comme il venait dîner chez eux. Il est conduit à Florence, inhumainement torturé et décapité, pour ne pas s'être emparé de Pise. Le parti de Savonarola poussa à cet acte et crut ainsi, après seize mois, venger le frère (2). On se hâta de faire périr Vitelli dans la crainte que le roi de France, déjà à Milan, ne demandât sa grâce (3). La ville se divise de plus en plus ; un scrutin si large éveillait l'ambition du peuple et le rendait jaloux des riches : le soupçon était partout.

Cependant Louis XII s'était emparé de Milan; Louis Sforze avait été trahi par ses généraux et les amis sur lesquels il comptait le plus : l'immoralité des tyrans, de leur cour, et des guerres soldées, tant dénoncée par les écrivains italiens, paraît ici dans son horreur. Tous les princes de la Péninsule viennent traiter à Milan avec le roi vainqueur. Florence lui envoie trois ambassadeurs qu'accompagnait François Guicciardini de l'ancienne famille de ce nom, docteur de lois, bien jeune alors, mais de grande espérance, dit Nardi. C'est ici sa première apparition dans l'histoire générale de ces temps, qu'il devait transmettre à la postérité de façon que personne après lui n'osera l'écrire. Les ambassadeurs traitèrent, mais avec moins d'avantage qu'ils n'en eussent trouvé à traiter avant que le roi ne fût maître de Milan (4). C'était à Florence et par toute l'Italie une multitude d'affaires qui compliquent cette époque, mais qu'il faut passer.

Après que le pape s'est lié avec la France pour faire avoir

(1) Nerli, lib. IV.
(2) Idem.
(3) Guicciardini, lib. IV. chap. IV.
(4) Nardi, lib. III.

à son fils César, les villes de la Romagne, Louis le Maure, profitant de l'absence du roi, (retourné en France), rentre à Milan ; mais il est honteusement livré aux Français par les Suisses, car les étrangers devaient en tout égaler la perfidie qu'ils venaient d'éprouver. Ainsi finit Louis le Maure, auteur de ces guerres, victime de sa politique imprudente: fin juste et réservée en général à ceux qui, comme lui, ne songeant qu'à eux-mêmes, ont ignoré que l'habileté de même que la vertu, consiste dans des intérêts généraux et compliqués.

La guerre de Pise continuait; un événément vient inquiéter Florence et appeler Machiavel à une nouvelle mission (juin 1500). Il avait été envoyé au camp de Pise où Belmont, capitaine français, commandait les forces données par Louis XII, selon les traités. Les bataillons des Gascons, sous les ordres de Belmont, se révoltent et refusent de combattre sans avoir reçu leur arriéré; les Florentins, avec beaucoup de difficultés, leur envoient dix-mille scudi. Alors les Suisses, sous les ordres de Belmont, se soulèvent aussi pour avoir leur paie, et s'emparent du commissaire florentin Luca Albizzi, qu'ils ne relâchent que pour 1,300 ducats. Les combats sont suspendus au camp et les Français partent. Florence envoie un ambassadeur au roi, pour lui expliquer cette affaire; Machiavel l'accompagne; ils rejoignent le roi à Nevers. Le roi, très mécontent, accusait la mauvaise discipline de l'Italie et la parcimonie de Florence. Ce ne sont, pendant toute l'ambassade, que de continuels reproches du roi; on voit là combien Florence était peu de chose pour la France et l'attitude mesquine de ses ambassadeurs : « Que vos seigneuries ne s'imaginent pas, écrit dans une de ses dépêches, Machiavel à son gouvernement, que de bonnes lettres ou de bonnes conventions fassent rien : elles ne sont pas entendues. Rappeler la fidélité de notre ville envers cette couronne, ce que l'on fit, au temps de l'autre roi, l'argent dépensé, les périls courus, combien de fois nous avons été flattés de vaines espérances, ce qui s'est fait dernièrement; le dommage que l'événement de Pise vient de causer à votre ville; ce que Sa Majesté pourrait se promettre de vous, si vous étiez forts, et quelle sécurité vo-

tre grandeur donne à la puissance du roi en Itane; quelle est la foi des autres Italiens ; tout est superflu, parce que ces choses sont autrement examinées par ceux-ci et vues d'un autre œil que ne les voient ceux qui ne sont pas venus en France. Ces gens-ci sont aveuglés par leur puissance et par leur intérêt présent; ils n'estiment que quiconque *est armé* ou *prêt à donner*. C'est ce qui nuit tant à vos seigneuries; car ils pensent que ces deux qualités vous manquent : celle des armes ordinairement, et quant à l'utilité, ils ne l'espèrent plus de vous; ils croient qu'à cause de ce dernier désastre de Pise, vous vous regardez comme mal servis et comme abandonnés; ils vous réputent *Ser Nichilo* (monsieur rien) appelant votre impossibilité, désunion; et la mal honnêteté de leur armée, votre mauvais gouvernement.....- Notre grade et nos qualités, sans aucune commission qui soit agréable ici, ne sont pas suffisans pour repêcher une chose qui submerge; et pour conserver les relations que vous désirez, nous jugeons qu'il est nécessaire que vous envoyiez des ambassadeurs. Mais nous devons vous faire entendre que leur profit ne sera pas grand, s'ils n'arrivent pas avec quelque détermination nouvelle, avec l'ordre de payer les Suisses, avec des moyens de se faire des amis, car il n'y a personne ici qui ne se soit créé un protecteur sur lequel il puisse compter, et qui sache manéger dans les besoins ; vous seuls en êtes privés (1). »

(1500). Machiavel resta en France depuis juillet jusqu'en novembre. L'ambassadeur qui succéda, termina les différens en payant l'argent demandé.

Un nouvel effroi se préparait pour Florence. César Borgia, tour-à-tour retenu ou appuyé par Louis XII, vient jeter la terreur en Toscane; il feint de soutenir les Médicis qu'il n'aimait pas, et tandis que Louis XII achète la fidélité de l'empereur Maximilien, déjà vendue à la maison de Naples, et s'accorde avec Ferdinand de Naples pour partager le royaume de Naples ; César, devenu duc de Romagne après la prise de Faenza (et qui se faisait appeler César de France, duc de Romagne, gonfalonier de la Ste-Église et

(1) Legatione alla corte di Francia. 12. — Diario di Buonaccorsi pag. 55. — Cambi. 1500.

capitaine-général(1), César porte secours à Pise, entre sur le territoire de Bologne, et vient vers Florence, à la frontière ! Florence lui envoie trois ambassadeurs, Pierre Soderini, Alamanno Salviati et Jacopo Nerli ; mais Valentinois veut qu'on resserre le gouvernement; il ne peut s'entendre avec les ambassadeurs et espérant surprendre la ville divisée, il s'en approche ; le peuple voulait le combattre et l'écraser, mais le gonfalonier tremblait (2) ; enfin Valentinois (mai 1501) craignant toujours le roi de France, se retire avec l'argent que les Florentins lui donnent (3), et se décide bientôt à accompagner l'armée française dans son expédition à Naples.

La trahison était partout : Gonsalve trahissait le roi de Naples, Frédéric, par les ordres de Ferdinand dont la perfidie venait surpasser celle des Italiens. Guicciardini blâme justement le roi de France d'avoir préféré la guerre et un partage du royaume de Naples à l'hommage que Frédéric offrait de lui faire de son royaume. Par un traité (1501) le roi convient avec Maximilien d'une guerre contre Venise et d'un concile.

Florence fait aussi un traité avec le roi de France, mécontent des négociations que l'empereur ouvre bientôt avec cette république. La guerre de Pise, suspendue par la crainte qu'inspirait Maximilien, est reprise (1502). La république se décide, après tant d'argent dépensé dans cette guerre, à ruiner le pays de Pise, et à prendre cette ville par la famine et la lassitude; le peuple ne voulait pas la magistrature des Dix de la guerre, et empêchait tout. Mais la révolte d'Arezzo, soulevée par les amis des Médicis, celle de Cortona et d'autres terres, rendent aux citoyens leur confiance dans le talent ; on rétablit les Dix de la guerre, et Soderini va trouver le roi à Milan (4). Florence accusait les Borgia du soulèvement d'Arezzo, bien que leur inimitié contre les Orsini, les rendit peu favorables à Pierre de Médicis. Le roi, inquiet de leur ambition,

(1) Cambi. 1501.

(2) Cambi. 1501.

(3) Nerli, lib. 5. Cambi

(4) Nerli, lib. v. V.

informé de la guerre de ses Français avec les Espagnols dans le royaume de Naples, voulait retenir César Borgia. César avait nommé *armée ecclésiastique* la bande avec laquelle il ravageait, pillait et soumettait les villes. Louis XII voulait le dépouiller de la Romagne, en disant qu'une entreprise contre Borgia était aussi sainte qu'une entreprise contre les Turcs. Le roi reprend Arezzo, la restitue aux Florentins (mai 1502), et Machiavel se rend à Arrezzo pour surveiller la restitution.

Remarquons que cette même année, le 15 avril, le grand conseil, au nombre de onze cent-quatre-vingts membres, créa le tribunal ou la *ruota* de la justice, composé de cinq juges qui résidèrent dans le palais du podesta; un des cinq juges était podesta au sort pour six mois. Ils eurent cinq-cents scudi d'or par an, et le podesta en obtint quatre-cents de plus durant les six mois. Pour la sentence il fallait l'accord de quatre voix. Le capitaine et l'appel au capitaine furent supprimés; on en appela aux cinq juges mêmes. Cambi dit qu'on avait alors besoin de justice, et qu'on n'en faisait aucune par la crainte que les citoyens avaient les uns des autres

---

CHAPITRE IV

NOMINATION D'UN GONFALONIER DE JUSTICE A VIE.

Depuis la mort de Savonarola, chacun était frappé des entraves et des désordres du gouvernement : nulle force, nulle décision ; les affaires n'avaient marché quelque fois que par la fermeté du gonfalonier. La république était retombée dans cette faiblesse qui, avant la domination des Médicis, avait si souvent trahi le gouvernement populaire. Le fréquent changement des magistrats, et la peur que le

peuple avait des riches, empêchait personne de s'occuper assidûment des affaires. Les étrangers se plaignaient du manque de suite et de secret. La ville, pour donner plus de force et de fixité au pouvoir, commence à parler de l'élection d'un gonfalonier à vie, d'un chef comme à Venise. Les grands et les riches plébéïens surtout demandent vivement cette institution : opprimés de plus en plus par le parti populaire, ils comptaient se donner un appui dans le gonfalonier, resserrer le gouvernement par son aide, renforcer le conseil des quatre-vingts, ou créer un sénat plus fort, fonder enfin un pouvoir aristocratique qui les préservât et les rendît un jour maîtres de l'Etat. Le peuple qui voyait la marche lente et entravée des affaires, ne mit pas d'opposition à la création d'un gonfalonier à vie, et cette nouveauté se discuta publiquement dans la ville.

Les Florentins, en bornant à deux mois la durée du gonfalonierat, avaient montré une grande crainte de cette charge. La donner à vie, était un changement considérable et dangereux; cependant on penchait vers cette mesure par nécessité. Fonder un pouvoir aristocratique, était plus difficile; mais les grands espérèrent que le gonfalonier à vie lui-même pourrait organiser un sénat, mettre une classe entre lui et le peuple, et lier son successeur (1).

Alamanno Salviati, Alessandro Acciaioli et Niccolo Morelli, seigneurs, persuadent à leurs collègues de profiter de la disposition favorable du peuple, pour donner un chef au grand conseil. Quelques-uns, comme l'historien Nerli, auraient voulu qu'on s'occupât en même temps du sénat. Ces citoyens se réunissaient dans des assemblées (*pratiche*), où ils discutaient la politique, étudiaient les affaires, et se rappelaient les périls passés. Ils sont d'accord enfin, et chacun d'eux promet, s'il est nommé gonfalonier, d'achever la réforme du gouvernement.

• La loi est proposée et obtenue dans le conseil d'août. Le gonfalonier ne devait pas avoir moins de cinquante ans, et pouvait être choisi dans les arts mineurs ! son salaire était de 100 florins d'or par mois. Nul de ses parens, excepté son frère, n'aura de *divieto* pour être seigneur. Il peut-être puni

(1) Guicciardini, lib. V. cap 5.

de mort par les seigneurs, les huit de balia, colléges et conservateurs des lois. Il a droit d'intervenir en toute magistrature de choses criminelles (1).

(1502). Le 22 septembre on fait l'élection du gonfalonier dans le conseil. La loi disait que, pour cette élection, tous les membres du conseil devaient être présens, même ceux débiteurs de l'Etat (2), et devaient être au moins quinze-cents. Mais au lieu de quinze-cents membres, il s'en présente deux mille. Afin d'éviter la confusion, on numérote les bancs, on embourse les numéros, et on tire au sort les bancs; les citoyens sont appelés selon qu'étaient tirés les bancs où ils siégeaient, et selon qu'ils voulaient se lever. Dix bancs, les premiers tirés, donnent les noms; les autres bancs refusent de nommer. Nerli dit que plus de cent citoyens furent ainsi nommés pour aller à parti; Cambi dit deux-cent-vingt-six dont il alla à parti cinquante, et dix pour les arts mineurs; Nardi enfin dit soixante; les citoyens nommés qui auraient vaincu à parti par la moitié des fèves et une plus, devaient aller à parti une seconde fois, et tous ceux qui avaient vaincu de la même manière cette seconde fois, devaient aller à parti une troisième fois; celui qui aurait le plus de fèves alors serait vainqueur; s'ils étaient plusieurs égaux, ils devaient être renvoyés à parti jusqu'à ce qu'un dépassât l'autre, et l'élu ne pouvait pas refuser. On va à parti quatre heures sans jamais égarer une boîte et dans un grand silence. Trois citoyens triomphent au premier scrutin. Pierre Soderini, et Antonio Malegonelle sont favorisés des Bigi (Médicis) et des ennemis

(1) Nerli. lib. V.
— Cambi, anno 1502.
— Cronica di Lionardo Morelli.
— Nardi, lib. IV.

(2) Les débiteurs de l'état étaient inscrits au *specchio*.
Le *specchio* était un livre où s'écrivait quartier par quartier et gonfalon par gonfalon, le nom de tous les citoyens qui, pour n'avoir pas payé les impôts ou par quelqu'autre raison, se trouvaient débiteurs de l'état. Aucun citoyen inscrit sur ce livre ne pouvait avoir d'emploi public ni l'entrée au grand conseil Il y avait de la fraude pour ce livre. Ceux qui ne prétendaient pas aux charges n'y étaient pas inscrits bien que débiteurs de l'état. (Varchi. lib. 8.).

de Savonarola, car ce parti craignait beaucoùb de voir nommer Jean Guasconi, le troisième vainqueur, favorisé du parti Savonarola et du parti populaire, qui chacun voulait une forme plus large de gouvernement. Pierre Soderini passe seul au troisième scrutin, choisi aussi parce qu'il n'avait pas d'enfant, assez riche, noble, d'un père encore vivant qui avait joué un grand rôle, connu lui-même par ses services et sa dernière ambassade au roi à Milan pour ravoir Arezzo; homme gai, savant, de belle taille (1). Il n'était pas encore revenu d'Arezzo, quand ses amis lui font savoir sa nomination. Tous les citoyens vont le complimenter à son arrivée, dans une petite chambre à moitié de l'escalier de sa maison, où il donnait audience, et après qu'il est nommé publiquement, il se rend au palais, accompagné d'une foule joyeuse de citoyens (2).

Soderini est gonfalonier à vie; les grands ont obtenu un chef et un exécuteur pour leur dessein! Mais ils s'aperçoivent aussitôt que Soderini, entouré des magistrats de la commune et subjugué par le grand conseil, se range au parti du peuple et les abandonne. Ils se jugent trahis, s'indignent, se rallient, et préparent contre Soderini une opposition puissante.

CHAPITRE V

POSITION ET MÉRITE DE SODERINI.

Machiavel, à cause de la faiblesse de Soderini et de son

(1) Nerli, lib. 5. — Cambi 1502. — Lionardo Morelli. — Nardi, lib. IV.
(2) Cambi 1502.

inhabileté lors de sa chûte, l'a placé par quatre vers célèbres, aux limbes avec les enfans :

La notte che mori Pier Soderini,
L'alma m'andò dell' inferno alla Bocca :
E Pluto la gridò : anima Sciocca,
Che inferno? Va' nel Limbo de' Bambini.

Cependant, ailleurs, il l'appelle un *génie supérieur, quoique n'ayant pas voulu prendre les moyens extrêmes.*

Soderini porté au pouvoir par un parti qui comptait sur lui pour fonder une aristocratie devait-il à tout prix fonder cette aristocratie, ou bien, entouré aussitôt du peuple et engagé avec le peuple, devait-il en prendre les vues et les intérêts?

Soderini n'était pas un homme de force à se trouver libre dans cette circonstance : appuyé du grand conseil où il puisait son autorité, soumis à d'anciennes et puissantes institutions qui, depuis sept ans, s'étaient rétablies avec une vigueur nouvelle, d'un caractère droit, honnête, républicain, tout pareil aux anciens magistrats qui, du temps de la liberté, dirigeaient avec vertu la commune, il crut le changement qu'on voulait faire trop dangereux, et mit son devoir à soutenir un gouvernement qu'il confondit avec la liberté même. Les grands, au lieu de se borner comme ils avaient fait d'abord, à demander plus de force pour leur parti, un corps plus savant que le grand conseil, comme eût été le conseil des quatre-vingts, perfectionné, les grands augmentèrent eux-mêmes les embarras, enparlant de resserrer le grand conseil, de réprimer le peuple ; et voilà où est la difficulté : les démocrates ne savent établir leur force qu'en ruinant le pouvoir, et le pouvoir rêve toujours l'oppression du peuple. Cependant, rien de grand et d'élevé sans un haut pouvoir, rien de juste et d'humain sans la plèbe; c'est par l'union de ces deux forces, difficiles il est vrai à combiner, que quelques nations ont fait les plu grandes choses, et c'est au développement de ces deux vérités que l'histoire du monde et le progrès des âges amènent la société.

Jamais on n'avait vu dans Florence une telle magistra-

ture ni un homme si puissant. Soderini peut-être, avec un hardi caractère pouvait maintenir le grand conseil et fonder l'aristocratie par le conseil des Quatre-Vingts. Nous disons *peut-être*, car jusqu'ici, nous avons vu la difficulté de traiter avec le peuple florentin libre; les Médicis le corrompaient ou l'anéantissaient par leurs séductions et leurs dictatures; mais ses magistrats, loin d'en disposer, pliaient toujours devant lui. C'était Florence entière aujourd'hui qui gouvernait Florence; tous les arts avaient place au grand conseil; nous avons vu que des services y faisaient entrer, et qu'il y avait des jours marqués où les citoyens pouvaient demander d'en faire partie. L'homme qui eût bravé Florence entière eut peut-être été renversé; Soderini vit la force de ces institutions, et sympathisa avec elles; il les honora et leur obéit de bonne foi; partisan de la modération dont l'aristocratie voulait sortir, et digne et heureux de l'estime de tant de braves citoyens.

La république avait senti le besoin d'un haut pouvoir, il l'apporta, mais en citoyen florentin, en protégeant sans cesse contre les riches, le parti populaire; il établit, en pratique du moins, une politique belle et sage, puisque sans oser renforcer les grands, il ne les opprima jamais et maintint pour chaque classe. la plus grande liberté dont Florence eût jamais joui. Aussi, dans la république la plus turbulente, devant un peuple hardi et jaloux, il sut maintenir durant dix ans son gouvernement, au milieu des affaires difficiles de l'Italie, durant le fougueux pontificat de Jules II, la ligue de Cambrai contre Venise, l'abaissement de la France, son alliée, les extravagantes entreprises de l'empereur Maximilien, la continuation enfin des faits que nous avons tracés, faits enchaînés par le sort, sans direction ni talent des hommes. Le règne de Soderini fut le plus long qu'eût vu la liberté. « Si son gouvernement de dix ans, dit Nerli, qui était du parti opposé, fut et est encore si loué, cela vient de la bonne administration des finances et des affaires. » Sans essayer jamais aucun des moyens des Médicis, modéré jusqu'au péril de sa vie, il eut à combattre l'opposition la plus savante et la plus ambitieuse qui se fut encore organisée à Florence.

Sans doute, il n'eut pas assez de fermeté, d'éclat, mais c'est beaucoup de tenir une ville heureuse sans s'écarter de l'esprit de la ville, en ménageant les hommes et les institutions. C'est là gouverner. Les événemens de la guerre de Pise portèrent le même caractère d'impuissance et de lâcheté, mais la faute en est radicale et antérieure à Soderini; il tomba, et sans doute à sa chûte, de grandes fautes d'habileté peuvent lui être reprochées, mais l'Italie avait perdu toutes les proportions qui donnaient à Florence l'indépendance. Enfin, enfin s'il est un homme que doivent honorer et chérir les ennemis des Médicis, c'est celui-ci, puisqu'il fut ce que les Médicis détestaient d'être, c'est-à-dire un serviteur et un instrument de la commune, dévoué à la république et à la liberté

CHAPITRE VI.

GOUVERNEMENT DE FLORENCE DEPUIS SON ORIGINE.

Avant d'aller plus loin, au moment où un parti de l'aristocratie va apporter de nouvelles idées et une nouvelle ambition dans la politique florentine, jetons un coup-d'œil rapide sur le gouvernement de Florence depuis son origine. C'était une démocratie pure et triomphante; nous l'avons vue s'établir et croître; voyons d'où nous sommes partis pour arriver à la situation actuelle :

1. Nous avons vu que la première organisation connue de Florence, avait été un sénat de cent hommes, des meilleurs de la ville, et deux consuls annuels qui furent portés plus tard à six. La plèbe ne paraît point ici; le gouvernement était alors aristocratique, les seigneurs des terres habitaient Florence et y exerçaient une grande influence.

2. Sans doute, bientôt les marchands et les ouvriers prirent de la force, puisque l'organisation des arts remonte

à une ancienneté obscure, et que la plèbe opéra bientôt une révolution. Les chroniques les plus reculées ne nous ont point indiqué quelles furent les raisons qui armèrent la plèbe contre les nobles et lui donnèrent l'idée, la hardiesse, et les moyens de leur enlever l'autorité. La démocratie victorieuse ôta la seigneurie au podesta, magistrat établi par l'empereur, nomma trente-six caporaux du peuple, et confia le gouvernement à un capitaine du peuple, et à douze *anziani* ou anciens, dont l'un était cordonnier. Elle donna au capitaine du peuple vingt gonfalons ou étendards sous lesquels il dut enrôler la jeunesse. Les paysans s'armèrent aussi sous trente-six gonfalons. Les gonfaloniers de la ville, appelés aussi le collége, les vénérables, les seize, furent un pouvoir plébéien et modéré, compagnons des seigneurs. Fondés par les *anziani*, renouvelés plus tard par le cardinal Latino, détruits par les Médicis, ils formèrent la force du peuple et caractérisèrent Florence.

Nous ne savons quand le parlement qui devait être une coutume ancienne, fut rassemblé pour la première fois; c'était la réunion du peuple sur la place publique; plus tard on y mit quelques formes. Le premier parlement que nous ayons mentionné est celui où l'on déclara la conservation du château de Mutrone.

3. Cependant le règne du peuple se termina à la bataille de l'Arbia. Les gibelins rentrèrent, mais effrayés de la vigueur de la plèbe, entraînés par l'esprit de la ville, ils nommèrent au gouvernement trente-six *bons hommes*, c'est-à-dire *bons citoyens*, et ceux-ci organisèrent les *Arts-Majeurs* en leur donnant des consuls, des capitaines, des gonfalons, en les armant pour la défense du peuple et de la commune. Ainsi, les Arts-Majeurs formèrent une armée civile comme le peuple en formait une sous ses gonfalons, avec chefs, drapeaux, armoiries, passions, pouvoir. L'institution tint ce qu'elle semblait promettre. Plus tard on organisa de même les cinq Arts Mineurs. Les capitaines et consuls des Arts furent tirés des meilleurs citoyens, comme on en avait jadis tiré les consuls, le sénat, et ensuite les anziani. Ainsi, en même temps qu'on armait le peuple on

gardait l'élection d'en haut; les chefs du peuple se recrutaient eux-mêmes, sans consulter, comme chez les Romains, les suffrages de la plèbe.

4. Cette organisation amena la chûte des Gibelins, et sous les vicaires ou podesta de Charles d'Anjou, auquel les Guelfes, vainqueurs, avaient donné la seigneurie, on établit un gouvernement populaire : douze bons-hommes qui représentèrent le pouvoir, appelés collége (et formant avec la seigneurie et les seize gonfaloniens, ce qu'on appela les trois charges *majeures*). —Un conseil de cent *bons-hommes du peuple*; il se présente plusieurs fois, c'était l'ancien sénat. — Le conseil des *capitaines des Arts Majeurs*, celui de la *Credenza*, conseils plébéïens; celui du *Podesta*, conseil du gouvernement. — Enfin, le conseil-général de trois cents hommes de toute condition, où se distribuaient les charges, et qui représentait le parlement. C'est à la composition de ce conseil que la liberté revint toujours. Ce fut là le grand conseil; c'est là où frappaient les Médicis pour faire régner seulement leurs conseils des Cent, des Soixante-Dix. Et déjà cette époque contient tout ce qui se développa depuis : conseils étroits pour gouverner et grand conseil du peuple; un mélange de force et de démocratie. On organisa enfin alors le parti guelfe avec ses chefs et ses fonds, ce qui le rendit puissant et en fit un pouvoir dans l'État; c'est une institution propre à Florence, qu'un parti organisé comme une magistrature; ce parti prit un grand pouvoir lors des admonitions et fut un moment le maître de l'État.

5. Bientôt le cardinal Latino, sans qu'on en sache la raison, réduisit à deux mois les élections qui étaient d'un an. Ce nouveau mode tout démocratique, opéré sans doute pour mieux mêler les partis, renforça beaucoup les mœurs républicaines, et se maintint jusqu'à la fin de la république.

6. Le cardinal avait institué quatorze au lieu de douze bons-hommes. Ces quatorze ne s'accordant pas entr'eux, on créa les *Prieurs des Arts Majeurs*. Ils devaient être marchands. C'était pour renforcer le gouvernement, mais d'une manière démocratique. C'est ici le *second peuple de*

Florence. Les arts s'emparèrent tout à fait du gouvernement. On décida que les Florentins, pour être citoyens et aptes aux charges publiques, devaient être compris dans un des arts. Ainsi, on n'était admis dans le gouvernement que par les métiers qui ailleurs font exclure. Il est vrai qu'on pouvait être alors inscrit dans la Mineure sans exercer de métier, et cela s'appelait *aller pour la Mineure*. Les autres arts qui se développèrent ensuite, n'étant pas classés, se rangèrent sous un des arts.

7. Les grands, mécontens, résistaient; *les ordres de la justice* furent portés contre eux, et on nomma un gonfalonier de justice. Ce fut l'œuvre de Giano della Bella. On organisa alors vingt-quatre Arts Majeurs et Mineurs. Les anciens prieurs ou seigneurs devaient nommer les nouveaux par un vote; l'élection des charges restait en haut; on cherchait quelque force à côté d'une démocratie si grande. On donna des troupes au gonfalonier et on en organisa dans la campagne sous le nom de *ligues du peuple*.

Ce n'était pourtant pas là les anciens gonfalons; le cardinal de Prato les rétablit, et nous voyons ainsi les cardinaux envoyés de Rome, protéger la démocratie et chercher à raffermir le gouvernement de Florence, selon les institutions et l'esprit de la république. Voici donc les Florentins, avec les arts et les gonfalons ensemble, armés sous deux formes, comme citoyens d'un côté, et comme composant, de l'autre côté, la *majeure* et la *mineure*. Le pouvoir du peuple était immense, les chefs de l'Etat n'avaient à lui opposer que leur choix, mais l'esprit d'une ville ainsi armée, entraînait tout.

Cependant le gouvernement manquait de force; les partis agitaient la ville; on établit passagèrement un *bargello* pour affermir le pouvoir. Puis on s'adressa pour le renverser, au roi Robert, qui envoya un vicaire. On créa enfin un conseil de douze Bons-Hommes, pour aider les Prieurs. C'était encore pour affermir le gouvernement. Durant peu de temps, les citoyens imaginèrent de faire l'élection des magistrats pour quarante-deux mois d'avance, afin d'éviter les agitations de la ville. Ils continuaient d'opprimer les nobles, quoiqu'ils en rangeas-

sent quelques-uns dans le peuple. Effrayés par Castruccio, ils nommèrent seigneur pour dix ans, Charles, fils du roi Robert, avec 200,000 florins d'or par an.

8. Bientôt les Florentins supprimèrent l'élection pour quarante-deux mois, et ils formèrent une liste d'éligibles, soumise à une balia de tous les magistrats. De deux ans en deux ans les noms devaient être renouvelés. Le peuple en parlement approuva ces réglemens. On supprima:

Le conseil de Credenza ;
Celui des Cent ;
Celui des Quatre-Vingt-Dix.

On forma :

Un conseil du peuple de 300 plébéïens ; un conseil de la commune, conseil composé de nobles et de deux cent vingt-cinq plébéïens, renouvelés chacun tous les quatre mois. Ces arrangemens se corrompirent en favorisant quelques noms. Le pouvoir gardait le grand avantage de nommer les magistratures, mais elles étaient très passagères. On voit un beau et continuel travail pour maintenir à la fois le gouvernement et la liberté, un balancement et un essai continuel des forces, des changemens fréquens mais sans violence et dirigés dans un même esprit.

On chercha encore à resserrer le gouvernement en nommant sept capitaines, puis un conservateur. Enfin, le duc d'Athènes établit sa domination par la rivalité des grands et des riches plébéïens, et par l'appui du bas peuple. Mais ceux-là mêmes qui l'avaient élevé, le renversèrent : les grands un moment furent admis après sa chûte, mais leur insolence les fit de nouveau proscrire.

9. Leur chûte ici fut profonde, et le triomphe de la démocratie le plus grand que Florence eût jamais connu. On vit un moment trois mille trois cent quarante-six noms dans la bourse du scrutin ! Machiavel attribue à cette grande proscription des nobles, la perte de tout sentiment d'élévation et de grandeur. La loi du *divieto* qui empêchait deux hommes de même famille d'avoir les charges en même temps, donnait les places au petit peuple, qui ne connaît pas ses parens. Cependant, comme les hommes du petit peuple se rangeaient autour de quelques riches plébéïens

qui les attiraient, les grands gardaient du crédit, et pour parer aux vices du scrutin, les Ricci firent passer l'ancienne loi de proscription contre les Gibelins. Les Albizzi l'acceptèrent et s'en servirent. Le parti guelfe proscrivit audacieusement. Silvestre Médicis s'opposa à cette fureur; le peuple appuya Médicis, et la révolte des *Ciompi* fit descendre le gouvernement toujours plus bas. Le pouvoir fut partagé avec les Arts-Mineurs. C'est ici un triomphe du bas peuple passager mais sans exemple.

10. Cependant, les Albizzi resaisirent l'autorité. Les Arts-Mineurs furent abaissés. On forma un *borsellino* (petite bourse) pour l'élection des hommes, *confidens de l'État.* On établit les Dix de guerre. Une aristocratie plébéienne se forma : premier essai d'un gouvernement habile et fort.

Nous avons remarqué, dès le commencement de cette histoire, la *balia*, sorte de dictature, magistrature temporaire, formée par les premiers hommes de la ville, dans les momens de crise, et qui plus d'une fois sauva la république. Les Médicis la dénaturèrent pour en faire leur instrument. Ayant renversé les Albizzi, ils gouvernèrent par les *balie*, supprimèrent la liberté et l'habileté, et ne connurent que leur conseil des Cent, et leur conseil des Soixante-dix. Les élections étaient dans leurs mains, et leur vieillesse ou leur jeunesse, leurs maladies ou leurs faiblesses, formèrent les époques les plus malheureuses de la république.

A leur chûte, à l'entrée de Charles VIII, après soixante ans d'oppression, que fait Florence? Elle a vu les défauts de ses anciennes institutions; elle veut imiter Venise, mais oubliant aussitôt son modèle, elle revient avec une nouvelle ardeur au passé; combinant de nouveau la démocratie et le gouveruement, elle crée le grand conseil qui remplace à la fois les parlemens, l'ancien conseil de Trois-Cents, et le conseil de la Commune; et par des magistratures temporaires, elle affermit le pouvoir. Ainsi, on vit des corps habiles à côté du grand conseil, corps déjà employés auparavant, mais ici plus forts et plus indépendans. Les *Dix de guerre* crées pour seconder les sei-

gneurs qui n'entendaient pas la guerre, furent quelquefois des hommes du plus grand mérite; c'était bien là l'aristocratie élective, sorte de ministère de la guerre, important pour l'action, et dont le tort fut seulement dans la faiblesse militaire de Florence. Les *Huit de Balia et pratica* renforcèrent la seigneurie et jugèrent les crimes d'Etat pour lesquels on établit ensuite une *Quarantia*. Enfin, on eut des *pratiche* fréquentes, assemblées des citoyens les plus habiles, sorte de conseil d'Etat.

Ainsi, à la chûte des Médicis, Florence reprit son ancien essor encore plus vigoureux; la démocratie fut plus forte. Mais après la mort de Savonarola, la faiblesse des magistrats demanda un appui; nous voici au gonfalonier à vie.

Le parti démocratique, depuis le commencement de la république, avait donc toujours dominé; excepté sous les Médicis, les conseils avaient été regardés comme des moyens de gouvernement, voulus par la démocratie même et non comme des corps en faveur des grands. Les grands, toujours subsistant malgré leurs revers, avaient demandé aujourd'hui plus vivement que le reste des citoyens, un gonfalonier à vie, espérant par son appui retrouver des forces et fonder une aristocratie. Opprimé sans cesse depuis sa première défaite, par les Anziani, ce parti s'était vu un moment puissant sous les Albizzi; la réunion du petit peuple autour de quelques riches rendit l'autorité à ceux-ci; les Albizzi, avec un grand caractère et un esprit supérieur, voulurent fonder un parti des riches plébéïens, le placer à côté de la plèbe et faire régner l'habileté et la liberté. Bien que Rinaldo Albizzi menaçât les Arts Mineurs et voulût resserrer trop les ordres du peuple, cependant il n'employa jamais les moyens des Médicis, et c'est surtout pour se préserver de leur tyrannie qu'il voulait former un parti des grands.

Aussi Côme de Médicis, à son retour, ruina ce parti des riches plébéïens d'où il était sorti; il l'exila, le dispersa, s'appuya de la plèbe et rappela l'antique et vraie noblesse de race où ses petits-fils rencontrèrent les Pazzi. Un parti des grands se réunit à la cour des Médicis, mais faible et plat. Cependant, ce parti prit des forces à leur chûte

et s'unit aux *Arrabiati* pour faire opposition à Savonarola.

Gianotti prétend dans sa *Republique florentine*, que c'est Côme de Médicis qui, en ruinant le parti des riches plébéiens, rendit possible la formation du grand conseil et d'un gouvernement tout à fait populaire. Mais ce parti ruiné n'était pas détruit, ou plutôt la richesse le réveillait toujours; les riches plébéiens formaient surtout *les grands* de Florence; c'est là d'où sortaient les Capponi, Soderini, etc. Le parti opposé à Soderini se composa de tout ce qui était noble ou riche, rallié pour des intérêts communs. Alors la politique devint plus élevée, et l'avenir sembla s'ouvrir pour une science.

CHAPITRE VII.

RÉSUMÉ SUR LE GOUVERNEMENT DE FLORENCE.

Qu'on nous permette de résumer en quelques mots ce que nous avons dit, et la politique actuelle de Florence.

Il était juste, sans doute, que jadis une ville de marchands, une manufacture, eût été gouvernée par des marchands. L'art de la laine donnait à Florence la vie et la prospérité; l'art de la laine s'empara du gouvernement, qui fut le gouvernement de la laine. On eut le caractère, l'ambition, la prudence et les vues des marchands.

Mais ces proportions pouvaient changer. Venise marchande n'avait-elle pas joint à son caractère mercantile un autre caractère encore qui fut le plus fort? A Florence les richesses naissant de toutes parts, développèrent des besoins, des progrès. Le génie s'éveilla; les lettres, les arts, la science naquirent; l'oisiveté chercha les plaisirs ou le savoir; de nouvelles forces, une nouvelle ambition se

formèrent. Nous venons de voir qu'on appelait *grands* tous ceux qui avaient fait fortune par le commerce ou possédé des magistratures; si un petit nombre de familles antiques comptait seule des aïeux et une vraie noblesse de race, tout ce qui n'était pas plèbe était *grands*, et ce nom, autrefois proscrit, se rétablit dans la bouche des Florentins. pour nommer les citoyens puissants.

Les grands passèrent enfin des idées mercantiles aux idées politiques; les faits successifs formèrent une sorte d'étude; on comprit des fautes; on vit le talent; on conçut l'habileté. Les Médicis, eux-mêmes, par leur goût, leur ambition et leur magnificence, concoururent à éveiller l'élévation et toutes les passions publiques; sous leur joug même on sut maudire leur joug et on comprit qu'il fallait plus que des principes de commerce pour le briser.

Il arriva enfin des hommes comme Machiavel qui disait : « La fortune a fait que ne sachant discourir ni sur l'art de la soie ni sur l'art de la laine, ni sur les profits ou les pertes, il me convient de discourir sur l'État, et que je dois me vouer au silence ou discourir de cela (1). »

Ainsi on marchait à de nouvelles destinées. Un parti d'hommes politiques se forma contre Soderini, c'était la vraie habileté qui commençait. La lutte fut belle, les partis en présence traitèrent avec modération et supériorité; les connaissances civiles rendirent les hommes moins violens, ils comprirent le motif des actions, pesèrent les alliances, modifièrent quelques idées selon les événemens, virent la difficulté des choses. Les partis se préparèrent à une politique savante. Machiavel et ses amis nous l'offrent au plus haut degré dans leurs lettres familières, où ils traitent les événemens non plus en hommes de parti mais en penseurs.

Pour sortir des anciennes proportions de Florence et entrer dans les nouvelles, deux choses surtout manquèrent : le temps et l'indépendance. La lutte, sous Soderini, instrui-

(1) La fortuna ha fatto che non sapendo ragionare nè dell'arte della seta nè dell'arte della lana, ne de guadagni ne delle perdite, è mi conviene ragionare dello stato, e mi bisogna botarmi di star cheto, o ragionar di questo. (Lettere familiari, lettera 13.)

sait le parti des grands et celui de la plèbe; quelques vérités devaient naître de l'expérience. L'étranger vint briser la science et l'école; il rompit la suite naturelle des faits et des connaissances. Et devant la force, il fallut se taire et plier.

Mais préservés du joug étranger, les Florentins eussent-ils pu former ainsi un gouvernement habile et fort, tel que l'avaient rêvé les Albizzi, avec la plèbe et l'aristocratie en présence? Cela convenait-il aux nouvelles proportions de la Péninsule? n'est-ce pas là ce qui fut conservé à Venise? Mystères que nous laissons à résoudre à de plus habiles que nous, et qui, à cause des coups secrets du sort, ne peuvent jamais, sans doute, être entièrement pénétrés des hommes.

CHAPITRE VIII.

ALLIANCE DE FLORENCE AVEC LA FRANCE. — ÉVÉNEMENS DE L'ITALIE. — FAIBLESSE DE FLORENCE. — SON EXPÉDITION HONTEUSE CONTRE PISE. — OPPOSITION CONTRE LE GONFALONIER, DES JARDINS RUCELLAI, ET DU PARTI SALVIATI. — MILICE CIVILE DE MACHIAVEL.

Les commencemens de la domination du gonfalonier furent marqués par des événemens heureux pour la république, car la trahison de Valentinois la délivra des Orsini et des chefs de guerre qui travaillaient pour les Médicis, et ensuite la mort la délivra des Borgia mêmes et de Pierre de Médicis, noyé dans le Gariliano, près Gaëte, à la suite de l'armée française vaincue.

Machiavel était en mission auprès du duc de Valentinois, lorsque ce prince, avec qui s'était réconcilié Louis XII, s'empare des ennemis qu'il venait de vaincre (31 décem-

bre 1502), et au mépris des traités, conclus à l'instant même avec eux, fait prisonniers Orsini, Gravina, Vitelozzo et Liverotto; les deux derniers sont étranglés à l'instant; Valentinois fit étrangler plus tard les deux autres quand il sut que le pape, son père, avait fait empoisonner le cardinal Orsini.

Les dépêches de Machiavel nous montrent César Borgia craignant la mort de son père, et *armé de français* (armato di francesi), se chercher des alliés, s'efforcer d'éblouir Machiavel et Florence, appelant Vitelozzo *la torche* de l'Italie, et réclamant bientôt le prix de la trahison auprès de la république florentine. « Il dit, écrit Machiavel dans une de ses dépêches, que, s'il y a un an, il eut été promis à vos seigneuries de tuer Vitelozzo et de ruiner les Orsini, cela aurait fait une obligation de 100 mille ducats (1), et que l'événement étant arrivé sans dépense, fatigue ou charge pour vous, une obligation tacite vous est imposée quoiqu'elle ne soit pas *in scriptis*, et qu'il est bon que vos seigneuries commencent à la payer, et à ne pas se montrer ingrates hors de leur coutume. » Machiavel exprime au duc la joie de Florence en apprenant sa trahison, et lui annonce l'arrivée de Jacques Salviati, comme ambassadeur, qui vient remplacer le secrétaire. Certes ici Machiavel ni la république ne jouent pas un beau rôle.

Valentinois délivrait les Florentins des amis des Médicis, mais sans songer réellement à les servir, car au contraire il voulait depuis longtemps se rendre maître de Pise, et nul objet qui pouvait tenter sa convoitise ne le laissait calme; les Florentins, pour lui résister, avaient mis à la tête de leurs armées, quoique sans titre, le bailli d'Ocan, capitaine réputé dans la guerre, qui leur avait amené cinquante lances françaises; ils espéraient qu'un tel homme et des lances de France imposeraient à César Borgia. Le bailli s'empare de Vico Pisano; il épouvante les Pisans, soutenus encore des Génois, Lucquois, Siennois et des secrètes espérances que leur donnait le duc de Valentinois.

Les Florentins cédèrent plus tard le bailli d'Ocan avec les

(1) Le florin d'or, le ducat, et le scudo, à ce que dit Varchi, valaient alors chacun 7 livres. (Varchi, lib. 9.

cinquante lances payées par eux et cent-cinquante autres hommes d'armes, au roi de France. Ce prince, vaincu à Cérignoles, et dépouillé du royaume de Naples qu'il avait été sur le point de céder comme une dot à sa fille, voulait malgré tout, ravoir le royaume dont il disposait si légèrement, et faisait des apprêts sur terre et sur mer, comme aucun roi de France encore n'en avait fait (1503) (1). Les Florentins, en s'attachant à la fortune de la France, suivaient une fortune variable, aussi mal dirigée que les autres destinées de l'Italie. L'habileté se fit jour pourtant dans ces affaires par les mains de Ferdinand, roi d'Arragon. Aussi était-ce pour lui seul qu'il préparait le profit de tant de luttes; Ferdinand n'a ni générosité, ni grandeur; mais il éveille le talent; il met en jeu l'intelligence, qui vient avec lui du moins disposer du sort des hommes. César Borgia sans doute avait aussi une habileté admirable, mais il l'exercait dans un champ trop étroit; trop de crimes, d'ailleurs, ensenglantaient sa gloire, et la mort d'Alexandre VI vint délivrer les Florentins des craintes que les Borgia n'avaient cesser de leur donner. On n'a pas vu d'époque plus criminelle que ce règne des Borgia, ces forfaits de Valentinois dans la Romagne, où pourtant il fit régner la justice, cette immoralité profonde de toutes les entreprises alors. Ce n'est pas sans raison que Machiavel a dit que *Rome a détruit la religion en Italie et désuni le pays.*

On sait comment les Borgia prirent, tous deux, un poison qu'ils avaient préparé pour quelques cardinaux. Machiavel (envoyé en avril à Petrucci, tyran de Sienne) est député, en octobre, à Rome, pour l'élection de Jules II. Pie III avait été élu en septembre, mais il était mort au 18 octobre. La plus grande agitation régnait dans Rome, où les Borgia avaient laissé des intérêts si divers. Jules II est nommé au 1er novembre. On disait qu'il avait pris le nom de Jules pour n'être pas dépassé par le nom d'Alexandre; il égala du moins l'ancien pape par l'achat de la tiare qu'il paya, ce qui lui dicta plus tard des lois sévères contre ce trafic sacrilége.

On eut un exemple alors de la faiblesse de Florence et du

(1) Guicciardini. lib. 6, cap. 1.

malheur de n'avoir pas des forces égales à son habileté. Les Vénitiens voulaient s'emparer de la Romagne ; durant la révolte de cette province, les Florentins craignant de voir Faenza, si voisine d'eux, aux Vénitiens, la secoururent pour le pape, avec deux-cents hommes d'infanterie, mais certains que le pape ne prenait pas les armes, redoutant de s'engager dans une guerre, et lassés de leur effort, ils l'abandonnèrent, et elle se donna aux Vénitiens (1).

Si les Florentins ne craignaient plus les Borgia, ils craignaient Gonsalve, et ils auraient voulu traiter avec lui en même temps que Louis XII. Machiavel est envoyépour la seconde fois en France, afin d'arranger cette affaire (janv. 1504). Gonsalve de Cordoue, après ses grands succès sur les Français, avait fait avec les Florentins une sorte de convention, qu'ils n'aideraient pas Louis XII. Les Florentins tournent leurs efforts contre les Pisans, cherchent à les désespérer, et ils les auraient affamés, sans le secours des Gênois et des Lucquois. Les Florentins soldent trois galères pour cerner les Pisans sur mer, veulent aussi, mais en vain, détourner l'Arno, et emploient tous les moyens de faire la guerre excepté laguerre. Mais les Pisans préféraient la famine et tous les maux, à la soumission ; la guerre traînait en longueur. Pandolfe Petrucci, tyran de Lucques, protégeait les Pisans ; les troupes étaient mal commandées par des condottieri.

Florence; qui voulait réduire Pise à la famine, n'avait pas elle-même des vivres en abondance. En avril 1505, le grain valait trois livres dix sous le boisseau, et on en avait disette, car il était resté pendant cinq ans de suite à quarante sous le boisseau ; de manière que les gentilshommes avaient dû vendre et engager tout. La seigneurie acheta du grain et de la farine en Angleterre, d'où jamais on n'en avait tiré; la disette était dans tous les lieux où l'on s'en fournissait ordinairement, en Sicile, en Romagne, en Pouille et autres lieux voisins. A Bologne et à Ferrare on payait huit livres le boisseau; il alla à Florence jusqu'à cinq livres cinq sous (2).

(1) Guicciardini, lib. VI. cap. 2.

(2) Cambi. anno 1505. Nous avons vu qu'en 1528 le boisseau qui valait 17 sous monta à un florentin d'or.

Une velléité de gloire saisit le gonfalonier et ses amis. Alviano, général congédié par le roi d'Espagne du royaume de Naples, Pandolfe Petrucci, tyran de Sienne et ses alliés, venaient de faire une entreprise pour remettre les Médicis à Florence (1505), et d'être victorieusement repoussés, lorsque le gonfalonier et son parti imaginent de faire marcher contre Pise, les troupes victorieuses. C'était du moins imaginer de faire la guerre par des combats, idée glorieuse et nouvelle pour Florence; cette hardiesse séduit le peuple, mais effraie les magistrats: au premier mot d'une entreprise en armes contre Pise, les partis s'agitent. Les Dix de la guerre, qui n'étaient là que pour s'opposer à la guerre, résistent, soutenus par leur parti. Mais le gonfalonier, fort de l'entraînement du peuple, demande pour la guerre, une forte somme d'argent aux deux conseils; la somme est accordée. L'armée part, composée de six-cents hommes d'armes, sept mille d'infanterie et seize canons (nombre ordinaire des troupes dans cette guerre); mais le premier colonel, tiré au sort pour monter à l'assaut, refuse d'obéir; les autres colonels refusent à son exemple, et l'armée couverte d'infamie se retire; le même jour, six-cents lances espagnoles entrent à Pise, envoyées par Gonsalve: laissons ces détails honteux. Le peuple, ne pouvant blâmer une entreprise qu'il avait voulue lui-même, reporta le blâme sur le capitaine Hercule Bentivogli, qui fut privé du commandement, et sur le commissaire florentin, Antonio Giacomini, homme plein de mérite, vanté par Machiavel dans son *art de la guerre*, et qui n'était pas responsable de la mauvaise discipline de l'Italie. Le gonfalonier perdit un peu de sa popularité, tandis que le parti opposé, qui n'avait pas voulu l'expédition, haussa beaucoup son ton et son langage, et les partis devinrent plus animés et plus dangereux.

Les grands, indignés que Soderini n'eut pas secondé leurs desseins, regardaient sa conduite comme une trahison, et supportaient impatiemment sur leur tête un si grand pouvoir. Soderini n'en abusait pas, mais sa charge lui donnait une autorité extraordinaire, reconnue légalement pour la première fois. Si le parti de l'opposition se

fut borné à demander, comme il avait déjà fait, l'organisation de l'aristocratie, ce parti, tous les jours plus nombreux, eut été dans son droit et très fort, mais les passions l'emportaient plus loin, et une alliance avec les Médicis lui était sans cesse offerte. Bernard Rucellai, membre de cette opposition, s'était condamné à un exil volontaire, quand il avait vu Pierre nommé gonfalonier perpétuel; mais il était revenu à Florence, et plusieurs citoyens se réunissaient dans ses délicieux jardins, surtout un certain nombre de jeunes gens, qui attaquaient ouvertement le gonfalonier par leurs calomnies ou leurs sarcasmes. Dans les jardins Rucellai, on parlait de lui sans nul respect, chacune de ses actions était blâmée, et bien qu'il connût les menées de ces jeunes gens, il tolérait leur conduite, il recevait même chez lui quelques-uns d'entre eux, et le plus souvent Paul Vettori, dont il était surveillé avec beaucoup d'artifice. Soderini cherchait, comme disent les Italiens, *le bénifice du temps*, et il craignait bien davantage un autre parti plus violent, puissant par le crédit et par les fèves.

C'était le parti d'Alamanno et Jacopo Salviati, qui se ralliant un grand nombre de citoyens d'opinions différentes, avait formé des parentés ou des amitiés avec les anciens partisans de Savonarola, avec ceux des Médicis et avec les jardins Rucellai. Cependant le gonfalonier, appuyé de sa grande magistrature et du bras puissant de la seigneurie, restait le plus souvent le maître, mais les divisions en arrivaient au point qu'on ne pouvait disposer des soldats, élire les commissaires et les ambassadeurs dans le conseil des quatre-vingts, ni décider rien dans les assemblées si ces deux partis ne s'accordaient pas; les citoyens se divisaient tous entre le gonfalonier et les Salviati, si bien qu'à travers les bénifices, les faveurs ou les grâces, on découvrait toujours les passions des partis qui descendaient dans les plus petits détails du gouvernement, et jusque dans l'élection des copistes du palais. Les jeunes gens des jardins Rucellai en attaquaient plus vivement le gonfalonier, sûrs de l'appui des Salviati contre les magistrats et la quarantia; ils passèrent toute mesure en se moquant de lui dans de folles mascarades (1).

(1) Nerli, lib. 8.

Le mariage d'une fille Médicis donna bientôt une nouvelle action à l'opposition : Alfonsine Orsini, veuve de Pierre de Médicis, vint à Florence marier sa fille au jeune Filippo Strozzi, et engager des intrigues avec les ennemis du gonfalonier. Philippe Strozzi fut exilé pour trois ans dans le royaume de Naples, par la magistrature des Huit de balia, pour avoir fait ce mariage; ses amis avaient craint qu'il ne fût jugé par la Quarantia moins favorable; le gonfalonier souffrit qu'il rentrât à Florence avant la fin de son exil, et sa jeune femme lia beaucoup d'intrigues avec le parti opposé au gouvernement (1).

Peu après la défaite d'Alviano (1505), on avait commencé à former l'*ordonnance florentine* et lever la milice dans le territoire. C'etait une milice nationale proposée par Machiavel, essayée d'après ses opinions et ses travaux. On inscrivit et on arma sous différens capitaines et différentes enseignes, un grand nombre d'hommes d'infanterie, de 16 à 50 ans, pour les exercer dans l'art militaire. Des divisions éclatèrent entre les citoyens pour rédiger ce projet en loi. Mais à la fin de l'année suivante, en décembre 1506, la loi sur l'ordonnance fut emportée dans le grand conseil. On créa alors la magistrature des *Neuf de la milice*, pour dominer sur la milice et l'ordonnance, qui furent indépendantes de toute autre magistrature, surtout dans les cas criminels. Cette ordonnance dont l'effet fut jugé toujours meilleur, s'étendit et s'accrut dans la ville et dans tout l'État. Un corps de dix mille paysans fut choisi dans tout le territoire florentin, revêtu pour la première fois de l'uniforme florentin, l'habit blanc, les hauts-de-chausses, mi-parties blanc et rouge, armé d'armes qu'on fit venir d'Allemagne, et exercé les jours de fêtes (2). Machiavel, à trois reprises, en 1508, en 1510 et en 1511, fut chargé de lever lui-même une partie de ces troupes dans le domaine, et une fois il fut chargé de les conduire à Pise, toutes commissions dont il s'acquittait avec sa sagacité ordinaire.

Finissons ce chapitre par quelques mots encore sur les affaires extérieures : la France avait fait la paix avec l'Es-

(1) Nerli, lib. 5.

(2) Idem,

pagne (oct. 1505). Singulière paix! Germaine de Foix, nièce du roi Louis XII, épousait Ferdinand, et lui apportait en dot ce royaume de Naples, pour lequel on avait tant combattu. Ferdinand devait payer une somme d'argent. A ce prix, la France aurait dû dire: « Rendez-moi mes trésors et mon sang. » Et Florence, la seule alliée fidèle de la France, pouvait sourire, elle qui ne savait pas prendre Pise, de voir la France céder si facilement les plus belles provinces du monde.

Mais la paix de France ne devait pas durer. L'Italie respirait la guerre; on en avait pris l'habitude; en vain Valentinois était mort dans une échauffourée, en Navarre, loin de l'Italie; Jules II n'avait pas un caractère moins aventureux que Borgia, et nul prince ne porta mieux sa couronne en cavalier. Poussé à tout par l'inquiétude, la violence ou le caprice, dévoré du désir de ravoir la Romagne, il s'allie au roi de France, dont il allait devenir le plus vif ennemi, obtient l'aide des Florentins, et entre en maître à Bologne, d'où il avait fait fuir les Bentivogli; son ame brûle d'amour de la gloire et de haine pour les Vénitiens qu'il allait bientôt adorer, mais auxquels alors il voulait reprendre une partie de la Romagne.

Après la révolte de Gênes, sa soumission à Louis XII et la punition que ce monarque lui infligea (1507), les Florentins espéraient obtenir l'armée française pour s'emparer de Pise, mais le roi, infidèle à sa promesse et craignant d'inquiéter ses alliés, renvoie l'armée. Ferdinand, d'ailleurs, s'oppose à ce que Pise soit restituée aux Florentins sans sa participation. Ce prince avait déjà une fois reçu la promesse des Florentins de 120,000 ducats, s'il pouvait persuader aux Pisans de retourner sous leur joug, mais n'ayant pu convaincre les assiégés, il avait déclaré aux ambassadeurs florentins, qu'il s'opposerait à la soumission de Pise si les Florentins voulaient l'obtenir sans son aide. Dans une réunion avec Louis XII, à Savone, où les deux rois se virent avec une feinte amitié, ils décidèrent que Pise retournerait sous la domination florentine, mais que chacun d'eux en recevrait le prix. La ruine des Génois privait alors Pise de ses meilleurs alliés (1).

(1) Guicciardini, lib. VII, cap 3.

Et voici Florence, déjà si embarrassée entre tant de rois, qui est obligée d'envoyer des ambassadeurs à l'empereur, comme firent aussi tous les princes d'Italie. A côté du roi de France incapable, de Ferdinand habile, du pape fougueux, vient se placer l'homme du monde le plus extravagant, l'empereur Maximilien, qui n'eut de suite que dans son goût pour l'argent, et qui, saisi tout à coup de l'esprit d'entreprise qui agitait tous les princes dans la Péninsule, arrive pour combattre la France par caprice et par inquiétude. Les affaires se compliquent et s'embrouillent de plus en plus (1507). Le pape, léger, ne sait avec qui s'allier, du roi de France ou de l'Empereur : le sort, le hasard et les vents disposent des intrigues et des événemens.

Machiavel, appelé dans tous les cas pressans, avait eu successivement des légations à Piombino, Mantoue, Sienne, Pise, etc. Envoyé pour la seconde fois au Pape par la république, il avait suivi Jules II dans son expédition de la Romagne, et à Bologne, en août 1506. Après de nouvelles légations à Piombino et à Sienne, on l'envoie aujourd'hui à l'empereur Maximilien, en décembre (1507). Ce fut une occasion pour lui de connaître le caractère de l'Empereur, d'étudier l'Allemagne, où il resta cinq ou six mois. Il allait accorder sa république avec l'Empereur. Ce prince devait passer par Florence, mais il n'y passa pas.

Les Florentins offensèrent Louis XII en traitant avec Maximilien. Le roi leur fait parler pour Pise. Ferdinand, jaloux, excite Pise à résister dans le seul but que les Florentins lui payassent un prix plus haut pour sa reddition. L'affaire traitée entre les deux cours, reste indécise (1).

(1) Guicciardini, lib. 7. cap. 4.

CHAPITRE IX.

LIGUE DE CAMBRAI CONTRE LES VÉNITIENS. — SOUMISSION DE PISE. — JULES II FORME UNE LIGUE AVEC L'ITALIE ET LES BARBARES POUR CHASSER LES BARBARES. — CONSPIRATION CONTRE LE GONFALONIER.

Un nouvel et grand événement va faire éclater le délire de Florence, de Machiavel et du pape. L'Italie ruinée, affaiblie, en proie aux étrangers, ne gardait plus qu'un seul État puissant dans son sein. C'était Venise, enrichie par les revers de tous, Venise qui sans cesse enlevait quelque lambeau aux États démembrés. De là sa ruine; chacun voulut r'avoir ce qu'elle avait pris, et le pape qui, en s'appuyant sur les barbares, devait crier tout à l'heure *fuori barbari* ; allait d'abord aider à achever la ruine de l'Italie en accablant Venise. Ne pouvant supporter que cette république gardât une partie de la Romagne, il l'accusait des troubles de cette province ; le roi de France voulait enlever à Venise ce qu'elle avait pris en Lombardie, il lui reprochait d'anciennes prétentions et d'anciennes injures ; le roi Ferdinand désirait les ports que Venise gardait dans le royaume de Naples. Cependant le pape, retenu par le sentiment de son imprudence, hésita bientôt et négocia, soucieux et lent à s'engager. Comme l'empereur avait forcé les Vénitiens hostiles à traiter avec lui, ce fut là le prétexte de la colère du pape et de la ligue de Cambrai. Conclue d'abord contre les Turcs (1508) sous une apparence chrétienne (1), mais dirigée contre Venise, les souverains déclarèrent secrètement entre eux, qu'ils voulaient r'avoir leurs états de cette république usurpatrice. Et voici l'empereur Maximilien, mécontent des Vénitiens, qui songe à s'unir contre eux

(1) Cambi. 1508.

au roi de France qu'il avait combattu! César ridicule et fou! impériale caricature!

Pendant que cette importante république de Venise était ainsi menacée, et que le pape permettait de prendre et vendre les Vénitiens comme esclaves (1); la petite et glorieuse république de Pise était réduite à l'extrémité par les Florentins; ceux-ci avaient fait un traité avec les Lucquois pour les empêcher de secourir les Pisans, et en payant aux deux rois, de France et d'Aragon, 200 mille ducats, ils avaient obtenu la permission de tenter ce qu'ils voudraient contre Pise, avec la promesse que les deux rois n'aideraient pas les Pisans, convention infâme pour les deux monarques, qui vendaient une ville sur laquelle ils n'avaient nul droit, et qu'ils avaient prise chacun sous leur protection. Mais les affaires de Pise, après avoir occupé toute l'Italie, n'obtenaient plus qu'une attention secondaire, dans l'attente où l'on était de la grande guerre préparée contre Venise (2).

Durant les premiers et rapides succès de la ligue, et surtout des Français sur les Vénitiens consternés, les Florentins veulent enfin mettre la dernière main à la guerre contre Pise. Le commissaire général de la guerre était Niccolo Capponi, fils de Pierre; on lui adjoint Alamanno et Jacopo Salviati; mais comme ces deux-ci étaient parents, et ne pouvaient servir ensemble par la loi du *divieto*, on nomme Antonio Filicaia à la place de Jacopo. Les Lucquois secouraient les Pisans malgré le traité, mais les paysans pisans ne voulaient plus supporter la guerre, et les chefs de la ville que soutenait la jeunesse, commencent, pour calmer les paysans, des négociations avec les Florentins, par l'entremise du seigneur de Piombino; ils y consument le plus de temps qu'ils peuvent. Machiavel, secrétaire des Florentins, est envoyé pour ces affaires à Piombino, ainsi que plusieurs ambassadeurs des Pisans élus par les citoyens et les paysans. Pour mieux empêcher les Pisans de s'approvisionner, ce qu'un pays ouvert

(1) Cambi. anno 1508.

(2) Guicciardini lib. 8. cap. 1: — Nerli. lib. V.

et leur audace leur rendaient possible, on divise l'armée en trois parties; et on fait périr tous ceux qui sortent de la ville. Mais les chefs obstinés, pleins de haine et de courage, cherchaient et inspiraient de nouvelles espérances en annonçant la venue de l'empereur. Les paysans les contraignent à reprendre les négociations avec Florence (1509); négociations qui sont conclues enfin par Alamanno Satviati. Les conditions de l'accord furent très favorables aux Pisans. Non seulement on leur remit tous leurs délits publics et privés, mais on leur accorda beaucoup d'autres exemptions; on les dispensa de la restitution des biens meubles des Florentins qu'ils avaient pris quand ils s'étaient soulevés; tant était grand le désir de s'emparer de Pise, et l'effroi que l'empereur ou quelque autre puissance, ne lui donnât encore les moyens d'échapper. Les Florentins préférèrent des conditions très douces au risque de laisser quelques jours de plus à la fortune. L'accord commencé dans le camp, fut traité et conclu à Florence; et en cela la foi des Florentins fut mémorable; pleins de haine et aigris par tant d'injures, ils ne furent pas moins fidèles à leurs promesses, qu'ils n'avaient été faciles et clémens pour les faire (1). Guicciardini appelle ces conditions iniques, mais, au contraire, elles étaient belles; Les Florentins devaient-ils se montrer insolens après une victoire poursuivie avec si peu de courage?

Beaucoup de citoyens pisans s'exilèrent; quelques-uns passèrent à Palerme, d'autres à Lucques et en Sardaigne; plusieurs allèrent combattre dans les rangs de l'armée française.

Cependant les Vénitiens, d'abord accablés et cédant à leur fortune, reprenaient courage; Maximilien venait de se retirer de devant Padoue, quand les Florentins lui envoyèrent Pierre Guicciardini, père de l'historien, pour traiter avec lui (2). Chaque jour Jules II montrait plus de haine à la France et de penchant pour les Vénitiens; s'apercevant de sa faute, il ne voulait pas les laisser périr.

(1) Guicciardini. lib. 8. cap. 3

(1) Guicciardini, lib. 8. cap. 4.

Louis XII part content de sa victoire sur les Vénitiens. Maximilien continue la guerre où il est battu.

En juin 1510, Machiavel est envoyé en France pour la troisième fois, afin d'exciter contre les Vénitiens le roi Louis XII, très-inquiet de la conduite du pape. Les instructions de Soderini à Machiavel à son départ, montrent cette fatalité, qui portait les Etats d'Italie à se ruiner les uns les autres : « Tu diras au roi, portent les instructions du gonfalonier, que je ne désire que le maintien et l'accroissement de sa puissance en Italie ; pour obtenir ce résultat, il faut qu'il abaisse les Vénitiens en s'entretenant bien avec l'empereur comme il l'a fait jusqu'ici. S'il était possible qu'il excitât le roi de Hongrie à leur faire la guerre dans la Dalmatie, ce serait une chose excellente, car s'ils perdaient ces possessions, ce serait leur ruine, et le roi n'aurait pas à redouter le retour de leur puissance. Si cela ne peut pas se faire, tu diras au roi qu'il tâche de les tenir en dépense de troupes de ce côté là, qu'il temporise dans la guerre, comme il l'a fait jusqu'à présent, pour les consumer ; le but de Sa Majesté doit embrasser deux choses, s'il veut être rassuré sur ses possessions d'Italie : tenir l'empereur content et les Vénitiens affligés ; le pape et l'Espagne seront avec le roi, parce que l'un n'a pas de bonnes troupes, et l'autre manque d'une situation commode pour l'offenser. Tu diras à Sa Majesté combien il me déplaît que le pape puisse se servir des Suisses ; Sa Majesté devrait faire tous ses efforts pour que Sa Sainteté ne pût pas s'en servir, et pour la forcer ainsi à temporiser ; car cette alliance des Suisses, ajoutée à l'argent du pape et à sa nature, le rend trop hardi, et peut produire un mauvais effet. Tu diras que je juge bien que Sa Majesté doit tout faire pour ne pas rompre avec le pape, parce que si un pape ami ne sert pas à grand chose, un pape ennemi nuit beaucoup, à cause de la réputation qu'il tire de l'Eglise, et puis encore parce qu'on ne peut pas lui faire la guerre directement, sans provoquer tout le monde contre soi. » Voilà donc où l'Italie en était arrivée ! Elle-même sans cesse se livrait aux étrangers ! Telle avait été de plus en plus sa politique ! Florence ici cherche à fonder la force et l'accord

de la France, de la Suisse, de l'empereur et de l'Espagne, en livrant le pape et les Vénitiens! Les dépêches de Machiavel sont remplies des inquiétudes de la France sur la conduite que suivra le pape; il faut chercher là une multitude de détails interessans et particuliers, mais que nous ne pouvons donner ici.

Florence et Venise restaient seules républiques, et devaient encourir successivement la haine générale; Vénise survécut; comme la haine pour elle n'était que crainte et envie, cette haine s'éteignit avec sa ruine, et on lui laissa une liberté dont on ne craignait plus rien. Au contraire, l'élévation des Médicis au trône de l'Église, devait rendre un jour la liberté de Florence, que personne n'enviait, hostile aux papes; ainsi Florence eut des ennemis qui poursuivirent victorieusement la ruine de ses institutions. Les Médicis seuls devaient ruiner Florence, libre sans eux comme Venise et Gênes. Qu'importait à l'Europe la liberté de Florence et même le grand conseil? L'Europe ne songea qu'aux papes, et suivit avec eux des idées de politique et de convenance.

Jules II absout enfin les Vénitiens qu'il aime, car il a repris la Romagne, et sa haine pour les Français s'accroît et l'emporte sur tout. Il excite le roi d'Angleterre à faire la guerre à la France, singulier pape qui soufflait sans cesse la haine et la guerre entre les chrétiens! Il se décide enfin à chasser les Français, et avec l'appui des Espagnols, des barbares, à délivrer l'Italie des barbares; comme il ne peut détacher le duc de Ferrare de la France, il se déclare son ennemi sous prétexte d'une affaire de gabelle et de sel. Le duc lui envoie Arioste, et Jules II, furieux contre le duc, menace de faire jeter le poète à la mer. Arioste dit dans une satyre:

Andar più a Roma in posta non accade,
A placar la grand'ira di secondo.

(1510). Le pape, aidé des Vénitiens, attaque donc les Français partout. Le duc de Ferrare, Louis XII et l'empereur, s'allient. Louis XII faisait à regret la guerre au pape.

Le roi était timide et plein de scrupules; le pape ardent et plein de fierté.

Florence, alliée de la France, se trouva ainsi, par le caractère de Jules II, dans le plus grand embarras. Certes, au milieu de tant d'alliances qui ne faisaient que varier, la fidélité de Florence durant tant d'années à la France, fut belle et annonça une politique soutenue.

En juin 1510 le temps de cinq ans finit, où les jeunes gens de vingt-quatre ans, pouvaient être admis au grand conseil s'il ne s'y trouvait pas quinze-cents citoyens. On voulut renouveler la loi, mais elle fut rejetée, et l'âge de trente ans rétabli (1).

Au 22 décembre de la même année, la seigneurie rassemble le grand conseil; Soderini se lève et fait donner le compte de tout l'argent dépensé depuis qu'il était gonfalonier, depuis huit ans.

Il dit qu'étant âgé de cinquante-huit ans, et croyant vivre peu, il voulait que le peuple eût connaissance de l'argent dépensé dans tant de guerres et de difficultés, supportées pour avoir la ville de Pise, et afin que sa maison gardât de lui un honorable souvenir. Il croyait devoir faire ce compte, parce qu'au commencement de son pouvoir, on avait décidé qu'un des seigneurs, apte à cet emploi, serait dépositaire de l'argent de la commune. (Avant cela, on en faisait dépositaire un marchand qui avait un bon crédit, avec cinquante florins d'or par mois de salaire; de manière que l'argent qui était prêté, se payait à d'énormes intérêts, au grand préjudice de la commune). Soderini fait lire dans le conseil tous les livres qui contenaient la dépense administrée par lui et la seigneurie, durant ces huit ans; les dépenses montaient, pour cette époque, à 908,300 florins d'or, ou 10,899,600 fr.(2). Les livres sont déposés dans une caisse fermée de trois clefs, dans la chambre de la commune, avec une peine de cinq-cents florins d'or, contre quiconque les tirerait de là, sans permission des magistrats (3).

(1) Cambi. 1510.

(2) Cambi. —Sismondi. Histoire des républiques italiennes, chap. 108

(3) Cambi.

On avait fait un livre où l'on inscrivait tous les citoyens, maison par maison, chacun sous son gonfalon, depuis l'âge de vingt-quatre ans. On avait séparé l'art majeur de l'art mineur.

En 1510, la ville se trouvait,

Pour l'art majeur :

Maisons,	534
Hommes,	3618

Pour l'art mineur :

Maisons,	245
Hommes,	883

En tout : maisons, 779 ; hommes, 4510 (1).

(Déc. 1510). Des périls personnels viennent menacer le gonfalonier, sans diminuer sa modération ni la haine de ses ennemis. Un jeune Prinzivalle della Stufa, âgé de vingt-quatre ans, de retour de Bologne, soumise au pape, s'efforce de décider Filippo Strozzi, qui avait épousé une fille de Pierre de Médicis, à assassiner Soderini. Il promettait l'appui de Marc Antonio Colonna, soldat du pape, et Jules II fut soupçonné d'avoir trempé dans la conjuration (2). Philippe résiste absolument; il s'écrie, qu'en prenant pour femme la sœur des Médicis, il est convenu avec eux de ne pas s'occuper d'affaires politiques, et qu'il leur renverra leur sœur. Rentré à Florence par la protection et la confiance du gonfalonier, il exhorte Prinzivalle à abandonner son dessein, à se sauver, et après s'être consulté avec Lionardo Strozzi, son cousin, qui était des Dix, et un autre Strozzi, il révèle tout à Soderini. Philippe Strozzi avait d'abord averti la femme de Jacques Salviati, sœur des Médicis, afin qu'elle pût se préserver si elle était de la conjuration, et elle avertit Prinzivalle. On voit que le parti Salviati était tout Médicis, et qu'il eut fallu dans l'aristocratie florentine, bien de la force et de l'habileté pour éviter les Médicis.

Cependant par l'indulgence de l'opposition, le crime n'est pas recherché comme exigeait son importance : le père de Prinzivalle est interrogé sans torture et les enne-

(1) Cambi. 1510.

(2) Cambi. 1510.

mis du gonfalonier veulent que les huit jugent l'affaire. Le gonfalonier la fait traiter extraordinairement dans le conseil des quatre-vingt, avec des votes secrets, pour laisser plus de liberté, mais telle est l'influence de l'opposition que les votes décident de conduire l'affaire d'une manière ordinaire par les huit. Le dimanche suivant, le grand conseil se réunit pour nommer les gonfaloniers des compagnies. Soderini se lève et déclare qu'un homme important, arrivé de la cour du Pape, à Bologne, où se trouvait le jeune cardinal de Médicis (depuis Léon X), l'a informé qu'on avait résolu de tuer le gonfalonnier. A ces mots quelques larmes remplissent ses yeux et altèrent sa voix; mais il se contraint et dit qu'il ne tiendrait pas des soldats armés ni n'établirait aucune garde pour sa vie, parce que le peuple lui avait donné sa dignité pour cuirasse et la lui conserverait, car tuer Soderini ce n'était tuer qu'un citoyen, mais tuer sa dignité de gonfalonier, c'était fermer la salle du grand conseil ou s'en servir, comme avait dit quelque rebelle exilé, pour le jeu de boule; c'était renvoyer le peuple aux boutiques et à la campagne, à la chasse des oiseaux. Durant huit ans de sa charge plus de trois cents citoyens avaient été seigneurs avec lui, et ceux-là pouvaient rendre témoignage s'il avait cherché à tromper le peuple, s'il avait jamais écrit au palais du podesta ou aux marchands ou à aucun art, pour recommander personne.—Beaucoup de membres du conseil s'émeuvent pour Soderini jusqu'aux larmes. Les huit condamnent les coupables. Prinzivalle est déclaré rebelle, son père exilé à Empoli.

Le gonfalonier demande d'aller aux bains pour quelques jours et ne peut l'obtenir. Il veut proposer dans les conseils une loi pour que les crimes d'état soient portés aux Quarante et pour enlever aux Huit le droit de les juger, mais ses adversaires s'opposent à cette loi de telle façon que quelqu'effort qu'il fasse, aidé de ses amis, il ne peut l'obtenir. (Cette loi fut faite depuis, après 1527, et fort employée au temps du siége) (1).

Le pape venait de prendre d'assaut la Mérandola défen-

(1) Nerli lib, 5. — Cambi, 1610.

due par les Français et y était entré vainqueur. Les Français en avaient reçu un grand tort, mais Trivulzio à leur tête s'empare de Bologne (1511); le pape frémit de rage; Louis XII n'ose profiter de sa victoire et abandonne Bologne aux Bentivogli.

L'opposition à Florence voulait la continuation d'une trêve avec Sienne, le gonfalonier ne la voulait pas à cause de la France. Le pape pour l'obtenir fait restituer Montepulciano aux Florentins par les Siennois. Ainsi la trêve est continuée.

CHAPITRE X.

CONCILE DE PISE.

Soderini et les Florentins réveillèrent la colère de Jules II en cédant Pise pour siége d'un concile contre lui. La demande de Louis XII à ce sujet, avait causé de grandes discussions dans la ville. Le gonfalonier et son parti favorisaient le concile et la France; les Salviati, le pape et l'Eglise. La délibération de l'affaire eut pu être dangereuse pour le gouvernement si un troisième parti de citoyens, déterminé par la foi en Savonarola et par le désir de réformer l'église, n'avait voté avec le gouvernement et décidé le concile. Le gonfalonier était disposé aussi à céder Pise à cause du cardinal de Volterra, son frère, qui devait en partie sa dignité à la France. La délibération se fit dans le conseil des quatre-vingt, où plus de cent citoyens étaient présens, et chose remarquable! cette délibération fut tenue si secrète, durant plusieurs mois, que les faits seuls la révélèrent. Le pape, satisfait de ce mystère, en procéda plus humainement contre la ville avec les censures (1).

(1) Nerli, lib. 6.

Cependant le 1er septembre (1511), les procurateurs des cardinaux ouvrent le concile; l'empereur, les rois de France et d'Angleterre y appellent le pape pour réformer l'Eglise; le pape indigné prépare un concile à St-Jean de Latran, déclare Pise et Florence soumises à l'interdit, et menaçant d'attaquer les Florentins par les armes, il nomme le jeune cardinal de Médicis (depuis Léon X), légat à Bologne, avant d'avoir recouvré cette ville. Machiavel est envoyé en France pour la quatrième fois afin d'obtenir du roi incertain, qu'on transfère ailleurs le concile de Pise.

A Florence, plus de messe, plus de confession, excepté à la mort; plus de prêche; mais la seigneurie en appelle de l'interdit, et contraint les prêtres des quatre églises principales, à célébrer publiquement les offices divins (1). Les désordres de la ville étaient grands, avant même l'excommunication. Cambi dit qu'on ne rendait pas la justice ni qu'on ne reprimait pas la scélératesse des jeunes gens; ceux-ci portaient des armes la nuit, se prenaient de querelles, attaquaient et tuaient les citoyens pour les vices des Grecs ou pour des courtisanes, alors très nombreuses. Plus de trois mille filles honnêtes, de dix-huit à trente ans, ne trouvaient pas de maris, à cause des grandes dots à la mode, de 1500, 2000 et jusqu'à 3000 florins, sans compter les dépenses du trousseau; ainsi les jeunes filles, voyant les jeunes gens n'estimer plus que l'argent et mépriser la vertu, la noblesse, et la beauté, se désespéraient. Les gens ignobles avec de l'argent mariaient leurs filles aux nobles *comme s'il se fut agi d'acheter des maréhandises de drap et de laine.* Pour mettre un frein au luxe on avait fait passer le 11 avril, une loi dans le conseil qui réglait et modérait les dots des filles. Si quelques citoyens allaient se plaindre des désordres aux huit de balia, ils étaient blessés à mort durant la nuit. Les huit ne paraient à rien, disant chacun pour s'excuser : — Je veux pouvoir rentrer de nuit à ma maison sans être blessé ou tué. — On obtenait pourtant quelque attention des huit, si on employait l'entremise des courtisannes (2).

(1) Cambi, 1511.
(1) Cambi, 1511.

Les désordres des moines et de la ville secondaient les desseins des Médicis. Beaucoup de jeunes gens nobles, poussés par leurs dettes ou leur ambition, commençaient à se rallier aux Médicis; c'était l'effet de l'adresse du cardinal qui, avec beaucoup d'habileté, travaillait à Rome depuis plusieurs années à produire ces dispositions favorables : Depuis la mort de Pierre, dont le nom était détesté, il avait affecté de ne pas vouloir se mêler des affaires de Florence ni d'aspirer à la grandeur de ses ayeux, mais il avait toujours reçu avec de vives caresses les Florentins qui allaient à Rome; il avait rendu service, même aux ennemis de son frère, mettant la faute sur Pierre et déclarant que les injures s'étaient éteintes avec sa vie. Lucrèce, sa sœur, femme de Jacques Salviati, cherchait à Florence, avec la même adresse, à se rallier des amis.

Les ambassadeurs du roi d'Arragon et d'Angleterre font de nouvelles instances auprès du roi de France, en lui offrant la paix avec le pape, s'il veut restituer Bologne à l'Eglise, et s'il laisse les cardinaux se rendre au concile de Latran, où le pape leur pardonnerait.

Louis XII répondait que Bologne n'était pas à l'Eglise, que le pontife pouvait légitimer le concile en y accédant, et que l'inquiétude seule de Jules II, son âme enflammée pour les guerres et les scandales, avaient causé tous les maux.

Le pape traite alors avec le roi catholique et le sénat vénitien pour défendre l'Eglise contre le schisme et le concile, ravoir Bologne et les autres terres, au nombre desquelles Ferrare était comprise, en s'engageant à chasser totalement d'Italie ceux qui s'opposeraient à leur but. On laisse à César et au roi d'Angleterre le pouvoir d'entrer dans la confédération.

Cette confédération, formée par le pontife, dans le but, disait-il, de *délivrer l'Italie des barbares*, séduisit le monde par cette apparence pompeuse et on exalta jusqu'au ciel un pontife qui savait ainsi se servir des barbares contre les barbares, pour finir plus tard par les chasser tous. Beau-

coup de personnes cependant voyaient dans ce dessein une grande imprudence pour un but chimérique.

Le pape plein d'ardeur, sollicitait la venue des Espagnols et voulait, avant toute chose, qu'on fît la guerre aux Florentins, pour remettre les Médicis à Florence et se venger ainsi du gonfalonier et du concile de Pise.

Florence se prépare et on propose de soutenir la guerre contre l'Eglise, avec les revenus des biens de l'Eglise. Beaucoup de citoyens s'opposent à cette mesure, quelques-uns par crainte des censures ecclésiastiques, mais la plupart pour résister au gonfalonier, principal auteur du projet. La nouvelle loi était déjà approuvée dans les conseils préparatoires et ne demandait plus que l'approbation du grand conseil, convoqué pour la donner, lorsque le gonfalonier vient parler pour la soutenir.

Il reproche au pape d'avoir été mal disposé pour Florence, non seulement lorsqu'il l'avait soumise à l'interdit, sans écouter ses justifications ni l'espoir qu'elle montrait de changer le lieu du concile, mais durant tout le cours de son pontificat. Il rappelle, dans un long récit, que le pape a protégé les Pisans, refusé à Florence les grâces particulières que les autres pontifes avaient accordées, protégé Alviano et Pandolfe Petrucci, fait attenter à la vie du gonfalonier, non qu'il le détestât puisqu'il l'accueillait bien avant d'être pape, mais pour ruiner la liberté, entraîner Florence dans ses guerres insensées et la soumettre à son orgueil cupide. Il rappelle la nomination significative du jeune cardinal de Médicis, à Bologne, faite seulement pour effrayer Florence, puisque le pape n'avait jamais accordé, avant ce temps, à Médicis, ni faveur ni confiance. C'est ici l'intérêt de la France d'appuyer Florence, mais il faut se préparer à la guerre sans attendre les Français. On craint d'employer la rente des biens ecclésiastiques, mais quoi de plus juste dans une guerre ecclésiastique? De nouveaux impôts réduiront des familles à la misère, tandis que les prêtres se trouveront seulement privés des plaisirs dont ils feraient mieux de s'abstenir. « Enfin, dit Soderini ou plutôt Guicciardini, c'est la maxime commune des sages que la liberté des villes plaît par dessus tout

à Dieu, parce que dans les villes libres, plus que dans tout autre espèce de gouvernement, le bien commun est conservé, la justice administrée sans distinction, les ames des citoyens plus enflammées pour les actions vertueuses, la religion mieux respectée. Et pourriez-vous croire qu'il déplairait à Dieu que nous employassions une petite partie des rentes temporelles, produites par les aumônes et les dotations de nos pères, à la défenseet au service de nos églises, aussi maltraitées des soldats dans une guerre faite par le pontife, qu'elles le seraient dans une guerre faite par un tyran impie ou par les Turcs. (1). »

La loi est acceptée et le pape plus furieux; mais Pandolfo Petrucci, content d'éloigner la guerre de la Toscane, persuade aux confédérés d'attaquer Bologne au lieu de Florence.

Les cardinaux se rendaient au concile. A la demande des cardinaux français, trois cents lances françaises se dirigent de Milan sur Pise. Les Florentins effrayés s'opposent à ce qu'un tel nombre de soldats entre dans une ville si importante; ils redoutaient la mauvaise disposition des Pisans, se souvenaient que l'ancienne rébellion avait été causée par la présence du roi Charles VIII, et que les soldats français aimaient le nom Pisan. L'insolence militaire d'ailleurs pouvait amener des troubles, et la guerre se transporter aussitôt en Toscane. Ils objectent au roi la stérilité du pays et la sûreté de la ville, bien gardée par eux; le roi cède, et les Florentins laissent seulement au cardinal de Saint-Malo, cinq cents archers.

Le peuple italien voyait le concile avec horreur, car il comprenait que c'était un prétexte mondain pour offenser le pape, et non une véritable réforme de l'Eglise. Aussi Pise reçoit-elle froidement les cardinaux; les églises refusent les objets nécessaires pour la messe du concile; les cardinaux inquiets veulent quitter la ville; Machiavel est envoyé à Pise, en novembre, pour les y engager. Un événement tout à coup les décide : un soldat français insulte une courtisane, des coups s'en suivent; les Français s'arment; les Pisans et les Florentins s'arment de même; ceux-

(1) Guicciardini, lib. x. chap. 2

là crient le nom de France! les autres celui de Marzocco! (signe de la république florentine) de furieux combats commencent: les chefs français les suspendent; mais les cardinaux qui siégeaient alors dans l'église voisine de Saint-Michel, sont si épouvantés de ce tumulte affreux, que le jour suivant, dans leur seconde session, ils décident la translation du concile à Milan; ils partent à la hâte, avant le quinzième jour de leur arrivée, à la grande joie des Florentins et des Pisans.

Le roi de France demande alors de nouveaux services à la république, car le pape était devenu très fort par son alliance avec les Suisses. On ne sait si les Suisses ne sont pas les plus honteux de tous ces étrangers, dans leur rôle de valets, se vendant cher, sans ambition, traîtres et insolens. Louis XII, menacé par eux, recherche l'appui des Florentins, pour attaquer les Etats ecclésiastiques et gêner la ligue du côté de Bologne. Il leur dit que les circonstances demandent un grand secours qui engagera à jamais envers eux ses successeurs, tandis qu'ils ont tout à craindre, et rien à attendre du pape. C'était une nouvelle occasion pour les partis, de discuter; les affaires étaient menées par tout le monde, et certes le nom de *république* convenait alors à Florence. La liberté y permettait un jeu complet à tous les caractères, et le gonfalonier maintenait l'ordre, en laissant jusqu'à ses ennemis, maîtres de leurs idées et de leurs mouvemens. Les uns ne voulaient pas secourir la France par crainte de nouvelles dépenses; les autres se souvenaient de l'ingratitude des deux rois de France, de la vente de Pise, et ne voulaient pas entrer dans une guerre sans nul profit, de quel côté que tournât la fortune.

Un grand nombre de citoyens s'opposent à la guerre, seulement par haine du gonfalonier qui la voulait: ils disent que Florence en donnant trois cents hommes d'armes à Louis XII, avait assez rempli son devoir d'alliée; qu'en se bornant là, elle ne mécontenterait personne et n'aurait rien à redouter, quels que fussent les résultats de la guerre. Le gonfalonier représentait qu'il fallait défendre la France comme la liberté même, puisque Jules II avait envoyé le cardinal Médicis, légat à l'armée, et il ajoutait

tout ce qu'on peut dire, en général, contre les neutralités

Dans ces incertitudes, les Florentins envoient enfin un ambassadeur au roi d'Arragon (au grand déplaisir de Louis XII). Ce fut l'historien Guicciardini, docteur de lois, encore si jeune (janv. 1512, il avait trente-neuf ans) que son âge le rendait inhabile à exercer aucune magistrature; sa mission n'était pas telle qu'elle put le moins du monde changer la mauvaise disposition des confédérés.

La bataille de Ravenne (11 avril 1512), gagnée par Gaston de Foix, (qui est tué) et où le cardinal Médicis est fait prisonnier des Français, ne rétablit pas les affaires de Louis XII, car la victoire, trop payée par les vainqueurs, leur fit perdre tant de braves capitaines, que don Ramondo di Cardona, vice-roi de Naples, et chef de l'armée battue, ne resta pas moins fort que les Français. Le pape reprend son ardeur, et quand il avait pensé, après la bataille, à fuir de Rome; aujourd'hui plus heureux que jamais, il ouvre, en grand habit pontifical, le concile de Saint-Jean-de-Latran (3 mai 1512), tandis qu'il faisait descendre les Suisses dans le duché de Milan pour priver bientôt le roi de France de cet Etat.

Après la bataille de Ravenne, Louis XII oblige les Fl-orentins à lui envoyer, en Lombardie, trois cents hommes d'armes pour la défense de ses états d'Italie, comme ils y étaient tenus par leur alliance. Cette alliance devait finir dans deux mois, mais le roi, dans l'éclat de la victoire, contraignit la république à la renouveler pour cinq ans.

Il s'obligea à la défendre avec six cents lances, tandis que les Florentins s'obligeaient à défendre avec quatre cents hommes d'armes, les Etats du roi, en Italie.

CHAPITRE XI.

DIÈTE DE MANTOUE.— ARMÉE DE LA LIGUE ENVOYÉE CONTRE FLORENCE. — PRISE DE PRATO. — CHUTE DU GONFALONIER. — BELLE RÉFORME DE L'ÉTAT; RIDOLFI, GONFALONIER POUR UN AN. — VIOLENCE ET RETOUR DES MÉDICIS.

Les Florentins avaient mécontenté Louis XII, en ne l'aidant pas au-delà des traités. Ils avaient protégé dans leurs domaines les soldats espagnols, enfuis de Ravenne, et Ferdinand avait remercié leur ambassadeur. Ce prince avait même offert aux Florentins, après que le concile eut quitté Pise, d'embrasser leur défense, pourvu qu'ils promissent de ne pas soutenir Bologne, de ne point combattre contre l'Eglise, ni de favoriser le conciliabule pisan. Les Florentins, occupés de leurs affaires intérieures, n'avaient su s'accorder ni avec Louis XII ni avec Ferdinand, et cette sorte de neutralité, observée sans être déclarée, offensa beaucoup le roi de France, n'apaisa pas la haine du pontife, et ne profita qu'au roi d'Aragon, qui l'eût payée chèrement, et duquel les Florentins ne surent rien obtenir.

Les affaires marchent à une conclusion. L'empereur s'allie au pape qui recouvre Bologne, et il charge l'évêque Gurgens, son lieutenant, de négocier la paix. Tandis qu'on prépare une diète à Mantoue, le pape, déterminé à chasser les Français d'Italie et à remettre les Médicis à Florence, charge Lorenzo Pucci, son datario, florentin qui avait des parens et des amis dans la ville, d'aller déclarer à la seigneurie, que la ligue exige qu'elle se sépare de la

France. Pucci inspire de tels soupçons qu'il est forcé de quitter Florence sans avoir pu bien faire la commission du pape.

La diète de Mantoue décide de rétablir Maximilien Sforze dans le duché de Milan et d'attaquer les Florentins. Julien de Médicis pressait les efforts contre ceux-ci, en promettant un succès facile, à cause des divisions civiles et de l'absence des troupes, dispersées en Lombardie ou enfermées à Brescia.

Jean Victor Soderini, frère du gonfalonier, était ambassadeur près de l'évêque Gurgens. L'évêque s'efforçait de lui persuader de s'entendre avec César, selon de premières propositions; il offrait que César et le roi d'Arragon reçussent les Florentins sous leur protection; mais l'ambassadeur, privé des pouvoirs nécessaires, ne fesait que transmettre les propositions à sa république. Quoiqu'il ne tentât rien auprès du vice-roi pour s'opposer aux demandes des Médicis, ceux-ci voyaient s'élever contre eux, d'autres difficultés, car le vice-roi, avec une faible armée, voulait ménager ses forces, et Gurgens, afin d'empêcher les Vénitiens de recouvrer Brescia ou de faire de nouveaux progrès, désirait que les Espagnols passassent promptement en Lombardie. Peut-être si les Florentins, oubliant l'économie, ainsi que l'ordonnent les grands périls, avaient consenti à donner à César l'argent démandé, 40 mille ducats, et aidé le vice-roi de quelqu'autre argent, ils auraient détourné cette tempête; l'ennemi aurait traité plus volontiers avec la république qu'avec les Médicis, qui devaient vaincre avant de remplir leurs promesses (1).

Ici Soderini manqua complètement d'habileté; la démocratie n'en a guère: la république s'abandonne au sort, et l'armée espagnole se prépare à marcher contre Florence avec le cardinal de Médicis. Le cardinal s'était échappé des mains des Français, au moment où on lui faisait passer le Pô pour le mener en France; nommé dans cette expédition légat de la Toscane, il rassemble les soldats de l'Eglise et ceux des terres voisines et se fie à ses relations dans Florence avec les Rucellai, Paul Vettori, Bartolom-

(1) Guicciardini, lib. XI, cap. 2.

meo Valori, Anton-Francesco des Albizzi et toute l'école des jardins Rucellai (1)

Les affaires de la diète sont expédiées; le vice-roi, de retour du Bolonais, dirige aussitôt ses troupes contre Florence; il est joint aux frontières par le cardinal, qui avait fait venir deux canons de Bologne, sans pouvoir obtenir ni soldats ni artillerie du duc d'Urbin, malgré leur longue amitié et les ordres de Jules II. Les Florentins, mal informés de ce qu'on décidait à Mantoue, avaient trop peu de temps pour se préparer. Machiavel, par une de ces commissions où la magistrature de la guerre ordonnait aux sujets de l'Etat, aux condottieri, aux troupes, *d'obéir à Niccolo Machiavel, comme à elle-même, si elle était présente;* Machiavel, vers le 20 août 1512 (2), est envoyé à la hâte, avec deux commissaires, à Firenzuola et à Scarperia, pour solder l'infanterie de la vallée et de Marradi; faire un gros rassemblement de tout ce qu'on pourrait réunir d'hommes à pied et à cheval; lever, en outre, plus de mille hommes, et défendre avec eux, s'il était possible, Firenzuola et tout ce pays, par où arrivait le vice-roi. Machiavel était plein de génie et de zèle, mais les élémens lui manquaient.

Dès l'entrée du vice-roi dans le domaine, les Florentins lui envoient demander de s'expliquer, et lui rappellent leur conduite envers son roi. Le vice-roi répond qu'il est envoyé par tous les confédérés pour la sûreté de l'Italie, en péril tant que Soderini, partisan de la France, est gonfalonier. Il demande donc une forme de gouvernement qui ne soit pas suspecte aux confédérés, comme le serait toute forme qui ne rappelerait pas, dans leur patrie, le cardinal de Médicis et son frère Julien.

Florence épouvantée se croyait à la veille d'être attaquée aussi par les forces du pontife, et elle redoutait les partis et les passions qu'elle portait dans son sein. Elle avait peu de troupes de cavalerie, une infanterie formée tumultueusement ou tirée des ordonnances et qui n'avait jamais fait la guerre; point de bons capitaines,

(1) Nerli, lib. 5.

(2) Legazioni e commissioni di N. Machiavelli. Tomo X, p. 343.

et les condottieri les plus mauvais qu'on eut jamais soldés. La république pourtant rassemble à la hâte ses gens d'armes, paie des hommes d'infanterie, choisit les meilleures ordonnances, et concentre les forces dans Florence, sans cesser de chercher un accommodement.

Elle ordonne au cardinal de Volterra, qui était alors à Gradoli, dans l'Etat romain, de se rendre près du pape, et d'employer les offres, les prières et l'art pour l'apaiser. Jules II implacable, mais modéré dans son langage, prétendit que l'entreprise n'était pas sienne, mais que pour ne pas déplaire aux confédérés, il avait été contraint de consentir que le cardinal de Médicis conduisît l'artillerie de Bologne; s'il n'avait pu empêcher l'entreprise, il pourrait encore moins la suspendre.

Cependant le vice-roi, prompt dans ses mouvemens (car tous ces faits se terminèrent dans les dix derniers jours d'août), s'avançait sans s'être aperçu de la défense de Machiavel ; il arrive à Barberino, à quinze milles de Florence! Là, il répète ce qu'il avait déjà dit, et il livre ainsi la République à la plus vive agitation. Plusieurs citoyens se plaignent hautement qu'on expose Florence et le domaine à un grand péril, pour un seul homme, quand par la déposition de Soderini, on ne perdrait ni le conseil populaire, ni la liberté publique. Comment la ville pouvait-elle résister aux forces d'une telle ligue? Seule contre tous! Sans espoir d'être secourue des Français! Robert Acciaioli, ambassadeur en France, n'écrivait-il pas que le roi exhortait Florence à s'accorder avec la ligue? Pourquoi donc le gonfalonier, sans s'assurer par nulle habileté, s'obstinait-il seulement à garder son pouvoir (1)? D'autres citoyens, au contraire, s'écrient que c'est une folie de croire qu'une telle entreprise est dirigée seulement contre Soderini! Eloigner le gonfalonier du palais par les menaces et les armes, qu'est-ce donc que laisser le troupeau égaré sans pasteur? Rentrés à Florence au sein d'un tel tumulte, que veulent les Médicis, si non lever un étendard pour leurs partisans, impatiens d'effacer le nom,

(1) Nerli, lib. 5.

la mémoire et tous les vestiges du grand conseil ! Secondés dehors de l'armée espagnole. et dans la ville des séditieux, comment les Médicis, le jour même de leur retour, ne renverseraient-ils pas la liberté ? Doit-on craindre les périls au point d'oublier le salut public et l'horreur de la servitude ? Que les Florentins se rappellent avec quelle générosité ils ont jadis résisté au roi roi Charles VIII, suivi d'une puissante armée. N'est-il pas plus facile aujourd'hui de résister à une petite troupe privée d'argent, sans munition, sans artillerie, sans moyen de soutenir la guerre (1)?

Le gonfalonier, après avoir fait emprisonner vingt citoyens des partisans des Médicis, assemble le grand conseil pour avoir l'avis du peuple.

« Si je croyais que la demande du vice-roi ne concernât que moi, dit il, fidèle à mon intention d'être toujours prêt à exposer ma vie pour l'Etat, il me serait d'autant plus facile de renoncer à la magistrature donnée par vous, que durant tant d'années que je l'ai occupée, mon âme et mon corps se sont épuisés par les fatigues et les ennuis. Mais comme il s'agit ici d'autres intérêts que les miens, nous avons pensé, mes honorables compagnons et moi, qu'une affaire si grave et si universelle, ne devait pas se consulter avec le nombre ordinaire de citoyens, mais avec vous qui êtes le prince de cette ville. Loin de moi de vous exciter à un parti plutôt qu'à l'autre; que le jugement soit vôtre comme la décision ; votre choix sera accepté et loué par moi, qui vous offre ma magistrature et ma vie. Examinez la demande du vice roi, et que Dieu vous fasse la grâce de vous illuminer ! Si les Médicis rentraient ici en citoyens privés, leur rappel serait louable, mais prévenez le péril et ne comptez ni les dépenses, ni les difficultés pour conserser une liberté dont vous connaîtriez mieux le prix, mais sans fruit, si (j'ai horreur de le dire) vous en étiez privés. Qu'on se garde d'imaginer que le gouvernement des Médicis serait le même qu'il fut avant leur chûte, car la forme et le fond des choses sont changées. Elevés alors au milieu de nous presque comme de simples particuliers, forts des

(1) Guicciardini, lib. 11, cap. 2.

moyens de dominer selon leur rang, et jamais offensés de personne, ils s'appuyaient sur la bienveillance des citoyens, consultaient les principaux d'entre eux sur les intérêts publics et s'efforçaient, avec le manteau civil, de cacher plutôt que d'orner leur grandeur. Mais aujourd'hui, nourris dans les mœurs étrangères, peu familiarisés avec les choses civiles, pleins du souvenir de leur exil et de votre rigueur, certains que la ville abhorre la tyrannie, ils ne se fieraient à personne, s'arrogeraient à eux seuls toutes les affaires, s'appuyeraient seulement sur la force et les armes, et cette ville, en peu de temps, deviendrait semblable à Bologne, à Sienne et à Pérouse. Je le dis à ceux qui nous prédisent le gouvernement de Laurent de Médicis; ce gouvernement, bien qu'il eût de dures conditions et ne fût qu'une tyrannie modérée, serait un âge d'or en comparaison de ce qui nous menace. A vous maintenant à délibérer prudemment, et à moi, ou de renoncer avec une ame constante et joyeuse à cette magistrature, ou franchement, si vous en décidez autrement, de veiller à la défense de votre liberté (1). »

La décision du conseil n'était pas douteuse, on connaissait le penchant de la ville. Le gonfalonier fait diviser le conseil par gonfalons pour la plus grande liberté des avis. Les seize gonfalons déclarent qu'ils veulent donner leur sang, leur vie, leurs enfans et leurs biens pour maintenir la liberté et le gouvernement populaire (2). On consent donc à la rentrée des Médicis comme simples citoyens, et on refuse tout le reste. La république aussitôt envoie des troupes à Prato, à dix milles de Florence, terre qu'on pensait devoir être attaquée la première par le vice-roi.

Le vice-roi avait réuni son armée à Barberino, et conduit là son artillerie avec difficulté, à cause de l'Apennin et du manque d'argent, d'hommes et d'instrumens pour la conduire. Il s'avance à la porte de Prato au lever du jour, et fait attaquer la porte Mercatale qui, bien assurée au dedans, résiste. La république avait envoyé à Prato deux mille hommes d'infanterie, presque tous des ordon-

(1) Guicciardini, lib. 11, cap. 2.
(2) Nerli, lib. V.

nances; les autres soldats, tirés de vils métiers, avaient été rassemblés à la hâte; ils étaient sous les ordres de Luca Savello, vieux condottiere sans nul mérite, avec cent hommes d'armes, peu de munition, et dans un manque complet des autres choses nécessaires. Et voilà le malheur de Florence, vouloir défendre ses institutions au péril de sa vie, engager la guerre, et manquer entièrement de troupes pour la faire: faiblesse signalée tant de fois par Machiavel! L'ordonnance créée par lui s'était bien montrée à Pise, mais elle n'était pas exercée; celle qu'on envoyait à Prato, n'avait jamais fait la guerre et se trouvait trop mal associée.

Le vice-roi avait deux-cents hommes d'armes, cinq mille d'infanterie espagnole et les deux canons de Bologne; armée petite en nombre, mais grande en valeur, car l'infanterie était celle-là même qui avait fait une glorieuse retraite après la journée de Ravenne. Confiante dans sa vertu, elle méprisait profondément l'ennemi. Cependant le vice-roi, arrivé sans approvisionnement dans un pays dépourvu, car la récolte avait été conduite dans des pays fortifiés, le vice-roi, effrayé, consentait déjà à ce que les Médicis rentrassent comme citoyens privés, sans plus parler de la déposition du gonfalonier; il demandait pour se retirer, qu'on lui payât une somme qu'on croit n'avoir point passé trente mille ducats (1).

Nulle chose, dit ici Guicciardini, *ne vole plus que l'occasion, nulle n'est plus périlleuse que de juger des professions d'autrui, nulle plus nuisible qu'un soupçon immodéré.* Les principaux citoyens, accoutumés par l'exemple de leurs aïeux, à défendre souvent la liberté du fer avec de l'or, demandaient que les ambassadeurs nommés, partissent à l'instant, et fissent donner des vivres au vice-roi pourqu'il attendît en paix la fin des traités. Mais le gonfalonier, soit qu'il s'imaginât contre sa timidité naturelle, que les ennemis découragés devaient partir d'eux-mêmes, soit qu'il craignît le retour des Médicis, retarde artificieusement le départ des ambassadeurs. Ainsi le vice-roi, pressé par le manque de vivres, et incertain si les ambassadeurs viendraient, trans-

(1) Guicciardini, lib. 11, cap 2.

porte son campement, de la porte del Mercatale, à la porte del Serraglio, d'où on va vers le Mont, et commence à battre avec ses deux canons, le mur voisin; un des canons se rompt au premier coup; l'autre perd sa force, de façon que les coups arrivent lentement à la muraille et sans effet. Cependant, lorsqu'après plusieurs heures, on a fait une ouverture de plus de douze brassées, quelques fantassins espagnols montent par la brèche au haut du mur, où ils tuent deux des fantassins en garde; les Florentins, voyant ceux-ci tomber, reculent; déjà les Espagnols montent avec les échelles, et bien qu'au-dessus du mur, dans la ville, on eût placé un escadron d'infanterie avec de petits fusils et des piques, pour arrêter l'ennemi, cet escadron, à la vue des Espagnols sur la muraille, abandonne la défense et s'enfuie.

Les Espagnols, émerveillés de rencontrer tant de lâcheté dans des soldats et si peu de connaissance de la guerre, entrent de plusieurs côtés, et commencent à courir la ville, où, ne trouvant point de résistance, ils portent la terreur, le pillage, le meurtre, le sac; les soldats jettent leurs armes à terre et se rendent aux vainqueurs, dont l'avarice, la grossièreté et la cruauté, n'auraient rien épargné si le cardinal de Médicis n'eut mis des gardes à la grande Eglise, et préservé les femmes qui s'y étaient toutes réfugiées. Plus de deux mille hommes sont tués, non pas en combattant, car personne ne combat, mais en fuyant; tous les autres, ainsi que le commissaire florentin, sont faits prisonniers. Prato perdue, Pistoïa donne des vivres, à condition qu'on l'épargnera.

A la nouvelle du sac de Prato, Florence se trouble comme on peut penser; ses ambassadeurs, instruits à moitié chemin, rentrent. Le gonfalonier interdit se laisse guider par la volonté d'autrui et n'agit pas. Ses ennemis le blâment hardiment; la plus grande partie des citoyens effrayés du sort de Prato, reste en proie à qui voudra s'en emparer. Alors Paul Vettori, Antonfrancesco Albizzi, jeunes gens nobles et séditieux, qui avaient été quelque temps avant, s'entendre du côté de Sienne, avec le cardinal, pour le retour des Médicis, se joignent à Bar-

tolommeo Valori, jeune homme de leurs amis, et couvert de dettes comme eux; à Rucellai, Gino Capponi; et tous ensemble, audacieux et résolus, suivis de peu de compagnons, ils se rendent, le lendemain du sac de Prato, au palais public pour en arracher le gonfalonier. Le palais se trouvait sans défense, Soderini abandonnait tout et lui même au hasard. Les jeunes gens entrent dans sa chambre et le menacent de lui ôter la vie s'il ne quitte pas le palais, en lui jurant, s'il part, de le sauver. Il cède; la ville se soulève; ses ennemis convoquent les magistrats qui, selon les lois, avaient une pleine autorité sur le gonfalonier; on leur demande de priver légitimement Soderini de sa magistrature, en menaçant de lui ôter la vie. Les magistrats le dépouillent donc à regret pour le sauver; il est conduit à la maison de Paul Vettori, d'où, la nuit suivante, il est mené bien accompagné sur le territoire siennois; de là, comme s'il allait à Rome avec un sauf conduit du pape, il prend lentement le chemin d'Ancône, et passe par mer à Raguse, car le cardinal, son frère, l'avait fait avertir que le pape, ou par haine, ou par cupidité, violerait la foi jurée. Le même jour où Soderini est déposé, Julien de Médicis arrive à Florence, accompagné d'Antonfrancesco Albizzi, qui le reçoit dans sa maison cette nuit. Une grande partie du jour suivant, Julien est visité là, fort joyeusement, de toute la ville, surtout de quelquesuns de ces citoyens qui, à la tribune du grand conseil, peu de jours avant, avainet le plus vivement parlé contre les Médicis, ou avaient fait le plus d'offres à Soderini pour soutenir le gouvernement populaire.

Le jour suivant 1er septembre, une nouvelle seigneurie, déjà nommée sous Soderini, entre en fonction, sans gonfalonier, chargée de réformer l'État.

On envoie des ambassadeurs au vice-roi. Le jeune cardinal, ainsi que ses parents et ceux qui l'avaient suivi, se contente d'être rétabli dans sa patrie, comme simple citoyen, avec le pouvoir de racheter, dans un certain temps, ses biens aliénés par le fisc, en payant les améliorations à ceux qui les auraient faites. Les Florentins entrent dans la li-

gue, et s'obligent (suivant la promesse donnée par le cardinal de Médicis à Mantoue, pour prix de son retour), à payer au roi des Romains, selon les demandes de Gurgens, 40 mille ducats; au vice roi pour l'armée, quatre-vingts mille ducats (la moitié à présent, le reste dans deux mois), et au vice-roi lui-même 20 mille ducats. Le premier paiement reçu, ce général devait quitter immédiatement la république. Outre cela, les Florentins s'allient au roi d'Arragon, avec une obligation réciproque d'un certain nombre de gens d'arme à la défense des deux États; et l'obligation aussi pour les Florentins, de prendre à leur solde deux cents hommes d'arme du roi; c'était pour remplir la promesse, donnée par le cardinal de Médicis au marquis de la Pallude, de le faire capitaine général des troupes Florentines (1).

La nouvelle seigneurie sans gonfalonier, les citoyens et surtout les ennemis de Soderini se réunissent avec Julien de Médicis pour s'occuper d'une réforme du gouvernement. La seigneurie ordonne une *pratica* d'environ vingt citoyens pour en débattre. Julien modéré ressemblait plutôt à son aïeul Vieri de Médicis qu'au reste de sa race. L'intention générale était donc, excepté chez quelques jeunes gens de peu de considération, de conserver le gouvernement populaire.

Beaucoup d'opinions différentes pourtant se débattent dans la *pratica*. Quelques citoyens, sans considérer le retour des Médicis, auraient voulu réorganiser le gouvernement populaire, maintenir à tout prix le grand conseil, nommer un gonfalonier pour un ou deux ans, former un sénat choisi parmi les Quatre-Vingts, avec certains modes et avec balia. Ainsi opinait le parti des grands, opposé jusqu'ici à Soderini. Les jeunes amis des Médicis voulaient le parlement et un gouvernement comme celui de Pierre de Médicis. Après beaucoup de débats, Julien se range avec ceux qui voulaient le grand conseil, et ils arrêtent une loi, proposée au 7 septembre suivant, dans le grand conseil, et acceptée avec une grande faveur, tant la ville était abattue, et tant le peuple craignait le parlement. La

(1) Guicciardini, lib. XI, cap. 2.

loi décide que le gonfalonier ne sera plus perpétuel mais élu pour un an, sans pouvoir être réélu de cinq ans, avec quelques autres restrictions de son pouvoir; elle adjoint pour la vie, au conseil des Quatre-Vingts, tous les citoyens revêtus jusqu'ici des premiers honneurs: les gonfaloniers, les dix, les ambassadeurs et commissaires de guerre. On fait un supplément de cinquante membres pour les familles qui n'auraient pas eu de tels employés, en réservant sur ces cinquante le nombre voulu pour les arts mineurs (1); et on en ajoute enfin onze encore pour pouvoir introduire Julien et quelques-uns de ses amis, qui n'avaient pas l'âge de quarante ans exigé pour ce conseil, ni les autres qualités requises. Le conseil des Quatre-Vingts est chargé de l'élection de la seigneurie, des dix de la guerre, et des huit de garde, qui s'était faite jusqu'ici par le grand conseil, avec le même mode et la distinction des arts majeurs et mineurs. Enfin les votes d'argent qui, jusqu'ici, demandaient les deux tiers des voix dans les deux conseils, ne doivent plus exiger que la moitié des fèves dans le grand conseil. C'était augmenter, par différens moyens, le pouvoir des Quatre-Vingts (2).

La loi est emportée dans le grand conseil, et le même jour, est élu le gonfalonier annuel par soixante électeurs, tirés de la bourse générale. A la première élection, aucun ne réussit, mais, à la seconde fois, Jean-Baptiste Ridolfi est élu, citoyen noble, un des premiers du parti de Savonarola, après la mort de Valori, d'une grande maison, avec une grande parenté, d'un caractère prudent, car le peuple, dans les temps de trouble, dit Guicciardini, ne cherche pas tant ceux qui lui sont le plus chers par leur position plébéienne que ceux dont le mérite et la grande autorité près du peuple et surtout près de la noblesse, peuvent raffermir l'Etat tremblant.

Voici un changement très beau: les Florentins renforcent le conseil des Quatre-Vingts, ils y admettent pour la vie tous les hommes d'état, déjà expérimentés par des services publics. C'est une aristocratie élective, la seule

(1) Nerli, lib. VI.
(2) Nerli, lib. VI.

qui convienne à côté de la démocratie, la seule qui convint à Florence, la seule qui puisse honorer la nature et les siècles éclairés. Et c'est cette réforme là qu'on doit reprocher peut-être à Soderini de n'avoir pas tentée. Eh! pourquoi l'opposition ne s'était-elle pas bornée à demander sans cesse cette réforme sans se séparer du gonfalonier? En se joignant aux Médicis, l'opposition ruina sa cause, et la réforme, qu'on obtient aujourd'hui, ne dura qu'un jour; les Médicis ne pouvaient pas la supporter.

Sans hésiter pour la détruire, sans recourir aux longues intrigues de ses aïeux, fort de la présence de l'armée espagnole, excité même par ses amis, déjà le cardinal s'efforce de persuader au vice-roi, resté à Prato avec lui, que le nom espagnol ne pouvait qu'être odieux aux Florentins, et que si l'armée s'éloigne, ils rappelleront le gonfalonier. Le vice-roi, payé avec difficulté et ainsi, peu confiant dans le gouvernement de la liberté, consent au désir du cardinal. Celui-ci part aussitôt pour Florence; il arrive à ses maisons, suivi de beaucoup de condottieri et de soldats italiens. Le jour suivant, au moment qu'un conseil, où assistait Julien de Médecis, était assemblé au palais les soldats assaillent tout à coup la porte, montent l'escalier, et occupent le palais en volant l'argenterie de la seigneurie.

Le gonfalonier et les seigneurs, contraints de céder aux armes, convoquent, sur la proposition de Julien de Médicis, le peuple en parlement sur la place du palais, au son de la grosse cloche. Certes, les Médicis sont le mieux faits dans l'histoire, pour montrer la chimère des doctrines sur la souveraineté du peuple et le contrat social, doctrines funestes à la liberté, puisque la liberté n'est forte que par des combinaisons savantes et au-dessus du peuple. Savonarola avait fait graver jadis, dans la salle du grand conseil, des vers de lui adressés au peuple en l'honneur de la liberté, qui finissaient ainsi :

E sappi, che chi vuol far parlamento
Vuol torti delle mani il reggimento.

Le parlement, entouré de soldats et de jeunes nobles

armés pour les Médicis, consent à une balia de 50 citoyens. Ridolfi et les seigneurs y sont adjoints, et cette balia ayant le pouvoir d'augmenter son nombre, le porte à soixante-six. Ainsi le gouvernement reprend la forme qu'il avait sous Pierre de Médicis, et les Médicis resaisissent leur grandeur passée, mais avec une autorité plus arbitraire.

Le peuple disait que ces malheurs avaient été prédits : la foudre était tombée sur la porte qui va à Prato, et avait enlevé d'un antique bouclier de marbre, les lys d'or de la France ; lancée dans le palais public et jusque dans la chambre du gonfalonier, la foudre était allée frapper un grand vase d'argent dans lequel on recueillait les partis de la première magistrature ; la foudre enfin avait arraché une pierre qui soutenait le palais public (1).

(1) Guicciardini, lib. XI, cap. 2.

LIVRE QUATRIÈME.

Domination rétablie des Médicis. — Pontificat des deux Médicis, Léon X et Clément VII. — Balia ou dictature perpétuelle à Florence. — Conjurations, agitations. — Époque de Machiavel.

CHAPITRE I.

GOUVERNEMENT DES MÉDICIS OU PLUTOT DE LÉON X. — CONJURATION OU EST COMPROMIS MACHIAVEL. — LETTRE DE FRANÇOIS VETTORI.

Ce livre sera plutôt un court et rapide aperçu des affaires d'Italie que l'histoire de Florence. La république n'apparaît que mêlée aux événemens généraux et pour solder les guerres ou les folies des papes. Les luttes civiles sont éteintes, les citoyens muets, la liberté perdue. Nous suivrons rapidement les événemens qui l'oppriment pour arriver à ceux qui la réveillent.

Dès que les Médicis ont rétabli leur gouvernement (1512), ils font casser les Huit de la garde pour en nommer huit autres qui exilent Pierre Soderini, son frère et ses neveux. Machiavel avait été privé de sa charge de secrétaire des Dix. Les Médicis ordonnent un scrutin général; le dernier s'était fait sous Laurent-le-Magnifique, et en attendant que le scrutin soit achevé, ils adjoignent à la balia deux cents citoyens, entre lesquels la balia devait choisir les magistrats. Enfin, la balia nomme vingt accoppiatori, comme par le passé, pour faire le choix de la seigneurie et des colléges.

Julien, âgé de trente-cinq ans, prend le gouvernement avec le conseil du cardinal, son frère, de Jules, son cousin, et de son jeune neveu Laurent, âgé de vingt ans, fils de Pierre de Médicis. Jean-Baptiste Ridolfi donne sa démis-

sion, et une nouvelle seigneurie avec un gonfalonier entre pour deux mois.

Le gouvernement avait surtout cherché, dans la composition de la balia et des deux cents, à éviter le parti de Savonarola. Jacques Salviati conseillait au contraire d'employer les amis du peuple et les hommes du dernier gouvernement, pour augmenter la force et les partisans des Médicis. Il soutint toujours cette opinion dans les conseils et partout, car il voulait un gouvernement modéré, né du mélange des partis. Aussi les hommes ardens et ambitieux s'efforcent de l'éloigner, et il est envoyé ambassadeur à Jules II avec Matteo Strozzi, son ami.

Les divisions des citoyens étaient telles que les élections ne se faisaient pas. On est obligé d'ajouter encore deux cents citoyens aux deux cents adjoints à la balia. Jacques Salviati disait à Nerli, que le parti des Médicis lui-même mettait des fèves blanches pour rendre les élections plus difficiles et la ville respectée ; aux scrutins des arts et des marchands, les partisans des Médicis n'obtiennent nulle majorité ; le gouvernement ordonne enfin, dans les petites élections et même aux accopiatori, d'embourser ceux qui n'auraient pas vaincu, et ainsi toute élection est viciée et détruite (1).

La diète de Mantoue avait rétabli la paix ; mais Louis XII, délivré de la guerre d'Angleterre, projète de recouvrer le Milanais (1513), où il ne gardait plus que les châteaux de Milan et de Crémone. Il pense d'abord, pour conserver le repos, à un mariage de sa fille dans la maison ennemie, avec Milan perdue en dot! Qu'importait cette dot à la France? Louis XII fut bon roi à l'intérieur du royaume, mais les affaires d'Italie ne font certes pas voir sa capacité.

Tandis que ce roi méditait ainsi des conquêtes ou des dots, Jules II tombait malade, et tant d'ardeur et d'emportement allait partir pour l'autre vie, comme disent les Italiens ; car, comment croire qu'un tel feu pouvait s'éteindre ?

(1) Nerli, lib. VI.

Dans le temps de sa maladie et de sa mort, les Médicis découvrent à Florence une conspiration, dont les chefs principaux étaient Augustin Capponi et Pietro Paolo Boscoli; et le but, le meurtre de Julien, de Laurent et du cardinal de Médicis, quand celui-ci irait à Rome par la route de Sienne, pour l'élection du nouveau pape. Effort digne des Pazzi, moins éclatant et non moins malheureux. Cette conjuration a été rendue fameuse, seulement par la torture de Machiavel, l'un des conjurés. Le projet est découvert au moment du départ du cardinal. Capponi et Boscoli sont aussitôt arrêtés avec beaucoup d'autres de leurs complices. Les noms de ceux-ci étaient inscrits sur une liste, perdue par Capponi ou confiée à un Siennois, qui la porta aux Médicis. Cependant on s'aperçoit que les citoyens inscrits sur la liste, n'avaient pas connaissance de la conjuration; on découvre enfin tout l'ordre du complot, on apprend que l'archevêque des Pazzi en avait eu connaissance. Niccolo Valori se trouve très compromis. Mais le cardinal, durant la vacance du Saint-Siége et au moment de l'élection du pape, veut éviter toute apparence de cruauté et empêcher que l'affaire soit conduite avec la rigueur et le mode ordinaire. Ainsi, Capponi et Boscoli seulement, pour lesquels il n'y avait pas d'excuse, sont décapités; Niccolo Valori et Jean Folchi sont confinés au fond de la tour de Volterra ; Niccolo Machiavel est gardé dans les prisons de Florence. Le reste des conjurés, un Orlandini, un Strozzi, un Adimari et les autres inscrits sur la liste, sont absous; et, pour d'autres recherches, on attend le retour du cardinal. Mais le cardinal Jean devenait Léon X, à 37 ans, et au jour de son couronnement, jour digne du fils du Magnifique, jour le plus superbe et le plus brillant qu'on eût vu, dit l'historien, depuis l'inondation des barbares (1), Léon X oublie les vengeances pour assurer par d'autres moyens, la gloire de sa maison portée ici jusqu'au trône de Dieu.

Son élection, pure de simonie et de tache (2), faite, après sept jours, par vingt-quatre votes et par l'accord des jeunes

(1) Guicciardini, lib. XI. cap. 4.

(2) Idem.

cardinaux, pour créer un pontife entre eux, remplit de joie la chrétienté; Léon X était fils de Laurent-le-Magnifique; sa réputation de générosité et de bonté remplissait l'Italie; on le croyait chaste et de mœurs parfaites; on espérait justement, qu'à l'exemple de son père, il aimerait les lettres et les génies illustres; et déjà, en montant sur le trône sacré, il choisit pour ses secrétaires, deux des premiers savans de ce temps, Bembo et Sadoleto, qui apportèrent dans les affaires ecclésiastiques la latinité de Cicéron.

Cette élection est célébrée à Florence par les fêtes habituelles aux Médicis, où assiste le poète Arioste. Cependant Julien et Laurent tiennent leur palais fermé, dans la crainte de le voir pillé par le peuple, comme il arrive à Rome du palais du pape, et ils jettent à la plèbe, par les fenêtres, des vêtemens et de l'or (1). Léon X devenait roi de Florence, et quoiqu'on eût mille preuves de sa modération et de son habileté, Florence perdait l'indépendance et se trouvait province romaine; elle allait désormais suivre la politique du pape, solder ses armées, seconder ses projets, et bien que la gloire qui devait suivre tous les travaux, tous les pas de Léon X, dût illustrer la république, elle n'en perdait pas moins son existence propre et cette force qui avait jadis formé les Médicis, et qui leur donnait jusqu'à la tiare. Les citoyens éclairés le prévirent, mais le noble peuple de Florence ne sentit que l'importance d'un si haut rang, donné, pour la première fois, à un citoyen florentin. On se réjouit comme d'un honneur national; tant d'élévation séduisit toutes les imaginations, et Léon X montra qu'il sympathisait bien avec sa ville, en pardonnant à tous les conjurés. Il fait aussitôt sortir de la tour de Volterra, Niccolo Valori et Jean Folchi; il ouvre la prison de Niccolo Machiavel et de tous les autres; on oublie cette conspiration, et s'il eût été possible, dit Nerli, de rendre la vie à Capponi et à Boscoli on la leur aurait rendue (2). Un pape et un Léon X ne pouvaient commencer son règne d'une manière plus grande et plus

(1) *Cambi*, 1513.
(2) *Nerli, lib.* VI.

aimable, à moins de rendre la liberté à Florence · mais qui aurait eu cette idée alors ? On rappelle de l'exil Pierre Soderini, le gonfalonier et tous les Soderini, pour prix de la voix du cardinal de Volterra.

Machiavel, sorti de prison, désirait déjà d'être employé par les Médicis, contre lesquels il avait conspiré ; supposant que, dans leur fortune, ils oubliaient leur ressentiment; il écrit ainsi à François Vettori, ambassadeur à Rome, son ami, le 13 mars, deux jours après la nomination du pape.

« Comme vous l'aurez appris de Paul Vettori, je suis sorti de prison à la satisfaction universelle de cette ville, quoique je n'espérasse ma délivrance que de vous et de Paolo, dont je vous remercie. Je ne vous ferai pas la longue histoire de ma disgrâce, mais je vous dirai seulement que le sort a arrangé toute chose pour me faire cette injure, qui, par la grâce de Dieu, est passée. J'espère de ne plus m'y trouver, tant parce que je serai plus prudent, que parce que les temps seront plus libéraux et pas si soupçonneux.

» Vous savez dans quelle position se trouve notre messer Toto; je le recommande à vous et à Paul; il désire seulement, et moi aussi surtout, d'être placé entre les familiers du pape, d'être inscrit sur son rôle et d'avoir la patente, ce dont nous vous prions.

» Tenez-moi dans la mémoire de notre seigneur, et qu'il commence, s'il est possible, à m'employer, ou lui ou les siens, à quelque chose; car je croirais faire honneur à vous et bien à moi.»

Votre,

NICCOLO MACHIAVELLI.

In Firenze, 13 mars 1512 (1).

François Vettori répond aussitôt cette belle lettre, que nous rapporterons ici, pour montrer comment ces illustres citoyens sentaient le patriotisme et l'amitié. Elle est écrite

(1) C'est Mars 1513, mais les Florentins ne commençaient l'année que le 25 mars.

le 15 mars, cinq jours après la nomination du pape, c'est-à-dire environ huit mois après le sac de Prato, la chûte de Soderini, la destruction du grand conseil et la perte de la liberté; la voici :

«Depuis huit mois jusqu'ici, j'ai éprouvé les plus grandes douleurs que j'aie jamais eues dans ma vie, et d'autres encore que celles que vous savez; cependant je n'en ai pas senti une plus grande, qu'en apprenant que vous étiez pris, car j'ai jugé tout de suite, qu'à moins d'un cas extraordinaire, il y aurait la torture, ce qui est arrivé. Je m'afflige de n'avoir pas pu vous aider, comme méritait la confiance que vous aviez en moi, et j'ai éprouvé un grand déplaisir quand on m'a envoyé l'estafette et que je n'ai pu vous être utile en rien. J'ai essayé de l'être, dès que le pape a été créé, et je ne lui ai demandé d'autre grâce que votre liberté, que j'ai grande joie d'apprendre que vous avez eue avant. A présent, mon cher compère, ce que j'ai à vous dire par cette lettre, c'est que vous souteniez avec du cœur cette persécution, comme vous avez fait d'autres qui vous ont été faites; espérez que quand les choses seront arrangées, et que la fortune de ceux-ci sera supérieure à tout discours et à toute fantaisie, vous n'aurez pas à rester toujours par terre, et que vous êtes libre de tout exil. Si je reste ici, ce que je ne sais pas, je veux que vous veniez pour vous divertir, tout le temps qu'il vous plaira. Je vous écrirai (quand j'aurai l'âme reposée), si j'y dois rester, ce dont je doute, parce que je crois que des hommes d'une autre qualité que moi y viendront demeurer, et j'aurai patience.

Valete,

FRANCESCO VETTORI, orateur à Rome.

15 mars 1812.

Voici pour finir, l'aimable réponse de Machiavel :

«Votre lettre, si douce, m'a fait oublier tous mes chagrins passés, et bien que je fusse plus que certain de votre amour pour moi, cette lettre m'a été très-chère. Je vous

remercie autant que je peux, et je prie Dieu qu'il me donne la faculté de vous montrer ma reconnaissance par mon utilité, car je peux dire que tout ce qui me reste de vie, je le dois au magnifique Julien (de Médicis) et à votre Paul (Vettori). Et quant à tourner le visage à la fortune, je veux que vous ayez, de mes affaires, ce plaisir, que je les ai supportées si franchement, que moi-même je m'en veux du bien, et qu'il me semble valoir plus que je ne croyais; et s'il platt à mes mattres de ne pas me laisser par terre, cela me sera cher, et je crois que je me conduirai de manière qu'ils auront encore l'occasion de s'en trouver bien. Si cela ne leur platt pas, je vivrai comme je suis venu au monde : je naquis pauvre, et j'appris d'abord plus à souffrir qu'à jouir ; si vous restez là-bas, j'irai passer le temps avec vous, comme vous me le conseillez. Et pour n'être pas plus long, je me recommande à vous et à Paul, auquel je n'écris pas, pour n'avoir rien autre à lui dire.... Toute la compagnie se recommande à vous, en commençant par Thomas del Bene et allant jusqu'à notre Donato; et chaque jour nous avons à la maison quelque jeune fille pour reprendre des forces ; et néanmoins hier, nous avons été voir défiler la procession dans la maison de Sandra di Pero, et ainsi nous allons, passant le temps, durant cette félicité universelle, jouissant de ce reste de vie qui me semble un songe.

Valete,

NICCOLO MACHIAVELLI.

In Fizenze, 18 mars 1812.

CHAPITRE II.

CONDUITE DE JULIEN, LAURENT ET JULES DE MÉDICIS.

Dans sa nouvelle prospérité, la famille des Médicis se rassemble, Julien; Laurent et Jules se rendent près du pape, pour disculer de leur avenir; il est décidé que Julien res-

tera à Rome avec le titre de gonfalonier et de capitaine de la sainte Église ; Laurent prend le gouvernement de la république, et Jules est fait archevêque de Florence avec l'espoir d'être cardinal aux premières promotions.

Laurent revient en Toscane (août 1513), avec Jacques Salviati, qui était au fond du cœur peu content du pape pour n'avoir pu obtenir la promesse que son fils serait cardinal ; mais Léon X craignait la puissance de ses beaux-frères Salviati et Ridolfi, et il fit attendre quelques années le chapeau aux fils de ses sœurs. Laurent s'unit aux premiers citoyens pour achever de rétablir l'État comme du temps de Pierre de Médicis, ainsi qu'il avait été décidé à Rome par le pape. Machiavel, dans ses lettres à François Vettori, loue la conduite de Laurent. « Il semble, dit-il, qu'on retrouve en lui les manières de son aïeul, car sa magnificence est prompte aux affaires, aimable dans les audiences, tardive et grave dans les réponses. Sa conversation est telle qu'on n'y voit ni superbe, ni familiarité ; avec les jeunes gens, ses égaux, il se tient de façon qu'il ne les éloigne pas, mais ne les encourage dans aucune insolence de leur âge ; il se fait enfin aimer et vénérer plutôt que craindre, ce qui est d'autant plus louable que c'est difficile. L'ordre de sa maison, quoique magnifique et libéral, ne s'éloigne pas de la vie civile. » Machiavel recommande à Vettori de donner ces détails au pape, et sans doute il voulait flatter Léon X ; le jeune Médicis ne ressembla pas longtemps à ce portrait.

Laurent et ses amis pressent le scrutin général qui, par l'absence de beaucoup de citoyens, alors à Rome, était resté en arrière; ils organisent le conseil des Soixante-Dix, à vie, comme il était sous Laurent-le-Magnifique, en donnant aux arts mineurs la cinquième partie, c'est-à-dire trois par quartier, quoique l'usage fût de donner le quart (1); ils rétablissent aussi le conseil des Cent. Les Cent devaient se tirer de six mois en six mois, selon les vieilles coutumes, les anciens gonfaloniers étaient admis entr'eux ; tous devaient délibérer les impôts, les lois et toutes les affaires importantes, après qu'elles avaient été approuvées dans le conseil des

(3) Cambi, année 1513.

Soixante-Dix. Voilà donc comme étaient remplacés le grand conseil, et le conseil des Quatre-Vingts ! par des conseils tout à fait dans la dépendance des Médicis, et peu nombreux pour une ville qui avait voulu quinze cents membres au moins dans son assemblée ! Afin de garder l'apparence de la liberté perdue, on ordonna de temps en temps les anciens conseils du peuple et de la commune, dans lesquels on n'examinait que les pétitions privées et approuvées déjà dans le conseil des Soixante-Dix ; on maintint la balia qui devait durer tout le temps de la domination des Médicis. Au lieu des Dix de la guerre, on établit enfin les huit de *pratica*. Les Soixante-Dix, d'abord nommés pour un temps, restèrent ; on voit parmi eux : Pandolfo Corbinelli, alors gonfalonier, Jean Batiste Ridolfi, François Vettori, Piétro Vettori, Piétro Guicciardini, Jacques Salviati, Bernard Rucellai, Laurent de Médicis, et les Strozzi, Capponi, etc. C'était l'aristocratie de Florence, mais sans vie, sans liberté ; car Soderini lui avait été plus favorable que ces temps-ci. Au mois de décembre (1513), enfin tout se retrouve comme sous Pierre, avant 1494 ; les Médicis achèvent le changement en rétablissant les brillans divertissements du carnaval, proscrits par Savonarola ; on ôte de partout les armes de la commune pour y mettre celles du pape. Ce prince venait de faire restituer aux Florentins, par les Lucquois, Pietra Santa et Mutrone.

Louis XII, pour réaliser ses projets, s'était allié avec les Vénitiens. Les affaires générales dominant alors les affaires de Florence et de Rome, nous obligent sans cesse à y revenir. Nous voyons toujours de mêmes événemens et une politique si légère, qu'on n'y prend nul plaisir. Les Français semblent n'aimer qu'à conquérir, sans soin de leurs conquêtes ; les alliances ne font que changer. L'historien se plaisait à raconter l'administration de Soderini malgré sa fin déplorable, l'élection de Ridolfi et la belle, mais passagère, réforme d'alors ; les efforts du grand conseil et d'un peuple qui arrive à la science politique ; mais ces expéditions en Italie, la conduite de Louis XII, celle de Jules II, ces mêmes faits répétés sans leçon pour personne, sont insipides.

Léon X voulait suivre la politique de Jules II, c'est-à-dire la dernière, qui était de s'opposer à ce que les Français eussent un État en Italie. Excité contre la France, depuis l'entrée de Charles VIII à Florence, par un ressentiment de famille, il dissimulait avec habileté pour se préparer, et d'ailleurs c'était un homme qui faisait tout avec mesure et avec ruse.

Louis XII recouvre un moment le duché de Milan, tandis que le pape continuait de solder les Suisses et d'agir contre lui (1513), mais le roi perd aussitôt ce duché, tué à la bataille de Novarre, gagnée par les Suisses. La guerre continuait entre l'empereur Maximilien et les Vénitiens. Léon X, par son habileté auprès de Louis XII, et par sa douceur, termine les divisions de l'Église, nées du concile de Pise.

Opposé à l'arrivé des Français à Milan, il excite par un excès de ruse Louis XII à venir en Italie, afin de gagner son amitié, et sachant bien que le roi ne viendrait pas. Ce pape ambitieux et adroit voulait faire un État à Julien, son frère, puisqu'il avait laissé Florence à son neveu.

Quelques citoyens se rangeaient autour de Laurent et conservaient un grand crédit dans les affaires. C'était Piero Alamanni, Lorenzo Morelli, Pandolfo Corbinelli, Jacques Salviati, Piero Ridolfi, Lanfredino Lanfredini; et bien que Filippo Strozzi, beau-frère de Laurent, à cause de son jeune âge, parût peu dans la magistrature, il était dans tous les secrets du gouvernement, fort lié avec François Vettori. Laurent les consultait tous deux; tous deux pensaient comme Salviati, qu'il fallait appeler au pouvoir les citoyens qui avaient eu de la réputation sous le gouvernement populaire, et ainsi, pour contracter des parentés, distribuer les impôts et élire les magistrats, on voyait favoriser Niccolo Capponi, Matteo Strozzi, et beaucoup d'autres parents et amis de Filippo, d'où s'augmentaient les divisions. Quoique Jacques Salviati, par la mort de Jean-Baptiste Ridolfi et de Piero Guicciardini, se fût trouvé assez isolé dans son opinion, cependant, appuyé par Filippo Strozzi, auquel il était opposé dans toute autre chose, il y restait ferme. Ainsi donc dans les assemblées (pratiche) où se traitait la distribution des magistratures, les citoyens, tous divisés

entre eux, causaient sans cesse à Médicis de nouvelles difficultés (1).

Julien de Médicis regrettait d'avoir abandonné le gouvernement de Florence, et Laurent ambitionnait des titres qu'il n'avait pas. Une nouvelle guerre satisfit l'ambition de celui-ci : François Ier, roi de 21 ans, plein d'ardeur, venait de succéder à Louis XII (1515). Le pape, toujours habile, le ménagea d'abord; mais il se lia bientôt secrètement avec l'empereur Maximilien, le roi d'Arragon, le duc de Milan et les Suisses, pour défendre Milan contre les Français. Laurent, qui était allé à Rome exprimer au pape son ambition, revient à Florence (mai 1515), résolu de se faire capitaine-général des Florentins : il prend ce commandement des mains du gonfalonier, en présence de la seigneurie, des magistrats et d'une grande partie du peuple, réuni sur la place, et il reçoit l'enseigne publique, destinée aux capitaines-généraux. Le peuple célèbre cet événement par sa joie banale, et dès-lors Médicis s'éloigne des antiques coutumes de sa maison et des manières civiles, dans ses vêtemens, sa conversation et ses relations publiques avec les citoyens.

Léon X avait nommé Julien de Médicis capitaine de l'Église, mais Julien était malade; Laurent, capitaine-général des Florentins, conduit l'armée en Lombardie. Là, ce prince commence quelques négociations avec François Ier, comme à l'insu du Pape, mais sans doute par son ordre.

Nous voyons dans la correspondance de Machiavel que Léon X, au mois de décembre de l'année précédente, en 1514, avait fait demander à Machiavel, par François Vettori, son avis sur une alliance avec *l'Espagne, l'empereur et les Suisses*, ou avec *la France, l'Angleterre et Venise*. Dans une lettre où les deux alliances sont savamment examinées, Machiavel conseilla l'alliance avec la France, par ces raisons que le Pape, en se joignant à elle, lui rendrait la victoire plus facile qu'il ne pouvait la rendre aux autres, que la France victorieuse était une amie moins dangereuse que l'alliance opposée, et que le pire de tous les partis était

(1) Nerli.

de rester neutre. Le pape ne suivit pas d'abord l'avis, mais les succès des Français l'y ramenèrent. Le jeune roi gagne sur les Suisses, la bataille de Marignan ou des Géants, avec l'aide d'Alviano qui lui amène les Vénitiens. Déjà le roi vainqueur songeait à Naples et allait chasser les Médicis de Florence, quand Léon X cède à la nécessité et traite avec lui pour l'Église et les Florentins. Il lui envoie Laurent, que le roi reçoit très-bien, d'autant que Laurent, dans sa manière de s'armer et dans tout, se montrait de la faction guelfe et française (1).

Bientôt le pape passe par Florence pour se rendre à Bologne, où il allait rencontrer François Ier. C'était la première fois qu'il voyait sa ville natale depuis qu'il était pape. Il est reçu par des fêtes élégantes : les premiers artistes avaient travaillé pour décorer son passage : arcs de triomphe imités des Romains, statues, bustes, façade improvisée au Dôme sur les dessins de Jacques Sansovino, ornée par Andrea del Sarto. Le pape regardait partout, charmé, flatté, attendri, avec sa manière gracieuse et sa bonté parfaite. Il y a ensuite à Saint-Laurent visiter avec des larmes, le tombeau de son père, auquel il devait sa grande fortune, son goût du beau, et ses talens. A Bologne, il résiste à François Ier, lui oppose son alliance avec Ferdinand ; mais par sa grâce, son habileté, son facile empire sur les hommes, il séduit un roi jeune, brillant et sans expérience, et il obtient l'abolition de la pragmatique sanction, qui assurait en quelque sorte l'indépendance du clergé français.

Laurent pressait le pape de lui conquérir le comté d'Urbin ; Léon X, en rendant Parme et Plaisance à François Ier, avait compté sur l'appui du roi pour cette entreprise. Julien, ami du comte d'Urbin, auprès duquel il avait vécu durant son exil, s'opposait au dessein de Laurent; mais Julien meurt peu de jours après que le pape, à son retour de Bologne, eut quitté Florence (mars 1516). Ainsi l'entreprise est résolue.

Le duc de Milan, Maximilien le Maure, fils de Louis le Maure, est envoyé en France. François Ier traite avec les

(1) Guicciardini. lib. XII, chap. XV.

Suisses, qui étaient toujours d'accord aussi avec la ligue. La mort du roi Ferdinand l'excite à la conquête de Naples Une tentative de l'empereur Maximilien lui rend le pape suspect. Léon X, forcé par la nécessité, louvoie habilement.

Les forces balancées rétablissent la paix. Léon X, possédé de la fureur papale de doter ses parens, dépouille François-Marie de la Rovère, doté par un autre pape du duché d'Urbin, sous prétexte que la Rovère n'avait pas bien servi l'Église, et il donne le duché à Laurent, héritier incapable de tous les Médicis. Laurent court s'emparer du duché d'Urbin par les armes. La paix de François Ier avec Charles V, roi plus jeune encore que lui, et avec l'empereur Maximilien, semblait devoir pacifier l'Italie, mais François-Marie de la Rovère solde les troupes devenues libres, et combat Laurent de Médicis pour ravoir son duché. Le pape (1517) envoie des troupes en Romagne avec les ordonnances florentines. Il craignait que François Ier ne fût d'accord avec le duc d'Urbin, pape difficile à tromper et que la possession de Florence rendait plus fort. Le roi, au contraire s'allie avec le pape et Florence contre la Rovère. C'est là que Jean de Médicis, un héros de la branche cadette des Médicis, fils d'une héroïne, Catherine Sforze, fit ses premières armes ; il forma une troupe d'aventure qu'il rendit bientôt la plus hardie et la plus brillante, au milieu des diverses et excellentes troupes étrangères.

La guerre (où Laurent fut dangereusement blessé à la tête) finit après huit mois. La Rovère fut vaincu. On dépensa 800,000 ducats dont Florence paya la plus grande partie, guerre mal conduite, avec des troupes détestables. lâches et indisciplinées (1).

(1) Guicciardini, lib. XIII, cap. III.

CHAPITRE III.

LÉON X LIE FLORENCE ET ROME. — MAGNIFICENCE DU PONTIFE. — POÈTES, SAVANTS, ARTISTES FLORENTINS ET ITALIENS APPELÉS A ROME.

Léon X lia tout-à-fait les affaires de la république et celles de Rome. Occupé sur le trône pontifical de Florence et de sa famille, il fit la longue guerre d'Urbin pour Laurent. Une partie de l'éclat de son règne lui vint de sa ville natale, d'où il tira son bon goût et ses artistes ; et si la république se trouva asservie à Rome, le Vatican porta les caractères du génie, des talens et des travaux toscans.

Aussi le pontife florentin est moins célèbre comme chef de l'Église que comme un souverain aimable, habile et magnifique, élève de Politien, savant dans les belles-lettres et la musique. Le monde entier a loué le charme de son caractère, sa grâce, sa douceur et la facilité avec laquelle il menait les grandes affaires. Son cousin, le cardinal Jules de Médicis (fils naturel de Julien, assassiné par les Pazzi), le seconda avec succès et lui rendit de grands services, car lorsque Léon X, effrayé de l'arrivée de François Ier, avant la bataille de Marignan, voulut remettre les Bentivogli à Bologne et rendre au duc de Ferrare Modène et Reggio, pour désarmer le roi de France, le cardinal Jules, légat à Bologne, d'où il dirigeait les affaires de Rome et de Florence, fit tant par ses représentations, son indignation et ses prières, par le souvenir de la gloire de Jules II, qui avait conquis Bologne, qu'il rendit le courage et la dignité au pape (1).

La magnificence même et les prodigalités de Léon X, qui vendit les indulgences pour s'enrichir, hâtèrent la

(1) Guicciardini, lib. XII, cap. IV.

réformation, à laquelle le pape, ami d'Érasme, ce précurseur de Luther, n'attacha pas l'importance qu'elle méritait : il semble que ne croyant rien de la religion dont il était pontife, il ait dédaigné de s'abaisser à des mensonges et des rigueurs que repoussaient à la fois ses lumières et son humanité. Dès qu'il était question de Martin Luther, Léon X confiait au clergé le soin de la lutte, et il n'était pontife que pour recevoir le prix des indulgences et en payer Raphaël et Michel-Ange. Il faut voir en lui Laurent le Magnifique régnant à Rome, et l'éclat des Médicis et de leur Florence sur le trône pontifical.

Cette même année où nous sommes parvenus, une conjuration des cardinaux, contre les jours de Léon X, ne fit qu'augmenter son pouvoir (1517) : le cardinal Alfonse Petrucci conspira contre la vie du pape pour des ressentimens personnels, et entraîna plusieurs cardinaux dans sa conspiration, ce Jérôme Riario, cardinal St-George, si jeune lors de la conjuration des Pazzi ; Loderini, cardinal de Volterra. Le pape ému et indigné, après quelque hésitation, prend tout-à-coup, au sortir de la messe, le parti de la rigueur : Petrucci est étranglé en prison, deux autres cardinaux périssent après d'horribles tourmens, un autre disparaît, un autre est empoisonné, Riario et Lodenini achètent la vie par des sommes immenses, et le second se retire à Fondi jusqu'à la mort du pape. Bientôt le pape, avec beaucoup d'éclat, nomme trente et un cardinaux, hommes de talent ou illustres dans les différentes parties de l'Europe, au nombre desquels furent ses deux neveux florentins, Salviati et Ridolfi. Ces voix, en si grand nombre, le rendirent maître du sacré collége. A propos de cette conspiration vaincue et de la réformation qui faisait des progrès, il dit : — Désormais nous pouvons vivre tranquilles, puisque la hache n'est plus aux racines, mais est allée aux branches. — Mais il se trompait, et la hache était allée des branches aux racines.

La haine de Léon X pour les Turcs ne fut ni moins vive ni moins belle que sa passion pour les lettres. Il voulut faire contre eux une ligue des princes chrétiens, digne d'un pape et d'un Médicis (1518). Son dessein de vaincre ces bar-

bares était grand, mais ne fut pas compris des rois d'Europe, et Léon X envoya vainement les hommes les plus distingués de son gouvernement en France, en Angleterre, en Espagne, et à l'empereur, pour décider cette ligue.

Avec Léon X, il faut nommer sa cour, cette foule de poëtes latins et italiens, savans, philosophes, peintres, sculpteurs, architectes, déjà nés, déjà inspirés, mais dont il développa le génie, auxquels il donna l'essor. Rome, appelée aux lettres par quelques papes, était restée en arrière des autres villes et ne dut son éclat qu'à Jules II et Léon X. Celui-ci protégea l'université, créa une académie pour l'étude du grec, où il appela des grecs illustres, établit une presse pour imprimer les ouvrages en grec, fit chercher comme ses pères, les auteurs grecs et latins, protégea les langues orientales et tous les genres de travaux. Plusieurs romains nobles ou riches recherchèrent les savans à son exemple, et Rome devint le rendez-vous des hommes de talent, attirés par la douceur des lettres, la vraie gloire des études et l'accueil charmant d'un souverain le plus aimable du monde. Bembo et Sadoleto, depuis cardinaux sous Paul III, et aujourd'hui secrétaires du pape, firent renaître la belle latinité; Bembo écrivait d'ailleurs en italien comme Pétrarque et Boccace; Pétrarque fut encore atteint de plus près par la savante Vettoria Colonna. Bernardo Dovizi, cardinal de Bibbiena, auteur de la Cassandra (celui qui voulait marier sa nièce à Raphaël); le cardinal Jules de Médicis; Trissino, auteur du drame de Sofonisba; Jean Rucellai, fils de Bernard, auteur de Rosmunda; les poètes Tebaldeo et Accolti, une foule d'autres hommes de lettres, formaient la société la plus vive et la plus éclairée. Plusieurs de ces poètes, il est vrai, écrivaient avec indécence et les mœurs étaient vicieuses.

Nous ne pouvons résister à parler ici rapidement d'un artiste qui sembla lui-même un Médicis, qui eut sa cour, sa magnificence, qui vécut en prince, non pas en peintre, et dont Léon X eut la noble idée de faire un cardinal. Ainsi, on eût vu concourir pour la tiare le peintre des vierges, de Jévohah, du Sauveur, celui qui représenta Moïse et toute l'histoire de la création. Raphaël, parfait

par le talent, l'amabilité, la beauté, la modestie, la bonté, l'obligeance, les manières, paraît à la tête de cette aristocratie d'artistes, tous plus ou moins habiles, plus ou moins beaux, plus ou moins heureux. Né le Vendredi-Saint, d'un peintre, à Urbin, en 1483, il vint à Florence avec une lettre de recommandation pour le gonfalonier Soderini, attiré par la réputation de Léonard de Vinci et de Michel-Ange; il y prit alors sa seconde manière, se lia avec Guirlandaio et d'autres peintres; dans un second séjour à Florence, il étudia Masaccio, et se perfectionna sans cesse. Ami de fra Bartolommeo de St-Marc, il chercha à y imiter son coloris et son dessin. Bramante d'Urbin l'appela à Rome sous Jules II, pour peindre les salles du Vatican, où le pape fit tout effacer pour que Raphaël refît tout. C'est alors qu'il peignit l'École d'Athènes. Il traita des sujets bien divers au Vatican, la mythologie, les poètes anciens et modernes, et toute l'histoire de l'Église, travail immense et parfait.

Inspiré par plus de vigueur à la vue des ouvrages de Michel-Ange, celui-ci devina d'où venait le changement de Raphaël. Raphaël, cependant, ne cherchait pas à imiter, mais à surpasser Michel-Ange, par la beauté, l'ensemble, les qualités que Michel-Ange n'avait pas. Secondé des grands modèles qu'il avait choisis, mais avant tout, guidé par son génie, Raphaël atteignit enfin ce qu'on appelle *sa manière*, manière divine qui brilla surtout, dit Vasari dans les prophètes et les sibylles, à Sainte-Marie-de-la Paix.

Ses travaux furent variés et considérables, car aidé de ses élèves dont il retouchait les travaux, il travaillait vite et pour beaucoup de personnes; par toute l'Italie, à Naples et en Grèce, il envoyait chercher des antiquités. Léon X, qui lui devait beaucoup d'argent, lui avait donné l'espoir d'être cardinal; Raphaël mourut jeune, le Vendredi-Saint, le même jour où il était né, à 37 ans (1520), plein de cette espérance et d'ambition, obtenant les nobles larmes de Léon X lui-même, et passionnément regretté de la foule de ses élèves dont il était adoré et entouré comme d'une cour. Rome entière, affligée, sembla penser, ainsi que Va

sari, que le jour de sa mort, la peinture aussi aurait pu mourir. Son tableau de la transfiguration du Christ (achevé alors pour le cardinal Jules), fut attaché derrière le lit où Raphaël était déposé, et les âmes attendries, dit Vasari, soupiraient de douleur en voyant cette image pleine de vie, devant ce corps qui n'en avait plus.

Michel-Ange, dont nous avons vu la première jeunesse s'écouler dans les jardins et dans l'intimité de Laurent le Magnifique, fut son rival, génie vigoureux, solitaire, non pas mort comme Raphaël dans l'éclat de la jeunesse, du plaisir et du talent, mais traînant une vieillesse lente et triste, qui répand sur l'ensemble de sa vie sa couleur auguste, grave et mélancolique. Michel-Ange avait quitté Florence après la mort de Laurent; il revint sous le gouvernement de Pierre Soderini et fit la statue de David qui est sur la place : comme Soderini examinait la statue et lui donnait des avis ridicules, l'artiste fit voler dans les yeux du gonfalonier, une nuée de poussière de marbre qui le fit taire; Soderini lui paya sa statue 400 scudi, et le chargea ensuite, ainsi que Léonard de Vinci, de peindre la salle du grand conseil.

Appelé à Rome pour faire le tombeau de Jules II et travailler à Saint-Pierre, on raconte que comme il s'échappa de la ville brouillé avec le pape, Soderini, pour le préserver, le renvoya ambassadeur au pontife, à Bologne. Ce Jules II, qui ordonnait de mettre une épée dans les mains à sa statue, força Michel-Ange de laisser la chapelle Sixtine imparfaite, en le menaçant, s'il ne finissait pas, de le faire jeter au bas de son échafaudage; c'est dans cette chapelle, représentant des prophètes et la création du monde, que Raphaël, frappé d'admiration, conçut plus de hardiesse et de force.

Léon X fit quitter à Michel-Ange, le tombeau de Jules II, pour l'envoyer à Florence, ainsi que Raphaël, travailler tous deux à la façade de St-Laurent, bâtie par les Médicis et Brunelleschi; la façade fut abandonnée, mais Clément VII, depuis, fit faire, à Michel-Ange, la belle bibliothèque de St-Laurent. Nous le verrons, plus loin, diriger les fortifications de Florence libre. Michel-Ange fut grand poète, noble et rude, à la façon de Dante; il a laissé des sonnets

admirables ; dans un des plus beaux il s'adresse à Dieu :

(1) Ah ! fais toi voir à moi en tout lieu !
Que si je me sens enflammé de la lumière,
Toute autre ardeur dans mon âme s'éteint
Pour la laisser toujours vivre allumée de ton feu.

Je t'appelle, Seigneur, je t'invoque toi seul
Contre mon inutile et aveugle tourment;
Tu renouvelles dans mon sein par le repentir
Les désirs, le jugement, et la vertu qui est si peu.

Tu donnas au temps l'âme qui est divine,
Et dans cette dépouille si fragile et fatiguée,
Tu l'emprisonnas et la livras à son destin.

Tu la nourris, et la soutiens, et tu l'animes;
Tout bien sans toi, Seigneur, lui manque,
Son salut est seul pouvoir divin.

Pierre Pérugin vint, jeune et pauvre, de Pérouse à Florence, comme dans la ville la plus savante en peinture. Elève d'Andrea Verocchio, ainsi que Léonard de Vinci, maître de Raphël, et jaloux de Michel-Ange, il fit des ou-

(1) Deh ! fammiti vedere in ogni loco,
Che, se infiammar dal tuo lume mi sento,
Ogni altro ardor nell' alma mia sia spento
Per sempre accesa viver nel tuo fuoco.

Io te chiamo, signor, te solo invoco
Contro l'inutil mio cieco tormento ;
Tu mi rinuovi in sen col pentimento
Le voglie, e'l senno, e'l valor ch'è si poco.

Tu desti al tempo l'anima ch'è diva
E in questa spoglia si fragile e stanca
La incarcerasti, e desti al suo destino ;

Tu la nutri, e sostieni, e tu l'avviva ;
Ogni ben, sanza te, signor, le manca ;
La sua salute è sol poter divino.

vrages en quantité avec un beau talent et une grande renommée.

Chez Léonard (né à Vinci dans le val d'Arno), on vit réunis une beauté admirable, la force, la grâce, la générosité et tous les talens; une âme royale et magnanime: géomètre, sculpteur, architecte, mathématicien, musicien, peintre, improvisateur, il étudia l'algèbre des Arabes, l'anatomie, les plantes, le ciel, le soleil, la lune. On lui doit des chefs-d'œuvre incomparables; chacun sait que dans son fameux tableau à fresque de *la Cène* (à Milan), il laissa la tête du Christ imparfaite disant qu'il ne savait pas la finir. Sa rivalité avec Michel-Ange, le fit aller en France, où il mourut à 75 ans dans les bras du roi François Ier, en 1519.

Une foule d'autres peintres brillent à côté de ceux-ci: Andrea del Sarto, le meilleur peintre de la Toscane, d'une âme faible et timide; François Ier le fit travailler et le paya avec magnificence, comme il fit pour plusieurs autres de ces peintres. — Luca Signorelli, imité, dit-on, par Michel-Ange dans *le Jugement dernièr*. — Giorgione, grand peintre vénitien, surpassé par son élève Titien. — Coreggio, si pauvre et si mélancolique, le chef des peintres lombards. — Bramante d'Urbin, grand architecte; il dessina St-Pierre, où, après lui, Raphaël, Michel-Ange, et les grands talens d'alors travaillèrent. — Fra Bartolommeo de St-Marc, ami de Savonarola; il se fit dominicain, effrayé du siège de St-Marc où fut pris Savonarola. — Marietto Albertinelli, peintre florentin, qui prit une taverne en disant que l'art d'aubergiste était un art sans muscles ni proportions, ni blâme, et qui faisait le sang et la chair au lieu de les imiter. — Cronaca, le meilleur architecte florentin; il travailla à la salle du grand conseil, la plus grande salle qu'on eût vue jusqu'alors. — Jules Romain, élève chéri et excellent de Raphaël, aimable et enjoué comme lui; il passa aux Dieux antiques, et alla faire la gloire de Mantoue. — Properzia di Rossi, sculptrice excellente de Bologne, morte jeune d'amour. — Plautilla abesse de Florence, excellent peintre. — Sofonisba, peintre, appelée en Espagne par le

30.

roi, et à laquelle Vasari applique ces deux vers d'Arioste :

> Le donne son venute in eccellenza
> Di ciascun' arte, ov' hanno posto cura.

On ne peut nommer ici beaucoup d'autres artistes, Benvenuto Cellini, trop jeune encore, les élèves excellens de Raphaël ; on vit les plus beaux talens dans les plus petits pays, comme Vicenzio à San Gimignano, Andrea à Fiésole, Andrea à Monte Sansovino, fra Agnolo à Montorsoli, à trois milles de Florence, et bien d'autres.

Vasari enfin vint, jeune, à leur suite, bon architecte et bon peintre, mais plus fameux par ses vies des peintres qui nous ont guidée; Plutarque des artistes, il eut la grâce, l'enthousiasme, la naïveté et le savoir que demandait son but.

Jules II et Léon X appelèrent ces talens à Rome, et réunirent, dans la cathédrale de St-Pierre et au Vatican, tout ce que l'art, le génie, et les longues études pouvaient produire de plus charmant, de plus beau, de plus exquis.

CHAPITRE IV.

BEAU GOUVERNEMENT DU CARDINAL JULES-DE-MEDICIS. — LEON X CONSULTE MACHIAVEL ; DISCOURS ADMIRABLE DE CELUI-CI. — MORT DE LÉON X.

L'ambition de Laurent semblait croître avec la prospérité. Peu satisfait d'être duc d'Urbin, comme il l'avait tant désiré, il voulait réduire Florence en principauté ; et dédaigneux de s'entendre désormais avec les magistrats et avec les citoyens, il donnait de rares audiences, et faisait conduire les affaires par son secrétaire, Goro de Pistoia, homme plus insolent et plus superbe que n'avait jamais été aucun des Médicis. Le mariage que Laurent alla

faire alors en France avec une fille alliée à la maison royale, ne servit qu'à augmenter son ambition. Beaucoup de citoyens s'éloignent de lui et des affaires publiques comme Lanfredino Lanfredini, qui se renferme dans sa maison sous prétexte qu'il est malade, et Jacques Salviati, qui se retire à Rome. Laurent se rend auprès du pape pour lui persuader de réduire Florence en principauté; accompagné de François Vettori, l'ami de Machiavel, et de Filippo Strozzi, dans lesquels il avait une grande confiance; mais après beaucoup de conversations avec le Pape, il revient sans avoir pu rien obtenir. Pour plaire à Léon X, et lui montrer qu'il se contentait d'un gouvernement civil, il se fait nommer des Huit *de pratica;* peu de jours après son retour il tombe malade et meurt l'année suivante; sa femme le précéda au tombeau, après être accouchée de Catherine de Médicis. Goro, durant la maladie du duc, avait fait fortifier le palais, appeler des amis et des troupes, et fait nommer une seigneurie dévouée; mais le cardinal Jules, envoyé par le pape, arriva à Florence deux jours avant la mort de Laurent, ce qui rafermit l'État. Florence fit alors une nouvelle acquisition; car Léon X, en réunissant le duché d'Urbin à l'Église, céda à la république le Montefeltro.

Le cardinal Jules se joint aux principaux citoyens pour réorganiser le gouvernement selon la forme et l'ordre que Léon X avait donnés au duc Laurent; il en prend la direction, par ordre du pape, pour plaire aux citoyens, mécontens de l'autorité de Goro. Les affaires des magistratures, les élections, le tirage au sort des charges, et l'emploi de l'argent public produisent un contentement universel, et le cardinal ne rencontre de difficultés que dans les opinions diverses des citoyens, pour élargir ou resserrer l'élection des magistrats. Piero Ridolfi était chef de ceux qui voulaient resserrer l'État, opposé à Jacques Salviati qui, par ordre du pape, était revenu à Florence avec le cardinal. On voit que Léon X maintenait à Florence un gouvernement libre et modéré, puisqu'il avait retenu l'ardeur de Laurent, qu'il envoyait Salviati, et que le cardinal Jules était toujours parfaitement d'accord avec le pape.

Léon X consulta Machiavel cette même année (1520), sur une réforme du gouvernement de Florence, et c'est alors que Machiavel écrivit son discours admirable sur ce sujet. Jamais avis demandé par un parti intéressé, ne fut donné d'une manière plus hardie, plus libérale, plus élevée, plus en dehors de la crainte, de la servitude et de toutes les passions du moment. Jamais coup-d'œil plus juste et plus ferme ne fut jeté sur le gouvernement de Florence et sur la politique. Jamais principes plus clairs et plus sûrs ne furent posés pour les Etats. Nous chercherons, malgré notre insuffisance, à suivre un moment ce discours qui rentre tout-à-fait dans notre sujet.

Machiavel, consulté sur le sort de son pays, examine l'ensemble de ses institutions et de ses besoins. A toutes les époques il a vu la démocratie renaître, et à toutes les époques, le manque d'un haut pouvoir abaisser la république. Formé à cette école qui, sous Soderini, voulait fonder une aristocratie, c'est lui qui a dit qu'il restait silencieux sur les intérêts de l'art de la laine et de la soie, et ne savait raisonner que sur l'Etat. Mais au lieu de se laisser entraîner, comme le parti de l'aristocratie, à resserrer le grand conseil, sacrifier le passé et la démocratie à un haut pouvoir, Machiavel vient soutenir devant Léon X la liberté de Florence, exhorter les Médicis à combiner l'aristocratie et la démocratie, et, sous peine de chûte, à rouvrir la salle du grand conseil. Pour prouver que Florence n'a jamais su avoir une république ni une principauté qui eût les qualités voulues, Machiavel cite la réforme des Albizzi, qui ne put se soutenir plus de quarante ans, et il en signale les défauts : les scrutins formés pour trop longtemps, où la fraude était facile, et qui, par le rapide changement des hommes, pouvaient offrir des choix bons à l'origine et des élections mauvaises ; les grands, sans frein dans leurs factions ; la seigneurie avec peu de réputation et trop d'autorité, puisqu'elle pouvait disposer de la vie des citoyens et appeler le peuple en parlement, tandis que son manque d'ambition et les hommes abjects ou jeunes, qui parfois la composaient, lui ôtaient l'éclat ; les hommes privés enfin, trop mêlés dans les affaires publi-

ques, tandis que le peuple n'avait pas sa part : toutes choses d'où naquirent tant de désordres, que les Albizzi ne se seraient pas maintenus si des guerres n'avaient uni l'Etat sous eux.

A ceux-ci succédèrent les Médicis qui, maintenus par l'habileté de Côme et de Laurent, n'en furent pas moins obligés par la faiblesse de leur gouvernement, dit Machiavel, à de fréquens parlemens, à de fréquens exils, et à la perte, enfin, de leur pouvoir. On rétablit alors la liberté, mais sans satisfaire à toutes les passions civiles et sans moyens de punition ; un gonfalonier à vie avait cet inconvénient, que sans défense s'il était bon, il n'avait pas de frein s'il était méchant. Réformes faites, d'ailleurs, moins au profit de tous qu'à l'avantage d'un parti, et qui gardaient pour péril continuel, le parti contraire et menaçant.

Alors Machiavel passe à la question du gouvernement actuel des Médicis. Si jadis, dit-il, les Médicis avaient l'*universalité* des citoyens pour eux, aujourd'hui ils l'ont contre eux : alors citoyens, aujourd'hui ils ont dépassé la vie civile; on revient à un ancien gouvernement, mais non pas quand il plaît moins qu'un gouvernement nouveau, et si les Médicis jadis étaient tous les dix ans en péril de perdre l'Etat, ils le perdraient sûrement aujourd'hui.

Il faut donc conserver les Médicis comme chefs, mais élargir le gouvernement, assez pour former une vraie république, car les gouvernemens incertains sont faibles, et l'égalité qui règne à Florence y rend impossible une principauté, convenable à Milan, où l'inégalité est établie. Pour instituer une république propre à Florence, il y faut compter et satisfaire trois espèces de citoyens : les premiers, les moyens et les derniers. « Car, bien que l'égalité règne à Florence, dit Machiavel, il y a chez elle quelques citoyens d'une ame élevée, dignes de précéder les autres, et auxquels il est nécessaire de satisfaire, puisque le dernier gouvernement ne tomba que pour n'avoir pas agi ainsi. Et à des hommes ainsi faits, il n'est possible de satisfaire qu'en soutenant dans leurs personnes, la majesté des premiers rangs de la république. » Machiavel sup-

prime donc la seigneurie, les Huit de *pratica*, et les douze Bons-Hommes, pour créer un gouvernement de soixante-cinq citoyens de quarante-cinq ans, (cinquante-trois pour les Arts Majeurs et douze pour les Arts Mineurs), nommés à vie, qui créeraient un gonfalonier entre eux pour deux ou trois ans ou même à vie, et gouverneraient à tour de rôle pour un an, avec une surveillance et une part continuelle de tous au gouvernement. Ainsi, la fleur du pays composerait le gouvernement et formerait les *pratiche* où l'on recourt sans cesse. Machiavel indique ici, avec plus d'ordre et de fixité, ce qui existait déjà, puisque les *pratiche*, la seigneurie, les Huit de *pratica* et les Bons-Hommes se composaient des premiers citoyens. Et voilà où Florence est admirable, c'est que les hommes qui la réforment, ne font que la modifier et partent toujours d'elle.

C'est ainsi que, pour organiser ce qu'il appelle les citoyens *moyens*, il forme un conseil de Deux-Cents qui doit remplacer les conseils des Soixante-Dix, des Cent, ceux du peuple et de la commune, où les Florentins avaient également satisfait à la classe moyenne. Ces Deux-Cents formeront un *conseil des Choisis*, nommés à vie par les Médicis, cent-soixante pour les Arts Majeurs, quarante pour les Arts Mineurs.

Conservant les Huit de garde et balia pour la sûreté des Médicis avec l'ordonnance de l'infanterie, il arrive enfin au troisième et dernier grade des hommes, à l'*universalité* des citoyens, qu'on ne satisfera jamais si on ne leur rend ou ne promet de leur rendre leur autorité. « Et comme la rendre en un seul coup, dit-il, exposerait vos amis et l'autorité de Votre Sainteté, il est nécessaire de la rendre en partie et de la promettre en partie, de manière qu'on soit certain de la ravoir. Ainsi, je juge qu'il est nécessaire de rouvrir la salle du grand conseil de mille, ou au moins de six cents citoyens qui distribueront, comme par le passé, toutes les magistratures, excepté celle des Soixante-Cinq, des Deux Cents et des Huit de balia qui, durant la vie de Votre Sainteté et du cardinal, vous resteront....Sans satisfaire à l'*universalité* des citoyens, on ne fit jamais aucune république stable. On ne satisfera jamais à l'universalité des citoyens de Florence si on ne rouvre pas la salle; ainsi, il

faut donc la rouvrir et la rendre aux citoyens. Et que Votre Sainteté sache bien que quiconque voudra lui enlever l'Etat, pensera avant toute autre chose, à rouvrir la salle du grand conseil; ainsi, le meilleur parti est de rétablir et d'enlever par là, le moyen à ses ennemis, de ruiner son gouvernement et ses amis. » Machiavel organise les seize gonfaloniers du peuple d'une manière libérale, en augmentant les *divieti* pour élargir leur nomination, et en excluant les soixante-cinq de cet emploi; il fait intervenir les gonfaloniers à tour de rôle dans la seigneurie et les conseils, et en fait une sorte de puissance tribunitienne, qui ne devra avoir son développement qu'après la mort du pape et du cardinal: « Enlevant la seigneurie à l'universalité des citoyens, dit-il, il est nécessaire de leur rendre par là, un rang qui ressemble à ce qu'on leur ôte, et celui-ci (des gonfaloniers) est tel qu'il est plus grand, plus utile à la république et plus honorable que l'autre. » Paroles toutes florentines, où l'aristocrate redevient démocrate. Il veut enfin un appel criminel aux Huit de garde, joints à trente citoyens tirés du conseil des Cent et du grand conseil. Machiavel trouve le pouvoir des Médicis ainsi constitué si grand et si sûr, qu'il voudrait même qu'on laissât le grand conseil nommer parfois quelques-uns des Soixante-Cinq et des Deux-Cents. Et reprenant son vol vers ses hauteurs accoutumées, il finit par ces belles paroles : « Je crois que le plus grand honneur que puissent obtenir les hommes, est celui qui leur est donné volontairement par leur patrie. Je crois que le plus grand bien qui se fasse et le plus cher à Dieu, est celui qu'on fait à sa patrie. Les hommes qui, par les lois et les institutions, ont formé les républiques et les royaumes, sont placés le plus haut, sont le plus loués après les dieux, et comme leur talent et les occasions sont rares, ils sont en petit nombre. Cette gloire a été si estimée de ceux qui ne visaient qu'à la gloire, que n'ayant pu faire une république en action, ils l'ont faite en écrit, comme Aristote, Platon et beaucoup d'autres, qui ont voulu montrer au monde que, s'ils n'ont pu fonder une vie civile, comme Solon et Lycurgue, cela n'est pas venu de leur ignorance, mais de l'impossibité de mettre leurs travaux en

œuvre. » Alors il félicite Léon X d'avoir reçu le plus grand don que le ciel puisse faire à un homme, de se voir ouvrir le plus glorieux chemin, et entre toutes les félicités de sa maison, d'avoir obtenu la plus grande, qui est de pouvoir se faire immortel, et surpasser de bien loin la gloire de ses ancêtres. Mais il conviait le pape à de trop hautes destinées, et Léon X n'était pas Machiavel.

Le Cardinal Jules administra Florence avec facilité et avec talent durant deux ans. Comme il était très riche, et que la ville, durant son bon gouvernement, avait peu de dépenses extraordinaires, on eut assez d'argent pour dégrever à la fois la commune de beaucoup de dettes et de l'intérêt qu'on payait aux citoyens créanciers de l'Etat. La dette publique se serait encore plus diminuée si la guerre, après trois ans de paix, n'avait recommencé.

La rivalité de François Ier et de Charles V la rallume. A chaque instant nous sommes ramenés aux affaires générales. Léon X, riche, magnifique, perdu dans les plaisirs, recherché des deux rois, voulait ravoir Parme et Plaisance, et toujours fidèle aux dernières idées de Jules II, chasser d'Italie les Français et ensuite les Espagnols. Après avoir pourtant hésité à s'allier avec la France, le pape s'allie avec Charles V, ainsi que les Florentins ses sujets. Il envoie de l'argent à Guicciardini, gouverneur depuis plusieurs années de Modène et de Reggio ; Guicciardini est nommé commissaire général de l'armée de l'Eglise avec une grande autorité (1).

Les Français, de leur côté, alliés aux Vénitiens, font lever le siége de Parme (1521). Le cardinal Jules est alors envoyé légat apostolique à l'armée en Lombardie, où il va faire toutes les affaires du pape. Le cardinal de Cortona reste à sa place, au gouvernement de Florence ; mais dès que le cardinal Jules est parti, Goro reprend son influence, se met en opposition avec le cardinal Cortona, et les divisions de la ville éclatent. Enfin, le cardinal Jules ordonne à Goro, par ses lettres, de rester absolument soumis au cardinal de Cortona. Goro ne savait pas traiter avec les Florentins. Les Médicis seuls avaient dans leurs manières,

(1) Guicciardini, lib. XIV, cap. 2.

la grâce et la douceur, nécessaires pour dominer ces républicains.

Les armées de l'empereur s'emparent de Milan, Plaisance, Parme (novembre 1521). On dit que le pape en mourut de joie; il est plus probable que Léon X fut empoisonné. C'était le dernier descendant légitime de Côme. Médicis avait montré durant son pontificat, dit Guicciardini, plus d'habileté et moins de bonté qu'on n'en avait attendu. On attribuait en partie son mérite au cardinal Jules, mais depuis on vit que le cardinal Jules, devenu pape, n'égala pas Léon X.

CHAPITRE V.

BEAU GOUVERNEMENT DU CARDINAL JULES.— CONSPIRATION. —LE CARDINAL DEVIENT CLÉMENT VII, IL VEUT LA PAIX, ET ENVOIE A FLORENCE ALEXANDRE ET HIPPOLYTE DE MÉDICIS.

En apprenant la mort de Léon X, le cardinal Jules part de Milan et vient à Florence, où il approuve les mesures que la seigneurie et François Vettori, alors gonfalonier, avaient prises pour la conservation de son gouvernement. Cependant Guicciardini, engagé dans les affaires, défend victorieusement Parme des Français, après la mort du pape. Le duc d'Urbin, dépouillé par Léon X, reprend ses États Les Florentins se chargent de la défense de Pérouse par ordre du cardinal Jules qui affectait d'être le protecteur de l'église sans chef. Florence, devenue sous Léon X une province de Rome, voyait les affaires toutes mêlées, et Guicciardini, aux ordres des papes, était un *Italien* et non un *Florentin*.

Pérouse, mal défendu, se rend. On craignait pour Florence même, car les intrigues du cardinal Soderini auprès des Français font porter la guerre dans le pays de Sienne; le cardinal Jules assure Sienne pour assurer Florence et prépare la guerre.

Ces craintes hâtent la nomination du pape; le cardinal Jules va à Rome pour l'élection. Adrien VI, un Flamand, un barbare, remplace Jules II et Léon X.

Au retour du cardinal Jules à Florence, les partis se réveillent. Quelques citoyens parlent hardiment d'une nouvelle réforme. Ils annoncent même publiquement que le cardinal, privé de successeurs mâles, veut laisser le gouvernement au peuple, avec l'autorité d'un sénat à vie, en se réservant une certaine balia et autorité, sa vie durant. Chaque jour la ville montre plus d'ardeur pour un gouvernement libre; on discutait même déjà sur l'élection d'un gonfalonier, soit à vie comme Soderini, soit annuel comme Ridolfi: les uns nommaient Robert Acciaioli, d'autres François Vettori, et Bernardo Gondi. Les jeunes gens des jardins Rucellai demandaient hautement cette réforme, tous les jours débattue; le cardinal, loin de s'en offenser, en discutait aussi, avec la modération, les idées de Léon X, et ce fut sans doute ici un des plus beaux et des plus heureux momens de sa vie. Plusieurs citoyens écrivaient des plans de gouvernement; le cardinal les lisait et en faisait cas; on en eut de Zanobi Buondelmonte, d'Alexandre des Pazzi et d'autres Pazzi, loin de s'en tenir à la belle réforme proposée par Machiavel à Léon X, qui maintenait le grand conseil et une démocratie forte à côté de l'aristocratie, Pazzi voulait qu'on donnât presque tout le pouvoir à un sénat à vie de cent membres et à un gonfalonier ou prince à vie, semblable au doge de Venise. Alexandre des Pazzi compose aussi une élégante et belle oraison en latin, au nom du peuple florentin, pour remercier le cardinal d'avoir rétabli la république (1).

Cependant le cardinal, inquiet d'avoir laissé les choses aller si loin, ne savait plus comment les arrêter, lorsqu'un effrayant motif vint s'offrir à lui pour ressaisir son autorité.

Nous avons parlé plusieurs fois de l'école qui se réunis-

(1) Ces discours florentins sur la réforme du gouvernement ne sont pas imprimés, excepté celui de Machiavel, mais à Florence nous en avons trouvé facilement des copies.

sait dans les jardins Rucellai: composée de jeunes gens lettrés, d'un esprit élevé, présidée par Côme Rucellai, qui mourut très-jeune lorsqu'il donnait les plus belles espérances, Machiavel discourait là de la politique, formait ces jeunes gens à la liberté, et c'est pour eux qu'il composa ses discours sur Tite-Live et son livre sur l'art de la guerre.

Enflammés par de telles leçons, par l'espoir d'être libres, les jeunes disciples de Machiavel rêvaient d'imiter les anciens par quelque action illustre. Ils s'arrêtent à une conjuration contre le cardinal Jules pour le tuer et rendre Florence à la liberté. Mais ils ne méditèrent point assez le fameux chapitre de leur maître sur les conjurations, déjà cité par nous. Zanobi Buondelmonte et Luigi Alamanni, chefs du complot, avaient dès longtemps envoyé un agent au cardinal Soderini pour s'appuyer sur les Français et sur la guerre de Sienne; privés désormais d'espoir de ce côté, ils ne savaient plus comment exécuter leur dessein, et, craignant d'être trahis, ils pressaient le cardinal de rétablir la liberté. Comme ils étaient suspects et surveillés, un de leurs agens est surpris, apportant des lettres; l'agent dénonce un des conjurés qui révèle toute la conjuration; Zanobi Buondelmonte et Luigi Alamanni, avertis à temps, s'échappent; mais un autre Luigi Alamanni, qui était à l'armée, est décapité avec un des principaux conjurés; le reste est déclaré rebelle (mai 1521).

Ainsi Florence rentre sous l'oppression, perd de nouveau ses discussions civiles, et ne connaît plus que les affaires générales de l'Italie.

Jean de Médicis, qui jouait dans le monde le rôle d'un condottière brillant et héroïque, vendu au plus offrant, sans patriotisme ni vertu, mais que sa grande jeunesse, déjà si forte, fait assez excuser; Jean de Médicis passe au service de France. La perte de Gênes ôte à François Ier tout espoir en Lombardie. François Sforce occupait Milan; le marquis Pescaire et Prosper Colonna, (général trop prudent), commandaient la ligue contre Lautrech. Avec Adrien VI tout était à l'empereur, et on faisait

payer Milan, Florence, Gênes, Sienne et Lucques, comme des provinces d'un même État. (1522) (1).

Ces chrétiens en lutte entre eux, laissent prendre Rhodes par Soliman, sans secourir l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem!

Adrien VI, barbare et haï, reçoit en grâce les ducs d'Urbin et de Ferrare, détestés, l'un de Jules II, l'autre de Léon X. Jules Romain, l'élève chéri de Raphaël, et les autres peintres, après avoir fait les délices de Médicis, étaient tombés dans la misère et l'oubli.

Venise s'unit à l'empereur après de beaux débats dans son sénat, préférant pour Milan un duc à un roi. L'empereur avait donc sous son influence toute l'Italie, Naples, le pape, Milan, Venise et Florence. Les affaires sont plus grandes et plus universelles. Le roi d'Angleterre, Henri VIII, allié de Charles V, se mêle lui-même à ces luttes par ses menaces ou ses interventions.

Le cardinal Jules, dès le débarquement du pape à Livourne, l'avait accompagné à Rome; mais mécontent du crédit de Soderini, il était revenu à Florence; cependant, voyant le pape disposé pour César, Médicis retourne à Rome. Le cardinal Soderini est alors arrêté pour des négociations secrètes avec la France, et Médicis s'empare du pape et des affaires de Rome, comme sous Léon X (1523). Son crédit aussitôt produit une confédération, une ligue générale contre la France, entre le pape, César, Henri VIII, roi d'Angleterre, l'archiduc d'Autriche, le duc de Milan, le cardinal Médicis, les Florentins et les Génois. Voici la république engagée de nouveau dans de grandes luttes: les Florentins sont obligés de donner deux cents hommes d'armes à l'armée commune, comme le pape, et de payer, comme lui et le duc de Milan, 20,000 ducats par mois. Chaque puissance fournissait des hommes et de l'argent, l'empereur 30,000 scudi par mois et 800 hommes d'armes. L'artillerie était fournie par l'empereur, le pape et Milan.

La France, contre laquelle se liguaient de si grands ennemis, en avait un dans son sein : le connétable de

(1) Guicc, lib. XV, cap. I.

Bourbon la trahit et passe à l'empereur. François Ier envoie Bonnivet en Italie contre Prosper Colonna qui n'était pas préparé.

Mais Adrien VI, à la fois instrument et appui de l'empereur, expire en septembre; Guicciardini, dont il faut raconter les preuves de capacité et de courage, dans une histoire florentine, préserve Modène, au milieu des mouvemens et des troubles qui, dans l'Etat romain, étaient toujours produits par la mort du pape. Bonnivet malhabile est obligé de se retirer à quelques milles de Milan.

Florence était très occupé de l'élection du pape, où le cardinal Jules avait tant de chances. Les citoyens faisaient des paris à ce sujet. L'élection très importante dura près de deux mois, entre le parti de François Ier et celui de l'empereur, et la crainte qu'inspiraient les grands talens du cardinal. Maître des affaires sous deux papes, on lui attribuait en partie le mérite de Léon X. Le cardinal Jules avait 16 voix, mais les cardinaux étaient 39, et il fallait au pape les deux tiers des votes. Enfin, les cardinaux, adversaires de Médicis, se divisant entre eux lui donnent, par un certain marché, les voix dont il avait besoin (19 novembre 1523). Voici donc encore un Médicis sur le trône des pontifes, et Florence dans sa dépendance!

Le cardinal Jules prend le nom de Clément, peut-être à cause de la St-Clément, voisine de son élection, peut-être pour sa clémence envers le cardinal de Volterra qui avait voté contre lui, et envers les Soderini, auxquels il permit de rentrer à Florence après la mort du gonfalonier. Un fait cruel signala cette élection à Florence. Un citoyen, Pierre Orlandini, avait parié contre la nomination de Médicis. Après l'élection il dit qu'il fallait savoir si l'élection était canonique. On trancha la tête à ce citoyen pour avoir douté de l'élection du pape *Clément*, mais l'histoire raconte que le pape en fut affligé.

L'Europe avait la plus grande idée de Clément VII; à son nom seul, l'État romain, troublé, rentre dans l'ordre; les beaux arts relèvent la tête, les lettres se rassurent, et tous les talens se réveillent.

L'empereur réclame aussitôt l'alliance du pape; Clément VII lui répond habilement sans se déclarer, qu'il est le père commun des chrétiens et qu'il veut la paix; ce qui offensa beaucoup l'empereur.

Bonnivet terminait sa campagne sans succès et sans savoir la guerre. La guerre, avant Charles VIII, se faisait par des hommes à cheval pesamment armés, et par des combats peu sanglans. Aujourd'hui l'infanterie et l'artillerie rendent les luttes promptes et meurtrières.

Cependant le pape avait reçu les ambassadeurs florentins pour traiter avec eux. Il fait demander par la république les deux jeunes Médicis, et envoie à Florence Hippolyte, fils naturel du duc Julien, et Alexandre, fils naturel de Laurent (ou du pape lui-même) accompagnés du cardinal de Cortona, Silvio Passerini. Clément VII était jaloux, pour ces princes, de Jean de Médicis dont la gloire brillait à part de tous.

Le gouvernement des jeunes princes et du cardinal dura 4 ans dans de perpétuelles agitations. Le cardinal rétablit son ancien et mauvais gouvernement. Florence pour 5 ans n'a plus d'histoire. On fit un nouveau scrutin dans cet espace; les événemens du dehors devaient bientôt réveiller la république; durant son court repos, suivons les studieux loisirs d'un grand homme

CHAPITRE VI.

RETRAITE DE MACHIAVEL.

Machiavel, depuis la chûte de Soderini et depuis la conjuration où il avait pris part, avait été éloigné des affaires, malgré son désir d'y rentrer, et ce ne fut qu'en mai 1521 que le cardinal Jules, alors très libéral, l'avait envoyé pour l'art de la laine, dans une petite mission aux frères mineurs, à Carpi.

Durant son repos, Machiavel de secrétaire et de négociateur devint écrivain; il tira des principes et une science,

des faits qu'il avait vus et recueillis, et au lieu de travailler pour la république, il travailla pour le monde et la postérité.

Une lettre de lui, très célèbre, fait connaître à la fois son ennui dans sa retraite, son dépit contre le sort, sa pauvreté, ses distractions plébéiennes et ses études alors. Nous en rapporterons seulement un fameux passage. Elle est adressée à François Vettori.

« Je suis dans ma villa, et depuis mes dernières affaires (sa torture), je n'ai pas passé en tout vingt jours à Florence. J'ai, jusqu'ici, fait la chasse aux grives, de ma main, me levant avant le jour; j'ajustais des gluaux, je marchais avec un fardeau de cages sur le dos, et je ressemblais à Geta quand il revenait du port avec les livres d'Amphitryon; je prenais au moins deux et au plus sept grives. J'ai passé ainsi tout le mois de septembre; ce passe-temps, bien qu'impertinent et étrange, m'a manqué depuis, à mon grand déplaisir. Je vous dirai quelle est ma vie : je me lève avec le soleil, et je m'en vais dans un bois à moi, que je fais tailler, où je reste deux heures à revoir l'ouvrage du jour précédent, et à passer le temps avec les travailleurs, qui ont toujours quelque infortune sur le dos, ou entre eux, ou avec leurs voisins... Parti du bois, je m'en vais à une fontaine, et de là dans mon piége aux oiseaux, avec un livre sous le bras, ou Dante, ou Pétrarque, ou un de ces poètes mineurs comme Tibulle, Ovide ou semblables. Je lis leurs amoureuses passions, je me souviens des miennes, et je jouis un temps dans cette pensée. Je vais ensuite sur la route de l'hôtellerie, je parle avec les passans, je demande des nouvelles de leur pays, j'entends des choses variées, et je note les goûts et les fantaisies divers des hommes. Vient l'heure du dîner où je prends, avec ma brigade (sa famille), la nourriture que ma pauvre villa et mon pauvre patrimoine comportent. Je retourne après à l'hôtellerie; là, pour l'ordinaire, est l'hôte avec un boucher, un meunier et deux boulangers. Je m'encanaille tout le jour avec ceux-ci en jouant à *cricca*, à *tric-trac*; là naissent mille disputes et mille offenses de paroles injurieuses; on combat le plus souvent pour un quattrino (un cen-

time), et on nous entend crier de San Casciano. Ainsi enfoncé dans cette bassesse, je préserve mon cerveau de moisissure et j'epuise la malignité de mon sort, content qu'elle me pousse dans cette voie pour voir si elle en aura honte. Le soir venu, je retourne à ma maison, j'entre dans mon cabinet, et à la porte je me dépouille de cet habit de paysan, plein de fange et de boue, je me revêts des habits royaux et curiaux, et ainsi, décemment mis j'entre dans les antiques cours des anciens, où accueilli poliment, je me repais de cette nourriture qui, *solum*, est la mienne et pour laquelle je suis né; là je n'ai pas honte de parler avec eux et de leur demander la raison de leurs actions; ils me répondent par bienveillance; et, pour quatre heures de temps, je ne sens aucun ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la pauvreté ni ne m'effraie de la mort; je me transporte tout entier en eux. Et, comme Dante dit :

Che non fa scienza
Sanza lo ritenere, avenre inteo,

Qu'il n'est pas de science si on n'en a rien retenu,

moi, j'ai noté ce que j'ai trouvé de capital dans leur conversation, et j'ai composé un petit ouvrage *des principautés*, où j'approfondis, autant que je peux, les connaissances de ce sujet, disputant quelles choses sont les principautés, de quelles espèces elles sont, comment elles s'acquièrent, comment elles se maintiennent, pourquoi elles se perdent; et si jamais aucun de mes caprices vous plut, celui-ci ne vous déplaira pas; il devrait être agréable à un prince et surtout à un prince nouveau, c'est pourquoi je l'adresse à la magnificence de Julien. »

Durant cette époque de retraite, où il cherchait à rentrer aux affaires, il écrit à ses amis des lettres tantôt tristes, tantôt graves, tantôt très gaies, libres et indécentes; il suivait là les mœurs et le ton grossier du temps. Dans une lettre plus gracieuse, il dit qu'il est amoureux à cinquante ans; puis, il retombe dans le découragement. Un jour, il écrit à François Vettori, avec lequel il était toujours dans une grande correspondance : « Je reste ici dans mes haillons sans trouver un homme qui se souvienne de ma servitude,

et qui croie que je puisse être bon à rien; mais il est impossible que je reste longtemps ainsi; car je me consume, et je vois que si Dieu ne se montre pas plus favorable, je serai un jour forcé de sortir de la maison, et de me placer pour répétiteur ou chancelier d'un connétable, si je ne peux rien de plus; ou m'enfoncer en quelque terre déserte à enseigner à lire aux enfans, et laisser ici ma brigade (sa famille) qui fasse comme si j'étais mort : elle sera beaucoup mieux sans moi, parce que je lui coûte, habitué, comme je suis, à dépenser et ne pouvant vivre sans dépenser. »

Le Prince fut remis à Laurent de Médicis, créé, depuis peu, capitaine de la république. C'était en 1515. Si la corruption de l'Italie alors ne déparait pas cet ouvrage, le monde est d'avis qu'il serait un des plus beaux chefs-d'œuvre que le savoir et le génie, dans un si haut genre, aient jamais produits. La *Mandragola* fut faite ensuite; comédie hardie et comique que Voltaire met au-dessus des comédies d'Aristophane; car Machiavel entremêlait ses travaux politiques d'ouvrages en vers et de comédies. Les discours furent composés en 1516, ouvrage, avec *Le Prince*, le plus lu et le plus admiré de Machiavel. Bien que plusieurs maximes en soient applicables à tous les temps, c'est surtout un traité sur la politique des républiques antiques et des républiques italiennes. La politique et le monde modernes ne sont pas encore développés pour qu'il en fasse un livre, quoiqu'il les eût étudiés aussi en France et dans l'empire, et qu'il eût eu bien des aperçus sur ce sujet. Il n'appartient pas d'ailleurs à l'histoire (et à nous moins qu'à personne) de juger ces livres qui la dépassent de beaucoup, puisque l'histoire fournit seulement les faits pour les principes, et que Machiavel pose les principes.

Désirant toujours se rapprocher des Médicis, Machiavel se rappelait quelquefois, par ses amis, au souvenir de Léon X. Nous avons rapporté à sa place son discours sur la réforme, adressé à ce pontife en 1520.

Le cardinal Jules ne se borna pas à rappeler Machiavel au monde, il le chargea d'écrire avec impartialité *les histoires de Florence*, et c'est à Clément VII que Machiavel les

adressa en 1525. Ces histoires de Florence, agrandies et sculptées en marbre, sont écrites en présence de Tite-Live et des Romains, devant qui Machiavel faisait tous ses ouvrages : la gravité, la profondeur, la clarté, les vues politiques les caractérisent; on peut leur reprocher seulement de manquer de mouvement, de rapidité, et de cette chaleur éloquente qui laisse Tite-Live et Tacite sans rivaux.

Après son histoire, Machiavel écrivit son ouvrage excellent sur l'art de la guerre (1525). Depuis long temps déjà il voulait réveiller la valeur en Italie, créer des armées nationales, lier la vie civile et militaire, puisque la guerre seule défend et préserve l'existence civile. Il suppose aux premières pages de son livre, écrit en dialogue à la façon des anciens, que Côme Rucellai reçût dans ses jardins Fabrice Colonne, arrivant de Lombardie où il avait glorieusement combattu pour le roi catholique. Côme Rucellai, entouré de ses amis, Zanobi Buondelmonti, Batista della Palla, Louis Alamanni et d'autres jeunes gens pleins d'ardeur pour l'étude, prodigua à Fabrice les honneurs qui lui étaient dus, et après les plaisirs du dîner, quand on eut levé les tables et fini les divertissemens qui, pour les grands hommes dont l'esprit est dirigé vers des pensées honorables, sont bientôt épuisés; comme le jour était long et la chaleur grande, Côme conduisit ses convives dans la partie la plus secrète et la plus ombragée de ses fameux jardins. Là, s'étant assis, les uns sur l'herbe, très-fraîche en cet endroit, les autres sur des siéges disposés sous l'ombre de très-grands arbres, Fabrice loua ce lieu délicieux en regardant les arbres dont quelques-uns lui étaient inconnus. « Si vous ne connaissez pas ces arbres, dit Côme, ne vous en étonnez pas, car ils ont été plus célébrés des anciens qu'ils ne sont connus aujourd'hui. — Il les nomma alors, et raconta comment Bernard, son aïeul, avait mis ses soins à cette culture. — Ce lieu et ces soins, reprit Fabrice, me font penser à quelques princes de Naples qui prennent plaisir à ces ombrages et à ces antiques cultures.... — Et après un court repos : — Si je ne craignais de vous offenser, je vous en dirais mon opinion; mais oui, car je ne crains pas de déplaire à des amis. Combien mieux

auraient fait ceux-ci de chercher à ressembler aux anciens dans les choses fortes et âpres, et non dans les choses délicates et molles; dans ce qu'ils faisaient sous le soleil et non à l'ombre; de prendre les manières de l'antiquité vraie et parfaite, et non celles de l'antiquité fausse et corrompue, car, après que ces soins plûrent à mes Romains, ma patrie se ruina. — On lui demanda alors quelles étaient ces choses où il fallait imiter les Romains; il répondit : — Honorer et récompenser la vertu, ne pas mépriser la pauvreté, estimer l'ordre de la discipline militaire, contraindre les citoyens à s'aimer l'un l'autre, à vivre sans partis, à estimer moins les choses privées que les choses publiques, et d'autres règles semblables qui pourraient facilement s'accorder avec nos temps. Modes qui ne sont pas difficiles à enseigner, quand on y pense bien et qu'on se sent de bons moyens; car ils sont si vrais en eux-mêmes que tout esprit commun en est capable. Et celui qui les ordonne plante des arbres, sous l'ombrage desquels on demeure plus heureux que sous ces ombrages-ci. — » Alors ces hommes discutèrent l'art de la guerre, les coutumes des anciens, et celles à peu près semblables que Machiavel voudrait adopter : vues sur la guerre et la science antique, savoir immense, domination des faits pour s'en servir au gré de la pensée, pratique du gouvernement et de la puissance, principes de la gloire et de la discipline, religion des dieux et des sermens, devoirs sublimes qui font les vaillantes armées et les peuples fameux : tels sont dans ce livre les fruits d'une intelligence et d'une vertu, dirigées toujours vers les plus hauts intérêts humains. Ce qui distingue surtout Machiavel, c'est la force, l'élévation et la gravité, une imagination remplie de la puissance publique, imagination royale et héroïque.

Nous n'en dirons pas plus sur les ouvrages de ce grand homme, car il n'en est pas de ces livres comme du poème de Dante, dont nous avons cru devoir parler, parce que Dante s'adresse à un plus grand nombre de personnes. Les ouvrages de Machiavel, faits pour un petit nombre d'esprits supérieurs, dirigent le monde de loin, et ceux qui les étudient n'ont pas besoin de nos commentaires. Machiavel, il

est vrai, fut poète aussi et auteur comique, mais il acquit moins de gloire dans ce genre. Busini prétend que, dans son poème de l'*Ane d'or*, il a peint les amis des Médicis sous le nom de différentes bêtes, et que l'Ane d'or est Louis Guicciardini. Machiavel a fait aussi des décades sur l'histoire de son temps et beaucoup de compositions diverses.

Nous avons souvent cité ses légations; elles ont été imprimées et sont du plus grand intérêt quand on en a vaincu la longueur et la pesanteur; mais c'est surtout dans sa correspondance qu'il faut le chercher; c'est là où l'on trouve la gaîté, l'abandon, la supériorité, l'esprit positif de ces citoyens florentins, Guicciardini, François Vettori, etc. Ces lettres montrent combien chaque mesure de la politique générale en Europe, était débattue par ces hommes qui ne se renfermaient point dans les intérêts de Florence ni de l'Italie. Comme leur pays ignore un système de force et de défense, ces Florentins s'occupent surtout d'un balancement et d'un jeu habile des alliances, éternelle politique de la péninsule. Machiavel, recevant une lettre excellente de François Vettori, sur les affaires, lui répond qu'il en est déconcerté et confus : « Il m'est arrivé, lui écrit-il, comme au renard quand il vit le lion : la première fois il fut pour mourir de peur, la seconde il s'arrêta, la troisième il lui parla : ainsi rassuré en relisant votre lettre, j'y répondrai. » Tous deux sont en général pour l'alliance de Florence avec la France, conseillée, dans une de ses lettres, par Machiavel à Léon X (comme nous l'avons rapporté ailleurs), et ils n'admirent pas autant Ferdinand d'Arragon qu'on pourrait le croire. Pour excuser les indécences et les folies dont Machiavel remplit quelquefois ses lettres : « Qui verrait nos lettres, écrit-il, s'émerveillerait beaucoup, car il lui semblerait, tantôt que nous sommes des hommes graves, voués aux grandes choses, et qu'il ne peut tomber dans notre sein aucune pensée qui n'ait en elle honnêteté et grandeur; mais, en tournant le papier, il lui semblerait que nous sommes légers, inconstans, portés aux choses vaines; et si cette manière d'être paraît honteuse à quelqu'un, à moi elle me semble louable, parce que nous imitons la nature, toujours variée; et qui imite la nature, ne peut

pas être repris. » On trouve une belle lettre adressée à Pierre Soderini, à Raguse, sur la diversité des actions, l'à-propos et les occasions. Quand il est envoyé aux frères mineurs de Carpi, Guicciardini le plaisante sur cette petite mission : « Mon très-cher Machiavel, nos consuls de l'art de la laine ont eu certainement une belle idée de vous confier le choix d'un prédicateur ; c'est comme si on eût donné à Pacchierotto, tandis qu'il vivait, le soin de trouver une belle et galante épouse pour un ami. » Et dans une autre lettre : « Quand je vois vos titres d'orateur de républiques et de moines, et que je considère avec combien de rois, ducs, princes, vous avez autrefois négocié, je me rappelle Lisandre, chargé, après tant de victoires et de trophés, du soin de distribuer les vivres aux mêmes soldats, auxquels il avait glorieusement commandé. » Dans une autre lettre, Guicciardini écrit : « Je n'entends rien de nouveau qui ait du nerf, et je crois que nous marchons tous *in tenebris*. » Une lettre de Filippo Nerli, l'historien félicite Machiavel, en septembre 1525, de ce que son nom vient d'être embourśé, c'est-à-dire mis dans la boîte pour concourir aux emplois. Filippo Strozzi écrit aussi à Machiavel avec beaucoup d'amitié.

Une lettre de celui-ci, à Guido son fils, fait voir sa familiarité paternelle et ses goûts champêtres : il recommande à son fils d'étudier pour devenir homme de bien. « Et vois, lui dit-il, combien m'a fait d'honneur le peu de vertu que j'ai. »

CHAPITRE VII.

LIGUE DE FRANÇOIS Ier EN ITALIE, ET DES FLORENTINS CONTRE L'EMPEREUR. — MORT DE JEAN DE MÉDICIS. — SAC DE ROME. — LES MÉDICIS SONT CHASSÉS DE FLORENCE.

Florence opprimée ne connaissait plus que les événe-

mens communs à tous, et restait sans histoire; les grands États avaient écrasé les proportions des municipalités. François Ier, pour la troisième fois, rapporte la terreur en Italie : ses troupes occupent Milan; Clément VII, inquiet, fait avec lui un traité secret, qui ne sera publié qu'à la volonté du pape, et par lequel le roi prend sous sa protection le pape et les Florentins, en reconnaissant l'autorité des Médicis (1). Les Français demandent le passage pour aller à Naples, et le prennent par Florence, où ils sont honorés et bien traités. Le pape embarrassé et forcé, s'excusant sur la nécessité, propose la paix à César. On prévoyait la même conduite de la part des Vénitiens; mais Pescaire hardi hésite à abandonner la Lombardie pour Naples. Le pape prétendait rester neutre; l'empereur au contraire lui reprochait vivement que la ligue s'était faite par lui sous Léon X et Adrien VI, et qu'aujourd'hui, par un puéril effroi, puisque Pavie résistait encore, il abandonnait cette ligue, son ouvrage. Charles V ajoutait que, bien différent du pape, il était résolu de jouer sa vie et tout plutôt que de céder. Clément VII, avec l'habileté et la prudence des Médicis, répondait par Jean Corsi, l'orateur florentin, qu'il était forcé d'agir, non plus comme le cardinal Jules de Médicis, mais comme le pontife dévoué à la paix des chrétiens, et il rappelait tout ce qu'il avait déjà fait pour la rétablir.

Mais c'est en vain que Jean de Médicis, rapide et changeant comme un condottiere, retourne à l'armée française; c'est en vain que le duc d'Albanie rétablit à Sienne les amis du pape; François Ier perd la bataille de Pavie contre les assiégés, et reste prisonnier de l'empereur (25 février 1525): ses troupes, averties, quittent Milan. On juge l'effroi du pape et des Vénitiens! Clément VII tremblait que Florence, toujours rebelle à sa maison, ne profitât de ces nouveaux revers pour s'affranchir.

Les Vénitiens font des promesses au pape, mais Clément VII écoute les propositions du vice-roi, Charles de Lanoue, et commence un traité avec l'empereur, en faisant payer aux Florentins cent mille ducats. Le traité ne se con-

(1) Guicciardini, lib. XV, cap. IV.

clut pas, mais Charles V garde l'argent. Sienne devient libre et amie de l'empereur. Les Vénitiens veulent traiter avec ce prince, hésitent et restent en suspens. Au milieu de tant d'événemens, vient s'engager une conjuration contre l'empereur, conseillée par Mutrone, tramée par le duc de Milan et le marquis de Pescaire, comme si cette conjuration avait les moindres chances de succès! Le pape imprudent s'y prête. Les conjurés font un traité. Pescaire les trahit, fait arrêter Mutrone, confident du duc, et s'empare de Milan; le duc occupe et garde le château, et le pape, que sa tiare sauvait de tout, fait un traité avec l'empereur (152).

Cependant le cardinal Cortona déplaisait de plus en plus à Florence. Loin de répondre à ce que la ville attendait du pape, il ne comprenait ni les divisions civiles, ni l'esprit de la république. La mort des principaux chefs du parti Médicis avait affaibli ce parti, tandis que l'opposition devenait chaque jour plus forte; les Strozzi, les Capponi, les Guicciardini l'appuyaient de leurs talens et de leurs richesses; François Vettori, beau-frère de Niccolo Capponi, et très-ami de Filippo Strozzi, était avec eux, ainsi que la famille Salviati. Niccolo Capponi, appuyé par les souvenirs de sa maison, des mœurs pures, un esprit élevé, commençait à les surpasser tous; sa famille et celle de son frère vivaient ensemble dans le même palais et dans la plus douce union; ambitieux, hardi, mais modéré, vertueux, libéral, Capponi voulait voir revivre la république; il cherchait la faveur populaire, d'avance il se plaçait comme chef, et déjà les vœux se tournaient vers lui.

François Ier, après sa dure captivité d'une année, sort de prison pour recommencer les éternelles guerres d'Italie (mars 1526). L'empereur, en mauvais politique et en bon marchand, lui avait fait payer sa rançon à un prix exorbitant. Le roi, indigné, manque à tous ses engagemens. Nous ne saurions cesser de flétrir la bassesse de cette histoire. Le pape, tout en écrivant à Charles V, négocie secrètement avec François Ier, ainsi que les Vénitiens, inquiets de la puissance de l'empereur; ces deux États excitent François Ier à ne pas observer le traité : c'est ici une seconde faute du pape.

Une grande idée avait saisi Machiavel, toujours agité par les événemens, et occupé des moyens de délivrer l'Italie : « On disait, il y a peu de jours, à Florence, écrit-il en mars 1526, à Guicciardini, que le seigneur Jean de Médicis levait une bandière d'aventure pour faire la guerre où il trouverait le plus d'avantage. Ce bruit éveilla mon âme à penser que le peuple disait ce qui devrait se faire. Chacun, je crois, trouve qu'entre les Italiens il n'y a pas de chef que les soldats suivent plus volontiers que celui-ci, ni qui inspire plus d'inquiétude et d'estime aux Espagnols. Chacun croit le seigneur Jean audacieux, impétueux, de grandes pensées, prenant de grands partis ; on peut donc, en le rendant secrètement plus fort, lui faire lever cette bandière, et mettre sous ses ordres le plus de cavalerie et d'infanterie possible. Les Espagnols croiront que cela a été fait par art, et ils douteront du roi comme du pape; Jean étant soldat du roi ; bientôt on verrait tourner la cervelle des Espagnols et changer leurs desseins, eux qui ont pensé peut-être ruiner la Toscane et l'Église sans obstacle. On pourrait ainsi changer l'opinion du roi, le décider à abandonner l'accord et à commencer la guerre, en lui montrant qu'il a affaire à des gens vivans qui, outre les raisons, lui montrent des faits. Si nous n'avons pas ce remède ayant à faire la guerre, je ne sais ce qu'il en sera ; et soyez sûr que si le roi n'est pas poussé avec force, avec autorité et avec des actions vives, il observera l'accord et nous laissera dans la peste, parce que étant venu en Italieplusieurs fois, et les Florentins ayant agi contre lui, ou étant restés à le regarder, il ne voudra pas la même chose aujourd'hui. »

Mais François Ier, contre l'attente de Machiavel, se décide à la guerre : voici donc encore de nouvelles luttes. Voici une ligue entre le pape imprudent, le roi, les Vénitiens, le duc de Milan et Henri VIII, roi d'Angleterre (mai 1526). Milan doit appartenir au duc ; le pape disposera de Naples, et l'empereur est libre d'entrer dans la ligue. Les Florentins n'y sont pas compris, à cause de leurs marchands, mais le pape comptait leur faire payer la plus grande part de la guerre (1). Jean de Médicis est nommé capitaine-général

(1) Guicciardini, lib. XVII, cap. 2.

de l'infanterie, et Guicciardini, alors président de la Romagne, est fait lieutenant absolu de l'Église. Les Vénitiens ont pour capitaine-général le duc d'Urbin.

Veni, vidi, fugi; c'est ce que Guicciardini dit de la première expédition de la ligue contre Milan; l'armée se retire le 8 juillet (1526). Cette ligue est une troisième faute du pape. Le château de Milan se rend aux impériaux. L'armée de la ligue est mal commandée par le général d'Urbin, dont la probité devenait douteuse, car tous les instrumens étaient détestables : mauvaise armée, roi négligent, pape imbécile! Machiavel est envoyé au camp de la ligue qui faisait le siége de Crémone. Plus tard, en décembre et en février, il est envoyé en légation à Guicciardini.

Cependant les colonnes, d'accord avec Charles V ou son parti, forcent le pape à une trève avec l'empereur pour quatre mois; Clément VII, durant l'émeute, veut en vain mourir généreusement sur son siége pontifical. La ligue s'empare de Crémone avant de connaître la trève (sept. 1526). Et pour joindre des fautes de détail aux grandes fautes; Clément VII n'accorde pas à François Ier les décimes de l'église, dont ce pape demande la moitié, chose inusitée, et il refuse avec une maladresse, bien nouvelle aux Médicis, de faire cardinal le chancelier du roi.

Une nouvelle infanterie allemande arrivait; Jean de Médicis est tué à 29 ans, dans des escarmouches téméraires contre ces allemands. Ses bandes noires, en deuil à cause de sa perte, se réunirent et continuèrent de combattre héroïquement.

Après la mort de Jean de Médicis, la république de Florence va se réveiller enfin; les Florentins, tout-à-coup enhardis, demandent des armes pour se défendre contre l'armée de l'empereur. Les jeunes nobles discutent vivement la situation avec Niccolo Capponi, Matteo Strozzi et Louis Guicciardini. Le cardinal de Cortona, qui n'agissait dans les moindres choses que sur les ordres de Rome, est secondé par Gherardo Corsini, que Clément VII envoie pour fortifier Florence. Machiavel, consulté par le pape, fait un travail sur ces fortifications.

La mort de Jean de Médicis avait aussi rempli Rome de terreur. L'Italie semblait croire ses jours finis avec ceux du héros. Le pape, sans argent et éperdu, était toujours en traité avec l'empereur, mais personne ne se fiait à lui. La ligue veut tenter l'entreprise de Naples, puis la laisse. Bourbon se joint aux Allemands dernièrement arrivés, s'avance, et le pape épouvanté et forcé, traite pour huit mois avec le vice-roi de Naples. Bourbon rejette l'accord; le pape ne sait que décider; les conférés sont refroidis; on ne pouvait se placer plus dangereusement que ne l'était Clément VII; jamais de guerre si mal faite, jamais tant de négligence de la part de la France, ni de si grands torts partout. La position de Guicciardini était affreuse entre le pape et la ligue.

L'exaspération de Florence allait croissant; le parti libéral et les jeunes gens ne se contenaient plus; quelques citoyens sont punis; quelques petits combats se livrent dans les rues. Le pape envoie les cardinaux Cibo et Ridolfi pour seconder le cardinal Cortona (1er mars 1527).

Bientôt le vice-roi arrive à Florence pour confirmer le traité fait à Rome, et envoie pour retenir Bourbon, qui avance toujours. Le pape, sur la foi du traité, conclu par le vice-roi, désarme. Mais bientôt l'armée de Bourbon, arrêtée en Lombardie, revient sur la Toscane. Florence se réveille alors, brillante dans cette histoire sans générosité. La jeunesse demande à grands cris des armes, d'autant que Luigi Guicciardini, du parti libéral, était alors gonfalonier. (mars, avril 1527).

La république s'enflamme. Le cardinal de Cortona, après avoir d'abord promis des armes, les refuse; il assemble une *pratica*, mais N. Capponi y déclare hardiment qu'en un moment si grave une assemblée plus nombreuse doit se réunir au palais.

L'armée allemande était déjà en Toscane et les troupes de la ligue près de Florence; les cardinaux et le magnifique Hippolyte montent à cheval (26 avril 1527) et vont demander aux chefs de la ligue et à Fr. Guicciardini, lieutenant du pape, de les aider à dompter la ville. Une foule de jeunes gens étaient sur la place et dans la maison de

Piero Salviati. Au palais s'étaient réunis Niccolo Capponi, Matteo Strozzi et François Vettori, pour favoriser et diriger la jeunesse. Tout-à-coup le bruit court que les cardinaux et Hippolyte ont abandonné l'État; le peuple se soulève; le cri de liberté retentit sur la place; les citoyens, les jeunes gens accourent au palais, le remplissent d'armes, maltraitent les seigneurs, et refusent d'écouter ceux qui voulaient fermer les portes pour empêcher la rentrée des Médicis, armer la ville en ordre, et traiter avec la ligue sous de bonnes conditions. La foule, ivre de joie, ne veut rien entendre, et force la seigneurie à déclarer avec des fèves et solennellement les Médicis rebelles.

Cependant le cardinal, instruit du soulèvement, rentre le même jour dans la ville avec le duc d'Urbin, chef de l'armée de la ligue, beaucoup de capitaines et 1500 hommes d'infanterie que le cardinal avait, depuis plusieurs jours, fait venir à Florence; tous s'avancent vers la place abandonnée; le peuple se tient dans les rues d'alentour, tandis que ceux du palais tirent des arquebuses et jettent des pierres aux gens armés. Le duc d'Urbin, sentant ses forces insuffisantes pour s'emparer du palais, appelait déjà l'infanterie vénitienne, lorsque l'historien Guicciardini, lieutenant de l'armée de la ligue, s'interpose entre les Médicis et ceux du palais, et obtient que ceux-ci sortiront librement et sans être punis; accord qui le fit louer de tous dans le moment, et couvrir de reproches plus tard par les Médicis à la fois et par les républicains (1).

Les chefs de la ligue perdent à Florence un temps précieux; le pape, en apprenant l'arrivée de Bourbon en Toscane, s'était résolu une seconde fois, mais trop tard, à la guerre, et avait conclu une nouvelle confédération avec les Vénitiens et avec le roi de France, peu soucieux de cette guerre incessante qu'il ne cherchait qu'à traîner en longueur. Clément faisait de lents préparatifs, espérant que Bourbon s'arrêterait en Toscane à cause des vivres. Mais Bourbon ne sachant comment retenir davantage une armée sans solde et sans vivres, décide de tenter la fortune ou de mourir, quitte la Toscane et marche vers Rome. Les Florentins,

(1) Guicciardini, lib. XVIII, cap. 2.

instruits de son départ, envoient au pape quelques troupes de cavalerie et 5,000 hommes d'infanterie à eux et à l'église. Mais Bourbon les devance, et la nouvelle arrive à Florence du sac épouvantable de Rome, où Bourbon, tué sur le rampart, avait poussé comme un brigand, une armée de brigands (6 mai 1527). Durant plusieurs jours de meurtre et de pillage, Rome revit les horreurs qu'elle avait connues seulement lors de l'invasion des barbares : les soldats luthériens ne furent retenus par nul respect catholique ; et le pape, réfugié à Saint-Ange, d'où il entendait les cris des femmes, des enfans, des hommes, n'eut plus qu'à réclamer en vain le secours de la ligue.

Filippo Strozzi, otage du pape à Naples et qui venait de se racheter, arrive à Florence avec la nouvelle ; il parle le premier de rétablir la république ; sa femme, Clarisse, fille de Pierre de Médicis, déclare avec des paroles injurieuses au cardinal de Cortona et à Hippolyte, qu'ils doivent quitter Florence et laisser l'État libre aux citoyens. Niccolo Capponi, Matteo Strozzi, François Vettori, abattus par les derniers événemens, reprennent courage, et le cardinal de Cortona, sans moyen de résistance, fait une capitulation entre la ville et les Médicis, et part enfin, le 17 mai, avec le cardinal Cibo et le magnifique Hippolyte.

LIVRE CINQUIÈME.

Dernier réveil de la liberté. — Le grand conseil rétabli avec un gonfalonier annuel. — Mort de Machiavel. — Siége de Florence. — Fin de la République.

CHAPITRE PREMIER.

RÉTABLISSEMENT DU GRAND CONSEIL. — NICCOLO CAPPONI GONFALONIER POUR UN AN. — ALLIANCE AVEC LA FRANCE. — MORT DE MACHIAVEL. — VIOLENCE DU PARTI CARDUCCI. — RÉTABLISSEMENT DE LA MILICE NATIONALE INSTITUÉE PAR MACHIAVEL, ET DES SEIZE ANCIENS GONFALONS. — CAPPONI DÉPOSÉ.

(1527). Après le départ des Médicis, la ville en délire s'abandonne à la joie; c'étaient des transports incroyables : les uns veulent brûler les palais des Médicis et de leurs amis, les autres renverser tout ce qui reste de l'ancien gouvernement.

Tous ne songeaient qu'au rétablissement du grand conseil. La chûte des Médicis, c'était le triomphe du conseil populaire. Cependant la moindre prudence aurait pu inquiéter ce peuple éperdu, sur sa liberté nouvelle. Les circonstances semblaient favorables : le pape était vaincu et prisonnier; son pouvoir semblait abattu, mais c'était un soldat de Charles V qui l'avait vaincu, et Charles V était hostile à Florence; Charles V recevait toujours le pape en grâce, et on avait vu Clément VII relever sa tiare de tous les revers. L'empereur s'était obstiné, avec Jules II, à remettre les Médicis à Florence. Céderait-il sur ce point? Florence pouvait-elle résister aux forces de l'empereur?

Ce prince ne s'était-il pas habitué à disposer des Etats de l'Italie? La république devait-elle mettre toute son attente dans la désunion de l'empereur et du pape? Quel moyen allait s'offrir de conserver cette liberté si bruyamment recouvrée? Pouvait-on compter sur la France? N'était-ce pas plutôt une imprudence de renouveller l'alliance avec elle, et, par là, de s'ôter tout moyen d'accord avec Charles V? Mais excepté Capponi et les gens habiles et modérés, nul, nul ne pensait à un accord avec Charles V, nul ne redoutait le pape à ce moment? Le penchant pour la France se réveillait avec la liberté, et le peuple, dans ses transports, faisait pressentir qu'il serait entraîné au-delà de toute combinaison.

La balia, avec les seigneurs, les colléges, et le conseil des Soixante-Dix, choisit une commission de citoyens (en faisant la part des Arts Mineurs) pour nommer aux offices jusqu'à la réorganisation du grand conseil. La balia ménage les Médicis et se casse ensuite. Les gens violens demandaient que la seigneurie et le gonfalonier donnassent à l'instant leur démission. Dans ce but, et pour agiter le peuple, ils font tout-à-coup courir le bruit que les Médicis reviennent; le peuple en foule s'élance menaçant sur la place; Niccolo Capponi monte avec résolution à la tribune, à la fenêtre du palais, fait signe au peuple de l'écouter et lui crie que le retour des Médicis est un vain bruit, lui rappelle brièvement les périls où Florence est exposée, l'exhorte à l'ordre et lui promet sur sa tête, qu'une *pratica* va se réunir à l'instant au Palais, pour faire rouvrir la salle du grand conseil et remettre le gouvernement dans les mains du peuple. Le peuple répond par des cris *qui allaient jusqu'aux étoiles:* le conseil! le conseil! le peuple! le peuple! liberté! liberté (1)!

Le grand conseil, dès qu'il est rétabli, nomme les Dix de guerre (dont Capponi fait partie), les Huit de balia, et enfin le conseil des Quatre-Vingts. Une *pratica* décide un gonfalonier annuel pouvant être confirmé deux fois. Pour cette élection, on tirera de la bourse soixante élec-

(1) Segni, lib. I. — Nerli lib. VIII. — Varchi, lib. III.

teurs, et celui qui aura le plus de fèves après différens scrutins, sera choisi : pour la majorité, il fallait la moitié des fèves, plus une.

L'opinion désignait d'avance Capponi pour gonfalonier. Ambitieux mais modéré, et préoccupé des difficultés prochaines, sa joie n'était pas sans mélange ; tout le parti des Médicis se déclarait pour lui. On parlait aussi de Thomas Soderini. Le parti populaire portait le vieux Baldassar Carducci, homme violent, déjà inquiet de la modération de Capponi, impatient d'une rupture plus éclatante avec les Médicis et le pape, et qui excitant le peuple à tous les partis extrêmes, préparait à lui-même et à son frère, dans les événemens prochains, un rôle important.

Capponi est nommé gonfalonier. Le grand conseil au nombre de deux mille cinq cents membres, l'élit pour treize mois. La seigneurie, à laquelle on avait tant voulu faire donner sa démission, se retire alors, une nouvelle est nommée, et cinq citoyens syndics de la commune, sont élus dans le grand conseil, pour soigner les finances, examiner leur administration depuis 1512, et lever une imposition de 80,000 scudi qu'ils firent peser davantage sur les amis du pape (1).

La nomination de Capponi raffermissait le parti modéré et calmait les inquiétudes du parti Médicis. Mais une sourde agitation du peuple, les paroles violentes qui échappaient à ses chefs, faisaient pressentir que tôt ou tard les affaires seraient précipitées.

Cependant les Médicis, arrivés à Pise, s'étaient sauvés sans donner les forteresses, qu'on eut plus tard. Filippo Strozzi, homme de plaisir, était accusé d'un penchant infâme pour Hippolyte, beau et à la fleur de ses ans.

(1) Segni, lib. I.

Bernard Segni, qui a écrit cette histoire, est fils de Ginevra di Pierre Capponi, sœur de Niccolo Capponi, le gonfalonier. Il fut d'abord occupé du commerce pour les intérêts de son père et de son oncle. Il a écrit aussi la vie de Nicolo Capponi ; très modéré et très intelligent des affaires civiles, il est du parti de Capponi. Son histoire est justement regardée comme la meilleure de cette époque, histoire longue et lourde, mais moins pesante et moins diffuse pourtant que toutes celles écrites alors.

Nerli, lib. VIII. — Varchi, lib. IV.

On déplorait l'argent dépensé pour les guerres et les entreprises des Médicis; cet argent montait à un million de scudi (1).

Déjà Florence, dans le désir d'une alliance avec François Ier, prend à sa solde les fameuses bandes noires, puisque malgré son incapacité éternelle dans les armes, la république avait par les mains de Jean de Médicis, formé une troupe de héros. Don Ugo Moncada, vice-roi de Naples, envoie demander à la république son alliance ou même sa neutralité. C'est où penchaient Capponi et les citoyens sages; la demande semblait heureuse; mais l'entraînement de la ville et du peuple décide l'alliance avec François Ier.

Florence convient avec la ligue, d'entretenir quatre mille hommes d'infanterie payés et quatre cents chevaux pour l'entreprise de Naples et de Milan, tandis que François Ier faisait de grands préparatifs pour délivrer le pape. La milice pour la ville et la campagne est rétablie, dirigée par la magistrature appelée les Neuf de la milice; c'était la milice instituée par Machiavel. Les paysans de dix-huit à trente-six ans étaient enrôlés, de façon à ne pas interrompre l'agriculture; ils reçoivent des armes de différentes sortes, venues d'Allemagne; leurs chefs les exerçaient chaque mois à tirer l'arquebuse, à tenir l'ordre militaire, comme on avait fait du temps de Pierre Soderini. Dix mille soldats furent d'abord ainsi réunis.

Une des gloires de Machiavel est d'avoir créé cette milice, non que le temps ait suffi pour former les troupes, mais Machiavel avait su signaler ainsi la faiblesse de Florence et enseigner pour tous les États, que les armes nationales sont le principe de la vie. Au moment où on relevait sa milice, au sein de cette liberté renaissante mais périlleuse, il mourait à cinquante-huit ans (22 juin 1527), les uns disent du chagrin de voir Donato Gianotti prendre son ancien poste de secrétaire des Dix, quoique d'autres prétendent que Machiavel mourut avant la nomination de Gianotti. Gianotti avait la faveur de Tomaso Soderini et du

(1) Guicciardini, lib. XVIII, cap. 3.

gonfalonier ; c'était un homme de basse condition mais plein de mérite, grave, modeste, savant dans les lettres et la vie civile, ami de la liberté. Machiavel, après s'être enfui de Rome, pour revenir à Florence avec Guicciardini, lors du rétablissement du grand conseil, chercha avec instance de rentrer dans son ancien poste de secrétaire des Dix, appuyé de Luigi Alamanni et de Zanobi Buondelmonti, les anciens conjurés, ses grands amis, mais repoussé par plusieurs ennemis et par la ville entière qui le haïssait. « La raison de cette haine universelle, dit Varchi, était outre la licence de ses discours et une vie peu honnête et peu convenable à son rang, l'ouvrage qu'il composa, intitulé *le Prince*, dédié à Laurent de Médicis, pour qu'il se fît seigneur absolu de Florence, ouvrage impie vraiment et qui mérite d'être, non pas seulement blâmé, mais détruit, comme il chercha de le faire lui-même, après le changement du gouvernement et alors qu'il n'était pas encore imprimé. Les riches crurent qu'il enseignait dans cet ouvrage, le moyen de leur ôter leurs biens, aux pauvres l'honneur et à tous la liberté. Aussi il arriva à sa mort ce qui paraît impossible, c'est que les bons s'en réjouirent comme les méchans : les bons, parce qu'ils le jugeaient méchant, et les méchans pour le connaître, non-seulement plus méchant, mais plus vaillant qu'eux. Machiavel était néanmoins aimable dans la conversation, obligeant envers ses amis, ami des hommes vertueux, et digne, en un mot, que la nature lui eût accordé, ou un moindre génie, ou un meilleur esprit » (1). Busini, dans ses lettres à Varchi, parle aussi de la haine qu'on portait à Machiavel ; nous rapporterons encore ce passage, puisqu'il s'agit d'un homme si important : « Tout le monde (l'universale) le haïssait à cause de son *Prince*; il semblait aux riches que *le Prince* fût un document pour enseigner au duc de leur enlever leurs biens, et aux pauvres la liberté ; les pleureurs (le parti de Savonarola) le trouvaient hérétique, les bons immodeste, les méchans plus méchant et plus vaillant qu'eux, de façon que chacun le haïssait. Mais Zanobi et Luigi, reconnaissans, se souvenaient de ses bienfaits et de leur vertu, et ignoraient ses

(1) Varchi, lib. IV.

vices, car il fut vicieux dans sa vieillesse et gourmand; c'est pourquoi il prenait souvent certaines pillules dont Zanobi Bracci, avec lequel il mangeait souvent, lui avait donné la recette (1). Il tomba malade comme il arrive, en partie par douleur, en partie pour une cause ordinaire; sa douleur était l'ambition, en se voyant enlever le poste par Gianotti, très inférieur à lui, qui fut placé et favorisé d'Anton-François, pour qu'il le louât; de Tomaso (Soderini), parce qu'il avait promis de faire donner une fille en mariage à François Nasi; de Niccolo (Capponi), pour la même raison (d'où, selon le proverbe, il joua de deux fèves un lupin), et d'Alfonse, par amour de Tomaso. Malade, il commença à prendre de ces pillules, à s'affaiblir et à aggraver son mal; d'où il raconta ce songe si célèbre à Filippo, à François del Nero, à Jacques Nardi et à d'autres, et ainsi il mourut, très-peu content, en ricanant (2). Piero Carnesecchi dit, qu'étant revenu de Rome avec lui, il l'entendit souvent soupirer, après qu'il sut que la ville était libre. Je crois qu'il s'affligeait de ce qu'il avait fait, car vraiment il aimait la liberté, et très-extraordinairement; mais il s'affligeait de s'être empêtré (impacciato) avec le pape Clément. Il mourut avant la peste (3). »

C'est ainsi que deux hommes contemporains, mais deux hommes ordinaires, jugent Machiavel. Certes, à bien prendre l'ouvrage du *Prince*, il n'enseignait pas à asservir Florence, ruiner les riches, déshonorer les pauvres; mais appelant un homme à délivrer l'Italie, à l'unir, à la rendre forte *à tout prix*, ce livre enseignait, pour la sauver, des

(1) On trouve chez Busini une certaine malveillance envers Machiavel. Ce n'était pas parce que Machiavel était gourmand qu'il prenait ces pillules, mais parce qu'il souffrait de l'estomac. Il en donne la recette dans une de ses lettres à Guicciardini. Voyez dans la *Vie de Machiavel*, de M. Artaud, une note excellente à ce sujet. M. Artaud à fait composer ces pillules par MM. Blache, Antoir, Beral, Duroziez, d'après la recette de Machiavel. C'était un purgatif très-doux dont l'excès seul pouvait être nuisible (Tome 2, p. 200).

(2) Machivel prétendait avoir vu en songe les grands hommes, réunis dans l'enfer et l'accueillant parmi eux.

(3) Busini. *Letterà undecima.*

moyens destructeurs; ces moyens, employés pour élever des fortunes particulières et diverses, avaient eux-mêmes ruiné l'Italie, corrompu la liberté, les mœurs, le génie, et Machiavel lui-même.

Le but de l'écrivain était grand et ne fut pas compris alors. Depuis, en lui rendant plus de justice, on a été aussi moins sévère pour ses mœurs. La patrie, la morale, le droit, le pouvoir, la justice, le genre humain manquaient à Machiavel plus qu'il ne leur manquait lui-même ; il en est ainsi de presque tous les grands hommes oubliés. D'ailleurs, ce n'était pas à Florence alors qu'il appartenait de se montrer sévère ; une partie des premiers citoyens avaient les mœurs infâmes des Grecs ; Jacques Salviati en était indigné, sans savoir que son fils Laurent aussi, était coupable (1) Machiavel n'alla pas si loin, mais il suivit le courant avec une certaine bonne foi, sans crainte des hommes et sans hypocrisie; on voit qu'il conserva des amis pleins de vertu, et ne doutons pas qu'il n'eut aussi des ennemis acharnés, comme son humeur ironique, sa renommée, l'envie, et les mœurs républicaines savent les produire.

Le premier entre les hommes de ce temps, Machiavel est roi; et il meurt privé d'un emploi secondaire, douteux de sa gloire et de son immortalité. Il meurt sans qu'on trouve d'autres détails sur sa mort que ceux des deux bonnes gens que nous avons cités. Il meurt sans bruit, sans que la ville s'en inquiète, sans avoir été connu, puisque plus tard, ses concitoyens le placeront à Santa-Croce comme l'honneur de la patrie, avec la fameuse inscription qui dit que nul éloge n'est digne d'un tel nom, *tanto nomini nullum par elogium!* Si les grands hommes ont aimé l'épée, il faut avouer qu'ils ont bien fait; par l'épée seule ils ont obtenu ces vulgaires apparences de la grandeur qui éblouit le vulgaire. Les penseurs, destinés à une gloire solitaire, tardive, pour eux douteuse, doivent dire comme Pascal, que *les fous sont contents, mais que la raison rend ses amis misérables et les couvre de honte.*

Sienne libre tenait pour l'empereur ; les Florentins veulent y remettre François Petrucci, mais sans avoir pu

(1) Busini. *Lettera undecima.*

réussir, ils y envoient des ambassadeurs, entre autres François Carducci, qui apprit là le mode populaire qu'il voulut depuis introduire à Florence.

Les partis agités se prononçaient de plus en plus. Capponi trouvait une opposition dans l'ancienne faction des *arrabiati*, nommés aujourd'hui les *adirati*. Comme il eût voulu resserrer le gouvernement et former un sénat à vie, on appelait son parti celui des *ostinati* et de l'aristocratie. La faction de Saint-Marc aussi se ranimait, excitée par ceux qui auraient voulu réveiller, en faveur de la liberté, l'ancienne influence de Savonarola. François Vettori et Matteo Strozzi étaient contraires à Capponi; François disait que Capponi avait le cerveau fait comme celui du pape, c'est-à-dire que Capponi était avare, irrésolu et vindicatif (1). C'est pourtant en appelant aux *pratiche* François Vettori, Matteo Strozzi, François Guicciardini et les autres citoyens de ce rang, que Capponi mécontentait le peuple. Pour calmer l'opinion, il appelle seulement chez lui ces citoyens; mais le peuple en murmure encore, s'emporte et court dans une émeute, gâter les images en cire de Léon X et de Clément VII, dans l'église de l'Annonciation.

La peste vint à deux reprises arrêter cette agitation; peste terrible, car nous voyons dans les mémoires de Benvenuto Cellini, que cet artiste arriva alors un jour à Florence, frappa à la porte de son père, et trouva la maison vide : une voisine lui apprit que son père et toute sa famille étaient morts de la peste. Cellini n'avait plus qu'un frère et une sœur qui se remariait ce jour-là. Sa sœur s'évanouit de joie en le voyant, et après avoir pleuré un peu, dit-il, son père, son mari et son petit enfant, elle rentra avec ses frères dans la joie et les plaisirs de ses nouvelles noces (2).

Le gonfalonier laissait trop prendre de force au parti violent, sans oser exciter contre ce parti, le peuple entier. Capponi modéré cherchait à suivre la pente des événemens, à traiter avec le pape s'il en était besoin, à sauver la liberté à travers des nécessités malheureuses. Après la

(1) Busini, lett. III.

(2) Cellini, cap. VIII.

peste, on parla de fortifier Florence; Capponi s'y opposa, et il fut très-mécontent bientôt quand Michel Ange fortifia le Mont (1). Mais déjà le parti du peuple, fort par son enthousiasme, se préparait à tout risquer héroïquement ; un homme, plus tard, devait illustrer cette audace.

Cependant Lautreck arrive, et s'empare d'Alexandrie et de Pavie, qu'il saccage, car le sac de Rome fut trop imité dans ces temps. Les Florentins le pressaient d'aller en avant, de peur que, le voyant arrêté en Lombardie, les troupes allemandes, après le sac de Rome, ne revinsent vers Florence (2). A son approche, les Allemands se hâtent de délivrer le pape. Ce pontife désolé vend cinq chapeaux pour cent mille scudi. Il obtient aussi deux cent mille scudi des marchands, et quitte le château Saint-Ange pour se rendre à Orvieto, où, pauvre et malheureux, il voyait la France alliée des Florentins, et l'empereur ennemi. (Déc. 1527.) Lautreck demande aux Florentins le passage et les troupes promises, ou l'argent pour les entretenir. Le gonfalonier voulait qu'on donnât l'argent, ce qui exigeait moins de soins et offensait moins l'empereur ; mais les amis de la France décident qu'on accordera les hommes comme faisaient les Vénitiens, et sans s'appuyer sur d'aussi bons motifs que les leurs. Les Florentins font donc venir Horace Baglione pour capitaine, et nomment Jean-Baptiste Soderini commissaire. Lautreck se rend en Pouille, partout victorieux. Les troupes florentines vont le rejoindre, en mettant à sac Frusolone et Aquila ; le commissaire Soderini fit punir les coupables; un des capitaines florentins fut renvoyé à Florence pour être jugé et condamné à mort par la quarantia. On venait de rétablir ce tribunal pour juger les crimes d'Etat à la place des Huit.

Cette punition florentine ne fut d'aucune leçon pour l'armée française : Melfi, prise par la valeur des Toscans, n'en fut pas moins saccagée ; les Toscans se conduisirent en héros dans toute cette guerre. Cependant le pape, reprenant du crédit, se plaint à François Ier que Florence ait déclaré les Médicis rebelles, repris un gouvernement libre,

(1) Busini, lett. XV.

(2) Guicciardini, lib. XVIII, cap. V.

et retenu sa nièce. Capponi, avec l'aveu des magistrats, et surtout des Dix de la guerre, écrit au pape et à Jacques Salviati : mais la jeunesse lui en fait un crime, car la jeunesse se partageait en deux partis, l'un favorable et l'autre contraire au gonfalonier. Le pape et Capponi, en s'écrivant, se trompaient tous deux pour gagner du tempst Carducci, inquiet de la modération du gonfalonier, disaiqu'il fallait s'ensanglanter par la mort des amis des Mé dicis.

Une affaire importante vient l'emporter sur toutes les autres, la magistrature de Capponi va expirer; sera-t-il réélu? On peut supposer avec quelle violence ses ennemis agissent dans cette circonstance. Les jeunes gens se réunissaient la nuit chez Carducci pour concerter leurs efforts. On élevait mille calomnies contre Capponi, et lui, avec la modération de Soderini, il laissait dire, mais il n'avait pas un parti si fort que celui de Soderini. Cherchant à gagner le parti de Savonarola, toujours redouté et proscrit par les Médicis, il essaie, dans le grand conseil, d'atteindre l'éloquence du moine dominicain; comme lui il crie le fameux *miséricorde!* par lequel le frère Jérôme avait fait couler tant de pleurs, et de même que Savonarola enfin, il fait proclamer Jésus-Christ roi de Florence. Soumis à l'élection du grand conseil, comme les autres magistrats de la république, Jésus-Christ n'eut que vingt fèves blanches contre lui (1). On grava sur la porte du palais une inscription *à Jésus-Christ roi.* Voici donc, comme du temps de Savonarola, les moines et les superstitions, appelés au secours du gouvernement. On peut reprocher à Capponi d'avoir employé ces moyens pour être réélu, car tel était son but. Il réussit. Le parti de Savonarola réveillé, lui donne un grand crédit, et il est nommé une seconde fois gonfalonier, en concurrence avec Carducci et deux Soderini (10 juin 1528).

Inspiré par sa modération ordinaire, il persuade à Filippo Strozzi, insulté par le parti de Carducci, d'aller à Lyon. Il montre la même habileté avec la jeunesse qui lui était opposée, car lorsqu'elle demande des armes, le gonfalonier fait armer trois cents jeunes gens, armant

(1) C'est ce que dit Nerli là présent, lib. VIII.

ainsi ses partisans. La jeunesse réclame bientôt une bannière et un chef. Capponi fait passer une loi pour armer toute la jeunesse de la ville dont les pères étaient aptes au grand conseil. Une grande agitation suit : un jeune Alamanni se prend de querelle avec les autres jeunes gens ; ils tirent tous leurs poignards. Alamanni appelle le peuple aux armes ; c'était vouloir soulever la plèbe, c'était un crime capital ; il fallait un exemple pour cette jeunesse fougueuse ; on le donne bien sévère ; Alamanni est décapité. Il fut jugé et condamné par les Huit, car, par une nouvelle loi, on pouvait se passer de la quarantie et de l'appel au grand conseil dans les cas pressans (1).

Après la mort d'Alamanni (nov. 1528), les armes sont données à la jeunesse dont les pères étaient aptes au grand conseil. L'institution des seize anciens gonfalons du peuple, s'était affaiblie ou perdue sous les Médicis ; on n'avait plus vu flotter dans l'air les étendards de la plèbe. Ces étendards reparurent ici avec les anciens noms, avec plus d'ordre, de choix, mais d'une façon moins libérale et moins forte. Ces jeunes gens de dix-huit à trente-six ans, que quelques-uns portent au nombre de trois mille, sont embourssés et se divisent dans les quatre quartiers de la ville, sous les seize anciens gonfaloniers. Chaque gonfalon comptait alors trente-six familles statuali (aptes à l'État) pour la majeure, qui comptait en tout cinq cent soixante-seize familles (les artisans qui composaient la mineure étaient d'environ deux cent vingt familles). Chaque compagnie militaire élisait elle-même, dans une église de son quartier, ses chefs à la majorité des fèves. Tous les mois la troupe s'exerçait aux armes sur la place *al Prato*, armée de piques, corselets et arquebuses, et tous les ans, la magistrature des Neuf que nous avons vue mettre à la tête de la milice de la campagne (celle de Machiavel), devait élire quatre jeunes gens pour prononcer un discours sur la milice et la liberté. Cette institution commença avec tant d'éclat qu'on se souvint longtemps du beau discours d'un de ces jeunes gens, Baccio Cavalcanti,

(1) Segni, lib. II. — Nerli, lib. VIII. — Varchi, lib. VII.

dont l'éloquence, la voix et les gestes ravirent la ville (1).

On ne saurait croire, dit Varchi, combien l'institution de la milice fut profitable à la jeunesse. Avant cette institution, les jeunes gens passaient leur vie à se promener, ou assis dans les endroits publics, à médire des passans; aujourd'hui, changés comme par Circé, de bêtes en hommes, ils se préparent à braver les périls pour la gloire, la liberté et le salut de la patrie.

Au moment où la république retrouve ses gonfalons, il est à propos d'examiner un moment avec Varchi son état, sa population et sa richesse. Varchi donne à Florence, sans compter ses faubourgs, dix mille feux; à cinq personnes par famille cela faisait cinquante mille habitans, sans compter deux mille religieux. Mais, sans doute, il évaluait trop bas les familles et les habitans, puisque Jean Villani portait la population, deux siècles avant, à 90,000 habitans. Villani portait le nombre des enfans baptisés à Saint-Jean à cinq ou six mille par an, le nombre des garçons dépassant celui des filles de trois à cinq cents, tandis que Varchi dit qu'on baptisait à Saint-Jean sept à huit enfans par jour, qui font deux mille sept cents, le nombre des filles toujours moindre que celui des garçons. Du temps de ces deux historiens, Florence, qui n'avait que de faibles rentes, s'entretenait par des gabelles, et quand il en était besoin, la ville faisait des emprunts et mettait de nouveaux impôts; Villani portait les revenus de son temps à 300,000 florins d'or par an, qui surpassaient les besoins ordinaires; Varchi porte le revenu actuel à 299,287 fl., et Segni à 270,000 fl. qui ne suffisaient pas, sans compter les impôts continuels. Villani disait que, de son temps, deux cents boutiques et plus de l'art de la laine, fabriquaient soixante-dix à quatre-vingt mille pièces de draps pour 1 milion 200 mille fl. d'or par an (2). Varchi dit que l'art de la laine

(1) Segni, lib. 2. — Nerli, lib. 8. Voyez la note N° 1 à la fin du volume. Nous avons donné là la *provision* ou loi portée alors sur cette milice. Cette loi est tirée des archives *delle riformagioni* et n'a jamais été imprimée en italien ni en français. Nous l'avons donnée sur tout pour satisfaire à la mode, à la manie qu'on a dans ce moment des *documens* et des *archives*.

(2) Jean Villani dit aussi qu'il y avait alors à Florence vingt marchands

travaillait seul chaque année, de vingt à vingt-trois mille pièces de draps, comme on le voyait dans les livres de l'art. La monnaie était au temps de Varchi à peu près la même qu'elle est maintenant : quattrini; crazie; grossi; vingt sous ou douze crazie formant une livre. Le florin d'or était alors de sept livres, appelé aussi ducat et scudo. Les florins de Florence étaient de poids ou avantagés, ce qui fait qu'on les recherchait pour les fondre (1).

De grands malheurs accablaient à Naples les Français et les troupes florentines : une bataille navale, gagnée par Filippo Doria, eût été un grand avantage pour Lautreck, mais l'armée française souffre de privations et de maladies, et Lautreck meurt. Andrea Doria abandonne le parti de la France en passant à l'empereur, pour rendre la liberté à Gênes sa patrie. Les capitaines et commissaires florentins meurent de la même fièvre que Lautreck, ou sont fait prisonniers avec l'armée française qui se rend; le tiers des soldats florentins revint à peine; le commissaire Soderini mourut prisonnier. François Ferruccio, payeur dans l'armée florentine, mais que nous allons voir devenir le héros de cette époque, reparait pour la gloire de la république. Au milieu de ces revers, Florence envoie le vieux Baldassar Carducci, ambassadeur en France, et se prépare à la guerre.

Pour ces préparatifs, comme pour les entreprises, le gouvernement faisait des emprunts, car le revenu étant comme nous avons dit de 270 mille scudi (dont 8 mille pour la paie du mont ou la dette publique, et 100 mille pour le palais, les magistrats, troupes, forteresses, etc.) il restait peu à dépenser. Les prêtres furent imposés au grand mécontentement du pape.

Il faut remarquer ce système d'emprunt dont nous avons parlé souvent, dès long temps connu des Florentins, et depuis si usité en Europe. Les finances de Florence étaient habiles et compliquées, quoique les historiens en aient peu

de draps français et étrangers qui faisaient venir par an plus de dix mille pièces de drap de 300,000 florins d'or ; ces draps se vendaient dans Florence, sans compter ceux qu'on envoyait hors de la ville. Voyez pour ces détails la 1re partie de cette histoire.

(1) Varchi, lib. IX.

parlé; Cambi n'a donné que des détails embrouillés à ce sujet. L'administration fut excellente dès l'origine, avec la probité et l'ordre des grands marchands, mais aussi avec cette avarice démocratique qui perdit plus d'une fois l'État. Il est remarquable aussi qu'avec une dette publique, des emprunts et des troubles continuels, jamais les Florentins, dans les anciens et violens troubles de la république, sous Capponi, ni durant la crise qui va suivre, n'aient montré la moindre crainte d'une banqueroute de l'État (1).

Après le changement de Doria, chaque État douta de la persévérance de la France, prévit qu'elle abandonnerait les intérêts de l'Italie, et chaque Etat songea à soi. Florence seule restait fidèle à son alliance éternelle. En vain, Doria proposait aux Florentins ses services auprès de l'empereur, leur déclarant que ce prince était au moment de s'accorder avec le pape, et que le sort de Florence était en question. Le gonfalonier penchait vers cet accord, mais les gens habiles, rejetés des conseils, ne le secondaient plus; le parti violent entraînait tout. Les Florentins choisissent pour capitaine de leurs troupes Malatesta Baglione, seigneur de Pérouse, fils de Jean Paul Baglione, auquel Léon X avait fait trancher la tête.

Dans la conviction que son pays s'égarait et qu'un traité avec le pape pouvait seul le sauver, s'il était fait à temps, Capponi avait entretenu de perpétuelles relations avec Jacques Salviati, les amis du pape, et le pape lui-même; la violence du parti contraire lui faisait taire ces relations, qu'il confiait seulement à quelques uns des seigneurs et à la magistrature des Dix. Mais, par le malheur de sa destinée, un jour au palais, une lettre qu'il venait de recevoir de l'agent du pape, s'échappe de son sein. Jacques Gherardi, un des seigneurs du parti ennemi de Capponi, la ramasse,

(1) Le gouvernement vénitien aussi avait été obligé dans diverses circonstances, de recourir à des emprunts, et les créances qui en résultaient étaient devenues des effets négociables dont la valeur éprouva quelquefois de grandes variations. Les Vénitiens avaient deux sortes d'emprunts, les uns remboursables en 25 ou 30 ans, et dont l'intérêt était de 3, 4, 5, pour cent, les autres à fonds perdus, à 8 pour cent, payables durant 18 ans.

et indigné, mais content de perdre le gonfalonier, va la faire lire dans les boutiques de l'art de la banque. On assemble les Quatre-Vingts qu'on redoutait pourtant de voir d'accord avec Capponi, on arme les jeunes gens, le palais se remplit de monde, on veut tuer le gonfalonier; ses amis, sont consternés, ses ennemis hors d'eux-mêmes, les citoyens dans la plus grande agitation. Le même jour, François Carducci est nommé gonfalonier, et le soir Capponi est retenu prisonnier au palais. Sa vie était en question; Tomaso Soderini s'opposait à ce qu'il fût torturé; mais le parti violent désirait venger la longue inquiétude que sa modération avait causée; l'accusant de trahison, ce parti regardait comme un crime envers la patrie ce que Capponi avait fait pour la sauver. Celui-ci voit le péril, mais au lieu d'y opposer son innocence et la fermeté d'un homme dans de telles circonstances, il se défend humblement et mal, le lendemain, devant les magistrats tirés au sort pour le juger; il semblait avouer sa conduite comme une faute, et demander miséricorde; déjà ses ennemis le croyaient perdu, mais ce caractère noble se relève enfin; Capponi, le jour suivant, parle avec un grand savoir politique et une éloquence admirable; les magistrats, entraînés, le déclarent innocent, et le peuple heureux, le reconduit en triomphe à sa maison (19 avril 1529) (1).

CHAPITRE II.

FRANÇOIS CARDUCCI, GONFALONIER POUR UN AN. — ENTHOUSIASME DE LA PLÈBE. — PAIX DE CAMBRAI, OU FLORENCE EST SACRIFIÉE. — MICHEL-ANGE EST CHARGÉ DES FORTIFICATIONS. — LE SIÉGE COMMENCE.

La politique de Niccolo Capponi reçut alors un grand témoignage dans la joie de Clément VII. Le pape fit bien voir par là que si un homme rendait la liberté possible à Florence et gênait les Médicis, c'était Capponi. Les amis des Médicis se ralliaient à Capponi pour projeter avec lui un

(1) Segni, lib. 2. — Nerli, lib. 8. — Varchi, lib. 8

gouvernement libre et aristocratique, qui contînt leurs chefs, et offrît au pape et à l'empereur, la garantie d'une tranquillité, impossible à la plèbe florentine. C'est en donnant de telles garanties que Doria venait de faire accepter à Charles-Quint la liberté de Gênes. La chute de Cappont rendit aux Médicis leurs amis sans conditions; opprimés et effrayés par un gouvernement exalté et grossier, ceux-ci ne songèrent plus à dominer le pape, mais à se réfugier à ses pieds. Carducci, le nouveau gonfalonier, fit manquer les négociations avec Doria, qui s'offrait si généreusement à tenter d'assurer la liberté de Florence, comme il avait fait de celle de Gênes. Carducci, secondé par Bernard de Castiglione, Jean-Baptiste Cei, Niccolo Guicciardini, Jacob Gherardi, André Niccolini et Louis Soderini, du parti le plus populaire, Carducci savait que dans son parti même, il avait plusieurs grands pour ennemis; il ne songe donc en conduisant les affaires, qu'à ménager les hommes et garder sa place; la vraie politique disparait des conseils, mais l'enthousiasme croissant de la plèbe y supplée. Et toujours, dans cette histoire, c'est la plèbe qui vient prendre l'autorité; c'est elle ici qui va mourir comme elle a vécu.

Pour enflammer de plus en plus les citoyens, on leur fait écrire et jurer sur un livre, d'être fidèles à la liberté. A la place de l'habileté renversée, s'éveille ici l'héroïsme qui fait vaincre ou mourir. Mais loin de songer à des revers, le peuple ne rêve que des succès, et au lieu de penser que s'il ne parvient pas à sauver la liberté, du moins il se sacrifiera glorieusement pour un principe éternel et une vraie renommée, il imagine un succès certain, il s'enivre et s'excite par des espérances si flatteuses. Carducci et son parti étaient hardis et ignorans, entraînés par l'ambition, mais le peuple ennoblit la cause en l'embrassant avec la générosité dont le passé, l'histoire, la liberté et Florence étaient dignes. C'était le moment de se rappeler cet ancien proverbe (attribué au pape Boniface VIII) : *que les Florentins étaient un cinquième élément, et que, qui voulait détruire l'univers, en devait ôter les Florentins.*

Le pape, plein de nouvelles espérances, s'allie aussitôt avec Charles V (1529), et les principales conditions de l'accord sont le rétablissement des Médicis à Florence, le couronnement de l'empereur, le rétablissemet des Sforze à Milan pour la sûreté de l'Italie, et le projet de mariage de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur, avec Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent, duc d'Urbin, ou de Clément VII, ou d'un voiturier (et de l'esclave Anna).

Le pape recouvrait ses villes, il n'avait donc rien perdu, et sa dignité, que les monarques trouvaient utile à la leur, gardait toujours son éclat.

Le bruit de l'arrivée et du couronnement de Charles V, se répand dans la ville où il eût causé beaucoup d'inquiétude, si le peuple, retombé dans les superstitions où l'avait conduit Savonarola, ne s'était fié à l'inspiration d'un laveur de laine qui s'écria que l'empereur ne viendrait pas ou qu'il serait noyé.

L'armée de la ligue et le duc d'Urbin assiégeaient Milan, quand la fameuse paix de Cambrai, entre François Ier et l'empereur (juillet 1529), vint montrer la foi que les États d'Italie, alliés de François Ier, devaient placer dans ses promesses. Au 7 juillet, deux femmes, Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur et Louise de Savoie, mère de François Ier, se rencontrèrent à Cambrai, pour traiter la paix. François Ier céda ses droits sur Milan et Naples, abandonna Florence et les Vénitiens à l'empereur, et paya pour ravoir ses fils. Il promit en secret, il est vrai, 40,000 ducats aux Florentins contre l'empereur, mais il ne les donna jamais. Ce traité compléta la conduite des princes dans les guerres d'Italie où les passions de la cupidité régnèrent surtout; il n'est pas d'époque plus privée de grandeur et de générosité que les temps où Charles-Quint a dominé; par sa froideur et son ambition sans gloire, cet Autrichien entraîna François Ier, plus noble, à une conduite vile, et l'Italie, malgré ses crimes, ne vit rien de si honteux que les traités, l'avarice, la fourberie et la bassesse des deux monarques.

La république envoie quatre ambassadeurs à l'empe-

reur, quand déjà il était à Gênes, où le pape députe le cardinal Farnese (qui lui succéda) et le cardinal Hippolyte de Médicis. Tous les États d'Italie envoient de même. Les quatre ambassadeurs florentins sont Niccolo Capponi, relevé de ses disgrâces, mais trop effrayé pour la circonstance, Tomaso Soderini, Matteo Strozzi, et Rafaello Girolami. Les Florentins ne s'en préparent pas moins à la guerre; ils appellent Stefano Colonna pour capitaine en second, sous Malatesta, et réunissent quatre mille hommes d'infanterie des meilleurs de l'Italie, qu'ils mettent sous les ordres des capitaines et colonels qui restaient des troupes de Jean de Médicis. On s'occupe avec ardeur des fortifications de la ville et du domaine. D'après le conseil d'excellens architectes et de Michel-Ange, les bastions sont rétablis à toutes les portes. On renferme le mont San-Miniato et San-Glorgio avec des tranchées et des bastions, comme dans une forteresse, en tirant une tranchée depuis l'Arno à San Francesco, jusqu'à la porta San Nicolo, et une autre en haut qui arrive jusqu'à San Francesco. Tous les bourgs autour de la ville, hors les portes, bourgs grands, riches et pleins d'édifices sacrés et privés, sont détruits, ainsi que beaucoup de maisons de campagne et les cultures de vignes et d'oliviers. Prato, Pistoïa, Arezzo, Pise, Cortona, Volterra, en font de même, et Florence se remplit d'approvisionnemens.

Michel-Ange, nommé gouverneur-général des fortifications, pour un an, construit les bastions du mont San-Miniato, non avec des gazons, du bois et de grosses broussailles, comme on le faisait ordinairement, mais avec du fer entrelacé de châtaigniers, de chênes et d'autres fortes matières; en place de gazons il prend des briques crues, faites avec de la bourre, de la fiente de bêtes, applaties avec beaucoup de soins. Les seigneurs l'envoyèrent à Ferrare examiner les fortifications du duc Alfonse Ier, ses artilleries et munitions. Alfonse combla Michel-Ange de politesses et lui demanda avec tant d'instance un travail de sa main, que Michel-Ange, de retour à Florence, toujours occupé des fortifications, commença pour ce prince *la Leda*, tout en travaillant aussi en secret aux belles statues des

sépultures de St-Laurent. Le péril devenu chaque jour plus grand, on lui donne à fortifier *toute la terre*. Il prête à la ville mille scudi, et nommé entre les neuf de la milice, il s'occupe tout entier et sans plus d'autre travail, des fortifications (1).

Le pape, de son côté, fait attaquer Malatesta à Pérouse. Les Florentins envoient défendre cette ville. Au lieu d'en croire Baccio Cavalcanti, mandé par eux à Cambrai, qui leur écrivait la vérité sur la paix, ils en croyaient leur ambassadeur ordinaire. Carducci, se fiant aux promesses trompeuses du roi, leur écrivait que ce prince n'aurait pas moins de soin de la liberté de Florence que de ses fils.

L'empereur, à Gênes, avait répondu aux ambassadeurs que le pape seul devait décider des affaires de Florence. Doria leur avait dit la même chose. Ils veulent suivre l'empereur, de Gênes à Plaisance, mais les légats du pape leur font interdire l'entrée de cette ville. Tomaso Soderini et Rafaello Girolami, ne pouvaient se résoudre à éclairer et décourager Florence, mais Niccolo Capponi obtient enfin, après les plus pressantes instances, d'écrire au gouvernement qu'il ne reste d'autres ressources que dans la clémence du pape. Capponi tombait trop bas. Florence, armée, ne pouvait-elle au moins traiter ? La lettre des ambassadeurs décide le conseil des Quatre-Vingts à envoyer quatre ambassadeurs au pape. On assemble une *pratica*. Après des débats, il est décidé dans la pratica, composée de soixante-douze membres, que les ambassadeurs auront un mandat libre ; quatre fèves blanches seulement s'opposent à cette décision. Quelques-uns des seigneurs, qui avaient parlé pour l'ambassade, sont, en sortant, insultés par les jeunes gens. Les ambassadeurs partent, mais sans le mandat libre.

Et voici Rafaello Girolami, un des ambassadeurs envoyés à l'empereur, qui revient tout-à-coup en poste, et qui, botté encore, va à la seigneurie effrayée, bouleversée et irrésolue, et change ses résolutions. L'empereur,

(1) Vasari. Vita di Michelagnolo Bonarotti.

dit-il, a peu de gens et d'argent; les Vénitiens l'occupent en Lombardie; des difficultés existent entre lui et le pape ; César doit bientôt retourner en Allemagne pour les affaires des Turcs; la république ne doit donc pas se jeter à lui en proie. Ces assurances, acceptées avec transport par les fauteurs du peuple, décident le gonfalonier à se joindre avec trois ou quatre citoyens, ennemis des Médicis, pour préparer vivement la guerre

Malatesta, après avoir abandonné Pérouse, plutôt que de commencer là à combattre (et déjà il trahissait), rejoint avec son infanterie les troupes florentines qu'on avait envoyées à Arezzo pour le soutenir. La guerre quitte donc l'Ombrie pour venir vers Florence. Le prince d'Orange, vice-roi de Naples, attaque Cortona qui résiste d'abord vigoureusement, mais qui, privée de monde et craignant d'être mise à sac, capitule. Castiglione est saccagée; le commissaire florentin Albizzi et Malatesta abandonnent alors Arezzo, et arrivent jusqu'à six milles de Florence. Qu'on juge de l'effroi du peuple dans la campagne et dans la ville! On assemble le grand conseil pour le faire voter par gonfalons, selon l'usage dans les momens difficiles où on voulait l'avis du peuple; le grand conseil vote pour l'accord avec l'ennemi, et si les amis des Médicis, dans cette épouvante générale, n'avaient pas fui comme tant d'autres, on aurait pu s'accorder. Mais le gonfalonier reprend courage. On envoie pourtant de nouveaux ambassadeurs au pape, tandis qu'on traitait avec le prince d'Orange pour le retenir au val d'Arno. Les Dix voulaient décapiter Anton-Francesco Albizzi, le commissaire, pour avoir abandonné Arezzo, mais Albizzi déclare qu'il avait reçu des ordres du gonfalonier. On nomme commissaire à sa place, Rafaello Girolami, qui, avec Zanobi Bartolini, est chargé de l'autorité sur toute l'armée étrangère et civile dans les murs de la ville; tous deux, ils se réunissent continuellement avec les Dix, Malatesta et Stefano Colonna.

Il faut remarquer ici le délire d'Arezzo, délire qui couronna dignement, pour l'Italie, l'histoire de ces petites municipalités. Arezzo, sans songer à Charles V, ni aux

événemens passés, crut naïvement retrouver sa liberté du moyen-âge : elle fit battre monnaie, réorganisa son gouvernement, reprit son nom de république, se déclara l'ennemie de Florence, et donna de continuels secours aux Allemands.

Malatesta avait le grade suprême, et Stefano Colonna, au second rang, était particulièrement chargé de garder San Miniato, où il était logé; il est nommé capitaine de l'ordonnance civile qui faisait le service comme les troupes soldées.

Les troupes se composaient dans tout l'État de treize mille hommes d'infanterie soldée, et de sept cents chevaux. Sept mille hommes étaient à Florence, et le reste à Prato, Pistoïa, Pise, etc. La dépense était de 70 mille ducats par mois. Il faut compter de plus, à Florence, trois mille hommes de la jeunesse florentine. Malatesta avait aussi de plus (et particulièrement à son service), trois mille hommes d'infanterie de Pérouse qui le reconnaissaient pour seigneur, et deux mille Corses qui obéissaient de même, plus à lui qu'au gouvernement. On comptait donc à Florence quinze mille hommes (1), et cinq mille hommes de Malatesta. Villani, deux siècles avant, disait que la commune pouvait compter de sept cents à mille cavaliers et autant de fantassins, et qu'elle avait dans son sein vingt-cinq mille citoyens en état de porter les armes, de quinze jusqu'à soixante-dix ans. Pourquoi donc, aujourd'hui, n'étaient-ils que quinze mille ?

Le prince d'Orange, après avoir fait capituler Arezzo, arrive vers Florence, dans la plaine de Ripoli (sept. 1529), pour se placer ensuite sur les collines voisines, au midi, dans la villa Arcetri, d'où il voyait toute la ville et dominait les tranchées et bastions de Poggio San Miniato et de San Giorgio. Le siége commence ainsi en septembre. Le prince avait réduit toute chose en son pouvoir au levant, dans le val d'Arno, et derrière il avait Sienne pour lui fournir l'artillerie, les vivres, bien que Florence possédât Colle assez bien gardée. De l'autre côté de l'Arno, le

(1) Segni, lib. III,

prince d'Orange envoie le marquis del Vasto dans la vallée de Montughi, sous le mont de Fiesole, avec l'infanterie italienne ennemie, et quatre bandes de chevaux pour empêcher l'entrée des vivres dans la ville. Ainsi un prince d'Orange, un Hollandais assiégeait Florence, et l'étendue des affaires commençait à mêler les hommes et les nations. La république lui députe quelques ambassadeurs, mais il répond qu'on ne peut traiter qu'avec le pape. Les ambassadeurs aussi écrivaient de Rome qu'il n'y avait d'autres moyens de finir la guerre que de s'accorder avec le pape. Niccolo Capponi, propre à mener ces négociations, était mort en route, accourant vers Florence pour s'opposer à l'influence de Rafaello Girolami, qui voulait succéder à Carducci comme gonfalonier. Capponi rencontra en chemin Michel-Ange. Celui-ci venait de quitter Florence et l'effraya beaucoup sur le sort de la république. Michel-Ange s'apercevant de la trahison de Malatesta, en avait averti le gonfalonier, mais Carducci le reprit durement, et Michel-Ange offensé, voyant la ville dans un péril invincible, par la duperie du gouvernement, partit secrètement et indigné, avec deux de ses amis, pour Ferrare et Venise, où il se mit à travailler. Il montra bien que c'était la colère et non la peur qui l'avait fait partir, car, rappelé par les prières pressantes de la république, pour continuer les travaux de la guerre, Michel-Ange, au péril de sa vie, et par une route dangereuse, retourna à Florence, Florence! exposée alors à des dangers plus grands qu'elle ne l'était quand il l'avait quittée (1).

On place à peu près alors la mort glorieuse d'une femme du peuple, Lucrèce Mazzanti de Fighine, vraie Lucrèce, qui, pour échapper aux poursuites grossières d'un soldat du prince d'Orange, se jeta dans l'Arno, préférant mourir que de céder à l'ennemi (2).

Le gouvernement ne se laissait décourager par rien, et moins il espérait dans les secours humains, plus il espérait dans les secours divins. Comme Alexandre Vitelli, avec une grosse troupe, allait partout, cherchant à sou-

(1) Vasari. Vita di Michelagnolo Bonaratti. — Varchi, lib. X.
(2) Varchi, lib. X.

mettre le domaine au pape, les Florentins prennent à leur solde Napoléon Orsino, condottiere, avec trois cents chevaux, pour occuper Montepulciano; ils engagent aussi Jacques Bichi, de Sienne, avec cent chevaux, et envoient chaque jour dehors, à la découverte des vivres, qui venaient de Prato, Pistoïa, Empoli, et de tout le côté de Pise, car la ville gardait encore ces passages.

Voici le nombre des troupes ennemies: l'infanterie italienne, vingt mille hommes; les Espagnols et les Allemands, douze mille; ceux appelés soldats du besoin, deux-mille; la cavalerie, quinze cents à deux mille hommes, dont une partie asssiégeait la ville, et l'autre courait le pays; en tout environ trente-six mille hommes, tandis que Florence n'avait que quinze mille hommes. Le pape, pour payer les troupes, imposait l'État ecclésiastique, ses amis, et recourait à tous les moyens.

Afin de ménager la république et de ralentir la guerre, il envoie au prince d'Orange un ambassadeur qui loge dans la ville, mais qui est bientôt renvoyé. Ne pouvant rien conclure avec Florence par les négociations, le pontife va rencontrer l'empereur à Bologne. Il n'était pas sans inquiétude : les Turcs, sous la conduite de Soliman, assiégeaient Vienne; le pape craignait que l'empereur n'abandonnât l'Italie pour secourir son frère en Allemagne, et ses craintes justifiaient les espérances des Florentins. Clément VII, en route pour Bologne, et arrivé à Cervi, propose donc ces conditions aux ambassadeurs florentins : la paix et le maintien à Florence du gouvernement libre, du grand conseil et de la milice civile, avec le rappel de ses neveux Médicis, comme citoyens; la restitution de sa nièce; le rétablissement des armes des Médicis; l'envoi d'ambassadeurs auprès de sa personne, selon l'usage des autres États; l'alliance de la république avec la ligue et avec César; le droit, pour le pape, de nommer dix des soixante citoyens, électeurs du gonfalonier annuel; le conseil des Quatre-Vingts, rendu à vie et porté à cent, entre lesquels dix nommés par le pape, quand même le grand conseil ne les aurait pas voulus (1). François Vettori, ami du pape,

(1) Segni, lib. III.

conduisait cette négociation à Rome, avec François Guicciardini qui, voyant les affaires s'exalter de plus en plus, s'était enfui de Florence. Mais le gonfalonier refuse d'entendre leur envoyé. Loin de là, on fait arrêter soixante-dix citoyens, amis des Médicis; on avait voulu retenir aussi Bernard Rucellai, mais il s'échappe. On ne faisait pas part au peuple, ni aux *pratiche*, ni aux Dix, des négociations avec le pape; le gonfalonier Carducci ne donnait que les nouvelles à sa fantaisie, et ce petit parti trompait et menait tout le monde. Peut-être alors était-il temps d'accepter les conditions du pape, en prenant des mesures pour le forcer d'être fidèle, mais la crainte des Turcs qui modérait le pape, rendit superbe le gouvernement du peuple. Ainsi l'espoir d'un accord fut perdu. Pour soutenir la guerre, on fait de l'argent par tous les moyens ; on force les citoyens à payer, les femmes à donner leurs bijoux. François Guicciardini, François Vettori et beaucoup d'autres sont bannis; quelques citoyens, qui avaient voulu l'accord, sont décapités; la terreur s'établit. Les chefs du gouvernement, pour mieux agiter le peuple, se servent de la religion et de la chaire des frères de St-Marc. Ces moines prêchent au peuple que Dieu protégera la liberté, et que c'est ici le temps prédit par Savonarola, où Florence doit souffrir pour être sauvée. Les biens sont vendus et achetés à bas prix. On taille les arbres, pour détacher les habitans des possessions, et le gonfalonier, afin d'ôter tout espoir de pardon et de paix, permet aux jeunes gens de brûler l'ancien palais de Careggi, aux Médicis, et le palais de Jacques Salviati, à Montughi (1). Le gonfalonier fait déclarer Jacques Salviati rebelle, par la seigneurie, car la Quarantie n'aurait pas obéi.

Cependant Stefano Colonna, résolu d'attaquer l'ennemi, marche durant une nuit ténébreuse avec trois mille hommes d'infanterie, la plus grande partie civile ; les troupes sortent par deux diffentes portes, pour se réunir sous la colline qui conduit de Santa Margarita à Montici. (Déc. 1529). Arrivés là en grand silence, après avoir tué les sen-

(1) Segni, lib. III. — Nerli, lib. 19,

tinelles, les soldats parviennent jusqu'aux quartiers de l'ennemi, où ils auraient pénétré et fait cette nuit un grand carnage, si un *troupeau de cochons* entendant du bruit, n'eût, par ses cris épouvantables, réveillé tout le camp. On court aux armes, et Stefano et sa troupe sont contraints à se retirer.

Des escarmouches avaient lieu de différens côtés. Napoléon Orsino est battu par Alexandre Vitelli, et bientôt Montepulciano se rend à Baccio Valori, commissaire du pape. Mais sur d'autres points, Feruccio bat deux fois vaillamment l'ennemi. En vain François Ier députe aux Florentins un de ses seigneurs pour les décider à s'accorder avec l'empereur ; ce seigneur, soupçonné d'être dévoué au pape, est renvoyé.

La rencontre de l'empereur et du pape à Bologne. allait décider de nouveau des destinées de l'Italie. Ces princes se rendirent là en novembre pour y passer plusieurs mois. L'empereur aborda à genoux le pontife qui le reçut avec douceur; ils logèrent dans des appartemens si voisins, qu'ils pouvaient, sans sortir, entrer l'un chez l'autre. Là arrivèrent les ambassadeurs de toutes les puissances. Une nouvelle ligue générale de l'Italie fut conclue en décembre, après qu'on eut reçu la nouvelle que Soliman avait abandonné le siége de Vienne pour se retirer en Thrace. Cette nouvelle devait ruiner les espérances des Florentins. Le duc de Milan vint à Bologne se réconcilier avec César par l'entremise du pape ; son duché, s'il n'avait pas d'enfant mâle, devait retourner à l'empire, et l'empereur garderait les forteresses. Les Vénitiens rendraient les terres conquises, à Milan, à Naples et au pontife. Le roi de France resta libre d'entrer dans la ligue quand auraient été exécutées les conditions du traité de Cambrai; et les Florentins seuls enfin, se virent exceptés de cette ligue générale, qui allait se tourner contre eux.

Leurs ambassadeurs à Bologne avaient ordre de faire tous leurs efforts pour traiter avec l'empereur en sauvant la liberté; mais l'empereur les envoie au pape. Le pape venait de leur faire rendre la Valdelsa ; il s'emporte avec les ambassadeurs à leur départ ; interrompant l'orateur,

il s'écrie avec colère qu'il ne veut pas ôter la liberté à la patrie, que ceux-là sont les impies, qui, sous le nom du peuple, ont chassé les citoyens et livré à un petit nombre de gens furieux, sans rang et sans honneur, toute l'autorité publique.

Durant les grandes affaires de Bologne, le prince d'Orange grossissait continuellement son camp; un comte de Rossi, colonel, et Alexandre Vitelli, étaient arrivés; le prince avait fait venir de Sienne, seize pièces de grosse artillerie, et ayant construit des bastions sur les collines d'Arcetri, de Santa Margarita, à Montici, il cherchait en vain à s'emparer des lieux circonvoisins, défendus vaillamment par les colonels florentins. Les Florentins avaient placé deux pièces d'artillerie sur le clocher de l'église San Francesco, à San Miniato, avec lesquelles ils maltraitaient le camp des ennemis. Ceux-ci, du haut des monts, tiraient aussi contre le clocher, où deux officiers florentins furent tués et plusieurs blessés. Michel-Ange, de retour de Venise, préserva et conserva ce clocher par des travaux extérieurs. Tous les jours, l'ordonnance civile signalait sa valeur dans de fortes escarmourches. Le prince, ne pouvant réussir dans aucune attaque, se décide à un long siége; ainsi il entoure le mont Oliveto du côté du nord, avec des bastions pour garder l'Arno. Et vers la porte al Prato, de l'autre côté de l'Arno au nord, il occupe San Donato, monastère de femmes, grand et fort de murailles, l'entoure de tranchées, et y place deux mille lances, pour garder le passage de ce côté. En même temps il faisait ravager et occuper le Mugello, pour empêcher les vivres d'entrer dans la ville.

Mais la ville ne s'épouvante pas, et refuse d'écouter la proposition que Malatesta lui fait de la part du pape, de remettre la liberté de Florence à l'empereur. Cette négociation rend Malatesta suspect au gouvernement. Baldassar Carducci, ambassadeur en France, écrivait qu'il n'y avait rien à attendre de François Ier, mais le gonfalonier Carducci cachait ces nouvelles.

Pour soutenir la guerre, outre des impôts nombreux, de nouvelles lois ordonnent de vendre tous les biens des arts de Florence et de Prato: ceux des lieux de charité; les

biens ecclésiastiques des moines et des frères et d'autres biens de l'Eglise. On contraint sans peine les citoyens à les acheter et à les payer ; ils le faisaient avec joie sans prévoir qu'ils seraient par là ruinés plus tard.

De son côté, le pape était chargé de toute la dépense de cette guerre : la crainte que César ne l'abandonnât, le chagrin et la honte de maltraiter sa patrie, d'autres peines diverses sont encore augmentées par l'arrivée en poste, à Bologne, de Baccio Valori et du marquis del Vasto, qui viennent pour déclarer au pape et à l'empereur que l'hiver, devant une ville forte et résolue, les menace de quelque grand échec, si le siége n'est pas appuyé par de fortes provisions. L'empereur consent à ce qu'on appelle du duché de Milan, trois mille Espagnols et deux mille lances. Ces secours arrivent avec l'artillerie, et se campent autour de la ville du côté du midi et du nord, pour la tenir plus serrée. Borgio San Sepulcro et Anghiari se rendent au pape. Une multitude de citoyens florentins, de tout âge, du parti des Médicis, étaient au camp ennemi, tantôt faisant l'office de commissaires, tantôt envoyés par Baccio Valori pour administrer les pays qui se rendaient au pape, et se riant d'être cités chaque jour à Florence au son de la trompette, et déclarés rebelles.

Déjà tous les ambassadeurs quittent Florence ; le premier est l'ambassadeur de France qui, d'après le traité de Cambrai, part à la requête de l'empereur. Ensuite part l'ambassadeur de Ferrare. Le dernier est celui des Vénitiens ; il abandonne la ville après la publication de la ligue d'Italie.

Cependant la fin de décembre était arrivée, où suivant la loi, le nouveau gonfalonier devait être élu. François Carducci, dans l'espoir d'être réélu, rassemble le conseil et fait un discours sur l'avantage de confirmer un homme dont on avait déjà fait l'expérience. (Déc. 1529). On se rit de ses prétentions ; lors de l'élection, il n'obtient nulle faveur, et Rafællo Girolami, que nous avons vu ambassadeur à l'empereur. à Gênes, est nommé pour un an, par une grande majorité. C'est lui dont Niccolo Capponi avait voulu combattre l'influence. Les amis des Médicis concoururent

à le faire élire, car Girolami, par son adresse, s'était attiré la faveur de tous. Gonfalonier sous les Médicis, puis leur ambassadeur près de César, d'une famille noble, il passait pour modéré, mais bien des citoyens prévoyaient qu'il se laisserait entraîner par son parti et par les événemens.

Avant que le nouveau gonfalonier eût l'autorité, le gouvernement se raffermit par quelques nouvelles proscriptions. Durant décembre, la république s'était décidée, faute de troupes et d'argent, à abandonner Prato et Pistoïa, qui furent occupées par le pape. Ainsi les Florentins n'avaient de libre que la route d'Empoli.

La nouvelle que les Turcs s'étaient retirés de Vienne, était parvenue au gouvernement, mais Carducci la tenait soigneusement secrète.

Remarquons que presque tous les citoyens prenaient alors part aux affaires; les lettres de Busini à Varchi, donnent la liste curieuse et innombrable des hommes qui se prononçaient alors d'une manière quelconque. Busini cite une foule de citoyens *qui aimaient*, dit-il, *la liberté pour elle;* une infinité d'autres *qui furent l'ornement et la fleur de la ville libre*, d'autres qui furent faibles, d'autres intéressés, d'autres partagés entre les deux partis. Cette liste, tout-à-fait républicaine, nous a paru si curieuse et si caractéristique, qu'on la trouvera à la fin du volume (1).

CHAPITRE III.

RAFAELLO GIROLAMI, GONFALONIER POUR UN AN. — VOTES PAR GONFALONS. — TRAHISON DE MALATESTA BAGLIONI.

(Janv. 1530.) Quand Rafaello Girolami, le nouveau gonfalonier, prend l'autorité, nous voyons aussi apparaître dans cette histoire, un héros qui, créant pour ses semblables d'autres forces et de nouvelles destinées, va reculer, comme font les grands hommes, les limites du possible.

(1) Voyez la note 2 à la fin du volume.

C'est François Feruccio. D'une famille ancienne, mais pauvre et obscure, il avait été payeur sous Jean-Baptiste Soderini dans l'armée de Lautreck contre Naples, et quoiqu'il eût là un emploi civil, il s'était exercé et formé avec les excellentes troupes de Jean de Médicis. Agé de 40 ans, intrépide, moins prudent qu'audacieux, plein d'amour de la gloire, le gouvernement l'avait nommé commissaire à Empoli d'où il approvisionnait Florence par la Lastra (1). Par ordre des Dix, Feruccio avait envoyé trois compagnies à la Lastra; mais ce secours n'empêcha pas la Lastra de tomber au pouvoir des Espagnols; malheur très grand qui sépara les Florentins d'Empoli. Les nobles voyaient avec regret parvenir ainsi Feruccio, jusqu'ici payeur et peu connu, comme ils avaient vu avec regret Carducci gonfalonier, et Michel-Ange nommé des neuf de la milice (2).

Carducci, en cédant le gonfalon à Girolami, avait été fait commissaire à la place de celui-ci, mais il gardait son influence et continuait de mener les affaires et les opinions avec son parti. Le nouveau gonfalonier, très embarrassé en entrant, porté à un accord, pressé de tous côtés, convoque une assemblée du grand conseil par gonfalons.

(5 Janv. 1530.) Girolami commence par un discours où il demande aux gonfalons leur avis. Les gonfalons votent séparément. Filippo del Migliore, un des seize gonfaloniers, rapporte avec audace et véhémence, que douze des gonfaloniers s'opposent à l'envoi des ambassadeurs au pape, et que quatre y consentent. Robert Bonzi rapporte pour les douze bonshommes, que la plus grande partie dit *non*. — Alfonse Strozzi rapporte, pour les Dix, *non*.—Un autre rapporte, pour le gonfalon de l'Echelle, *oui* (3).— Le gonfalon

(1) Nerli, lib. X.

(2) Busini, lettera XV.

(3) Nous avons dit que Florence était divisée en 4 quartiers : — Le Saint-Esprit renfermait quatre gonfalons : l'échelle, la coquille, le fouet, le dragon. — Sainte-Croix, quatre gonfalons : le char, le bœuf, le lion noir, les roues. — Sainte Marie nouvelle, quatre gonfalons : la vipère, la licorne, le lion rouge, le lion blanc. — Saint Jean, quatre gonfalons : le lion d'or, le dragon, les clés, la fourrure. Il ne faut pas confondre ces gonfalons avec les anciens gonfalons des arts. (Varchi, lib. III.)

de la Coquille, de soixante-quatorze, cinquante, *oui*.— Le gonfalon du Fouet, de quatre-vingt-six, soixante-quinze, *oui*. — Le gonfalon du Dragon du Saint-Esprit, les cinquante. *oui*, excepté quatre.—Le Char, les cinquante, *oui*, hors quatre. — Le Bœuf, de quatre-vingt-trois, soixante-dix, *oui*. —Le Lion noir, de quatre-vingt-dix, soixante-dix-sept, *oui*.—Les Roues, tous, *oui*, hors deux. — La Licorne, *oui*.— Le Lion rouge, la plus grande partie, *non*.— Le Lion blanc, cinquante, *non*, trente, *oui*.—Le Lion d'or, de quatre-vingt-dix, quatre-vingt-deux, *oui*. — Le Dragon de Saint Jean, les deux tiers, *oui*.—Les Clefs, les cent, *oui*, hors six. — La Fourrure, tous variés demandent à tirer par les fèves. Au total des votes, sur mille trois cent soixante-treize fèves, il y eut mille *oui*, trois cent soixante-treize *non* (1). Le conseil des Quatre-Vingts nomme donc deux ambassadeurs pour aller traiter avec le pape; mais le gonfalonier, déjà ranimé par le parti de Carducci, ne leur donne point de commission, et arrivés à Bologne, les ambassadeurs demandent audience, en disant seulement qu'ils viennent pour entendre ce que le pape voulait leur dire. Le pape, avec un geste de mépris : « Y a-t-il, dit-il, à Florence des citoyens qui soient aussi peu de chose que ceux-ci ? » Comme il ne craignait plus les Turcs, il était moins facile. Les ambassadeurs lui demandent le domaine, la liberté et le gouvernement populaire ; le pape répond que pour la restitution du domaine, il y tient plus qu'eux, et que sa famille avait l'habitude d'accroître et non de diminuer l'État ; que pour la liberté, lui-même veut la rendre à tant de citoyens illustres et opprimés ; quant au gouvernement populaire, c'est une tyrannie qu'il ne souffrira pas. Il cherche pourtant à engager quelque négociation avec un des sous-ambassadeurs; mais celui ci écrit à son gouvernement sans recevoir de réponse, et le pape, après de grandes discussions avec les ambassadeurs, les congédie (2).

Le parti de Carducci achève d'entraîner le gonfalonier à la guerre. Après l'assemblée par gonfalons, ce parti fait

(1) Varchi, lib. XI. — Segni, lib. IV. — Nerli, lib. X.

(2) Nerli, lib. 10.

accepter la loi de vendre le tiers des biens ecclésiastiques. Bientôt on déclare que l'assemblée par gonfalons n'avait été qu'une *pratica*; c'était pour lui donner moins d'importance, et ne plus parler d'accord. Enfin, on arrête seize citoyens, qui restent prisonniers jusqu'à la fin de la guerre.

Malatesta fortifie le jardin Pitti. Beaucoup de seigneurs, capitaines, et toute la jeune noblesse florentine là de présente se moquaient du prince d'Orange et de ses molles attaques. Malatesta jouait ainsi les Florentins; il demande le titre de général et le bâton de commandement qu'on lui donne avec un grand appareil (1). (26 Janv. 1530.)

Comme les capitaines d'infanterie envoyaient dehors tantôt l'une, tantôt l'autre compagnie, faire du bois pour réparer les bastions, deux capitaines sortis par la porte alla Croce, dans la plaine de San Salvi, sont aperçus par les ennemis campés à Arcetri; on en donne avis au prince d'Orange; le prince envoie quelques troupes qui passent l'Arno et se jettent à l'improviste entre les Florentins et la ville, dont ceux-ci s'étaient éloignés à près de deux mille : une cruelle bataille suit; les soldats florentins sont la plupart tués, un des capitaines est égorgé et l'autre fait prisonnier.

Une autre entreprise à cheval hors la porte al Prato, n'a pas plus de succès : quelques troupes vont pour attaquer le prince qui descendait visiter les tranchées de San Donato, mais elles sont obligées de se retirer ausitôt. Malatesta abusait Florence par ces petits combats. Le prince de son côté ménageait la ville, sans doute, par les ordres secrets du pape. Ainsi, Clément VII, avec ces deux hommes à lui, espérait lasser la république, et la soumettre, sans bataille, par la modération adroite, si facile à sa maison. Benedetto de Foiana, frère éloquent de Saint-Marc, prêchait dans la salle du grand conseil, et tournait, comme Savonarola, la religion même contre le pape.

L'empereur avait pris la couronne à Bologne en février, et comme l'hiver finissait, le gouvernement reproche à Malatesta son inaction; on lui disait d'attaquer le camp ennemi dont les soldats, privés de vivres et mal payés, se

(1) Varchi, lib. 11.

répandaient dans la campagne; il résistait en opposant de mauvaises raisons ; enfin porté dans les bras de ses gens, car il était malade, il sort avec plus de cinq mille hommes, et livre une bataille qui dure deux heures sans résultat, et d'où il retire ses troupes avec beaucoup d'humeur.

Parlerons nous d'un duel, célèbre alors, imitation des manières chevaleresques de l'Espagne? Deux nobles exilés florentins qui étaient au camp du prince d'Orange, se prirent de querelle avec deux jeunes nobles de la ville; ceux-ci appellèrent les autres traîtres à la patrie ; les vrais motifs de la querelle étaient, dit-on, l'amour d'une dame florentine. Après beaucoup d'injures renvoyées de part et d'autres, ils convinrent d'un duel; le prince d'Orange céda un lieu pour champ libre. Les gentilshommes arrivèrent suivis d'une foule de jeune noblesse; les quatre combattans étaient seulement armés d'épées et de gants de maille. Après un combat vif et vaillant, un des nobles du camp se rendit à son adversaire florentin, et un des florentins se rendit à son adversaire du camp. Ainsi le succès et le revers furent égaux. Ce combat occupa Florence pour bien des jours, et nous n'en parlons qu'à cause du grand bruit qu'il fit alors. On y vit briller Dante de Castiglione, l'un des vainqueurs, bonne épée de Florence, dont on vante encore, dans cette ville, la valeur admirable (1).

Cependant Volterra, effrayée des ravages d'Alexandre Vitelli, se donne au pape. Feruccio, certain qu'il pourrait la reprendre, obtient par ses instances, un ordre des Dix de la guerre pour aller occuper la forteresse de Volterra, restée fidèle; il y court en laissant le commandement d'Empoli à un autre commissaire (2).

Dès son arrivée, Feruccio fait une sortie terrible contre les citoyens de Volterra qui assiégeaient la forteresse, passe les tranchées par force avec tous ses gens en ordre, attaque la rue, saccage et brûle les maisons, arrive sur la place Saint-Augustin où il précède les autres, et se signale en vaillant soldat et en bon capitaine, coupable seulement

(1) Nerli, lib. X. — Segni, lib. IV.

(2) Nerli, lib. X.

comme chef, d'exposer trop sa vie. La bataille commencée au milieu du jour, dure presque toute la nuit, et les citoyens et les soldats découragés, après avoir perdu trois cents hommes et cinq pièces d'artillerie, se rendent à Feruccio à discrétion. Voici donc une bataille, une vraie bataille, livrée avec impétuosité, soutenue avec persistance, emportée avec ardeur, sans retraite sonnée au milieu du combat, allant à son but, et mettant toute la honte et la perte du côté de l'ennemi. Jean de Médicis prépara cette gloire pour Florence; ce n'est pas le moindre mérite des Médicis d'avoir pour quelques jours, rendu les Florentins des héros. Feruccio allait jeter un éclat héroïque sur les derniers jours d'une république si peu guerrière. Après la victoire, Feruccio fait pendre quatorze Espagnols prisonniers, il laisse aller les autres soldats désarmés, s'empare de Volterra, au quart détruite par le feu, saisit le bien des citoyens, l'argenterie sacrée, défend sous peine de la vie qu'aucun citoyen sorte de la ville, loge ses soldats dans leurs maisons avec des façons dures et insolentes, comme on les a avec les ennemis et les rebelles, et se procurant de l'argent par des moyens rigoureux, il fait pendre deux citoyens aux fenêtres du palais. Le prince d'Orange envoie Fabricio Maramaldo, napolitain, attaquer Volterra avec trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux; un trompette vient demander la terre d'un ton superbe: Feruccio, plus superbe que personne, fait pendre le trompette, bat et repousse l'ennemi en excitant ses soldats à se moquer de Fabrizio Maramaldo.

Le prince, mécontent, détache des troupes pour s'emparer d'Empoli, tandis que Feruccio est occupé à défendre Volterra; les troupes attaquent vigoureusement Empoli, s'en emparent et la saccagent avec barbarie.

Savonarola avait dit que Florence ne serait victorieuse qu'après avoir perdu tout le domaine; les bonnes gens se félicitent donc de la perte d'Empoli, mais bien des citoyens affligés regardent déjà la guerre comme désespérée.

Les troupes ennemies victorieuses marchent alors contre Volterra; mais repoussées glorieusement par Feruccio sur tous les points d'attaque, elles se retirent très mécontentes, après un mois de violens combats.

Cependant la preuve que cette guerre n'était pas sans raison, c'est que le pape désespéré, épuisé d'argent, mettait en gage les bijoux de l'Etat, ceux des anciens papes' parlait d'abandonner l'entreprise, et s'emportait contre ses favoris florentins, en prétendant que c'était pour euxi qu'il s'était mis dans cet embarras. On dit que François Vettori lui rendit le courage. François Vettori ! lui, quavec tant d'amour de la patrie, écrivait naguère à Machia vel, son ami : « Je suis un homme tranquille, entier dans mes plaisirs et dans mes imaginations, et, entr'autres plaisirs je désire celui de voir notre ville heureuse. J'aime tous les habitans de notre ville, ses lois, ses coutumes, ses murailles, les maisons, les rues, les églises, les envlrons. »

Clément VII avait d'ailleurs été très malade et n'était pas bien guéri; les Florentins pouvaient se flatter toujours qu'il mourrait avant la fin du siége. La ville manquait et de vivres et de tout espoir d'une récolte, mais les frères de Saint-Marc faisaient des sermons.

Le fils aîné de Machiavel, Louis Machiavel, est tué héroïquement dans une sortie des assiégés, mort digne des rêves et de l'imagination guerrière de son père (1). Au même moment, dans la ville, le fils de Ficino a la tête tranchée pour avoir dit du bien de Côme de Médicis; on fait périr de même un frère de Santa Croce qui avait loué Clément VII, et plus justement Laurent Soderini dont les lettres adressées au camp, révélaient la situation malheureuse de Florence, et aussi enfin le capitaine de Pise, devenu suspect. L'argent manquait, la ville prend les ornemens des églises, cherche partout des vivres et punit ceux qui les cachent.

Malatesta devenait chaque jour plus suspect au gouvernement en entretenant de perpétuelles relations avec le prince d'Orange et en parlant toujours de traité; quelques jeunes nobles qui le fréquentaient beaucoup, étaient soupçonnés aussi. Stefano Colonna au contraire se voyait porté aux nues, et le peuple disait que Florence aurait triomphé s'il eût été chef (2). Malatesta, importuné, se décide un

(1) Varchi, lib. XI.

(2) On trouve dans les documens historiques publiés par Molini en 1837 quelques lettres de Stefano Colonna et de Malatesta à Montmorency. Stefano était dévoué aux Français, quoiqu'il servît les Florentins avec fidélité.

soir avec Stefano à aller attaquer les Allemands à San Donato : la nuit, à trois heures, Stefano sort par la porte al Prato avec deux mille hommes d'infanterie et plusieurs jeunes nobles Florentins, tandis qu'un autre capitaine avec mille cinq cent Corses sort par la porte de Faenza pour se rendre aussi à San Donato par le chemin d'en haut. Malatesta, sorti par la Porticciola, reste sur le rivage de l'Arno avec mille cinq cents hommes d'infanterie et toute sa cavalerie, afin d'arrêter le prince s'il était averti et descendait de ce côté. La garde du mont San Miniato est laissée par Stefano à l'ordonnance civile, soutenue de quelques vieux soldats.

Stefano arrive à San Donato avant l'autre capitaine, et dans la crainte que les sentinelles ne donnent l'alarme, il se hâte, en tue une, se présente aux tranchées, déjà averties de l'assaut. Un rude combat commence. La furie des soldats Florentins rompt toutes les difficultés, et la valeur de Stefano Colonna facilite si bien la montée de la colline que, pénétrant chez l'ennemi, les Florentins saccagent leurs premiers campemens, tuent beaucoup de monde, tandis que les Corses arrivent d'un autre côté, et que toutes les forces allemandes se mettent en rang. Stefano semblait vainqueur, et déjà le bruit courait parmi ses combattans qu'il avait pénétré les tranchées et que les Allemands étaient vaincus, quand de nouvelles lances ennemies se présentent, assaillies aussitôt vaillamment par les Florentins. On combattait de tous côtés avec ardeur, et les Corses, déjà avancés, serraient de près le bataillon des lances, lorsque Stefano est blessé à la bouche d'un coup de pique qui lui emporte deux dents, et d'un coup de hallebarde ailleurs; d'autres officiers tombent. Alors Malatesta sonne la retraite, fait rentrer en hâte toute l'armée dans la ville, et, soit par jalousie de Stefano, soit plutôt par trahison, laisse échapper la victoire.

La situation de Florence devenait chaque jour plus dif-

Il faut voir ces documens, ne fût-ce que pour les notes admirables qui les accompagnent, notes où le grand savoir, les vues sur l'histoire générale d'Italie, l'élégance du style et la hauteur des sentimens trahissent l'auteur anonyme, l'un des descendans d'une des premières familles de notre histoire.

ficile, la trahison de Malatesta plus évidente. La récolte était perdue; le bas peuple se nourrissait de souris; les chats se vendaient très cher; les ânes faisaient les mets des grands dîners; on n'avait plus de vin.

Le gouvernement résolu, et sachant bien quel homme était le mieux capable d'affronter les périls, envoie l'ordre à Feruccio de quitter Volterra, en y laissant des forces, de se rendre aussitôt à Pise, et de lever de l'argent sur sa route par tous les moyens, pour solder le plus d'infanterie et de chevaux qu'il pourra. De Pise, il traversera la montagne de Pistoïa, où il trouvera de nouveaux secours, et il arrivera à Florence par le Mugello, du côté du nord, afin de réunir, sous ses ordres, toutes les forces de la ville, et de tenter là un fait d'armes que Malatesta voulait conduire autrement.

Comme François Ier recouvrait alors ses fils pour un million d'or, les Florentins espéraient encore follement dans son secours. Louis Alamanni, aidé des marchands de Lyon, envoie à Pise 20,000 scudi pour l'entreprise de Feruccio.

CHAPITRE IV.

FERUCCIO.

Feruccio, nommé commissaire-général de la république, unique et dernier espoir de la patrie, quitte Volterra le 15 juillet 1530, et se rend à Pise par Vada et Livourne. Nardi raconte que ce héros avait offert à la seigneurie de conduire sa petite armée contre Rome; le pape était sans défense; Feruccio aurait menacé Rome du pillage, et réuni autour de lui sur sa route, tous les mercenaires et aventuriers qu'il eut rencontrés. Le pape, épouvanté, au-

rait fait la paix ou rappelé le prince d'Orange; la seigneurie eut peur elle-même de ce hardi projet (1).

Feruccio, arrivé à Pise, impose les marchands florentins et étrangers et tous les riches, et emploie, pour avoir de l'argent, des moyens cruels que le péril public, dans ces temps encore barbares, justifie en quelque sorte. Mais il tombe malade durant treize jours d'une grosse fièvre, causée par la fatigue, et il se désespère de perdre ainsi un temps précieux.

Cependant, malgré de grandes difficultés, réunissant bientôt sous vingt-cinq bannières, une armée de trois mille hommes de pied, la plupart arquebusiers, et cinq ou six cents chevaux, il s'assure en même temps les munitions, les vivres, les armes et les travailleurs; et après avoir examiné les citadelles du pays, il fait sortir, ou emmène avec lui comme ôtages, pour s'assurer de Pise, tous ceux dont l'esprit inquiet ou indépendant pouvait, après son départ, causer des troubles. Enfin Feruccio sort de Pise le 29 juillet pour marcher plein d'espérance à un grand péril; traversant le pays de Lucques du côté de Pescia, et prenant à gauche, il monte les collines de Pistoïa, vers San Marcello, château situé dans la montagne. Le prince d'Orange averti (et les treize jours perdus à Pise, lui donnaient le temps de l'être), dirige à la rencontre de Feruccio ses troupes, qu'il suit lui-même avec ses gens d'armes et huit mille hommes d'infanterie allemande, espagnole, italienne, les meilleurs soldats qu'il eut. En même temps il ordonne aux troupes, qui étaient à Empoli, ainsi qu'à Alexandre Vitelli qui se trouvait avec ses Italiens vers Pise autour de Fucecchio, de passer l'Arno et de se réunir autour de Pistoïa.

La trahison de Malatesta fut alors manifeste, puisqu'il laissa partir cette troupe du camp autour de Florence, au lieu de la retenir par mille combats, et qu'après le départ il n'attaqua pas le camp ennemi dégarni, facilitant au contraire tous les desseins du prince d'Orange.

Le prince marchait la nuit; arrivé près de Pistoïa, il est averti que Feruccio a saccagé San-Marcello attaché au

(1) Nardi, lib. IX.

parti ennemi, et qu'il menace Gravinâna, lieu sur la montagne de Pistoïa, à deux milles de San Marcello. Le prince résolu de s'emparer le premier de Gravinâna, rafraîchit son armée, boit gaiement avec ses capitaines, et comme éclatent alors une bourasque et une nuée de pluie qui les mouille tous, il dit en souriant : — Nous n'irons pas ivres, mais sobres du moins contre un si puissant ennemi. — Il ordonne la marche, et se hâte pour occuper Gravinâna, bien pourvue de vivres.

De son côté Feruccio se rendait vers ce château, après avoir envoyé quelques hommes en avant; monté sur un cheval valeureux, il excitait et encourageait sa troupe; de pauvres gens et des femmes fuyant par la campagne, chargés de leurs effets, lui font comprendre que l'ennemi a paru. En approchant de Gravinâna, il entend les cloches à marteau sonner avec fureur, et devine que l'ennemi est présent; mais sans se troubler ni s'agiter, avec un visage gai et plein d'espoir, il réunit ses capitaines, et apprend de ses espions que le prince est là avec toute son armée, enlevée de Florence où la trahison de Malatesta est trop évidente. Les capitaines de Feruccio lui conseillent d'éviter un combat inégal et de se retirer en prenant la route du haut, derrière les monts, où on voyait fuir les montagnards; l'ennemi ne pouvait le poursuivre, et marchant par les gorges de l'Apennin, il eut atteint la contrée de Vernio, passé par le Mugello et gagné Florence; mais soit qu'il craignît même l'apparence de la lâcheté, soit que la route des monts fût longue et difficile, soit qu'il ne voulût pas perdre ses bagages, soit par obéissance aux seigneurs, par obéissance aux événemens que la force ni le génie ne savent pas toujours braver, il refuse de fuir, s'écrie plusieurs fois avec un visage indigné : — Ah! traître de Malatesta ! — Puis d'une âme superbe, il dit : — Marchons en avant où nous conduit notre fortune et celle de la patrie ! — Et avec une audace obstinée et féroce, qui était celle des troupes de Jean de Médicis, il se présente à la vue de Gravinâna, ou déjà d'un autre côté, l'ennemi avait rompu un pan de muraille. Dans cette extrémité, Feruccio

(1) Varchi, lib. 11.

se tourne vers ses soldats avec un visage content, quitte son casque, et d'une voix assurée il leur dit :

« Braves et chers soldats, mes compagnons, le peu de temps et votre grande valeur, éprouvée en tant de périls et tant de fois, ne me laissent rien à vous dire, si ce n'est que le salut ou la perte de Florence est dans vos mains ! Suivez-moi donc où vous me voyez marcher, et souvenez-vous que les hommes généreux choisissent plutôt de mourir avec honneur pour vivre éternellement en gloire, que de vivre déshonorés pour mourir éternellement dans l'ignominie (1). »

Feruccio remet son casque, fait signe à ses soldats de le suivre, en s'écriant : — Soldats ! ne m'abandonnez pas dans ce jour ! — Il s'élance le premier, et chargé de toute la fortune de Florence, il court imprudemment dans un combat inégal, heureux peut-être, puisque la trahison l'entourait, de périr ici glorieusement. Arrivé à la porte par où étaient entrés ses premiers escadrons, il est informé que l'infanterie ennemie a déjà forcé l'ouverture du mur et a pénétré dans la ville : alors commence un terrible combat à l'arquebuse ; arrivé sur la place du château, Feruccio saute à bas de cheval, saisit une pique ; la vaillante lutte continue autour d'un haut châtaignier planté au milieu de la place ; l'ennemi s'était rendu très-fort en s'emparant des côtés des rues ; la victoire flotte entre les deux partis ; les combattans avancent et reculent tour-à-tour, et on les voit onduler, dit Varchi, comme font les cimes des arbres, balancés de vents contraires.

Tandis que ce violent combat se livrait sur la place, la cavalerie du prince avait assailli avec impétuosité les chevaux de Feruccio, mais ceux-ci immobiles non-seulement soutiennent l'assaut, mais aidés d'un bon nombre d'arquebusiers, ils repoussent et débandent la cavalerie. Le prince arrive alors, voit ses troupes battues et dispersées, se jette en soldat pour les soutenir, suivi de tous ses gens, et entraîné par sa jeunesse et sa valeur, poussant son cheval dans un lieu rapide et périlleux, où pleuvaient les arquebuses, il est blessé, tombe de cheval, et meurt sans que sa mort soit d'abord connue. Vitelli soutenait dans ce moment

avec tant de force les attaques des Florentins, qu'il les faisait presque plier lorsque la nouvelle de la mort du prince et le cri: Victoire! Victoire! semblent assurer l'avantage à Feruccio. Feruccio, après avoir combattu trois heures sous un soleil d'août dont l'ardeur ce jour-là était insupportable, après avoir chassé les lances et la cavalerie de la terre, se reposait un peu, appuyé sur sa pique au bruit du cri de victoire, lorsqu'une bande de lances allemandes, qui était à la queue de l'ennemi et n'avait pas combattu, résiste à l'impulsion des fuyards, rétablit l'ordre, marche en avant, entre dans la terre, fait tête, ramène à sa suite les troupes en fuite, et avec des forces fraîches, renouvelle une furieuse bataille et tout le fracas des piques et des arquebuses. Feruccio forme aussitôt une file de ses capitaines, et se jette avec eux où il est besoin, et par ses avis, ses prières, ou sa fureur, toujours combattant, il décide ses soldats, plutôt que de reculer d'un pas, à se laisser enfiler par les piques, fendre par les hallebardes ou percer des arquebuses. Un de ses capitaines, voyant la place couverte de sang, le passage des soldats empêché par les monceaux de morts, et les forces de l'ennemi sans cesse rafraîchies par de nouvelles troupes, vient consterné à Feruccio, et couvert de sueur et de poussière. — Seigneur, lui dit-il, ne voulons-nous pas nous rendre? — Non! — s'écrie Feruccio en s'élançant tête baissée au devant d'une épaisse troupe qui accourait l'attaquer; un de ses capitaines se jette au devant de lui pour le couvrir de son corps et l'écarter; Feruccio le repousse avec colère; tous ses capitaines et ses plus vaillans soldats courent alors à son aide, mais le nombre l'emporte sur leur valeur admirable. Repoussé de la terre où l'ennemi arrive de tous les alentours, Feruccio voit ses troupes tuées, prises, mises en fuite, sans vouloir encore céder; ne pouvant rentrer dans Gravinâna, il se retire déterminé dans une petite maison voisine du château, où avec quelques-uns de ses siens, accablés de fatigue et de désespoir, il continue de se défendre longtemps. Enfin, blessé de plusieurs coups mortels, n'ayant nulle partie de son corps qui ne fût ou meurtrie par les piques, ou percée des arque-

buses, ne pouvant plus tenir ses armes, ce héros se rend (1).

La nouvelle arrive à Malatesta et ensuite à la seigneurie, de la victoire de Feruccio et de la mort du prince, et parvient de là rapidement au pape lui-même, qui tombe dans la tristesse, quand une heure après il a la vraie nouvelle que le prince est mort et le pape vainqueur; nouvelle d'où son âme jalouse tira une double joie.

Feruccio fut fait prisonnier par un Espagnol, qui d'abord le tint caché pour en avoir une rançon; mais un des capitaines ennemis, Fabrizio Maramaldo, ordonne qu'on le lui amène, le fait désarmer sur la place, lui reproche avec des paroles grossières, les injures qu'il en avait reçues à Volterra, et lui dit: — Tu es pourtant tombé dans mes mains! — Feruccio répond avec fierté que de pareils malheurs, ordinaires à la guerre, pouvaient atteindre Fabrizio lui-même. A ces mots, Fabrizio furieux, le frappe d'une épée ou d'un poignard à la gorge, en ordonnant à ses gens de l'achever, tandis que Feruccio leur disait: — Vous tuez un homme mort. — Il fut enterré sur la place, le long de l'église (2). Sept cents hommes périrent dans cette bataille, et en comptant ceux qui moururent ensuite de leurs blessures, le nombre entier des morts fut de deux mille cinq cents. Ainsi finit l'entreprise de Feruccio, où Florence avait mis toute son espérance, et ce fut par des projets si entravés, si malheureux, mais si intrépides et si désespérés, que ce héros acquit une rapide et immortelle renommée.

(4 août 1530.) A la nouvelle de ces malheurs, les Florentins au désespoir se soulèvent; il semblait que la terre manquât sous leurs pas; le parti pleureur de Savonarola, qui avait vu dans Feruccio un Gédéon, n'a plus d'espoir, pour défendre les murailles, que dans le secours des anges; les partisans de la paix retrouvent l'action et la parole; les seigneurs, pour affermir les troupes, assurent aux soixante-douze capitaines soldés, la même paie d'aujourd'hui leur vie durant, et les capitaines appelés le lendemain au palais, jurent avec transport et allégresse sur

(1) Varchi, lib. 11.

(2) Varchi, lib. 11. — Segni, lib. 4.

l'Évangile, fidélité éternelle à Florence. Le gonfalonier ordonne à Malatesta d'attaquer le camp ennemi. Malatesta, étonné, proteste à la seigneurie qu'il ne veut pas, en obéissant, amener le sac de Florence. La seigneurie se décide alors, et vraiment elle aurait dû le faire plutôt, à ôter le commandement à Malatesta pour le donner à Stefano, et tenter l'attaque ordonnée. Après avoir fait mettre en lieu sûr la jeune Catherine de Médicis, fille du duc d'Urbin, dans la crainte que Malatesta ne veuille s'emparer d'elle, la seigneurie, le jour suivant, envoie au général son congé. Malatesta en lisant, entre dans une si grande colère, qu'il tire son poignard et blesse à la gorge le commissaire qui le lui apportait. Armant aussitôt ses capitaines et l'infanterie de Pérouse, il barre les rues au-delà du pont vieux où il logeait, et tient son infanterie prête à faire feu.

Le gonfalonier furieux crie : — Armes ! armes ! mon cheval et mon corselet ! — Il se prépare à marcher contre Malatesta avec l'étendard du peuple, se fait armer et appelle l'ordonnance civile, lorsqu'un des deux commissaires entre au palais et lui dit : — Oh ! oh ! gonfalonier, quelle folie est la vôtre ? Ne savez-vous pas que nous sommes finis et que Malatesta est maître de la terre ? Prenons d'autres mesures, car la plus grande partie des chefs de l'ordonnance, la jeune noblesse et les premiers citoyens se sont retirés à San Spirito, et crient publiquement qu'ils veulent l'accord. — Le gonfalonier voyant la place vide, le palais abandonné, se décourage, fait sonner pour rassembler le conseil des Quatre-Vingts, et envoie traiter avec Malatesta.

Malatesta, facile à calmer, car sa colère était feinte, se rend au palais, dont il fait occuper par ses gens la porte et l'escalier. Là, on nomme quatre ambassadeurs pour aller, avec un mandat libre, trouver don Ferrante, successeur du prince d'Orange, et Baccio Valori, commissaire du pape. En deux jours l'accord est conclu (8 août 1530). Baccio Valori, d'après les ordres du pape, consent à tout ce que les Florentins demandent pour le maintien de leur liberté.

Voici les conditions :

— La ville restera libre comme elle est aujourd'hui, en rappelant seulement les Médicis et les autres exilés. — Les Florentins tiendront des ambassadeurs près du pape et entreront dans la ligue avec l'empereur. — Chacun est pardonné, et toutes les ventes de biens, faites pour soutenir la guerre, sont ratifiées. — Les Florentins paieront 80.000 scudi à l'armée, dont une partie tout de suite, et le reste dans deux mois, somme pour laquelle les capitaines recevront des ôtages en laissant entrer les vivres à Florence. — Durant ces deux mois, Malatesta restera dans la ville avec trois mille hommes, pour maintenir l'ordre et les conditions de l'accord. — L'empereur, dans l'espace de quatre mois, déclarera le mode de gouvernement de Florence.

On avait dépensé dans la guerre, 1,200,000 ducats (1).

CHAPITRE V.

PARLEMENT, PROSCRIPTIONS, FIN, RIEN.

Nous n'avons plus rien à dire ; il ne reste qu'à abréger le récit : les affaires se firent désormais chez Malatesta et non au palais. Les citoyens se querellèrent entre eux, Florence devint un enfer, comme dit Busini. Les soldats s'opposèrent à l'entrée des vivres ; la ville craignit la famine ou le sac ; le pape, sous ce prétexte, convoqua l'éternel parlement où recourait sa famille, et le parlement créa une balia absolue de douze citoyens (20 août 1530).

Un gonfalonier florentin fut envoyé de Rome, où se traitaient les moindres affaires de la république ; il entra avec Girolami, qui avait encore quatre mois à exercer sa charge. La balia livra en ôtages, aux troupes, quarante citoyens de ceux qui avaient voulu la guerre; ils furent forcés de payer

(1) Segni, lib. 4.

pour se racheter ; on désigna quarante autres citoyens qui durent prendre des marchandises à crédit pour les payer plus tard, et les céder, dès aujourd'hui, aux soldats, à bas prix. Ainsi, en un mois et demi partirent les troupes italiennes et étrangères.

Malatesta partit, quoiqu'il dût rester; il retourna à Pérouse, comblé des faveurs du pape.

Ce départ ranima la jeunesse : on la désarma, et on trancha la tête, après la torture, à François Carducci, l'ancien gonfalonier et le chef du parti de la guerre; à Bernardo di Dante da Castiglione, à Jacopo Gherardi, l'ennemi de Niccolo Capponi, et trois semaines après, à Louis Soderini et à Jean Cei, pour avoir tous voulu la guerre et sous beaucoup d'autres prétextes encore. Girolami ne dut la vie qu'à don Ferrante et alla mourir dans la citadelle de Pise. Le frère Benedetto da Foiano avait déjà été livré à Clément VII, qui le fit, dit-on, périr de faim dans le château St-Ange! Dante da Castiglione s'était enfui en habit de frère. Michel-Ange s'était caché chez un ami, quelques-uns disent dans le clocher de St-Nicolas, de l'autre côté de l'Arno. Clément VII le fit chercher, et, sans nul reproche, le remit à travailler à St-Laurent, pour lui ordonner, plus tard, à Rome, sa fresque du Jugement dernier (1). Gianotti, secrétaire des Dix, à la place de Machiavel, fut confiné à six milles de Florence, avec des conditions encore plus dures. Cinquante autres citoyens exilés pour trois ans, le furent pour jamais, car on les envoya en partie à Terracine, Sinigaglia, lieux pestiférés; d'autres furent condamnés à des exils moins sévères. On reproche à Guicciardini de s'être montré très cruel dans ces proscriptions qu'il dirigeait. Le vieux Jérôme Benivieni, le poète de Savonarola, osa seul écrire une longue lettre au pape, pour lui recommander la patrie et vanter son prophète adoré (2). Un des citoyens les plus affligés, fut Jacques Salviati, qui avait consacré sa vie à demander la fusion des partis; plus tard, mourant ruiné par les affaires de son commerce, et désespéré de l'asservissement de Florence : — Le pape est

(1) Vasari.

(2) Varchi, lib. 12.

un mauvais homme, disait-il, qui veut ruiner cette ville, ce que je n'aurais jamais cru (1)

Où était donc la bonté de Léon X; pourquoi prendre ce nom de *Clément* que le pape oubliait, et le cardinal Jules avait-il disparu sous la tiare, sans nul souvenir de son glorieux gouvernement à Florence?

Arezzo que nous avons vue se révolter contre Florence, dans un étrange délire de ces municipalités expirantes, demanda la liberté au pape; mais Clément VII la remit sous la domination de Florence.

Le gouvernement suspendit les paiemens à ceux qui avaient prêté leur argent pour la guerre, diminua l'intérêt de la dette pour le reste, et annula la vente des biens ecclésiastiques. Les sept arts majeurs et les quatorze arts mineurs durent reprendre aussitôt leurs biens, mais avec l'obligation (car ici on fut plus juste) d'en payer le prix aux possesseurs actuels, dans l'espace de huit ans (2).

Un scrutin de deux cents citoyens fut formé pour l'élection aux charges publiques, mais les premières magistratures se donnaient par le pape; la balia se composa de cent cinquante citoyens; à la place des Dix de guerre, on nomma les Huit de *pratica;* Florence avait une garde d'Allemands; plus d'affaires au palais, et bientôt commencent la famine et la peste.

Déjà un parti se séparait de Baccio Valori, qui gouvernait Florence en prince, au nom du pape. Baccio Valori était d'ailleurs un homme bon et éclairé, qui avait laissé échapper et évité de punir beaucoup de citoyens. Le nouveau parti, où se joignaient Guicciardini et François Vettori, voulait qu'on gouvernât plus civilement et au palais; mais qu'importent ces dernières mesures et ces derniers désirs aussitôt étouffés?

François Vettori et Palla Rucellai allèrent, par la volonté du pape, demander Alexandre de Médicis pour chfe, à l'empereur; le pape, comme le cardinal Jules, consulta Guicciardini et Vettori sur un nouveau gouvernement; ces citoyens, ne sachant plus que demander, demandèrent le

(1) Busini, lettera 11.

(2) Segni, lib. 5.

gouvernement de Laurent-le-Magnifique; mais le pape ne le voulait plus; il quitta toute retenue, composa une balia de dix citoyens entre lesquels était Guicciardini, et cette balia choisit la forme de gouvernement que voici :

Plus de seigneurie.

Alexandre de Médicis, duc de la république, avec une autorité absolue et l'hérédité aux Médicis.

Quatre conseillers du prince pour remplacer la seigneurie, mais ne siégeant pas au palais.

Balia de quarante-huit citoyens pour élire les magistrats, sorte de sénat de la république, quoiqu'il ne dût passer que les lois envoyées par le prince.

Les autres magistratures au sort dans un conseil de deux cents.

Le 1er mai 1532, Alexandre de Médicis, après une messe à St-Jean, se rendit au palais, où la *dernière* seigneurie, descendue à la tribune, et Jean-François, dit Nobili, le *dernier* gonfalonier, lui donnèrent le rang de seigneur, duc, et prince absolu, au milieu des cris du peuple et des feux de joie qui célébraient la fin de la liberté.

On vit encore pourtant dans les premières années du règne d'Alexandre, des jours et des discussions dignes de la liberté; l'école politique existait toujours et continua de penser. Des hommes d'Etat comme Guicciardini, François Vettori, Robert Acciajuoli, que Varchi appelait une des têtes les plus sages de l'Italie, Baccio Valori, Louis Guicciardini, Benedetto Buondelmonte, délibérèrent encore sur une forme à donner au gouvernement pour préserver ensemble le pouvoir et la liberté. Forcés de consentir à la perte des anciennes institutions, ils voulaient, en sacrifiant les arts et la plèbe, sauver l'existence politique, maintenir quelque force et quelque dignité, créer un gouvernement durable, et entraver de quelque barrière le pouvoir qui s'élevait. Les Médicis comptaient régner par la corruption du peuple et des grands, et par la force étrangère : c'était une force interne et intelligente qu'on voulait leur opposer comme barrière si on ne pouvait la faire régner en souveraine. Guicciardini et ses amis s'aperçurent enfin que le pape, l'empereur et le cours même des événe-

mens, les avaient tous joués avec leur science et leur patriotisme. Eux-mêmes, d'ailleurs, avaient perdu, à travers tant de changemens et de concessions forcées, cette réputation d'intégrité et de dévouement, qui est le plus fort appui du talent. Ils étaient en butte à la haine de tout un peuple (1). Mais comme si les républiques à leur fin, avaient des faits habituels et nécessaires, un nouveau Brutus, Lorenzino de Médicis, fils des Popolani et arrière petit-fils, par sa mère, de ce Paulantonio Soderini, qui avait organisé le grand conseil ; Lorenzino de Médicis va conspirer seul contre le duc Alexandre, son cousin, après avoir supporté une tyrannie de cinq ans.

Ce nouveau Brutus, vicieux, chétif, perfide, dévoré d'ambition, jouant le poltron près du duc, connu déjà par sa jeunesse orageuse, capable d'un grand dessein, mais de crimes abjects, est aussi différent de l'ancien Brutus, que le duc Alexandre l'était de César.

(1537). Le 5 janvier, veille de l'Epiphanie, le duc, après avoir passé la journée en fêtes, en mascarades, à cheval, ou à faire l'amour, se retire fatigué pour souper, se fait ôter sa cotte de maille, et il allait se coucher, quand arrive Laurent, avec son visage mélancolique, qui lui dit : — Seigneur, que voulons-nous faire ce soir ? — Le duc répond qu'il va se coucher. Alors Laurent lui parle à l'oreille. Aussitôt le duc se lève, se retire dans sa chambre, se fait mettre sa cotte de maille sur son pourpoint, et sort secrètement par le jardin. Il renvoie ses gens, et entre avec Laurent dans le palais de celui-ci, qui touchait au sien. Arrivé dans la chambre à coucher où brûlait un bon feu, le duc, fatigué, ôte de nouveau sa cotte de maille, quitte son épée et son poignard, se jette sur le lit, et dit à

(1) Ces illustres citoyens ont la plupart fait alors, sur la réforme du gouvernement, des discours dont il reste des copies et qui donnent l'idée des études, des méditations et du patriotisme de ces hommes d'état. Gianotti (qui avait remplacé Machiavel comme secrétaire des dix), écrivit vers ce même temps son livre de la *République florentine*, livre plein de savoir et de choses excellentes. Mais Gianotti exagère les défauts des institutions de Florence; il trouve exhorbitant le pouvoir de la Seigneurie, des Dix de guerre et des Huit de *pratica*, comme si ces institutions n'étaient pas

Laurent d'aller où ils étaient convenus. On disait que Lorenzino avait promis d'amener là sa tante ou sa sœur, d'une beauté admirable. Le duc s'endort. Laurent, au lieu d'aller chercher des femmes, court appeler un scélérat attaché à son service, surnommé Scoronconcolo, qui lui avait juré de tuer par son ordre, fût-ce le Christ. En montant l'escalier, Laurent lui dit : — Baccio, le moment est venu de tenir la promesse que tu m'as faite tant de fois ; j'ai dans ma chambre ce grand personnage, mon ennemi, que tu dois m'aider à tuer. — Allons, dit Scoronconcolo. — Laurent se retourne et lui dit : — Ne considère pas s'il est ami du duc, pense à agir avec tes mains. — Ainsi je ferai, fût-ce le duc lui-même ! — Tu as deviné, dit Laurent avec un visage gai, il ne peut fuir de nos mains, allons. — Allons !

Laurent entre le premier dans la chambre où il avait renfermé le duc à clef, il s'approche du lit et dit : Seigneur, il est temps de s'éveiller. A ces mots, le duc se sent percé d'un coup de poignard. Il se lève en criant : Ah ! traître ! saisit avec sa bouche un doigt de Laurent, qu'il tient serré avec ses dents, s'élance du lit, car il était fort, se prend à corps avec Laurent, plus faible, et se défend vaillamment, en se recommandant à Scoronconcolo avec de grandes promesses ; mais Scoronconcolo fidèle, appelé en aide par Laurent, plonge son couteau dans la gorge du duc, qui tombe à terre, et meurt en désespéré. Laurent, fuyant, laissa un billet sur la tête d'Alexandre, qui disait : *Vincit amor patriæ laudumque immensa cupido.*

On ne sait pourquoi Laurent, après avoir habilement conduit l'assassinat, selon les règles de Machiavel, sans aucun confident, et en n'avertissant l'assassin qu'au moment

restreintes et balancées. Il propose une réforme dans le genre de celle de Machiavel, avec le maintien du grand conseil. Pour réformer Florence il part de Florence et lui doit tous ses idées, quoiqu'il n'en remarque que les défauts comme on fait des gouvernemens présens. Les institutions de Florence avaient leurs vices sans doute, mais nées successivement des besoins publics, et balancées l'une par l'autre, elles ont produit ce que nous avons vu. Les hommes du temps, frappés des inconvéniens et des malheurs, seraient étonnés de notre admiration pour leur république, et on sait que Machiavel préférait fort le gouvernement à moitié despotique de la France.

de l'exécution, on ne sait pourquoi Laurent courut, au lieu de soulever Florence, rejoindre les exilés à Venise, où Filippo Strozzi, l'accueillit du nom de Brutus. Cependant le lendemain, les gens du duc, inquiets, vont le chercher dans les couvens de femmes, où Laurent le menait passer les nuits; on le trouve enfin mort chez celui-ci; les têtes politiques se réveillent; des débats s'engagent; mais Côme de Médicis, fils du héros des bandes noires, et petit-fils, par sa mère, de Jacques Salviati, succède à Alexandre : la lutte cependant ne fut pas terminée ici; rallumée par des efforts nouveaux, le sang coula encore pour la liberté; Guicciardini, François Vettori, Filippo Strozzi, Baccio Valori, une foule d'autres citoyens illustres, périrent plus tard désespérés, témoins ou victimes de l'habileté et des vengeances de Côme Ier.

Ainsi finit Florence, au milieu des débats politiques d'une école fameuse, et au sein des supplices qui domptèrent seuls ces républicains. Ils ne purent atteindre la science et la haute liberté qu'ils étudiaient. Ils périrent. Cependant jamais une ville si étroite que la leur, jamais si peu d'années excepté chez les Athéniens, n'avaient vu de si belles destinées, tant d'hommes politiques, des institutions si originales et si locales. Marchands et citoyens, guidés par Dante, les Florentins avaient commencé la civilisation moderne; cette manufacture donna l'éveil quand l'Europe et l'Italie même étaient plongées dans la barbarie. Florence avait montré ce qu'il y a de plus beau, un grand résultat avec de faibles moyens; la première plèbe des temps modernes, hardie, spirituelle et forte sur un mince territoire; peu d'ambition d'abord; l'égalité; tous les talens des arts à la tête de l'Italie; la plus noble et la plus vraie gloire; les longues habitudes, les magistratures, la vie publique, nées du sol; la complication des affaires et des intérêts; la profondeur de mœurs et de passions civiles que les institutions anciennes et natives savent seules développer. Et Florence tombe au moment d'atteindre les destinées rêvées par Machiavel! Petit et éternel modèle de ce que peuvent la vertu, le génie et la liberté!

FIN DE L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE.

545 a

NOTES.

NOTES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

PROVISION DE LA MILICE ET ORDONNANCE DU PEUPLE FLORENTIN NOUVELLEMENT OBTENUE DANS LE CONSEIL MAJEUR, L'AN 1528 AU 6 NOVEMBRE.

La qualité des temps présens démontrant avec l'expérience des choses passées, qu'il est non seulement utile, mais nécessaire de pourvoir au salut de notre ville et à la conservation de sa liberté; et, connaissant par une longue expérience, qu'il n'est aucune génération d'hommes qui défende mieux et avec un plus prompt secours, la ville et la liberté, que les propres citoyens, les magnifiques et hauts seigneurs ont jugé, d'après l'avis de beaucoup de nos très prudens citoyens, qu'il est très utile pour notre ville, de faire une ordonnance de citoyens, armés et instruits dans l'expérience de la guerre et des exercices militaires, qui, ajoutant le savoir à la résolution de l'ame, puissent défendre leur ville des ennemis du dehors et leur liberté de ceux qui voudraient vivre sous une tyrannie. Ayant donc discuté sur ce sujet tout ce que leurs hautes seigneuries ont jugé nécessaire, elles ont, pour le salut de notre ville et la conservation de la liberté, à la louange et à l'honneur du tout-puissant Dieu, procédé et ordonné comme il suit.

Premièrement, que la publication de ladite ordonnance se fasse quartier par quartier, gonfalon par gonfalon, en la présence de quatre gonfaloniers et trois des douze du quartier désigné, ou au moins trois gonfaloniers et deux des douze, ensemble avec les magistrats des neuf, réunis en nombre suffisant, selon le mode et forme ici donnés.

On envoie d'abord un ban public au nom des très excellens seigneurs,

pour que tous les citoyens imposés depuis dix-huit jusqu'à cinquante ans, habitans de la ville, non bénéficiés ou bénéficiés, se présentent dans un temps déterminé de nos E. S., à leurs gonfalons, dans l'église qui sera nommée dans le ban, sous peine à qui ne se présentera pas, de vingt-cinq florins..... appliqués à la magistrature des neuf pour l'effet qu'on dira ci-dessous; le notificateur secret ou déclaré en gagnera le quart; les magistrats des neuf peuvent, s'ils veulent, changer la peine pécuniaire en deux traits de corde pour les personnes qu'ils jugeront incapables de payer, et peuvent aussi néanmoins accepter les excuses légitimes des absens..... Il faut que les colléges et les neuf se trouvent dans l'église désignée, le jour que ledit ban sera publié.

Ils doivent tenir chacun un livre pour y écrire le nom de ceux qui viendront se faire inscrire, et ainsi, ils doivent inscrire sur ce livre, tous ceux du gonfalon qui se seront présentés dans ce lieu, ayant d'abord fait le serment de juger selon leur conscience, et déposé toute passion publique ou privée. Chacun d'entre eux doit enregistrer sur son livre, tous ceux qu'il jugera ou inutiles ou inhabiles à tel exercice, et ayant fini l'inscription du gonfalon, les neuf mettront ensemble tous les gens inscrits et les enverront entre eux à parti, un à un, et ceux qui auront obtenu le parti par les deux tiers des présens, seront jugés inhabiles à l'ordonnance, et ne pourront ni ne devront y être admis. L'inscription du premier gonfalonier étant faite, on ira à un autre comme ci-dessus, et on fera l'inscription dans la même manière suivant ainsi jusqu'à ce qu'on ait inscrit toute la ville.

L'inscription des gonfalons étant faite, on enbonrsera les inscrits de cette façon : d'abord on emboursera tous les bénéficiés de dix-huit à vingt-quatre ans, on fera une autre bourse de ceux de vingt-quatre à trente, une autre de trente à trente-six, et une autre de trente-six et au-dessus. On fera de même séparément des nonbénéficiés.

On divisera ladite ordonnance en seize parties, appelées les seize gonfalons de la ville, dans le mode suivant : on tirera des trois dites premières bourses les inscrits, de manière que chacun desdites seize parties ou gonfalons ait sa part, qu'il soit bénéficié ou non, pourvu que de ceux de trente-six ans et au-dessus, il n'y en ait pas plus que quatre d'une *consorteria* sous un gonfalon ou bandière; ajouté que tous ceux de trente-six ans et au-dessus qui voudront entrer dans la troisième bourse, y doivent être mis, et ceux-ci seront obligés ensuite à tout exercice et, en effet, ils seront dans le même grade quant aux charges et aux honneurs, que ceux au-dessous de trente-six ans. Chacun des dix gonfalons aura son capitaine, sa bandière, son tambour, son lieutenant, ses sergens, chefs d'escadres et autres choses ordinaires selon l'usage moderne.

L'élection du capitaine ou connétable se fera dans le mode suivant : quand tous les inscrits divisés en seize parties auront été tirés, tous ceux qui composeront un gonfalon se réuniront dans une église de ce gonfalon,

et là, ayant embourssé chacun d'eux (non-bénéficiés comme bénéficiés), on en tirera quarante électeurs qui, dans la présence du gonfalonier de ce gonfalon, ensemble avec un des douze du quartier, un des neuf tirés au sort, et un des chanceliers des neuf, nommeront un, par un, ceux de leurs compagnies. Ceux ainsi nommés par les dits vénérables colléges et neuf, seront envoyés à parti dans ladite compagnie...... Et ceux qui auront vaincu le parti, pour la moitié des fèves noires plus une, se présenteront aux vénérables colléges et aux neuf, pour être envoyés à parti au plus tôt dans le conseil des quatre-vingts : et celui qui obtiendra de leurs E. S., vénérables colléges et du conseil des quatre-vingts, plus de fèves noires que les autres, s'entendra élu capitaine ou lieutenant de ladite compagnie. Les autres seront réservés par le chancelier des tirages pour les cas de vacance dans ladite charge; on prendra toujours celui qui aura le plus de faveur et ainsi on fera des autres.

Les enseignes, chefs d'escadre, et les autres capitaines, selon la coutume de l'infanterie, s'éliront entre eux, gonfalon par gonfalon, tirant de ladite bourse, vingt électeurs pour le capitaine de bandière, et dix pour les autres officiers, qui tous doivent être ainsi nommés un par un. Tous ceux ainsi nommés iront à parti entre eux; et celui qui aura le plus de fèves noires, s'entendra élu, sans avoir besoin d'autre confirmation. Les autres qui auront vaincu le parti, s'enverront aux seigneurs neuf et se conserveront pour les cas de vacance.

L'emploi des ci-dessus durera un an depuis le jour de leur élection

Chaque année on fera un nouveau tirage des inscrits, gonfalon par gonfalon, et on fera l'élection du capitaine et des officiers comme ci-dessus.

La magistrature des neuf devra élire quatre sergens-majors, soldats praticiens, florentins ou étrangers, comme les neufs jugeront à propos ; cette élection devant néanmoins être approuvée dans le conseil des quatre-vingts, comme celle des autres connétables de l'ordonnance du dehors, avec le salaire et émolument qu'ils jugeront convenable. Ces sergens-majors devront instruire et exercer lesdits inscrits, et on leur assignera à chacun le quartier désigné par ladite magistrature.

Lesdits sergens obéiront à quatre commissaires élus comme ci-dessous, dans les choses qui concerneront leur office.

Leurs E. S. et leurs vénérables colléges, respectables dix, neuf, et huit, avec le conseil des quatre-vingts, éliront quatre commissaires, citoyens florentins, un par quartier, de l'âge de trente cinq ans finis, du même quartier pour lequel ils ont à être élus, sans aucun salaire, dans le même mode par lequel sont élus les autres commissaires . . . .

Lesdits commissaires seront présens avec les sergens, à tous les exercices ; ils auront les mêmes étrennes et dans le même temps que les magistrats des Neuf ; leur charge durera six mois et pas plus, et leur *divieto* pour cette charge, sera de deux ans. Ils auront le paiement

pour un serviteur. Ils précéderont tous les autres citoyens , excepté les chevaliers, les docteurs, les coll es, les capitaines du parti, les dix , les neuf, les huit, les officiers du mont, les conservateurs des lois, les intendans de la chambre , et les six du négoce.

Toutes les choses précédentes étant faites en un jour choisi par les vénérables colléges et les neuf, on chantera une messe du St-Esprit après avoir publié un ban de leurs E. S. qui ordonne, en commençant par le quartier du St-Esprit, que tous les inscrits du quartier, sous leurs capitaines, se présentent en compagnie sur la place , pour prendre les armes, et que les quatre gonfalons, les trois des douze du quartier , la magistrature des neuf, et les commissaires du quartier, se trouvent dans l'église du St-Esprit. Quand la messe sera finie, on apellera, en commençant du premier gonfalon, tous les inscrits, et après avoir su d'eux, de quelle arme ils se veulent armer, on recevra leurs sermens de n'employer ces armes qu'en l'honneur de Dieu, le bien de la commune et la défense de la ville. Après quoi, on fera un discours public pour les exhorter à l'obéissance, à la discipline militaire, à la défense de la patrie et à la conservation de la liberté. Ainsi on fera pour les autres quartiers. Après quoi, on distribuera les armes.

Tous ceux qui ne se présenteront pas au jour du serment, tomberont dans la même peine que ceux qui ne se présenteront pas pour l'inscription, et on pourra accepter de même leurs excuses dans le mode ci-dessus.

La magistrature des neuf doit donner à tout capitaine d'une compagnie quelconque, comme prix de ses vertus, à la fin de sa charge, un don d'armes ne passant pas la somme de 10 florins.

La magistrature des neuf doit faire faire seize bandières carrées selon l'usage des temps présens, et faire mettre dans chacune le signe du gonfalon petit ou grand, ensemble avec une LIBERTAS à grandes lettres.

Nul des inscrits ne pourra porter d'armes hors d'exercice, excepté un gant de maille et, de nuit, une épée et un poignard, ne comprenant pas dans cette défense l'épée à deux mains et le petit poignard ou autre arme civile de la longueur déterminée. Aucune espèce d'armes ne pourra se porter dans le conseil ou les magistratures, sous peine de 25 florins à appliquer comme ci-dessus.

Les inscrits peuvent porter des bas doublés de drap taillés, ou non, ne pouvant à ces bas mettre ni or, ni argent, ni soieries d'aucune sorte; ils pourront d'ailleurs porter toutes sortes de soieries (excepté l'or et l'argent) et cramoisi, taillé ou non, comme ils voudront, mais sans passer la mesure fixée par la loi. Ils peuvent aussi porter sur la tête une médaille, une plume ou un panache ; les habits peuvent être faits par un artisan quelconque. Pour les autres parties du vêtement, ils seront soumis aux lois comme les autres non inscrits.

Les respectables neuf donneront des récompenses d'armes qui ne pas-

seront pas trois florins d'or à ceux qui se seront le mieux conduits et le mieux exercés pour tirer l'arquebuse et dans la pratique des autres armes. . . . . .

L'ordonnance se formera au moins une fois par mois, sur la place du quartier, et tous les quatre mois tout le quartier ensemble se réunira sous les armes; deux fois par an toute l'ordonnance de la ville se mettra sous les armes. Il y aura une amende d'un demi-ducat pour ceux de 18 à 36 ans qui ne se présenteront pas à ces exercices.

L'ordonnance de la milice florentine ne pourra se lever ni s'employer au dehors sans le vote de leurs E. S., les vénérables colléges, les respectables dix de liberté et paix, et les respectables neuf de la milice.

Etant bien entendu qu'en de tels cas, interviendront toujours les gonfaloniers des compagnies du peuple, sous l'obéissance desquels chaque compagnie suivra son gonfalon.

Et comme il pourrait arriver, attendu la qualité des temps, qu'il serait nécessaire de donner une garde pour le palais de leurs E. S., tous les bénéficiés inscrits se mettront au scrutin le plus tôt possible, entre les seigneurs, les colléges, et les neuf, gonfalon par gonfalon, et dans chaque gonfalon on prendra les trois quarts de ceux qui auront le plus de fèves noires, et on les emboursera séparément, gonfalon par gonfalon.

On tirera aussi pour cette garde, un certain nombre de citoyens de la bourse générale séparée, de ceux de 36 ans et au-dessus....

Les capitaines, les enseignes, les sergents, les lieutenans des seize compagnies auront *divieto* de cette garde.

Ne pourront pas intervenir dans lesdits exercices militaires, les colléges, les capitaines du parti, les dix, les neuf, les huit, les officiers du mont, les conservateurs de la loi et les six du négoce, durant leurs magistratures.

Tout capitaine de bandière qui déploiera sa bandière pour une faction privée, encourra la peine de mort. Tous ceux qui abandonneront leur bandière dans la guerre, encourront la peine de mort.

Tous les inscrits qui, en temps de factions civiles ou de guerres, ne se présenteront pas au commandement, encourront la peine d'exil pour dix ans, et s'ils manquent à l'exil, ils encourront la peine de mort.

Les délits des inscrits au lieu de leurs exercices, appartiendront seulement à la magistrature des neuf, et si cette magistrature n'a pas rendu sa sentence dans l'espace de cinq jours, les délits seront portés à la *quarantia*, et le chancelier de la magistrature des neuf, sous peine d'une amende de 100 florins, devra porter la cause à la *quarantia*. La *quarantia* en jugera comme des autres causes, qui, n'ayant pas été décidées par les autres magistratures, lui sont déférées de cette manière. La *quarantia* toute entière doit examiner l'affaire comme elle fait pour les autres causes, en déclarant le *divieto* de tous les *consorti* de l'accusé qui se trouveront dans la *quarantia*.

La *quarantia* déclarera aussi qu'elle est tenue elle-même de décider et terminer la cause, sans pouvoir la remettre aux neuf ou à une autre magis-

trature, dans l'espace de cinq jours, sous les peines ordinaires à la *quarantia*. Pour les délits en d'autres temps et lieux, les inscrits sont soumis aux lois ordinaires. . . . .

Chaque année on fera une nouvelle inscription de ceux parvenus à l'age de 18 ans dans le mode ci-dessus.

Les vénérables colléges, respectables neuf pourront effacer de ladite milice et ordonnance tous ceux qui ayant passé 60 ans, voudront en être effacés, et tous ceux qui ayant passé 36 ans se seront volontairement obligés à l'ordonnance comme ci-dessus. Finis.

Note 2.

Jamais dans nos grands pays, on n'a vu tant d'hommes mêlés aux affaires qu'on en voit dans cette liste de Busini, donnée dans une de ses lettres à Varchi. On ne saurait, par exemple, citer autant de noms en France à la révolution de juillet. Et Busini dit *qu'il oublie la plus grande partie* de ces noms. Ce passage est important pour faire voir comment Florence était vraiment gouvernée par Florence. On y voit d'ailleurs chez Busini la connaissance et la pratique des hommes.

» Pour venir à ce que vous me demandez, quels furent les bons citoyens, quels sont les moyens; il ne faut par parler des mauvais, car ça a été un crible à cribler Jean Serristori et non les noix. Les meilleurs citoyens, à mon avis, ceux qui aimèrent réellement la liberté pour elle, avec la civilité (costumatezza) et la loyauté qui convient au gouvernement libre furent: Marco del Nero, — Gian Vettorio Soderini, — Agnolo della Casa, — Andreolo Nicollini, —Giuliano Capponi,—Gio Battista et Lutozzino Nasi, — Bastiano Canigiani, — Tommaso Soderini, — Banco degli Albizzi, — Girolamo Gondi, — Bernardo Gondi dal Trebbio, — Nero del Nero, — Tommaso Tosinghi, — Lorenzo Giacomini, — Luigi, Pieradovardo e Pier Francesco Portinari, — Larione et Lorenzo Martelli, Lorenzo Strozzi, Jacopo Guicciardini iront après; — Girolamo Bettini, — Carlo Bernardo Bagnesi, — Bernardino Neretti, — Bernardo Vettori le vieux, — Louis Soderini, — Bernardo, Piero et Nicolo Popoleschi; — Uberto di Nobili, — Girolamo Benivieni, — Jacopo Morelli, — Giovanni Rinuccini,— Alivieri Guadagni, — Duccio Mancini, — Carlo di Giovanni Strozzi, — Mariotto Segni, — Francesco Zati, — Pinor Pandolfini, — Federigo Gondi, — Ruberto Bonsi, — Antonio Sensi, — Francesco Lenzi, — Zanobi Carnesecchi, — Gherardo Taddei, — Nicolo da Uzzano, — Pietro Petrini, — un des Ridolfi; un des Cambi, frère de Tommaso; — Lorenzo Ridolfi, — Cherubino Fortini, — Pagolo Bartoli, — Niccolo Acciajuoli, — Battista Nelli, — Domenico Simoni.

» Ceux-ci et une infinité d'autres que je ne me rappelle pas, furent l'ornement et la fleur de la ville libre, parce qu'ils aimèrent la ville pour le bien public; entre eux furent Michel-Ange et François Corsini. Ils vivaient en donnant de bons exemples de mœurs, en se contentant de leur fortune qu'ils

gouvernaient bien, et quoique la plupart eussent peu de cœur, néanmoins, dans les magistratures, ils suivaient celui qui s'entendait le mieux, qui était le plus courageux, et lui cédaient volontiers, excepté Battista Nelli, qui était un peu emporté. Il arrivait de là que beaucoup de personnes qui les suivaient, ou par amitié ou par parenté, tenaient la même manière de vivre, et par leur économie, ou ils maintenaient honorablement leur maison avec peu, ou ayant beaucoup, ils pouvaient se maintenir et aider la république; de là venait l'accroissement des arts, parce que qui gagne beaucoup et dépense moins, peut commodément dans une ville libre, distribuer ses richesses en plusieurs parts, et le fait volontiers quand il y trouve de l'honneur, comme il y en a à aider la commune dont il fait partie; le contraire arrive quand on dépense pour un prince violent, par les raisons que vous savez.

« Ceux qui aimèrent la liberté à cause des offenses qu'ils avaient reçues furent peu, parce qu'ils s'y portèrent sitôt qu'ils en eurent l'occasion; entre eux furent Anton-Francesco Degli Albizzi, Ludovico Capponi, Zanobi Bartolini, Benedetto Buondelmonti. Mais qu'arriva-t-il? Qui put et espéra trouver lieu se tourna subitement, comme firent Ludovico Zanobi et Benedetto; qui n'espéra pas fut plus lent, comme furent Zanobi et Rafaello Girolami. Celui-ci fut encore poussé par sa bonté native à détester les Médicis.

« Ceux qui haïrent vraiment le tyran parce qu'il méritait d'être haï, et aimèrent la liberté sans profit et par honneur, furent Niccolo Capponi entre les premiers, Lorenzo Strozzi, Jacopo Guicciardini, Gio. Serristori, Lessandro Frescobaldi, Bartolo Tedaldi, Agnolo Sacchetti, Antonio de Pazzi, Agostino Dini, Gio. Borgherini, Piero Salviati et son frère; bien qu'Averardo fût de ces âmes les plus viles, qui ne se soucient pas de l'Etat, mais il voulait garder son bien, comme Camille Antinori, Lessandro aussi, et Jacopantonio Busini, Francesco della Fonte, Jacopo Doffi, Guaspari da Diacceto, les Antinori, les Pinadri.

« Ceux qui suivaient comme des aveugles, les opinions des autres, bonnes ou mauvaises, furent : Francesco Scarfi, Ristoro Pier Vettori, Amerigo Benci, Filippo de Nerli (l'historien), Andrea Rinuccini, Gio Battista Cei, Antonio Guigni, Noferi Busini, Niccolo Benintendi; les Porcellini pour la mineure; Leonardo Malegonnelle, Gio Antonio Alessandri, Jacopo Guadagni et beaucoup d'autres. Ceux-ci étaient poussés à croire, bien ou mal, d'une idole, leur parent ou ami, sans autre considération, comme Ristori fut conduit par Matteo, son beau-père, quand il aima et cessa d'aimer la liberté; Pierre et François, par François Vettori; Filippe, par les Salviati, ce qui fait qu'il a toujours varié; Cei, par Alfonse; Amerigo et Andrea, par Filippo Strozzi; Antonio Gingni, par Alfonse; Noferi, par Ruberto Acciajuoli; Benintendi, par Dante; notre ami, par François Valori; et de même, Donato Tornabuoni; Bilenco, par les Capponi, comme Tommaso Ginori.

« Ceux qui aimèrent la liberté pour elle-même, mais aussi par un peu d'intérêt, en haïssant les tyrans par instinct, furent : Bernardo da Castiglione, Francesco Carducci, Niccolo Guicciardini, Rosso Buondelmonti, Alessandro Scarlattini, père d'Antoine.

« Ceux qui aimèrent la liberté sans intérêt, mais poussés par l'éducation ou l'instinct, sans réfléchir autrement, furent : Jacopo Gherardi, entre les premiers; Baldassari, Antonio Lenzi, bien que je l'aie mis entre les offensés. Ces trois-ci furent courageux et très-loyaux pour la liberté, *sine fuco et fallaciis*. Et bien qu'il semblât que Baldassar et Antonio Lenzi se regardassent comme offensés, l'un pour la prison et l'exil, l'autre à cause de Jacques Salviati, néanmoins, sans offenses, ils eussent encore été tels.

« Ceux qui avaient été crus bons et qui furent méchans, à mon avis, il n'y en eut point, car je me trompai peu ou point là-dessus; mais entre les premiers furent Matteo Strozzi et Cristofano Rinieri. Dans ces deux-ci se confia, durant un temps, Ottaviano de Médicis (comme je vous l'ai écrit). Les autres furent, d'abord, Ruberto Acciajuoli et Gherardo Corsini; et ensuite, Dato Masi et Francesco Zati, qui fut commissaire, et Bastiano, des Huit, par exemple, et Zaccheria Strozzi, et ees deux-ci furent des fins.

« Ceux qui furent ouvertement pour le peuple furent : mon Bartolini, Francioso del Serristori, Gio Batista da Diacceto, père de Jacopino; Gio Batista Boni; Gio Batista Pitti, qui le fut davantage depuis; Guido da Castiglione, Martino Searfi, et puis, Borgia l'Orso, Rignadori, Bernardo Rustichi, Gio Batista del Nobili, Antonio Peruzzi, mais avec un peu de fourberie; Chiurli, Braccio, Rinaldo et Gio Batista Corsini, un des Berlinghieri, Manzo Carnesecchi, Andrea Guidotti, Rafaello Rucellai, et une infinité d'autres qui furent vraiment bons, mais avec peu de jugement.

» Ceux qui tinrent le pied dans deux étriers, comme vous dites, furent peu; cependant, Agnolo Sacchetti, Agostino Dini, notre ami Salvestro, étaient tantôt du peuple, tantôt de l'oligarchie; mais Salvestro fut plus loyal, et l'est encore; Lutozzo Nasi, Giovanni di Gherardo Machiavelli, mais cela ne lui réussit pas; un Luigi del Borgo, Batista del Libri, mais Paul est entre les fermes et un peu hardis; ainsi, les deux frères de Cambini, les deux frères aînés del Bene, Lorenzo Carnesecchi, Galeotto Giugni, et beaucoup d'autres sous des opinions variées, aimaient la ville. Jacques Nardi et Piero Migliorotti sont presqu'au même taux. Mais la mémoire me manque, et voyez que de tant et tant de citoyens que je voyais et que je pratiquais, voyez de combien peu je me souviens!

» Sachez qu'Alamanno dei Pazzi et Francesco Bandini sont différens : Francesco aimait le gouvernement populaire, mais sa légèreté le rendit hostile, car il est, comme vous dites, un petit bouffon; chaque chose l'emporte, il ne fut jamais ennemi de la liberté, mais léger et avec peu d'ambition; l'autre est tout à fait méchant, double, malin, et homme complet : il ne lui manque que la bonté, et à l'autre que la cervelle. Mais François estime plus l'honneur, et, s'ils agissent ensemble, la légèreté de celui-ci est

tempérée par la sagesse de l'autre, et la méchanceté de celui-ci est retenue par une force extraordinaire. Ils se conviennent encore dans l'ambition, dans le rang, et aussi dans les peines des deux côtés.

« Voilà ce que j'ai pu vous dire en général, aussi rapidement que j'ai écrit, et ainsi je crois, mais je pourrais me tromper. Je n'ai pas pu voir, malgré tout mon désir, l'histoire de Guicciardini. Je ne savais pas que François Vettori avait écrit; mais, comme vous dites, il se trompa, et Lanfredino, qui reçut le fouet à ce sujet, en fera témoignage. »

Les matériaux pour écrire l'histoire de Florence sont nombreux, mais lourds et insupportables. Les écrivains sont des hommes de mérite, habitués à la vie civile; mais, excepté Machiavel et Guicciardini, sans aucun talent pour écrire, lourds et diffus. Ce travail est aussi pénible et difficile qu'il est intéressant; il faut travailler avec ardeur et résolution, ou l'on rejeterait cent fois l'ouvrage. Pour la première partie, nous avons travaillé sur des chroniques naïves et souvent belles, mais encore plus souvent pesantes, pleines de redites, impossibles à lire pour les gens du monde. Pour la seconde partie, nous avions Machiavel et Guicciardini, deux écrivains admirables, quoiqu'ayant la pesanteur et les défauts de leur temps. Mais rien ne peut rendre l'ennui des autres écrivains d'alors : Nardi, plein de mérite et d'honnêteté, mais diffus et bavard. Nerli, qui connaît la vie civile, mais qui répète trois fois les mêmes choses, du plus mauvais style, et qui confond les époques et les événemens : partial d'ailleurs pour le parti des grands. Segni, avec les mêmes défauts de longueur et de lourdeur, quoique plus intéressant et plein de capacité. Varchi, le plus bavard, le plus long, mais avec des détails précieux. Buoninsegni, Buonaccorsi, Cambi, Morelli, très-importans pour certaines particularités et la vie de la commune, mais sans ordre, et illisibles. Busini, très-important à cause de ses jugemens sur les hommes de son temps, mais avec beaucoup de détails dont l'intérêt n'exista que pour les contemporains : ce ne sont d'ailleurs que des lettres sans prétention. Ammirato, le dernier de tous, et par le temps plus rapproché où il a écrit, et par le peu d'intelligence de l'histoire, compilateur très-long et incomplet, sans couleur, ni chaleur, ni talent. Quelques autres inutiles à nommer.

Si nous comparons ces écrivains à ce qui nous reste des anciens, quelle différence! Mais le temps a purgé l'antiquité du fatras où nous aurions peut-être, il est vrai, trouvé beaucoup de clartés qui nous manquent.

Quoique nous ayons toujours suivi les auteurs originaux et contemporains, nous avons consulté aussi *l'histoire des républiques italiennes de M. de Sismondi.* Cette histoire à laquelle on peut reprocher seulement d'avoir trop agrandi et systématisé les événemens, a fait connaître l'Italie à l'Europe, rappelé les yeux sur la Péninsule, et on lui devra les histoires d'Italie qui paraîtront depuis. M. de Sismondi guidera les nouveaux écrivains par son grand savoir, ses citations toujours véridiques, ses recherches profondes et variées, l'intelligence de la poli-

tique et de la littérature, et des sentimens toujours élevés des émotions toujours vives; écrivain dont on sent mieux le mérite quand on a travaillé comme nous, sur une bien petite partie des immenses matériaux que M. de Sismondi a employés!

Il y a dans les archives un manuscrit curieux sur la bataille de Mont Aperti; nous en avons trouvé un autre dans les archives de Sienne, avec les noms des combattans, les enseignes, etc. Nous avons donné ici seulement en note un document sur les gonfalons qui sont l'institution la plus caractéristique de Florence. Un travail pédant et frivole a été fait de nos jours sur les documens.

Pour les républiques où l'application de la loi est si variée, la loi même n'est rien dans son texte. Ainsi les lois sur les jugemens, attribués aux *Huit* ou à la *Quarantia*, n'ont jamais été observées précisément, et qui les lirait, ne devinerait rien de leur violation perpétuelle. Il en est de même de bien d'autres lois. Les archives nous donnent la lettre des lois, mais non pas l'intelligence et la vérité de l'histoire. Si leur étude est profitable pour les grands esprits afin de compléter les vues en toute chose, il n'en est pas de plus inutile pour les petits esprits sans clarté, qui s'embrouillent de nos jours dans cette confusion, ne savent rien comprendre et rien classer, annoncent à chaque instant des découvertes qui n'ont nulle valeur, croient refaire l'histoire quand ils n'y comprennent rien, et insultent les maîtres qui, du fond de leur tombe, se rient d'eux. Un homme supérieur de Florence dans la tragédie et dans les lettres, dit fort bien que notre siècle pèche par deux choses, d'un côté la pédanterie des détails et des documens; de l'autre, la manie des idées universelles et des généralités.

Nous regrettons humblement de ne nous présenter au public qu'avec une ordonnance sur les gonfalons (importante il est vrai, et jamais encore imprimée), mais sans quelques unes des grandes découvertes à la mode. Vraiment, malgré nos soins et nos désirs, nous n'avons rien trouvé qui prouvât par exemple que les Médicis étaient des imbécilles, ou que l'Italie n'était pas la première contrée civilisée en Europe. Nous aurions aimé à découvrir que le peuple florentin n'a jamais existé, que le dôme de Florence a été bâti par Raphaël, que Pierre Pérugin était de Milan ou bien que la torture ne causait point de douleur; que les Pazzi conjuraient contre les Albizzi; que les papes étaient des hommes vertueux, Alexandre VI une bonne âme comme Catherine de Médicis, et qu'ils avaient compris quelque chose au catholicisme qu'on leur bâtit de nos jours. Mais il nous a été impossible dans aucun document de rien trouver de pareil. Nous arrivons donc platement à la suite des vieux historiens, sans rien de merveilleux pour étonner la science. Nous en demandons tristement pardon aux lecteurs, poètes et romanciers de nos jours.

FIN.

557

1.5.54



